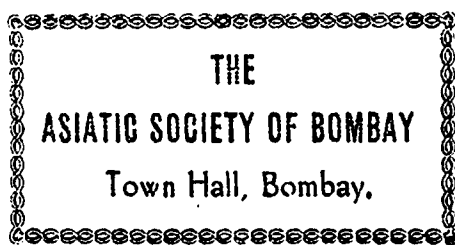


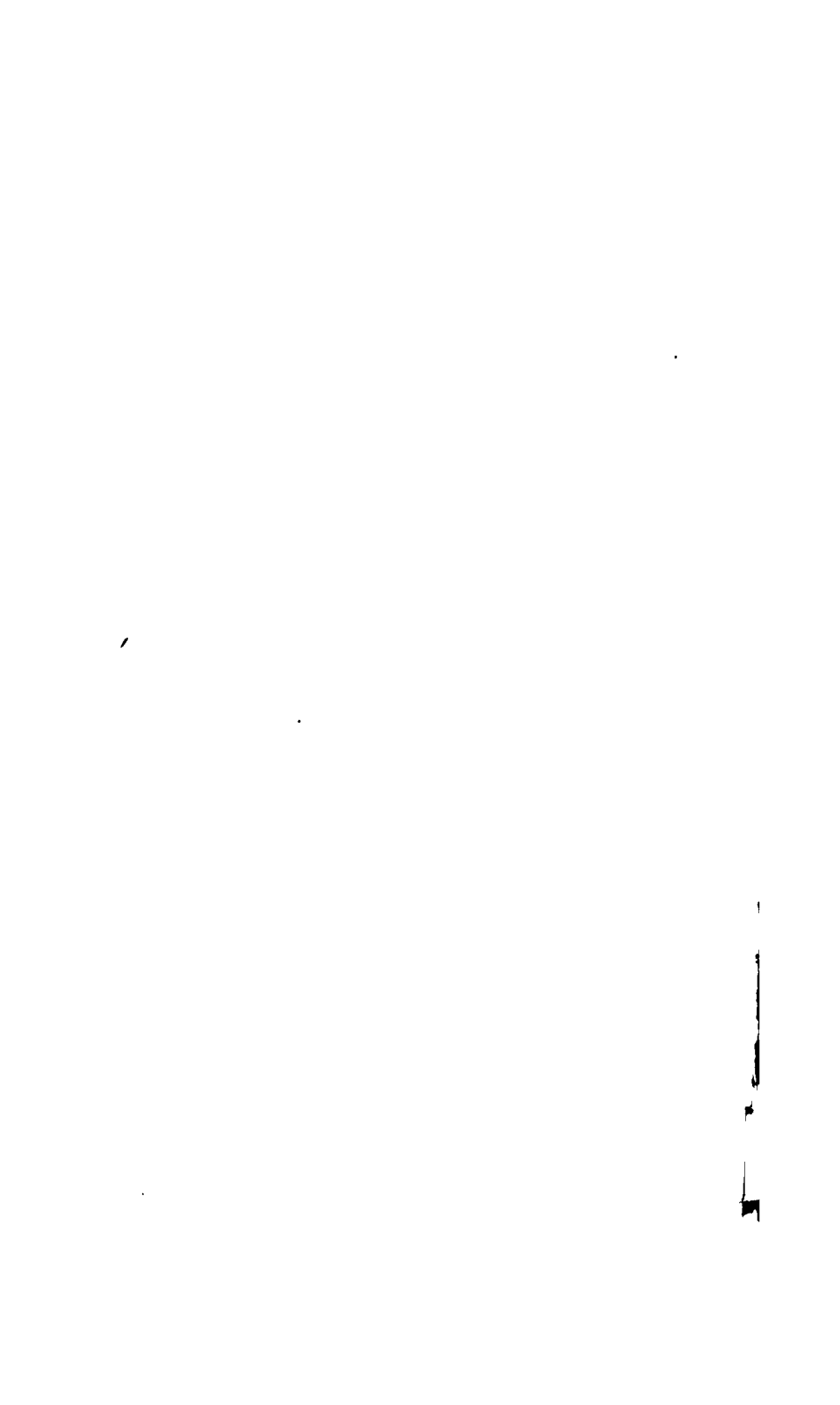
NOT TO BE ISSUED
OF THE LIBRARY.



00037240



THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.



VV. 4. 5

HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.



47
HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE;

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,

Correspondant de l'Institut, de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, de l'Académie royale de Prusse, des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Géorgofili, de Genève, de Pistoia, etc.

37240

~~~~~  
TOME TREIZIÈME.  
~~~~~

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon,
n° 17;

A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

=====
M. D. CCC. XVIII.

B1594

Vol XIII

VV 25

God
Fs 745
SIS/HIS
37240



HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE XCIX.

Négociations de Louis XII en Italie. Suite de la guerre de Pise ; cette ville abandonnée par les Vénitiens continue à se défendre. Conquête du duché de Milan par les Français ; Louis Sforza y rentre au bout de cinq mois , mais il est trahi par les Suisses , et fait prisonnier à Novarre.

1498 — 1500.

AU moment où Savonarole, abandonné par la faveur populaire, voyoit les révélations dont il avoit long-temps entretenu ses fidèles à Florence, se changer en accusations contre lui ; la plus importante de ses prophéties sembloit recevoir son accomplissement. Il avoit annoncé à Charles VIII, que Dieu l'avoit choisi pour déli-

CHAP. XCIX.

1498.

CHAP. XCIX.

1498.

vrer l'Italie de ses tyrans, et réformer l'Église. dès lors il n'avoit pas cessé de lui reprocher, au nom du ciel irrité, la lenteur qu'il apportoit à l'accomplissement de ce grand ouvrage, et de le menacer d'une punition exemplaire. Il avoit voulu faire reconnoître le commencement de cette punition dans la mort successive des deux dauphins, que Charles perdit en bas âge; mais un nouveau châtiment, disoit-il, menacoit encore le monarque abandonné à ses plaisirs, et le jour même où Savonarole devoit faire sur la place de Florence, la terrible épreuve de sa doctrine, en envoyant Dominique Bonvicini, son disciple, au milieu d'un bûcher ardent; le 7 avril 1498, veille du dimanche des Rameaux, Charles VIII fut frappé d'apoplexie dans son château d'Amboise; on ne put point le transporter hors de la galerie où il se trouvoit alors, passage souillé d'immondices, et le plus *deshonnéte lieu de léans*, dit Comines; on l'y étendit sur un lit de paille, et il y mourut au bout de neuf heures (1).

Charles VIII ne laissoit point d'enfans, et sa couronne passoit à Louis d'Orléans, le plus prochain des princes du sang. Celui-ci étoit né à

(1) Mémoires de Phil. de Comines. L. VIII, ch. XXV, p. 451. — *Fr. Belcarü Comment. Rer. Gallic.* L. VII, p. 215. — *Fr. Guicciardini. Lib. III*, p. 187. — *Arn. Ferroni Burdig.* L. II, p. 52.

Blois le 27 juin 1462; il étoit fils de Charles, petit-fils de Louis, l'époux de Valentine Visconti, et arrière-petit-fils de Charles V. Ce prince, quoique gendre de Louis XI, et plus proche héritier du trône, avoit vécu dans l'adversité; il s'étoit mis à plusieurs reprises à la tête des partis mécontents en France; il avoit éprouvé tour à tour la prison et l'exil, et il avoit reçu de la fortune la seule éducation qui puisse faire que les rois sentent comme des hommes. Il étoit déjà âgé de trente-six ans lorsqu'il monta sur le trône sous le nom de Louis XII; et quoique son esprit ne fût ni vaste, ni susceptible d'une longue contention, quoiqu'il eût donné à connoître sa propre foiblesse, par le besoin constant qu'il avoit eu d'un favori, il inspiroit cependant aux états voisins bien plus de considération et de crainte que Charles VIII, dont on avoit appris à connoître l'extrême inconséquence et l'inapplication (1).

Mais c'étoit surtout aux Italiens que Louis XII pouvoit causer de l'apprehension en montant sur le trône. Il n'avoit jamais cessé d'invoquer les droits de Valentine Visconti son aïeule sur l'héritage de Milan. Pour que ces droits prétendus eussent quelque validité, il avoit fallu cependant que la souveraineté de Milan fût un

(1) *Tr. Guicciardini. L. IV, p. 291.*

héritage dévolu nécessairement des pères aux enfans , et non une seigneurie italienne , où le droit du prince n'étoit fondé que sur l'acquiescement présumé du peuple. Il auroit fallu encore que cet héritage pût tomber en quenouille , ce qui étoit aussi contraire au droit français qu'au droit italien. Charles duc d'Orléans , père de Louis XII , alternativement prisonnier des Anglois , et chef de parti dans les guerres civiles de France , n'avoit point pu faire valoir ses prétentions par les armes ; à sa mort son fils n'avoit que trois ans. Louis XI cependant s'étoit allié avec les Sforza ; Charles VIII avoit persisté dans la même alliance , et loin de seconder les réclamations de son cousin sur le duché de Milan , c'étoit sur l'appui de Louis-le-Maure , fils de François Sforza , qu'il avoit le plus compté , lorsqu'il avoit entrepris son expédition en Italie. Après avoir éprouvé la mauvaise foi de ce prince , il n'avoit point encore voulu lui ôter tout espoir de réconciliation ; tandis qu'au contraire il avoit manifesté de la défiance et de la jalousie contre le duc d'Orléans , lorsque celui-ci , pendant son séjour à Asti , avoit menacé le Milanéz d'une invasion. Mais Louis XII , en montant sur le trône annonça aussitôt les prétentions qu'on l'avoit si long temps empêché de faire valoir. Il ajouta au titre de roi de France ceux de duc de Milan , et roi des Deux-Siciles

et de Jérusalem, et il ne dissimula pas qu'il comptoit soutenir ces titres avec toutes les forces d'un puissant empire (1). c. p. xcix.
438.

Tant de passions agitoient alors l'Italie, que cette seconde invasion des Français, qui après l'épreuve qu'on avoit faite de la première, devoit être redoutée de tout le monde, étoit devenue au contraire l'espoir de plusieurs puissants états; en sorte qu'avant de l'entreprendre Louis XII trouva le moyen de changer le système des alliances de son prédécesseur, et de s'assurer d'utiles coopérateurs pour les conquêtes qu'il méditoit.

La guerre de Pise, qui étoit demeurée allumée comme un flambeau destiné à exciter un nouvel incendie, avoit plus contribué qu'aucune autre circonstance à changer les affections des divers partis. Cette guerre avoit ruiné les Florentins, elle leur avoit fait éprouver toute la mauvaise foi de Charles VIII et de ses lieutenans, elle leur avoit laissé le vif regret de s'être fiés aux promesses de la France. La même guerre, après avoir flatté vivement les espérances de Louis-le-Maure, ne promettoit plus qu'à ses rivaux le prix auquel il prétendoit lui-même. Il étoit trompé pour la seconde fois par ses propres calculs, en suivant cette politique

(1) Fr. Belcarij *Comm. Rer. Gallio.* L. VIII, p. 216.

astucieuse dont il se glorifioit tant ; et il commençoit à désirer de se rapprocher des Florentins, pour chasser de Pise les Vénitiens, après avoir en quelque sorte donné lui-même cette ville à ces derniers. D'autre part, les Vénitiens qui se vantoient d'avoir défendu, d'avoir sauvé deux fois Louis-le-Maure, ressentoient tant d'indignation de ce qu'ils appelloient son ingratitude, qu'ils étoient disposés à commettre, pour se venger de lui, la même faute qu'on lui avoit si vivement reprochée, et à lui susciter un antagoniste plus puissant qu'eux et que lui (1).

En effet, à peine eurent-ils appris la mort de Charles VIII, qu'ils ordonnèrent au secrétaire de leur république résident à Turin, de passer auprès de son successeur : bientôt ils le firent suivre par trois ambassadeurs chargés d'excuser les hostilités précédentes, et de les faire considérer comme conséquences d'une querelle terminée par la mort du dernier roi. Le pape, qui vers le même temps avoit résolu de dégager son fils César Borgia des ordres sacrés, et de le faire passer du rang de cardinal à celui de prince temporel, saisit de son côté, avec empressement, cette occasion d'exciter de nouvelles guerres, et de vendre tout ensemble à un puissant allié, l'appui de sa souveraineté temporelle, et les

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. IV, p. 195. — Fr. Belcarii Commentar. Lib. VIII, p. 217.*

grâces spirituelles dont il dispoit. Il savoit que le roi de France avoit besoin de lui pour satisfaire à la fois ses passions et sa politique ; que marié depuis vingt ans à une fille de Louis XI, qu'il n'avoit jamais aimée, il désiroit se séparer d'elle ; qu'amoureux depuis long-temps aussi de la veuve de son prédécesseur, il désiroit l'épouser, et conserver ainsi la Bretagne à la France. Alexandre VI pouvoit seul sanctionner ce divorce et cette union nouvelle ; il le fit offrir par ses ambassadeurs, et il comptoit bien mettre à un prix élevé le scandale qu'il donneroit ainsi à la chrétienté. Les Florentins envoyèrent de leur côté des ambassadeurs à Louis XII, pour confirmer leur ancienne alliance, et rappeler à sa mémoire tout ce qu'ils venoient de souffrir pour la cause française. Tous ces ambassadeurs furent également bien reçus par le nouveau roi ; il entama avec tous des négociations, bien décidé cependant à ne point tenter d'expédition en Italie, qu'il n'eût auparavant assuré les frontières françaises par de nouveaux traités avec tous ses voisins (1).

En effet, il consacra la première année de son règne au soin de l'administration intérieure de ses états, et à des négociations étrangères qui demeurèrent ensevelies dans le silence du ca-

(1) *Vr. Guicciardini. Lib. IV, p. 194. — Cronica Veneta. T. XXIV, Res. Italic. p. 49. — Arn. Ferroni. L. III, p. 56.*

CHAP. XCIX.

1498.

binet. On put seulement juger que celles qu'il entretenoit avec le pape, avoient eu pour résultat un complet rapprochement des deux cours, lorsqu'on vit Georges d'Amboise, favori de Louis XII, et archevêque de Rouen, recevoir le 17 septembre le chapeau de cardinal. Dans le mois suivant César Borgia renonça en plein consistoire à la pourpre romaine, prenant pour prétexte la violence que lui avoit faite son père pour le faire entrer dans les ordres. Il partit ensuite pour la France, afin d'y traiter au nom d'Alexandre le divorce du roi. Peu s'en fallut cependant que pour avoir usé de trop de finesse, il ne perdit le prix auquel il espéroit vendre cette grâce. Il prétendit n'avoir point apporté la bulle du pape qui annulloit le précédent mariage de Louis. Celui-ci, averti par l'évêque de Cettes que la bulle étoit expédiée, au lieu d'exiger qu'elle lui fût remise, fit prononcer le divorce le 12 décembre 1498, par les juges ecclésiastiques qu'il tenoit sous sa dépendance; et passa le 8 janvier 1499, à de secondes noces avec Anne de Bretagne. César Borgia se hâta alors de se réconcilier avec le roi, de signer le traité en discussion entre eux, et de lui remettre la bulle de son père; en échange il reçut de Louis le duché de Valence en Dauphiné, et il prit le titre de duc de Valentinois, au lieu de celui de cardinal évêque de Valence en Espagne,

qu'il avoit porté jusque alors. Mais il ne pardonna point à l'évêque de Cettes d'avoir révélé au roi son secret, et de lui avoir fait comprendre qu'une fois la bulle expédiée, encore qu'elle ne lui fût pas délivrée, sa conscience devoit être en repos. L'évêque de Cettes mourut peu après, empoisonné par Borgia (1).

CHAP. XCIX.

1498.

Pendant que Louis XII formoit des alliances nouvelles en Italie, et qu'il se préparoit à y porter ses armes, la guerre se continuoit en Toscane; elle avoit recommencé autour de Pise, dès le mois d'octobre 1497, à l'époque où avoit fini l'armistice stipulé par les rois de France et d'Espagne; cependant elle n'avoit été marquée par aucun événement de quelque importance jusqu'au mois de mai 1498. Les Pisans à cette époque envoyèrent Jacob Savorgnano, capitaine vénitien à leur solde, dans l'état de Volterra pour le ravager. Il en revenoit chargé de butin, avec sept cents chevaux et mille fantassins, lorsqu'il fut attaqué près de San Régolo, par le comte Rinuccio de Marciano, et par Guillaume

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. IV, p. 207. — Jacopo Nardi hist. Fior. Lib. III, p. 95. — Macchiavelli Frammenti istor. p. 127.* — Les Annales ecclésiastiques de Raynaldus sont d'une brièveté extrême sur ce divorce et sur toutes ces transactions scandaleuses; l'auteur se contente de rapporter le texte de l'historien français Ferronius, *ad Ann. 1498, §. 4 et 5, T. XIX, p. 471.* L'évêque de Beaucaire est fort court aussi. *Comment. Rer. Gallic. L. VIII, p. 222. — Fr. Ferroni Rer. Gallic. Lib. III, p. 57.*

682P. XCIX.

1498.

des Pazzi, généraux des Florentins. Il fut mis en déroute ; mais tandis que les vainqueurs étoient occupés au pillage, ils furent attaqués à leur tour par Thomas Zéno, qui arrivoit de Pise avec cent cinquante chevaux seulement, et qui profitant de leur désordre, délivra leurs prisonniers, reprit leur butin, et les tailla en pièces (1). Les Florentins perdirent beaucoup de monde dans cette affaire, et comme leurs deux généraux s'accusoient réciproquement d'avoir attiré ce malheur par leur faute, la république donna le 6 juin le commandement de ses forces à un chef plus célèbre, mais dont l'ambition pouvoit aussi inspirer plus de craintes ; elle choisit Paul Vitelli de Città di Castello, qui passoit pour avoir acquis dans l'armée française la connoissance de tous les progrès que les Ultramontains avoient fait faire à l'art de la guerre (2). Cette même déroute détermina Louis-le-Maure à secourir efficacement les Florentins, pour les empêcher de faire la paix, et de laisser les Vénitiens s'établir définitivement à Pise. Il leur envoya trois cents arbalétriers ; il prit à sa solde en

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IV, p. 194. — *Scipione Ammirato*. L. XXVII, p. 248. — *Macchiavelli Framm. istor.* p. 71. — *Petri Bembi hist. Venetæ*. L. IV, p. 75.

(2) *Jac. Nardi hist. Fior.* L. III, p. 37. — *Chroniche di Pisa di Jacopo Arrosti*, in *archivio Pisano mss^{to}*, 1 vol. fol. p. 226. — *Macchiavelli il Princip.* Ch. XII, p. 285.

commun avec eux Jean-Paul Baglione , seigneur de Pérouse , et le seigneur de Piombino , et il leur prêta en différentes fois jusqu'à la somme de trois cent mille ducats (1). CHAP. XCIX.
1498.

Les Vénitiens avoient alors dans Pise , sous les ordres de Marco Martinengo , quatre cents gendarmes , huit cents Stradiotes , et deux mille fantassins. Ils n'avoient éprouvé jusque alors aucune difficulté à faire passer des renforts à cette armée ; mais le duc de Milan , en embrassant ouvertement l'alliance des Florentins , refusa le passage aux troupes qui marchaient pour les combattre. Il engagea Jean Bentivoglio , seigneur de Bologne , à prendre la même détermination : Catherine Sforza , mère d'Octavien Riario , seigneur d'Imola et de Forli , et la république de Lucques , suivirent cet exemple , et la route la plus directe que suivoient les troupes vénitiennes pour se rendre à Pise , par le Ferrarois , le Modénois et l'état de Lucques , leur fut ainsi fermée ; le duc de Milan se chargea d'empêcher les Génois de donner passage aux ennemis de ses alliés (2). La route de Romagne paroissoit également fermée par Bentivoglio et Riario ; mais comme ces petits princes pouvoient craindre de

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. IV, p. 195. — Petri Bembi hist. Ven. Lib. IV, p. 75. — Cronica Veneta. T. XXIV, p. 52.*

(2) *Franc. Guicciardini. Lib. IV, p. 197. — Petri Bembi hist. Ven. Lib. IV, p. 74.*

CHAP. XCIX.

1498.

se compromettre avec la puissante république de Venise, les Florentins pour éviter qu'on ne pût tourner leurs frontières, voulurent aussi s'assurer de la neutralité de Sienne, afin de n'avoir aucun ennemi pour voisin. Ils signèrent une trêve de cinq ans avec Pandolfe Pétrucci, qui par le seul crédit de la garnison de Sienne dont il étoit capitaine, s'élevoit à la tyrannie dans cette république (1).

Les Florentins, après avoir ôté aux Pisans toute communication avec leurs alliés, firent marcher contre eux, sous les ordres de Paul Vitelli, des forces supérieures à celles que commandoit Martinengo. Celui-ci fut fort maltraité dans une embuscade où il tomba près de Cascina; il abandonna ensuite la campagne, et Vitelli suivant la rive droite de l'Arno, soumit les châteaux de Buti, Calcinaia, Vico Pisano, et la vallée de Calci; c'est la partie tout à la fois la plus riche et la plus facile à défendre du territoire de Pise, puisqu'elle est fortifiée par les escarpemens des monts de Saint-Julien, et par les eaux du lac de Bientina (2).

(1) *Orlando Malavolti storia di Siena*. Part. III, Lib. VI, f. 104.

(2) *Scipione Ammirato*. Lib. XXVII, p. 249. — *Fr. Guicciardini*. Lib. IV, p. 198. — *Jacopo Nardi*. Lib. III, p. 88. — *Cron. di Pisa di Jac. Arrosti*, t. 207.

Les Vénitiens, qui avoient pris les Pisans sous leur protection, étoient bien résolus à ne pas les laisser sans secours. Aucun chemin ne leur étoit ouvert pour arriver sur le territoire de Pise, mais il leur en restoit un pour parvenir jusqu'aux frontières des Florentins. Le seigneur de Faenza avoit reconnu leur protection, et ne pouvoit leur refuser le passage par le val de Lamone, qui dépendoit de lui. Charles Orsini et Barthélemy d'Alviano, partant de la Romagne vénitienne, arrivèrent par cette route jusqu'à Marradi, château-fort qui leur fermoit l'entrée de la Romagne toscane. Pierre et Julien de Médicis, toujours prêts à se joindre à tous les ennemis de leur patrie, dans l'espérance d'y rentrer à la suite des armées étrangères, s'étoient rendus au camp vénitien, et avoient promis à ses chefs qu'ils trouveroient des traîtres parmi les commandans florentins des châteaux de l'Apennin, où ils ne pouvoient manquer de rencontrer quelques anciens partisans de leur famille. En effet, la bourgade de Marradi, devant laquelle ils se présentèrent au mois de septembre; leur fut livrée sans résistance; mais la citadelle, nommée Castiglione, qui commande cette bourgade, et qui ferme le chemin pour entrer en Toscane, fut défendue avec obstination par Dionigi Naldo; et cette résistance donna aux Florentins le temps de rassembler de ce

CHAP. XCIX.

1498.

côté les troupes qui devoient les protéger (1). Pendant que l'armée vénitienne étoit arrêtée dans les Apennins, celle des Florentins, commandée par Paul Vitelli, continuoit avec succès ses opérations contre Pise; et au commencement d'octobre, elle s'empara de Librafratta (2). Les généraux vénitiens s'efforçoient de pénétrer sans retard en Toscane pour secourir les Pisans. Ils tentoient toutes les routes, mais ils les trouvoient toutes fermées par des châteaux-forts. Enfin, un petit seigneur feudataire, Rambert de Sogliano, d'une branche cadette de la maison Malatesti, leur ouvrit le château qu'il possédoit sur les frontières, entre l'état d'Urbain et le Casentin (3). Barthélemy d'Alviano profita, avec la célérité qui le distinguoit, du passage qui lui étoit accordé. En une seule nuit, il se rendit de Césène, par Sogliano, devant l'abbaye de Camaldoli, où il arriva comme les moines chantoient matines, sans croire courir aucun danger. Les moines assurent que saint Romuald, fondateur de leur couvent, les défendit, et qu'on le vit, pendant tout le combat, lancer d'une

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IV, p. 202. — *Scipione Ammirato*. L. XXVII, p. 251. — *Jacopo Narli*. Lib. III, p. 89.

(2) *Scipione Ammirato*. Lib. XXVII, p. 252. — *Fr. Guicciardini*. L. IV, p. 203. — *Macchiavelli Framm. istor.* p. 82. — *Petri Bembi hist. Ven.* Lib. IV, p. 77.

(3) *Petri Bembi hist. Ven.* L. IV, p. 79.

main vigoureuse des briques sur les assaillans. CHAP. XCIX.
 Les Vénitiens affirment au contraire que le 1498.
 couvent fut pris; du moins est-il certain qu'il
 n'arrêta point l'Alviano (1). Celui-ci fit porter
 immédiatement à Bibbiéna un faux message des
 décemvirs de la guerre, ordonnant des loge-
 mens pour cinquante cavaliers de la troupe de
 Vitelli; et suivant de près ce message, il entra
 à Bibbiéna, le 15 octobre, avec cent gendarmes,
 avant que le pays fût averti qu'il avoit passé les
 frontières; et il fut reçu dans cette forte bour-
 gade, où on le prit pour un capitaine florentin.
 Le gros de l'armée vénitienne le suivoit de près,
 et Charles Orsini mit en sûreté, avec huit cents
 chevaux, une conquête qu'Alviano devoit à la
 tromperie autant qu'à son intrépidité (2).

Barthélemi d'Alviano avoit espéré pousser plus loin ces premiers succès, et s'emparer avec la même facilité de Poppi, forteresse qui seroit

(1) Le général lui-même des Camaldules, Pietro Delphino, atteste ce miracle, *Epist.* 83, *Lib. V. apud Raynald. Annal. eccles.* 1498, §. 9, p. 471. Il est vrai qu'il n'étoit pas présent, et qu'il remarque même, en confirmation du fait qu'il rapporte, que plus on s'éloignoit de Toscane, et plus la foi à ce miracle étoit ferme parmi le peuple. — Voyez *Pietro Bembo. L. IV, p. 79.* — *Andrea Navagiero. T. XXIII, p. 1216.* — *Macchiavelli Framm. istor. T. III, p. 124*, qui, chacun, rapportent cet événement d'une manière différente.

(2) *Scipione Ammirato. L. XXVII, p. 252.* — *Jacopo Nardi. Liv. III, p. 90.* — *Macchiavelli Framm. p. 119.* — *Fr. Guicciardini. L. IV, p. 204.*

CHAP. XCIX.

1498.

devenue entre ses mains la clef du val d'Arno et de l'Arétin, et qui lui auroit donné le moyen de descendre enfin dans les plaines de la Toscane; mais Antonio Giacomini, un des plus braves et des plus déterminés parmi les citoyens florentins, étoit alors commissaire à Poppi, et il fit échouer l'entreprise de l'Alviano (1).

L'automne cependant étoit déjà avancée, et la guerre se trouvoit transportée dans la province la plus âpre et la plus montueuse de la Toscane; pays stérile, fermé de défilés, et dont les montagnes étoient déjà couvertes de hautes neiges. Paul Vitelli, qui y fut rappelé en hâte par les Florentins, et qui ne laissa dans la campagne de Pise que des garnisons dans les forteresses qu'il avoit conquises, étoit aussi prudent et aussi méthodique que l'Alviano étoit impétueux. Il avoit sous ses ordres Fracassa San-Sévérino, envoyé par le duc de Milan, et Rinuccio de Marciano. Son armée, à laquelle les Florentins envoioient sans cesse des renforts, se trouva bientôt supérieure en nombre à celle des Vénitiens, qui comptoient cependant, sous Carlo Orsini, Barthélemi d'Alviano, et le duc d'Urbin, sept cents hommes d'armes,

(1) *Macchiavelli nature d' uomini Fiorentini*. T. III, p. 159; et *Franm. istor.* T. III, p. 121. — *Scipione Ammirato*. L. XXVII, p. 255. — *Jacopo Nardi*. L. III, p. 91. — *Marin Sanuto istor. Ven.* T. XXIV, p. 63.

et six mille fantassins, parmi lesquels se trouvoient quelques compagnies d'Allemands. Mais Vitelli étoit résolu à ne point leur livrer de combat, tandis qu'il pouvoit plus facilement les vaincre, en les enfermant dans le pays stérile qu'ils occupoient. Il s'empara des passages de la Vernia, de Chiusi et de Montalone, par lesquels l'armée vénitienne pouvoit communiquer avec la Romagne; il fortifia Arezzo, et tous les débouchés du Casentin. Du côté de la Toscane, il excita les paysans à prendre les armes, et à se mettre partout en défense contre les ennemis; et resserrant ainsi toujours plus ces derniers, il les exposa bientôt à toutes les souffrances du manque de vivres et de fourrages (1).

Ainsi l'armée que les Vénitiens avoient en-

(1) *Fr. Guicciardini. L. IV, p. 205. — Scipione Ammirato. L. XXVII, p. 253. — Jacopo Nardi. Lib. III, p. 91. — Petri Bembi hist. Ven. L. IV, p. 82. — Paolo Giovio vita di Leone X. Lib. I, p. 68. — Navagiero finit abruptement à cette époque son histoire de Venise. On pourroit supposer qu'elle étoit pour lui seulement l'ébauche d'une histoire de Venise en dix livres, qu'on sait qu'il écrivit en latin, et qu'il fit brûler à sa mort. En effet, le manuscrit que Muratori a fait imprimer, *Scr. Rerum Ital.* T. XXIII, p. 921-1216, ne présente qu'un ouvrage très-incomplet, et très-peu digne de la réputation de Navagiero. Celui-ci fut l'un des restaurateurs des lettres en Italie, des amis de Bembo, et en même temps des hommes d'état les plus distingués de Venise. Il mourut à Blois, le 8 mai 1529, ambassadeur de sa république auprès de François I^{er}. Une partie cependant de cette histoire, avant la fin du quinzième siècle, a le mérite de la vérité, de l'intérêt et de la naïveté.*

CHAP. XIX.

1498.

voyée en Toscane pour faire lever le siège de Pise, étoit assiégée elle-même; et le duc d'Urbain, loin de pouvoir délivrer Marco Martinengo, comme il en étoit chargé, avoit besoin d'être délivré à son tour. La république s'en occupa sans perdre de temps; elle envoya à Ravenne, au commencement de l'année 1499, Nicolas, comte de Pitigliano, pour y former une nouvelle armée. Celui-ci, ayant rassemblé sous ses ordres quatre mille fantassins, s'avança jusqu'à Elci, château-frontière du duché d'Urbain, d'où il comptoit pénétrer dans le Casentin, et dégager l'armée assiégée. D'autre part, Vitelli vint se placer vis-à-vis de lui, à la Pieve de Santo-Stéfano, pour lui disputer le passage. Les deux républiques, également fatiguées des dépenses infinies d'une guerre ruineuse, pressoient leurs généraux d'en venir à un combat décisif; mais les deux capitaines, Pitigliano et Vitelli, élevés dans le système précautionneux de l'école militaire italienne, demeurèrent sourds à toutes les instances qu'on leur adressoit, et ne voulurent point hasarder leur réputation par une bataille (1).

L'une et l'autre république avoit en effet les plus fortes raisons pour s'éloigner, dans cette occasion, de sa prudence accoutumée, et vou-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXVII, p. 255. — *Jacopo Nardi*. L. III, p. 95. — *Macchiavelli Framm. istor.* p. 128.

loir remettre sa fortune au sort douteux d'un combat. Chacune espéroit, en obtenant la victoire, faire la paix à des conditions plus avantageuses, tandis que chacune sentoit que, dût son armée être défaite, à cette distance de la capitale, et dans un pays facile à défendre, son existence ne pourroit être compromise. Toutes deux auroient mieux aimé peut-être qu'une déroute les forçât à céder de leurs prétentions, que de continuer avec peu d'espérance une lutte ruineuse et interminable. Les Vénitiens languissoient de dégager leurs trois armées, qui demeuroient immobiles à Pise, à Bibbiéna et à Elci; les Florentins n'étoient pas moins impatiens de renvoyer leur commandant Paul Vitelli, contre lequel ils avoient conçu une extrême défiance. Celui-ci venoit d'accorder un sauf-conduit au duc d'Urbin, qui étoit malade. Julien de Médicis avoit profité de ce sauf-conduit pour sortir de Bibbiéna avec le duc, et les Florentins s'étoient plaints amèrement de ce qu'un rebelle de leur république, assiégé par leur armée, avoit été dérobé par leur propre général à la punition dont les lois le menaçoient (1).

Les deux républiques soupiroient pour la

(1) *Scipione Ammirato*, Lib. XXVII, p. 254. — *Fr. Guicciardini*, Lib. IV, p. 216. — *Jacopo Nardi hist. Fior.*, Lib. III, p. 93. — *Paolo Giovio vita di Leone X.*, Lib. I, p. 69.

CHAP. XCIX.

1499.

paix plus encore que pour la bataille, et deux puissans médiateurs se présentèrent en même temps pour négocier entre elles. D'une part, Louis XII cherchoit à s'assurer l'alliance de l'une comme de l'autre république; et pour les réconcilier l'une à l'autre, il demandoit que Pise fût mise en dépôt entre ses mains, promettant secrètement aux Florentins de leur rendre ensuite cette ville, et aux Vénitiens de leur procurer d'amples dédommagemens dans l'état de Milan (1). D'autre part, Louis-le-Maure, en pressant les Florentins de se réconcilier aux Vénitiens, espéroit faire lui-même de cette manière sa paix avec les derniers. Il voyoit le roi de France persister dans les projets d'invasion en Lombardie, qu'il avoit annoncés dès les premiers jours de son règne. Il connoissoit les négociations de ce monarque avec le pape, le renouvellement de son alliance avec le roi d'Angleterre, la trêve conclue pour plusieurs mois entre Louis XII et Maximilien, sans que le dernier y eût fait, suivant sa promesse, comprendre le duché de Milan. Sforza savoit encore que Louis XII offroit aux Vénitiens de partager ce même duché de Milan. Dans la guerre, il avoit tout à craindre du ressentiment de ses voisins; mais s'il rétablissoit la paix en Italie, il

(1) *Fr. Guicciardini. L. IV, p. 208.*

pouvoit espérer que la république de Venise, revenant à des desseins plus sages, abandonneroit des projets de vengeance trop dangereux pour elle-même (1). CHAP. XCIX.
1499.

Louis XII ayant renoncé au rôle de médiateur, pour s'unir d'une manière plus intime avec la république de Venise, les Florentins, qui désiroient ardemment la paix, n'en furent que plus disposés à prêter l'oreille aux conseils de Louis-le-Maure. Les Vénitiens, de leur côté, qui se préparoient secrètement à une guerre contre le même duc de Milan, qui savoient que les Turcs s'armoient pour attaquer leurs établissemens en Grèce, qui étoient enfin inquiétés par les prétentions inouïes et les menaces de Maximilien, encore qu'ils fussent accoutumés à les voir ensuite se résoudre en fumée, ne voulurent pas être distraits par la guerre de Pise, au milieu de circonstances qui pouvoient devenir plus sérieuses. Les affaires de Pise furent dévolues du conseil des Prégadi à celui des Dix, qu'on regardoit comme bien moins accessible aux passions généreuses, et bien plus dominé par la seule politique. Ce conseil, adoptant la proposition qui lui avoit été faite par Louis-le-Maure, signa un compromis, par lequel il remettoit tous les droits de la république entre

(1) *Barthol. Scnaregæ de rebus Genuens.* T. XXIV, p. 565.

CHAP. XCIX.

1499.

les mains d'Hercule d'Este, duc de Ferrare, beau-père du duc de Milan, et ce dernier obligea les Florentins à reconnoître le même arbitre. Huit jours lui furent accordés pour porter une sentence entre les deux peuples, qui tous deux s'engagèrent à s'y soumettre (1).

Le duc de Ferrare prononça, le 6 avril 1499, l'arrêt entre les deux républiques qui l'avoient choisi pour arbitre. Il imposa aux Vénitiens l'obligation de retirer, avant la prochaine fête de Saint-Marc, toutes leurs troupes du territoire de Pise, de Bibbiéna et du Casentin; et aux Florentins celle de payer pendant douze ans aux Vénitiens, pour frais de la guerre, quinze mille ducats chaque année. Il voulut encore que les Florentins accordassent une amnistie sans réserve aux habitans de Bibbiéna et aux Pisans; qu'ils concédassent de plus aux derniers la permission d'exercer, à l'égal des Florentins, toute espèce d'industrie, et par mer, et par terre; qu'ils laissassent aux Pisans leurs forteresses, sous condition que ceux-ci demanderoient l'agrément de la seigneurie florentine pour tous les capitaines qu'ils engageroient à leur service, et réduiroient leurs garnisons au

(1) *Fr. Guicciardini. L. IV, p. 219. — Jac. Nardi hist. Fior. Lib. III, p. 96. — Istor. di Giov. Cambi. T. XXI, p. 159. — Petri Bembi histor. Ven. Lib. IV, p. 85. — Chron. Veneta. T. XXIV, p. 69.*

même nombre d'hommes qu'y entretenoit Florence avant la rébellion. Le duc de Ferrare ordonna encore que les jugemens civils seroient prononcés à Pise par un podestat étranger, choisi par les Pisans eux-mêmes dans un pays allié de Florence, et que les jugemens criminels seroient rendus par le capitaine de justice florentin, mais sous l'inspection d'un assesseur nommé par le duc de Ferrare (1).

On pourroit considérer le mécontentement universel qu'excita ce prononcé comme une preuve de son impartialité. Jamais sentence ne fut reçue par toutes les parties avec plus de défaveur. Les Vénitiens, honteux de manquer ouvertement à tous les engagemens qu'ils avoient pris avec les Pisans, ne voulurent pas qu'un acte public pût témoigner de leur mauvaise foi, et encore qu'ils exécutassent la sentence, et qu'au terme fixé ils retirassent leurs troupes de Toscane, ils ne consentirent jamais à s'y soumettre formellement. Les Florentins se récrièrent sur ce qu'on ne leur rendoit point Pise, tant qu'on en laissoit les forteresses entre les mains de leurs sujets rebelles, et sur ce que rien n'étoit plus injuste que de les forcer à payer les frais

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IV, p. 219. — *Scipione Ammirato*. L. XXVII, p. 254. — *Diario Ferrarese anonimo*. T. XXIV, p. 365. — *Istor. di Giov. Cambi*. T. XXI, p. 140. — *Chronica Veneta*. p. 70.

d'une guerre dans laquelle ils avoient été attaqués sans provocation. Cependant ils acceptèrent expressément la sentence arbitrale; mais cette acceptation fut sans effet; car les Pisans, considérant toutes les garanties que leur offroit le duc de Ferrare comme faciles à éluder, et préférant la mort à la servitude, refusèrent de se soumettre; et quoique abandonnés de tout le monde, ils protestèrent qu'ils persisteroient à se défendre. Ils se hâtèrent même de faire sortir de leur ville et de leurs forteresses les troupes vénitiennes, de peur qu'elles ne les livrassent à leurs ennemis (1).

Lorsque les Florentins furent instruits de la résolution qu'avoient prise les Pisans de continuer à se défendre, ils rappelèrent du Casentin Paul Vitelli avec son armée, et ils l'envoyèrent contre Pise, qui leur paroissoit ne pouvoir plus opposer une longue résistance. Louis-le-Maure, toujours plus alarmé des préparatifs de guerre des Français, de même qu'il avoit sollicité les Florentins d'accepter l'arbitrage du duc de Ferrare, pressoit les Pisans de s'y soumettre, et s'efforçoit de rétablir la paix en Toscane, pour s'assurer les secours de cette province; mais il ne trouvoit de crédit auprès de personne. Les Pisans se souvenoient que, sous prétexte de

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IV, p. 220. — *Scipione Ammirato*. L. XXVII, p. 255. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. III, p. 97.

protéger leur liberté, il avoit cherché à s'emparer de la souveraineté de leur ville; les Florentins le soupçonnoient de persister encore dans ces projets, et d'encourager secrètement leurs ennemis à la résistance. Fermant donc les uns et les autres l'oreille à ses conseils, et abandonnant la Lombardie aux révolutions qu'une invasion nouvelle alloit y produire, ils recommencèrent leurs combats avec plus d'acharnement que jamais.

Paul Vitelli se réunit, le 25 juin, au comte Rinuccio de Marciano, devant Cascina, dont il entreprit l'attaque; et au bout de vingt-six heures, ce fort château se rendit à eux (1). Quelques petites garnisons pisanes, qui occupoient encore la tour de Foce d'Arno et la redoute de Stagno, se retirèrent à la première sommation; et il ne restoit plus aux Pisans sur tout leur territoire que la forteresse de la Verrucola et la petite tour d'Ascagno. Au lieu de les attaquer, Paul Vitelli crut le moment favorable pour commencer le siège de la place elle-même. Il vint tracer son camp, le 1^{er} août, sous les murs de Pise, avec une cavalerie suffisante pour tenir seule la campagne, une artillerie formidable, et dix mille hommes d'infanterie. Il annonça à la seigneurie qui l'employoit que,

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. IV, p. 222. — Scipione Ammirato. L. XXVII, p. 255. — Jacopo Nardi hist. Fior. L. III, p. 97.*

CHAP. XXIX.

1499.

d'après ses calculs, le siège ne pouvoit pas durer plus de quinze jours. Les murs de Pise n'étoient point entourés de fossés, ou soutenus par des terreplains; cependant leur épaisseur, et la ténacité particulière du mortier employé à leur construction, les rendoit propres à résister plus que d'autres aux efforts de l'artillerie. Les Pisans n'avoient plus à leur solde d'autre capitaine étranger que Gurlino Tombasi, brave officier de Ravenne, qui avoit quitté le service des Vénitiens pour le leur. Mais tous les habitans de la ville, tous les paysans qui y avoient cherché un refuge, aguerris par cinq ans de combats continuels, pouvoient être comparés aux meilleures troupes de ligne (1).

Vitelli avoit tracé son camp sur la rive gauche de l'Arno, et il avoit dressé ses batteries contre le mur attenant à la tour ou forteresse de Stampace. En se logeant du côté opposé, il auroit plus efficacement prévenu l'arrivée de tout renfort; mais dans la situation où se trouvoit alors l'Italie, il ne voyoit aucune puissance qui pût songer à secourir les Pisans, et il savoit que ceux-ci avoient fait du côté de Lucques des ouvrages intérieurs pour fortifier leurs murs, qu'ils n'avoient point cru nécessaire de commencer encore du côté de Livourne.

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IV, p. 255. — *Jacopo Arrossi Chronica di Pisa in archivio Pisano*. f. 207 v.

Deux attaques étoient poursuivies en même temps, l'une entre Santo-Antonio et Stampace, l'autre entre Stampace et la porte de la mer, et vingt pièces d'artillerie y étoient dressées en batterie. Vitelli, persistant dans l'ancienne tactique italienne, et ne voulant combattre qu'avec la certitude de vaincre, étoit résolu à ne point donner d'assaut, que les brèches ouvertes par son artillerie ne présentassent un libre passage à ses bataillons. Déjà de larges pans de mur avoient été abattus, mais il ne trouvoit point que ce fût assez; et cependant ses retards donnoient aux Pisans le temps d'élever derrière le mur qu'il battoit en brèche un fort parapet défendu par un large fossé. Aucun danger ne ralentissoit leur ardeur; l'artillerie balayoit leurs ouvrages, sans que les femmes ou les enfans abandonnassent la pelle. Deux sœurs travailloient l'une à côté de l'autre; l'une fut tuée par un boulet; l'autre, relevant aussitôt ses membres épars, leur donna la sépulture dans le gabion même qu'elle remplissoit; et tout en prenant congé d'elle avec des gémissemens et des sanglots, elle continua son ouvrage sous le feu de la même batterie qui venoit de lui enlever sa compagne (1).

Enfin, les murs qui lioient Stampace aux for-

(1) *Jacopo Nardi Hist. L. III, p. 98. — Jacopo Arrosti Chron. di Pisa. f. 210.*

GRAF. XCIX.

1499.

tifications de la ville se trouvèrent également abattus sur la droite et sur la gauche de cette grosse tour. Le comte Rinuccio avoit été blessé dans une escarmouche; et Paul Vitelli, demeuré seul chargé du commandement de l'armée, résolut, le dixième jour du siège, d'attaquer cette forteresse par un assaut. Elle étoit déjà ébranlée par des brèches fort dangereuses; et quoique les Pisans opposassent une résistance obstinée, les Florentins plantèrent leurs drapeaux sur le haut de la grosse tour de Stampace. Dans la première terreur de cet événement, les Pisans crurent que leur ville même étoit perdue sans ressource. Pierre Gambacorti s'enfuit par la porte opposée, du côté de Lucques, avec quarante arbalétriers à cheval qui servoient sous lui; la garde du parapet, qui faisoit désormais la seule défense de la ville, étoit ébranlée, et sur le point de fuir. Mais Vitelli n'avoit donné d'ordres que pour l'assaut de la forteresse, et non pour celui de la ville. Rien n'étoit plus éloigné de son caractère et de sa pratique militaire, que de compromettre un succès déjà obtenu en voulant le poursuivre, et en recueillir des fruits qu'il ne s'étoit point proposés d'avance. Il craignoit de s'engager dans une ville occupée par une population valeureuse, et il fit reculer ses soldats, qui ne demandoient qu'à donner un nouvel assaut. Bientôt l'occasion

qu'il n'avoit pas voulu saisir lui échappa sans retour. Les Pisans, dont un grand nombre avoient voulu se cacher dans leurs maisons, furent renvoyés au combat par leurs femmes, et ils revinrent avec courage occuper la brèche. Leur artillerie reçut une direction nouvelle, sur les murs voisins, pour en écarter les assaillans; et après la prise de Stampace, la ville fut encore jugée susceptible de défense (1).

Vitelli avoit compté placer une batterie sur la tour même de Stampace, et dominer ainsi les ouvrages des assiégés; mais cette tour, déjà ébranlée par les brèches qu'il y avoit faites lui-même, et ensuite par les attaques des Pisans, ne fut pas jugée assez solide pour porter les canons qu'il y avoit fait monter. Cependant il continuoit à faire battre en brèche les murs de la ville: l'ouverture qu'avoit faite son artillerie avoit déjà cinquante brasses de largeur, et il n'étoit pas content encore. Il ne vouloit pas qu'à l'assaut ses soldats courussent le moindre danger, ou plutôt, comme les Florentins commencèrent à l'en accuser ouvertement et d'un commun accord, il ne vouloit pas prendre la ville, mais il désiroit conserver le plus long-temps possible les honneurs et les profits du commandement, demeurer à la tête d'une armée

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IV, p. 254. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. III, p. 98. — *Jacopo Arrosti Chroniche di Pisa*. I. 215.

puissante, pour mettre son aide à l'enchère, au moment où les révolutions de Lombardie décideroient une des puissances qui se faisoient la guerre à appeler un nouveau condottiere, et se faire payer peut-être par les Pisans pour sa modération ou sa lenteur. Mais ces projets ambitieux furent contrariés par la nature. Dans le sol humide de la plaine de Pise, les fossés continuent à être pleins d'eau pendant la plus grande partie de l'été; puis au milieu d'août, l'ardeur du soleil les dessèche; et frappant alors sur le limon putréfié, elle en fait sortir des exhalaisons pestilentielles. En deux jours, la moitié de l'armée fut atteinte d'une fièvre marmemane. Paul Vitelli avoit annoncé qu'il donneroit l'assaut le 23 août: la brèche étoit praticable, et le succès auroit été certain, s'il avoit pu mettre en mouvement assez de soldats pour exécuter ses projets; mais ses officiers, les commissaires florentins auprès de l'armée, et lui-même, tout étoit atteint de la même maladie. Cependant des ordres furent donnés aussitôt pour faire arriver au camp de nouveaux renforts, et mettre le général en état de livrer au jour fixé un assaut qui devoit être décisif. Toute leur diligence fut inutile; le nombre des malades croissoit plus rapidement encore que celui des arrivans, et chaque jour Vitelli étoit moins en état de faire un effort vigoureux. Des

Pluies chaudes succédèrent à la sécheresse, et au lieu de rassainir l'air, elles augmentèrent la mortalité. Il ne restoit plus aucune possibilité de succès; aussi Paul Vitelli abandonna le siège, et transporta son armée à Cascina. Il fit embarquer sur l'Arno sa grosse artillerie, pour l'envoyer à Livourne; une partie de ce convoi tomba entre les mains des Pisans. Malgré les instances des commissaires florentins, il abandonna la tour de Stampace, déclarant qu'ébranlée comme elle l'étoit par ses propres batteries, elle ne pouvoit se défendre, et que la garnison qu'on y laisseroit seroit bientôt faite prisonnière de guerre (1).

Autant les Florentins avoient eu de confiance dans les talens de Paul Vitelli, autant ils éprouvèrent d'irritation de son mauvais succès. Ils crurent que les lenteurs et les précautions exagérées de leur général ne pouvoient avoir pour cause que sa perfidie. Déjà ils lui reprochoient le sauf-conduit qu'il avoit donné au duc d'Urbain et à Julien de Médicis, pour sortir de Bibbiéna; ils avoient aussi témoigné beaucoup de défiance des conférences que Paul Vitelli avoit eues avec ce même Julien et avec Pierre, encore qu'elles fussent publiques, en présence

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IV, p. 255. — *Scipione Ammirato*. L. XXVII, p. 257. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. III, p. 100. — *Jacopo Arrosti Croniche di Pisa*. mss^o. f. 219.

des deux armées, et que ces chefs ne conversassent qu'au travers de l'Arno, qui en étoit entre eux. Cependant Vitelli avoit ensuite envoyé des présens aux Médicis; il avoit entretenu avec Pandolfe Pétrucci, tyran de Sienne, une correspondance presque aussi suspecte; il étoit entré en négociation avec Louis XII pour passer à son service; et tout l'ensemble de sa conduite étoit l'objet des soupçons publics et des accusations les plus graves. D'ailleurs, il existoit une violente jalousie entre lui et le comte Rinuccio de Marciano, qui avoit partagé avec lui le commandement. Vitelli s'étoit intimement lié avec la faction des *Arrabiati*, et l'aristocratie, qui se rapprochoit secrètement des Médicis. Rinuccio étoit, au contraire, le favori des *Piagnoni* et des disciples de Savonarole. Ceux-ci, qui avoient perdu leur chef par un supplice cruel, saisirent avec empressement l'occasion de se venger sur la créature et l'instrument du parti contraire (1).

Vitelli ayant conduit son armée à Cascina, demandoit à la seigneurie de lui envoyer des renforts suffisans pour qu'il pût recommencer ses opérations dès que les pluies se seroient arrêtées. Les Florentins lui firent passer en effet de nouveaux soldats de l'obéissance desquels ils

(1) *Comment. di Fil. de' Nerli. Lib. IV, p. 84.*

étoient sûrs : ils les firent conduire par deux commissaires , Antonio Canigiani et Braccio Martelli , auxquels les décenvirs de la guerre confièrent leurs ordres secrets. Les commissaires se rendirent dans le château de Cascina , à dix milles à l'est de Pise , sur la gauche de l'Arno : le camp de Vitelli étoit à un mille de distance de ce château. Mais ce capitaine , sur l'invitation des commissaires florentins , se rendit auprès d'eux à Cascina , et ils dînèrent ensemble. Vitellozzo Vitelli , frère de Paul , qui avoit été invité à se rendre à la même conférence , étoit resté malade dans son camp. Les commissaires dépêchèrent auprès de lui quelques hommes affidés pour l'arrêter. Déjà Vitellozzo avoit été placé sans bruit à cheval , et on l'emmenoit vers Cascina , lorsque quelques-uns de ses gendarmes le rencontrant , l'un d'eux lui tendit la lance qu'il portoit , en l'exhortant à ne pas se laisser conduire comme un mouton à la boucherie. Vitellozzo s'en saisit et en fit vigoureusement usage pour se dégager. Les archers qui l'emmenoit voyant la disposition des soldats , n'osèrent pas les provoquer à une résistance plus ouverte. Ils laissèrent échapper Vitellozzo , qui s'enfuit à Pise , où il fut reçu avec des transports de joie. Les commissaires florentins ayant manqué leur coup sur lui , arrêtèrent cependant Paul Vitelli , et l'envoyèrent aussitôt à Florence. Celui-ci fut

immédiatement mis à la torture, pour lui arracher la confession des trahisons dont on accusoit. On n'avoit contre lui aucune preuve authentique; aucun écrit de sa main, et les tourmens qu'il supporta avec une grande constance, ne tirèrent de lui aucune preuve nouvelle ni aucun aveu. Cependant il fut condamné à perdre la tête, et cette sentence cruelle fut exécutée le lendemain matin, 1^{er} octobre, dans une des salles du palais (1).

La barbare jurisprudence qui admettoit l'usage de la torture, auroit dû elle-même garantir la vie de Paul Vitelli, car cette odieuse procédure n'avoit été inventée, que parce qu'on regardoit la confession d'un prévenu comme nécessaire à sa conviction. La conduite de Vitelli avoit été suspecte; ses liaisons intimes avec les Orsini, amis et parens des Médicis, devoient faire craindre qu'il ne songeât comme eux à rétablir les Médicis à Florence. La correspondance de ses secrétaires, qui fut saisie chez lui, ne laissoit pas de doute qu'il ne fût engagé dans une machination secrète, dont on n'étoit point arrivé à connoître le but. La prudence ordonnoit de lui ôter un commandement qu'on n'auroit jamais dû lui confier; mais la justice exigeoit qu'on

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IV, p. 255. — *Scipione Ammirato*. Lib. XXVII, p. 257. — *Jacopo Nardi*. Lib. III, p. 100. — *Istorie di Giov. Cambi*. T. XXI, p. 144. — *Jacopo Arrosti Chroniche di Pisa*. l. 219. — 221.

respectât sa vie, puisqu'il n'étoit convaincu d'aucun crime. Son supplice fut aussi impolitique qu'il étoit cruel ; il laissa dans les seigneurs de *città di Castello* un violent ressentiment contre Florence, dont la république eut à souffrir aussi long-temps qu'elle continua d'exister ; il irrita également tous les généraux français qui avoient servi avec les frères Vitelli, dans la guerre de Naples, et qui avoient pour eux beaucoup d'estime. Or, pendant ce temps même, il étoit survenu en Lombardie des événemens qui rendoient plus important que jamais pour les petits états italiens, de ménager les affections du roi et de l'armée française.

Justement à l'époque où la république de Venise acceptoit le duc de Ferrare pour arbitre de ses différends avec Florence, et retireroit ses armées de Toscane, elle concluoit avec Louis XII une négociation plus importante, et s'engageoit dans une alliance qui sembloit démentir sa réputation antique de prudence et de modération. Le traité entre la république de Venise et Louis XII fut signé le 9 février 1499, mais il fut dérobé pendant trois mois aux soupçons de Louis-le-Maure et de toute l'Italie : lorsqu'il fut publié plus tard, il porta la date de Blois et du 15 avril (1). Les Vénitiens, par ce

(1) *Pietro Bembo hist. Ven.* Lib. IV, p. 85. — Léonard, *Traité de paix* T. I, p. 419 et seq.

CHAP. XCIX.

1499.

traité, reconnoissoient les droits de Louis XII sur le duché de Milan, et s'engageoient à concourir avec lui pour l'en mettre en possession. Ils devoient lui fournir pour cela quinze cents chevaux et quatre mille fantassins, que le roi entretiendroit à ses frais, en même temps qu'ils promettoient d'attaquer le duché de Milan par sa frontière orientale, au moment où l'armée française l'attaqueroit par l'occidentale. En compensation de ce service, Louis XII leur cédoit Crémone et la Ghiara d'Adda, jusqu'à quatre-vingts pieds de distance de la rivière d'Adda; et les deux états se promettoient mutuellement de se garantir les possessions dont ils se partageoient par avance la conquête (1).

Sans avoir eu immédiatement connoissance de ce traité, Louis-le-Maure savoit du moins quelle étoit envers lui la malveillance des Vénitiens, et avec quelle activité Louis XII se préparoit à lui faire la guerre; aussi cherchoit-il de son côté à se fortifier par des alliances. Il avoit surtout compté sur celle de Maximilien, qui avoit épousé sa nièce, et qui, en retour de ses protestations d'attachement et de protection, lui empruntoit sans cesse de l'argent. Maximilien avoit contre les Français une animosité toujours prête à éclater: il vouloit faire revivre sur les provinces véni-

(1) *Fr. Guicciardini. L. IV, p. 215.*

tiennes et sur toute l'Italie, les droits de l'empire ont été depuis plusieurs siècles. Ses intérêts et ses passions sembloient donc concourir à la défense de Louis-le-Maure; mais on ne pouvoit pas plus compter sur ses projets que sur ses promesses : ne prenant conseil que du moment présent, il faisoit presque toujours ce qu'il n'avoit pas prévu, et ce qu'il n'avoit pas voulu. Il s'étoit engagé envers Louis-le-Maure à ne faire aucune convention avec la France sans l'y comprendre; cela ne l'empêcha point de prolonger jusqu'à la fin du mois d'août la trêve qu'il avoit conclue avec Louis XII, sans y faire aucune mention du duc de Milan (1). Pendant ce temps il faisoit la guerre dans la Gueldre. Mais vers la fin de février quelques hostilités éclatèrent entre ses sujets et les Suisses, dans le voisinage des sources du Rhin. La ligue de Souabe prit la défense des possessions autrichiennes; Maximilien accourut aussitôt pour se mettre à la tête de ses armées; il fit déclarer l'empire contre les Suisses; il entra dans leur pays avec des forces très-supérieures, il en fut constamment repoussé; et sans pouvoir en venir à une grande bataille, il vit ses troupes se fondre sous ses ordres, dans des engagemens meurtriers. On assure que vingt mille hommes tombèrent sous le glaive dans cette courte guerre; un

(1) *Fr. Guicciardini, Lib. IV, p. 222. — Barthol. Senarega de rebus Genuens. T. XXIV, p. 565.*

bien plus grand nombre périt de famine et de misère. Maximilien qui s'étoit engagé dans cette querelle par colère et par orgueil plutôt que par politique, brûloit les maisons, les chalets, les greniers, les villages, et se flattoit de faire périr par la faim, au milieu de leurs glaces et de leurs rochers, les paysans qu'il n'avoit pu atteindre. Mais ces actes féroces amenoient d'horribles représailles; et Louis Sforza, en lui voyant consumer ses forces contre les Suisses, ne pouvoit placer aucune espérance en lui (1).

Louis-le-Maure avoit aussi cherché des secours auprès de Bajazeth II, empereur des Turcs; il lui avoit envoyé deux de ses secrétaires, pour lui représenter que Louis XII formoit les mêmes projets de conquêtes que son prédécesseur; qu'il menaçoit l'empire d'orient, et que s'étant allié aux Vénitiens, il avoit bien plus de moyens de

(1) Bilibald Pyrckheimer de Nuremberg, qui servoit dans l'armée de l'empereur, vit sur les frontières de la Valaisine, pendant cette guerre, un troupeau de quarante enfans des deux sexes, conduit dans les champs par deux vieilles femmes, pour y cueillir des herbes crues dont ils pussent se nourrir. Leurs parens avoient été massacrés, leurs maisons brûlées, leurs provisions détruites, et il ne leur restoit que cette misérable nourriture. Au reste, elle soutenoit à peine leur existence; le troupeau, d'abord composé de plus de quatre-vingts enfans, étoit déjà réduit à quarante, et ceux-ci, d'après leur maigreur et leur pâleur mortelle, paroissent n'avoir plus qu'un souffle de vie. *Apud Raynald. Annal. eccles. 1499, §. 14, p. 481.*

quiere à la Porte ottomane, que n'en avoit eu Charles VIII; que c'étoit en conséquence contre les Vénitiens qu'il falloit tenter de bonne heure une diversion, et que les Turcs sauroient la Grèce en attaquant l'Italie. Frédéric de Naples seconda de tout son crédit les députés de Louis Sforza, et Bajazeth, à leur persuasion, donna des ordres pour attaquer les Vénitiens dans le Péloponèse, la Macédoine, et l'Istrie (1).

En effet, au mois d'octobre 1499, Scander Bassa qui gouvernoit la Bosnie, entra dans le Friuli, avec sa cavalerie, et le ravagea jusqu'aux rives de la Livenza, détruisant et livrant aux flammes toutes les richesses du pays qu'il parcouroit. Il y avoit enlevé un nombre prodigieux de captifs; mais lorsque dans sa retraite il fut parvenu sur les bords du Tagliamento, il ne voulut pas embarrasser son armée d'une si grande multitude, et après avoir fait choix des prisonniers dont il pourroit tirer le meilleur service, il fit massacrer tous les autres (2).

Quoique les rois d'Espagne n'eussent presque point contribué à la guerre contre Charles VIII, ils étoient cependant entrés dans la précédente

(1) *Ann. eccles.* 1499, §. 5, p. 480. — *Fr. Belcarii Comm.* L. VIII, p. 251.

(2) *Ann. eccles.* 1499, §. 7 et 8, p. 480. — *Chronica Veneta.* p. 116. — *Josephi Ripamontii hist. urbis Mediol.* Lib. VII, p. 662. — *Pauli Jovii de vita magni Consalvi.* Lib. I, p. 188.

ligue d'Italie : mais le duc de Milan ne pouvoit plus placer en eux aucune confiance ; ils avoient formellement renoncé à leurs précédens engagements ; et par le traité que Ferdinand et Isabelle avoient signé avec Louis XII à Marcoussi, le 5 août 1498, ils n'avoient nommé, parmi les alliés qu'ils se réservoient le droit de secourir même contre la France, que l'empereur, l'archiduc son fils, le duc de Lorraine, et le roi d'Angleterre ; tandis qu'ils n'avoient fait une semblable réserve en faveur d'aucun des souverains d'Italie (1).

Le pape avoit donné quelques espérances à Louis-le-Maure : toute son ambition étoit de faire épouser à son fils, César Borgia, une princesse de sang royal, et il avoit porté ses vues sur Charlotte, fille de Frédéric, roi de Naples. Il chargea Louis-le-Maure de négocier pour lui ce mariage, qui devoit être suivi d'une étroite alliance entre le pape, le roi de Naples, et le duc de Milan. Mais Frédéric et sa fille Charlotte sentoient pour le prêtre apostat, bâtard et fils de prêtre, pour l'assassin de son frère et l'amant de sa sœur, une si invincible répugnance, qu'ils ne voulurent point à ce prix acheter leur sûreté. Sur leur refus, César Borgia épousa Charlotte, fille d'Alain d'Albret, et sœur du roi de

(1) Garnier, hist. de France, T. XI, p. 55. — Dumont, Corps diplomatique, T. III.

Navarre. Cette alliance l'unissoit à la famille royale de France, et l'attachoit au parti français (1).

CHAP. XCIX.

1499.

Le roi Frédéric de Naples avoit promis à Louis-le-Maure de lui envoyer Prosper Colonne, avec quatre cents cavaliers, et quinze cents fantassins; mais épuisé comme il étoit par la guerre précédente, il n'accomplit point cette promesse, encore qu'il l'eût faite autant pour son propre avantage que pour celui de son allié. Les Florentins, engagés dans la guerre de Pise, ne pouvoient donner au duc de Milan aucun secours; le duc de Ferrare, quoique beau-père de Louis Sforza, ne voulut pas lui promettre la moindre assistance, de peur de compromettre sa neutralité auprès du roi de France.

Louis Sforza, abandonné par tout le monde, ne s'abandonna du moins pas lui-même; il fortifia soigneusement le château d'Annone, à peu de distance d'Asti, aussi-bien qu'Alexandrie et Novarre; il chargea Galéaz de San-Sévérino de s'opposer aux Français, qui du Piémont ou du Montferrat voudroient pénétrer en Lombardie; il lui donna à commander seize cents hommes d'armes, quinze cents cheveu-légers, dix mille fantassins italiens, et cinq cents Allemands: la guerre de la ligue de Souabe et des Suisses ne

(1) *Fr. Guicciardini*, Lib. IV, p. 225. — *Electarius Comm. Rer. Gall.*, Lib. VIII, p. 252.

lui avoit pas permis de faire parmi ces derniers des levées plus considérables. Il avoit compté opposer le marquis de Mantoue, avec une autre armée, aux Vénitiens, mais il mécontenta ce marquis pour complaire à Galéaz de San-Sévérino, dont la vanité ne pouvoit souffrir qu'un autre général eût un titre supérieur au sien. Sur le refus de Gonzague, il confia cette armée au comte de Caiazzo. On assure qu'un serviteur fidèle avertit Louis-le-Maure, que ce Galéaz de San-Sévérino auquel il abandonnoit avec le commandement de toutes ses forces, un si absolu pouvoir, le trahissoit. Louis réfléchit quelque temps sur les indices qu'on lui donnoit de cette perfidie, puis il répondit en soupirant qu'il ne pouvoit se figurer tant d'ingratitude, et que fût-elle vraie, il ne sauroit comment y pourvoir; que personne ne pouvoit avoir plus de droits à sa confiance que ceux qu'il avoit comblés de bienfaits, et qu'il valoit autant pour lui risquer d'être trahi par ses amis, que de s'exposer à se priver de leurs secours sur des soupçons mal fondés (1).

Louis Sforza avoit recommandé à ses généraux d'éviter toute action décisive, de s'enfermer dans les places fortes, et de traîner la guerre en longueur, pour laisser le temps à Galéaz

(1) *Fr. Guicciardini*, Lib. IV, p. 225. — *Fr. Belcarri Comm. Rer. Gall.* Lib. VIII, p. 254.

Sforzi, qu'il avoit envoyé en Suisse, de négocier un traité de paix entre Maximilien et les cantons, et de ramener à son service des armées qui s'affoiblissoient dans une guerre impolitique. San-Sévérino ne fit en effet aucun mouvement contre les Français qui s'assembloient en Piémont, et il attendit leur attaque. Ceux-ci passoient les Alpes sous les ordres de Jean-Jacques Trivulzio, de Louis de Luxembourg, comte de Ligny, et d'Éverard Stuard, seigneur d'Aubigny. Ils avoient sous leurs ordres 1600 lances, ou 9,600 chevaux, cinq mille Suisses, quatre mille Gascons, et quatre mille aventuriers lévés dans le reste de la France. Louis XII étoit resté à Lyon, d'où il dirigeoit les mouvemens de ses généraux, et les renforts qu'il leur faisoit passer (1).

L'armée française, étant enfin réunie, attaqua, le 13 août 1499, la petite forteresse d'Arazzo, située sur les bords du Tanaro, en face d'Annone. Cinq cents fantassins étoient chargés de la défendre; ils la rendirent lâchement dès les premiers coups de canon. Annone fut attaquée immédiatement après. Cette bourgade avoit été fortifiée avec soin par Louis Sforza, mais les sept cents hommes de garnison

(1) *Er. Guicciardini*. L. IV, p. 226. — *Petri Bembi hist. Ven.* Lib. IV, p. 86. Ce dernier fait l'armée française plus nombreuse.

qu'il y avoit placés étoient de nouvelles levées et lorsque San-Séverino voulut y jeter du renfort, il ne fut plus à temps. La brèche fut ouverte dès le second jour; Annone fut pris d'assaut, et toute la garnison passée au fil de l'épée. Les Français se répandirent alors dans tout le pays d'outre Pô. Trivulzio-faisoit en leur nom les promesses les plus magnifiques aux peuples; les soldats n'osoient pas se mesurer avec ces armées barbares, et les bourgeois craignoient le sort de ceux d'Annone; aussi Valenza, Basignano, Voghéra, Castel-Nuovo, Ponte-Corone, et enfin Tortone et sa forteresse, se hâtèrent-elles d'ouvrir leurs portes (1).

Le peuple de Milan supportoit avec impatience la domination de Louis Sforza; il se plaignoit des contributions excessives dont il étoit accablé; il trouvoit l'orgueil du souverain ridicule, sa politique imprudente autant qu'attachée de mauvaise foi; et il ne lui pardontoit point son usurpation, à laquelle s'attachoit le soupçon de l'empoisonnement de son neveu. Cependant, lorsque Louis-le-Maure vit sa puis-

(1) *Arnoldi Ferroni*, Lib. III, p. 58. — *Franco, Guicciardini*, Lib. IV, p. 226. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* — Lib. III, p. 105. — *Petri Bembi hist. Veneta*, Lib. IV, p. 87. Mais le nom de Novi est substitué, par faute d'impression peut-être, à celui de Non ou Annone. — *Chronica Veneta*, T. XXIV, p. 92. — *Barth. Senarega de rebus Genuens.* T. XXIV, p. 566. — *Fr. Heicuri Comment.* Lib. VIII, p. 255.

sa race ébranlée par les rapides conquêtes des Français, il essaya de recouvrer sa popularité, pour associer ses sujets à sa défense. Il rassembla un conseil, auquel il invita tous les hommes distingués à Milan par leur rang, leurs richesses ou leur réputation. Il leur expliqua sa conduite, et la nécessité où il s'étoit trouvé d'entretenir beaucoup de troupes, de payer des subsides aux étrangers, et de lever en conséquence des impôts considérables, pour écarter la guerre loin des frontières de ses états. Il rappela que, pendant sa longue administration, le Milanais n'avoit jamais vu de soldats étrangers; que si son gouvernement avoit coûté beaucoup d'argent au peuple, il avoit d'autre part toujours été juste et égal; qu'il s'étoit toujours rendu lui-même accessible à tous ses sujets, qu'il n'avoit jamais négligé les soins et les travaux de l'administration pour se livrer à ses plaisirs; qu'on ne lui pouvoit reprocher aucune cruauté; qu'aucun souverain d'Italie n'avoit plus que lui épargné le sang et les supplices. Il invita les Milanois à comparer cette administration indulgente avec celle qu'ils devoient attendre des Français, étrangers de mœurs et de langage, orgueilleux, et toujours disposés à mépriser et à opprimer la nation italienne. Il ne s'agissoit, leur disoit-il, que d'opposer un peu de fermeté et de constance au premier choc de l'ennemi, et les secours du

CHAP. XCIX.

1499.

L. DAP. XCIX.

1499.

roi de Naples, de l'empereur, et des Suisses, ne tarderoient pas à leur arriver (1).

Mais ces discours faisoient peu d'impression sur les esprits d'un peuple ébranlé et intimidé, qui cherchoit à excuser sa terreur, en affectant le mécontentement. Sforza avoit fait faire à Milan un dénombrement de tous les hommes en état de porter les armes; il avoit en même temps aboli plusieurs des impôts les plus onéreux; on ne vit dans ces mesures tardives que des preuves de sa terreur et de sa foiblesse. Encore que les Vénitiens, l'attaquant en même temps que les Français, se fussent déjà emparés de Caravaggio (2), il rappela le comte de Caiazzo qui leur étoit opposé, pour le faire passer à Pavie, et lui faire rejoindre son frère devant Alexandrie. Mais ce frère, favori et gendre de Louis-le-Maure, ce Galéaz de San-Sévérino, qu'on regardoit comme un grand militaire, parce qu'on lui voyoit manier avec grâce sa lance dans les tournois, et vaincre dans des combats simulés, étoit déjà secrètement gagné par les Français. Trois jours après que ceux-ci furent arrivés à Alexandrie, il s'enfuit lâchement dans la nuit du 25 août, de son armée qui comptoit encore

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IV, p. 227. — *Josephi Ripamontii hist. Urbis Mediolani*. Lib. VII, p. 658.

(2) *Petri Bembi hist. Ven.* Lib. IV, p. 87. — *Chronica Ven.* T. XXIV, p. 98. — *Fr. Belcarii Comment.* L. VIII, p. 254.

deux cents hommes d'armes, autant de chevaux légers, et trois mille fantassins. Lucio Malvezzi l'accompagna, et bientôt le bruit de son évasion s'étant répandu dans Alexandrie, les soldats ne songèrent plus qu'à s'enfuir ou se cacher, et toute l'armée se dissipa (1).

CHAP. XCIX.

1499.

Les Français entrèrent dans Alexandrie le matin suivant; ils dévalisèrent les soldats italiens qu'ils y trouvèrent encore, et ils livrèrent la ville au pillage. Cependant San-Sévérino, pour excuser sa fuite, publioit qu'il avoit reçu des ordres pressans de Louis-le-Maure de revenir à Milan. Quelques-uns crurent que les lettres qu'il alléguoit avoient été falsifiées par son frère le comte de Caiazzo; et dans le désordre universel, on ne put point éclaircir s'il étoit perfide ou trompé, aussi Louis-le-Maure ne lui retira point sa confiance. Cependant les Français avoient passé le Pô, ils attaquèrent Mortara, et ils reçurent la capitulation de Pavie avant d'être arrivés jusqu'aux portes de cette ville. En même temps les Vénitiens s'étoient rendus maîtres de la forteresse de Caravaggio, et leurs avant-postes arrivoient jusqu'à Lodi. Une fermentation extrême régnoit dans toutes les villes de Lombardie, et à Milan même, le peuple déjà soulevé, tua en plein midi Antoine Lan-

(1) *Franc. Guicciardini. Lib. IV, p. 228. — Petri Bembi Hist. Ven. Lib. IV, p. 87. — Chronica Veneta. T. XXIV, p. 99.*

driano, trésorier du duc, comme il sortoit du château (1). Sforza sentant l'impossibilité de se maintenir plus long-temps, fit partir ses enfans pour l'Allemagne, sous la garde de son frère le cardinal Ascagne, avec les restes de son trésor, alors réduit à 240,000 ducats. Il tira de captivité François Sforza, fils de Jean Galéaz, son neveu et son prédécesseur, et il le remit à sa mère, Isabelle d'Aragon, en la pressant cependant de le soustraire à la jalouse défiance de Louis XII. Isabelle, à qui il montrait une affection tardive, le craignoit plus encore que ses ennemis : au lieu de passer en Allemagne, elle préféra attendre les Français, et remettre son fils entre leurs mains ; mais ces vengeurs qu'elle avoit invoqués se montrèrent bientôt plus cruels encore pour elle, que l'usurpateur auquel elle se félicitoit d'avoir échappé (2).

Louis-le-Maure fit entrer dans le château de Milan, qu'on regardoit comme presque imprenable, des provisions et des munitions de guerre qui suffisoient pour soutenir un long siège. Il en porta la garnison à trois mille fantassins, sous des officiers choisis avec soin ; il en donna le commandement à Bernardino de Corte, natif de Pavie, qu'il avoit élevé, et en qui il avoit tant

(1) *Josephi Ripamontii hist. Urbis Mediolani.* Lib. VII, p. 659.

(2) *Idem.* Lib. VII, p. 659.

de confiance qu'il le préféra à son frère Ascagne, encore que celui-ci se fût offert à s'enfermer dans le château. Il laissa le commandement de Gènes à Agostino et Giovanni Adorno; il distribua des grâces aux principaux gentilshommes de Milan, et le 2 septembre, il sortit de sa capitale, sous la protection d'un petit corps de troupes que commandoient Galéaz de San-Sévérino, et Lucio Malvezzi; il prit par la Valteline la route de l'Allemagne (1). Cependant à peine étoit-il sorti du château de Milan, que le comte de Caiazzo s'approcha de lui, pour lui déclarer, que puisqu'il abandonnoit ses états, il dégageoit par là ses soldats de leur serment de fidélité, et les laissoit maîtres de pourvoir à leur propre sûreté. En même temps il arbora les étendards de France, et avec cette même troupe formée aux dépens du duc de Milan, il suivit ce prince en ennemi, jusqu'à ce qu'il fût sorti de ses états. Sforza arrivé à Como, s'embarqua sur le lac, pour Bellagio, d'où il se rendit à Bormio, et ensuite à Inspruck (2).

(1) *Jaepo Nardi hist. Fior.* Lib. III, p. 104. — *Josephi Ripamontii.* Lib. VII, p. 659. — *Arnoldi Ferroni.* Lib. III, p. 58.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. IV, p. 250. — *Burchardi Diarium.* T. V, p. 580. — *Raynald. Annal. eccles.* 1499, §. 17, p. 582. — *Petri Bombi hist. Venetæ.* Lib. IV, p. 88. — *Chronica Veneta.* T. XXIV, p. 100. — *Barth. Senaregæ de reb. Genuens.* T. XXIV, p. 568. — *Fr. Belcarii Comm.* Lib. VIII, p. 255.

Les Français s'avançoient rapidement pour profiter du soulèvement de la Lombardie et de la terreur de la famille Sforza. A six milles de Milan, ils trouvèrent des députés de cette ville, qui venoient leur offrir les clefs de ses portes, en se réservant cependant de traiter avec le roi lui-même, lorsqu'il viendrait prendre possession de ses nouveaux états. Crémone déjà assiégée par les Vénitiens, offrit aussi aux Français de se rendre à eux; mais ceux-ci renvoyèrent les députés de cette ville aux généraux de la république. Gênes se soumit avec la même rapidité; les Adorni et Jean-Louis de Fieschi se disputant à qui montreroit plus d'empressement pour la France. Enfin le commandant du château de Milan, que Sforza avoit choisi entre tous les siens, pour lui confier cette place importante, n'attendit pas même le premier coup de canon; le douzième jour depuis l'arrivée des Français, il leur rendit sa forteresse, moyennant une grosse somme d'argent; mais ceux mêmes qui l'avoient corrompu lui témoignèrent tant de mépris, que ne pouvant supporter l'opprobre où il s'étoit plongé, il mourut désespéré peu de jours après (1).

La conquête du duché de Milan n'avoit coûté

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. IV, p. 251. — Jacopo Nardi hist. Fior. Lib. III, p. 105. — Petri Bembi hist. Ven. Lib. IV, p. 88. — Ag. Giustiniani Cron. di Genova. Lib. V, f. 255.*

aux Français que vingt jours. Le peuple, fatigué du gouvernement auquel il avoit été soumis jusque alors, s'étoit rangé de lui-même sous le joug des étrangers. Louis XII, averti de l'accueil qu'on avoit fait à ses capitaines, se hâta de passer en Italie, pour prendre possession de sa nouvelle conquête. A son approche, tous les ordres de citoyens s'avancèrent jusqu'à trois milles de Milan pour le recevoir : quarante enfans revêtus de drap d'or et de soie le précédèrent à son entrée; ils chantoient des hymnes devant lui, en l'appelant le grand roi et le libérateur de leur patrie. Les sénateurs, les juges, le clergé, la noblesse, les marchands, s'empressoient tous autour de Louis XII, comme s'il apportoit à leur pays la paix et la liberté (1).

Le premier soin de Louis XII fut de s'affermir dans sa possession nouvelle, par des traités avec les états d'Italie ses voisins. Il trouva dans sa capitale des ambassadeurs de tous ces états, à la réserve du seul roi de Naples don Frédéric. Il accueillit avec faveur le marquis de Mantoue, auquel il savoit gré de n'être pas entré au service de Louis Sforza; mais avant de consentir à recevoir sous sa protection le duc de Ferrare, ou Jean Bentivoglio, seigneur de Bologne, il exigea d'eux le payement de sommes considé-

(1) *Naucerus*. Lib. II, apud *Raynald*. *Annal. eccles.* 1499, §. 20, p. 485.

CHAP. XCIX.

1399.

rables, comme compensation de la faveur qu'ils avoient montrée à Louis-le-Maure. Le roi accueillit plus mal encore les ambassadeurs de Florence. Tous les capitaines de son armée accusoient cette république d'avoir fait périr injustement Paul Vitelli, qui avoit servi avec eux dans le royaume de Naples, et qui avoit gagné leur estime et leur attachement. D'ailleurs ils n'avoient point renoncé à leur ancienne affection pour les Pisans, qu'ils trouvoient encore plus dignes d'estime depuis leur valeureuse résistance. Ils oublioient les longs services et l'ancienne alliance des Florentins, pour ne se souvenir que de la liaison que ceux-ci avoient récemment contractée avec Louis Sforza. Enfin le roi consentit, après beaucoup de difficultés, à renouveler l'alliance entre les deux états. Il promit que si les Florentins étoient attaqués, il les défendrait avec six cents lances, et quatre mille fantassins : les Florentins de leur côté, promirent de garantir les états du roi en Italie, avec quatre cents lances et trois mille fantassins : ils s'engagèrent de plus à lui fournir cinq cents lances, et cinquante mille ducats, pour son expédition de Naples; mais seulement après qu'ils auroient recouvré Pise. A ces conditions le roi promit de les aider à se remettre en possession de Pise et de Montepulciano (1).

(1) *Fr. Guicciardini*, qui lui-même, d'après Nardi, étoit un

Louis XII ne séjourna que peu de semaines à Milan ; mais pendant ce court espace de temps, il perdit la faveur populaire qui lui avoit procuré la domination de la Lombardie. Les partisans de la France, pour prévenir le peuple en sa faveur, lui avoient annoncé avec assurance que le roi étoit assez riche pour abolir tous les impôts, ou du moins pour les réduire au pied où ils étoient du temps des Visconti. Louis XII accorda en effet quelques grâces pécuniaires à ses nouveaux sujets, mais elles étoient bien au-dessous de l'attente imprudemment excitée ; en sorte que le mécontentement fut aussi général que l'espérance avoit été trompeuse. D'ailleurs Jean-Jacques Trivulzio que Louis XII avoit nommé à son départ, pour être son lieutenant dans le duché de Milan, étoit bien plus propre à conquérir un état nouveau qu'à le conserver. Il étoit chef du parti guelfe, et il n'oublioit point cette partialité au moment où il auroit dû songer seulement à gouverner les deux factions avec une égale justice, et à les rapprocher l'une de l'autre. Les nobles gibelins ne voyoient en lui qu'un chef de factieux, la bourgeoisie qu'un soldat qui apportoit dans une grande ville la rudesse et la férocité des camps. On l'avoit vu tuer de sa main quelques bouchers sur la place

des ambassadeurs, Lib. IV, p. 257. — *Jacopo Nardi*, Lib. III, p. 206. — *Scipione Ammirato*, L. XXVII, p. 258.

QUAT. XCIX.

1499.

du marché, parce qu'ils refusoient de payer la gabelle, et il avoit excité par ses actes arbitraires et son arrogance, une haine universelle contre lui-même, et contre le souverain qu'il représentoit (1).

Cependant Louis-le-Maure et le cardinal Ascagne, arrivés auprès de Maximilien, l'avoient trouvé pacifié avec les Suisses. Ils avoient été reçus par lui avec cet intérêt vif que leur malheur devoit exciter, et avec ces promesses de secours dont Maximilien étoit si prodigue. Mais ce prince n'avoit jamais su accomplir une seule des grandes choses qu'il avoit annoncées; un de ses conseillers disoit de lui que jamais il ne prit conseil de personne, et que jamais il ne fit sa propre volonté, parce que gardant un secret profond sur ses desseins, il n'admettoit jamais aucun homme sage à les méditer avec lui; tandis que dès qu'il les faisoit connoître, en commençant à les exécuter, il se laissoit décourager par la première objection qui lui étoit adressée (2). Maximilien, après avoir promis les plus puissans secours au duc de Milan dont il avoit épousé la

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IV, p. 247. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. III, p. 107. — *Chron. Veneta*. T. XXIV, p. 122. — *Diario Ferrarese anon.* T. XXIV, p. 375. — *Josephi Ripamonti hist. urbis Mediolan.* L. VII, p. 671. — *Fr. Belcarii Comment.* Lib. VIII, p. 258.

(2) *Macchiavelli il Principe*. Ch. XXIII, p. 347.

nièce, n'eut pas honte de lui demander à emprunter, pour lever son armée, cet argent qui étoit entre les mains de Sforza, le seul reste de son ancienne puissance. Mais Louis-le-Maure savoit bien que tout l'argent qu'il avanceroit au roi des Romains, seroit immédiatement dissipé entre ses favoris; il aimoit mieux employer les restes de son trésor à lever lui-même des troupes. La guerre de Suisse qui venoit de se terminer, avoit laissé dans le pays même où il se trouvoit, beaucoup de soldats sans emploi. Il put donc sans peine rassembler et prendre à sa solde cinq cents gendarmes bourguignons, et huit mille fantassins suisses; et avant même que cette troupe fût en entier réunie sous ses drapeaux, il se mit en marche vers les frontières de la Lombardie (1).

CHAP. XCIX.

1499.

Au moment où Jean-Jacques Trivulzio fut averti de l'approche de Sforza, il demanda au sénat de Venise de faire avancer ses troupes sur l'Adda, et il rappela Ives d'Allègre, qui s'étoit porté vers la Romagne, avec une armée, pour seconder les projets de César Borgia. Mais la rapidité de Louis Sforza ne laissa point aux Français et à leurs alliés le loisir de se réunir.

1500.

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IV, p. 247. — *Petri Bembi hist. Ven.* Lib. V, p. 99. — *Chronica Veneta*. T. XXIV, p. 156. — *Diario Ferrarese*, anon. T. XXIV, p. 578. — *Jas. Ripamonti hist. urbis Mediol.* L. VII, p. 672. — *Arnoldi Ferroni*. L. III, p. 59.

CHAP. XCIX.

1500.

Au commencement de février de l'an 1500 il passa les Alpes ; il traversa le lac de Como dans les barques qu'il trouva sur ses bords. Les bourgeois de Como, en apprenant son arrivée, laissèrent éclater si vivement leur partialité pour lui, que les Français sentirent la nécessité de se retirer, et de lui abandonner cette ville. Les citoyens de Milan, et surtout ceux qui tenoient à la faction gibeline, avertis de l'entrée de Sforza à Como, célébrèrent son retour avec un enthousiasme menaçant pour leurs hôtes actuels. Trivulzio se croyant au moment d'un soulèvement, s'enferma en hâte dans le château ; après y avoir établi une garnison suffisante, il en sortit le lendemain, et il se retira vers Novarre ; mais le peuple insurgé le poursuivit avec fureur jusqu'aux rives du Tesin. Trivulzio laissa encore quatre cents lances à Novarre, puis il conduisit le reste de son armée à Mortara, pour y attendre les secours qu'il demandoit avec instance au roi de lui envoyer de France (1).

A peine les Français s'étoient retirés de Milan, que le cardinal Ascagne y rentra, et son frère le suivit de près ; celui-ci étoit sorti de sa capitale le 2 septembre 1499, accompagné par les

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. IV, p. 248. — Chronica Veneta. T. XXIV, p. 138. — Fr. Belcarù Comment. Lib. VIII, p. 259. — Ag. Giustiniani Cron. di Gen. L. V, f. 255 v.*

mâledictions du peuple qui pressoit sa fuite ; il y rentra cinq mois après, le 5 février 1500, et les Milanois sembloient ivres de joie de revoir leur ancien souverain. Ces changemens rapides ne sont point une marque de l'inconstance du peuple ; ce peuple avoit toujours dans une égale horreur les vexations arbitraires, les extorsions des financiers, les perfidies de cour et le despotisme : seulement il prêtoit une oreille trop crédule aux promesses des princes ; il s'empressoit avec une prévention trop favorable, à rejeter sur les ministres tous les vices des rois, et à attribuer à ces derniers tous les sentimens nobles et généreux ; il croyoit trop facilement que le malheur auroit corrigé ceux qu'il voyoit exposés à ses coups ; et le souverain présent, ne manquant jamais de le dégager de sa foi par la violation de ses promesses, le peuple n'avoit d'autre tort que de conserver un souvenir trop tendre du souverain précédent ; il étoit séduit par la constance de ses attachemens, bien plus que par sa légèreté.

Toute la Lombardie étoit animée des mêmes sentimens en faveur des Sforza ; Parme et Pavie proclamèrent immédiatement leur ancien duc ; Lodi et Plaisance étoient sur le point d'en faire autant ; mais l'armée vénitienne, marchant rapidement sur ces deux villes, les contint. Alexandrie, et tout le pays d'outre Pô, se trou-

vant plus exposé aux attaques des Français, attendit les événemens pour se décider; Gênes ne voulut pas prendre part à la révolution. Sforza cependant ne perdoit pas de temps; il ne négligeoit rien pour s'affermir dans l'état qu'il venoit de recouvrer; il envoya le cardinal de San-Sévérino à Maximilien, pour lui rendre compte de ses premiers succès, et lui demander des secours; l'évêque de Crémone à Venise, pour offrir à cette république de se soumettre à toutes les conditions que son sénat voudroit lui imposer: il fit demander aux Florentins de lui faire quelque paiement à compte des sommes qu'il leur avoit prêtées, ce que ceux-ci refusèrent avec plus de prudence que de bonne foi. Les petits princes saisirent avec plus d'empressement cette occasion de rentrer dans un service actif. Le frère du marquis de Mantoue, les seigneurs de La Mirandole, de Carpi et de Correggio, Philippe des Rossi et les comtes de Verme se rendirent maîtres des fiefs qui avoient été confisqués sur eux par les Français ou par Sforza lui-même; et ils joignirent ensuite le duc de Milan, avec les compagnies de gendarmerie que chacun d'eux avoit formées. Sforza réunit avec leur aide quinze cents gendarmes, et un grand nombre de fantassins italiens: il chargea son frère Ascagne d'assiéger le château de Milan, tandis que lui-même il passa le Tésin,

prit Vigevano, et assiégea Novarre. Pendant ce temps, Ives d'Allègre, revenant de Romagne avec l'armée française, et tous les Suisses demeurés en Italie à la solde de France, traversa le territoire de Parme et de Plaisance, après être convenu avec ces deux peuples d'une suspension d'hostilités pendant la marche de son armée. Arrivé à Tortone, il reçut une députation des Guelfes de cette ville, qui lui demandoient de les venger des Gibelins : ceux-ci, disoient-ils, avoient des intelligences avec ceux de Milan, et se réjouissoient de la fuite des Français. Ives d'Allègre se chargea volontiers de cette vengeance; il se fit ouvrir les portes de la ville, et la livra toute entière au pillage, sans distinction de Guelfes ou de Gibelins. Il continua ensuite sa route vers Alexandrie (1).

Les Suisses, qui auparavant vivoient renfermés dans leurs montagnes, et ne faisoient la guerre que pour la défense de leur liberté, étoient depuis six années devenus presque les seuls soldats de l'Europe. Aucune autre infanterie ne pouvoit leur tenir tête; aussi toutes les puissances mettoient-elles leurs services à l'enchère; on leur permettoit tous les excès de l'indiscipline, on les couvroit d'or; et les conduisant dans les pays les plus riches et les plus volup-

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IV, p. 249. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 109. — *Chronica Veneta*. T. XXIV, p. 141.

tueux de l'Europe, on mettoit à leur portée toutes les jouissances de l'opulence. Une effroyable corruption avoit été la conséquence de ce changement subit dans toutes les habitudes d'un peuple autrefois renommé pour ses mœurs pures et sa bonne foi. La nation entière étoit devenue aventurière et mercenaire ; la Suisse avoit fourni aux différentes armées des puissances en guerre, infiniment plus d'hommes qu'un gouvernement sage n'en armeroit, même pour la défense de la patrie dans le plus grand danger. L'habitude de ne voir dans la guerre que l'argent à gagner, et les jouissances d'une vie indépendante, s'étoit répandue dans toute la population ; l'antique point d'honneur étoit sacrifié à la cupidité et au goût des plaisirs ; et aussi long-temps que dura ce premier enivrement d'une boisson nouvelle, la nation ne se ressembloit plus à elle-même. Alors même elle étoit sur le point de souiller sa gloire par d'odieuses trahisons.

Ce furent les Français qui souffrirent les premiers du manque de foi des Suisses. Ceux qui avoient suivi Ives d'Allègre, et qui étoient entrés avec lui dans Novarre au nombre de quatre mille pour en renforcer la garnison, ne tardèrent pas à converser avec leurs compatriotes qui les assiégeoient ; apprenant d'eux que dans le camp ennemi on étoit mieux nourri, mieux payé, et

qu'autant qu'ils en pouvoient juger, on avoit plus d'espérances de succès, ils passèrent tous sous les drapeaux de Louis Sforza. Leur arrivée facilita la prise de Novarre, qui se rendit par capitulation. Sforza fit religieusement conduire à Verceil la garnison française qui étoit demeurée dans la place, et il entreprit le siège de la citadelle, qu'il auroit peut-être mieux fait d'abandonner, pour aller attaquer l'armée française à Mortara, avant qu'elle eût reçu de nouveaux renforts (1).

CHAP. XXIX.

1500.

En effet, Louis XII avoit opposé à la diligence de Sforza une diligence égale; dès qu'il avoit appris la révolution de Milan, il avoit hâté le départ de toute sa gendarmerie; il avoit envoyé le bailli de Dijon solder de nouveaux Suisses, et le cardinal d'Amboise, son premier ministre, avoit lui-même passé les Alpes, et étoit venu s'établir à Asti, pour presser le rassemblement de l'armée. Celle-ci devint bientôt formidable; La Trémouille lui amena quinze cents lances et six mille fantassins français, et le bailli de Dijon dix mille Suisses. Au commencement d'avril, cette armée se trouvant supérieure à celle de Sforza, elle vint se placer entre Novarre et Milan. Dans l'une et l'autre armée les Suisses for-

(1) *Fr. Guicciardini*, L. IV, p. 249. — *Barth. Senarega de rebus Genuens.* T. XXIV, p. 571. — *Chronica Veneta*, T. XXIV, p. 148. — *Diaria Ferrarese anon.* T. XXIV, p. 382.

moient seuls presque toute l'infanterie ; et prêts à combattre les uns contre les autres, ils recommencèrent à se réunir aux avant-postes ; à tenir entre eux des conférences, et à resserrer les liens d'amitié ou de parenté qui les unissoient les uns aux autres. Ceux qui servoient dans l'armée française, avoient été fournis avec l'agrément exprès de la confédération, et ils marchoient sous les bannières de leurs cantons ; ceux du duc au contraire s'étoient engagés individuellement à sa solde, et ils n'étoient point reconnus par leurs gouvernemens. Les uns et les autres reçurent en même temps un ordre de la diète, qui les rappeloit dans leur patrie, et leur interdisoit de verser réciproquement le sang de leurs frères. Les Suisses du duc, séduits par les intrigues de leurs compatriotes, et probablement aussi par l'argent de la France, se regardèrent comme plus particulièrement obligés à obéir. Ils déclarèrent qu'en combattant contre les bannières de leurs cantons, ils se rendoient coupables de rébellion, et s'exposoient à un châtimement capital. Cependant ils cherchoient un prétexte pour abandonner le prince qu'ils servoient, et ils demandèrent à Sforza, avec des cris menaçans et tumultueux, de leur payer leur solde arriérée. Le duc courut aussitôt au milieu de leurs rangs, il se recommanda à leur générosité, il leur distribua toute son argenterie, et

tout ce qu'il avoit d'effets précieux ; il leur jura CHAP. XCIX.
 qu'il avoit fait demander de l'argent à Milan, et 1500.
 il les supplia d'attendre avec patience, seulement
 jusqu'à ce que cet argent fût arrivé. Il parvint
 ainsi à les calmer momentanément ; puis il écri-
 vit à son frère, pour le prier de lui amener
 quatre cents chevaux, et huit mille fantassins
 italiens qu'il avoit rassemblés, afin de lui servir
 de sauvegarde, au milieu de cette soldatesque
 barbare (1).

Cependant les Français s'avançoient entre le
 Tésin et Novarre ; si Louis Sforza vouloit tenir
 ouverte sa communication avec Milan, il falloit
 qu'il leur livrât bataille ; il s'y résolut : il fit sortir
 le 10 avril son armée des murs, et il engagea le
 combat avec sa cavalerie légère et ses gendarmes
 bourguignons. Mais les Suisses, déjà rangés en
 bataille, déclarèrent qu'ils ne combattraient
 point contre leurs compatriotes, et qu'ils vou-
 loient retourner immédiatement dans leur patrie.
 En même temps ils rentrèrent tumultueu-
 sement dans la ville, et tout le reste de l'armée
 se voyant abandonné par eux, fut obligé de les
 suivre. Sforza, désespérant de les conduire au
 combat, ou de remporter la victoire avec des
 troupes aussi mal disposées, demanda du moins,

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. IV, p. 250. — Josephi Ripamontii
 hist. urbis Mediol. Lib. VII, p. 672. — Barth. Senaregæ de reb.
 Genuens, p. 572.*

CHAP. XCIX.

1500.

avec les instances les plus touchantes, que les troupes qui vouloient se retirer, pourvussent auparavant à sa sûreté, ou l'emmenassent avec elles. C'étoit le devoir étroit des Suisses; l'honneur de leur nation y étoit tellement intéressé, que leurs compatriotes, dans l'armée ennemie, l'auroient senti, et qu'il n'auroit pas été difficile de faire de la retraite de Sforza une condition expresse de leur capitulation: les Suisses le refusèrent durement; seulement ils offrirent à Sforza, et à ceux de ses généraux qui pouvoient craindre d'être personnellement maltraités, de les cacher sous leurs habits et dans leurs rangs. Sforza, déjà vieux, basané, et d'une taille grêle, ne pouvoit passer pour un de ces vigoureux montagnards. Il s'habilla en cordelier, et monté sur un méchant cheval, il essaya de se donner pour leur chapelain. Galeazzo de San-Sévérino, Fracasca et Anton Maria, ses frères, revêtirent des habits de soldats suisses; ils défilèrent ainsi entre les rangs de l'armée française; mais tous quatre furent reconnus et arrêtés, sans que leurs prétendus frères d'armes fissent un mouvement pour les défendre. Des traîtres parmi eux avoient ajouté à la honte des Suisses, en désignant ces quatre victimes à leurs ennemis (1).

(1) Mémoires de Louis de la Trémouille. T. XIV, Chap. X, p. 162. L'auteur déclare avoir reconnu lui-même et arrêté Louis Sforza en habit de cordelier. Les autres parlent de son déguise-

Les Suisses, après s'être souillés par cette trahison, reprirent le chemin de leurs montagnes. Cependant, à leur passage à Bellinzona, ceux d'entre eux, qui étoient sortis des quatre cantons riverains du lac, s'emparèrent de cette ville, qui devenoit pour eux la clef de la Lombardie, et ils profitèrent de la multiplicité des occupations de Louis XII, pour s'affermir dans une conquête qu'ils avoient faite en pleine paix (1).

Les troupes italiennes, abandonnées à Novarre par les Suisses, furent dévalisées. Le cardinal Ascagne, ne pouvant se défendre à Milan avec le peu de soldats qui lui restoient, s'enfuit avec les principaux chefs de la noblesse gibeline. Il prit la route de l'état de Plaisance, pour gagner ensuite le royaume de Naples; mais arrivé à Ri-

ment en soldat suisse. — Jean d'Auton, histoire de Louis XII, p. 110. — Mémoires pour l'histoire de France. T. XIV, p. 292. — Saint-Gelais, hist. de Louis XII, publiée par Théod. Godefroi. Paris, 1622, 4^{vo}, p. 159. — Garnier, hist. de France. T. XI, p. 125, édit. 4^{vo}. — *Chron. Veneta*. T. XXIV, p. 151. — Rodolphe de Salis, surnommé le Long, Grison; et Gaspard Silen d'Ury, qui tous deux servoient dans l'armée de Louis-le-Maure, sont accusés de l'avoir fait connoître aux Français, par Giovio, et d'après lui par Beaucaire. *Comment. Rer. Gallic.* L. VIII, p. 240.

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IV, p. 250. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 110. — *Petri Bembi hist. Ven.* L. V, p. 100. — *Barthol. Senarege de rebus Genuens.* T. XXIV, p. 572. — *Jos. Ripamontii hist. Urbis Med.* L. VII, p. 675.

GRAF. XCIX.

1500.

volta, chez Conrad Lando, gentilhomme, son parent et son ancien ami, il lui demanda l'hospitalité, pour se reposer une nuit de son extrême fatigue. Conrad lui promit toute sûreté, tandis qu'il fit avertir à Plaisance des capitaines vénitiens, qui, pendant la nuit, entourèrent sa maison, et arrêtrèrent Ascagne avec tous les gentilshommes qui l'accompagnoient. Louis XII, averti que ces prisonniers avoient été conduits à Venise, les fit redemander au sénat. Il ne vouloit pas laisser entre les mains d'un peuple voisin, des prétendans à l'état qu'il venoit de conquérir, et il pressa ses demandes avec tant de hauteur et tant de menaces, que non-seulement le cardinal Ascagne et ceux qui avoient été arrêtrés avec lui furent livrés à la France, mais que le sénat abandonna de même des gentilshommes milanois, auxquels il avoit accordé une sauvegarde formelle (1).

François Sforza avoit fondé sa souveraineté par ses talens militaires, et il avoit dû croire sa dynastie solidement établie; Louis XII, au contraire, qui se regardoit comme héritier légitime du duché de Milan, nourrissoit autant d'envie que de haine contre celui qu'il appelloit l'usur-

(1) *Fr. Guicciardini* Lib. IV, p. 251. — *Chronica Veneta*. T. XXIV, p. 153, 155, 157. — *Jos. Ripamontii hist. Mediol.* L. VII, p. 675. — Mémoires de messire Louis de La Trémoille. T. XIV, p. 165.

vateur. Il montra ces sentimens après sa victoire, et il disposa de toute la partie de la famille de François Sforza qui étoit tombée entre ses mains, d'après cette dureté impitoyable, avec laquelle la médiocrité se venge du génie, quand la fortune lui devient favorable. Parmi les prisonniers du roi se trouvoient deux fils du grand François Sforza, Louis-le-Maure et Ascagne, un neveu légitime, Hermès, et deux bâtards, Alexandre et Contino, tous trois fils de Galéas, enfin un petit neveu, François, fils de Jean Galéas et d'Isabelle d'Aragon, que celle-ci avoit eu l'imprudence de remettre à Louis XII. Le roi contraignit ce dernier à revêtir en France l'habit monastique (1). Il fit enfermer le cardinal Ascagne dans la même tour de Bourges où lui-même avoit été deux ans prisonnier. Il fit jeter les trois fils de Galéas dans une prison obscure. Louis-le-Maure, plus dangereux qu'eux tous, par ses grands talens, son éloquence, son esprit insinuant, le souvenir de son père, et la compassion qu'inspiroient sa fortune et ses malheurs, fut amené à Lyon où se trouvoit alors le roi. Il fut introduit dans cette ville en plein midi, au milieu d'une foule infinie, qui se réjouissoit de sa misère; il demanda avec instance

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IV, p. 247. — *Raynald. Annal. eccles.* 1499, §. 24, p. 485. — *Diario Ferrarese*. T. XXIV, p. 384.

à voir le roi, mais cette grâce lui fut refusée; et après avoir été transféré de Pierre-en-Scise au Lis Saint-George, il fut enfermé dans le château de Loches, où il finit ses jours après dix ans de captivité, de solitude absolue, de rigoureux traitemens et de douleurs (1).

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. IV, p. 252. — Chronica Veneta. T. XXIV, p. 161. — Uberti Folietæ Genuens. hist. Lib. XII, p. 675. — P. Bizarro Sen. Populique Genuens. hist. Lib. XVI, p. 378. — Fr. Belcarii Comm. Rer. Gall. Lib. VIII, p. 241. — Orlando Malavolti storia di Siena. Parte III, L. VI, f. 106 v. — Mémoires du chevalier Bayard. Ch. XVI, T. XV des Mémoires pour servir à l'hist. de France, p. 1. — Ag. Giustiniani Ann. di Genova. Lib. V, f. 256. — Arnoldi Ferroni. Lib. III, p. 41.*

CHAPITRE C.

Conquête de la Romagne et invasion de la Toscane par César Borgia. — Alliance de Louis XII avec Ferdinand-le-Catholique contre don Frédéric d'Aragon. Ils se partagent le royaume de Naples.

1499 — 1501.

L'ÉGLISE avoit pour chef, à la fin du quinzième siècle, l'homme le plus immoral de la chrétienté, un homme qu'aucune pudeur ne contenoit dans ses débauches, qu'aucune bonne foi ne lioit dans ses traités, qu'aucun sentiment de justice n'arrêtoit dans sa politique, qu'aucune compassion ne modéroit dans ses vengeances. Ce prêtre, qui prétendoit encore être le défenseur de la foi et le vengeur des hérésies, n'avoit pas plus de respect pour la religion dont il étoit le premier pontife, que pour les choses humaines. Il scandalisoit les fidèles par des décisions contraires aux lois reconnues de son Eglise, autant que par sa conduite. Les divorces des princes, les vœux des prélats, les trésors destinés par les chrétiens à la guerre sacrée, tout étoit à ses yeux subordonné à la

CHAP. C.

1499.

politique, tout étoit sacrifié au moindre avantage temporel ou de lui-même, ou de son fils.

Mais si quelque chose peut justifier, ou expliquer du moins cette profonde immoralité du souverain de Rome, c'est la déplorable corruption du pays soumis à son gouvernement. L'état de l'Eglise étoit peut-être alors, de tous les pays de la terre, le plus mal administré : chaque jour tant d'exemples de brigandage, de perfidie et de férocité se renouveloient, l'habitude de les voir répéter avoit tellement diminué l'horreur qu'ils sont faits pour inspirer, que la morale publique avoit perdu une de ses plus grandes garanties, dans l'étonnement et l'effroi que devoient toujours causer la violation de ses règles fondamentales.

La partie du territoire de l'Eglise qui est plus rapprochée de Rome, avoit passé presque en entier sous la domination de deux puissantes familles, Orsini et Colonna. Les Orsini étendoient surtout leur domination sur le patrimoine de Saint Pierre, à l'occident du Tibre ; les Colonna, sur la Sabine et la Campagne de Rome, à l'orient et au midi du même fleuve. Les premiers étoient considérés comme chefs des Guelfes, les seconds des Gibelins ; et ces noms de factions, qui ne désignoient plus des opinions opposées, mais seulement le souvenir d'anciennes haines, donnoient cependant plu-

d'acharnement à toutes les querelles qui ensanglantoient Rome et son territoire. Toute la noblesse se rangeoit encore sous ces deux étendards ; les Savelli et les Conti suivoient d'ordinaire le parti Gibelin ; les Vitelli, celui des Guelfes.

Ces familles avoient fondé leur puissance sur la profession des armes et l'amour des soldats, tandis que les gouvernemens avoient imprudemment abandonné la défense de l'état à des mercenaires. Tous les Orsini et tous les Colonna, tous les Savelli, tous les Conti, tous les Santa-Croce, tous les nobles feudataires romains enfin étoient condottieri : chacun d'eux avoit sous ses ordres une compagnie de gendarmes plus ou moins nombreuse, qui lui étoit absolument dévouée ; chacun traitoit séparément avec les rois, les républiques ou les papes, pour se mettre à leur service ; chacun, pendant les intervalles de repos que lui laissoient les guerres étrangères, se retiroit dans un de ses châteaux, le fortifioit avec soin, et s'efforçoit d'aguerrir ses vassaux, pour trouver parmi eux des recrues. Ainsi, plus une famille comptoit de jeunes chefs, plus elle se sentoit puissante.

Les guerres fréquentes et acharnées des Colonna avec les Orsini, avoient absolument chassé les agriculteurs de la campagne. Tous les

habitans vivoient dans des châteaux-forts ; ils ne pouvoient trouver de sûreté pour leurs récoltes, leur bétail, leurs personnes mêmes, qu'en s'y enfermant. Tout ce qu'ils auroient laissé dans une maison isolée, seroit devenu la proie des soldats ; ils ne pouvoient même espérer de profit d'aucune des cultures qui occupent long-temps la terre. Dans les cruelles dévastations auxquelles ils étoient si fréquemment exposés, leurs vignes auroient été arrachées et leurs oliviers brûlés : aussi ne demandoient-ils plus à leurs possessions que les produits uniformes et annuels du pâturage et des moissons. Ainsi s'étendoit la désolation des campagnes romaines : la terre sans habitans, sans arbres, sans ornemens, sans clôtures, ne différoit du désert que par un labour fugitif, qui, au bout d'une année, ne laissoit déjà plus de traces. Cependant le village fortifié, dont les habitans vivoient encore par un travail annuel la campagne environnante, ne pouvoit être ruiné par la guerre, sans que le district entier cessât d'être cultivé. Souvent, après qu'un village avoit été brûlé et ses habitans massacrés, leurs héritiers se trouvoient encore en état d'en relever les murailles et de s'y mettre en défense ; mais si l'argent ou la force leur manquoient pour le faire, si leurs brèches demeuroient ouvertes, et s'ils n'étoient point en état de résister à un coup de

main, ils ne pouvoient plus se flatter de jouir eux-mêmes des fruits de leurs sueurs; toutes leurs récoltes leur étoient alors enlevées; ils péroissoient de misère, ou bien ils abandonnoient des propriétés devenues onéreuses, et ils alloient porter leur travail dans un pays où il pût assurer leur subsistance. Aussitôt le mauvais air du désert prenoit possession des champs abandonnés; et si, dans un temps plus tranquille, leurs anciens habitans essayoient d'y revenir, ils succomboient aux fièvres marmannes. Aussi long-temps, il est vrai, que les gentilshommes habitèrent ces châteaux-forts au milieu de leurs vassaux, ils se firent une affaire essentielle de réparer les désastres de la guerre, et tant qu'il leur restoit à eux-mêmes quelque fortune, ils relevèrent les fortifications abattues. Ils retirèrent ainsi dans leurs fiefs quelque industrie, quelque population et quelque richesse. Mais lorsque dans un temps plus tranquille ils vinrent se fixer dans la capitale, les derniers effets des guerres funestes de leurs ancêtres se firent sentir à leur postérité, et les restes de la population disparurent des campagnes de Rome.

Alexandre VI n'étoit pas demeuré neutre entre les Colonna et les Orsini; il s'étoit brouillé avec les premiers dès les commencemens de son pontificat. Il les avoit trouvés dans le parti de

la France, lorsque lui-même soutenoit celui des rois aragonois de Naples. Les Colonna, il est vrai, passèrent dès l'année suivante sous les étendards de Ferdinand I^{er}, et se réconcilièrent ainsi pour un temps avec le pape, qui en profita pour attaquer les Orsini : mais à son tour il changea bientôt de parti, et en s'alliant à la France, il recommença à persécuter les Colonna. Il armoit sans cesse l'une de ces familles contre l'autre, et laquelle des deux qui fût humiliée ou ruinée, il croyoit y trouver un égal avantage. César Borgia, duc de Valentinois, son fils, prenoit un autre moyen pour les rabaisser encore : il s'étoit fait lui-même condottière ; il avoit attiré à lui tous les gentilshommes qui servoient auparavant ces deux maisons ; il leur avoit donné une paye, des soldats, des châteaux, et il avoit ainsi substitué l'attachement pour sa seule personne, à l'ancien esprit de faction qui favorisoit les Colonna ou les Orsini (1).

Si l'autorité du pontife étoit à peine reconnue dans la Campagne même de Rome, et s'il étoit obligé de faire la guerre jusque dans les rues de sa capitale, tantôt aux Colonna, tantôt aux Orsini, les provinces plus éloignées avoient secoué plus complètement encore son joug. Quelques

(1) *Macchiavelli il Principe*. Cap. VII, p. 254.

Villes conservoient toujours les formes d'une administration républicaine; Ancône, Assise, Spolète, Terni, Narni, avoient échappé au joug de tyrans domestiques, ou l'avoient secoué; mais leurs propres factions, et les guerres constantes de leurs voisins, les avoient retenues dans un état de foiblesse et d'obscurité. Les autres villes avoient passé sous le joug de vicaires pontificaux, qui, moyennant la promesse d'un cens annuel qu'ils ne payoient jamais, avoient obtenu une complète indépendance. La Marche étoit presque en entier partagée entre les deux maisons de Varano et de Fogliano; la première s'étoit élevée à la souveraineté de Camérino. Jules de Varano régnoit alors dans cette petite principauté; Jean de Fogliano, qui fut peu après inhumainement massacré par son neveu Oliverotto, régnoit dans celle de Fermo (1). Sinigallia avoit été donnée en fief, en 1471, par Sixte IV, à son neveu Jean de La Rovère, avec le titre de préfet de Rome, et ce prince étoit en même temps gendre et héritier présomptif du duc d'Urbin. La province montueuse située entre les Marches et la Toscane, étoit gouvernée par Guid' Ubaldo, illustre et dernier héritier de l'antique maison de Montefeltro; elle comprenoit le duché d'Urbin,

(1) *Macchiavelli il Principe*. Cap. VIII, p. 264.

CHAP. C.

1499.

dont il portoit le titre, le comté de Montefeltro, et la seigneurie d'Agobbio. L'Italie n'avoit pas d'habitans plus belliqueux, ni de cour plus lettrée et plus polie. Le duché d'Urbin confinoit au couchant avec les deux souverainetés que s'étoient formées, dans la vallée du Tibre, Jean-Paul Baglioni à Pérouse, et Vitellozzo Vitelli à Città di Castello. Tous deux suivoient la carrière des armes, et Vitelli avoit donné de l'importance à son très-petit état, par les rares talens militaires qu'il avoit déployés, ainsi que ses quatre frères, et par l'excellente discipline à laquelle il avoit soumis ses vassaux.

Du côté de la Romagne, on trouvoit successivement Pésaro, petite principauté, détachée en 1445, de celle des Malatesti, par François Sforza, en faveur de la seconde branche de sa famille. Son souverain étoit alors Jean Sforza, qui, en 1497, avoit été divorcé d'avec Lucrèce Borgia, fille du pape. La principauté de Rimini, qui venoit ensuite, étoit bien déchue de la puissance où l'avoient élevée Pandolfe III et son frère Charles, au quatorzième siècle. Pandolfe IV la gouvernoit alors, dès l'année 1482. Ce prince, fils naturel de Robert Malatesti, et gendre de Jean Bentivoglio, ne s'étoit encore fait connoître que par ses débauches et ses cruautés. Cependant il étoit sous la protection de la république de Venise, qui, pour étendre

plus sûrement son influence sur tous les bords de l'Adriatique, offroit une solde à tous les princes de cette province. Ceux qui vouloient l'accepter n'étoient point obligés à conduire eux-mêmes les compagnies de gendarmes qu'ils devoient entretenir, elles servoient seulement de prétexte à une pension honorable. Au couchant de Rimini, Césène se trouvoit alors sous le domaine immédiat de l'Église, qui en avoit dépouillé une des branches de la maison Malatesti (1). Mais Forli, ancienne seigneurie des Ordelaffi, avoit passé en 1480 à Jérôme Riario, neveu de Sixte IV, qui, dès l'année 1475, avoit aussi été investi par son oncle de la seigneurie d'Imola. Ces deux principautés, séparées l'une d'avec l'autre par celle de Faenza, étoient soumises dès l'an 1488 au jeune Octavien Riario, sous la tutèle de sa mère, la courageuse Catherine Sforza, fille naturelle de Galéas, duc de Milan. Celle-ci avoit épousé en secondes noces Jean de Médicis, de la branche cadette de cette maison, dont elle eut un fils, devenu célèbre dans les guerres d'Italie. Son mari étoit mort en 1498, mais Catherine n'en étoit pas restée moins fidèlement attachée à la république florentine, qui, en gage de sa protection, payoit une solde au jeune Octavien Riario. Entre les principau-

(1) Guicciardini: Lib. IV, p. 245.

tés de Forli et d'Imola se trouvoit enclavée celle de Faenza, qui, par le val de Lamone, s'étendoit jusqu'aux frontières de Toscane. Les Vénitiens avoient mis une grande importance à s'ouvrir ce passage pour attaquer la république florentine; ils s'étoient fait attribuer la tutèle du jeune Astorre III de Manfredi, qui n'étoit encore âgé que de seize ans. Ils avoient apaisé des guerres civiles entre lui et son frère naturel Octavien, et ils étoient maîtres presque absolus de Faenza et du val de Lamone (1). Les mêmes Vénitiens s'étoient emparés de Ravenne et de Cervia, qu'ils avoient enlevées, la première à la maison de Pollenta, la seconde à une branche cadette de la maison Malatesti. Jean Bentivoglio régnoit depuis 1462, avec un pouvoir absolu, sur la riche et puissante ville de Bologne. Le duc Hercule d'Este étoit enfin le plus éloigné et le plus indépendant des feudataires de l'Église. Il tenoit d'elle le Ferrarois, qui depuis plusieurs siècles étoit dans sa famille; il l'unissoit aux fiefs impériaux de Modène et de Reggio, et il songeoit à peine que sa cause pût être commune avec celle des autres vicaires pontificaux.

Les nombreuses cours de tant de petits seigneurs donnoient à la Romagne une apparence

(1) *Andrea Navagiero storia Venoziana*, p. 1206. — *Petri Bombi hist. Veneta*. Lib. III, p. 51.

d'élégance et de richesse : chaque capitale étoit ornée d'églises et de palais bâtis avec goût, chacune avoit sa bibliothèque ; chaque cour cherchoit à se parer aussi du luxe de l'esprit : quelques poètes, quelques savans, quelques philologues, se trouvoient toujours parmi les complaisans pensionnés de chaque prince, et la rivalité de tous ces petits états contribuoit sans doute au progrès des lettres, encore qu'elle dégradât le plus souvent le caractère des lettrés. Mais la toute-puissance engendre des vices dispendieux ; tous les flatteurs du plus petit souverain mettent la magnificence au nombre de ses vertus ; lui-même ne sait guère mieux gouverner ses desirs que s'il étoit souverain d'un grand empire. Aussi chacun des princes de Romagne trouvoit toujours ses revenus inférieurs aux besoins de sa défense, de sa vanité et de ses plaisirs. Il veilloit sans cesse l'occasion d'arracher à ses sujets quelque partie de leur fortune. Comme les impôts étoient loin de lui suffire, il y joignoit le produit des amendes et des confiscations. « L'un de leurs moyens déshon-
» nêtes d'amasser de l'argent, dit Macchiavel,
» étoit de faire des lois portant prohibition de
» quelque action : puis ils étoient les premiers
» à donner occasion de les enfreindre, et ils se
» gardoient de punir les délinquans, jusqu'à ce
» qu'un très-grand nombre de citoyens fussent

CHAP. C.
1499. » tombés dans la même faute. Alors ils les atta-
» quoient tous ensemble, non par zèle pour
» l'observation des lois, mais pour recouvrer
» les amendes. Ainsi les peuples s'appauvris-
» soient sans se corriger : et lorsqu'ils étoient
» réduits à la misère, ils cherchoient à se re-
» valoir de ce qu'ils avoient perdu, sur ceux
» qui ne pouvoient se défendre (1) ».

Il y a des crimes qui semblent appartenir en propre aux familles qui, séparées de toutes les autres, dégagées de tous les liens sociaux, n'ont point appris à sentir comme le commun des hommes, et ne se croient point soumises à la même morale. En effet, les maisons souveraines en Romagne avoient donné au peuple de fréquens exemples d'assassinat entre parens, d'empoisonnement, et de tous les genres de trahison. Les familles nobles croyoient de même faire preuve de l'indépendance dont elles jouissoient, par la cruauté de leurs vengeances ; et jusque dans les villages, les chefs de parti nourrissoient des inimitiés héréditaires, qu'ils satisfaisoient par d'atroces cruautés. De nombreuses bandes de sicaires étoient sans cesse employées pour attaquer ou pour se défendre : les ennemis n'étoient point satisfaits tant qu'il restoit un seul individu, n'importe de quel sexe ou de

(1) *Macchiavelli de' Discorsi sopra Tito-Livio. Lib. III, cap. 29, p. 145.*

quel âge, dans la maison qu'ils vouloient détruire. Lorsque Arcimboldo, archevêque de Milan, fut nommé cardinal de Sainte-Prassède et légat de Pérouse et de l'Ombrie, il trouva dans cette province un gentilhomme qui avoit brisé contre les murs la tête des enfans de son ennemi, et égorgé sa femme qui étoit grosse; après quoi, venant à découvrir un enfant du même homme qui étoit demeuré vivant, il l'avoit cloué à la porte de sa maison, en trophée de sa vengeance, comme les chasseurs y clouent quelquefois les aigles et les chats-huans qu'ils ont tués. Bien plus, cette atrocité n'avoit point paru à ses compatriotes une chose extraordinaire (1).

CHAP. C.

1499.

De même que la désolation de la Campagne de Rome est encore de nos jours un monument des anciennes guerres des Colonna et des Orsini, le caractère actuel des Romagnols se ressent toujours de l'éducation que leur a donné le gouvernement de leurs petits princes, et l'exemple trop rapproché de tant de familles souveraines. Le Dante, dès l'an 1300, les dénonçoit à l'Italie, comme cruels et perfides, et leurs voisins portent encore aujourd'hui sur eux le même jugement (2).

Un pareil gouvernement ne pouvoit être aimé

(1) *Josephi Ripamontii hist. urbis Mediolani*, L. VII, p. 667.

(2) *Inferno*, Canto XXVII, Canto XXXIII, et passim.

par le peuple ; la force l'avoit établi , la force le maintenoit ; si l'on pouvoit le renverser aussi par la force , il ne devoit pas être difficile d'en établir ensuite un autre qui jetât dans les cœurs de plus profondes racines. Alexandre VI ayant résolu d'agrandir son ~~royaume~~ aux dépens du patrimoine de l'Église , César Borgia jugea avec raison que s'il pouvoit se rendre maître des petits états de Romagne , les peuples lui pardonneroient tous les crimes , toutes les cruautés , toutes les trahisons qui ne frapperoient que leurs anciens maîtres , pourvu que leur état à eux-mêmes devînt plus tranquille , et qu'on leur rendit la justice et la paix (1).

La condition secrète moyennant laquelle Louis XII avoit obtenu l'alliance du pape et la bulle pour son divorce , avoit été une promesse du roi de France de seconder César Borgia dans ses tentatives pour s'emparer de la Romagne. En effet , à peine le duché de Milan avoit-il été soumis , la première fois , par les Français , que le duc de Valentinois , qui étoit venu avec eux de France , obtint qu'on détachât de leur armée trois cents lances payées par le roi , sous les ordres d'Ives d'Allègre , et quatre mille Suisses , commandés par le bailli de Dijon , et payés par l'Église (2). Avec ces troupes , Borgia se présenta

(1) *Macchiavelli il Principe*. Cap. VII , p. 255.

(2) *Fr. Guicciardini*, L. IV, p. 245. — *Jac. Nardi*, L. III, p. 166.

devait Imola à la fin de novembre 1499. La ville, qui étoit mal fortifiée, ouvrit immédiatement ses portes par capitulation; mais la citadelle fit quelque résistance, et pendant les trois derniers jours de novembre, son feu fit beaucoup de mal aux Français. Enfin elle fut aussi forcée à se rendre le 9 décembre (1). Valentinois se présenta ensuite devant Forli. Catherine Sforza avoit eu soin d'envoyer à Florence son fils et tout ce qu'elle possédoit de plus précieux. Elle ne jugea point la garnison sous ses ordres suffisante pour tenir la ville; aussi elle abandonna son enceinte, et s'enferma dans la citadelle, qu'elle défendit avec un courage digne de celui par lequel elle avoit sauvé cette même citadelle, en 1488, des mains des assassins de son mari. Cependant l'artillerie française fit une large brèche à la muraille, qui, en s'écroulant, entraîna le terre-plain qu'elle soutenoit, et combla en partie le fossé. Catherine et ses soldats, abandonnant le reste de la citadelle, voulurent en défendre la tour maîtresse; mais les Français, montés à l'assaut, y pénétrèrent avec les fuyards; ils massacrèrent la plus grande

CHAP. C.
1499.

(1) *Diario Ferrarese*. T. XXIV, p. 575. On entendoit de Ferrare le feu de la citadelle. — *Fr. Guicciardini*. L. IV, p. 245. — *J. Burchardi Diarium Curie Romanæ*, apud J. Georg. Eccartium, *script. mediæ ævi*. T. II, p. 2109. — *Scipione Anmirato*. T. XXVII, p. 259.

CHAP. C.

1497.

partie de la garnison ; ils firent Catherinè prisonnière , et ils l'envoyèrent à Rome. Le pape la retint quelque temps enfermée au château Saint-Ange ; mais Ives d'Allègre , honteux du mal qu'il avoit fait à une femme célèbre , intercèda si vivement pour elle , qu'elle fut mise en liberté (1).

1500.

A cette époque , les conquêtes de César Borgia furent interrompues par les révolutions de Milan. Ives d'Allègre fut rappelé en Lombardie par Trivulzio , au moment où Valentinois songeoit à attaquer Pésaro (2). La révolution de Milan causa même quelque refroidissement entre le pape et le roi , parce qu'Alexandre ne voulut donner aucune assistance aux Français. Mais Georges d'Amboise , cardinal de Rouen , et favori de Louis , mettoit trop d'importance à demeurer lié avec la cour de Rome , pour qu'il ne fût pas facile à Alexandre de se réconcilier avec la France. Le prix de cette réconciliation fut la mission de légat à *latere* en France , que le pape accorda au cardinal pour dix-huit mois ; en même temps il s'engagea à seconder le roi

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IV, p. 246. — *Diario Ferrarese*, p. 375-377. — *J. Burchardi Diarium curiæ Rom.* p. 2111. — *Jacopo Nardi*. L. III, p. 106. — *Pietro Bembo hist. Ven.* L. V, p. 98.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. IV, p. 246. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 109. — *Petri Bembi hist. Ven.* L. V, p. 99.

de toutes ses forces , lorsque celui-ci tenteroit la conquête du royaume de Naples ; et en retour, Louis renvoya d'Allègre en Romagne avec trois cents lances et deux mille fantassins ; d'autre part il fit signifier à toutes les puissances d'Italie , qu'il regarderoit comme une injure faite à lui-même toute opposition apportée aux conquêtes de César Borgia (1).

CHAP. C.
1500.

Les menaces de Louis XII servoient César Borgia plus puissamment encore que n'auroient pu faire ses armées. La seconde victoire des Français dans le Milanéz avoit imprimé une terreur universelle ; leurs alliés trembloient comme leurs ennemis. Jean Bentivoglio , qui avoit eu bien de la peine à se faire pardonner, moyennant une contribution de quarante mille ducats, les secours qu'il avoit fournis à Louis-le-Maure (2), s'abstint de donner aucune aide à Astorre III de Manfrédi , quoique celui-ci fût fils de sa fille. Le duc de Ferrare et les Florentins montrèrent la même crainte d'offenser la France , et refusèrent également tout secours ; les Vénitiens enfin , qui s'étoient engagés à protéger les états de Manfrédi et de Malatesti , en contractant avec eux un traité d'alliance et de

(1) *Fr. Guicciardini. L. V, p. 258. — Fr. Belcarii Comm. L. III, p. 244.*

(2) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 255. — Scipione Ammirato. Lib. XXVII, p. 259.*

CHAP. C.
1500. *condotta*, firent signifier à Astorre III, seigneur de Faenza, et à Pandolfe IV, seigneur de Rimini, qu'ils leur retiroient leur protection, et qu'ils renonçoient à leur alliance. En même temps ils firent inscrire le duc de Valentinois dans leur livre d'or, l'admettant ainsi au nombre des gentilshommes souverains de leur république (1).

César Borgia ayant joint aux troupes françaises sept cents hommes d'armes à lui, et six mille fantassins, entra en Romagne. A son approche, les seigneurs de Rimini et de Pésaro s'enfuirent, et lui abandonnèrent sans résistance leurs capitales et leurs deux états; le jeune Astorre de Manfredi, au contraire, se prépara à se défendre dans Faenza, quoiqu'il n'eût d'autre appui que le zèle et l'affection de ses concitoyens. Toutefois une moitié de son petit état n'avoit point suivi les déterminations de la capitale : le Val de Lamone, avec la forteresse de Bersighella, qui en faisoit la clef, avoient été livrés à Valentinois par Dionigi Naldo, l'homme le plus considéré de cette vallée, qui étoit depuis long-temps au service de César Borgia. Ce dernier vint ensuite tracer son camp devant Faenza, entre les rivières de Lamone et de Marzano, et il ouvrit ses batteries le 20 novembre.

(1) *Fr. Guicciardini*, L. V, p. 258. — *Petrì Bembi hist. Ven.* L. V, p. 109. — *Diario Ferrarese*, p. 59.

du côté qui regarde Forli, et qui est nommé le chap. c.
 bourg, quoiqu'il soit enfermé dans l'enceinte 1500.
 de la ville. Le cinquième jour il livra un assaut
 qui fut vaillamment repoussé. Les Faventins,
 encouragés par ce succès, attaquèrent les as-
 saillans par des sorties fréquentes et presque
 toujours heureuses. Ils avoient brûlé toutes les
 maisons autour de leurs murs, et coupé tous
 les arbres à une assez grande distance de leur
 ville; comme un hiver rigoureux commen-
 çoit déjà à se faire sentir, et que les troupes
 assiégeantes se trouvoient ensevelies dans de
 profondes neiges, le duc de Valentinois se vit
 obligé, le dixième jour, à lever son camp pour
 se retirer et prendre ses quartiers d'hiver. Ce-
 pendant il jura qu'au printemps suivant il se
 vengeroit de la résistance inattendue qu'un en-
 fant lui opposoit (1).

Au commencement de janvier 1501, Borgia 1501.
 tenta de surprendre Faenza par escalade, mais
 il fut encore repoussé; il revint à la charge dès
 l'entrée du printemps, il s'empara de divers
 châteaux-forts qui dépendoient de cette petite
 principauté, et le 12 avril il fit ouvrir ses bat-
 teries contre la ville, du côté de la forteresse;

(1) *Fr. Guicciardini*. L. V, p. 259. — *Jacopo Nardi*. L. IV,
 p. 115. — *Scipione Ammirato*. Lib. XXVII, p. 261. — *Diario*
Faventino, p. 590. — *Fr. Belcarri Comm. Rer. Gallic.* L. VIII,
 p. 244.

CHAP. C.

1501.

le 18 il fit donner un premier assaut qui fut repoussé; le 21, Vitellozo, Paul et Giulio Orsini en donnèrent un second; ils traversèrent la muraille, mais au-delà ils furent arrêtés de front par un fossé, tandis que l'artillerie de la place les frappoit par les flancs. Après avoir éprouvé une perte considérable, ils furent encore obligés de se retirer. Cependant les Faventins avoient de leur côté perdu beaucoup de monde dans ces divers combats; aucun allié ne leur offroit des secours, et les fortifications de leur ville étoient ruinées. Ils offrirent de capituler, sous condition que leur jeune seigneur, Astorre de Manfrédi, auroit la liberté de se retirer ou il voudroit, en conservant ses rentes patrimoniales. L'accord fut signé, et la ville de Faenza fut ouverte au duc de Valentinois le 22 avril 1501. Le duc accueillit avec une apparente bienveillance le jeune Manfrédi, qui n'avoit pas encore dix-huit ans; il déclara qu'il vouloit le retenir à sa cour, et le former lui-même au métier des armes. Sous ce prétexte, au bout de peu de jours, il l'envoya à Rome; là, le jeune prince de Faenza, après avoir été victime des débauches, ou du pape ou de son fils, fut étranglé aussi-bien que son frère naturel, et leurs corps furent jetés de nuit dans le Tibre⁽¹⁾.

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 262. — Burchardi Decr.*

La conquête de la Romagne étoit achevée par la soumission de Faenza, mais il falloit encore qu'un acte qu'on pût appeler légitime servît d'origine au pouvoir nouveau du duc de Valentinois. Le pape ne pouvoit point aliéner les domaines de l'Église sans le consentement de ses cardinaux. Alexandre VI, par une promotion nouvelle, s'assura la majorité dans le consistoire. Douze cardinaux nouveaux achetèrent leurs chapeaux à prix d'argent. Leurs trésors remplirent les coffres du pontife, et leurs suffrages furent engagés d'avance (1). Le sacré consistoire consentit à l'aliénation de la Romagne; elle fut érigée en duché en faveur de César Borgia, qui, après en avoir reçu l'investiture, joignit ce nouveau titre à celui du duché de Valentinois (2).

César Borgia n'avoit épargné aucune trahison pour se rendre maître de la Romagne, et il continuoit à dresser des embûches aux petits princes qu'il avoit dépouillés, pour les faire périr; assuré qu'aussi long-temps que les fa-

cur. Roman. p. 2128. — *Jacopo Nardi.* L. IV, p. 118. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXVII, p. 265. — *Diario Ferrarese.* p. 394, 395. — *Paolo Giovio Vita di Leon X.* Lib. I, p. 72. — *Mal. eccles.* 1501, §. 15, p. 507.

(1) *Fr. Guicciardini.* L. V, p. 259.

(2) *Idem.* p. 262. — *Orlando Malavolti.* P. III, Lib. VI, f. 107.

milles des anciens souverains subsisteroient dans l'émigration, elles cherchoient à exciter des soulèvemens contre lui, et rendroient son trône chancelant. Mais en même temps il vouloit racheter aux yeux de ses peuples ces actes de cruauté par une administration qui leur apprît à connoître la justice et la sécurité. La province étoit infestée par un si grand nombre de malfaiteurs, elle étoit en proie à une si cruelle anarchie, qu'il jugea convenable d'employer d'abord la plus extrême sévérité pour y réprimer tant de crimes. Il lui donna pour gouverneur messire Ramiro d'Orco, homme prompt, inexorable, sévère par caractère plus encore que par principes, et qui sembloit prendre plaisir à ordonner des supplices. César Borgia lui abandonna un pouvoir sans limites. Ce juge suprême répandit la terreur dans toutes les villes par des exécutions sanglantes; il poursuivit les malfaiteurs dans toutes leurs retraites, il en fit périr un grand nombre, il força les autres à s'enfuir de la province, et il y rétablit une régularité dans la police, et une sûreté sur les grandes routes et dans les campagnes, dont on avoit depuis long-temps perdu le souvenir. Néanmoins le duc de Valentinois ne voulut pas qu'on attribuât à lui-même ce qu'il avoit eu de cruel dans l'administration de son lieutenant: l'ordre étoit rétabli, la cruauté n'étoit

plus nécessaire, et les habitans de Césène furent glacés d'horreur et d'étonnement en trouvant un matin sur leur place publique, un échafaud dressé, sur lequel l'homme devant lequel ils avoient tremblé avoit été partagé en deux. Le billot, la hache sanglante, et les deux moitiés du cadavre, demeurèrent exposés à tous les yeux, sans autre explication (1).

CHAP. C.
1501.

La conquête de la Romagne, loin de satisfaire l'ambition de César Borgia, ne servit qu'à l'exciter à de plus hautes entreprises. Le Bolonois, la Toscane, les Marches et le duché d'Urbin allumoient tour à tour sa cupidité, et lui paroisoient autant de récompenses promises à des travaux ultérieurs. La Toscane comptoit de nouveau quatre républiques, Florence, Pise, Sienne et Lucques, et une petite principauté, celle de Piombino. Mais jamais cette région n'avoit été plus affoiblie par des guerres imprudentes, et n'avoit paru moins en état de résister à une invasion étrangère. L'une de ces républiques, celle de Sienne, sembloit même avoir entièrement renoncé à la liberté, qui avoit fait sa gloire. Elle s'étoit donné un maître, qui avoit besoin de toute son adresse et de toute sa puissance pour se tenir en défense contre ses propres

1500.

(1) Cette exécution eut lieu le 25 décembre 1502. *Macchiavelli, Legazione 1^a. Lettera 19, p. 65. — Idem, il Principe, Cap. VII, p. 255.*

CHAP. C.
1500.

concitoyens, et par conséquent elle ne pouvoit plus tourner au dehors une force qui se consumoit dans le sein de l'état.

Dès l'année 1495, les Siennois redoutant la vengeance des Florentins, auxquels ils avoient enlevé Montepulciano, avoient introduit dans leur ville un corps permanent de troupes de ligne, auquel ils avoient donné pour chefs leurs concitoyens Lucio Bellanti et Pandolfo Pétrucci. Ils avoient en même temps revêtu ces deux capitaines d'un pouvoir judiciaire illimité, pour punir des conspirations dont ils se croyoient menacés. Les fonctions de ces deux juges militaires ne devoient durer que quelques mois (1); mais Pandolfo Pétrucci étoit trop ambitieux pour abandonner un pouvoir dont il avoit été une fois revêtu, et trop habile pour se le laisser ravir. Les soldats qu'il commandoit lui étoient uniquement dévoués; il fit accuser son collègue Lucio Bellanti de secrètes intrigues avec les Florentins, et il le contraignit ainsi à s'enfuir. Son beau-père Nicolas Borghèse, chef d'une faction opposée à la sienne, cherchoit encore à limiter son autorité; Pandolfo Pétrucci le fit tailler en pièces sur la place publique, le 19 juillet 1500 (2). Ce fut, il est vrai, la seule occasion

(1) *Orlando Malavolti storia di Siena*. Part. III, Lib. VI, f. 102 v.

(2) *Ibid.* f. 105.

où il répandit du sang ; il effraya ses autres adversaires, et les engagea à embrasser un exil volontaire. Il déguisa son autorité sous celle de l'ordre des Neuf auquel il appartenoit, et qu'il feignoit de servir. Il ne prit jamais de titre, il ne s'éloigna jamais des habitudes d'un simple citoyen ; il ne chercha jamais, par son mariage ou ceux de ses enfans, à entrer dans des familles de princes, et il ne s'allia qu'avec ses concitoyens jusque alors ses égaux. Il ne déposa jamais le simple costume, le manteau noir que tous les Siennois portoient également. Il ne dépassa jamais dans ses repas la retenue d'un citoyen modeste et économe ; il ne bâtit qu'une simple maison privée pour sa commodité, sans prétendre à la somptueuse élégance des palais ; enfin, pendant tout le cours de sa vie, il chercha à dissimuler et à faire oublier son absolu pouvoir (1).

Le duc de Valentinois regardoit cependant la nouvelle principauté de Pandolfe Pétrucci, et la petite seigneurie de Jacques IV d'Appiano à Piombino, comme les deux parties de la Toscane sur lesquelles ses attaques pourroient avoir le plus de succès, et celles par lesquelles il devoit commencer à exécuter ses projets de conquêtes ; en même temps les autres états de la province lui

CHAP. C.

1500.

inspiroient fort peu de crainte. La république de Florence, qui dans les temps précédens avoit toujours été gardienne de l'indépendance de l'Italie, se trouvoit tellement épuisée par la guerre de Pise, par l'esprit de révolte de ses sujets, et par les désordres de son administration intérieure, qu'elle avoit tout à craindre du voisin ambitieux, qui attaquoit successivement, et soumettoit tous les états d'alentour avant de se mesurer avec elle.

Pendant le temps que César Borgia accomplissoit avec des troupes françaises la conquête de la Romagne, les Florentins avoient cherché à soumettre Pise, aussi avec des troupes françaises; mais ils n'avoient éprouvé que des revers. Louis XII, après la conquête de Milan, et tandis qu'il se préparoit à celle de Naples, avoit cherché à occuper ses soldats en Italie, et à les y maintenir aux dépens de ses alliés: pour cela, il avoit prêté l'oreille aux négociations contradictoires des Florentins et des Pisans. Les premiers demandoient au roi l'accomplissement des traités si souvent renouvelés avec Charles VIII, et la restitution de Pise et de ses forteresses; les seconds demandoient au roi de garantir une indépendance que la France leur avoit donnée, et de concert avec les Siennois, les Génois et les Lucquois, ils lui offrirent cent mille ducats pour prix de la liberté de

Pise, de Montepulciano, et de Piétra-Santa; ils promettoient de plus un tribut annuel de cinquante mille ducats, si le roi forçoit les Florentins à rendre à Pise le port de Livourne, qui avoit autrefois appartenu à cette république. Jean-Jacques Trivulzio et Jean-Louis de Fieschi soutenoient avec chaleur les intérêts des Pisans; mais le cardinal d'Amboise préféra dans cette occasion l'honneur et la parole du roi, à l'appât de l'argent qui lui étoit offert. Par tous ses traités, la France avoit garanti la restitution de Pise aux Florentins, et ceux-ci paroissent avoir acquis de nouveaux droits à la reconnaissance du roi, par le zèle avec lequel ils avoient fourni des subsides en argent pour recouvrer le duché de Milan, après l'invasion de Louis-le-Maure. Georges d'Amboise conclut donc avec eux un nouveau traité par lequel il leur promettoit de les aider à recouvrer Pise et Piétra-Santa, et il s'engageoit à leur envoyer pour cet objet, dès le 1^{er} mai de l'an 1500, six cents lances et cinq mille Suisses, avec l'artillerie et les munitions nécessaires. Pendant leur expédition les gendarmes devoient continuer à être à la solde du roi; mais les Suisses devoient recevoir leur paye de la république florentine (1).

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 254. — Scipione Ammirato. XXVII, p. 259. — Jacopo Nardi Hist. Lib. IV, p. 110. — Istorie di Gio. Cambi. T. XXI, p. 150.*

Le roi avoit désigné Ives d'Allègre, un de ses meilleurs officiers, pour commander cette armée; mais les Florentins qui avoient eu à plusieurs reprises à se plaindre des généraux français, n'en avoient trouvé qu'un seul dont la loyauté leur inspirât une entière confiance; c'étoit Hugues de Beaumont qui, chargé dans la précédente guerre du commandement de Livourne, leur avoit livré cette place au terme convenu, sans chercher à se faire payer pour l'accomplissement de ses devoirs, et sans songer, comme ses collègues, à vendre aux ennemis de son maître l'entrée de sa forteresse. Ils demandèrent avec instance à Louis XII, Beaumont pour commander leur armée, et ils l'obtinent de lui, encore que le roi trouvât ce gentilhomme trop peu élevé en dignité pour contenir suffisamment dans le respect et l'obéissance, une armée aussi considérable (1).

Cependant Hugues de Beaumont se mit en marche; mais avant qu'il fût parvenu aux frontières de Toscane, les Florentins eurent de nouvelles occasions de se plaindre du peu de bonne foi des Français. Dès le 1^{er} mai, les gens de pied étoient à la solde de la république; et l'on avoit calculé que le prêt lui coûteroit vingt-quatre mille ducats par mois, ce qui revient à 1 fr. 92 cent. de la monnoie actuelle, par jour, pour

(1) *Fr. Guicciardini. L. V, p. 254. — Jacopo Nardi. L. I, p. 110. — Scipione Ammirato. Lib. XXVII, p. 259.*

chaque fantassin suisse. Cependant tout le premier mois fut employé à mettre à contribution les petits seigneurs de Carpi, de Correggio et de Mirandole, qui s'étoient déclarés pour Louis Sforza. Après avoir tiré vingt mille ducats de ces petits princes lombards, et quarante mille de Jean Bentivoglio (1), l'armée française entra enfin en Toscane par Pontremoli; mais ses premières hostilités furent dirigées contre le marquis Albéric Malaspina, allié de la république, que les Français dépouillèrent de la seigneurie de Massa, pour en gratifier son frère Gabriel. C'est là que les commissaires florentins, Gian Battista Ridolfi, et Luca d'Antonio Albizzi, trouvèrent l'armée de Hugues de Beaumont, et la passèrent en revue. Deux mille Suisses de plus que ceux qu'on avoit demandés, avoient suivi les drapeaux; et il fallut commencer par leur payer deux mois de solde avant d'en avoir tiré aucun service. L'armée s'avança cependant, et se fit ouvrir les portes de Piétra - Santa; mais au lieu de remettre cette forteresse aux Florentins, conformément au traité, elle la garda en dépôt, jusqu'à ce que le roi pût décider, après la soumission de Pise, entre les droits de ceux qui y prétendoient (2).

(1) *Fr. Guicciardini. L. V, p. 255.*

(2) *Idem, p. 255. — Jacopo Nardi. Lib. IV, p. 111. — Scipione Ammirato. L. XXVII, p. 259.*

Enfin l'armée arriva devant Pise, et le 29 juin elle ouvrit la tranchée, entre la porte à la Spiaggia, et la porte de Calci : pendant la nuit on mit les pièces en batterie, et le lendemain, lorsqu'il restoit encore trois heures de jour, quarante brasses de mur se trouvèrent abattues. Les Français et les Suisses coururent immédiatement à l'assaut, sans attendre davantage, et sans faire reconnoître la brèche. Mais aussitôt qu'ils eurent passé la muraille, ils furent arrêtés par un large fossé dont ils ne soupçonnoient pas l'existence, et qu'ils ne purent franchir. Après quelques efforts pour le traverser, durant lesquels ils perdirent beaucoup de monde, la nuit les força à se retirer dans leur camp ; et dès lors, il ne fut plus possible d'obtenir d'eux aucune attaque vigoureuse (1).

Ce n'étoit point le courage qui manquoit aux troupes françaises, mais bien la volonté de nuire aux Pisans. Ceux-ci n'avoient pas vu plus tôt approcher l'armée destinée à les combattre, qu'ils avoient trouvé moyen de réveiller en elle, par leur affection, par leur confiance, et en même temps par leur bravoure, l'ancienne partialité déjà si prononcée au temps de Charles VIII. L'armée française étoit encore dans le territoire de Lucques, lorsque deux ambassa-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. V, p. 255. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 112. — *Scipione Ammirato*. L. XXVII, p. 260.

deurs pisans s'étoient présentés à Beaumont, pour lui déclarer qu'ils mettoient leur ville sous la protection du roi de France. D'autres avoient été en même temps porter une déclaration semblable à Philippe de Rabenstein, gouverneur de Gênes, pour le roi, et ce capitaine l'avoit imprudemment acceptée au nom de Louis XII. Lorsque Beaumont avoit envoyé un héraut d'armes sommer les Pisans de lui ouvrir leurs portes, ceux-ci avoient répondu qu'ils n'avoient point de plus vif désir que d'obéir au roi de France, et de recevoir son armée dans leurs murs; qu'ils n'y mettoient qu'une seule condition, c'est que le roi ne les soumettroit jamais aux Florentins (1).

De son côté, Hugues de Beaumont avoit député deux gentilshommes aux Pisans, Jean d'Arbouville, et Hector de Montenart, pour les inviter à se soumettre volontairement à leurs anciens maîtres. Ces chevaliers conduits en cérémonie à l'hôtel-de-ville, y trouvèrent le portrait de Charles VIII exposé à la vénération du peuple, avec le titre de libérateur de Pise. On les supplia de ne point détruire l'ouvrage de ce roi protecteur de la liberté pisane; d'inviter plutôt leur chef à recevoir sous la domination française les affranchis de Charles, à leur promettre

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 256.*

CHAP. C.
1500.

du moins un asile en France; car les Pisans étoient prêts à abandonner leurs maisons et leur patrie, plutôt que de retomber sous la domination florentine. Cinq cents jeunes filles vêtues de blanc vinrent ensuite les entourer, embrasser leurs genoux, les arroser de larmes, et les sommer de se montrer, selon leur serment de chevalerie, les défenseurs des dames et demoiselles, contre la brutale insolence de leurs ennemis. « Si vous ne pouvez, leur dit l'une d'elles, nous accorder le secours de vos épées, vous ne nous refuserez pas du moins celui de vos prières »; et aussitôt elles les entraînent devant une image de la sainte Vierge, où elles se mirent à chanter *tant piteusement, et de voix si très-lamentables*, qu'il n'y eut personne à qui elles n'arrachassent des larmes (1).

Beaumont avoit réussi à conduire ses troupes à un premier assaut; le sentiment du devoir et de la discipline militaire, l'avoit emporté sur les affections du cœur. Mais après avoir échoué dans cette première attaque, les Français cherchèrent avidement des prétextes pour n'en point tenter d'autres. Les Pisans ne refusoient jamais, ni de nuit ni de jour, l'entrée de leurs portes aux soldats français qui s'y présentoient.

(1) Garnier, histoire de France, règne de Louis XII. T. XI, p. 150.

CHAP. C.
1500.

Ils les accueilloient toujours avec la même hospitalité et la même bienveillance ; ils les com- bloient de présens ; ils leurs montroient même les batteries masquées , afin que leurs amis dans le camp opposé , ne s'y exposassent pas. Les Français n'étoient pas moins zélés dans les bons offices qu'ils rendoient aux Pisans ; ils laissoient entrer les renforts qui leur arrivoient des autres villes de Toscane ; ils laissèrent passer entre autres Tarlatino de Città di Castello , lieutenant de Vitellozzo qui s'illustra dans cette guerre , par le talent et la constance avec lesquels il dirigea dès lors la défense des Pisans. D'autre part , les Français pilloient les convois de vivres qu'on envoyoit à leur propre camp , pour avoir ensuite occasion de se plaindre des Florentins qui les laissoient manquer de subsistances. Leur animosité contre ceux-ci éclatoit tous les jours davantage. Beaumont ne pouvant rétablir la discipline dans son camp , annonça enfin à Lucas des Albizzi , commissaire demeuré auprès de lui , qu'il alloit lever le siège ; et comme Albizzi s'y opposoit avec vivacité , pour l'honneur même du roi de France et de ses armes , les Suisses le firent prisonnier , déclarant qu'ils vouloient le garder pour gage de quelques soldes qui étoient dues à leurs compatriotes , dès le temps de la guerre de Livourne. Il fallut se soumettre à cette nouvelle violence ; Lucas des Albizzi fut ra-

CHAP. C.

1500.

cheté au prix de treize cents ducats, et l'armée qui avoit fait une si honteuse campagne, reprit le 18 juillet le chemin de Lombardie (1).

La retraite de l'armée française mit les Florentins au désespoir. Comptant sur sa puissante assistance, et ne pouvant faire une double dépense en même temps, ils avoient licencié leurs propres soldats; en sorte qu'ils se trouvoient presque absolument désarmés; aussi les Pisans n'eurent-ils point de peine à leur reprendre Librafratta, et le bastion de la Ventura. De plus, Louis XII, selon l'usage des puissans qui se trouvent associés à de plus foibles qu'eux, rejetoit sur les Florentins toute la faute des mauvais succès, causés par l'indiscipline de ses propres troupes. Son indignation étoit extrême contre la république, qu'il accusoit d'avoir mal pourvu son camp de vivres, d'avoir mal secondé ses généraux, et surtout de s'être obstinée à choisir Beaumont, de préférence à Ives d'Alègre. Il fallut songer à se justifier auprès de celui de qui on avoit lieu de se plaindre, et en même temps, il fallut adoucir le refus que crut devoir faire la république, de conduire l'année suivante une nouvelle armée française devant

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 256. — Scipione Ammirato. Lib. XXVII, p. 260. — Jacopo Nardi Hist. L. IV, p. 112. — Historie di Gio. Cambi. T. XXI, p. 151.*

Pise, pour attaquer cette ville avec plus d'avantage (1). CHAP. 6.
1500.

Après cette campagne malheureuse, Florence resta sans forces, et entourée d'ennemis : les villes rivales de Gênes, de Lucques et de Sienne, se réjouissoient de son humiliation, et assistoient ouvertement les Pisans. Dans le territoire florentin même, le mécontentement et la disposition à la révolte s'accroissoient avec les malheurs de la métropole. A Pistoia les deux anciennes factions des Cancellieri et des Panciatichi, recommencèrent une guerre civile dont on avoit cru tout souvenir perdu, pendant un siècle entier d'un gouvernement plus ferme. Au commencement de l'année 1501, tous les Panciatichi furent chassés de la ville ; le 25 février on les condamna comme rebelles, on brûla leurs maisons, et on abandonna leurs biens aux soldats. Les Cancellieri les poursuivirent ensuite dans la campagne jusqu'à Saint-Michel, et les assiégèrent dans l'église de ce nom ; mais ils y furent surpris par les partisans des Panciatichi, qui se rassemblèrent en grand nombre pour délivrer leurs chefs, et les assiégeans y perdirent plus de deux cents des leurs (2). La

1501.

(1) *Fr. Guicciardini. L. V, p. 257. — Jacopo Nardi. L. IV, p. 145. — Scipione Ammirato. Lib. XXVII, p. 261.*

(2) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 258. — Scipione Ammi-*

CHAP. C.
1501. république florentine qui n'avoit presque plus de soldats sous ses ordres, et dont le trésor étoit épuisé par les demandes continuelles du roi de France, ne pouvoit ni tenir la campagne contre Pise, ni contenir les Pistoïois, ni punir les chefs de ces séditions nouvelles.

Le plus triste avenir sembloit menacer la liberté de la Toscane; une jalousie invincible aveugloit tous les voisins de Florence, et les faisoit conspirer à sa ruine; une fermentation universelle faisoit craindre de nouvelles révoltes parmi ses sujets; l'instabilité d'un gouvernement qui se renouveloit tous les deux mois, et qui ne conservoit nulle part la tradition de son ancienne politique, inspiroit une égale défiance aux étrangers et aux citoyens. Venise avoit adopté la protection de la famille usurpatrice, qui vouloit remonter sur le trône, les ducs de Milan et les rois de Naples ne tenoient plus alternativement la balance de l'Italie; et le roi de France qui avoit succédé à l'un et qui alloit renverser l'autre, ne protégeoit plus la république. Le pape, son plus proche voisin, étoit en même temps son ennemi le plus dangereux, car sacrifiant tout sentiment de devoir, tout soin de l'indépendance de

rato. Lib. XXVII, p. 262. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 117. — *Istor. di Gio. Cambi*. T. XXI, p. 152. — *Michel Angelo Salvi delle historie di Pistoia* T. III, Lib. XVIII, p. 15-28.

l'Église, aussi-bien que toute bonne foi et toute pudeur, à l'agrandissement de son fils, il combinait les perfidies et les faux sermens avec les armes spirituelles et temporelles, pour soumettre la Toscane à César Borgia. CHAP. C
1501.

La république en désarmant, comme sa pauvreté la forçoit à le faire, sembloit témoigner à ses voisins ses dispositions pacifiques; cependant elle fournit précisément ainsi à César Borgia le prétexte qu'il attendoit pour commencer les hostilités. Celui-ci, après avoir pris Faenza le 22 avril 1501, se disposoit à attaquer Jean Bentivoglio, seigneur de Bologne, lorsque le condottière Rinuccio de Marciano, licencié par les Florentins, passa au service de ce seigneur avec sa compagnie; le pape et son fils se récrièrent aussitôt sur ce que la république envoyoit des secours à leurs ennemis, et cherchoit seulement à les déguiser par une ruse grossière (1).

César Borgia s'étoit avancé vers la frontière du Bolonois jusqu'à Castel San-Piero, sur la route d'Imola. Il y reçut un ordre de Louis XII de ne point passer outre, parce que Bentivoglio s'étoit mis sous la protection spéciale de la France (2). Il s'abstint en effet de l'attaquer, mais

(1) *Jacopo Nardi Hist. Lib. IV, p. 117.*

(2) *Fr. Guicciardini. L. V, p. 265. — Raynaldi Annal. eccles. 1501, §. 16, p. 507.*

CHAP. C.

1501.

il profita du moins de l'effroi qu'il lui causoit, pour lui dicter de nouvelles conditions. Il obtint de lui la cession de Castel Bolognese, entre Imola et Faenza; la promesse d'un tribut de neuf mille ducats, et celle de cent hommes d'armes et deux mille fantassins, que Borgia comptoit employer contre Florence. Pour prix de cette alliance, le perfide Borgia révéla à Bentivoglio les intelligences qu'il avoit formées avec les Marescotti, famille puissante, riche, et assurée d'une nombreuse clientèle, qui jusque alors avoit paru toute dévouée au prince. Bentivoglio chargea son fils Hermès d'assassiner Agamemnon Marescotti, chef de cette famille. Il fit massacrer ensuite trente-quatre de ses frères, fils, filles ou neveux, et deux cents de leurs parens ou amis. Jusqu'à ce que cette boucherie fût achevée, les portes de Bologne demeurèrent fermées. Bentivoglio contraignit tous les fils des familles les plus nobles à y prendre part, pour les rendre à leur tour l'objet du ressentiment du parti contre lequel il vouloit sévir, et pour les attacher à lui par la crainte des représailles (1).

Le duc de Valentinois n'avoit jamais compté

(1) *Diario Ferrarese*. T. XXIV, *Rel. Ital.* p. 595. — *Gio. Cambi*. T. XXI, p. 156. — *Fr. Guicciardini*. Lib. V, p. 263. — *Jac. Nardi*. L. IV, p. 118. — *Scipione Ammirato*. L. XXVII, p. 263.

de s'arrêter long-temps pour soumettre Bologne. Florence étoit l'objet de ses préparatifs : il avoit appelé à son armée Vitellozzo Vitelli , seigneur de Città di Castello, qui brûloit du désir de venger la mort de son frère, et les Orsini , parens et alliés des Médicis. Dès le mois de janvier il avoit fait passer à Pise des renforts commandés par Renier de la Sassetta, et Pierre Gambacorti (1). Après avoir achevé la conquête de la Romagne, il envoya de nouveaux détachemens à Pise, sous les ordres d'Oliverotto de Fermo, le favori et l'un des plus habiles lieutenans de Vitelli (2). Il avoit eu des conférences avec Julien de Médicis, qui s'étoit avancé jusqu'à Bologne; il espéroit par son moyen armer contre leur patrie tous les partisans de la famille exilée. Il savoit bien que quelque débris de la souveraineté de la Toscane qu'il offrit aux Médicis, ceux-ci seroient toujours prêts à l'accepter aux plus honteuses conditions; et en effet, Julien de Médicis, après être demeuré d'accord avec César Borgia, partit en poste pour la France, afin d'engager Louis XII à refuser tout secours aux Florentins (3).

Cependant toutes les opérations de Valentinnois devoient demeurer subordonnées aux plus

(1) *Jacopo Nardi. L. IV, p. 116.*

(2) *Fr. Guicciardini. L. V, p. 265.*

(3) *Jacopo Nardi. Lib. IV, p. 116.*

CHAP. C.^o
1501. vastes projets que Louis XII avoit formés contre Naples. L'armée destinée à cette expédition commençoit à marcher. Sa plus forte colonne, conduite par d'Aubigny, devoit traverser la Romagne, et y recueillir les troupes françaises, qui, sous les ordres d'Ives d'Allègre, avoient jusque alors secondé Valentinois; une autre colonne, conduite par le bailli d'Occan, devoit suivre le chemin de la Lunigiane, traverser Pise, et se réunir dans l'état de Piombino avec César Borgia, qui s'étoit engagé à suivre les généraux français à la conquête du royaume de Naples. C'étoit dans sa marche pour se rendre à cette destination qu'il comptoit accomplir les révolutions dont il menaçoit la Toscane.

César Borgia entra en Toscane par le Bolo-
nois, avec sept cents hommes d'armes et cinq
mille fantassins, annonçant à la république
florentine qu'il vouloit traverser son territoire
en ami pour se rendre à Rome, et qu'il ne de-
mandoit autre chose que d'avoir des vivres
pour de l'argent. Mais lorsqu'il eut passé les dé-
filés des montagnes, et qu'il fut arrivé à Bar-
berino, il changea de langage. Il déclara alors
qu'il ne pouvoit se montrer l'ami de la répu-
blique qu'autant qu'il verroit celle-ci soumise
à un gouvernement sur lequel il pût compter;
que le rappel des Médicis pouvoit seul répondre
à ses yeux de la stabilité de l'administration;

qu'il demandoit donc le rétablissement de Pierre de Médicis dans toute l'autorité qu'il avoit autrefois exercée ; et celui-ci attendoit à Loiano, sur la frontière bolonoise, ce qu'opéreroient pour lui ces menaces. Borgia demandoit encore que six citoyens désignés par Vitellozzo fussent remis entre ses mains, pour porter la peine de l'injuste sentence prononcée contre Paul Vitelli ; que la seigneurie s'engageât à ne donner aucun secours au seigneur de Piombino ; enfin qu'elle se peût lui-même à sa solde, avec une *condotta* proportionnée à sa haute dignité (1).

Les Florentins avoient alors à la tête de leur république une seigneurie qui n'inspiroit ni respect ni confiance ; on soupçonnoit plusieurs de ses membres d'être secrètement d'accord ou avec Médicis, ou avec le duc de Valentinois, pour supprimer le grand conseil et retirer la souveraineté des mains du peuple. Aucun homme de talent, aucun homme d'un grand nom n'avoit pris une influence décisive sur les résolutions du gouvernement ; et comme les circonstances étoient réellement difficiles, aucun n'osoit prendre des mesures hardies pour s'en tirer. La seigneurie mit sur pied, il est vrai, une partie de la milice des campagnes, qu'elle cantonna à la Loggia de' Pazzi, à Fiésole et à

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 264. — Jacopo Nardi. L. IV, p. 120. — Comment. di Fil. de' Nerli. L. V, p. 88.*

Bello-Sguardo, pour défendre Florence; mais elle interdit toute hostilité; elle menaça d'une punition sévère les paysans qui opposeroient quelque résistance aux soldats de Borgia, et elle permit au dernier de traverser à petites journées le territoire florentin, en pillant et en dévastant tout devant lui, encore qu'il prétendît toujours être l'ami et le confédéré de la république.

Parmi les capitaines de César Borgia, il y en avoit deux qui ne sembloient pas faits pour inspirer de la défiance aux Florentins; Raphaël de Pazzi et Marco Salviati étoient issus de deux familles illustrées par la conjuration de 1478, et l'on devoit peu s'attendre à ce qu'ils fissent cause commune avec les Médicis. Toutefois la vanité blessée des grandes familles se réconcilie plutôt avec toute espèce de tyrannie qu'avec le gouvernement populaire. Les deux fils de ceux qui avoient conjuré pour la liberté, conjurèrent pour le pouvoir absolu; ils convinrent avec leurs amis de Florence que les partisans des Médicis s'empareroient du palais, tandis qu'eux-mêmes, avec les soldats des Vitelli, se présenteroient devant les portes (1). Cette conspiration étoit sur le point d'éclater, lorsque César Borgia, réfléchissant qu'il n'avoit plus que peu de jours à passer en Toscane, et qu'il

(1) *Vita di Leone X, di Paulo Giovio, tradotta da mess. Lodovico Domenichi. Firenze, 1551, in-12, L. I, p. 74.*

n'en tireroit point, au moment où il se mettoit en marche pour Naples, tout le parti qu'il en auroit pu espérer dans une autre conjoncture, préféra ajourner ses projets, et profiter de la crainte qu'il avoit inspirée aux chefs de la république, pour extorquer d'eux une grosse somme d'argent. Il se fit assurer pendant trois ans une solde de 36,000 ducats par année, et il promit de tenir trois cents hommes d'armes prêts à secourir la république dans tous ses besoins. Il obligea la seigneurie à renoncer à la protection du seigneur de Piombino, mais il n'insista plus sur les changemens qu'il avoit demandés à la constitution, ou sur la satisfaction à donner à Vitellozzo (1).

Ce ne fut que le 4 juillet 1501, que César Borgia entra enfin sur le territoire de Piombino. Le seigneur de ce petit état, Jacques IV d'Appiano, avoit par avance dévasté son propre pays, brûlé les fourrages, coupé les arbres et les vignes, et détruit le petit nombre de fontaines qui donnoient des eaux salubres. Il s'étoit ensuite enfermé dans le château de Piombino, avec ses vassaux les plus dévoués, et quelques Corses qu'il avoit à sa solde. En peu de jours Suvéréto, Scarlino, Pîle d'Elbe et celle de

(1) *Fr. Guicciardini*. L. V, p. 264. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 122. — *Scipione Ammirato*. L. XXVII, p. 265. — *Istor. di Gio. Cambi*. T. XXI, p. 161.

CHAP. C.

1501.

Pianosa se soumirent au duc de Valentinois ; mais le château de Piombino demandoit un siège régulier ; il avoit déjà résisté plusieurs jours, lorsque Borgia se vit obligé de s'en éloigner le 28 juin pour suivre l'armée française (1). Cependant il chargea ses lieutenans, Vitellozzo Vitelli, et Jean-Paul Baglioni de continuer les opérations du siège. Jacques d'Appiano qui se voyoit près de succomber, et qui redoutoit de tomber entre les mains cruelles de Valentinois, passa le 17 août à Livourne, et ensuite à Gênes, espérant engager les Génois à acheter son petit fief, et le mettre ainsi sous la protection de la France ; mais la garnison qu'il n'animoit plus par sa présence, se rendit le 3 septembre, et Borgia commença ainsi à établir sa puissance sur la Toscane (2).

L'accomplissement des projets ambitieux de César Borgia étoit suspendu par la marche de l'armée française au travers de l'Italie ; et la politique de tous les états de cette contrée étoit subordonnée à celle de la cour de France. Celle-ci

(1) *Fr. Guicciardini* Lib. V, p. 265. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 125. — *Scipione Ammirato*. Lib. XXV, p. 264. — *Orl. Malavolti stor. di Siena*. P. III, Lib. VI, f. 107 v.

(2) *Barthol. Senaregio de rebus Genuens.* p. 574. — *Scipione Ammirato*. L. XXVII, p. 264. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 126. — *Burchardi Diarium Curie Rom.* p. 2155. — *Orl. Malavolti*. P. III, Lib. VI, f. 108 v. — *Agost. Giustiniani. Annal.* L. VI, f. 257.

ne regardoit déjà plus la conquête du Milanez que comme un acheminement à celle du royaume de Naples : l'entreprise imprudente de Charles VIII sembloit devenue, pour son successeur, d'une exécution facile et sûre. Les troupes françaises, après avoir passé les Alpes, trouvoient en Lombardie des greniers abondans, des places fortes qui leur étoient ouvertes, et qui assureroient leur route jusqu'au centre de l'Italie. La république de Venise qui avoit traversé les projets de Charles VIII, étoit alliée de Louis XII; d'ailleurs elle étoit alors même engagée dans une guerre dangereuse avec l'empire ture, et l'on ne devoit pas craindre qu'elle provoquât des hostilités sur sa frontière opposée. La Toscane divisée et affoiblie, attendoit les ordres de la France; les princes limitrophes des Vénitiens n'étoient pas moins obéissans. Le pape ne prenant conseil que de l'ambition de son fils, étoit devenu lui-même un serviteur dévoué du roi. Don Frédéric, que l'affection des peuples avoit remis sur le trône de Naples, n'avoit ni trésor ni armée; son royaume dévasté, ses fortifications renversées, ses arsenaux épuisés, ne lui laissoient presque aucun moyen de résistance, et ses sujets ruinés par une guerre cruelle ne pouvoient payer les impôts nécessaires pour rétablir tout ce qui avoit été détruit.

Mais si Louis XII regardoit comme facile la

CHAP. C.
1501.

conquête du royaume de Naples, il ne se sentoît point si assuré de le conserver ; il craignoit les rois d'Espagne qui, des ports de la Catalogne et de la Sicile, pouvoient avec une extrême facilité faire passer des renforts au roi de Naples, en même temps qu'ils pouvoient tenter une diversion du côté des Pyrénées ; il craignoit Maximilien qui, publiant dans chaque diète son ressentiment, pouvoit enfin armer contre lui l'Allemagne ; il craignoit les Suisses, qui, rendus plus inquiets et plus intractables depuis qu'ils avoient trahi Louis Sforza, sembloient vouloir effacer par quelque entreprise brillante, la honte dont ils s'étoient couverts, et qui, se fortifiant à Bellinzone, menaçoient toute la Lombardie. Enfin Louis XII craignoit de perdre ses propres troupes par les chaleurs de ce climat méridional, dont elles avoient auparavant senti la funeste influence.

Don Frédéric de son côté connoissoit bien toute sa foiblesse ; il n'avoit épargné ni les sollicitations, ni les démarches les plus respectueuses pour obtenir la paix. Il avoit offert de se reconnoître pour feudataire du roi de France, de lui payer un tribut, de lui livrer ses places les plus fortes, et d'y recevoir garnison française. Il s'étoit montré prêt à céder au roi tous les avantages d'une conquête, sans exposer les soldats français aux chances de la guerre, et le

pays contesté à ses ravages (1). Par une étrange infatuation Louis XII rejeta toutes ces offres, et il préféra traiter à des conditions bien moins avantageuses, avec un homme qui devoit lui inspirer bien plus de défiance, et qui ne pouvant le seconder que par une perfidie, auroit dû le faire rougir d'une semblable association.

CHAP. C.
1501.

Louis XII renoua donc avec Ferdinand-le-Catholique, des négociations que celui-ci avoit déjà entamées sous le règne de Charles VIII, mais qu'il avoit ensuite rompues en démentant ses engagements, lorsqu'il avoit cru n'avoir plus rien à craindre de ce monarque. Ferdinand prétendoit qu'Alfonse I^{er} n'avoit point eu le droit de disposer du royaume de Naples, sa conquête, en faveur de son fils naturel; il se portoit lui-même pour héritier de ce monarque, mais il offroit à Louis XII de diviser un royaume auquel la maison de France prétendoit comme héritière de celle d'Anjou, et la maison d'Aragon comme héritière de celle de Duraz; au lieu d'en appeler de nouveau à la force des armes, sur des droits contestés qui avoient ensanglanté si long-temps l'Italie. Il répondoit à Louis XII du succès de leur entreprise, puisque Frédéric ouvriroit lui-même ses places fortes aux troupes espagnoles qu'il y introduiroit pour les défendre,

(1) *Summonte dell' historia di Napoli*. Lib. VI, cap. IV, p. 554.

CHAP. C.

1501.

et qui n'y entreroient que pour les livrer. Un traité d'aillance fut signé à Grenade, le 11 novembre 1500, entre Louis XII et Ferdinand et Isabelle; mais il fut enseveli dans le secret le plus profond. Les deux monarques convinrent d'attaquer en même temps le royaume de Naples, et de le partager entre eux de telle sorte que Louis demeurât maître de Naples, de la terre de Labour et des Abruzzes, avec les titres de roi de Jérusalem et de Naples, et que le roi Ferdinand demeurât maître de la Pouille et de la Calabre, avec le titre de duc de ces deux provinces. Les deux rois ne s'obligeoient point à s'assister réciproquement pour conquérir chacun leur partage, mais seulement à ne pas se nuire. Ils devoient ensuite recevoir tous deux l'investiture du pape, et relever immédiatement de lui (1).

Dans le temps même où Ferdinand signoit ce traité, il s'étoit mis en mesure de l'exécuter, sans éveiller les soupçons ni de don Frédéric, ni d'aucun prince de l'Europe, mais au contraire, en affectant, selon sa politique ordinaire, d'être uniquement occupé de l'avantage

(1) *Fr. Guicciardini*. L. V, p. 260. — Histoire de Louis XII, par Jean de Saint-Gelais, p. 162. Paris, 1622, 4°. — *Fr. Belcarii Comm. Rer. Gall.* Lib. IX, p. 248. — *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. L. I, p. 195. — *Summonte histor. di Napoli*. L. VI, cap. IV, T. III, p. 535. — *Arnoldi Ferroni*. L. III, p. 45.

de l'Église et de la défense de la chrétienté. Il se étoit montré vivement touché des conquêtes que les Turcs avoient faites sur les Vénitiens, dans le Péloponèse et l'Adriatique, et il avoit envoyé au secours des derniers, son meilleur général, Gonzalve de Cordoue, avec une flotte de près de soixante vaisseaux armés à Malaga, qui portoient douze cents chevaux et huit mille fantassins d'élite. Cette armée, qui comme nous le verrons ailleurs, seconda vaillamment les Vénitiens, passa ensuite l'hiver en Sicile, pour être prête à exécuter les desseins secrets de Ferdinand-le-Catholique (1).

Louis XII faisoit plus ouvertement ses préparatifs de guerre, pour exécuter un traité aussi imprudent que honteux, par lequel il introduisoit dans cette Italie dont il étoit maître, un rival qui pourroit un jour l'en chasser. D'Aubigny commandoit son armée, qui étoit forte de mille lances, quatre mille Suisses, et six mille Gascons et aventuriers. En même temps Philippe de Rabenstein, frère du duc de Clèves et gouverneur de Gênes, conduisoit dans le royaume de Naples seize vaisseaux bretons et provençaux, trois caraques génoises, et six mille cinq cents hommes de débarquement (2).

De son côté, don Frédéric qui avoit pris les

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi. L. I, p. 191, 192.*

(2) *Fr. Guicciardini. L. V, p. 265.*

CHAP. C.

1501.

Colonna à sa solde, avoit sous ses ordres sept cents hommes d'armes, six cents cheveu-léger, et six mille fantassins : cependant il mettoit surtout sa confiance dans Gonzalve de Cordoue qu'il savoit en Sicile, à la tête d'une armée composée d'excellentes troupes, et qui lui étoit annoncé par son cousin Ferdinand, comme étant prêt à le défendre. Frédéric pressoit Gonzalve de venir se réunir à lui à Gaète, et il lui faisoit ouvrir toutes les places de guerre de la Calabre, dans lesquelles ce général prétendoit qu'il avoit besoin de mettre des garnisons, pour assurer les positions de son armée. En même temps Frédéric sollicitoit l'empereur des Turcs de défendre un royaume qu'il pouvoit considérer comme le boulevard avancé de son empire. Il envoyoit à Tarente, la plus forte ville de ses états, Ferdinand, son fils aîné, qui étoit encore enfant ; et il alla camper à San-Germano, où il avoit donné rendez-vous aux troupes que lui amenoient les Colonna, et à celles de Gonzalve de Cordoue (1).

Mais le 6 juin 1501, l'armée française étant déjà entrée en deux colonnes dans l'état de l'Église, les ambassadeurs français et espagnols se présentèrent ensemble au pape et au sacré collège, pour leur notifier le traité de partage du

(1) *Er. Guicciardini. Lib. V, p. 265.*

royaume de Naples, signé six mois auparavant par leurs souverains. Ils déclarèrent en même temps que leurs maîtres n'avoient d'autre vue, en se mettant en possession du royaume de Naples, que de se donner plus de moyens pour attaquer en commun l'empire ottoman. Ils demandèrent au pape de seconder une aussi pieuse intention, en accordant à leurs souverains l'investiture des provinces qui étoient échues en partage à l'un et à l'autre. Alexandre VI ne pouvoit qu'applaudir à un arrangement qui devoit établir arbitre entre ses deux puissans feudataires. Il ne publia cependant la sentence qui privoit Frédéric du trône de Naples, que lorsqu'il ne lui resta plus aucun doute sur le succès de la guerre. Elle avoit été prononcée dès le 25 juin, dans un consistoire secret (1).

Ferdinand étoit le plus proche parent de don Frédéric, il étoit son plus intime allié; il lui avoit inspiré une confiance sans mesure; il venoit tout récemment de solliciter et d'obtenir le surnom de Catholique, et il occupoit sans cesse la chrétienté de son zèle hypocrite pour l'avancement de la foi, et la défense de l'Église; aussi son insigne trahison excita-t-elle presque

(1) *Raynaldus Annal. eccles.* T. XIX, 1501, §. 50 à 72, p. 519-527. — *Burchardi Diar. Curia Rom.* p. 2129-2151. — *Fr. Guicciardini.* L. V, p. 266. — *Fr. Belcarri Comment. Rer. Gall.* L. IX, p. 249. — *Scipione Ammirato.* T. XXVII, p. 264.

CHAP. C.
1501. autant l'indignation des étrangers que de de Frédéric lui-même. Gonzalve de Cordoue voulant tromper jusqu'au bout ce malheureux prince, lui écrivit encore pour démentir ce que l'ambassadeur espagnol avoit publié à Rome; et pour déclarer qu'il étoit toujours prêt à se défendre avec son armée, le neveu, et le plus cher allié de son maître. Ces protestations lui servirent à calmer les provinces qu'il vouloit traverser, et à les lui faire occuper plus facilement: ce ne fut qu'après que l'armée française fut parvenue aux frontières du royaume, que Gonzalve avouant sa honteuse commission, envoya six galères à Naples pour ramener les deux vieilles reines, l'une sœur et l'autre nièce de son roi (1).

Les moyens de résistance que Frédéric avoit préparés, n'étoient plus suffisans pour repousser cette double agression. Les Colonna, ses seuls alliés, étoient de leur côté attaqués par Alexandre VI, et ils avoient pris le parti d'abandonner tous leurs châteaux, à la réserve d'Amélia, et de Rocca di Papa, où ils avoient mis garnison (2). La rébellion avoit déjà éclaté à San-Germano, et dans les lieux voisins; non que Frédéric n'y fût aimé plus que les Français, mais ses sujets se refusoient à s'engager avec lui dans

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 267.*

(2) *Idem. — Burchardi Diarium Curie Rom. p. 2129.*

une guerre qui ne leur laissoit aucune espérance. Frédéric, encore incertain sur le parti qu'il devoit prendre, et ne pouvant tenir la campagne, enferma ses troupes dans ses meilleures places, pour se donner le temps de juger sa propre situation. Fabrice Colonna, auquel fut associé le comte Rinuccio de Marciano, récemment entré au service de Naples, fut chargé de la défense de Capoue, avec trois cents hommes d'armes, quelques cheuau-légers, et trois mille fantassins : don Frédéric occupa Averse, avec une autre partie de son armée ; et Prosper Colonna entreprit la défense de Naples (1).

Cependant d'Aubigny, en avançant, avoit livré aux flammes Marino, Cavi, et d'autres châteaux des Colonna, pour punir ceux-ci de ce qu'ils avoient fait tuer à Rome quelques barons napolitains, partisans de la France. Giulio Colonna, qui devoit défendre Montefortino, abandonna cette place d'une manière peu honorable, et l'armée française se trouva maîtresse de toute la frontière jusqu'au Vulturne. Ce fleuve n'auroit pas été facile à passer devant Capoue, mais d'Aubigny se rapprochant des montagnes, le traversa plus près de sa source, et occupa Averse, d'où Frédéric fut obligé de se retirer ; il soumit encore Nola, et tout le pays jusqu'à Naples. Il revint ensuite

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 268.*

CHAP. C.
1501. vers Capoue, et investit cette ville des deux côtés de la rivière à la fois. La garnison repoussa avec vaillance le premier assaut que donnèrent les Français; mais elle éprouva de son côté une perte considérable : elle avoit vu le danger de près, et elle craignoit de succomber dans une seconde attaque; en sorte que le 24 juillet 1501 elle offrit de capituler. Le comte de Calizzo fut admis sur le bastion à une conférence avec Fabrice Colonna, pour traiter des conditions auxquelles la place seroit livrée. La garnison qui depuis huit jours étoit appelée à de veilles continuelles, crut pouvoir se relâcher de sa vigilance, au moment où l'on étoit presque d'accord; et tandis qu'on parloient, les Français pénétrèrent dans l'enceinte de la ville. On assure qu'un des bourgeois leur en ouvrit l'entrée, mais qu'il fut immédiatement après tué par les vainqueurs. Capoue, surprise tandis qu'elle croyoit se rendre, fut traitée avec toute la cruauté qui signaloit alors les guerres des ultramontains en Italie : sept mille habitans furent massacrés dans les rues (1), toutes les propriétés furent pillées, toutes les femmes furent abandonnées à la brutalité des soldats; mais l'horreur qu'ils inspiroient étoit si grande

(1) *Burchardi Diar. Curie Romanæ*, p. 2152. — *Fr. Burchardi Comment. Lib. IX*, p. 250. — *Summonte stor. di Napoli*, L. VI, cap. IV, p. 555.

qu'un très-grand nombre de dames se précipitèrent dans des puits pour se soustraire par la mort au déshonneur. Les églises et les couvens ne furent point épargnés, et tant que les malheureux Capouans eurent quelque chose à perdre, les Français, qui vis-à-vis de ces nouveaux sujets prétendoient représenter le souverain légitime, n'étendirent point sur eux leur protection. Enfin le pillage avoit cessé, le soldat étoit calmé, et la discipline étoit rétablie, lorsqu'on découvrit qu'une tour de la ville avoit servi de refuge à un grand nombre de femmes. César Borgia les fit toutes conduire devant lui, et après les avoir examinées avec soin, il fit choix des quarante plus belles, qu'il envoya dans son palais à Rome pour y former son sérail (1).

Fabrice Colonna, don Hugues de Cardone, et plusieurs autres capitaines distingués, demeurèrent au nombre des prisonniers. Le comte Rinuccio de Marciano, blessé d'une flèche d'arbalète, étoit aussi tombé entre les mains des soldats du duc de Valentinois, mais il mourut dès le second jour, et l'on crut que Vitellozzo Vitelli avoit fait empoisonner ses blessures, se souvenant que la rivalité de ce capitaine avec

(1) *Fr. Guicciardini. L. V, p. 268. — Jacopo Nardi. L. IV, p. 124. — Orl. Malavolti stor. di Siena. P. III, Lib. VI, f. 108.*

CHAP. 6. son frère Paul Vitelli, avoit été une des causes
1501. du supplice de ce dernier (1).

La prise de Capoue porta le dernier coup à la fortune déjà si chancelante de Frédéric. Il abandonna sa capitale qu'il ne pouvoit plus défendre; il s'enferma dans le château Neuf, et il permit aux villes de Naples et de sa côte d'ouvrir, sans coup férir, leurs portes aux Français. La première se racheta du pillage par une contribution de soixante mille ducats. Le 25 août, six jours après l'entrée des Français dans Naples, don Frédéric leur remit lui-même le château Neuf. Il convint avec d'Aubigny de le mettre paisiblement en possession de tout ce qu'il possédoit encore dans la partie du royaume qui étoit échue en partage aux Français, et il ne se réserva que l'île d'Ischia, qui devoit pendant six mois être à l'abri de toute hostilité. Il stipula en même temps une amnistie pour tous ceux qui s'étoient déclarés contre la France, depuis la conquête de Charles VIII, et il réserva aux cardinaux Colonna et d'Aragon, la jouissance de leurs rentes ecclésiastiques dans le royaume (2).

Jamais on n'avoit vu plus d'illustres victimes des révolutions politiques, que n'en rassembla

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 269.*

(2) *Idem, L. V, p. 269. — Jacopo Nardi hist. Fior. Lib. I, p. 125. — Burchardi Diar. Curie Rom. p. 2152.*

alors l'île d'Ischia. Dans son château se trouvoit L. 147. c.
Beatrix d'Aragon, sœur de don Frédéric, d'a- 1501.
bord mariée au grand Mathias Corvins, roi
de Hongrie, puis fiancée à Uladislav, roi de
Bohême. Elle avoit par son crédit fait obtenir
à ce dernier la couronne de Hongrie; mais en
retour il l'avoit répudiée, et il avoit épousé une
autre femme. On y voyoit encore Isabelle, du-
chesse de Milan, nièce de don Frédéric, qui
avoit perdu tout ensemble sa souveraineté, celle
de son père, son mari et son fils; enfin Frédéric
lui-même se trouvoit dans cette forteresse, avec
sa femme et quatre enfans en bas âge. Il ne
demoura pas long-temps il est vrai dans cette re-
traite, où il auroit fait plus sagement d'attendre
les chances d'une nouvelle fortune. Son indigna-
tion contre son cousin Ferdinand d'Aragon étoit
si violente, qu'il aimoit mieux encore se jeter
entre les bras d'un ennemi qui l'avoit toujours
combattu à force ouverte. Il suivit le conseil de
Philippe de Rabenstein, qui étoit arrivé devant
Ischia avec sa flotte; il obtint de lui un sauf-
conduit pour se rendre en France, avec cinq
galères légères, tandis qu'il envoya la meilleure
partie de ses gendarmes à Tarente qui se dé-
fendoit toujours, au nom de son fils aîné. Il
confia le commandement d'Ischia au marquis
del Guasto, et à la comtesse de Francavilla. Il
laissa aussi dans cette île Fabrice et Prosper Co-

lonna, dont le premier avoit été obligé de payer sa rançon aux Français après la prise de Capoue. Louis XII, touché de la confiance de don Frédéric, lui accorda en effet le duché d'Anjou et trente mille ducats de rente, en compensation du royaume qu'il avoit perdu; mais il y mit pour condition que cet hôte illustre ne sortiroit jamais de France; et quoiqu'il ne fut point son prisonnier, et qu'il fût venu sur la foi d'un sauf-conduit, Louis XII le mit sous la garde du marquis de Rothelin qui, avec trois cents hommes, fut chargé de veiller à sa liberté, ou plutôt à son obéissance (1).

La conquête de l'autre moitié du royaume de Naples, par Gonzalve de Cordoue, ne fut pas tout-à-fait si rapide; il l'avoit commencée plus tard et avec moins de forces; il trouvoit aussi plus de résistance dans les habitans. Ceux-ci regrettoient le partage de leur patrie, et puisqu'elle devoit cesser d'avoir un roi pour elle seule, ils auroient préféré du moins passer sous la domination de la France. Cependant, comme leur souverain les avoit abandonnés, et qu'aucun autre prince ne se présentoit pour les dé-

(1) *Summonte hist. di Napoli.* Lib. VI, cap. IV, p. 557. — *Fr. Guicciardini.* L. V, p. 269. — Jean de Saint-Gelais, *hist. d. Louis XII*, p. 163. — *Barthol. Senaregia de reb. Genuens.* p. 573. — *Istor. di Gio. Cambi.* T. XXI, p. 166. — *Roynaldi Annal. eccles.* 1501, §. 74, p. 528. — *Arnoldi Ferroni.* L. III, p. 45.

fendre, ils se soumirent successivement, à mesure que les Espagnols vinrent les sommer de le faire. Les seules villes de Manfrédonia et de Tarente soutinrent un siège; celui de Manfrédonia fut court, mais celui de Tarente fut fort long, encore que Gonzalve de Cordoue le dirigeât lui-même. La ville située dans une île, unie par deux ponts au continent, et pourvue abondamment de vivres, étoit assez forte pour défier long-temps les efforts des assiégeans; et Jean de Guévera, comte de Potenza, gouverneur du jeune Ferdinand, qui y commandoit, se reposant sur la force de la place, évitoit les sorties, les escarmouches, et tous les petits combats qui auroient pu épuiser sa garnison. Enfin Gonzalve de Cordoue, ayant transporté une vingtaine de bateaux armés, dans le bassin de dix-huit milles de circuit, que les Tarentins nomment la Mer intérieure; le comte de Potenza qui de ce côté ne craignoit aucune attaque, et n'avoit élevé aucune fortification, se montra disposé à capituler, d'autant plus que Gonzalve lui fit offrir les conditions les plus honorables et les plus avantageuses. Le général du roi Catholique jura sur l'hostie, de la manière la plus solennelle, qu'il accorderoit au jeune Ferdinand, duc de Calabre, la liberté de se retirer où bon lui sembleroit. La ville fut livrée à cette condition, et le jeune prince se hâta, selon

CHAP. C.

1501.

l'ordre qu'il en avoit reçu de son père, de prendre le chemin de Bitonte, pour se rendre dans la partie du royaume qu'occupaient les Français. Mais à peine fut-il arrivé dans cette ville, qu'il y fut arrêté par ordre de Gonzalve, ramené à Tarente, puis embarqué et envoyé prisonnier en Espagne, malgré ses réclamations et celles de son gouverneur, qui se reprochoit amèrement de l'avoir précipité dans le piège. Gonzalve de Cordoue étoit un homme religieux jusqu'à la superstition et au fanatisme; il se rendoit néanmoins coupable par politique, du plus insigne parjure; mais ayant renoncé à éclairer sa propre conscience, il la remettait à son directeur, et il trouva des théologiens qui lui dirent et qui publièrent pour lui, que le serment qu'il avoit fait, il l'avoit prêté pour son maître, non pour lui-même; en sorte qu'il n'étoit point personnellement lié; et que son maître ne l'étoit pas davantage, puisque Gonzalve s'étoit engagé pour lui à son insu (1).

Ainsi tomba, pour ne plus se relever, cette branche de la maison d'Aragon, qui avoit régné à Naples avec tant de lustre pendant soixante-cinq ans, et qui avoit eu une si grande influence

(1) Paul Jove, qui rapporte ce sophisme, paroît le regarder lui-même comme un argument auquel il n'y a rien à répliquer. *Vita magni Consalvi*. L. I, p. 195 - 199. — *Fr. Guicciardini*. Lib. V, p. 270. — *Fr. Belcarii Comm.* Lib. IX, p. 251.

sur les progrès des lettres italiennes. Frédéric, par sa retraite trop précipitée, s'ôta les moyens de profiter des chances avantageuses que ne pouvoit manquer de lui présenter la discorde entre les monarques rivaux qui s'étoient partagé son royaume. Il mourut en Anjou, le 9 septembre 1504. Son fils don Ferdinand, duc de Calabre, mourut en Espagne, seulement en 1550, après avoir été marié deux fois, mais toujours, d'après la politique espagnole, avec des femmes dont la stérilité avoit été reconnue. Alfonso, le second fils, qui avoit suivi son père en France, mourut à Grenoble en 1515, non sans soupçon de poison; le troisième, César, mourut à Ferrare, à l'âge de dix-huit ans. Parmi les filles du roi Frédéric, la seule Charlotte, mariée au comte de Laval, a laissé une postérité (1).

(1) *Summonte hist. di Napoli*. Lib. VI, cap. IV, p. 557. — *Muratori Annali d'Italia*. Ann. 1501, T. X, p. 7. — Nicolas, comte de Laval, gouverneur et amiral de Bretagne, qui épousa Charlotte, ne laissa qu'une fille, Anne de Laval, mariée à François de la Trémoille : c'est par elle que la maison de la Trémoille a revendiqué des droits sur le royaume de Naples.

CHAPITRE CI.

Guerre dans le royaume de Naples entre Louis XII et Ferdinand-le-Catholique; révolte d'Arezzo; conquêtes de César Borgia; massacre de Sinigallia; bataille de Cérignoles; les Français chassés du royaume de Naples.

1501 — 1505.

CHAP. CI.

1501.

LES ultramontains, qui au commencement du seizième siècle faisoient la guerre en Italie, ne dissimuloient point les sentimens de défiance, de mépris ou de haine qu'ils entretenoient pour la nation qu'ils venoient combattre. Ces sentimens se montrent à découvert dans les écrits des contemporains; et comme les événemens subséquens les ont plus d'une fois justifiés, ils ont contribué à établir dans toute l'Europe un préjugé défavorable contre la nation qui finit par succomber. Cependant, à cette époque, du moins, l'aversion des ultramontains pour les Italiens n'étoit autre chose que la haine commune à tous les barbares contre les nations plus civilisées. Ils sentoient la supériorité d'esprit, de jugement, de connoissances de leurs en-

nemis ; mais ils se révoltoient contre elle. Ils représentoient ces avantages comme nécessairement liés à la dissimulation et à la perfidie ; ils prenoient pour eux-mêmes la palme de la valeur ouverte et celle de la franchise, et ils abandonnoient avec mépris aux Italiens celle de la finesse et de la souplesse. Chaque nation, en se comparant à eux, s'attribuoit des qualités incompatibles avec ces artifices mesquins, partage d'un peuple trop civilisé ; elles parloient tour à tour de la bonne foi teutonique, de la rude franchise helvétique, de l'honneur français, et de la loyauté castillane. Cependant chacune de ces nations sembla prendre à tâche de donner dans le cours de peu de mois, en Italie même, des preuves d'une mauvaise foi que les plus diffamés parmi les politiques italiens n'avoient jamais égalée.

Maximilien d'Autriche, qui avoit la prétention d'être plus encore chevalier que roi, n'avoit pas jusqu'alors pris une part importante aux affaires d'Italie ; ce fut plus tard, et dans ses démêlés avec Venise, qu'il montra surtout son mépris pour ses engagements. Cependant son inconséquence avoit déjà rendu son alliance fatale à tous ceux à qui il l'avoit vendue : elle avoit trompé les Pisans, elle avoit causé la ruine de Louis Sforza, elle venoit encore de contribuer à celle de Frédéric d'Aragon. Ce roi de

CHAP. CI.

1501.

Naples avoit prêté à Maximilien quarante mille florins, sous condition que celui-ci ne feroit aucun accord avec la France sans l'y comprendre. Mais Maximilien, que sa prodigalité insensée mettoit dans la dépendance de tous les événemens, et qui pendant tout son règne ne fit autre chose que donner des paroles pour de l'argent, et les fausser pour une nouvelle somme, consentit, moyennant un subside que lui paya la France, à faire avec celle-ci une trêve de plusieurs mois, sans y comprendre don Frédéric; il donna ainsi à Louis XII le temps d'attaquer le roi de Naples, et de le précipiter du trône (1).

La trahison des Suisses à Novarre, dont Louis Sforza fut victime, laissoit à cette nation peu de sujet de vanter sa loyauté; d'autant plus que cette transaction fut précédée et suivie par plusieurs autres, moins éclatantes pour l'importance des événemens, moins funestes dans leurs conséquences, mais non moins contraires à la fidélité et à l'honneur militaires.

La conduite du gouvernement français avoit été presque toujours entachée par une égale mauvaise foi; il avoit fait commerce de ses alliances avec les Pisans, les Florentins, le duc de Valentinois; il avoit abandonné à leurs en-

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 260.*

CHAP. CI.
1501.

nemis, pour une somme d'argent, ceux à qui il avoit le plus solennellement promis sa protection; et sa constante alliance avec César Borgia l'avoit fait participer à tous les crimes de cet homme perfide. L'Espagne cependant surpassoit toutes les autres puissances, par l'impudence de sa mauvaise foi. Ferdinand-le-Catholique sembloit se faire honneur de ne donner des paroles que pour les fausser, de jouer avec les sermens, comme les enfans avec des osselets, de multiplier les tromperies par-delà même ce que demandoit la réussite de ses projets. Les deux Espagnols, Alexandre VI et César Borgia son fils, fondèrent en quelque sorte par leur exemple la terrible école macchiavélique; le héros même de l'Espagne, Gonzalve de Cordoue, n'évita point à plusieurs reprises le reproche de perfidie.

Mais aucune transaction du siècle ne portoit l'empreinte d'une violation plus perfide de tous les droits, de tous les devoirs, que le traité de Grenade pour le partage de la monarchie de Naples. Aucune ne dévoiloit dans ceux qui le signèrent un plus profond mépris pour les obligations morales et pour celles de l'honneur. Il falloit être aveuglé par la cupidité, pour espérer que l'une ou l'autre partie exécuteroit de bonne foi un accord fondé sur la subversion de toute foi et de tout principe. Une pareille convention

CHAP. CL.
1501. ne pouvoit enfanter que la guerre et non la paix; et en effet, à peine la conquête du royaume de Naples étoit-elle achevée par les deux princes, qui s'étoient accordés pour une trahison, qu'ils commencèrent à s'en disputer les provinces.

Le traité de partage de Grenade avoit été fondé sur l'ancienne division du royaume de Naples en quatre provinces, dont deux avoient été allouées à chaque puissance. La Campanie comprenoit ce que nous nommons aujourd'hui la terre de Labour et les deux principautés; l'Abruzze comprenoit les deux Abruzzes modernes et le comté de Molise. C'étoient les provinces garanties à la France. La Pouille comprenoit la Capitanate, la terre de Bari et celle d'Otrante; la Calabre comprenoit la Basilicate et les deux Calabres modernes. Cependant cette ancienne division des provinces avoit été changée par le roi Alfonse I. Les provinces de la Capitanate et de la Basilicate, séparées l'une de la Pouille, l'autre de la Calabre, n'étoient point désignées clairement par le traité de Grenade, comme devant demeurer au roi d'Espagne. Quelques places de la première avoient été occupées sans réclamation au nom du comte de Ligny, à qui elles avoient été accordées par Charles VIII: d'ailleurs la Capitanate sembloit ne pouvoir être séparé de l'Abruzze; le produit presque entier de ces deux provinces consistoit dans les trou-

peaux voyageurs, qui broutoient en été les pâturages des hautes montagnes de l'Abruzze, et en hiver ceux des plaines brûlées de la Pouille (1). CAP. CI.
1501.

Les hostilités commencèrent à Atripalda, dans la Basilicate; les Français s'y étoient établis, les Espagnols les y surprirent et les en chassèrent. Cependant ni les uns ni les autres n'étoient encore prêts pour une nouvelle guerre. Louis d'Armagnac, duc de Nemours, vice-roi de Naples au nom de Louis XII, consentit à rencontrer Gonzalve de Cordoue dans l'église de Saint-Antoine, entre Atella et Melphi, pour régler les points sur lesquels ils étoient en différend. Ils convinrent que jusqu'à la décision de leurs deux monarques, en éclaircissement du traité, les villes contestées seroient gouvernées en commun par les deux vice-rois, que les drapeaux des deux nations y seroient arborés, et que la gabelle sur le passage des troupeaux, qui produisoit cent mille ducats par année, et qui formoit le revenu le plus net du royaume, mais qui auroit été perdue en entier pour les Français, s'ils avoient renoncé à la Capitanate, seroit partagée entre eux et les Espagnols, par égales parts (2).

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. Lib. I, p. 199. — *Alfonso de Ulloa Vita dell' imp. Carlo V*. L. I, f. 18. Venezia, 1574, 4°. — *Fr. Guicciardini*. L. V, p. 274. — *Fr. Belcarii Comm.* Lib. IX, p. 255.

(2) *Pauli Jovii de Vita magni Consalvi*. Lib. II, p. 201. —

CHAP. CL.

1501.

Cet arrangement favorable aux Français n'avoit été accepté par Gonzalve que parce qu'il se sentoit le plus foible. Il donna le temps d'écrire aux deux cours. Les deux rois confessèrent qu'ils ne connoissoient pas le pays, qu'ils n'avoient point prévu la difficulté qui se présentoit; mais tous deux, sentant bien que le maintien de la paix étoit impossible, au lieu de recommander à leur lieutenant de terminer le différend par un arrangement équitable, l'invitèrent à tirer le plus de parti qu'il pourroit des circonstances, et à expliquer à son avantage tout ce qui seroit demeuré obscur. Tous deux vouloient la guerre, mais les Français furent les premiers prêts. Aussi

1502. Nemours fit-il déclarer le 19 juin 1502 à Gonzalve, que si celui-ci ne lui restituoit pas la Capitanate, les Français se feroient justice à eux-mêmes par les armes; aussitôt après il attaqua l'Atripalda, il s'en empara de nouveau, et il commença en même temps les hostilités sur toute la ligne. Gonzalve, apprenant que les princes de Salerne et de Bisignano s'étoient déclarés pour les Français, et que tout le pays étoit en fermentation, s'échappa de nuit d'Atella, et se retira successivement sur Andria, Bitonto et Barlette; distribuant tout ce qu'il avoit de troupes dans les places fortes, et aban-

donnant les campagnes aux incursions des Français (1).

CHAP. CL

1502.

Gonzalve de Cordoue avoit fait choix de Barlette, pour y rassembler son armée, y attendre les secours d'Espagne, et donner aux Français le temps de s'épuiser par une guerre de postes. Cette ville, bâtie par l'empereur Héraclius, au sud-est de l'embouchure du fleuve Ofanto, avoit été souvent la résidence des plus anciens rois de Naples; son port étoit médiocre, et n'étoit point sûr par tous les vents, et ses vieilles murailles n'étoient point terrassées. Mais Gonzalve y rassembloit ses plus braves soldats, et les barons qui s'étoient déclarés pour l'Espagne. L'ancien parti aragonois lui étoit demeuré fidèle; il n'avoit point partagé dans toute sa vivacité le ressentiment de Frédéric; et tandis que ce roi avoit préféré se livrer à la France, plutôt que se confier à son cousin, presque tous ceux qui l'avoient suivi dans son exil, et particulièrement Prosper et Fabrice Colonna, étoient alors auprès de Gonzalve. L'ancien parti d'Anjou, au contraire, s'étoit partout déclaré pour les Français, et il étoit plus puissant justement dans les provinces qui avoient été cédées à l'Espagne.

Dans le conseil de guerre que le duc de Ne-

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. V, p. 275. — *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. Lib. II, p. 202. — *Alfonso de Ulloa Vita de Carlo V*. L. I, f. 18.

CHAP. CL.

1502.

mours consulta sur son plan de campagne, André Matthieu d'Aquaviva, duc d'Adria, le plus distingué des barons angevins, et dans les lettres et dans les armes, proposa d'assiéger Bari, la ville la plus florissante, et le meilleur des ports que les Espagnols occupassent sur l'Adriatique. Il assuroit que sa conquête entraîneroit celle de Giovenazzo et de Bitonto, et la révolte de toute la province. Mais Isabelle d'Aragon, fille d'Alfonse II, et veuve de Jean Galéaz Sforza, commandoit à Bari, qui lui avoit été donné pour apanage; et les généraux français ressentoient quelque répugnance à s'attaquer à une femme dont ils avoient détrôné le père et le mari, dont ils retenoient le fils prisonnier; à une femme qu'ils avoient rendue si malheureuse, et dont ils respectoient le caractère. Ives d'Allègre et La Palice déclarèrent qu'ils croyoient plus conforme au caractère des chevaliers français, et en même temps aux règles de l'art militaire, d'attaquer Gonzalve lui-même dans la ville où il s'étoit enfermé, de lui refuser le temps d'en augmenter les fortifications, et de profiter de l'impétuosité française pour mettre fin à la guerre sur la brèche même de Barlette (1).

Le duc de Nemours, qui n'avoit ni des talens ni un caractère distingué, se décida, comme

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. Lib. II, p. 205. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V*. Lib. II, f. 18.

font le plus souvent les hommes médiocres, pour un parti moyen entre ceux qui lui étoient proposés; et par une trompeuse prudence, il renonça aux avantages de l'un et de l'autre. En attaquant Bari, il craignit de laisser Gonzalve en liberté; en assiégeant Barlette, il craignit d'avoir à lutter avec les talens d'un grand général, et la vigueur d'une nombreuse armée. Il se décida à former seulement le blocus de cette dernière ville. Louis d'Ars, Châtillon de Formant, et Chandieu ou Chandénier, commandant des Suisses, se rangèrent à son avis. D'Aubigny fut détaché avec un tiers de l'armée française pour envahir la Calabre. Il s'étoit fait aimer et respecter dans cette province pendant la précédente guerre, par la justice et la douceur de son gouvernement; et en effet, aussitôt qu'il y fut rentré, les princes de Salerne et de Bisignano, de la maison de San-Sévérino, et le comte de Miléto, se rangèrent sous ses drapeaux; toutes les villes, et même Cosenza, capitale de la province, ouvrirent leurs portes aux Français, et les accueillirent comme des libérateurs; les garnisons et les magistrats espagnols se retirèrent en Sicile, et d'Aubigny étendit sa domination jusqu'au détroit de Messine (1).

Pendant ce temps, le duc de Nemours pre-

(1) *Pauli Jovii de Vita magni Consalvi*. Lib. II, p. 204. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V*. Lib. I, f. 19.

noit des positions autour de Barlette ; il s'emparoit de tous les châteaux du voisinage, il cherchoit à couper à Gonzalve les vivres et les communications avec le reste du royaume ; il ne conduisoit ses troupes qu'à des escarmouches qui ne pouvoient rien décider, et il répétoit la faute dans laquelle plus d'un général français est tombé, celle de laisser languir le soldat, de lui faire contracter de l'ennui et de l'impatience, et de dissiper ainsi sans fruit cette ardeur et cette impétuosité nationales qui lui auroient assuré la victoire.

Tandis que les deux généraux évitoient les batailles rangées et les actions meurtrières, l'un par prudence, et l'autre par impéritie, les deux armées, dont toute la cavalerie étoit composée d'une courageuse noblesse, changeoient la guerre en tournois et en défis pour des combats en champ clos. Les gendarmes français, en reconnoissant la bravoure de l'infanterie espagnole, méprisoient la cavalerie, qu'ils regardoient comme formée à l'école des Maures, et plus propre à caracoler qu'à combattre. Les Espagnols leur répondoient qu'à armes égales et en nombre égal, ils ne craignoient pas les Français. Un combat de onze chevaliers contre onze fut résolu. Du côté des Français on remarquoit, parmi les champions, Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, et Fran-

çois d'Urfé, seigneur d'Orose; du côté des Espagnols, Diego de Vera et Diego Garcia de Padredès. Les Vénitiens, qui commandoient à Trani, et qui observoient une exacte neutralité entre les deux armées, accordèrent le champ clos, et nommèrent les juges du combat. Il devoit se terminer au coucher du soleil, et ceux qui seroient renversés de leurs chevaux ou chassés de la lice ne devoient plus y prendre aucune part. Dès le premier choc, sept Français furent renversés ou leurs chevaux tués; mais les quatre restans, savoir, Bayard, Orose, Torcy, lieutenant de La Palice, et Montdragon, s'enfermant comme dans un rempart derrière les chevaux de leurs compagnons, qui étoient couchés sur le champ de bataille, s'y défendirent avec tant de valeur et tant de constance, qu'après six heures d'efforts inutiles, le soleil s'étant couché, les juges du combat séparèrent les combattans, et déclarèrent la gloire égale entre eux (1).

Les deux nations avoient arrêté un cartel pour les prisonniers, et elles se faisoient un point d'honneur de les traiter humainement. Don Alonzo de Sotomayor, qui avoit été prisonnier du chevalier Bayard, se plaignit d'avoir

(1) *Pauli Jovii Vita Consalvi*. L. II, p. 205. — *Mémoires du cheval. Bayard*. T. XV, chap. XXIII, p. 56. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V*. Lib. I, f. 19.

CHAP. CL.
1502.

été détenu par lui avec trop de sévérité. Bayard assuroit qu'il ne l'avoit resserré, qu'après que Sotomayor eut tenté de s'évader, malgré sa parole donnée. Les deux chevaliers vidèrent leur querelle dans un combat en champ clos, où Sotomayor fut tué; et les Espagnols eux-mêmes applaudirent à la victoire du guerrier qu'ils respectoient; ils la considérèrent comme un jugement de Dieu contre leur compatriote (1).

Ces combats en champ clos, ces égards chevaleresques entre les guerriers des deux armées ne s'étendoient qu'aux gentilshommes; les fantassins roturiers n'en étoient pas traités avec moins de cruauté, les paysans n'en étoient pas dépouillés avec moins de barbarie. Cependant Gonzalve ajoutoit chaque jour de nouvelles fortifications à Barlette; et Nemours, qui avoit négligé de l'attaquer à vive force au premier moment, n'auroit plus pu désormais le faire avec aucune chance de succès. Il se contenta de soumettre les places environnantes, Cérignoles, l'ancien château de Géryon, qui avoit résisté à Annibal, et où Zarate et d'Acunha commandoient aux Espagnols, et Canosa, dont Pietro Navarro avoit entrepris la défense. L'un et

(1) *Pauli Jovii Vita Consalvi*. Lib. II, p. 206. — *Arnoldi Ferroni*. Lib. III, p. 45. — *Mém. de Bayard*, Chap. XIX-XXII, p. 15 et seq. — *Alf. Ulloa*. L. I, f. 19.

l'autre siège fut soutenu avec bravoure; mais Gonzalve reconnoissant que ces garnisons devroient enfin succomber, et ne voulant point s'exposer à perdre d'aussi bons officiers et d'aussi braves soldats, leur donna ordre d'évacuer ces deux villes, et de se retirer à Barlette (1).

Il y avoit déjà plusieurs mois que Gonzalve contenoit son armée dans les murs d'une ville pauvre, et qui lui offroit peu de ressources. La cour d'Espagne, avec sa lenteur ordinaire, n'avoit encore rien fait pour le secourir. Il n'avoit plus d'argent, plus d'habits, presque plus de vivres et plus d'armes pour ses soldats; mais il avoit su leur inspirer une telle affection, il avoit si bien connu le caractère espagnol, et il avoit mis si habilement à profit l'orgueil, la constance et la sobriété nationales, qu'au milieu de tant de privations, ses soldats ne donnèrent aucun signe d'impatience, d'indiscipline ou de découragement. Enfin un vaisseau de Sicile apporta à Gonzalve les blés dont il avoit le plus pressant besoin; un autre lui apporta de Venise des armes, des habits, des souliers, dont sa troupe étoit absolument dépourvue; il acheta tous ces objets sur le crédit d'Isabelle d'Aragon et des plus riches marchands de Bari, et tandis

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. L. II, p. 207. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V*. L. I, f. 20.

CHAP. CL.
1502.

qu'il étoit absolument sans argent, il persuada à ses guerriers, qu'un coffre qu'il leur montrait étoit encore plein d'or, et qu'il le réservoir pour leur payer leur solde le lendemain de la bataille (1).

La campagne toute entière de 1502 se consuma de cette manière. Cependant le duc de Nemours, avant de distribuer ses troupes dans leurs quartiers d'hiver, les ramena au pied des murs de Barlette, et invita Gonzalve, par un héraut d'armes, à venir se mesurer avec lui en rase campagne. Gonzalve le remercia de son offre; mais lui fit dire qu'il auroit plus d'obligation encore à Nemours, s'il obtenoit de lui d'attendre sa propre convenance, d'autant plus que ce n'étoit pas son usage de prendre conseil de son ennemi sur le moment où il étoit opportun de se battre ou de ne se battre pas. Nemours, satisfait d'avoir terminé la campagne par cette bravade, se retira vers Canosa; et ne conservant aucune crainte d'un ennemi qui refusoit le combat, il marcha dès-lors avec peu d'ordre, laissant ses bataillons s'écarter à une grande distance l'un de l'autre. Tout à coup Diégo de Mendoza, qui l'avoit suivi avec Prosper Colonna, tomba sur l'arrière-garde, l'enveloppa avec sa

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. L. II, p. 209. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* L. I, f. 20. — *Fr. Guicciardini*. Lib. V, p. 295.

gendarmerie italienne, et lui fit un grand nombre de prisonniers (1).

CHAP. CI.

1502.

Parmi ceux-ci se trouvoit Charles Hennuyer de la Mothe, officier français distingué qui, avec ses compagnons d'infortune, fut invité le lendemain à un festin chez Mendoza, dont il étoit prisonnier. Le capitaine espagnol, en rendant justice à la valeur française, attribua tout le succès du combat de la veille à l'intrépidité et à la précision des manœuvres de la cavalerie italienne, commandée par Prosper Colonna. Les Français vouloient bien partager avec les Espagnols la palme de la valeur; mais être comparés aux Italiens, leur paroissoit un affront intolérable. La Mothe se récria sur ce que les Italiens, tant de fois vaincus, ne pouvoient, avec aucune sorte d'armes, dans aucune sorte de combats, être égaux aux Français. Il ne se refusa point à répéter le lendemain, et de sang-froid, ces paroles injurieuses devant Prosper Colonna, qui l'avoit interpellé pour le faire, et qui en réponse lui donna un démenti. L'honneur des deux nations parut intéressé à cette querelle privée; les deux généraux consentirent à en appeler solennellement à la décision des armes. Treize Italiens et treize Français, armés de toutes pièces, durent se rencontrer en champ clos, pour com-

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*, Lib. II, p. 210. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V*, Lib. I, f. 20 v.

CHAP. CI.

1502.

battre à outrance. Le champ fut choisi à égale distance, entre Barletta, Quadrata et Andria; on lui donna un huitième de mille en carré, et il fut marqué simplement avec un sillon de charrue : cependant il fut convenu que quiconque seroit poussé hors de cette enceinte, seroit reconnu pour vaincu, et ne pourroit plus prendre part à la bataille. Les deux généraux en chef, qui avoient consenti à une trêve, s'étoient avancés, avec les deux armées rangées en bataille, pour la garde du champ clos. Les champions avoient été choisis avec soin, mais surtout du côté italien, l'honneur national y paroissant plus particulièrement intéressé. Aux termes du défi de La Mothe, chaque parti devoit s'armer à sa volonté et comme il croiroit devoir le faire pour son avantage, en sorte que les armes n'étoient point égales. Les Italiens avoient des lances plus longues d'un pied, et ils avoient de plus planté sur le champ de bataille, deux épieux en réserve pour l'usage des cavaliers qui se trouveroient démontés. Les vaincus devoient demeurer prisonniers des vainqueurs, à moins qu'ils ne se rachetassent chacun au prix de cent écus d'or.

1503.

Ce combat, auquel les Italiens attachèrent plus d'importance qu'à aucune bataille rangée, fut livré le 13 février 1503. Leurs champions avoient été choisis parmi les gendarmes de Prosper Colonna; mais celui-ci avoit eu soin d'en prendre

quelqu'un dans chacune des régions de l'Italie. Les vœux des généraux, de l'armée, du peuple, les accompagnèrent; et l'on ne doit pas s'étonner qu'une nation opprimée, bien plus divisée que vaincue, et qui répandoit son sang pour les étrangers, sans trouver l'occasion de le verser pour sa propre indépendance, ait embrassé avec ardeur une chance de sauver son honneur, lorsque tout le reste étoit perdu, ou qu'elle ait accueilli avec des transports de joie et d'enthousiasme les champions qui le défendirent. Ces champions furent victorieux. Au lieu de donner carrière à leurs chevaux, comme leurs adversaires, ils les attendirent de pied ferme, et les trompant ainsi sur l'espace qu'ils devoient parcourir, ils les mirent en désordre. Quelques chevaux français s'emportèrent, passèrent le sillon, et leurs cavaliers furent exclus du combat. D'autres cavaliers furent renversés par les lances plus longues des Italiens, sans pouvoir les atteindre à leur tour. Deux cavaliers italiens, démontés au premier choc, saisirent les épieux mis en réserve, et abattirent plusieurs chevaux français. Un seul Français fut tué; ses camarades, renversés les uns après les autres, se rendirent successivement aux Italiens, qui les faisoient prisonniers, et après une lutte obstinée, ils se reconnurent pour vaincus, et furent emmenés en triomphe à Barlette: aucun d'eux n'avoit

CHAP. CI. apporté les cent écus convenus pour sa rançon,
1505. parce que aucun n'avoit cru à la possibilité de sa défaite (1).

1501. Tandis que les généraux français conservoient leur supériorité dans le royaume de Naples, plus par l'avantage du nombre que par celui des talens, leurs frères d'armes n'étoient pas sans inquiétude dans le duché de Milan. Les fils de Louis-le-Maure s'étoient réfugiés auprès de Maximilien, roi des Romains. Ce prince avoit épousé leur cousine; il étoit lié par l'amitié aussi-bien que par des traités avec leur père; il avoit de tout temps ressenti contre la France une jalousie qui n'attendoit que l'occasion pour éclater. Il n'avoit point reconnu les prétentions de la maison d'Orléans, il refusoit à Louis XII l'investiture du duché de Milan, et par ce refus, suivant le droit féodal, il invalidoit sa conquête. Le ministère français n'avoit jamais pu obtenir de Maximilien que des trêves de quelques mois; il les avoit toutes achetées à prix d'argent. Il craignoit à toute heure que l'empereur n'envahît la Lombardie, et ne mît le royaume de

(1) Tous les historiens italiens ont parlé de ce combat avec complaisance marquée et de longs détails. *Fr. Guicciardini*, Lib. V, p. 296-298. — *Pauli Jovii Vita magni Constantini*, Lib. II, p. 211-214. — *Ejusd. Vita di Pompeo Colonna*, p. 554. — *Summonte istor. di Napoli*, L. VI, cap. IV, p. 542-552. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, l. 21. — *Arnoldi Ferroni*, Lib. III, p. 47.

Naples en danger. Le cardinal d'Amboise, premier ministre de Louis XII, étoit déterminé à ne rien épargner pour conserver la paix avec Maximilien; il se rendit à Trente, pour avoir avec lui une conférence. Louis XII n'avoit pas de fils, Amboise offrit la fille de ce roi, madame Claude de France, en mariage au petit-fils de Maximilien, Charles, fils de Philippe et de Jeanne de Castille, qui venoit à peine de naître. Ces deux époux enfans devoient avoir pour apanage le duché de Milan, dont Maximilien donneroit l'investiture. Philippe, souverain des Pays-Bas, avoit été éclairé par l'intérêt de ses industrieux sujets; il desiroit conserver la paix avec la France, et il se chargeoit avec zèle du rôle de médiateur entre Maximilien son père, et Louis XII son redoutable voisin. La négociation entamée longtemps avant la conférence de Trente, sembloit donc en bon train: le cardinal d'Amboise y avoit joint le projet de réformer l'Église dans son chef et dans ses membres, et il croyoit par là s'ouvrir une voie au souverain pontificat. Aussi se rendit-il facile sur toutes les conditions accessoires, et promit-il entre autres la mise en liberté de Louis Sforza, du cardinal Ascagne, et de tous les prisonniers milanois. Mais la question principale n'étoit pas facile à régler. Louis XII pouvoit encore avoir un fils, et il ne vouloit pas le déshériter par avance en faveur

CHAP. CI.

1501.

de sa fille. Jamais l'empereur ne voulut consentir à la réserve que Louis vouloit faire de ce droit contingent, et la conférence fut rompue, sans autre résultat que d'avoir prolongé la trêve de quelques mois (1).

1502.

Cependant Maximilien, qui se croyoit appelé à faire revivre tous les droits des maisons de Saxe ou de Hohenstauffen sur l'Italie, y envoya deux ambassadeurs, le marquis Hermès Sforza et le prévôt de Brixen, pour revendiquer les prérogatives de ses prédécesseurs. Ils firent leur entrée à Florence le 21 février 1502. Ils exposèrent à la seigneurie que leur maître se préparant à venir prendre la couronne impériale à Rome, pour aller ensuite combattre les Turcs, il demandoit à leur république, comme membre de l'empire, et en conséquence de ses antiques obligations, de payer cent mille florins pour les frais de l'expédition, moitié comptant, et moitié au passage du monarque, et à ce prix il se déclaroit prêt à mettre en oubli la prédilection que les Florentins avoient toujours montrée pour la maison de France (2).

Les Florentins désiroient fort peu traiter avec Maximilien, surtout à des conditions si onéreuses; mais l'apparence seule de cette né-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. V, p. 271.

(2) *Idem*, p. 275. — *Jacopo Nardi hist. Flor.* L. IV, p. 127.
— *Scipione Ammirato*. L. XXVII, p. 265.

ociation leur fut avantageuse. Louis XII, de-
 vis la malheureuse expédition de M. de Beau-
 mont, ne leur avoit point pardonné les torts
 qu'il avoit eus lui-même : il leur avoit retiré
 sa protection, et les avoit abandonnés aux in-
 trigues du duc de Valentinois. Il craignit enfin
 que les Florentins délaissés ne cherchassent
 dans Maximilien un nouveau protecteur ; il con-
 sentit, le 16 avril, à signer avec eux un traité,
 par lequel, moyennant un subside annuel de
 quarante mille florins, il garantissoit pendant
 trois ans leurs possessions actuelles, les lais-
 sant à leurs propres efforts pour recouvrer celles
 qu'ils avoient précédemment perdues (1).

Le nom seul de la protection de France étoit
 pour la république une puissante sauvegarde ;
 il la garantissoit des attaques ouvertes de César
 Borgia, qui, entourant déjà sa frontière, et te-
 nant sous les armes une redoutable gendar-
 merie, menaçoit à toute heure son existence
 même. Borgia, maître de la Romagne, arbitre
 suprême de tout l'état de l'Église, venoit encore
 de fortifier sa maison par une puissante alliance.
 Le 4 septembre 1501, il avoit fait épouser sa
 sœur Lucrece, à Alfonso fils aîné du duc de

(1) *Scipione Ammirato*. Lib. XXVII, p. 266. — *Jacopo Nardi*. Lib. IV, p. 128. — *Francesco Guicciardini*. Lib. V, p. 270.

CHAP. CI.
1502.

Ferrare; et le 5 janvier 1502, Lucrece éloit partie de Rome pour sa nouvelle cour (1).

Le duc de Ferrare avoit vu César Borgia attaquer successivement tous les vicaires pontificaux; il l'avoit vu secondé par la France, ménagé par les Vénitiens, et ne trouvant d'obstacle nulle part. Il ne savoit point si son tour à lui-même n'alloit pas bientôt venir, et il se mit avec empressement à l'abri des attaques d'un voisin si puissant en même temps et si perfide, par une alliance que l'illustre maison d'Este devoit, il est vrai, trouver bien honteuse. Lucrece Borgia, toute jeune qu'elle étoit, avoit déjà été mariée trois fois. Son père avant d'être parvenu au pontificat, l'avoit donnée à un gentilhomme napolitain, lorsqu'elle n'étoit point encore nubile. Mais après avoir été fait pape, il prononça son divorce, pour la marier à Jean Sforza, seigneur de Pésaro. Bientôt les Borgia trouverent que l'alliance d'un si petit prince n'étoit plus assez brillante pour eux, et le pape prononça en 1497 un second divorce, pour marier sa fille l'année suivante à Alfonso d'Aragon, duc de Biségia, prince de Salerne, et fils naturel d'Alfonse II de Naples (2). Sur ces entre-

(1) *Diario Ferrarese*. T. XXIV, p. 597-405. — *Petri Bembi Hist. Venetæ*. L. VI, p. 128. — *Burchardi Diar. Curie Rom.*, p. 2155 et 2156.

(2) *Burchardi Diar. Curie Romanæ*, p. 2096.

tes; le royaume de Naples fut conquis par les Français; le prince de Biséglija qui n'avoit que sept ans au moment de son mariage, au lieu d'être le neveu d'un grand roi, ne fut plus que celui d'un proscrit. Les Borgia n'avoient jamais prétendu être fidèles à ceux que la fortune abandonnoit. Le 15 juillet 1501, le troisième époux de Lucrece fut assassiné sur l'escalier de la basilique de Saint-Pierre. Toutes poursuites furent interdites contre ses meurtriers; et comme il ne mouroit pas assez tôt de ses blessures, il fut étranglé dans son lit le 18 août (1). Les désordres de la vie privée de Lucrece, passaient encore le scandale de ses mariages et de ses divorces: le public l'accusoit d'avoir été la maîtresse et de son père et de ses frères; on l'avoit vue présider aux repas honteux de courtisanes, et aux fêtes scandaleuses par lesquelles Alexandre souilloit le Vatican; au lieu de tournois elle y instituait des luttes de libertinage; elle jugeoit par ses yeux les combats, et elle distribuoit des prix aux vainqueurs (2).

Lucrece porta cent mille ducats de dot à son second époux, la cession de quelques fiefs ecclésiastiques en Romagne, et la protection du pape pour la

(1) *Burchardi Diar.* p. 2122, 2123. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. IV, p. 126. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1501, § 21, p. 611.

(2) *Burchardi Diar. Curie Rom.* p. 2154.

maison d'Este, qui valoit plus que tous avantages. En retour, l'alliance du duc de Romagne couvroit le nouveau duché de Romagne sur la frontière par laquelle il étoit le plus vulnérable, et elle laissoit à César Borgia la possibilité de tourner toutes ses forces et toute son attention vers la Toscane et l'Ombrie. Il partit de Rome le 13 juin 1502, pour se rapprocher de ces provinces (1).

Dès le 1^{er} mai de l'année précédente, le pape avoit prononcé en consistoire une sentence contre Jules-César de Varano, seigneur de Camérino, par laquelle, en punition du meurtre de son frère Rodolphe, et de l'asile qu'il avoit accordé aux exilés et aux rebelles de l'état de l'Église, Varano étoit privé de son fief, et la petite principauté de Camérino étoit réunie à la chambre apostolique (2). Le duc de Valentinois, arrivé sur les frontières de Pérouse, annonça qu'il vouloit mettre cette sentence à exécution. Il envoya le duc de Gravina Orsini, et Olivérotto de Fermo ses lieutenans, ravager la marche de Camérino. En même temps, il demanda à Guid'Ubaldo de Montefeltro, seigneur d'Urbain, de lui prêter ce qu'il avoit d'hommes d'armes et d'artillerie. Guid'Ubaldo qui n'avoit aucun différend avec le pontife, et aucun motif

(1) *Burchardi Diar. Curie Rom.* p. 2158.

(2) *Raynaldi Annal. eccles.* 1501, §. 17, p. 508.

défiance, s'empessa d'obéir, pour ne pas se compromettre avec un si redoutable voisin. Mais le pape, s'étant fait livrer tous les moyens de défense du duc, conduisit à l'improviste ses troupes dans le duché d'Urbin, et s'empara le même jour de Cagli, une des quatre villes de cet état. Guid'Ubaldo épouvanté, s'enfuit sans faire aucune résistance; il se retira à Ravenne, en habit de paysan, et de là il passa à Mantone; son petit-fils François-Marie de La Rovère, préfet de Rome et seigneur de Sinigallia, s'enfuit en même temps, et César Borgia ne trouva aucun obstacle à réduire en sa puissance tout le duché d'Urbin, à la réserve des forteresses de San-Léo et de Maiolo (1).

C'est ici une des occasions assez rares où l'existence de la république de San-Marino est remarquée par les historiens. Deux villages vers le sommet de la montagne du Titan, composent tout ce petit état, qui s'étoit conservé libre jusque alors, mais sous la protection du duc d'Urbin. Les habitans, effrayés de la ruine de leur protecteur, offrirent aux Vénitiens de se donner à eux, s'ils vouloient les défendre contre César Borgia; mais les Vénitiens n'osèrent pas

(1) *Fr. Guicciardini*, Lib. V, p. 278. — *Burchardi Diar. Curia Rom.*, p. 2158. — *Petri Bembi hist. Ven.* L. VI, p. 150. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 152. — *Ist. di Giov. Cambi*, p. 179.

CHAP. CI.
1502. les accepter. Borgia, d'autre part, leur demanda
seulement de recevoir un podestat de ses mains ;
les citoyens de San-Marino y consentirent ; ils
profitèrent ensuite des premières révolutions
de la Romagne, pour se remettre en liberté (1).

Pendant que Valentinois conquéroit le duché
d'Urbin, et surveilloit les révolutions qui écla-
toient en Toscane, son lieutenant Vitellozzo
Vitelli, seigneur de Città di Castello, avoit lié
une conspiration avec quelques citoyens d'A-
rezzo, pour se faire livrer cette ville. Guillaume
des Pazzi, qui étoit commissaire de la républi-
que florentine, la découvrit, et fit arrêter deux
des plus coupables ; mais le parti des rebelles
étoit plus nombreux qu'il ne l'avoit supposé ;
toute la ville prit les armes pour les délivrer, le
commissaire lui-même fut à son retour fait pri-
sonnier avec tous ses officiers ; les Arétins pro-
clamèrent ce même jour, 4 juin 1501, le réta-
blissement de leur ancienne république, et ils
entreprirent le siège de leur citadelle (2).

Cosimo des Pazzi, évêque d'Arezzo, et fils
du commissaire, s'étoit enfermé dans cette for-
teresse ; il fit demander en hâte des secours

(1) *Petri Bembi hist. Venetoe. Lib. VI, p. 150.* — *Melchiorre Delfico Memorie storiche di San-Marino, Cap. VI, p. 175.*

(2) *Jacopo Nardi hist. Fior. L. IV, p. 129.* — *Istor. di Giou. Cambi. T. XXI, p. 177.* — *Scipione Ammirato. Lib. XXVII, p. 267.*

Florence, mais ceux des rebelles étoient plus
 rochés : Vitellozzo Vitelli entra presque
 dans Arezzo avec les gendarmes de Città
 Castello. Jean-Paul Baglioni, seigneur de
 Pérouse, le suivit de près, conduisant avec lui
 Fabio, fils de Paul Orsini, et les deux Médicis,
 Pierre et son frère le cardinal, toujours prêts
 à s'engager avec tous les ennemis de leur patrie.
 Pandolphe Pétrucci leur envoya de Siemie de
 l'argent et de l'artillerie, et le 18 juin la cita-
 delle d'Arezzo, qui n'avoit pu être secourue, se
 rendit à eux (1).

Tous les capitaines qui avoient concouru à la
 révolte d'Arezzo, Vitellozzo, les Orsini, Ba-
 glioni et Pétrucci, étoient à la solde du duc de
 Valentinois; et si celui-ci n'avoit pas eu de part
 au complot, du moins il sembloit se tenir prêt
 pour en recueillir les fruits; mais comme il étoit
 sur le point d'entrer en Toscane, il reçut com-
 munication du traité de protection, signé le
 16 avril, entre le roi de France et la république,
 et une prohibition formelle de Louis XII, de
 molester les Florentins. Il se crut obligé d'obéir,
 du moins en apparence, et il se contenta de faire
 passer secrètement à Vitellozzo tous les gen-

(1) *Franc. Guicciardini*. Lib. V, p. 275. — *Burchardi Diar.*
 p. 2158. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 150. — *Orlando Malavolti*
stor. di Siena. P. III, L. VI, f. 108 v.

darmes dont il pouvoit disposer (1). En même temps il tourna ses forces du côté de Camerino; il entra dans cette ville par surprise; il se rendit maître de la personne de Jules César de Valeriano et de deux de ses fils, et il les fit aussitôt étrangler (2).

Vitelozzo cependant avoit sous ses ordres huit cents hommes d'armes et trois mille fantassins; il prenoit le titre de général de l'armée de l'Église, et il poursuivoit la guerre contre Florence. Comme toutes les moissons étoient sur pied, les paysans, de peur de les exposer à être brûlés, n'osoient faire aucune résistance; aussi Vitellozzo ne trouva-t-il point de difficulté à se rendre maître de Monte San-Sovino, de Castiglione Arétino, de Cortone, et de toutes les places fortes du Val de Chiana (3). S'il avoit poussé immédiatement dans le Casentin, il seroit parvenu jusqu'aux murs de Florence: aucune armée n'étoit prête pour lui résister, les

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 277.* — *Jacopo Nardi hist. Fior. Lib. IV, p. 152.* — *Orlando Malavolti stor. di Siena. P. III, L. VI, f. 109.* — *Paulo Giovio Vita di Leone X. L. I, p. 79.* — *Fr. Belcarri Comment. L. IX, p. 254.*

(2) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 279.* — *Burchardi Diarium, p. 214t.* — *Scipione Ammirato. L. XXVII, p. 268.* — *Jacopo Nardi. L. IV, p. 154.*

(3) *Jacopo Nardi hist. Fior. L. IV, p. 151.* — *Istor. di Giov. Cambi. T. XXI, p. 178.* — *Scipione Ammirato. Lib. XXVII, p. 267.*

fantassins rassemblés à Quarata, au moment de la révolte d'Arezzo, avoient été frappés d'effroi par la reddition des châteaux de la Val de Chiana, et ils s'étoient tous dissipés. Mais Vitellozzo se soucioit fort peu de rétablir les Médicis à Florence, tandis qu'il pouvoit espérer de garder toute conquête qu'il feroit dans le voisinage de son petit état de Città di Castello. Au lieu donc d'avancer, il planta ses batteries d'abord devant Anghiari, et ensuite devant Borgo San-Sepolcro, et il se rendit maître de ces deux places. Les Florentins d'autre part avoient recouru dès le commencement de cette guerre à Chaumont d'Amboise, gouverneur du Milanez, pour lui demander les secours auxquels Louis XII étoit obligé. Déjà deux cents lances françaises, commandées par le capitaine Imbault, étoient arrivées à Florence, deux cents autres approchoient. Vitellozzo, qui venoit de faire sommer le château de Poppi, averti de leur approche, se retira immédiatement, et s'enferma dans Arezzo (1).

Vitellozzo ne s'étoit point engagé dans cette entreprise sans l'agrément du duc de Valentinois; mais dès que celui-ci avoit vu qu'elle étoit réellement la colère du roi de France, que

(1) *Fr. Guicciardini*. L. V, p. 279. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 131. — *Scipione Ammirato*. Lib. XXVII, p. 267. — *Paolo Giovia Vita di Leone X*. Lib. I, p. 80. — *Fr. Belcarri*. Lib. IX, p. 255.

CHAP. CL.
1502.

les plaintes élevées par l'Italie entière contre lui avoient ébranlé Louis XII à son arrivée à Asti, et l'avoient enfin déterminé à mettre des bornes à son ambition ; que ce roi avoit envoyé à Palme Louis de La Trémouille avec deux cents lances et un gros train d'artillerie, qu'il y faisoit marcher trois mille Suisses, et qu'il s'appretoit à forcer au repos les capitaines trop turbulens de l'état de l'Église, le duc de Valentinois se hâta de désavouer son lieutenant ; il le menaça même de l'attaquer de son côté à force ouverte, et Vitellozzo qui savoit bien qu'il n'avoit à attendre de son patron ni pitié ni bonne foi, qui venoit de voir par l'exemple du duc d'Urbain et du seigneur de Camérino, jusqu'où pouvoient aller sa cruauté et sa perfidie, trembloit d'être sacrifié par lui. Pour sortir avec quelque honneur de son expédition, il se hâta de traiter avec le capitaine Imbault ; il lui remit le 1^{er} août Arezzo, et tout ce qu'il avoit conquis en Toscane, se soumettant au jugement du roi de France, sur le sort de cette province (1).

La colère de Louis XII contre César Borgia, sembloit annoncer une révolution rapide dans l'état de l'Église ; tous les ennemis de cet homme

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 280. — Machiavelli de' Discorsi sopra Tito-Livio. Lib. I, cap. 58, p. 167. — Jacopo Nardi hist. Fior. L. IV, p. 155. — Istor. di Grov. Cambi. T. XXI, p. 180. — Scipione Ammirato. Lib. XXXVII, p. 268.*

cruel et perfide, toutes les victimes échappées à ses précédentes trahisons, tous ceux qui craignoient d'y succomber bientôt, s'étoient réunis à Asti auprès du roi de France, pour le solliciter de délivrer et du père et du fils, l'Église ainsi que l'humanité. Mais de leur côté, Alexandre et César Borgia ne restoient point inactifs. Ils envoioient auprès de Louis et du cardinal d'Amboise leurs négociateurs les plus habiles. Ils savoient que ce cardinal aspiroit au souverain pontificat, que pour s'y élever il avoit besoin de faire entrer de nouvelles créatures à lui dans le sacré collège; et Alexandre VI lui promit en effet de faire une promotion toute de son choix; il lui confirma pour dix-huit mois le titre de légat à *latere* en France, et il flatta sa vanité en lui faisant jouer le rôle de protecteur de l'Église. Le cardinal d'Amboise, gagné par les Borgia, représenta alors à Louis XII qu'il ne pouvoit placer aucune confiance dans ses négociations avec Maximilien; que les prétentions de quatre cantons sur Bellinzona pouvoient amener une brouillerie avec tout le corps helvétique; que la guerre de Naples avec les rois d'Espagne pouvoit devenir inquiétante; que les Vénitiens, toujours occupés de la guerre des Turcs, voyoient les progrès de la France avec jalousie; que le pape et son fils étoient enfin les seules puissances de l'Italie qui eussent une armée, un trésor, et

CHAP. CL.

1502.

une position digne d'être achetée. Aussitôt que César Borgia sut que Louis XII s'étoit laissé apaiser par ces considérations politiques, il partit en poste de Rome, le 3 août 1502, et il se rendit à Milan auprès du roi (1). Louis XII l'y reçut avec des honneurs et des témoignages d'affection, désespérans pour ceux qui avoient imploré justice contre lui. L'alliance entre la France et la maison Borgia fut confirmée; les troupes françaises envoyées en Toscane furent rappelées; la république de Sienne et Pandolfe Pétrucci, en payant quarante mille ducats, furent reçus de nouveau sous la protection de la France; deux mille Suisses et deux mille Gascons reçurent ordre de passer dans le royaume de Naples, pour y joindre le duc de Nemours; et Louis XII, content d'avoir réglé ainsi les affaires d'Italie, en repartit au mois de septembre, pour retourner en France (2).

Les conditions de la nouvelle alliance de Valentinois avec le roi, ne furent connues qu'après le départ de celui-ci, mais elles excitèrent une indignation universelle. Louis XII, s'associant à ses perfidies, lui prêtoit trois cents lances fran-

(1) *Burchardi Diar. Curie Rom.* p. 2142. — *Jacopo Nardi.* L. V, p. 156. — *Fr. Belcarii Comment. Rer. Gallie.* L. IX, p. 256.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. V, p. 282. — *Jacopo Nardi.* L. IV, p. 158. — *Agost. Giustiniani.* L. VI, f. 258.

çaisés pour les continuer. Il n'avoit point réclamé en faveur du prince de Piombino et du duc d'Urbin, tous deux ses alliés, et qui tous deux avoient fourni leurs petits contingens à ses armées. Il étoit de même allié à Jean Bentivoglio, et il avoit reçu en argent le prix de la protection qu'il lui avoit promise; cependant il le sacrifioit à son tour à Valentinois. Les trois cents lances qu'il prêtoit à celui-ci devoient être employées contre Bologne, Péronse et Città di Castello, pour en chasser Bentivoglio, Jean Paul Baglioni, et Vitellozzo Vitelli (1).

On ne savoit point si la république florentine avoit été également abandonnée par le roi à la cupidité de César Borgia; mais le traité qui l'unissoit à Louis XII, et qu'elle avoit regardé jusque alors comme sa sûreté, n'étoit pas plus précis ou plus sacré que ceux du prince de Piombino, du duc d'Urbin, de Jean Bentivoglio, qu'on lui voyoit fouler aux pieds. D'ailleurs on savoit qu'Alexandre VI et son fils s'étoient accusés de pusillanimité pour n'avoir pas poussé plus vivement leurs avantages contre les Florentins; assurés par la connoissance qu'ils avoient acquise de la cour de France, que cette cour pardonneroit toujours les choses faites, et que s'ils avoient attendu de traiter avec elle, après

(1) *Fr. Guicciardini. L. V, p. 283.*

s'être rendu maîtres de Florence, ils n'auroient pas eu plus de peine à faire leur paix, qu'ils n'en avoient eu en ménageant cette ville (1).

Les Florentins avoient été remis en possession au mois d'août de toutes les villes et les châteaux que Vitellozzo leur avoit enlevés ; mais ils n'avoient dû cette restitution qu'à une protection étrangère, tandis que leurs revers donnoient la mesure de leur foiblesse. Épuisés depuis huit ans par la guerre de Pise, cette plaie intérieure rongeoit sans cesse leurs finances, en même temps qu'ils souffroient avec tout le reste de l'Italie de l'invasion des étrangers, et de toutes les calamités publiques. Le roi, ayant témoigné qu'il les verroit avec déplaisir prendre à leur solde le marquis de Mantoue, qu'il regardoit comme son ennemi, ils n'avoient pris ni ce capitaine, ni aucun autre, par égard pour cette insinuation, et ils restoient presque désarmés (2).

A ces dangers extérieurs se joignoient pour les Florentins ceux qui venoient de l'instabilité de leur propre gouvernement. Depuis qu'il n'y avoit plus de balie, plus d'élections faites à la main, plus de faction en dehors de l'administration qui gouvernât secrètement les magistrats, depuis que ceux-ci étoient choisis tous les

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. V, p. 284. — *Macchiavelli della natura de' Francesi*. T. III, Opera, p. 195.

(2) *Franco. Guicciardini*. L. V, p. 284.

deux mois par les suffrages du grand conseil, l'on sentoît beaucoup plus vivement l'inconvénient de n'avoir dans l'état aucune autorité stable. La politique extérieure avoit entièrement changé de nature : elle étoit concentrée dans le cabinet d'un petit nombre de princes absolus ; elle demandoit du secret, de la finesse, une connoissance personnelle des hommes et des ministres ; elle exigeoit l'emploi, non de bons citoyens, mais de diplomates. Les puissances étrangères ne cessoient de reprocher aux Florentins ce renouvellement continuél de leur administration, qui ne permettoit point de les initier dans les mystères de la politique. Le duc de Valentinois et le roi de France, dans leurs négociations avec la seigneurie, avoient plusieurs fois objecté que lui confier leurs secrets, c'étoit les rendre publics : les partisans des Médicis n'avoient pas d'autre prétexte à faire valoir, pour désirer le rétablissement de la tyrannie. Les amis de la liberté sentirent de leur côté que dans une crise aussi fâcheuse, ils devoient donner quelque chose de plus stable à leur gouvernement. Alamanno Salviati, l'un des prieurs, proposa à la seigneurie de mettre à la tête de la république un gonfalonier à vie, comme l'étoit le doge de Venise ; de loger ce gonfalonier au palais, avec un traitement de cent ducats par mois ; de lui donner le droit d'intervenir à tous

CHAP. CI.

1502.

les conseils et tous les tribunaux, et le partage de l'initiative avec le *proposto* journalier de la seigneurie ; mais de déclarer en même temps que ces hautes fonctions ne le mettroient point à l'abri d'un jugement capital, s'il étoit rendu contre lui par le tribunal suprême des huit de balie. Cette proposition, approuvée d'abord par la seigneurie et les collèges, reçut le 16 août 1502 la sanction du grand-conseil (1).

Au moment où cette loi fut portée, les vœux du peuple n'étoient encore arrêtés sur aucun individu ; mais le grand-conseil, où se réunirent plus de deux mille citoyens, consulté par un scrutin secret, présenta trois candidats pour cette haute dignité, le juge Antonio Malegonnelle, Giovacchino Guascone, et Piéro Sodérini. Le dernier, dans un second tour de scrutin, réunit seul la pluralité absolue, et fut proclamé le 22 septembre, quoiqu'il ne dût entrer en fonctions que le 1^{er} novembre. C'étoit un homme d'un âge mur, d'une fortune indépendante, d'une famille illustre, d'une réputation intacte. Il n'avoit point d'enfans, en sorte qu'on n'avoit pas lieu de craindre qu'une ambition de famille ralentît ses efforts pour le bien de tous (2). Peu

(1) *Istor. di Giov. Cambi*. T. XXI, p. 181. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 158. — *Scipi. Ammirato*. L. XXVIII, p. 269.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. V, p. 281. — *Istor. di Giov. Cambi*. T. XXI, p. 183. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 269.

de temps auparavant, on avoit aussi réformé l'ordre judiciaire à Florence. Une loi du 15 avril 1502 avoit supprimé les offices de podestat et de capitaine de justice, et fondé la rote florentine; on l'avoit composée de cinq juges, dont quatre devoient être d'accord pour porter une sentence. On avoit conservé cependant le titre de podestat pour le donner au président de ce tribunal. Chacun de ses membres exerçoit cette fonction à tour de rôle pendant six mois; cette rotation a fait donner aux tribunaux, en Italie, le nom de *ruota*, roue (1).

CHAP. CL.
1502.

Après avoir affermi, par ces réformes intérieures, la stabilité de leur gouvernement, les Florentins se mirent en mesure de se défendre : ils obtinrent de Louis XII cent cinquante lances françaises dont ils payèrent la solde; et en même temps ils envoyèrent Jean-Victor Sodérini en ambassade à Rome, et Nicolas Macchiavelli, l'historien, à Imola, auprès du duc de Valentinois, pour savoir jusqu'à quel point ils pouvoient compter sur la durée de la paix (2).

Les vicaires pontificaux et les condottieri, contre lesquels le duc de Valentinois avoit déclaré qu'il vouloit conduire son armée et les troupes que la France lui avoit prêtées, étoient

(1) *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXI, p. 172. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXVIII, p. 270.

(2) *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. IV, p. 138.

CHAP. CI.
1502.

tous ennemis secrets ou déclarés de la république florentine : tous d'autre part , au commencement de cette même année , étoient encore à la solde de Borgia , et long-temps ils avoient servi d'instrumens à sa politique. Les Florentins pouvoient donc craindre , ou que leur discorde apparente ne fût qu'une ruse destinée à tromper leurs voisins , ou que leur réconciliation ne s'opérât aux dépens de la république. Mais ces capitaines connoissoient mieux eux-mêmes le danger qu'ils couroient. Borgia avoit déclaré qu'il vouloit ramener Bologne , Pérouse et Città di Castello à l'obéissance de l'Église ; c'étoit annoncer qu'il vouloit s'emparer de ces villes , et faire périr les familles de leurs seigneurs , comme il avoit fait périr celles de Varano et de Manfrédi. Les Orsini , unis intimement aux Vitelli , comprenoient que leur tour ne tarderoit pas à venir. Pandolfe Pétrucci se sentoit enlacé de tous les côtés par les conquêtes de Valentinois , qui , maître de la Romagne , de l'Ombrie et du Patrimoine , fortifioit encore Piombino. Tous deux avoient les mêmes droits à sa reconnaissance que Vitellozzo , et tous deux ne pouvoient plus douter que la reconnaissance ne fût sans influence sur son âme. Ces capitaines , qui voyoient l'orage prêt à fondre sur eux , se réunirent donc secrètement à la Magione , dans l'état de Pérouse , pour se mettre

de concert en état de défense. La plupart d'entre eux étoient encore à la solde de César Borgia ; mais ils avoient eu soin de faire retirer en lieu sûr leur gendarmerie ; et par le compte qu'ils en firent, ils virent qu'ils étoient en état de réunir immédiatement sept cents hommes d'armes, quatre cents arbalétriers à cheval, et neuf mille fantassins. Ils occupoient d'ailleurs tout le pays situé entre la Romagne et Rome, et ils espéroient pouvoir couper toute communication entre César Borgia et son père (1).

On voyoit à la diète de la Magione, le cardinal Orsini, qui avoit bravé la défense du pape pour se rendre à Milan auprès de Louis XII, et qui n'osoit plus retourner à Rome ; Paul Orsini, son frère, qui étoit maître d'une grande partie du Patrimoine de Saint Pierre ; Vitellozzo Vitelli, seigneur de Città di Castello ; Jean-Paul Baglioni, seigneur de Pérouse ; Hermès Bentivoglio, qui représentoit son père, Jean, seigneur de Bologne ; Antonio de Vénafro, ministre et confident de Pandolfe Pétrucci, seigneur de Sienne ; enfin Olivérotto, qui, par une perfidie exécrationnable, venoit de se rendre maître de la seigneurie de Fermo et de sa Marche (2). Demeuré orphelin dès sa plus tendre enfance, il avoit été élevé par Jean de Fogliani,

(1) *Fr. Guicciardini*, Lib. V, p. 284.

(2) *Idem*, p. 286.

son oncle maternel, et traité avec toute la tendresse d'un père pour un enfant chéri. Fogliani, voulant le faire entrer dans la carrière militaire, l'avoit placé auprès de Paul Vitelli, où Olivérotto se distingua. Après la mort de Paul, il fut compté entre les plus habiles et les plus entreprenans des lieutenans de Vitellozzo; enfin l'expédition de Borgia contre Camérino le ramena sur les frontières de sa patrie : il écrivit alors à Fogliani, qu'il désiroit revoir la maison paternelle, et s'y montrer avec les honneurs qu'il avoit acquis à la guerre, en se faisant accompagner par cent de ses cavaliers. Fogliani obtint pour lui la permission de les introduire dans la ville; il lui ménagea l'accueil le plus flatteur, il le logea chez lui avec toute sa troupe, et peu de jours après il donna, pour lui faire honneur, un repas à toute la magistrature de Fermo. Au milieu de ce repas, Olivérotto fit entrer les soldats qui l'avoient suivi, fit massacrer Fogliano et tous ses convives, fit assiéger la seigneurie qui étoit demeurée au palais, et la força à le reconnoître pour prince de Fermo et de son territoire (1).

Les ennemis de César Borgia n'étoient ainsi ni moins perfides, ni moins souillés de crimes que lui; aussi ne pouvoient-ils ni prendre con-

(1) *Macchiavelli il Principe*. Cap. VIII, p. 264. — *Fr. Guicciardini*. Lib. V, p. 290.

fiance les uns dans les autres, ni en inspirer à leurs voisins. Ils cherchèrent vainement à faire intervenir les Florentins dans leur association; ceux-ci refusèrent d'avoir rien de commun avec eux (1). Les Vénitiens, soit pour le même motif, soit à cause de l'embarras et de l'inquiétude que leur causoit toujours leur guerre avec les Turcs, refusèrent également d'entrer dans leur ligue; mais ils écrivirent à Louis XII pour le détourner de seconder plus long-temps les entreprises du duc de Valentinois. Ils lui représentèrent combien il faisoit de tort à sa réputation et au nom de très-chrétien qu'il portoit, en favorisant un monstre dont aucune pudeur, aucun sentiment humain ne modéroit l'ambition; un tyran qui n'épargnoit ni les femmes, ni les enfans, ni ses propres frères; qui faisoit périr les captifs qu'il avoit reçus sous la foi du serment; qui atteignoit par le fer ou le poison ceux qui cherchoient à se dérober à sa puissance, et qui avoit donné au monde des exemples de férocité jusque alors inconnus. Louis XII répondit aux remontrances des Vénitiens, comme font les puissans dont l'orgueil est blessé de ce qu'on les trouve en faute: il déclara que personne ne pouvoit empêcher le pontife de disposer, selon son bon plaisir, des

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior. Lib. IV, p. 159.*

terres de l'Église ; que personne ne pouvoit trouver mauvais que lui-même secondât le pape dans une entreprise aussi légitime , et que si les Vénitiens tentoient d'y mettre quelque obstacle, il les traiteroit en ennemis. Non content d'avoir répondu ainsi, il envoya copie de sa lettre au duc de Valentinois, qui la fit voir à Macchia-vel (1).

Les confédérés de la Magione invitèrent aussi le duc d'Urbin, alors réfugié à Venise, à prendre part à leur ligue. Celui-ci, qui, ayant tout perdu, ne couroit plus de risque, se joignit à eux avec empressement. Il aborda à Sinigaglia ; un complot le rendit maître de la forteresse de San-Léo, et tous les peuples du duché d'Urbin, qui le chérissoient, prenant aussitôt les armes en sa faveur, il recouvra la possession de son état aussi rapidement qu'il l'avoit perdue (2). Ainsi éclata, au commencement d'octobre, la révolte des capitaines de César Borgia contre lui : il n'y étoit nullement préparé ; plusieurs d'entre eux faisoient encore partie de son armée, et il avoit compté de s'assurer des soldats de tous les autres avant d'attaquer

(1) *Macchiavelli Legazion. al duca Valentino, lettera I.* p. 2, ediz. di Firenze, 1767, 8^{vo}. — *Fr. Guicciardini. Lib. V,* p. 285. — *Fr. Belcarii Comment. Rer. Gallic. L. IX,* p. 258.

(2) *Jacopo Nardi hist. Fior. Lib. IV,* p. 140. — *Burchardi Diarium Curie Roman. p. 2142.*

Bentivoglio, le seul qu'il eût encore ouvertement menacé. Au moment où il apprit la révolte du duché d'Urbin, il étoit à Imola avec peu de troupes; et Bentivoglio, qui avoit quelques compagnies à Castel San-Piero, leur fit battre le pays jusqu'à Doccia, à peu de distance d'Imola. Valentinois écrivit en hâte à don Hugues de Cardone et don Michel, deux de ses capitaines qui étoient dans le duché d'Urbin, d'éviter tout combat, de se replier devant l'ennemi, et de lui ramener à Rimini cent hommes d'armes, deux cents cheveu-légers et cinq cents fantassins qu'ils commandoient. Mais ces deux lieutenans n'exécutèrent point ses ordres; ils furent tentés, par une occasion qui se présenta à eux, de s'emparer de la Pergola et de Fossombrone; ils rentrèrent dans le duché d'Urbin, et se laissèrent surprendre près de Cagli par Paul Orsini et le duc de Gravina, son cousin, qui avoient six cents fantassins de Vitellozzo avec eux. Les troupes de Borgia furent battues, don Hugues de Cardone fut fait prisonnier, son lieutenant fut tué, et don Michel se réfugia à Fano, d'où il se retira à Pésaro (1).

Le duc de Valentinois couvoit un grand danger à Imola. Il y rassembloit des soldats aussi rapidement qu'il pouvoit; mais ceux que lui

(1) *Franc. Guicciardini. Lib. V, p. 287.*

avoit promis le roi de France, ne lui étoient point encore arrivés, et les Italiens qu'il engageoit, n'avoient pas moins de raison de se défier de lui que ceux qui portoient alors les armes contre lui. Une attaque un peu brusque des confédérés l'auroit probablement mis en déroute; mais ceux-ci redoutoient par-dessus toute chose de s'attirer l'indignation du roi de France: ils lui avoient fait déclarer que loin de vouloir combattre ses soldats, ils étoient prêts à exécuter ponctuellement ses ordres. Ils avoient même refusé d'admettre les Colonna dans leur ligne, uniquement parce que ceux-ci étoient ennemis déclarés de la France. Ces vains ménagemens donnèrent le temps à César Borgia et à son père de négocier, soit pour se réconcilier avec les chefs ennemis, soit pour les diviser entre eux. Alexandre VI cherchoit surtout à regagner la confiance du cardinal Orsini, par l'entremise de son frère Giulio Orsini, qui étoit resté à Rome (1).

César Borgia avoit un talent sans égal pour les négociations, et une facilité très-remarquable pour gagner les hommes qui l'approchoient. Ce tyran si faux et si perfide savoit surtout emprunter le langage de la franchise, et de la confiance. On retrouve parfois dans les lettres que Macchiavelli écrivoit à la seigneurie, pen-

(1) *Fr. Guicciardini*, L. V, p. 286.

dant sa légation auprès de lui, l'empreinte de ce ton de bonhomie qu'il portoit dans ses négociations. Souvent le secrétaire florentin rapporte les propres mots de la conversation qu'il vient d'avoir. « Quand tu es venu pour la première fois auprès de moi, lui disoit Borgia, le 23 octobre, je ne t'ai point parlé si clairement (de mon entière satisfaction de la conduite de la république, et de mon empressement à la servir), parce que je me trouvois alors dans une assez mauvaise position; Urbin venoit de se révolter, je ne savois sur quel appui il pouvoit compter; chez moi tout étoit en désordre, et rien ne pouvoit paroître stable avec ces états nouveaux; aussi je ne voulois pas que tes seigneurs se figurassent que la grande peur que j'avois, me faisoit abonder en promesses. A présent que j'ai moins de craintes, je te promets davantage, et quand je ne craindrai plus du tout, les faits au besoin suivront les promesses ». Macchiavel, après avoir rapporté dans sa lettre du même jour cette conversation dans tous ses détails, ajoute; « Vos seigneuries voient de quelles paroles se sort ce seigneur, encore que je n'en écrive pas la moitié; elles considèreront d'autre part la personne qui parle, et elles en jugeront selon leur prudence accoutumée (1) ».

(1) *Macchiavelli Legazioni*, Leg. I^a, Lett. I^a, p. 5 et 6.

L'immobilité de Borgia, qui depuis le commencement de la guerre passa dix semaines à Imola, sans avancer ni reculer, persuada aux confédérés qu'il sentoit sa foiblesse, et qu'il achèteroit à grand prix sa réconciliation; ils entrèrent donc avec joie en négociations avec lui, d'autant plus que pendant le même temps ils poursuivoient leurs avantages. Le peuple de Camérino s'étoit révolté, et il avoit rappelé de son exil à l'Aquila, Jean-Marie de Varano, fils du dernier seigneur. Vitellozzo avoit pris la forteresse de Fossombrone, puis les citadelles d'Urbino, Cagli et Agobbio; en sorte que dans le duché d'Urbain, Sant'Agata, seule, restoit entre les mains des officiers de Borgia. Fano et toute sa province avoient aussi été conquis par les confédérés. Cependant Valentinois appelloit à sa solde de toutes parts des *lances brisées* : on appelloit ainsi de petits gentilshommes qui n'avoient sous leurs ordres que cinq ou six cavaliers, et qui se mettoient séparément à la solde de celui qui les engageoit. Comme ils n'arrivoient point par compagnies, et qu'ils n'étoient point conduits par un capitaine de réputation, ils ne paroissent point former une armée (1).

Valentinois vouloit engager Paul Orsini à venir en personne traiter à Imola avec lui; pour l'y attirer il consentit à envoyer, aux confé-

(1) *Macchiavelli*. Legazione I^a, Lett. IV, p. 16 et passim.

dérés le cardinal Borgia en ôtage. Paul Orsini en retour, arriva en effet à Imola le 25 octobre (1). Valentinois lui fit un accueil amical; il convint qu'il ne devoit accuser que sa propre imprudence, si des capitaines qui l'avoient servi jusqu'à ce jour avec tant de fidélité, s'étoient tout à coup aliénés de lui. C'étoit sa faute de n'avoir pas agi avec eux, de manière à les tenir en garde contre des soupçons si mal fondés. Mais puisque cette brouillerie n'avoit eu aucune cause réelle, il espéroit que loin de laisser entre eux des germes d'inimitié, elle établiroit au contraire une union perpétuelle et indissoluble; car d'une part, ses capitaines voyant que le roi de France le secouroit de toute sa puissance, reconnoïtroient qu'ils ne pouvoient l'accabler; et d'autre part, lui-même avoit ouvert les yeux par cette expérience, et il confessoit ingénument que c'étoit à leurs conseils et à leur valeur, qu'il devoit attribuer toute sa félicité et toute sa réputation (2).

Les protestations de César Borgia étoient accueillies avec d'autant plus de confiance par Paul Orsini, qu'il étoit persuadé qu'un pape ne pouvoit se maintenir, lorsqu'il avoit en même temps contre lui sa famille et celle des

(1) *Macchiavelli. Legaz. I^o, Lett. II, p. 8. — Jacopo Nardi. N. Fior. Lib. IV, p. 141.*

(2) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 287.*

Colonna. Telle fut son infatuation, que croyant ne courir aucun danger de la part du duc, lorsque celui-ci ne témoignoit aucun ressentiment, il signa avec lui, le 28 octobre, une convention, en vertu de laquelle toutes les injures reçues de part et d'autre, devoient être oubliées. La solde que les condottieri confédérés avoient eue autrefois dans les armées du duc, devoit leur être conservée; ils s'engagèrent à l'aider de toutes leurs forces, à recouvrer les états d'Urbin et de Camérino, sans s'obliger cependant à venir en personne dans ses armées, ou à se mettre en son pouvoir. Enfin, les différends du pape avec Jean Bentivoglio, sur la souveraineté de Bologne, devoient être soumis à l'arbitrage du cardinal Orsini, du duc de Valentinois, et de Pandolfe Pétrucci (1).

Mais cette convention, qui fut communiquée à Macchiavel, par un secrétaire du duc, avec un sourire ironique (2) avoit besoin, pour recevoir son effet, d'être ratifiée par le pape et par chacun des confédérés. Il ne fut pas difficile de traîner en longueur cette formalité, et d'augmenter ainsi la défiance de Jean Bentivoglio, qui voyoit avec beaucoup de peine ses intérêts de-

(1) Macchiavelli envoie dans sa lettre du 10 novembre, le texte de cette convention à la seigneurie. Legaz. P, Lett. VIII, p. 50. *Jacopo Nardi Hist. Lib. IV, p. 141.*

(2) *Macchiavelli. Legaz. I, Lett. IV, p. 20.*

meurer en suspens, tandis que ceux de tous les autres étoient réglés. Valentinois en profita pour conclure avec lui, par l'entremise de son fils le protonotaire, un traité de paix particulier, qui fut signé à Imola le 2 décembre. Bentivoglio s'engagea à se détacher absolument des Vitelli et des Orsini; il promit de servir à ses frais le duc dans ses guerres, avec cent hommes d'armes et cent arbalétriers à cheval; et à ce prix, sa souveraineté sur Bologne fut reconnue par l'Église: de plus, il devoit payer à César Borgia, sous le titre de condotta, pour cent lances, douze mille ducats par année. Son fils Annibal devoit épouser la sœur de l'évêque d'Enna, nièce du duc de Valentinois. Enfin le roi de France, qui voyoit avec peine l'incorporation de Bologne à l'état de l'Église, le duc de Ferrare et les Florentins, devoient être garants de ce traité (1).

Cependant la ratification du traité des Orsini étant arrivée, et le traité de Bentivoglio étant signé, le duc d'Urbin comprit que quelque attachement que lui montrassent ses sujets, il ne pouvoit défendre sa principauté. Il se hâta donc de démolir toutes ses forteresses, pour n'avoir pas besoin de les assiéger dans des temps plus heureux, et il se retira à Città di Castello.

(1) *Franc. Guicciardini. Lib. V, p. 288. — Macchiavelli. Legaz. P, Lett. XIV, p. 48.*

Valentinois fit publier un pardon universel, pour les peuples soulevés du duché d'Urbin, et ils rentrèrent sous son obéissance le 8 décembre (1).

L'état de Camérino suivit l'exemple de celui d'Urbin, et le seigneur s'enfuit de nouveau dans le royaume de Naples. Vitellozzo retira ses troupes de Fano, et la guerre paroissoit finie. Ce fut le moment que Valentinois choisit pour se mettre en mouvement avec son armée. Il partit d'Imola le 10 décembre (2).

La marche de Borgia, avec une si puissante armée, qui sembloit lui être devenue inutile, répandit l'inquiétude et l'effroi autour de lui. Les Vénitiens veilloient à la garde de leurs terres de Romagne, avec autant de défiance que si l'ennemi avoit été campé sous leurs murs; les Florentins craignoient que la réconciliation de tant de capitaines, qu'ils redoutoient tous également, ne se fût faite à leurs dépens; surtout les condottieri nouvellement rentrés en grâce avec le duc, commençoient à croire qu'ils pourroient bien être victimes de sa duplicité (3).

(1) *Macchiavelli*. Legaz. I^o, Lett. XVI, p. 57. — *Jac. Nardi*. L. IV, p. 142. — *Petri Bembi hist. Ven.* Lib. VI, p. 151. — *Jo. Burchardi Diar. Curie Roman.* p. 2143.

(2) *Macchiavelli*. Legaz. I^o, L. XVII, p. 54. — *Jac. Nardi*. Lib. IV, p. 142.

(3) *Macchiavelli*. Legaz. I^o, Lett. XVII et XVIII, p. 54 et 55.

Mais tout à coup, le 22 décembre, les quatre cent cinquante lances françaises qui accompagnoient le duc, le quittèrent à Césène, et reprirent la route de Bologne, sans qu'on pût comprendre si une brouillerie subite avec la France les y avoit déterminées, ou si elles étoient rappelées dans le duché de Milan par quelque besoin imprévu (1). Borgia toutefois, abandonné par la moitié de ses forces, et délaissé, du moins en apparence, par l'allié qui avoit inspiré tant de terreur, continua sa marche dans un appareil bien moins menaçant. Il lui restoit deux mille cinq cents fantassins ultramontains et autant d'Italiens. Olivérotto de Fermo fut le premier des confédérés de la Magione qui osât se rendre auprès de lui. Ils mirent ensemble en délibération s'ils attaqueroient la Toscane ou Sinigallia, et César Borgia se décida pour Sinigallia. Cette petite principauté étoit gouvernée par une fille du précédent duc d'Urbin, Frédéric, qu'on nommoit la préfetesse. Le pape Sixte IV l'avoit fait épouser à son neveu, Jean de la Rovère, qu'il avoit nommé préfet de Rome. Demeurée veuve, elle avoit envoyé François Marie de la Rovère, son fils, en France, pour l'y mettre en sûreté contre les embûches de Valentinois; il étoit héritier présomptif du duché d'Ur-

(1) *Macchiavelli*. Legaz, I, Lett. XIX, p. 60.

bin, car le duc régnant, Guid'Ubaldo, son oncle, n'avoit point d'enfans. La préfetesse étoit restée dans Sinigallia, sous la protection des confédérés de la Magione; elle comprit qu'elle ne pouvoit se défendre sans eux, et elle se retira par mer à Venise; mais ceux à qui elle avoit confié le commandement de sa citadelle, déclarèrent ne vouloir la rendre qu'au duc de Valentinois lui-même, en sorte que Olivérotto et les Orsini l'invitèrent à s'approcher pour en prendre possession (1).

Borgia, qui avoit déjà renvoyé les troupes françaises, pour dissiper les soupçons des capitaines confédérés, compta davantage encore sur leur confiance, quand il se vit appelé par eux. Il les fit avertir de distribuer leurs soldats dans les villages du territoire de Sinigallia, pour laisser aux siens les logemens dans la ville même, et le 31 décembre il partit de Fano, pour arriver le même jour à cette ville, n'ayant avec lui pas moins de deux mille chevaux et dix mille fantassins. Vitellozzo Vitelli, Paul Orsini, et François Orsini, duc de Gravina, s'avancèrent sans armes pour rencontrer le duc de Valentinois et lui faire honneur. Avant d'arriver

(1) *Macchiavelli, del modo tenuto dal duca Valentino, etc.* T. III, p. 148. — *Fr. Guicciardini, Lib. V, p. 289.* — *Jacobi Nardi hist. Fior. L. IV, p. 142.* — *Joann. Burchardi Diarium Curie Roman. p. 2147.*

à lui ils eurent à traverser toute sa cavalerie, qui étoit rangée en haie des deux côtés du chemin. Le duc les salua avec bienveillance, puis les consigna à deux gentilshommes, chargés de leur servir de cortège, et de ne pas les quitter qu'ils ne fussent arrivés au palais. Olivérotto manquoit encore; il tenoit en parade sa compagnie, qui seule étoit demeurée à Sinigallia, pour honorer l'entrée de Valentinois: un des confidens de celui-ci vint l'avertir que s'il ne faisoit pas rentrer ses soldats dans leurs quartiers, on ne pourroit empêcher les troupes arrivantes d'occuper ces logemens. Olivérotto renvoya alors ses gendarmes, et s'avança auprès du duc, qui le reçut avec la même distinction que les trois autres, mais qui, sous le même prétexte de lui faire honneur, le fit garder à vue comme eux. Tous ensemble descendirent de cheval au logis qui avoit été préparé pour le duc; les quatre capitaines n'y furent pas plus tôt entrés, qu'ils furent arrêtés. Aussitôt Valentinois remonta à cheval, et conduisant ses gendarmes à l'attaque des quartiers d'Olivérotto, il fit dévaliser ses soldats. Il donna ordre d'attaquer en même temps ceux des Orsini et de Vitelli, qui étoient logés à cinq ou six milles de distance; mais ceux-ci furent avertis à temps de ce qui se passoit, et se retirèrent en bon ordre. Le même soir, Borgia fit étrangler Vitellozzo et Olivé-

CHAP. CI.
1502.

rotto; il attendit jusqu'au 18 janvier, pour faire subir le même sort à Paul Orsini et au duc de Gravina, parce qu'il vouloit savoir auparavant si son père avoit exécuté les mesures concertées contre les autres membres de la maison Orsini (1).

(1) *Macchiavelli*, Legaz. F., Lett. XXI, du 1^{er} janvier 1505, p. 67. — *Idem*, *del modo tenuto dal duca Valentino*, etc. T. III, p. 153. — *Jacopo Nardi*, Lib. IV, p. 145. — *Fr. Guicciardini*, Lib. V, p. 290. — *Burchardi Diar. Curia Roman.* p. 2148. — *Istor. di Giov. Cambi*, p. 184. — *Fr. Belcarit*, Lib. IX, p. 260.

M. Roscoe avance comme très-probable que Macchiavel fut un des auteurs du complot exécuté à Sinigallia. (*Vie et Pontificat de Léon X.* Tome I, ch. VI, p. 556 de la trad. note 1.) Ce soupçon, élevé si légèrement contre un homme qui jusqu'ici n'a été accusé d'aucun crime, n'auroit pas même pu se présenter à l'esprit de l'auteur, s'il avoit lu les lettres du secrétaire florentin à la seigneurie pendant cette première légation. Le progrès naif de ses doutes, de ses craintes, de ses conjectures, à mesure que les événemens avançaient, les difficultés qu'il trouvoit à parler à Valentinois, parce qu'il étoit un homme trop peu important, ses demandes répétées pour qu'on envoyât à sa place un ambassadeur, chaque ligne enfin de ces vingt-neuf lettres détruisent victorieusement un soupçon aussi injurieux. Le plus grand argument de M. Roscoe, c'est que Macchiavel, dans sa relation séparée de cet événement, n'accompagne son récit d'aucunes réflexions : il me semble qu'elles n'étoient pas nécessaires, et que les faits parlent assez d'eux-mêmes. Il peut être vrai que Macchiavel n'avoit ni estime ni compassion pour ces ennemis de son pays, et en effet ils étoient fort peu estimables. Quant au duc de Valentinois, il admiroit son habileté, et il voyoit en lui un grand prince. Mais à cette époque, les noms de prince, d'usurpateur, de tyran étoient tous synonymes; Macchiavel ne fait jamais aucune différence entre eux, et il ne croyoit pas possible d'y asso-

La perfidie avec laquelle César Borgia venoit de traiter les chefs de bandes rassemblés à Sinigaglia, n'indisposoit point les peuples contre lui. Ces capitaines étoient pour la plupart aimés de leurs soldats et détestés de leurs sujets; la peur seule pouvoit contenir ces derniers dans l'obéissance envers un pouvoir purement militaire, et qui n'étoit accompagné d'aucune justice et d'aucune modération; et César Borgia étoit trop habile pour n'avoir pas rendu plus léger son joug sur ses nouveaux sujets. Il voulut profiter sans retard de l'effroi de ses ennemis, assuré que les peuples se déclareroient pour lui; et dès le 1^{er} janvier 1503 il partit par Conrinaldo, Sasso Ferrato et Gualdo, pour s'approcher d'Agobbio, et menacer de là en même temps Pérouse et Città di Castello (1). Dès le 4 du mois, il reçut des ambassadeurs de Città di Castello, qui lui annonçoient que l'évêque de cette ville et tous les Vitelli s'étoient enfuis, et que le reste des habitans s'empressoit de l'assurer de leur obéissance. Giulio Vitelli, demeuré chef de sa famille, après que ses quatre frères aînés, tous distingués dans les armes, avoient successivement péri d'une mort violente, étoit parti pour Venise

CHAP. CC.

1503.

nier aucune vertu morale, autre que de la grandeur de courage, un caractère, et de l'habileté.

(1) *Macchiavelli*. Legaz. I^{re}, Lett. XXI, XXII, p. 72. — *Jacopo Nardi*. Lib. IV, p. 145.

avec le duc d'Urbain, tandis qu'il avoit envoyé ses neveux à Pitigliano (1). Jean-Paul Baglioni, à la nouvelle du massacre de Sinigallia, s'étoit aussi enfui de Pérouse; les citoyens de cette ville envoyèrent alors à Florence, pour demander à cette république de les aider à maintenir leur liberté; mais les Florentins répondirent qu'en toute occasion ils avoient si peu pu compter sur l'amitié et les bons offices de Pérouse, qu'ils ne vouloient pas pour sauver de tels voisins, courir risque de se brouiller avec un pape aussi puissant. Les Pérugins envoyèrent alors au duc de Valentinois des ambassadeurs qui se présentèrent à lui le 5 janvier, pour lui déclarer que les troupes des Orsini, des Vitelli et des Baglioni, ayant évacué leur ville pour se retirer à Sienne, ils avoient proclamé César Borgia comme leur souverain. Cependant Borgia, soit que tel fût l'ordre de son père, ou qu'il lui convint de cacher ses vues ultérieures, ne reçut l'hommage de Pérouse et Castello que comme gonfalonier de l'Église, et non point en son propre nom. Il déclara qu'il s'étoit proposé de chasser les tyrans de tout l'héritage des pontifes romains, et d'y éteindre les factions, mais qu'il ne vouloit point étendre sa propre domination au-delà de son duché de Romagne, et qu'il jugeoit en con-

(1) *Macchiavelli*. Legaz. F. Lett. XXV, p. 76. — *Jacop. Nardi hist. Fior.* Lib. IV, p. 145.

séquence que quelque pape qui parvînt à la chaire de Saint-Pierre, il lui auroit de l'obligation pour avoir détruit tous les ennemis du pouvoir pontifical. Il n'entra même point dans ces deux villes soumises; il ne ramena point les exilés à Pérouse, mais il se mit aussitôt en mesure de forcer Pandolfe Pétrucci à sortir de Sienne. Il regardoit cet homme distingué pour son habileté, comme l'âme du parti. Il le voyoit enfermé dans une ville très-forte, bien pourvu d'argent, et entouré d'une armée nombreuse, qui lui étoit fort dévouée. Il demanda en conséquence à Macchiavel, d'engager sa république à se joindre à lui, pour expulser ce dernier ennemi, que les Florentins devoient redouter autant qu'il faisoit lui-même. Il vouloit que ceux-ci fissent marcher des troupes sur leurs frontières, tandis qu'il avanceroit avec les siennes; et dans le même temps Alexandre VI entamoit une négociation avec Pandolfe Pétrucci, pour le tromper, s'il étoit possible, et trouver l'occasion de se saisir de lui (1).

Les Siennois n'étoient point disposés à courir tous les dangers d'un siège, seulement pour sauver Pandolfe Pétrucci; mais ils se défioient du pape et de son fils, et ils étoient bien résolus

• 1) *Macchiavelli. Legoz. I^o, Lett. 27, du 10 janvier, p. 82. —*

• *F. Guicciardini. L. V, p. 291. — Ori. Malavolti stor. di Siena. P. III, Lib. VI, f. 109 v.*

CHAP. CI.

1505.

de se défendre à outrance, si, sous prétexte de chasser un tyran, César Borgia vouloit entrer dans leur ville, ou faisoit quelque tentative pour s'emparer de la souveraineté. Pandolfe Pétrucci profita de cette disposition pour négocier, et ne céder à l'orage qu'avec mesure. Il consentit à sortir de Sienne, pourvu que le duc de Valentinois qui s'étoit avancé jusqu'à Pienza, sortît en même temps du territoire de la république. Cette convention fut exécutée le 28 janvier. Pandolfe Pétrucci se retira à Lucques avec Jean-Paul Baglioni, et le reste des troupes des Vitelli; mais ses partisans continuèrent à exercer à Sienne toute l'autorité, tandis que Valentinois ramena son armée vers Rome, pour mettre à profit les massacres de Sinigallia, et achever d'abaisser les Orsini (1).

Le pape s'étoit empressé de secourir les crimes de son fils; averti par lui de ce qui venoit de se passer à Sinigallia, il fit inviter le cardinal Orsini à se rendre au Vatican pour une conférence. Le cardinal avoit eu l'imprudenc de revenir à Rome; il n'avoit aucune défiance, aucun soupçon de l'arrestation de ses deux parens; il se rendit aussitôt au palais, et en y entrant il fut arrêté. Alexandre VI fit saisir en même

(1) *Macchiavelli ultima Lettera della prima Legazione*, n° 29. p. 95. — *Jacopo Nardi. Lib. IV, p. 146.* — *Orl. Macchiavelli stor. di Siena. P. III, Lib. VI, f. 110.*

temps dans leurs maisons Rinaldo Orsini, archevêque de Florence, le protonotaire Orsini, l'abbé d'Alviano, frère de Barthélemi, et Jacob de Santa-Croce. Ces prisonniers, effrayés des menaces du pape, consentirent à lui livrer toutes leurs forteresses, et à ce prix ils furent remis en liberté, à la réserve du cardinal; Alexandre vouloit forcer celui-ci à lui consigner tous ses biens. Il avoit fait occuper sa maison à Monte-Giordano, et fait apporter tous ses meubles et ses effets au palais pontifical. En examinant les livres de compte du cardinal, il trouva que celui-ci avoit une créance de deux mille ducats contre quelqu'un dont le nom étoit demeuré en blanc; il vit aussi qu'il avoit acheté pour le prix de deux mille ducats une perle qui ne se retrouvoit pas. En conséquence, le 1^{er} février il fit refuser l'entrée de la prison du cardinal, à ceux qui lui apportoient de la nourriture de la part de sa mère; et il déclara que ce malheureux prélat ne mangeroit point, jusqu'à ce que ces deux effets fussent retrouvés. La mère du cardinal paya aussitôt les deux mille ducats, de sa cassette; et sa maîtresse revêtant des habits d'homme, vint elle-même présenter au pontife, la perle qu'elle avoit reçue de ce prélat: Alexandre permit alors qu'on rendît au cardinal la nourriture qui lui étoit destinée, mais auparavant il lui fit donner un breuvage

CAAP. CI.

1505.

empoisonné qui le fit périr le 22 février (1).

Mais tous les Orsini n'étoient point tombés entre les mains du pape ou de son fils; leur famille étoit d'autant plus nombreuse, que tous les plus jeunes fils suivant le métier des armes, trouvoient une carrière ouverte devant eux. Giulio Orsini, avec plusieurs de ses parens, se fortifioit à Pitigliano; Fabio, fils de Paul Orsini étoit à Sinigallia, et Organtino Orsini, rassembloient leur cavalerie à Cervétri. Mutio Colonna étoit revenu du royaume de Naples, et étoit entré dans Palombara qu'il avoit enlevée au pape. Les Savelli s'étoient réconciliés avec les Orsini; en sorte que toute la haute noblesse de Rome faisoit cause commune contre les Borgia. Gian Giordano Orsini étoit alors au service du roi de France dans le royaume de Naples; Nicolas, comte de Pitigliano, au service des Vénitiens, et ces deux capitaines intéressoient à leur défense les maîtres puissans pour lesquels ils faisoient la guerre. Borgia voulut se hâter de les accabler avant qu'ils pussent obtenir d'assistance, persuadé qu'il lui seroit plus facile de se justifier lorsqu'il n'y auroit plus de remède pour ceux qu'il vouloit détruire. Mais

(1) *Burchardi Diar. Curia Rom.* p. 2149. — *Raphael Volaterranus, apud Raynaldum Ann.* 1505, §. 8, p. 540. — *Frang. Guicciardini.* L. V, p. 291. — *Jacopo Nardi. hist. Fior.* L. II, p. 146.

quoiqu'il réussît à se rendre maître de Palombara et de Céri, les autres forteresses des Orsini lui opposèrent une assez longue résistance pour donner le temps au roi de France et aux Vénitiens de déclarer hautement qu'ils prenoient Gian Giordano Orsini et le comte de Pitigliano sous leur protection (1).

CHAP. CI.

1503.

• Les menaces du roi déterminèrent César Borgia à lever le siège de Bracciano, mais non sans se plaindre hautement de la France ; tandis qu'Alexandre VI faisoit condamner par les tribunaux ecclésiastiques tous les Orsini comme rebelles. Louis XII, qui vit que les Borgia commencent à ne respecter plus son autorité, qui en même temps ressentoit déjà de l'inquiétude pour les affaires de Naples, résolut d'arrêter l'accroissement rapide de la puissance du duc de Valentinois, prévoyant que, dès qu'il sentiroit son indépendance, il mettroit son amitié à un trop haut prix. Il lui parut surtout important de mettre la Toscane à l'abri de nouvelles entreprises, et pour cela de former une alliance entre les villes de Florence, Sienne, Lucques, et Bologne : il chargea Francesco Cardulo de Narai, protonotaire apostolique, de la négocier. Celui-ci se présenta, le 14 mars, à la balie de Sienne, et offrit aux partisans de Pan-

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. V, p. 293.*

dolfe Pétrucci de ramener dans leur ville ce chef de parti avec le consentement des Florentins : la restitution de Montépulciano fut promise aux derniers en dédommagement ; l'alliance fut signée, et Pandolfe rentra à Sienne le 29 mars 1505, sans que la révolution qui l'avoit chassé, ou celle qui le rétablissoit, eussent été accompagnées d'aucun désordre (1).

Mais Pandolfe ne fut pas plus tôt rentré à Sienne, qu'il demanda des délais avant de restituer Montépulciano. Il prétendit que les Siennois étoient tellement attachés à cette possession, qu'ils n'acheteroient point à ce prix l'alliance des Florentins : ceux-ci, de leur côté, malgré les instances du ministre français, ne vouloient entrer dans la ligue qu'à cette condition ; et l'on ne pouvoit obtenir la ratification du traité, sans lequel la Toscane paroissoit demeurer à la merci du duc de Valentinois (2).

D'ailleurs les affaires de Pise, qui, depuis près de dix ans, avoient sans cesse rallumé des guerres prêtes à s'éteindre, excitoient de nouveau la défiance et l'animosité des peuples toscans. Les Florentins avoient mis à la tête de leurs armées le bailli d'Occan, capitaine fran-

(1) *Jacopo Nardi Hist.* L. IV, p. 149. — *Fr. Guicciardini.* Lib. V, p. 294. — *Fr. Belcarli Comment.* T. IX, p. 262. — *Orl. Malavolti.* P. III, T. VI, f. 111.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. VI, p. 509.

çais qui, avec l'agrément du roi, leur avoit amené cinquante lances : ils avoient compté que les drapeaux français seroient pour eux une sauvegarde contre les entreprises du pape et de son fils, dont aucun traité ne les mettoit à l'abri. Ils avoient envoyé leur armée dans l'état de Pise pour dévaster les moissons, jugeant que cette ville seroit réduite par la famine, si elle perdoit plusieurs années de suite ses récoltes : déjà l'année précédente ils avoient fauché, avant leur maturité, tous les blés des Pisans. Cette fois ils détruisirent ceux du val d'Arno; mais ils ne pénétrèrent pas dans le val de Serchio, qui étoit mieux défendu (1).

CHAP. CI.

1505.

Cependant le bailli d'Occan, après avoir ravagé le pays, conduisit son armée devant Vico-Pisano, que défendoient cent fantassins suisses à la solde de Pise. Le bailli les menaça de les faire pendre, s'ils portoient les armes contre un roi allié de leur nation : en même temps les Florentins leur offrirent de l'argent, et les Suisses, intimidés ou corrompus, rendirent, le 16 juin, la place qu'ils devoient défendre. Leur trahison ouvrit aux Florentins l'abord de la forteresse bien plus importante de la Verucola, qui, attaquée du côté jusque alors

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. VI, p. 509. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 151, 152. — *Istor. di Gio. Cambi*. T. XXI, p. 175 et 187. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 271.

CHAP. CL.

1503.

inaccessible de Vico-Pisano, se rendit le 18^e juin. Elle dominoit la plaine de Pise, et la découvroit si bien toute entière, que rien ne pouvoit entrer ou sortir des portes de la ville sans être aperçu de la Verrucola. Autant cette position avoit été avantageuse aux Pisans pour déjouer les attaques de leurs ennemis, autant elle pouvoit leur devenir fatale, depuis que les Florentins s'en étoient emparés (1).

Cet échec réveilla l'intérêt des Siennois et des Lucquois en faveur de leurs voisins. Tous deux oublièrent la ligue toscane, encore que Pandolfe Pétrucci dût aux Florentins son rétablissement tout récent dans sa patrie, tous deux envoyèrent des secours aux Pisans : ceux-ci, de leur côté, firent offrir au duc de Valentinois de se donner à lui. Aucune acquisition n'étoit plus ardemment désirée par ce prince ; il la regardoit comme lui assurant presque la conquête de toute la Toscane. Mais tant que le roi de France avoit été tout-puissant en Italie, Valentinois, pour ne pas s'exposer à son ressentiment, n'avoit point osé accepter des offres si séduisantes. Depuis quelque temps la fortune sembloit abandonner les armes françaises ; et Valentinois, qui n'étoit jamais le dernier à

(1) *Fr. Guicciardini*, L. VI, p. 310. — *Jacopo Nardi*, L. IV, p. 152, 155. — *Scipione Ammirato*, Lib. XXVIII, p. 271. — *Istor. di Giov. Cambi*, T. XXI, p. 193.

s'éloigner de ceux que le bonheur délaiss^{oit}, prenoit avec les généraux de Louis XII un ton plus audacieux : il traitoit secrètement avec Gonzalve de Cordoue et avec l'Espagne ; il temporisoit avec les Pisans, il s'armoit, il mettoit son alliance à un prix toujours plus haut, et il attendoit néanmoins, pour prendre une décision définitive, une dernière épreuve des forces des deux rois, qui sembloit ne pouvoir tarder (1).

Ferdinand-le-Catholique avoit laissé, pendant toute la première année de la guerre, son général, Gonzalve de Cordoue, dépourvu de tout secours. Ce ne fut que depuis le commencement de la campagne de 1505, que quelques-uns des renforts qu'il avoit préparés pour lui, vinrent le joindre. Avant même leur arrivée, Gonzalve de Cordoue reçut à Barlette un premier soulagement, qu'il ne dut qu'à l'imprudence et à l'avarice des généraux français. Ives d'Allègre s'étoit emparé de la ville de Foggia, et il y avoit trouvé d'immenses magasins de grains, produit des récoltes de cette fertile province. Au lieu de consentir à les vendre à crédit aux Napolitains qui en avoient un besoin urgent, ou de les tenir en réserve pour l'usage de son armée, la pénurie le détermina à les vendre à

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VI, p. 511.*

des marchands vénitiens, qui les transportèrent ensuite à Barlette (1). Bientôt après, l'amiral espagnol Liscano remporta, devant la pointe de la terre d'Otrante, ou l'ancien promontoire Japyge, une victoire sur M. de Préjan, qui commandoit la flotte française : celle-ci auroit été absolument détruite, si elle n'avoit trouvé un refuge dans le port d'Otrante qui appartenoit aux Vénitiens, et qui étoit également respecté par les deux nations belligérentes. Après cette victoire, la mer demeura libre pour les vaisseaux espagnols et siciliens, et ils transportèrent sans crainte des soldats, des vivres et de l'argent à Barlette. Les Français, loin de pouvoir les en empêcher, n'étoient pas même instruits de leurs manœuvres (2).

Néanmoins l'armée française continuoit à faire des conquêtes dans l'intérieur des terres. D'une part, Nemours avoit réduit à son obéissance toutes les villes de la Pouille, qui formoient un cercle autour de Barlette : savoir, Canosa, Altamura, Cérignoles, Quadrata, Robio, Foggia et Siponto; de l'autre, il avoit pénétré jusqu'à l'extrémité de la terre d'Otrante, et il avoit forcé Lecce, San-Piero, Nardo, Ro-

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. Lib. II, p. 214. — *Alf. de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 25 v.

(2) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. Lib. II, p. 214. — *Alf. de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 24.

deia, Oria et Motula à se soumettre à lui. Il n'avoit point pu, il est vrai, se rendre maître de Gallipoli ni de Tarente, mais il avoit contraint le comte de Conversano à passer à son parti, et il avoit laissé garnison à Castellanéta, pour réprimer les incursions des troupes espagnoles, que Piétro Navarra commandoit à Tarente (1).

Nemours étoit déjà de retour devant Barlette, lorsqu'il apprit que les habitans de Castellanéta, rebutés par l'insolence des soldats français logés dans leur ville, avoient ouvert leurs portes aux Espagnols de Tarente, et leur avoient livré leurs hôtes prisonniers. Dans sa colère, il ne voulut point écouter les représentations d'Aquaviva, qui lui annonçoit que Gonzalve ne tarderoit pas à se mettre en mouvement. Il partit pour Castellanéta avec son armée, et s'acharnant à sa vengeance, il ne voulut point recevoir les habitans à composition, aux termes qu'ils offroient. Mais Gonzalve de Cordoue, profitant de son absence, sortit de nuit de Barlette avec toutes ses troupes, et laissa même cette ville tellement dégarnie, que pour s'assurer de sa fidélité, il se crut obligé d'emmener ses magistrats en ôtage, puis il vint surprendre Rubio, où commandoit La Palice. Dès les premières

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. L. II, p. 215. — *Alfi de Ulloa Vita di Carlo V.* L. I, f. 24.

décharges, son artillerie ouvrit plusieurs brèches aux murs; ses soldats montèrent vaillamment à l'assaut, et quoique les Français se défendissent pendant sept heures avec une égale bravoure, La Palice blessé fut fait prisonnier, et la ville de Rubio fut prise et pillée. Gonzalve n'essaya point de la conserver; il emmena en hâte son butin à Barlette, et il étoit rentré dans son fort avant que Nemours, qui, sur la nouvelle de cette expédition avoit abandonné l'attaque de Castellanéta, fût de retour à Rubio avec son armée (1).

Pendant ce temps, Hugues de Cardone avoit rassemblé en Sicile trois mille fantassins et trois cents chevaux, qu'il transporta à Rhégio. Il rencontra d'abord Jacob de San-Sévérino, comte de Miléto, qu'il battit; il dégagea Diégo Ramirez, assiégé dans la forteresse de Terranova; il pilla et brûla cette ville, mit en fuite le prince de Rossano, et fit prisonnier M. d'Humbercourt. Ce fut dans ce dernier combat que Antonio de Leyva, qui étoit tout récemment arrivé d'Espagne, et qui servoit encore comme simple soldat, fit ses premières armes en Italie. Il devoit ensuite passer par tous les grades de la milice, avant de commander en chef les ar-

(1) *Pauli Jovii de vita magni Consulvi*, Lib. II, p. 216. — *Alf. de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 24 v. — *Pr. Gaic-sardini.* L. V, p. 296. — *Arn. Ferroni*, Lib. III, p. 48.

mées, et d'être compté parmi les premiers généraux de Charles-Quint (1).

CHAP. CI.

1503.

Au moment du débarquement de Cardone, Aubigny étoit occupé dans une autre partie de la Calabre; mais il accourut pour s'opposer à ses progrès. Les princes de Salerne et de Bisignano, de la maison San-Sévérino, se joignirent à lui à Cosenza, avec un grand nombre de barons angevins. Don Hugues de Cardone, averti de leur marche, eut d'abord l'intention de se retirer vers les montagnes; mais il fut retenu par l'arrivée de don Emmanuel de Bénévidès, qui lui amenoit quatre cents chevaux et quatre bataillons d'infanterie de la Sicile; d'ailleurs, ses espions lui avoient donné lieu de croire qu'il falloit encore deux jours à d'Aubigny pour arriver à lui, lorsqu'il le vit déboucher dans la plaine au midi de Terra-Nova. Les cavaliers siciliens et espagnols ne purent soutenir l'impétuosité des gendarmes d'Aubigny, et surtout de ses Écossois; l'infanterie fut également maltraitée par les Suisses et les Gascons; l'armée de Hugues de Cardone fut dissipée, et lui-même se sauva à pied dans les montagnes, après avoir coupé les jarrets de son cheval. M. de Grignan, lieutenant d'Aubigny, qui avoit eu le plus

(1) *Fr. Guicciardini*, Lib. V, p. 294. — *Fr. Belcarri Comm. Rer. Gall.* Lib. IX, p. 265. — *Mémoires de Fleuranges*, T. XVI, p. 14.

de part à cette victoire, fut tué dans la poursuite (1).

La bataille de Terra-Nova n'avoit point suffi pour affermir la domination des Français sur les Calabres, d'autant plus que dans le même temps la flotte nouvelle que Ferdinand avoit armée à Carthagène, étoit arrivée en Sicile, et ensuite à Rhégio. Elle portoit six cents chevaux, commandés par Alfonse Carvajal, et cinq mille fantassins de Galice, de Biscaye et des Asturies, sous les ordres de Ferdinand d'Andradès. Le roi d'Espagne avoit donné le commandement général de cette expédition à Porto Carréro, de la maison Boccanegra, de Gènes, qu'il avoit choisi, parce que lui et Gonzalve avoient épousé deux sœurs; en sorte qu'on devoit s'attendre à ce qu'ils agissent avec une plus parfaite intelligence. Mais il se passa un assez long temps avant que cette nouvelle armée fût en état de combattre, d'abord parce que la flotte fut retardée par des vents contraires dans sa traversée, ensuite parce que Porto Carréro, à son arrivée à Rhégio fut atteint d'une maladie grave dont il mourut, après avoir nommé d'Andradès pour lui succéder (2).

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*, Lib. II, p. 218. — *Alf. de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 25. — *Fr. Guicciardini*, Lib. V, p. 295. — *Arnoldi Ferroni*, L. III, p. 49.

(2) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*, Lib. II, p. 219. — *Alf.*

Des nouvelles inquiétantes sur les affaires de Naples circuloient déjà dans le reste de l'Italie, lorsque les trois petits cantons suisses qui s'étoient emparés de Bellinzona, impatientés de ce que la France leur dispuoit la possession de cette ville, attaquèrent avec impétuosité Locarno, sur le lac Majeur, et la Murata. Après plusieurs assauts, ils s'emparèrent de cette dernière, qui étoit une longue muraille destinée à arrêter leurs incursions; mais ils ne purent se rendre maîtres du château de Locarno, et ils se trouvèrent bientôt bloqués par les Français, et exposés à de cruelles privations. Cependant Louis XII, qui sentoit combien il étoit important pour lui d'éviter une guerre dans le Milanéz, tandis qu'il avoit des affaires aussi sérieuses dans le royaume de Naples, et qui surtout avoit besoin de recruter ses armées avec de l'infanterie suisse, pour l'opposer à celle des Allemands et des Espagnols, donna ordre à ses commissaires de satisfaire les Suisses à tout prix. Un nouveau traité de paix entre la France et la ligue helvétique, fut signé le 11 avril 1503, au camp devant Locarno, et Louis XII céda aux trois petits cantons, le comté de Bellinzona en toute souveraineté (1).

de Ulloa *Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 26. — *Fr. Guicciardini.* Lib. V, p. 295.

(1) *Leonard.* T. IV. — Histoire de la Diplomatie française,

CHAP. CI.

1503.

Dans le temps même que la guerre entre la France et l'Espagne prenoit dans le royaume de Naples une nouvelle activité, l'archiduc Philippe d'Autriche, fils de Maximilien, et gendre de Ferdinand et Isabelle, traversoit la France pour se rendre dans sa souveraineté des Pays-Bas. Peu de mois auparavant il avoit accompagné sa femme, pour la première fois, à la cour d'Espagne; il en étoit reparti abruptement le 22 décembre 1502, laissant Ferdinand jaloux de lui, Isabelle mécontente de son manque d'égard pour sa fille, et Jeanne, dont la seconde grossesse étoit avancée, dans un état de désespoir qui troubla sa raison. Philippe, à son entrée en France, y fut accueilli avec le respect qu'on lui avoit prodigué dès son premier passage. Il désiroit la paix pour l'avantage de ses états des Pays-Bas; il la désiroit encore pour augmenter son crédit à la cour de Castille, et il entreprit avec empressement de s'en faire le médiateur. Deux ambassadeurs des rois d'Aragon et de Castille l'accompagnoient; ils intervinrent aux conférences que Philippe eut avec Louis XII, et le 5 avril ils conclurent avec eux, à Lyon, un traité de paix entre les deux monarchies. Tous les droits de la France au royaume de Naples devoient être donnés pour dot à madame Claude

de France, fille de Louis XII, que Charles, fils de Philippe, et depuis Charles-Quint, devoit épouser. Les deux époux enfans devoient être déclarés roi et reine de Naples; mais jusqu'à la consommation de ce mariage, le traité de partage de Grenade devoit recevoir son exécution (1).

Cette convention paroissoit mettre fin à la guerre à des conditions équitables, mais dont tout l'avantage étoit pour l'Espagne, puisque l'objet en contestation étoit cédé en entier à l'héritier de cette monarchie. Aussi Philippe avoit-il montré beaucoup d'empressement pour conclure; et comme les pouvoirs qu'il avoit produits étoient illimités, Louis XII ne douta pas que le traité de Lyon ne fût ratifié; il ne songea plus à faire passer des secours à ses lieutenans en Italie, auxquels il se contenta de recommander d'éviter tout engagement, jusqu'à ce que l'échange des ratifications mît un terme définitif aux hostilités. Mais Gonzalve de Cordoue, après avoir été si long-temps confiné dans un angle du royaume de Naples, commençoit à entrevoir la possibilité

(1) *Petrus Martyris Anglerii epistola*, 255. — Saint-Gelais, *hist. de Louis XII*, p. 170. — *Raynaldi Annal. eccl.* 1503, §. 5, p. 539. — *Fr. Guicciardini. Lib. V*, p. 299. — *Jacopo Nardi. L. IV*, p. 150. — *Orl. Malavolti stor. di Siena. P. III, L. VI*, f. 111 v. — *Istor. di Giov. Cambi*, p. 192. — *Fr. Belcarü. L. IX*, p. 265.

de le reconquérir tout entier. Il ne vouloit pas devoir à un traité ce qu'il pouvoit obtenir à force ouverte; et ses maîtres, dès qu'ils connurent mieux la situation des affaires, eurent la même ambition, et refusèrent leur ratification au traité de Lyon.

Ferdinand d'Andradès avoit pris le commandement de l'armée de Calabre; il avoit réuni aux troupes amenées par Porto Carréro, le reste de celles de Hugues de Cardone, et après leur avoir payé leurs soldes arriérées, il les conduisit au travers de la Calabre jusque près de Seminara. C'étoit dans ce même lieu que sept ans auparavant Ferdinand II et Gonzalve avoient été battus par d'Aubigny; et Terra-Nova, où le même d'Aubigny avoit remporté une victoire plus récente sur les Espagnols, n'étoit qu'à peu de distance; aussi ce général français s'avançoit-il avec confiance, ne doutant point que par une troisième victoire il ne délivrât la Calabre de ses ennemis. Encore que ses forces fussent un peu inférieures à celles d'Andradès, il le fit défier au combat. Les deux armées se rencontrèrent le 21 avril, au passage de l'Arme Secco, entre Gioia et Seminara. Emmanuel Beavidès, qui commandoit l'avant-garde espagnole, s'arrêta sur une des rives du fleuve pour parler avec d'Aubigny, qui étoit sur l'autre rive. Pendant que ce dernier étoit distrait par

cette conférence, Carvajal, qui commandoit CHAP. CI.
l'arrière-garde espagnole, passa le fleuve un 1505.
mille et demi plus haut, et vint tomber sur les
derrières de l'armée française, en même temps
qu'elle étoit attaquée de front. Un moment de
confusion et de désordre la perdit; la gendar-
merie rompue fut forcée à s'enfuir, et d'Aubigny
avec elle: Honoré et Alfonse de San-Sévérino,
qui commandoient le second et le troisième corps
d'armée, composés de Calabrois, ne firent pas
une longue résistance: tous deux furent faits
prisonniers, et en demi-heure de temps presque
toute l'infanterie française fut passée au fil de
l'épée. D'Aubigny s'étoit enfui à Gioia, où il
retrouva le capitaine de son infanterie Malherbe;
ils poursuivirent ensemble leur course, mais ar-
rivés à la forteresse d'Angitula, ils furent obligés
de s'y enfermer, parce que les Espagnols étoient
à leurs trousses: ceux-ci ne vouloient pas lais-
ser échapper de leurs mains le général français
qu'ils redoutoient le plus; et à peine étoit-il
entré dans Angitula, qu'ils l'y assiégèrent (1).

A peu près dans le temps où d'Andradès dis-

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. L. II, p. 220. — *Alf. de Ulloa* *Vita di Carlo V.* L. I, f. 26. — *Fr. Guicciardini*. L. V, p. 501. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. IV, p. 150. — *Zurita Anales de Aragon*. T. V, Lib. V, c. 15. — *Annal. eccles. Raynaldi*. 1505, §. 5, p. 559. — *Fr. Belcarii*. L. IX, p. 266. — *Ann. Perizoni*. Lib. III, p. 51.

sipoit l'armée d'Aubigny à Séminara, Gonzalve de Cordoue vit arriver à Barlette un corps de deux mille Allemands que lui amenoit Octavien Colonna, et qui, après être sorti des montagnes de la Carniole, s'étoit embarqué à Trieste. Il y avoit sept mois que Gonzalve étoit enfermé dans Barlette, et il avoit réussi par la force de son caractère, et son talent pour manier les esprits, à y soutenir la constance de ses soldats, au milieu de toutes les privations. Toutes les villes de son voisinage étoient au pouvoir des Français, à la réserve de celle d'Andria; mais aussitôt qu'il eut reçu les troupes allemandes, qu'il avoit si longtemps attendues, il résolut d'entrer en campagne, et il fit passer à Piétro Navarra, et à don Luis de Erréra, l'ordre de lui amener de Tarente le plus de soldats qu'ils pourroient. Nemours, de son côté, averti des mouvemens qu'on remarquoit dans Barlette, voulut aussi réunir ses meilleurs officiers. Il écrivit à André Matthieu d'Aquaviva, qui étoit à Conversano, de se rendre à Altamura, pour y rencontrer Louis d'Ars, et revenir avec lui. Ces deux officiers eurent quelque correspondance ensemble, pour concerter leur marche; une des lettres de Louis d'Ars tomba entre les mains de Piétro Navarra, et celui-ci, connoissant par elle la marche d'Aquaviva, lui dressa une embuscade à son passage. Aquaviva, surpris par une attaque inattendue,

fut grièvement blessé et fait prisonnier, son frère Jean tué, et toute sa cavalerie prise ou dissipée (1). CHAP. CL.
1503.

L'arrivée à Barlette de Navarra et d'Erréra, qui conduisoient prisonnier le plus sage et le plus respecté des barons angevins et des capitaines de l'armée ennemie, parut de bon augure à Gonzalve et à ses soldats. Ils ne voulurent pas tarder davantage à rompre le blocus dans lequel ils avoient été si long-temps enfermés. Le 28 avril, l'armée espagnole sortit de Barlette, passa l'Osanto, et se dirigeant à l'ouest, arriva le même jour devant Cérignoles. La chaleur étoit déjà extrême dans les plaines de la Pouille; le soldat ne trouvoit point d'eau dans ces campagnes brûlées, et il y souffrit cruellement de la soif; encore que Gonzalve eût fait remplir des outres au passage de l'Osanto, qu'il faisoit porter à la suite de l'armée. Pour soulager les fantassins accablés par la chaleur, il ordonna encore à chaque cavalier de prendre un piéton en croupe; et lui-même donna l'exemple aux autres, en faisant monter derrière lui sur son cheval un enseigne allemand. Cérignoles, qui n'est guère éloignée que de dix milles de Barlette, est un

(1) *Paul. Jovii Vita magni Consalvi*. Lib. II, p. 221. — *Alf. de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 26 v. — *Fr. Guicciardini*. Lib. VII, p. 501. — *Fr. Belcarii Comment. Rev. Gall.* Lib. IX, p. 209.

CHAP. CI.

1503.

château bâti sur le haut d'une colline, dont toute la pente est plantée de vignes. Le bas de ces vignes est séparé de la plaine par un fossé. Prosper et Fabrice Colonna, qui avoient pris les devants, tracèrent le camp espagnol derrière ce fossé; ils l'élargirent, et avec la terre qu'ils en tirèrent, ils élevèrent sur son bord intérieur un petit parapet. Gonzalve dirigea lui-même ces travaux, et y fit placer immédiatement ses canons en batterie (1).

Nemours, parti de Canosa, étoit arrivé devant Cérignoles presque en même temps que Gonzalve; dans le conseil de guerre qu'il consulta, Châtillon et Louis d'Ars insistèrent pour qu'on différât la bataille jusqu'au lendemain, afin d'étudier la position de l'ennemi, et de donner aux soldats le temps de se reposer. Chandieu, au contraire, qui commandoit les Suisses, et Yves d'Allègre, vouloient que l'on profitât de l'ardeur française, pour attaquer à l'heure même. L'altercation entre ces capitaines se prolongea, et fit perdre un temps précieux. Dans sa vivacité, d'Allègre donna à entendre que la lenteur du général lui faisoit soupçonner ou son courage ou son habileté. Nemours, blessé dans son honneur, eut la foiblesse de se déterminer, contre sa propre opinion, à combattre,

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consulari.* L. II, p. 221. — *Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 27.

pour se laver de ce reproche. Mais il prit ce parti si tard, qu'au moment où la bataille fut engagée, il ne lui restoit plus que demi-heure de jour. Dans l'armée française on comptoit cinq cents lances, quinze cents cheveu-légers et quatre mille fantassins (1). L'armée espagnole étoit formée de dix-huit cents chevaux pesamment armés, cinq cents cheveu-légers, deux mille fantassins espagnols, et deux mille Allemands (2). Nemours mena ses troupes à l'ennemi dans l'ordre oblique, en refusant sa gauche. Il étoit avec Louis d'Ars, à la tête de l'aile droite, qui devoit engager le combat; Chandieu avec les Suisses, au centre, un peu en arrière; Allègre avec le reste de la cavalerie, à la gauche, et plus en arrière encore (3).

Gonzalve, qui avoit divisé son armée en six bataillons, avoit envoyé en avant toute sa cavalerie légère, sous les ordres de Fabrice Colonna, et de Diégo de Mendoza, pour retarder l'ennemi. Les pieds des chevaux élevèrent, dans les champs brûlés de la Pouille, une si épaisse poussière, qu'elle déroba entièrement aux Français

(1) *Sabellicus Eneadum XI. L. II, apud Rayn. Ann. eccles. 1505, §. 5, p. 340.*

(2) *Barthol. Senaregæ de reb. Genuens. T. XXIV, Rer. Ital. p. 578.*

(3) *Pauli Jovii Vita Consalvi. L. III, p. 222. — Alf. de Utiola, Carlo V. L. I, f. 27 v.*

la connoissance des positions espagnoles. Les fenouils, qui sont dans ces campagnes d'une grandeur démesurée, cachoit absolument le fossé et le rempart qui fermoient le camp. L'artillerie, par sa fumée, augmentoit encore l'obscurité. Une des premières décharges mit le feu au magasin de poudre des Espagnols. Gonzalve, loin d'en paroître effrayé, s'écria : « C'est un » heureux présage ; nous n'avions plus besoin » de poudre, car la victoire est à nous. » Nemours cependant, qui marchoit sur les Allemands, et sur la cavalerie de leur gauche, fut tout à coup arrêté par le fossé, dont il ne soupçonnoit pas l'existence ; et comme il cherchoit un passage, en se détournant sur le côté, il fut atteint d'une balle, et tomba mort à la tête de ses troupes. Dans ce moment, Chandieu arrivoit sur le bord du même fossé, avec les Suisses. Mais les Allemands qui occupoient l'autre bord, les repousoient avec leurs halberdars, tandis que les arquebusiers espagnols les prenoient en flanc ; ils furent mis en désordre, et perdirent beaucoup de monde. Chandieu, qui se faisoit distinguer au milieu d'eux par les plumes blanches dont son casque étoit orné, et qui combattoit à pied à leur tête, fut tué dans le fossé qu'il s'efforçoit de franchir. Louis d'Ars et Yves d'Allegre, voyant la déroute de leurs compagnons, prirent la fuite. Châtillon, qui fuyoit aussi, fit

amené prisonnier par la cavalerie espagnole. En demi-beure, l'armée française avoit été dissipée, et avoit perdu de trois à quatre mille hommes. Tous ses bagages et tous ses vivres tombèrent entre les mains de l'ennemi (1).

Gonzalve fit surtout preuve de ses talens par le parti qu'il sut tirer de sa victoire. L'obscurité de la nuit qui avoit commencé au moment où la déroute de ses ennemis venoit à peine de se décider, avoit mis à couvert les fuyards; mais Louis d'Ars et Yves d'Allègre n'avoient point pris la même route; le premier s'étoit dirigé sur Vénoza, et le second vers le duché de Bénévont. Gonzalve les fit poursuivre rapidement pour les empêcher de se réunir. Garcias de Parédès se mit sur les traces de Louis d'Ars, don Pédro de Paz sur celles d'Allègre. Ce dernier s'étoit associé dans sa fuite à Trajan Carraccioli, comte de Meli; mais avec quelque rapidité qu'ils cherchassent à s'échapper, la nouvelle de leur désastre les précédoit toujours: aussi toutes les villes, tous les châteaux se fer-

(1) *Pauli Jovii de Vita magni Gonzalvi*. Lib. II, p. 225. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 28. — *Fr. Guicciardini*. Lib. V, p. 505. — *Saint-Gelais*, hist. de Louis XII, p. 171. — *Mémoires de Flouranges*. T. XVI, p. 15. — *Mémoires de Louis de la Trémoille*. T. XIV, chap. XI, p. 166. — *Summa de rebus in Italia gestis ab anno 1500 usque ad 1505*. L. VI, cap. IV, p. 552. — *Paolo Giovio del card. Pompeo Colonna*, p. 555. — *Fr. Belcarii Comm.* L. IX, p. 267. — *Arnoldi Ferroni*. L. III, p. 52.

CHAP. CI. moient à leur approche, et à peine pouvoient
1505. ils obtenir, à force de prières et d'argent, qu'on leur tendît du haut des murs, avec des cordes, quelques vivres dans des corbeilles. Ives d'Alègre s'étant arrêté un seul jour à Atripalda, prit la route de Naples; mais en approchant de cette ville, il apprit bientôt qu'elle s'étoit soulevée, et que la garnison qu'il y avoit laissée s'étoit enfermée dans les châteaux avec les trésoriers du roi, les magistrats français et les partisans plus déclarés de la France. Il tourna alors vers Capoue et Suessa, et sans s'arrêter dans l'une ou l'autre de ces villes, il poursuivit jusqu'à Gaète, et il rassembla les débris de l'armée française entre cette forteresse et Tragitto (1).

Les Espagnols vainqueurs s'avançoient dans tous les sens sur les traces des fuyards, et occupoient toutes les provinces du royaume. Fabrice Colonna marchoit sur l'Aquila, et soumettoit les Abruzzes; Prosper Colonna se faisoit ouvrir les portes de Capoue et de Suessa, et se rendoit maître de la *Campagna Felice*, chassant les Français au-delà du Garigliano. Toutes les villes de la Pouille et de la Capitanate, instruites les premières de la victoire, avoient aussi les pre-

(1) *Pauli Jovii Vita Consalvi*. Lib. II, p. 224. — *Vita de Ullua*. Vita di Carlo V. L. I, f. 28 v. — *Fr. Guicciar.* L. V, p. 504.

nières fait leur soumission au vainqueur. Les Calabres avoient embrassé le même parti dès la nouvelle de la bataille de Seminara. D'Aubigny se défendoit encore dans le fort d'Angitula ; mais quand il fut instruit à n'en pouvoir douter du désastre de ses compagnons d'armes, il capitula, se dévouant seul à demeurer prisonnier de guerre, tandis que tous les soldats qui servoient sous ses ordres eurent la liberté de retourner en France (1).

Gonzalve de Cordoue reçut à Acerra des députés napolitains qui venoient lui porter les clefs de leur ville, et lui demander la confirmation de ses privilèges ; il la promit au nom de son maître. Il fit le 14 mai son entrée solennelle dans la capitale du royaume. Le lendemain il reçut au nom du roi Ferdinand le serment des six *seggi* ou tribus, qui représentoient la noblesse et le peuple de Naples. Les deux châteaux dans lesquels les Français s'étoient retirés, et qu'on étoit accoutumé à voir opposer la plus longue résistance aux armées qui les assiégeoient, succombèrent en peu de jours aux attaques de Piétro Navarra qui, le premier, avoit introduit à la guerre l'art de faire jouer des mines avec la poudre, et qui, par ces opérations inattendues, avoit inspiré aux soldats

(1) Pauli Jovii Vita magni Consalvi. L. II, p. 224. — Raynaldi Annal. eccles. 1503, §. 6, p. 540.

ennemis une terreur que leurs chefs n'avoient point pu vaincre. Lorsque le 11 juin le jeu des mines de Navarra renversa une moitié des murailles du château Neuf, sur leurs défenseurs, et ouvrit aux Espagnols une effroyable brèche par laquelle ils montèrent à l'assaut, Gonzalve de Cordoue abandonna à ses soldats tout le pillage des riches magasins qui y avoient été rassemblés, et des trésors qu'on avoit cru y mettre en sûreté. Cependant à peine ce pillage étoit-il achevé que beaucoup de soldats accoururent auprès de Gonzalve pour se plaindre qu'ils n'y avoient eu aucune part. « Pour » vous dédommager, allez piller mon propre » palais », leur dit gaîment le général; et en effet, celui où il avoit été logé, et qui appartenoit au prince de Salerne, fut immédiatement pillé par les Espagnols (1).

Le château de l'Œuf, bâti sur un roc isolé, au pied du promontoire de Sant-Elmo, et au milieu des flots, fut pris vingt-un jours après le château Neuf, et par les mêmes moyens. L'explosion renversa une partie du rocher sur la chapelle, où dans ce moment même le commandant du fort avoit assemblé un conseil de

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. Lib. II, p. 25. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* L. I, f. 29. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 150. — *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 507. — *Fr. Belcarà*. Lib. IX, p. 269.

guerre; presque tous ceux qui y assistoient furent écrasés par les débris de la montagne. Le royaume entier se trouva ainsi soumis aux Espagnols, à la réserve de Gaète où s'étoient réunis les restes de l'armée française; de Santa-Sévérina, où le prince de Rossano étoit assiégé, et de Vénosa, où Louis d'Ars s'illustra par une longue et valeureuse résistance (1).

CHAP. CI.
1503.

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. L. II, p. 228. — *Alf. de Ulloa Vita di Carlo V.* L. I, f. 30 v. — *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 308. — *Summonte istorie di Napoli*. L. VI, c. IV, p. 553.

CHAPITRE CII.

Guerre des Vénitiens avec les Turcs. Mort d'Alexandre VI. Élection de Pie III et de Jules II. Revers de Valentinois ; défaite des Français au Garigliano. Trêve entre la France et l'Espagne.

1499 — 1504.

CHAP. CII. **L**ES deux plus importantes révolutions que pût éprouver l'Italie, l'expulsion de la dynastie des Sforza, et celle de la branche bâtarde d'Aragon, la conquête du Milanais par les Français, et celle du royaume de Naples par les Espagnols, s'étoient accomplies sans que le plus puissant et le plus sage des états italiens, sans que la république de Venise pût prendre part à l'une ou à l'autre. Venise s'étoit, il est vrai, engagée dans une alliance nominale avec Louis XII, contre la maison Sforza, mais sans s'associer activement à la guerre. Elle n'étoit point intervenue dans le traité de partage du royaume de Naples à Grenade; elle n'avoit point demandé la maison d'Aragon, ou contribué à la précipiter du trône; elle étoit demeurée étrangère à la guerre qui avoit éclaté presque immédiate-

ment entre les spoliateurs. Dès la première retraite des Français, après l'expédition de Charles VIII, la république possédoit plusieurs places fortes de la Pouille, sur les bords de l'Adriatique; mais des murs de Trani, de Monopoli, de Brindisi et d'Otrante, les commandans vénitiens observoient les combats des Français avec les Espagnols, sans y prendre part, et ils s'imposoient à leur égard une exacte neutralité. Sans doute ils n'avoient pas vu sans une vive inquiétude les ultramontains acquérir ces deux régions les plus riches et les plus populeuses de l'Italie; mais les prétentions de Maximilien sur leurs provinces, et ses menaces continuelles, les avoient forcés à consentir à la spoliation de Louis Sforza, et même à y concourir; dans l'espoir que les Français, leurs nouveaux voisins, les défendroient au besoin contre les Allemands. La guerre dangereuse dans laquelle ils furent engagés à cette époque avec l'empire turc, les força également à s'abstenir des affaires de Naples, et à laisser détrôner dans ce royaume un monarque italien, pour lui substituer un vice-roi espagnol: tant il est vrai, que l'Italie ne succomba aux attaques des ultramontains, que parce que tous se réunirent contre elle seule; que les Turcs, bien qu'ennemis des Espagnols, et les Allemands bien qu'ennemis des Français, contribuèrent aux conquêtes de leurs

adversaires, parce qu'ils épuisèrent par des attaques sans cesse renouvelées, cette nation italienne qui auroit dû seule tenir tête à tous.

La guerre des Turcs avec Venise avoit commencé en même temps que celle de Louis XII avec la maison Sforza. Elle occupa donc la république pendant tout l'espace de temps dont l'histoire est comprise dans les trois derniers chapitres, et elle empêcha tout aussi long-temps le plus puissant des états italiens de mettre aucun obstacle à l'ambition des Français, à celle des Espagnols, et à celle du pape Alexandre VI et de son fils. Bajazeth II, le neuvième des sultans ottomans, n'étoit ni si inquiet, ni si cruel que son père Mahomet II, ou que son fils Sélim. Son goût pour les études, pour la philosophie et pour le repos, le fit même passer, comparativement avec les illustres guerriers de sa race, pour un prince fainéant. Cependant Bajazeth II avoit fait la guerre avec gloire contre Caït-Bey, soudan des Mamelucks d'Égypte, et contre les Croates et les Valaques. Il avoit, aussi-bien que tous ses prédécesseurs, étendu les frontières de l'empire ottoman; et la terreur qu'avoit causée cette constante succession de conquêtes ne s'étoit point dissipée sous son règne. La république de Venise, qui confine avec lui par une longue frontière, et qui garde seule contre lui l'Italie et tout l'occident, ne s'engageoit point sans effroi dans une guerre

avec le grand-seigneur ; et lorsqu'elle avoit un tel ennemi à combattre , elle écartoit toute autre rivalité ; elle imploroit les secours , elle cherchoit à se concilier la bienveillance de tous les princes chrétiens. Au lieu de songer encore à tenir égale la balance entre eux , son premier objet étoit au contraire de les réunir tous pour la commune défense.

Des motifs divers sont assignés par les divers historiens à la guerre qui éclata , à la fin du quinziesme siècle , entre Bajazeth II et la république de Venise. Peut-être contribuèrent-ils tous à l'allumer , ou comme cause , ou comme prétexte. Bajazeth , au sein de la paix , cherchoit à affoiblir ses voisins , en encourageant le brigandage sur leurs frontières. La Dalmatie vénitienne étoit sans cesse infestée par des bandes armées de voleurs , qui sortoient de l'Albanie : ils n'attaquoient pas seulement les marchands et les voyageurs , ils pilloient les châteaux , ils brûloient les villages , ils emmenoient les habitans en esclavage , ou les forçoient à se racheter par de riches rançons. De tous les ports de l'empire turc sortoient en même temps des pirates qui pilloient les côtes et interrompoient le commerce. Lorsque les commandans vénitiens faisoient leurs plaintes à Bajazeth , le sultan , loin de prendre la défense de ces malfaiteurs , déclaroit qu'il apprendroit avec plaisir leur pu-

nition, et qu'il exhortoit ses voisins à les traiter avec la dernière sévérité. Cependant les provinces vers lesquelles il avoit l'intention de tourner ensuite ses armes étoient ainsi ruinées d'avance; leur population les abandonnoit, et il devenoit enfin impossible de les défendre (1).

En même temps le sultan étoit toujours prêt à accueillir les traîtres qui offroient de lui livrer quelque une des places frontières de ses voisins. Un complot de cette nature fut formé à Corfou, et Bajazeth prépara un puissant armement pour s'emparer de cette île importante; heureusement le capitaine de la flotte vénitienne qui revenoit de Candie, soit qu'il fut secrètement informé du nom des traîtres, ou que le hasard seul le servît, fit embarquer, en passant à Corfou, tous ceux qui avoient traité avec les Ottomans, et renouvela la garnison de l'île. Bajazeth ne voulut point laisser soupçonner qu'on l'avoit deviné; il conduisit, dans la Bulgarie et la Valachie, l'armée qu'il avoit rassemblée; il envoya en même temps ses lieutenans ravager les monts de la Chimère, dont les habitans conservoient toujours leur indépendance, et il fit la conquête du petit état de George Zernowitsch, près de Cattaro. Mais soupçonnant que

(1) *Theodoro Spandugino Cantacuseno dell' origine de' Turchi.* Presso Franc. Sansovino. Lib. II, f. 210 v. *Venetia*, 3^{to}. 1668.
— *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 9 v.

Les projets sur Corfou avoient été découverts par le bayle de Venise, il déclara qu'il ne vouloit plus souffrir d'espions chez lui, et il chassa ce bayle de Constantinople, avec tous les autres ambassadeurs ou résidens des princes chrétiens (1).

Vers le même temps Nicolas de Pésaro, amiral de la flotte vénitienne, rencontra une galère turque qui refusa d'amener les voiles, selon le cérémonial usité. Pésaro la coula à fond. Le sénat, il est vrai, inquiet de cet acte de sévérité et du renvoi de son bayle, envoya à Constantinople André Zancani, pour régler tous ses différends avec la Porte, et obtenir du sultan un nouveau traité. Les négociations ne sembloient pas éprouver de difficultés. Bajazeth ne manifesta point de colère, il signa le traité qui lui fut présenté par l'ambassadeur. Mais ce traité étoit rédigé en latin, et le sultan se réservoit de protester contre tout ce qui pouvoit être exprimé dans cette langue des infidèles qu'il n'entendoit pas. Ludovic Sforza, qui étoit encore sur le trône, et qui espéroit se sauver par une puissante diversion, lui avoit dans ce temps même envoyé d'habiles négociateurs, et le pressoit d'attaquer la république de Venise (2). Ba-

(1) *Andrea Cambini Fiorentino dell' origine de' Turchi. Presso Jacino. L. II, f. 175. — Théod. Spandugino. Ibid. f. 208.*

(2) *Petri Bembi hist. Venetae. L. IV, p. 82. — Fettor Sandi*

CHAP. CII.

1499.

jazeth II en prit l'engagement, et le couvrit en même temps du plus profond secret. On lui voyoit faire des armemens prodigieux, mais on ne savoit point contre quelle province d'Europe ou d'Asie ils étoient destinés. Plusieurs croyoient qu'il vouloit attaquer l'île de Rhodes, demeure des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Lorsque ses préparatifs furent achevés, l'irruption de deux mille chevaux turcs dans le territoire de Zara fut le prélude des hostilités : en même temps tous les marchands vénitiens établis à Constantinople furent jetés dans les fers, et leurs propriétés confisquées. Parmi eux se trouvoit Andréa Gritti, qui devoit sortir de sa prison pour terminer cette guerre, et pour monter ensuite sur le trône ducal (1).

La flotte ottomane, dont Bajazeth avoit donné le commandement au sangiak de Gallipoli, et que les historiens vénitiens prétendent avoir été forte de deux cent soixante-dix voiles, s'avança à la recherche des chrétiens vers les côtes de la Morée, dans les parages de la Sapienza et de Mondon. De son côté, le sénat de Venise donna le commandement d'une flotte de cent quarante

storia civile Venezia. L. IX, c. VII, T. IV, p. 205. — Annal. eccles. Raynaldi. 1499, §. 5, p. 480.

(1) *Petri Bembi hist. Venezia. Lib. V, p. 91. — Fettor. Sandi stor. civile. Lib. IX, c. VII, T. IV, p. 204. — Theod. Spangino. Presso Sansovino. L. II, f. 208 v.*

voiles, avec laquelle il comptoit défendre ses possessions du Levant, à Antonio Grimani, gentilhomme qu'on avoit vu jouir jusqu'à l'âge de soixante-quatre ans, auquel il étoit parvenu, d'une félicité non interrompue. Sa famille, quoique noble, étoit très-pauvre, mais il étoit arrivé en peu de temps à une immense richesse.

On lui connoissoit pour cent mille ducats de créances ou d'argent comptant, outre ses biens de terre, qui étoient considérables. Il avoit exercé le commerce avec un bonheur si rare, que tous les autres commerçans prenoient son exemple pour règle de leurs spéculations, qu'ils achetoient quand ils le voyoient acheter, et qu'ils vendoient quand ils le voyoient vendre. Il étoit entré au sénat, et dès lors il avoit occupé les premiers emplois de la république; il s'en étoit montré digne par son éloquence, sa prudence et son courage. Il avoit marié ses filles dans les premières maisons de Venise; il avoit obtenu d'Alexandre VI, au prix de trente mille ducats, le chapeau de cardinal pour son fils aîné, et ensuite du sénat le patriarcat d'Aquilée. Ses autres fils tenoient aussi de la république des emplois honorables. Lui-même il étoit revêtu de la dignité de procureur de Saint-Marc, la première de l'état après celle de doge. Il avoit commandé avec gloire les flottes de la république dans la guerre de Charles VIII, et conquis Mo-

nopoli : son retour de cette expédition avoit été un triomphe. Cependant il avoit refusé avec une sorte d'effroi le commandement contre les Turcs qu'on lui déféroit; il sembloit prévoir que sa longue prospérité alloit l'abandonner; mais quand on l'avoit forcé à se charger de cette responsabilité, il avoit envoyé au trésor public, en don patriotique, vingt mille ducats pour contribuer à l'armement de la flotte qu'il alloit commander (1).

La flotte vénitienne rencontra au mois d'août, près de Modon, la flotte des Turcs. La première avoit près de moitié moins de voiles que la seconde; entre ses cent quarante vaisseaux, il n'y avoit même que quarante-six galères; tous les autres bâtimens étoient peu propres aux manœuvres militaires. D'autre part, du côté des Turcs, on ne voyoit qu'un nombre prodigieux de vaisseaux mal armés, mal gouvernés, et dont les équipages ignorans, et arrachés tout récemment à la charrue, n'étoient soumis à aucune discipline; aussi les musulmans craignoient la bataille autant que les chrétiens la désiroient, dans la ferme confiance d'obtenir la victoire.

Les deux flottes manœuvrèrent plusieurs jours en présence l'une de l'autre; mais toutes

(1) *Chronicon Venetum*. T. XXIV, *Rer. Italic.* p. 1250 et suiv.

les fois que Grimani paroissoit se disposer à l'attaque, les Turcs se retiroient dans Porto-Longo. Dans la flotte de ceux-ci se trouvoit un vaisseau d'une grandeur prodigieuse, du port de quatre mille tonneaux, et qui paroissoit s'élever au milieu des autres comme une citadelle. Il étoit commandé par Barach Raiz. Le 12 août 1499, ce vaisseau se trouva devant Chiarenta, un peu séparé des autres, et il fut aussitôt investi par les deux galères d'André Lorédano et de l'Albanois Darmier, qui s'attachèrent à lui par des crampons, et dont les équipages montèrent à l'abordage. Le combat fut acharné, et il ne fut point troublé par tout le reste des deux flottes, soit qu'un calme plat les retint à distance, comme l'ont dit quelques-uns, soit que Grimani, jaloux d'André Lorédano, comme le crut le plus grand nombre, fût charmé de le voir périr. Plus de mille soldats défendoient le vaisseau turc, et la bataille étoit encore indécise, lorsque le feu prit à l'un des trois bâtimens, et se communiqua rapidement aux deux autres, qui ne pouvoient se séparer. Tous trois furent consumés au milieu des flots. Quand Lorédano vit le sien perdu sans ressources, quelqu'un lui proposa de se jeter à la mer; il saisit en réponse le drapeau de Saint-Marc, qui flotloit sur le vaisseau, *C'est sous ce drapeau, dit-il, que je suis né, que j'ai vécu, et que je veux mourir;* et en

CHAP. CIII.

1499.

disant ces mots il entra dans les flammes. Des chaloupes turques entouroient les combattans et recueilloient ceux des leurs qui se jetoient à la mer; mais les Vénitiens, abandonnés par leurs compatriotes, périrent presque tous (1).

Pendant tout ce combat, le reste des deux flottess'étoit canonné à distance; mais l'incendie des vaisseaux de Lorédano et de Darmier jeta le découragement dans le cœur des Vénitiens; au lieu de désirer la bataille comme ils avoient fait jusque alors, ils commencèrent à la craindre, et Grimani cédant le premier la place, se retira à Prodano, sur la côte du Péloponèse. Là il fut averti qu'une flotte française de vingt-deux galères, que Louis XII avoit fait armer à Gênes, pour secourir les chevaliers de Rhodes, et qu'il avoit ensuite offerte au sénat, lorsqu'il avoit su que Rhodes n'étoit pas menacée, étoit à l'ancre à Zante. Grimani alla aussitôt la joindre, et revint avec elle chercher les Musulmans. Cependant lorsqu'il les eut rencontrés, la même irrésolution, ou la même pusillanimité qu'on lui avoit précédemment reprochée, l'empêcha de les attaquer. Les deux flottess'e contentèrent de s'envoyer de loin plusieurs bordées de canon,

(1) *Chronicon Venetum*. T. XXIV, *Rer. Ital.* p. 104. — *Sabellius Ennead.* X. L. IX, *apud Raynald.* 1499, §. 9, p. 110. *Theod. Spandugino*, f. 208 v. *Presso Sansovino*. L. II, *In parte de' Turchi*.

et les Français, impatientés de cette manière timide de combattre, prirent congé de l'amiral vénitien et se retirèrent (1).

Dans le même temps les Turcs avoient formé le siège de Lépante; Grimani n'osa point secourir cette ville, qui se rendit, lorsqu'elle vit la flotte vénitienne s'éloigner (2). Grimani, pour recouvrer sa réputation, fit de son côté une tentative sur Céphalonie; mais elle n'eut point de succès. Alors il ramena sa flotte à Corfou, et il y trouva Melchior Trévisani, que le conseil des Dix lui avoit donné pour successeur, et qui avoit l'ordre de l'envoyer lui-même à Venise, chargé de fers, pour rendre compte de sa conduite. La belle flotte qu'il commandoit, avoit paru aux Vénitiens suffisante pour détruire celle des Turcs, et conquérir ensuite le Péloponèse et l'Eubée: plus ils avoient conçu de hautes espérances, plus ils étoient disposés à expliquer un mauvais succès par une trahison ou une lâcheté. Peut-être cependant ne tenoient-ils point assez compte des progrès faits par les Turcs, dans l'art de la guerre maritime, et Grimani, en approchant de la flotte si supérieure

(1) *Petr. Bembi hist. Venetæ.* L. V, p. 95. — *Chron. Venetum.* T. XXIV, p. 105, 110. — *Andrea Cambini, presso Sansovino.* L. II, f. 176 v.

(2) *Raynaldus Annal. eccles.* 1499, §. 9 et 10, p. 480. — *Theod. Spandugino, presso Sansovino.* L. II, f. 209.

en nombre des ennemis, avoit-il reconnu que ce n'étoit plus une cohue désordonnée, comme on le supposoit à Venise. Le peu de succès des amiraux qui succédèrent à Grimani, et le triomphe qui étoit réservé à celui-ci, lorsque dans son extrême vieillesse, à l'âge de quatre-vingt-sept ans, il fut élu doge de cette même république qui l'avoit condamné, sont des indices de son innocence. Mais à son arrivée à Venise, la prévention contre lui étoit trop forte pour qu'il pût y résister. En vain son fils, le cardinal Grimani, accourut-il de Rome pour le recevoir, et dans ses habits pontificaux se chargea-t-il des fers de son père, soit lorsque celui-ci traversoit le port, soit lorsqu'il fut traduit devant le grand conseil; la sévérité de cette assemblée n'en fut point adoucie. Elle avoit évoqué à elle le jugement, craignant que le prévenu n'exercât une influence illicite sur le conseil des Dix, par ses richesses et le crédit de sa famille. Grimani fut condamné à la relégation dans les îles de Cherso et d'Ozèro, au golfe du Quarnèro; au bout de quelque temps il s'échappa de ce lieu d'exil, et il se refugia à Rome, auprès du cardinal son fils (1).

(1) *Petri Bembi hist. Venetae*. L. V, p. 98. — *Vettor Sandi*. Lib. IX, c. VII, T. IV, p. 207. — *Chron. Venetum*. T. XXIV, *Res. Ital.* p. 124. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1499, §. 10 et 11, p. 481. — *Paolo Giovio Vita di Antonio Grimani. Ritratti*. L. V, p. 290.

Les troupes de terre ne firent pas leur devoir mieux que celles de mer. Zancagno avoit été chargé de rassembler les milices des frontières de la Carniole, de mettre en défense les bords de l'Isonzo, et d'établir son camp à Gradiska. Mais Scander Bassa, sangiak de Bosnie, ayant amené sur l'Isonzo sept mille chevaux, en envoya, le 29 septembre, deux mille au-delà du fleuve. Zancagno ne leur opposa aucune résistance, et ne permit point à ses soldats de sortir de Gradiska. Les paysans, qui se croyoient en sûreté derrière l'armée de la république, furent frappés de terreur à l'approche de ces troupes barbares; les bords de la Piave et du Tagliamento furent abandonnés, quoique susceptibles de défense. Des troupeaux de fuyards s'échappant de tout le Friuli, de Trévisé, et même de Padoue, s'enfermèrent à Venise, et la campagne fut délaissée jusqu'au bord des Lagunes. Les Turcs, après y avoir enlevé de nombreux captifs, dont ils massacrèrent une partie avant de repasser le Tagliamento, rentrèrent dans leurs foyers, sans avoir trouvé l'occasion de combattre (1).

CHAP. CII.

1499.

Au commencement de l'année 1500, les Vén-

1500.

(1) *Petri Bembé hist. Ven.* L. V, p. 97. — *Chron. Venetum.* T. XXIV, p. 116. — *Vettor Sandi.* Lib. IX, c. VII, T. IV, p. 205, 206. — *Annal. eccles. Raynaldi.* 1499, §. 7 et 8, p. 480. — *Theod. Spandugino.* Lib. II, f. 208.

nitiens, découragés par le mauvais succès de la dernière campagne, et désireux de pouvoir diriger toute leur attention sur les affaires de l'Italie, dont les révolutions devenoient tous les jours plus importantes, envoyèrent à Constantinople, pour se plaindre de ce que le grand-seigneur les avoit attaqués sans provocation, redemander leurs marchands faits prisonniers dans toute l'étendue de l'empire turc, et la restitution de Lépante; mais Bajazeth leur répondit qu'il n'accorderoit la paix à la république, qu'autant que celle-ci lui céderoit Modon, Coron et Napoli de Malvoisie, et qu'elle s'engageroit à lui payer un tribut annuel de dix mille ducats (1).

Pendant l'hiver, la flotte turque s'étoit partagée entre les deux golfes d'Ambracie et de Lépante. Melchior Trévisani, qui avoit pris le commandement de la flotte vénitienne, vouloit empêcher les Turcs de se réunir, et il occupoit dans cette espérance les parages de Corfou et de Céphalonie; mais les ennemis se déroberent à sa vigilance, ils firent leur jonction devant le promontoire de Leucade, et se trouvant alors supérieurs en forces, ils firent reculer les Vénitiens. Daüth Pacha entroit dans le Pélopo-

(1) *Petri Bembi hist. Ven. Lib. V, p. 100.* — *Chron. Venet. T. XXIV, p. 148.* — *Vettor Sandi storia civile Venez. L. IX, c. VII, T. IV, p. 207.*

nèse, avec une armée formidable, en même temps que la flotte turque attaquoit du côté de la mer les villes dont Bajazeth avoit demandé la cession. Les Turcs furent repoussés devant Napoli de Malvoisie, et devant Zonchio, l'ancienne Pylos de Nestor; mais ils s'emparèrent du faubourg de Modon, et ils commencèrent aussitôt le siège de cette ville importante (1).

Jérôme Contarini remplaça dans le commandement de la flotte vénitienne, Melchior Trévisani, qui étoit mort de maladie devant Céphalonie. Ce nouvel amiral voulut porter du secours à Modon, mais ayant rencontré la flotte turque près de Pylos, il la combattit avec désavantage; il perdit quelques galères, et fut obligé de se réfugier à Zanthe (2). Cependant comme il ne pouvoit se résoudre à abandonner les assiégés, il se présenta de nouveau, le 9 août, devant Modon, non point avec l'intention de livrer un combat, mais pour distraire l'attention des ennemis, tandis que cinq galères, les plus promptes à la course, pénétreroient dans le port, avec les renforts et les munitions qu'il destinoit aux assiégés. Son projet parut réussir, quatre des cinq galères arrivèrent au travers de toute la flotte turque, jusqu'à l'estacade qui

(1) *Petri Bembi histor. Venetæ. Lib. V, p. 102. — Chronis.*

Venetum. T. XXIV, Rer. Ital. p. 142.

(2) *Petri Bembi hist. Ven. L. V, p. 105.*

CHAT. CIG.
1500.

fermoit le port. Tous les habitans de Modon accoururent au-devant d'elles, pour les décharger plus rapidement; la garde même quitta les murs où elle étoit placée, pour descendre sur le rivage. Les Turcs s'en étant aperçus, donnèrent un assaut dans ce même moment, et pénétrèrent dans la ville. En vain les habitans essayèrent de résister, il étoit déjà trop tard, les Musulmans étoient au milieu des rues. Les Grecs ni les Vénitiens, bien que privés d'espérance, n'essayèrent point de fuir; ils n'abandonnèrent point le combat, ils furent presque tous tués sur la place, tandis que le feu, allumé aux premières maisons par les assaillans, gagnoit rapidement toute la ville: l'incendie fut universel comme le massacre; Modon tomba au pouvoir des Ottomans; mais il n'y restoit déjà plus ni édifices ni habitans (1).

La terreur que cette catastrophe causa dans toute la Morée, décida les habitans de Pylos et de Coron à se rendre sans combat. Le général turc attaqua ensuite Napoli de Malvoisie: il fit conduire devant les murs de cette ville Paul Contarini, qu'il avoit fait prisonnier à Modon,

(1) *Petri Bembi hist. Ven.* L. V, p. 103. — *Raynaldi Ann. eccles.* 1500, §. 11 et 12, p. 490, ex *Sabellico Ennead.* X. L. IX. — *Andrea Cambini origine de' Turchi.* f. 176, et *Theod. Spaldugino*, f. 209, in *Sansovino*, L. II. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 7 v.

et qu'il menaça du supplice le plus cruel, s'il ne persuadoit pas aux assiégés de se rendre. Contarini essaya de leur parler; mais au milieu de son discours, et tandis que ses gardes distraits faisoient moins d'attention à lui, il piqua son cheval, s'échappa de leurs mains, franchit d'un saut le premier fossé des fortifications, et parvint dans la ville sans avoir été atteint par les traits ou les balles qu'on faisoit pleuvoir sur lui. Il contribua vaillamment ensuite à la défense de Napoli, où il s'étoit réfugié (1).

Le conseil des Dix avoit chargé Bénédetto de Pésaro de venir prendre le commandement de la flotte vénitienne. Ce nouveau capitaine la trouva découragée, affoiblie et dispersée par une tempête qu'elle venoit d'éprouver. Il la réunit à Corfou et à Zante; il y rétablit la discipline par la punition sévère des officiers qui avoient mal fait leur devoir, et il la conduisit ensuite à la recherche de celle des Turcs; mais c'étoit justement l'époque où ceux-ci, satisfaits de leurs succès précédens, se retiroient à Constantinople. Pésaro, demeuré maître de la mer, prit Ægine, pilla Mitylène et Ténédos, enleva plusieurs vaisseaux traîneurs de la flotte turque, et livra au supplice tous leurs équipages,

(1) *Petri Bembi hist. Venetæ*. L. V, p. 104. — *Theod. Spandugino in Sansovino*. L. II, f. 209 v. — *Alf. de Ulloa Vita di Carlo V.* L. I, f. 8.

CHAP. CII.

1500.

les attachant à des gibets, sur les deux rivages d'Europe et d'Asie, pour que tous les vaisseaux qui traversoient les Dardanelles connussent les cruautés qu'il croyoit justifier en les nommant des représailles. Avant de quitter ces parages, il réduisit l'île de Samothrace sous la domination de sa république (1).

La flotte que Ferdinand et Isabelle avoient armée à Malaga, sous les ordres de Gonzalve de Cordoue, et qu'ils destinoient à la conquête du royaume de Naples, bien qu'ils voulussent cacher quelque temps encore leurs projets, étoit, sur ces entrefaites, arrivée à Messine; de là elle se rendit à Zante, où Gonzalve avoit donné rendez-vous à Bénédetto de Pésaro. Les deux généraux convinrent ensemble d'attaquer l'île de Céphalonie, et profitant d'un vent favorable, ils forcèrent leur entrée dans les deux ports de cette île. Ils débarquèrent leur armée, et ils entreprirent le siège de la capitale. L'épirote Gisdar la défendoit, et il soutint leurs attaques avec beaucoup de bravoure et d'obstination. Les Espagnols souffrirent cruellement de la faim et des maladies, mais ils donnèrent pendant ce siège une première preuve de cette constance et de cette confiance dans leur chef, qui devoient

(1) *Petri Bembi hist. Ven. L. V, p. 105. — Sabellicus Enead. X. L. IX, apud Raynald. 1500, §. 17, p. 492. — Theod. Spandugino, f. 209.*

deux ans plus tard, à Barlette, les faire triompher de leurs ennemis. Enfin Piétro Navarra fit une large brèche aux murs de Céphalonie par une mine chargée ; la ville fut prise d'assaut le 1^{er} novembre de l'an 1500, et la garnison fut passée au fil de l'épée. Zonchio ou Pylos fut aussi recouvrée par surprise. Pésaro songeoit encore à attaquer Modon, lorsqu'il apprit que les Turcs y avoient envoyé de nombreux renforts. Gonzalve de Cordoue déclara alors qu'il étoit contraint de ramener sa flotte dans les ports de Sicile ; néanmoins, en reconnaissance de ses services, la seigneurie le fit inscrire au livre d'or, parmi les nobles vénitiens (1).

Pésaro continua pendant l'hiver ses entreprises contre les Turcs. Il enleva ou détruisit plusieurs de leurs vaisseaux, en construction à la Prévèzza, dans le golfe d'Ambracie (2). Il tenta aussi de brûler une autre partie de leur flotte, dans le fleuve de Loüs, mais il fut repoussé avec perte (3). Enfin il accepta la soumission d'Alessio, qui se rendit à la république. D'autre part, les villes de Zonchio et de Durazzo furent reprises encore une fois par les Turcs. Chacun de ces succès ou de ces revers étoit si-

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. L. I, p. 191, 192. —
Alf. de Ulloa Vita di Carlo V. L. I, f. 8.

(2) *Petri Bembi hist. Ven.* L. V, p. 108.

(3) *Idem*, L. V, p. 110.

CHAP. CII.

1501.

gnalé par d'atroces cruautés, autant de la part des chrétiens que de celle des musulmans. Les infortunés habitans étoient rendus responsables du sort de la guerre. Encore qu'on n'eût pas su les défendre, on leur demandoit compte, en les reprenant, du malheur qu'on nommoit leur révolte; et quant aux soldats prisonniers, ils périssoient presque tous dans les supplices (1).

Les Vénitiens, menacés de perdre toutes leurs possessions d'outremer, avoient demandé des secours à tous les princes de la chrétienté; tous regardoient encore la guerre contre les infidèles comme un devoir; tous reconnoissoient la nécessité de secourir la république de Venise dans la lutte inégale où elle étoit engagée: cependant ils paroissoient plutôt vouloir mettre leur honneur à couvert par un service momentané, que fournir à leurs alliés une assistance réelle. Alexandre VI fit armer vingt vaisseaux, dont il donna le commandement à Jacob de Pésaro, évêque de Paphos, et il les envoya joindre la flotte de la république; il la secourut plus efficacement encore en lui abandonnant tout le produit des indulgences vendues dans l'état vénitien; il monta à 80,000 ducats (2). Ravenstein,

(1) *Petri Bembi. Lib. V, p. 114.* — *Vettor Sandi. Lib. IX, c. VII, T. IV, p. 215.* — *Raynaldi Annal. eccles. 1501, §. 77/3, p. 528.* — *Theod. Spandugino, f. 210.*

(2) *Petri Bembi. hist. Ven. Lib. V, p. 111.* — *Raynaldi Ann. ecclesiast. 1500, §. 22, p. 494.*

gouverneur de Gènes, pour la France, amena à Zante une flotte française destinée à seconder celle de la république; mais elle n'avoit été payée que pour trois mois, et deux et demi de ces mois s'étoient déjà écoulés avant qu'elle fût parvenue dans les mers de Grèce. Elle se retira donc sans avoir été d'aucun service. Une flotte portugaise fit aussi une courte apparition au même rendez-vous, mais son commandant refusa de prendre part à aucun siège. Il déclara qu'il n'avoit d'autre ordre que celui de se ranger dans la ligne de bataille des Vénitiens, et il se retira quand il vit que pour cette année les Musulmans ne paroissent pas disposés à livrer de combat (1).

CHAP. CII.

1501.

Avant la fin de l'année, Philippe de Ravensstein ramena la flotte française au secours des Vénitiens; il attaqua de concert avec eux l'île de Mitylène; mais l'indiscipline de ses soldats lui fit abandonner son entreprise, lorsque le succès en étoit déjà presque assuré (2). Tous ces auxiliaires éphémères avoient peut-être contribué à empêcher la Porte d'exposer sa flotte hors du détroit des Dardanelles pendant cette année, mais ils n'avoient procuré aucun

(1) *Petri Bembi hist. Ven.* L. VI, p. 121. — *Theod. Spandugino*, f. 210.

(2) *Petri Bembi hist. Ven.* L. VI, p. 122. — *Raynaldi Ann. eccl. 1501*, §. 81, p. 530. — *Pauli Jovii Epitome histor.* L. VIII, p. 156.

CHAP. CII. 1501. avantage durable aux Vénitiens ; il n'en fut pas de même de l'attaque d'Uladislas , roi de Hongrie et de Bohême sur les frontières des Turcs : les incursions des Hongrois attirèrent les armes de Bajazeth II vers le Danube. Les Polonois de leur côté commençoient à se mettre en mouvement ; leur roi Jean Albert avoit promis à la république de Venise de faire une diversion en sa faveur. La mort de ce roi empêcha , il est vrai , la guerre de Pologne , mais le bruit seul de ses préparatifs avoit été avantageux aux Vénitiens (1).

1502. L'année suivante , un nouvel auxiliaire plus inespéré que les précédens , vint encore soulager la république ; ce fut Ismaël Sophi , qui arma la Perse contre Bajazeth II , envahit la partie de l'Arménie soumise aux Turcs , et attira en Asie les armes du sultan (2). Pésaro qui avoit reçu quelques secours des chevaliers de Rhodes , du roi de France , et d'Alexandre VI , en profita pour attaquer l'île de Leucade ou Sainte-Maure , dont il fit la conquête (3). Ce fut à peu près son seul exploit cette année. Les Turcs , distraits par deux puissantes diversions en Europe et en

(1) *Annal. eccl'es. Raynald.* 1501 , §. 84 , p. 530.

(2) *Ann. eccl'es. Raynald.* 1502 , §. 17 , p. 556. — *Barthol. Senarega de rebus Genuens.* T. XXIV , p. 577.

(3) *Petri Bembi hist. Ven.* L. VI , p. 129. — *Raynaldi Ann. eccl'es.* 1502 , §. 21 , p. 557.

Asie, ne dirigeoient plus leurs efforts contre la république. Celle-ci, d'autre part, encore effrayée des dangers qu'elle avoit courus, et craignant chaque année de voir recommencer l'invasion du Friuli, et achever la conquête du Péloponèse, évitoit de provoquer davantage la colère du sultan. Elle reçut vers la fin de cette année, d'Achmet, un des pachas de Bajazeth II, quelques ouvertures de paix qu'elle communiqua au roi de Hongrie; et comme celui-ci ne voulut pas y accéder, elle ne refusa point de traiter seule. Andréa Gritti, un des marchands que les Turcs avoient arrêté au commencement de la guerre, et qui étoit alors dans les prisons de Constantinople, conduisit les négociations au nom de sa patrie; la fortune ayant destiné cet homme, qui n'étoit pas moins distingué par la noblesse et la beauté de sa figure, et par la force de son corps, que par ses talens militaires et politiques, à conclure du sein de la captivité deux des traités les plus importants qu'ait signés sa république. Gritti, qui plus tard se signala dans la guerre de la ligue de Cambray, et qui réconcilia ensuite sa patrie à la France; qui, enfin, monta sur le trône ducal et y siégea quinze ans; signa le traité de paix qui, au commencement de l'année 1503, réconcilia la république de Venise à l'empire turc, et qui fut observé jusqu'en 1537. Les Vénitiens resti-

CHAP. CII.
1503.

tuèrent Sainte-Maure ou Leucade aux Turcs ; ils abandonnèrent leurs droits sur Lépante, Modon et Coron, qu'ils avoient perdus dans le cours de la guerre, et ils obtinrent seulement en retour la restitution des propriétés privées qui avoient été confisquées par le sultan, au commencement des hostilités (1).

Ce traité qu'Andréa Gritti ne rapporta à Venise qu'au mois de novembre 1503, fut reçu avec joie par la république, encore qu'il sanctionnât la perte de quelques-unes des meilleures forteresses qu'elle possédât dans le Levant. Mais pendant toute la durée de la guerre, les Vénitiens s'étoient trouvés vis-à-vis des princes chrétiens leurs voisins, dans un état constant d'humiliation et d'inquiétude. Tantôt ils avoient été obligés de donner les mains aux projets ambitieux de Louis XII ; tantôt de supporter l'arrogance de ses lieutenans ; tantôt de fermer les yeux sur les intrigues du duc de Valentinois. Ils n'avoient pu ni donner du poids à leurs recommandations, ni faire respecter leurs intérêts ; et l'état de crise dans lequel avoit été

(1) *Petri Bembi hist. Ven.* Lib. VI, p. 132. — *Vettor Sandi storia civile Veneta.* Lib. IX, c. VII, T. IV, p. 214. — *Annal. eccles. Raynald.* 1503, §. 2, p. 559. — *Fr. Guicciardini.* L. VI, p. 533. — *Fr. Belcarri Comm. Rer. Gallie.* L. X, p. 281. — *Theod. Spandugini Cantacuzeni. Presso Sansovino.* Lib. Impero Turco, f. 211. — *Paulo Giovio ritratti d' Uomini illustri.* Lib. VI, p. 368.

l'Italie, pendant les années précédentes, ne sembloit point prêt à se terminer. La guerre de Naples avoit allumé l'ambition de tous les ultramontains, et les souverains de la France, de l'Espagne et de l'Allemagne, annonçoient plus ouvertement que jamais leurs prétentions sur les provinces de la péninsule.

CHAP. CII.

1505.

Le roi de France ne pouvoit se résigner à la perte du royaume, que la mauvaise foi des rois Catholiques lui avoit enlevé si rapidement. Il reprochoit à l'archiduc Philippe de lui avoir lié les mains par une trompeuse négociation de paix. Celui-ci qui avoit traité loyalement, et qui avoit été muni des pouvoirs les plus absolus par son beau-père, se plaignoit de ce que son honneur étoit cruellement compromis. Ferdinand et Isabelle avoient d'abord cherché des prétextes pour retarder la ratification du traité conclu par leur gendre; mais depuis qu'ils connoissoient les avantages décisifs remportés par Gonzalve de Cordoue, ils refusoient absolument leur signature, et ils accusoient Philippe d'avoir outrepassé ses pouvoirs. Cependant ils proposoient des négociations nouvelles pour tromper encore Louis XII (1). Ce monarque, reconnoissant enfin qu'avec des princes sans foi, la force seule pouvoit donner quelque valeur aux trai-

(1) *Fr. Guicciardini. L. VI, p. 506.*

tés, résolut d'attaquer l'Espagne en même temps par Baïonne et Fontarabie, et par le comté de Roussillon; de faire ravager les côtes de Catalogne et de Valence par une flotte française; enfin de faire marcher dans le royaume de Naples, une armée suffisante pour y recouvrer la supériorité (1).

Le commandement de cette armée fut donné à Louis de La Trémouille; sous lui devoit servir François de Gonzague, marquis de Mantoue, le même qui avoit arrêté les Français à Fornovo, et qui avoit commandé l'armée vénitienne envoyée contre eux dans la Pouille. Le Bailli de Bissy avoit été chargé de lever et de conduire les Suisses. Les Florentins, les Siennois, les princes de Ferrare, de Mantoue et de Bologne, avoient promis des contingens; l'armée de La Trémouille devoit être forte de dix-huit cents lances, et de dix-huit mille fantassins; une flotte puissante devoit la seconder, et l'on n'avoit point encore vu la France faire d'appareil plus formidable (2). Cependant La Trémouille avant de s'engager dans le royaume de Naples, vouloit être sûr de la conduite que tien-

(1) *Fr. Guicciardini*, L. VI, p. 312. — *Jacopo Nardi*, L. IV, p. 155. — *Fr. Belcarri*, *Comment.* L. IX, p. 271.

(2) *Fr. Guicciardini*, Lib. VI, p. 515. — *Jacopo Nardi*, L. IV, p. 155. — *Mémoires de La Trémouille*, T. XIV, ch. 21, p. 167. — *Pàuli Jovii Vita magni Consalvi*, L. II, p. 229.

droient le pape et son fils. Aux craintes déjà si légitimes qu'excitoit leur caractère, se joignoit depuis quelque temps la défiance que devoient causer leurs négociations contradictoires; les prétentions insolentes du pape qui vouloit poursuivre, et dépouiller de ses fiefs Gian Giordano Orsini, quoiqu'il fût sous la protection expresse du roi (1); la permission qu'il avoit accordée aux Espagnols de recruter dans Rome même, et les intrigues bien connues de Valentinois avec Gonzalve de Cordoue. Valentinois qui avoit cinq cents hommes d'armes sous ses ordres, offroit de les joindre à l'armée française, pourvu que Louis XII lui sacrifiât non-seulement Gian Giordano Orsini, mais l'état de Sienne; et les Français étoient sur le point de souscrire à ce honteux traité, lorsque Borgia en proposa un moins ignominieux, mais plus dangereux. Il leur offrit le passage par l'état de l'Église, en demeurant lui-même neutre et armé. Il étoit facile de reconnoître que son intention étoit de se décider d'après les circonstances, pour accabler les vaincus; ou bien qu'en dépit de ses promesses, pendant que les Français seroient dans le royaume de Naples, il attaqueroit la Toscane laissée par eux dégarnie de troupes (2). Mais au milieu de ces projets et de

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior. lib. IV, p. 151-154.*

(2) *Idem, p. 155.*

ces espérances, le pape Alexandre VI fut frappé le 18 août d'une mort presque subite ; le duc César Borgia son fils, et le cardinal de Cornéto, furent en même temps rapportés à Rome, presque moribonds, d'une vigne où ils devoient souper avec lui, et le corps d'Alexandre VI, bientôt couvert d'une gangrène noire et effrayante, donna lieu à tout le public de supposer que lui, son fils et son convive, étoient victimes d'un poison qu'il avoit lui-même préparé pour un autre (1).

La vie entière d'Alexandre Borgia avoit été signalée par tant de crimes, il avoit si bien mérité la haine de Rome, de l'Italie et de la chrétienté, qu'il ne faut point s'étonner si sa mort fut attribuée aux forfaits mêmes auxquels il avoit accoutumé sa cour, et si l'on fut empressé de trouver dans le renversement si rapide de sa famille, et dans la juste punition de sa scélératesse, une conséquence des moyens odieux qu'il mettoit en usage pour augmenter sa fortune. On avoit vu pendant tout son pontificat, Alexandre VI retirer un double avantage pécuniaire, des promotions au sacré collège, que la constitution de l'Église lui donnoit le droit de faire. En onze promotions il avoit créé quarante-

(1) *Fr. Guicciardini. L. VI, p. 514. — Raphael Volaterranus. Lib. XXII, apud Raynald. Annal. eccles. 1505, §. 10, p. 540.*

trois cardinaux (1); presque aucune de ces nominations n'avoit été gratuite; la plupart lui rapportoient au moins dix mille florins; celle de Francesco Sodérini, frère du gonfalonier de Florence, lui en avoit rapporté vingt mille; celle de Doménico Grimani, fils du procureur de Saint-Marc, trente mille; d'autres avoient peut-être été payées à un plus haut prix. Mais c'étoit peu pour le pape de vendre cette première des dignités ecclésiastiques. Les cardinaux employés par lui dans l'administration, s'enrichissoient rapidement; le pape fut accusé d'en avoir fait périr un grand nombre, pour s'emparer de leurs héritages, et pour disposer de leurs bénéfices, qui retournoient au saint-siège. C'étoient là, disoit-on, les criminelles ressources par lesquelles le pape suffisoit aux dépenses prodigieuses que demandoient et l'entretien des armées du duc de Valentinois, et le luxe de la cour pontificale, et les prodigalités de Lucrece Borgia, et l'établissement des autres fils et neveux d'Alexandre. L'on raconta et l'on crut dans toute l'Italie, que le pape avoit invité le cardinal Adrien de Cornéto à un repas, dans sa vigne de Belvédère, près du Vatican; qu'il avoit l'intention de l'y empoisonner, comme il avoit fait auparavant des cardinaux de Saint-Ange,

(1) *Onofrio Pancino Vita di Alessandro VI*, p. 479.

de Capoue et de Modène, autrefois ses ministres les plus zélés, ensuite les victimes de sa cupidité. Que le duc de Valentinois avoit envoyé un vin empoisonné à l'échanson du pape, sans le mettre dans sa confiance, et en lui recommandant seulement de ne point le donner sans un ordre exprès; que pendant l'absence momentanée de cet échanson, son remplaçant donna par erreur de ce vin au pape, à César Borgia, et au cardinal de Cornéto. Ce dernier dit ensuite lui-même à Paul Jove, qu'au moment où il eut pris ce breuvage, il sentit dans ses entrailles un feu ardent, qu'il perdit la lumière du jour, et bientôt l'usage de tous ses sens, et qu'après une longue maladie, son rétablissement fut précédé par l'excoriation de toute sa peau (1).

Les écrivains contemporains les mieux informés et les plus détaillés, s'accordent sur les circonstances de cet événement. Cependant un journal de la cour de Rome, et les lettres de l'ambassadeur de la maison d'Este, semblent prouver que la maladie du pape dura huit jours, qu'on la qualifia de fièvre pernicieuse, et qu'on la traita comme telle (2). Après tout, nous ne sa-

(1) *Paulo Giovio Vita di Leone X.* Lib. II, p. 82. — *Vita del cardinale Pompeo Colonna*, p. 358. — *Ejusd. Vita magni Consalvi*. L. II, p. 229. — *Fr. Guicciardini*. Lib. VI, p. 314. — *Alf. de Ulloa Vita di Carlo V.* L. I, f. 51.

(2) *Muratori Annali d'Italia*. T. X, p. 15. — *Raynaldi Ann. eccles.* 1503, §. 11, p. 541.

vons point avec précision la date du repas à la vigne du Belvédère : il est possible qu'il ait eu lieu le 10 août ; que la maladie causée par un poison , qui au lieu d'être pris par un seul convive , se trouvoit réparti entre trois , ait duré huit jours , et que pendant sa durée on ne se soit point empressé de la nommer par son véritable nom , et d'accuser ainsi le pape et son fils , qui étoient encore tout-puissans (1).

CHAR. CR.
1505.

Alexandre VI, dont le nom seul rappelle tant de crimes et tant d'infamies , fut appelé pendant son pontificat , à prononcer au nom de l'Église romaine plusieurs décisions qui lui servent de loi encore aujourd'hui. Aussi les écrivains ecclésiastiques prennent-ils à tâche de prouver que , quels qu'aient pu être ses vices , il ne s'écarta jamais un instant de la pureté de la foi (2). Alexandre VI fut un des instituteurs de l'ordre des Minimes de Saint-François de Paule , qu'il confirma par sa bulle du 1^{er} mai 1501 , et de celui des sœurs de la Sainte-Vierge , fondé par Jeanne de Valois , femme divorcée de

(1) *Petri Bombi hist. Ven.* Lib. VI, p. 155. — *Jacopo Nariti hist. Fior.* Lib. IV, p. 157. — *Scipione Ammirato.* L. XXVIII, p. 272. — *Istor. di Gio. Cambi*, p. 194. — *Orlando Malavolti stor. di Siena.* P. III, Lib. VI, f. 112. — *Fr. Belcarii.* Lib. IX, p. 272. — *Onofrio Panvino Vila di Alessandro VI*, p. 478. — *Barthol. Senaregæ de rebus Genuens.* T. XXIV, *Rer. Italic.* p. 578.

(2) *Raynaldi Annal. eccles.* 1501, §. 22, p. 511.

Louis XII (1). C'est encore à lui que l'Église romaine doit une institution qui plus que aucune autre, peut-être, a contribué à conserver son pouvoir contre les attaques de la philosophie, et les progrès de l'esprit, celle de la censure ecclésiastique des livres. Alexandre VI, par son bref du 1^{er} juin 1501, ordonna aux imprimeurs, sous peine d'excommunication, de n'imprimer plus aucun livre sans l'aveu des archevêques, ou de leurs vicaires et officiaux, et il ordonna à ceux-ci de faire saisir et brûler tout livre qui contiendrait des doctrines hérétiques, contraires à la foi catholique, impies et mal sonnantes (2).

Le duc de Valentinois disoit à Macchiavel, qu'il croyoit avoir pensé à tout ce qui pourroit arriver au moment de la mort de son père, et qu'il avoit trouvé remède à tout; mais qu'il n'avoit jamais songé que lors de cet événement, il pourroit se trouver lui-même mortellement malade (3). Il avoit compté que l'élection du nouveau pontife dépendroit en grande partie de lui; les cardinaux nommés par son père, et surtout les dix-huit Espagnols qu'il avoit fait entrer dans le sacré collège, devant rester, à ce qu'il croyoit, sous sa dépendance. Il avoit réduit sous sa clientèle presque toute la petite

(1) *Raynaldi Annal. ecclæs.* 1501, §. 24, p. 311.

(2) *Idem*, §. 36, p. 514.

(3) *Macchiavelli del Principe.* Cap. VII, p. 259.

noblesse des états romains ; il avoit tellement écrasé la haute noblesse, qu'il croyoit n'avoir plus rien à redouter d'elle. Toutes les forteresses dans Rome et dans son territoire, étoient occupées par ses soldats, et l'armée avec laquelle il avoit fait la guerre aux Orsini, étoit cantonnée autour des murs. Mais d'autre part il se trouvoit frappé justement au moment où hésitant entre les deux cours de France et d'Espagne, il ne pouvoit compter ni sur l'une ni sur l'autre, et il se sentoît pressé en même temps par leurs deux armées : cependant, quelque accablé qu'il fût par la maladie, il ne s'abandonna point lui-même. Tandis que le peuple couroit à Saint-Pierre avec une joie indicible, pour se repaître de la vue du corps d'Alexandre VI, et exprimer l'horreur qu'il ressentoit pour lui, César Borgia se maintint dans le palais du Vatican. Il entra en traité avec les Colonna, que son père avoit dépouillés de leurs fiefs ; il leur rendit Ghinazzano, Capo d'Anzo, Frascati, Rocca di Papa et Nettuno, où Alexandre VI avoit élevé des fortifications redoutables, et à ce prix il s'assura de leur neutralité (1).

Le duc de Valentinois n'avoit point assez

Fr. Guicciardini, L. VI, p. 515. — *Paolo Giovio Vita del Cardinale Pompeo Colonna*, p. 360. — *Istor. di Giov. Cambi*, T. XXI, p. 197. — *Fr. Belcarù Comm. Rer. Gall.* L. IX, p. 273. — *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*, L. II, p. 229.

de troupes pour pouvoir interdire l'entrée de Rome à ses ennemis, et contenir en même temps le peuple qui le détestoit. Prosper Colonna étoit revenu dans sa patrie, à la tête de tout son parti. Fabio Orsini, de son côté, avoit repris possession des palais de sa famille à Monte-Giordano; il avoit livré au pillage les maisons et les boutiques des courtisans et des marchands espagnols, si favorisés sous le règne du dernier pape, et il demandoit à grands cris la tête de Borgia lui-même, en expiation du sang de son père et de ses parens que ce tyran avoit versé. Les troupes de Valentinois étoient toutes logées dans le Borgo, et dans les environs du Vatican; en sorte que les cardinaux, pour ne point se mettre entre leurs mains, se réunirent à l'église de Sainte-Marie *sopra Minerva*; ils ne se pressèrent pas néanmoins de commencer les obsèques du pape, qui doivent durer neuf jours, et se terminer avant le conclave (1).

Hors des portes de Rome, et dans les états auparavant occupés par Valentinois, les convulsions politiques étoient plus rapides encore. Jean Paul Baglioni s'étoit associé à Barthélemi d'Alviano, capitaine de la maison Orsini, au service

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. VI, p. 316. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1503, §. 12, p. 541. — *Petri Bembi histor. Venet.* L. VI, p. 155. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 51 v. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 156.

des Vénitiens. Avec son aide, il étoit rentré à Pérouse; il avoit chassé de Viterbe la faction des Gatti, et de Todi celle de Chiaravalle : il avoit tué ou pillé tous les citoyens enrôlés dans ces deux partis, qui étoient tombés entre ses mains. Fabio Orsini et les Savelli, poursuivant dans le patrimoine de Saint-Pierre tous ceux qui s'étoient rangés au parti de Valentinois, et ayant tué un membre de la famille Borgia, Fabio Orsini prit de son sang pour s'en laver les mains et la bouche (1). Tous les barons romains avoient recouvré les châteaux que le pape leur avoit enlevés; les Vitelli étoient rentrés dans Città di Castello, Jacques d'Appiano à Piombino, le duc d'Urbain, et les seigneurs de Pésaro, de Camérino et de Sinigallia, dans les états qu'ils avoient perdus (2). La Romagne seule ne fit aucun mouvement, et demeura dévouée au duc de Valentinois. Ses autres conquêtes étoient plus récentes; dans celle-ci il avoit déjà eu le temps de faire goûter les avantages de son gouvernement. Cet homme, si cruel et si faux dans sa politique, savoit fort bien ce qui pouvoit procurer la félicité de ses sujets; la justice étoit exercée scrupuleusement entre eux, et la sûreté publique étoit garantie d'une manière inviolable. Toutes

(1) *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 32.

(2) *Jacopo Nardi.* L. IV, p. 156.

les factions avoient été comprimées, toutes les voleries des magistrats et des princes avoient cessé; une protection éclairée avoit été accordée à tous les hommes distingués; les militaires avoient trouvé de l'avancement dans les armées, ou dans le commandement des châteaux du duc; les hommes de lettres avoient été richement pourvus de bénéfices ecclésiastiques: l'état prospéroit enfin, et aucun Romagnol ne pouvoit envisager sans crainte le retour des anciens petits seigneurs (1).

Louis de La Trémouille, qui devoit commander l'armée française, avoit été retenu à Parme par une maladie, qui ne lui permit plus de prendre aucune part à cette expédition. Le marquis de Mantoue en avoit pris le commandement comme lieutenant du roi; cependant l'autorité étoit demeurée presque en entier entre les mains du bailli d'Occan et de Sandricourt, parce que les Français dédaignoient d'obéir à un prince étranger. Cette armée étoit entrée en Toscane par le chemin de Pontrémoli; mais elle avoit été retardée par la lenteur des Suisses, qui s'engageoient mal volontiers dans les expéditions désastreuses du royaume de Naples. Enfin elle traversa l'état de Sienne, et elle arriva entre

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VI, p. 516. — Macchiavelli Principe. Cap. VII, p. 259.*

Népi et l'Isola, au moment où les cardinaux étoient prêts à entrer au conclave. Le premier ministre de la France et le favori du roi, le cardinal George d'Amboise, arrivoit en même temps en hâte avec les cardinaux d'Aragon et Ascagne Sforza, auxquels il avoit rendu la liberté, sur l'assurance que leurs suffrages seroient réglés par le sien. Appuyé de toute la protection de son maître, de la disposition de ses trésors, de celle d'une puissante armée, parvenue jusque sous les murs de Rome, il se croyoit presque assuré du souverain pontificat; et il subordonna à ses prétentions personnelles les négociations du cabinet et les opérations de l'armée française. Il rechercha surtout le duc de Valentinois, qui se disoit maître de toutes les voix des cardinaux espagnols; pour l'attacher à son parti, il ne craignit pas de mécontenter les Orsini, jusque alors dévoués à la France. Borgia, de son côté, sentit que l'armée de France étoit plus près de lui que celle d'Espagne, et pouvoit lui faire et plus de bien et plus de mal; il rompit donc les négociations entamées avec Gonzalve de Cordoue, par l'entremise des Colonna, et le premier de septembre, il signa avec les ambassadeurs français un nouveau traité, par lequel il s'engageoit à servir Louis XII avec toutes ses forces, dans la guerre de Naples, tandis qu'en retour le monarque lui garantissoit les états qu'il

avoit encore , et lui promettoit son aide pour recouvrer ceux qu'il avoit perdus (1). Gonzalve de Cordoue , à la nouvelle de ce traité , donna ordre à tous les capitaines espagnols , qui servoient dans l'armée de Borgia , de le quitter pour se ranger sous les drapeaux d'Espagne , s'ils ne vouloient se rendre coupables de haute trahison. Cette ordonnance enleva au duc de Valentinois Hugues de Moncade , Jérôme Oloric , Pédro de Castro , Diégo de Chignones , et d'autres encore de ses plus habiles officiers (2).

La cession des suffrages des cardinaux , dépendans de la maison Borgia , n'avoit pas fait une condition explicite du traité de Valentinois ; cependant c'étoit le principal motif qui avoit engagé le cardinal d'Amboise à le signer. Mais ces cardinaux , de la voix desquels on croyoit disposer , songeoient beaucoup plus à leurs avantages futurs qu'à leur reconnoissance pour des bienfaits passés. Ils désirèrent avant tout assurer leur liberté , et celle de leur élection ; pour cela , ils ne consentirent à s'enfermer au conclave , qu'après que le cardinal d'Amboise eut pris l'engagement de ne point laisser dépasser Népi à l'armée française , et que César Borgia fut

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VI, p. 317. — Jac. Nardi. hist. Fior. L. IV, p. 157.*

(2) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi. L. II, p. 250. — de Ulloa Vita di Carlo V. L. I, f. 52.*

parti de Rome avec deux cents hommes d'armes et trois cents cheveu-légers, pour se rendre à cette armée (1). CHAP. CII.
1505.

Les cardinaux n'étoient point encore assez avancés dans leurs négociations entre eux pour procéder à une élection définitive. George d'Amboise n'exerçoit point sur le conclave le crédit sur lequel il avoit compté; mais il espéroit, avec plus de temps, gagner de nouveaux partisans; ses adversaires ne doutoient pas, au contraire, qu'il ne perdît quelques voix, dès que l'armée française se seroit éloignée: les uns et les autres reconnoissoient d'autre part combien, pour leur liberté, et pour l'indépendance de l'Église, il seroit dangereux de prolonger le conclave, au milieu de tant de mouvemens militaires. Tous s'accordèrent donc à choisir pour pape un cardinal dont les forces épuisées, et la maladie bien connue, faisoient prévoir la fin prochaine. Ce fut François Piccolomini, neveu du pape Pie II, par lequel il avoit été fait archevêque de Sienne, et ensuite cardinal. Ce doyen des cardinaux, qui jouissoit d'une haute réputation de vertu, réunit les suffrages de trente-sept de ses frères, sur trente-huit qui se trouvoient au conclave. Il fut proclamé le 22 septembre, et couronné le 8 octobre, sous le nom de Pie III (2).

Fr. Guicciardini. L. VI, p. 318.

(2) *Onofrio Panvino Vita di Pio III. 219 Pontefice, p. 481. —*

Après cette élection, l'armée française qui n'avoit plus de motif de s'arrêter, passa le Tibre, et continua sa route vers le royaume de Naples; le duc de Valentinois, qui étoit toujours malade, et qui s'étoit fait porter en litière à Népi, se fit rapporter de même à Rome, où il se fortifia dans le Borgo, avec deux cent cinquante hommes d'armes, autant de cheveu-légers, et huit cents fantassins. Les Orsini qui soupiroient après le moment où ils pourroient se venger de lui, étoient de leur côté entrés dans la ville avec leurs troupes, et s'y fortifioient dans un autre quartier. Ils y avoient appelé Jean Paul Baghioni et Barthélemi d'Alviano; et chaque jour ils livroient des combats aux gens de Valentinois. Au moment où la guerre alloit se renouveler, ils traitoient comme condottieri pour se mettre à la solde de l'une ou l'autre des puissances. Leur inclination les portoit pour la France, et elle étoit encore augmentée par leur rivalité avec les Colonna qui étoient engagés à l'Espagne. Mais le cardinal d'Amboise les avoit vivement offensés par la faveur qu'il avoit montrée à Valentinois: il avoit ensuite marchandé leurs services, comme s'il ne tenoit aucun

Fr. Guicciardini. L. VI, p. 518. — Raynaldi Ann. eccl. 1565, §. 15, p. 541. — Petri Bembi histor. Ven. L. VI, p. 54. — Jacopo Nardi hist. Fior. L. IV, p. 158. — Fr. Elevari. L. IX, p. 274. — Ann. Peroni. L. III, p. 54.

compte de leur assistance, ou s'il croyoit que pour se défendre contre les Colonna, les Orsini seroient toujours forcés de se ranger sous les drapeaux français, même sans solde. Barthélemi d'Alviano, qui avoit quitté le service vénitien, pour venir à Rome se réunir à sa famille, fut blessé de ce manque d'égards, et il traita avec Gonzalve de Cordoue, au nom de tous les Orsini, promettant de mener au service d'Espagne cinq cents hommes d'armes, moyennant soixante mille ducats par année. Mais il exigea en retour que Gonzalve s'engageât à rétablir, après la guerre finie, les Médicis à Florence (1).

L'ambassadeur de Venise à Rome avoit travaillé à cette réconciliation des Orsini avec les Espagnols, et il avoit avancé aux derniers l'argent nécessaire pour faire le premier paiement : il les aida encore à réconcilier les Orsini avec les Colonna qui servoient dans la même armée. Valentinois, effrayé de cette coalition qu'il crut dirigée contre lui, voulut alors sortir de Rome. Gian Giordano Orsini n'avoit point fait cause commune avec ses parens, et il avoit promis au cardinal de Rouen qu'il conduiroit Borgia en sûreté jusqu'à l'armée française. Borgia se mit en mouvement pour aller le trouver à

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VI, p. 319. — Paolo Giovio Vita Leon X. L. II, p. 84. — Pauli Jovii Vita magni Consalvi. Lib. II, p. 250.*

CHAP. CII.

1505.

Bracciano ; mais pendant ce temps Fabio Orsini et Jean-Paul Baglioni avoient attaqué la porte du Torrione, et l'avoient brûlée ; ils avoient par là pénétré dans le quartier de Valentinois, et ils chargeoient ses soldats avec des forces très-supérieures. Lorsque César Borgia vit sa cavalerie commencer à fuir, il se réfugia avec le prince de Squillace son frère, et quelques cardinaux espagnols, dans le palais du Vatican, d'où, avec le consentement du pape, il passa au château Saint-Ange. Le commandant de ce château étoit une créature d'Alexandre VI ; il promit non-seulement de protéger Borgia contre ses ennemis, mais encore de le laisser se retirer toutes les fois qu'il le voudroit. Cependant l'armée du duc, poursuivie par les Orsini et par Baglioni, se dissipa entièrement, et les rêves brillans de l'ambition de Borgia s'évanouirent avec elle (1).

Pie III ne trompa point l'attente des cardinaux qui avoient compté sur un pontifical fort court ; après vingt-six jours de règne seulement, il mourut le 18 octobre, âgé de soixante-quatre ans et cinq mois. Dès le temps de son élection, il avoit une plaie à la jambe qui pouvoit devenir dangereuse ; toutefois on soupçonna qu'elle avoit été empoisonnée par les soins de

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VI, p. 520. — Raynaldi Ann. I. eccles. 1505, §. 15, p. 512.*

Pandolfe Pétrucci, tyran de Sienne; car ce dernier craignoit de trouver en lui les ressentimens d'un gentilhomme siennois, ennemi par conséquent de l'ordre des Neuf, avec l'appui duquel régnoit Pandolfe (1).

CHAP. CH.

1503.

Pendant le court règne de Pie III, les cardinaux avoient mieux pris leurs mesures; les diverses factions avoient reconnu leurs forces; et celles qui ne pouvoient espérer de triompher, avoient réussi du moins à vendre à un plus haut prix leur acquiescement. George d'Amboise, le premier, avoit été forcé de reconnoître qu'il n'arriveroit point lui-même à la tiare; et il dirigea en conséquence les suffrages dont il dispoit en faveur de celui des cardinaux qui, dès le temps de l'expédition de Charles VIII, s'étoit engagé avec le plus de violence dans les intérêts de la France: c'étoit le cardinal de Saint-Pierre *ad vincula*, Julien de la Rovère, neveu de Sixte IV; pour se venger d'Alexandre VI, son ennemi personnel, Julien avoit attiré les armes des Français en Italie, et exilé par lui de Rome, il avoit presque toujours vécu à la cour de France. Il possédoit

(1) *Onofrio Panvino Vite de' Pontefici*, p. 482. — *Orlando Malacalli storia di Siena*. P. III, L. VII, f. 112 v. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V*. Lib. I, f. 52 v. — Raynaldus ne point du soupçon de poison. *Annal. eccles.* 1503, §. 16-19, p. 542.

d'immenses richesses et de nombreux bénéfices ecclésiastiques, dont il pouvoit disposer en faveur de ses partisans.

Alexandre VI, qui le détestoit, avoit contribué à lui faire une réputation de sincérité, en déclarant à plusieurs reprises qu'il ne lui connoissoit que cette seule vertu, au milieu de vices sans nombre; et Julien mit à profit, pour mieux tromper, la confiance universelle qu'inspiroit sa franchise. Chacun croyoit si implicitement à sa parole et à ses promesses, que de nombreux amis mirent entre ses mains toute leur fortune et tous leurs bénéfices ecclésiastiques, pour qu'il pût s'en servir à s'acheter des partisans. Le cardinal Ascegne Sforza, jugeant mieux que ne faisoit George d'Amboise l'esprit inquiet et ambitieux de La Rovère, comprit que ce prétendu partisan de la France étoit l'homme du sacré collège le plus disposé à arracher le duché de Milan aux Français, et à le rendre à sa famille. Enfin Valentinois, réduit à une condition si dangereuse, qu'il ne pouvoit plus suivre les règles de sa politique ordinaire, prêta l'oreille à des promesses qu'il étoit accoutumé à mépriser: il crut ou voulut croire que des bienfaits récents pourroient faire oublier d'antiques injures; il signa, le 29 octobre, avec La Rovère, un compromis qui fut confirmé par serment, par lequel il assura à ce dernier

les suffrages de tous les cardinaux espagnols, moyennant la promesse du gonfalon de l'Église, du maintien dans tous ses états, et du mariage de sa fille avec François-Marie de La Rovère, neveu du pape futur. Par ces divers traités et par toutes ces intrigues, l'élection de Saint-Pierre *ad vincula* étoit si bien concertée d'avance, que le jour même, 31 octobre, où les cardinaux entrèrent au conclave, sans qu'on eût eu le temps de les y enfermer, ils proclamèrent Julien de La Rovère, qui prit le nom de Jules II (1).

CHAP. CII.

1505.

Il avoit fallu de grands revers pour déterminer Valentinois à donner les voix dont il dispo-
 soit à son plus ancien ennemi. Mais en effet, depuis la défaite de sa petite armée autour du Vatican, sa puissance s'étoit presque anéantie. Les villes de Romagne qui avoient attendu son retour, voyant la chute de sa fortune, avoient voulu se faire un mérite auprès de leurs anciens maîtres, en se livrant d'elles-mêmes entre leurs mains. Césène étoit retournée à l'obéissance immédiate de l'Église : à Imola, le commandant de la citadelle avoit été massacré, et la ville

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VI, p. 321. — Joannis Burchardi De nam curie Rom. p. 2159. — Barthol. Senareggæ de rebus Cœnuens. T. XXIY, p. 578. — Jacopo Nardi hist. Flor. L. IV, p. 158. — Scipione Ammirato. L. XXVIII, p. 272. — Fr. Cesarù Comment. Lib. IX, p. 275.*

étoit partagée entre les partisans des Riari et ceux de l'Église. Forli avoit ouvert ses portes à Antoine Ordélaffi, héritier de la famille qui avoit régné dans ce petit état avant que Jérôme Riario s'en fût emparé. Jean Sforza étoit rentré à Pésaro; Pandolfe Malatesti à Rimini, d'où il fut bientôt chassé de nouveau par Dionigi Naldo, soldat de César Borgia. Faenza attendit le retour de Valentinois plus long-temps qu'aucune des villes de Romagne; mais perdant enfin l'espérance de le voir recouvrer sa puissance, elle se donna à François, fils naturel de Galéotto de Manfrédi, seul héritier d'une famille dont tous les descendans légitimes avoient été massacrés par Borgia. Les citadelles de toutes ces villes ne participèrent point à ces révolutions: elles demeurèrent fidèlement gardées par leurs capitaines, au nom du duc de Valentinois (1).

Mais le sort des villes de Romagne paroissoit désormais devoir dépendre bien moins des vœux du peuple, des ressources du duc de Valentinois, ou même des intrigues du pape, que des armes de la puissante république, qui avoit toujours considéré cette province comme soumise plus particulièrement à son influence;

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. VI, p. 522. — *Scipione Ammirato*. Lib. XXVIII, p. 272. — *Jacopo Nardi histor. Fior.* Lib. IV, p. 157.

qui donnoit depuis long-temps des pensions à ses petits princes, et qui y avoit déjà acquis quelques cités. Au printemps de cette même année, Venise avoit signé son traité de paix avec les Turcs; Andréa Gritti, qui l'avoit négocié, n'étoit pas encore de retour de Constantinople, et déjà la république faisoit sentir à ses voisins que ses forces n'étoient plus engourdis par la terreur des Ottomans; que ses conseils n'étoient plus uniquement occupés des progrès constans des infidèles, et qu'elle étoit de nouveau en état de se faire respecter et de se faire craindre. Jacob Vénieri, qui commandoit à Ravenne, y rassembloit des forces considérables; il se procuroit des intelligences dans Césène, et il tenta enfin de surprendre cette ville; mais il en fut repoussé. Bientôt après, Dionigi Naldo n'espérant plus voir revenir le duc de Valentinois, et ne voulant pas se soumettre aux Manfrédi, contre lesquels il s'étoit précédemment révolté, livra aux Vénitiens les forteresses du val de Lamone, et engagea le commandant de la citadelle de Faenza à la leur vendre à prix d'argent. Ces deux marchés n'entraînèrent pas la soumission de la capitale: ses habitans, irrités de ce que le commandant de la citadelle, ou les paysans du val de Lamone prétendoient disposer de leur sort, se défendirent avec obstination; et ils firent demander

des secours en même temps à Jules II et aux Florentins (1).

Toutes les autres petites principautés de Romagne étoient attaquées simultanément par les Vénitiens. Forlimpopoli et plusieurs châteaux leur ouvrirent leurs portes. Fano, qu'ils vouloient surprendre, se défendit; Rimini leur fut abandonné volontairement par Pandolfe Malatesti, qui leur demanda seulement en échange la seigneurie de Cittadella, dans l'état de Padoue, et le rang de gentilhomme vénitien (2).

Jules II, qui venoit à peine de s'asseoir sur la chaire de saint Pierre, ne connoissoit pas bien encore quelles étoient ses forces, et ne vouloit pas se presser de les déployer. Cependant il ne pouvoit voir sans chagrin les Vénitiens s'emparer des villes qui relevoient de l'Église. Les vicaires qui les possédoient auparavant, et le duc de Valentinois lui-même, étoient, par leur foiblesse et leurs besoins journaliers, ramenés à la dépendance du saint-siège; mais la république de Venise, toujours puissante et toujours également redoutable, ne restituoit jamais plus ce qu'elle avoit une fois saisi.

(1) *Fr. Guicciardini. L. VI, p. 522. — Petri Bembi histor. Ven. Lib. II, p. 134.*

(2) *Fr. Guicciardini. L. VI, p. 525. — Petri Bembi histor. Ven. Lib. VI, p. 135. — Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V. t. I, f. 32 v.*

Jules II, qui n'osoit point encore se brouiller avec elle, essaya ce que la persuasion pourroit faire. Il envoya l'évêque de Tivoli à Venise, avec commission d'y porter ses plaintes de l'affliction que le sénat lui faisoit, dès le commencement de son pontificat, en attaquant une ville de l'Église, tandis qu'il avoit cru pouvoir compter sur l'amitié de la république, et qu'il l'avoit méritée par son attachement à ses intérêts quand il étoit encore cardinal (1).

Les Vénitiens étoient alors séduits par cette même ambition qui leur avoit fait accepter la protection de Pise, le partage du duché de Milan et les ports du royaume de Naples : ils s'efforçoient de s'étendre en Toscane, en Lombardie et sur le golfe Adriatique; ils ne songoient pas que chacune de leurs conquêtes leur suscitoit un nouvel ennemi; et ils ne s'arrêtoient point par la crainte d'ajouter encore le Souverain Pontife à leur nombre. Ils répondirent par des protestations vagues d'amitié, et des offres de payer pour Faenza le même tribut qu'avoient payé les vicaires précédens; représentant en même temps que, depuis plusieurs siècles, cette ville n'étoit plus sous le pouvoir immédiat de l'Église, et promettant d'être des

(1) *Macchiavelli Legazione seconda (à Roma). Opere 1815. T. VI, p. 400. — Lég. Lettera XIII, p. 155. — Petri Bembi hist. Ven. L. VI, p. 156.*

vassaux tout aussi fidèles que l'avoient été les Manfrédi ou le duc de Valentinois. Tandis qu'ils tenoient ce langage modéré en apparence, leurs troupes faisoient des progrès rapides dans le siège de Faenza : elles s'étoient logées à l'église de l'Observance, et elles commençaient à battre en brèche les murs mêmes de la ville. Les Florentins, qui avoient d'abord envoyé un petit secours de deux cents hommes à Faenza, lorsqu'ils virent que le pape ne les secondoit pas, ne voulurent point s'engager seuls dans une guerre si dangereuse ; et les bourgeois assiégés, n'espérant plus de pouvoir se défendre, capitulèrent le 19 novembre, sous condition que les Vénitiens assureroient au jeune François de Manfrédi une pension annuelle de trois cents ducats (1).

(1) *Fr. Guicciardini. L. VI, p. 524*, qui donne par erreur le nom d'Astorre au jeune Manfrédi. — *Jacopo Nardi hist. Fior. Lib. IV, p. 157.* — *Macchiavelli. Legazione II, Lett. VII, VIII, IX, X et seq. p. 117; Opera, T. VI, p. 589 et seq.* — *Petri Bembi hist. Veneta. L. VI, p. 136.*

La maison Manfrédi n'ayant plus, des cette époque, recouvré sa souveraineté sur Faenza, nous croyons convenable d'insérer ici une table chronologique du règne de ces petits princes.

A. C.

1554. RICHARD MANFRÉDI, proclamé par le peuple, seigneur de Faenza et d'Imola.

1550.

{	JEAN,	}	fils de Richard, se défendent contre Clément VI jusqu'en 1558, qu'ils sont chassés de leur seigneurie.
	RENIER,		

1577. ASTORRE I^{er} de Manfrédi rentre le 25 juillet, par un acqué-

Les Vénitiens avoient alors acquis en Romagne, outre les deux principautés de Faenza et de Rimini, Monte-Fiore, Sant-Arcangelo, Véruccio, Porto Césénatico, et six autres châteaux. Il ne leur auroit pas été difficile d'occuper encore Imola et Forli; mais ils s'arrêtèrent pour ne pas donner trop d'irritation au pontife. Le duc de Valentinois ne possédoit plus que les citadelles de Forli, Césène, Forlimpopoli et Bertinoro. Il offrit au pape de les lui remettre en

duc, dans Faenza. Soutenu par les Florentins, il est reconnu comme vicaire de Faenza et d'Imola.

Il est forcé de vendre ces villes à Balthasar Cossa; celui-ci lui fait trancher la tête le 28 novembre.

1410. JEAN GALÉAZ Manfrédi, fils d'Astorre I^{er}, rentre à Faenza le 18 juin. Mort 1416.

1416. GUID' ANTONIO Manfrédi, fils du précédent, seigneur de Faenza et d'Imola. Mort le 18 juin 1448.

1448.	ASTORRE II, TADDÉO,	} fils de Guid' Antonio Manfrédi :	} seigneur de Faenza. Mort le 2 mai 1468.

1468. GALÉOTTO, fils d'Astorre II, seigneur de Faenza, tué par sa femme le 31 mai 1488.

1488. ASTORRE III, fils de Galéotto, prisonnier de César Borgia le 22 avril 1501; étranglé à Rome le 9 juillet 1501.

1503. FRANÇOIS de Manfrédi, fils naturel de Galéotto, proclamé seigneur de Faenza par les habitans, au mois d'octobre 1503; se rend aux Vénitiens le 10 novembre 1505.

dépôt, pour qu'elles ne tombassent pas entre les mains des Vénitiens; mais celui-ci, dit Guicciardini, en qui l'antique sincérité n'étoit pas encore corrompue par l'habitude du pouvoir, les refusa, pour ne pas s'exposer ensuite à la tentation de manquer de foi (1).

Jules II avoit accueilli Valentinois avec honneur, et toutes les apparences d'une réconciliation sincère; il lui avoit donné, le 3 novembre, un logement au Vatican, où le duc étoit entouré d'une quarantaine de ses officiers, et il lui promettoit que dans le premier consistoire il le déclareroit gonfalonier de l'Église (2). César Borgia, accoutumé à la prospérité, n'avoit point trouvé dans son esprit les forces nécessaires pour juger les circonstances de sa nouvelle fortune. Cet homme, qui n'avoit jamais maintenu sa parole à personne, reposoit avec une foi entière sur les promesses de son plus ancien ennemi. Il attendoit avec confiance le gonfalon de l'Église, que Jules II s'étoit engagé à lui donner. Il renvoyoit jusque après cette nomination, son départ pour la Romagne. Alors il comptoit rassembler quelques hommes d'armes qui l'attendoient, traverser la Toscane, ou peut-être se rendre par mer à Gênes, et ensuite en Lombardie; puis avec l'aide de ses partisans, se

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VI, p. 324.*

(2) *Burchardus Diarium curiæ Romanæ, p. 2159.*

courir les châtelains qui lui avoient gardé fidèlement ses forteresses. Lorsque Macchiavelli, qui étoit alors en légation à Rome, alla le 5 novembre lui faire part de l'entreprise des Vénitiens sur Faenza, Borgia s'emporta contre les Florentins; qui auroient pu avec cent hommes d'armes seulement, sauver toutes ses possessions, s'ils l'avoient voulu. Il jura qu'il ne dépenseroit pas l'argent qui lui restoit entre les mains des banquiers de Gènes, et qui montoit à plus de deux cent mille florins, pour défendre vainement une possession qu'il alloit perdre; qu'il remettroit bien plutôt lui-même ses forteresses entre les mains des Vénitiens, pour avoir le plaisir de les voir ensuite attaquer et ruiner Florence. Peu de mois auparavant ces menaces auroient encore fait une impression profonde; mais il n'étoit plus temps pour Borgia de parler ainsi, et le cardinal d'Amboise lui-même, qui le protégeoit toujours, et qui le regardoit comme un allié utile de la France, s'écria, quand Macchiavel lui rapporta ces paroles: « Dieu n'a jamais encore laissé aucun péché impuni, et il ne pardonnera pas davantage ceux » de cet homme (1) ».

Le pape ne vouloit point encore manquer de parole à Valentinois, cependant il étoit impa-

(1) *Macchiavelli*. *Lez. az. II*, Lett. IV, du 6 novembre, p. 110. *Opera*, Lett. IX, T. VI, p. 590.

tient de se débarrasser de lui, et bien qu'il cherchât à profiter des restes de son crédit, pour défendre la Romagne contre les Vénitiens, il se réjouissoit de voir tous ses anciens amis l'abandonner. Il l'avoit encouragé, aussi-bien que le cardinal d'Amboise, à demander un sauf conduit aux Florentins, pour envoyer sa petite armée sur les frontières de la Romagne⁽¹⁾; mais il ne parut point fâché que ce sauf conduit fût refusé, il chercha seulement à entretenir le duc dans des espérances trompeuses d'un arrangement avec les Florentins, pour l'engager à partir⁽²⁾.

Enfin Valentinois se mit en route le 19 novembre, vers le milieu de la nuit, avec l'intention de s'embarquer à Ostie, et de se faire transporter avec quatre ou cinq cents hommes à la Spézia. Il y avoit donné rendez-vous à sept cents chevaux, qu'il y envoyoit par la route de Toscanne⁽³⁾. C'étoit justement le moment où Faenza, pressée par les Vénitiens, étoit sur le point de capituler. Jules II, alarmé sur leurs progrès, se persuada que le seul moyen de les arrêter, étoit de se faire céder les forteresses que Valentinois possédoit encore en Romagne. Le duc, en par-

(1) *Macchiavelli Legazione alla corte di Roma*, T. VI, p. 597, 10 novembre.

(2) *Idem*, p. 418, Lett. du 18 novembre.

(3) *Idem*, p. 424, Lett. du 19 novembre.

tant, avoit laissé la cour de Rome au pouvoir de ses ennemis, qui tous encourageoient Jules II à lui manquer de foi, et applaudissoient par avance à la punition d'un homme perfide, que le pape détestoit. Celui-ci ne résista pas à leurs insinuations. Il fit partir pour Ostie le cardinal de Volterra, frère du gonfalonier Pierre Sodérini, pour demander à Valentinois la remise de toutes ses forteresses. Des vents contraires avoient retardé l'embarquement du duc, et Volterra le trouva encore à Ostie le 22 novembre; mais Borgia, au moment même où il se mettoit en chemin, pour tenter de reconquérir la Romagne, ne pouvoit abandonner son titre à cette souveraineté, ni les forteresses qu'il possédoit encore. Il refusa. Jules II, trop orgueilleux et trop irascible pour supporter un refus, fit arrêter aussitôt Valentinois, qui demeura prisonnier devant Ostie, sur une galère française (1). On répandit bientôt le bruit que le pape l'avoit fait jeter dans le Tibre. Tout le monde applaudit par avance à cette perfidie, et témoigna ensuite du regret en apprenant qu'elle ne s'étoit point exécutée (2). Dans le même temps la petite armée de Valentinois,

(1) *Macchiavelli Legazione à Roma.* 25 et 24 novembre. T. VI, p. 440.

(2) *Ibidem*, Lettre du 26 novembre. T. VI, p. 448. — *Fr. Belcariti.* Lib. IX, p. 276.

que conduisoit don Michel de Corégia, étoit arrivée sur les frontières de Pérouse et de Florence ; elle y fut attaquée par la troupe de Jean-Paul Baglioni, et dévalisée. Don Michel demeura prisonnier des Florentins, qui le livrèrent au pape sur l'instance prière de celui-ci ; et Jules II témoigna sa satisfaction de ce que les dernières ressources de l'homme à qui il avoit vainement promis de pardonner, étoient enfin détruites (1).

Quelque haine cependant que Jules II conservât au fond de son cœur pour Valentinois, il n'oublia jamais entièrement qu'il lui devoit la tiare, et qu'il lui avoit promis de la reconnaissance. Il le fit reconduire au palais du Vatican, et tout en insistant toujours pour obtenir un ordre à ses châtelains, de lui remettre leurs forteresses, il lui témoigna des égards auxquels on ne s'étoit point attendu. Il réussit ainsi, du moins en apparence. Le 2 décembre, Valentinois signa l'ordre qu'on lui demandoit, et Pierre d'Oviédo, un de ses lieutenans, qui en étoit porteur, partit pour la Romagne, afin de le faire exécuter. Dès lors Borgia jouit de plus de liberté, et le pape lui promit qu'il le laisseroit partir pour la France, aussitôt qu'il auroit la nouvelle de

(1) *Macchiavelli Legazione à Roma*. Lettre du 1^{er} décembre. p. 462. — *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 325. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 158.

l'entrée des troupes pontificales dans les citadelles de Romagne (1).

CHAP. CII.

1505.

Dans le même temps, presque aux portes de Rome, une lutte plus importante décidoit du sort de l'Italie, et en quelque sorte de celui de l'Europe. Les deux puissantes armées des Français et de Gonzalve de Cordoue, étoient en présence sur les bords du Garigliano; on attendoit à toute heure une bataille générale, que des pluies continuelles faisoient différer de jour en jour : la fortune demeuroid en suspens, et dans cet état d'anxiété, ni le pape, ni les Florentins n'osoient prendre aucune décision. Sur les autres points, la guerre entre les deux monarques n'avoit produit aucun grand événement. L'armée française, qui s'avançoit par la Gascogne, s'étoit bientôt dissipée, faute d'argent, et par l'imprudence de celui qui la commandoit; la flotte, après avoir parcouru sans fruit les rivages de Catalogne, s'étoit enfermée dans le port de Marseille; l'armée de Roussillon s'étoit arrêtée au siège de Salses, au pied des Pyrénées, et après avoir perdu quarante jours devant cette forteresse, qui s'étoit défendue avec la plus grande bravoure, elle s'étoit retirée à l'approche de l'armée d'Espagne, que le roi commandoit en personne. Cependant Frédéric, roi

(1) *Macchiavelli Legazione alla corte di Roma. Lett. du 2 décembre, p. 468.*

titulaire de Naples, auquel Louis XII et Ferdinand promettoient chacun de leur côté de le rétablir sur le trône, avoit négocié entre eux une trêve de cinq mois, dans laquelle l'Italie n'étoit pas comprise; il écoutoit avidement leurs paroles, et il ne s'apercevoit pas que l'un et l'autre roi cherchoit à effacer la honte de sa trahison précédente, sans renoncer aux fruits qu'il en avoit recueillis (1).

Mais l'armée française que le cardinal d'Amboise avoit si long-temps retenue près de Rome, pour exercer plus d'influence sur le sacré collège, avoit ensuite continué sa route vers Naples, sous les ordres du marquis de Mantoue. Cette armée étoit fort supérieure en nombre à celle que Gonzalve pouvoit lui opposer, et elle avoit été abondamment pourvue d'argent et de vivres, par la prévoyance du roi : seulement l'infanterie suisse, qui en faisoit une partie essentielle, n'avoit point été choisie avec autant de soin que dans les précédentes expéditions, et elle étoit fort inférieure à celle qui avoit servi dans les autres armées; la gendarmerie française, depuis que La Trémouille en avoit abandonné le commandement, ne vouloit plus reconnoître aucune règle de discipline; son orgueil se révoltoit de ce que le roi l'avoit soumise

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 326. — *Machiavelli Legaz. à Roma*, T. VI, p. 447. Lett. du 24 novembre.

à un général italien ; et le marquis de Saluces, le bailli d'Occan et Sandricourt, ses lieutenans-généraux, étoient aussi mal d'accord entre eux qu'avec leur chef (1).

CHAP. CII.

1505.

Durant l'activité des marches ou des combats, peine l'indiscipline française se laisse remarquer ; c'est dans les guerres de poste, et toutes les fois que les opérations se traînent en longueur, qu'elle devient surtout perniciense. Aussi la lenteur de la marche de l'armée française au travers de l'Italie, et son long séjour auprès de Rome, avoient-ils eu la plus fatale influence sur les dispositions des combattans. Ce fut cependant lorsqu'on vit commencer les pluies de l'automne qui, cette année, furent bien plus longues et bien plus obstinées que de coutume, qu'on put s'apercevoir combien l'ambition personnelle du cardinal d'Amboise, et ses manœuvres pour monter sur le trône pontifical, avoient été préjudiciables à la France. La campagne avoit commencé sous d'assez heureux auspices. Le marquis de Saluces après avoir défendu vaillamment Gaète avec les restes de l'armée qui, au printemps avoit été battue à Cérignoles, avoit recouvré le duché de Trajetto et le comté de Fondi, jusqu'aux rives du Garigliano, et il

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 328. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. IV, p. 157. — *Pauli Jovii Vita magni Consulei*. L. II, p. 231. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo F. L.* I, f. 55.

étoit ensuite venu joindre l'armée du marquis de Mantoue entre Pontécórvo et Ceppérano.

Gonzalve de Cordoue avoit établi son quartier-général à San-Germano, avec l'intention de défendre ce passage, protégé par les deux forteresses de Rocca-Secca, et de Monte-Casino. Un capitaine espagnol nommé Vitalba, s'étoit enfermé dans Rocca-Secca; il repoussa avec bravoure deux assauts livrés par l'armée française: sa résistance retint pendant sept jours les Français dans le voisinage de Pontécórvo; le pays étoit ruiné, et ne suffisoit point à les pourvoir de vivres; des pluies continuelles inondoient leurs quartiers: après avoir beaucoup souffert de la faim et de l'humidité, ils renoncèrent au siège de Rocca-Secca, et à forcer le passage de San-Germano, et tournant sur leur droite, au sud-ouest des montagnes de Fondi, ils essayèrent d'entrer dans le royaume, par la route qui suit le bord de la mer. Ils s'avancèrent ainsi jusqu'à la tour qui est située au passage du Garigliano, au lieu même où l'on croit qu'étoit bâtie autrefois la ville de Minturnes. La rive du fleuve, plus élevée de leur côté que sur le bord opposé, les favorisoit pour y jeter un pont; et pendant qu'ils travailloient à le construire, ils se trouvoient au milieu d'un pays ami: les villes de Gaète, Itri, Fondi et Trajetto étoient entre leurs mains, et leur flotte, maîtresse de

la mer, pouvoit leur amener des vivres jusqu'à l'embochure du fleuve. Gonzalve de Cordoue, il est vrai, sans se laisser décourager par ces circonstances défavorables, vint immédiatement occuper l'autre bord du Garigliano, et disputer le terrain aux travailleurs français; mais ceux-ci convertis par leurs batteries, achevèrent le 5 novembre leur pont en dépit de lui (1).

Après avoir établi leur pont, les Français traversèrent le Garigliano sans rencontrer de grands obstacles, et ils s'emparèrent de quelque artillerie laissée par les Espagnols, sur la rive opposée. Mais Gonzalve de Cordoue s'étoit retiré à un mille en arrière seulement, et coupant la plaine basse à la gauche du fleuve, par un fossé profond, que les eaux avoient aussitôt rempli, il avoit élevé sur ce fossé des fortifications beaucoup meilleures que celles qu'il avoit été obligé de quitter sur les bords de la rivière. Les Français ne pouvant pénétrer plus loin, laissèrent seulement une garde avancée sur la gauche du Garigliano, et retournèrent à leurs quartiers accoutumés. Don Pédro de Paz, le plus aventureux chevalier de l'armée espagnole,

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 327. — *Macchiavelli Legaz. à Roma*. Lett. du 10 novembre, p. 394. — *Sabellicus Ennead. XI, apud Reynald. Ann. 1503*, §. 15, T. XX, p. 4. — *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. Lib. II, p. 255. — *Alfonso de Ulloa*. L. II, f. 51.

encore que sa taille petite et contrefaite ne semblât pas annoncer de la vigueur, essaya de surprendre le baron de Sandricourt, qui commandoit la garde avancée; c'est sans doute à cette attaque qu'il faut rapporter l'exploit un peu romanesque que le *loyal serviteur* raconte de Bayard son maître, lorsqu'il assure que celui-ci tint seul tête à deux cents chevaux espagnols, et défendit contre eux le pont du Garigliano (1). Quoi qu'il en soit, dans cette escarmouche qui fut très-sanglante, Fabio, fils de Paul Orsini, jeune capitaine qui marchoit déjà dignement sur les traces de son père, fut tué; les Français demeurèrent maîtres du pont, mais ils sentirent la nécessité de s'y couvrir de fortifications, pour se mettre à l'abri d'une attaque semblable (2).

Le pays qui s'étend au sud-est du Garigliano, est marécageux et presque désert; les soldats de Gonzalve étoient réduits à y demeurer à découvert, logés dans la fange, tandis que des pluies continuelles inondoient le pays. L'autre rive étoit beaucoup plus couverte d'habitations, et le quartier des Français étoit bien meilleur; mais en revanche leurs corps sembloient moins propres à supporter l'intempérie du climat, et leurs esprits étoient plus impatiens. Tandis que

(1) Mémoires du chev. Bayard. T. XV, ch. XXV, p. 45.

(2) *Fr. Guicciardini*. Lib. VI, p. 527.

Gonzalve retenoit toutes ses troupes, avec une constance inébranlable, dans un mille de rayon, autour de la tête du pont des Français; ceux-ci qui avoient réparti leur armée jusqu'à Fondi et Itri, à huit ou dix milles de distance, ne supportoient qu'avec peine la pluie, les privations, et les mauvais gîtes (1).

Peut-être un général plus déterminé, et mieux obéi que le marquis de Mantoue, auroit-il attaqué les Espagnols, pour sortir de cette situation critique; peut-être auroit-il essayé de changer le théâtre de la guerre, et de sortir des marécages, que les pluies rendoient impraticables. Cependant sa supériorité étoit toute entière dans la gendarmerie française, et dans l'artillerie, tandis que son infanterie étoit fort inférieure à celle des Espagnols: ses gendarmes n'auroient pu manœuvrer dans la plaine inondée qui étoit au-delà du Garigliano; et ses atelages n'auroient point suffi pour tirer de la fange son artillerie; d'autre part, si le temps venoit à se remettre, cette même plaine lui offroit le champ de bataille le plus favorable pour manœuvrer contre les Espagnols, et il avoit

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. VI, p. 527. — *Maechiavelli Legazione alla corte di Roma*. Lett. du 10 novembre et jours suiv. p. 400 et seq. — *Fr. Belcarù Comment.* L. X, p. 278. — *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. L. II, p. 254. — *Alfonso de Ullca*. Lib. I, f. 54 v.

CHAP. CII.
1503.

éprouvé à Pontécórvo, peu de jours auparavant les inconvéniens de la guerre dans les montagnes. Plus les pluies avoient duré long-temps, et plus le marquis de Mantoue se flattoit chaque jour de les voir finir. Ses quartiers étoient meilleurs, ses troupes étoient mieux nourries, et il avoit de l'argent en abondance; tandis que Gonzalve en étoit tout-à-fait dépourvu; il croyoit donc pouvoir attendre avec moins de souffrance que les Espagnols, et il sembloit démontré que celui qui supporterait plus long-temps les inconvéniens de cette situation seroit assuré de la victoire (1).

Mais les Français, tourmentés par l'humidité dont ils ne pouvoient se mettre à couvert, par le dépérissement de leurs chevaux, par les maladies, et plus que tout par l'ennui, s'en prenoient à leurs généraux de toutes les intempéries du climat. Sandricourt accusoit le marquis de Mantoue de timidité et de lenteur; et dans un cercle nombreux il s'étoit écrié, qu'il étoit bien étrange que le roi n'eût pas trouvé dans toute la noblesse française un chef qui pût la conduire, au lieu de la soumettre à un de ces Italiens, qu'il désigna par l'épithète injurieuse que les soldats donnoient habituellement à toute la

(1) *Macchiavelli Legazione alla Corte di Roma. Lett. XIII à XXVIII, p. 398 à 470. — Pauli Jovii Vita magni Gonzalvi, L. II, p. 255.*

nation. Ce propos, si blessant pour Gonzague, fut applaudi par tous les Français. Le marquis de Mantoue ne pouvoit plus obtenir d'eux aucune obéissance, ni aucune régularité dans le service : les commissaires des vivres, se croyant tout permis sous un chef aussi peu respecté, voloient le soldat avec impudence, et le laissoient exposé à tous les besoins. Le marquis de Mantoue, n'espérant plus rien d'une armée où il ne pouvoit se faire craindre, se sentant blessé dans son honneur, et ne voulant pas prendre sur lui la responsabilité des événemens funestes qu'il prévoyoit, saisit le prétexte d'une petite fièvre quarte dont il étoit atteint, pour abandonner le 1^{er} décembre le commandement de l'armée, et se retirer dans ses états (1).

Les pluies, les neiges, les temps désastreux continuoient toujours, avec une constance qu'on n'auroit pas cru devoir attendre du climat de la Campanie heureuse. L'armée française s'affoiblissoit par la maladie et la désertion ; plusieurs chevaliers, plusieurs soldats impatiens de tant de souffrances et de tant d'oisiveté, s'éloignoient du camp avec ou sans congé : les voleries des commissaires des vivres redoubloient

(1) *Pauli Jovii Vita magni Constantini*. L. II, p. 255. — *Machiavelli Legazione alla corte di Roma*. Lett. du 2 décembre, p. 470. — *Belcarinus Comment. Rer. Gall.* Lib. X, p. 278. — *Arnoldi Ferroni*. Lib. III, p. 65.

les privations de ceux qui restoient. Gonzalve de Cordoue, quoique sa position parût plus désastreuse encore, avoit réussi à la faire oublier à ses soldats par la confiance qu'il leur avoit inspirée; d'ailleurs il avoit reçu les renforts que lui avoit amenés Barthélemi d'Alviano avec tous les Orsini, tandis que Jean Paul Baglioni, qui, à la même époque, s'étoit engagé à la solde des Français, ne leur avoit jamais conduit sa compagnie. Gonzalve comptoit dans son armée neuf cents hommes d'armes, mille chevan-légers, et neuf mille fantassins espagnols. Avec ces forces, il résolut enfin d'aller chercher la bataille, au lieu de l'attendre plus long-temps; et après être resté cinquante jours à la même place, en présence de l'ennemi, il chargea Barthélemi d'Alviano de jeter pendant la nuit un pont de bateaux à Sugio, quatre milles au-dessus du camp français.

Le pont des Espagnols fut établi sans résistance, dans la nuit du 27 décembre, et Barthélemi d'Alviano occupa le village de Sugio. La nouvelle en fut cependant aussitôt portée au quartier général français; Ives d'Allegre essaya vainement, par une attaque impétueuse, de repousser l'Alviano sur l'autre bord, tandis que la cavalerie française, répandue dans tout le pays environnant, se rassembloit en tumulte autour du marquis de Saluces. Bientôt celui-ci

reconnut que Gonzalve, avec son corps de bataille, avoit aussi passé la rivière sur le pont de l'Alviano, et qu'une arrière-garde, laissée en face des Français, attaquoit leur tête de pont. Jugeant impossible de maintenir sa position ou de défendre plus long-temps le passage, avec le peu de monde qu'il avoit rassemblé, il abandonna avant jour la tour du Garigliano, pour se replier sur Gaète, après avoir rompu son pont; laissant dans son camp neuf pièces de grosse artillerie, la plus grande partie de ses munitions, et un nombre prodigieux de malades et de blessés (1).

Gonzalve, averti de la retraite des Français, détacha à leur poursuite Prosper Colonna, pour retarder leur marche. Les Français cheminoient en bon ordre, faisant marcher d'abord l'artillerie, puis l'infanterie, et enfin la cavalerie, qui étoit presque constamment engagée pour tenir tête à l'ennemi. Ils suivoient ainsi le rivage de la mer, et faisoient ferme à tous les ponts, à tous les passages difficiles, pour donner à l'armée le temps de défilér. Mais l'arrière-garde de Gonzalve, laissée à la tour du Garigliano, ayant atteint les barques que les Français avoient aban-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 350. — *Sabellius Eneid.* XI. L. II, apud *Raynal*. *Ann. eccles.* 1505, §. 16, T. XX, p. 4. — *Bélaïrus Ror. Gallic. Comment.* L. X, p. 279. — *Pauli Jovii Vita magis Consolvi.* L. III, p. 258.

CHAP. CIII.
1505.

données à la dérive, après avoir coupé leur pont de bateau, rétablit rapidement ce pont. Elle passa aussitôt le fleuve, prenant le chemin direct vers Molo di Gaëta; elle se trouva bientôt sur le flanc, et même en avant des Français. L'armée de ces derniers, arrivée au pont qui est à peu de distance de Molo, s'arrêta de nouveau, pour donner à l'artillerie, qui commençoit à causer du désordre sur le chemin, le temps de défilér. Le combat y fut obstiné; mais les Français, voyant des corps espagnols qui les débordoient sur leurs flancs, abandonnèrent leur position avec quelque désordre, et lorsqu'ils furent arrivés à l'embranchement des deux chemins, dont l'un va à Itri, et l'autre à Gaëte, ils prirent ouvertement la fuite. Leur artillerie et tous leurs bagages tombèrent aux mains des vainqueurs; un grand nombre d'entre eux furent tués, un plus grand nombre de ceux qui s'étoient répandus dans la campagne, ou qui, logés à quelque distance de l'armée, n'avoient pas pu la rejoindre, furent pillés par les paysans et faits prisonniers; le reste se sauva dans Gaëte, et fut poursuivi jusqu'au pied de ses murailles (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 330. — *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. L. IX, p. 259. — *Fr. Belcarii Comm.* L. X, p. 279. — *Saint-Gelais*, hist. de Louis XII, f. 173. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* L. I, f. 36. — *Arn. Ferroni*. L. III, p. 56.

Pierre de Médicis, qui suivoit le camp français, s'étoit embarqué sur le Garigliano avec quatre pièces d'artillerie, qu'il avoit espéré conduire à Gaète; mais une foule de fuyards se jetant sur sa barque, elle sombra, et Médicis fut noyé avec tous ceux qu'elle portoit (1).

CHAR. CH.

1505.

Gonzalve de Cordoue prit cette nuit ses quartiers à Castellone et à Molo; et le lendemain, s'approchant de Gaète, il s'empara sans difficulté du bourg, et de la montagne d'Orlando, que les Français, trop troublés par leur défaite, n'avoient point mis en état de défense. Ils avoient dans la ville beaucoup plus de monde qu'il ne leur en falloit pour soutenir un long siège; et comme la mer leur étoit ouverte, ils ne pouvoient craindre de manquer de vivres. Mais leur constance étoit épuisée; ils n'avoient plus d'autre pensée que celle de retourner au plus tôt en France; ils demandèrent immédiatement à capituler; ils stipulèrent qu'Aubigny et tous leurs autres prisonniers seroient remis en liberté sans rançon, et pourroient se retirer en France avec tous leurs effets; et le 1^{er} de janvier 1504, ils remirent la forteresse de Gaète à Gon-

1504.

(1) *Fr. Guicciardini. L. VI, p. 331.* — *Barthol. Senarega de reb. Genuens. T. XXIV, p. 579.* — *Jacopo Nardi hist. Fior. Lib. IV, p. 159.* — *Scipione Ammirato. Lib. XXVIII, p. 275.* — *Histor. di Giov. Cambi. T. XXI, p. 199.* — *Pauli Jovii Vitæ magni Consalvi. L. III, p. 240.*

zalve. Leur capitulation avoit été faite avec si peu de précision, ou l'homme avec lequel ils traitoient avoit si peu de bonne foi, que les Espagnols ne voulurent point comprendre les barons napolitains parmi les prisonniers dont la liberté avoit été stipulée; et André Matthieu Aquaviva, avec Alphonse et Honoré de San-Sévérino, furent jetés au fond d'une tour, au château Neuf de Naples. Au reste, les Français, auxquels Gonzalve rendit la liberté, ne furent guère plus heureux. La plus grande partie de ceux qui partirent de Gaète moururent sur les chemins, de froid, de misère, et des maladies qu'ils avoient contractées pendant cinquante jours de bivouac dans la fange. Quelques-uns parvinrent jusqu'en France, comme le marquis de Saluces, Sandricourt, et le bailli de Bissy; mais la mort les y attendoit à leur arrivée. De toute cette florissante armée, que La Trémouille avoit conduite en Italie, et qui paroissoit suffisante pour achever en peu de mois la conquête du royaume de Naples, il ne resta presque aucun homme en état de servir encore sa patrie, bien qu'il n'y en eût qu'un fort petit nombre qui eût péri par le fer de l'ennemi (1).

(1) *Fr. Guicciardini*, L. VI, p. 353. — *Barthol. Sennarege de rebus Genuens.* p. 579. — *Pauli Jacii Vita magni Consulei.* L. III, p. 240. — *Fr. Belouiti Comment. Itæ. Gallic.* L. X,

La déroute du Garigliano couvrit la France de deuil; elle plongea Louis XII dans la plus profonde douleur; elle décida du sort du royaume de Naples, et elle fit craindre que le reste de l'Italie ne tombât en peu de jours aux mains des Espagnols. Les Français n'avoient plus de forces en Lombardie; leurs soldats étoient dégoûtés des guerres d'Italie, ils refusoient de passer les monts; et les Florentins, seuls alliés du roi, n'étoient pas en état de résister à tous ses ennemis. Cependant, contre l'attente universelle, cette déroute fut suivie d'un repos général. Gonzalve de Cordoue, que les rois Catholiques avoient laissé sans argent, devoit à ses troupes plus d'une année de soldes arriérées; il ne pouvoit sans les payer, essayer de les conduire dans la haute Italie; et il fut réduit, pour les satisfaire, à les loger à discrétion dans les provinces du royaume de Naples, où leurs voleries et leurs outrages achevèrent de ruiner les malheureux paysans.

Louis d'Ars, capitaine français, se maintenoit seul dans le royaume de Naples; depuis la déroute de Cérignoles, il occupoit toujours Vénosa, Troja et San-Sévérino. Gonzalve de Cordoue réduisit ses opérations à le chasser de ces

CHAP. CII.
1504.

places; et Louis d'Ars, après les avoir défendues avec vaillance, dédaigna de faire aucune capitulation, et s'ouvrit son chemin la lance sur la cuisse, pour ramener sa gendarmerie en France (1).

Jules II, alléguant pour prétexte les embarras de sa situation, en montant sur le trône, s'étoit maintenu neutre entre la France et l'Espagne, encore que tous ses vœux fussent pour les Français; en sorte que la déroute du Garigliano ne le compromit point personnellement avec le vainqueur. Sa conduite envers les Français ne changea point non plus en raison des revers qu'ils venoient d'éprouver, et il donna avec générosité des secours à tous les malheureux qui traversoient ses états. Toute sa politique se bornoit à défendre la Romagne contre les Vénitiens; et encore qu'il ne pût plus employer pour cet objet l'appui de la France, il n'en persistoit pas moins à presser Valentinois de lui remettre ses forteresses. Pierre d'Oviédo avoit été envoyé avec un ordre de Borgia pour les consigner au pape; mais lorsqu'il étoit entré dans la citadelle de Césène, Diégo de Chignonnes,

(1) Mémoires du chev. Bayard. Chap. XXV, p. 53, et notes, p. 457. — *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 538. — *Pauli Jovii Vita magni Consalvi*. Lib. III, p. 241. — *Fr. Belcarii Comment. Her. Gallie*. L. X, p. 282. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 159.

qui y commandoit l'avoit fait pendre , déclarant qu'il regardoit comme un traître celui qui se chargeoit d'exécuter des ordres si préjudiciables à son maître , lorsqu'il savoit qu'on les lui avoit arrachés de force , et tandis qu'il étoit en prison (1) CHAP. CII.
1504.

Cet acte de rigueur fut d'abord avantageux à César Borgia, qui peut-être l'avoit ordonné secrètement. Jules II, voyant que la contrainte étoit inutile, consentit à consigner ce prisonnier dans la forteresse d'Ostie, à Bernardin Carvajal, cardinal espagnol. Ce dernier s'obligea à le remettre en liberté, dès que les châteaux de Césène, Bertinoro et Forli, seroient livrés au pape, et souscrivit de plus un engagement de quinze mille ducats, en garantie de sa promesse. César Borgia donna alors à ses lieutenans des ordres sans restriction, et avec la ferme volonté qu'ils fussent exécutés. Cependant il languissoit de sortir des mains du pape, et il fit demander secrètement à Gonzalve de Cordoue un asile que celui-ci lui promit, en lui envoyant un sauf-conduit. Sur ces entrefaites, le cardinal Carvajal fut averti que les forteresses de Romagne avoient été livrées aux gens du pape, et sans attendre les ordres de Jules II, dont il se défioit

(1) *Burchardi Diarium Curiae Rom.* p. 2159. — *Pauli Jovii Vita magni Constantini.* Lib. III, f. 246. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* L. I, f. 57.

CHAP. CIII.
1504.

avec quelque raison, il remit le 19 avril 1504 le duc de Valentinois en liberté (1).

César Borgia, déchu de tant de brillantes espérances, et ne conservant plus de toute sa fortune passée que l'argent qu'il avoit déposé chez les banquiers de Gènes, se tenoit encore heureux d'avoir recouvré la liberté de sa personne; il s'embarqua à Nettuno sur une felouque, qui le transporta à Mondragone, d'où il se rendit par terre à Naples. Gonzalve de Cordoue l'y accueillit avec toutes les marques d'affection et de respect qu'il auroit pu prodiguer aux plus grands personnages. Il commença aussitôt à délibérer avec lui sur les affaires d'Italie, et surtout sur le projet de Valentinois de se jeter dans Pise. Il lui promit pour cela ses galères, et lui laissa solder des gens de guerre dans le royaume. Néanmoins il avoit écrit à Ferdinand-le-Catholique, pour savoir comment il devoit se conduire avec Borgia; et dès qu'il eut reçu ses ordres, il le fit arrêter, le 26 ou 27 mai, au sortir même d'une conférence, où il lui avoit témoigné la confiance la plus entière et l'affection la plus vive, et où il l'avoit embrassé à plusieurs reprises. Il le fit transporter sur une ga-

(1) *Burchardi Diarium Curie Rom.* p. 2160. — *Fr. Belcaris Comm. Rer. Gall.* L. X, p. 285. — *Epistola Papæ ad Regem et Reginam Hispan.* 11 maii. — *Raynal. Ann.* 1504, §. 12, p. 10. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, l. 37

lère, où il ne lui donna qu'un seul page pour le servir; et il le fit aussitôt partir pour l'Espagne. Cet homme, coupable de tant de trahisons, et victime à son tour de trahisons non moins noires, y fut jeté à son arrivée, dans la forteresse de Medina del Campo, que Ferdinand le-Catholique, qu'il n'avoit jamais offensé, destinoit à lui servir de tombeau (1).

Un peu avant la dernière chute de ce prince, qui avoit si long-temps troublé l'Italie par son ambition et ses crimes, on apprit que les négociations entre les rois de France et d'Espagne, qui s'étoient toujours continuées, même au temps où la guerre paroissoit la plus animée, venoient de se terminer par une trêve, signée le 31 mars 1504, dans laquelle l'Italie étoit comprise, aussi-bien que le reste de leurs états. Elle devoit durer trois ans; et chacun des contractans avoit trois mois pour nommer ses confédérés, et les y faire comprendre. Les forteresses seules, que Louis d'Ars tenoit encore pour les Français dans le royaume de Naples, n'y furent pas incluses; mais ce capitaine, n'ayant plus d'espérance de les défendre, ne tarda pas à les

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. VI, p. 359. — *Burchardi Diar. Curio Roma. die 29 maii.* p. 2160. — *Paolo Giovio Vita di Leone X.* Lib. II, p. 83. — *Pauli Jovii Vita Consalvi.* L. III, p. 247. — *Raynaldi Annal. eccles. 1504.* §. 13, T. XX, p. 11. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* L. I, f. 37 v.

évacuer. Le reste de l'Italie se reposa avec crainte, ne pouvant croire que la trêve, signée à l'abbaye de Notre-Dame de la Méjorade, mit fin à des inimitiés aussi violentes, et ne reconnoissant point dans le partage des états qu'avoit établi la force, une balance de pouvoir qui put maintenir long-temps la tranquillité (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 341. — *N. Macchiavelli Legaz. seconda alla corte di Francia*. Lett. I et seq. p. 501 et seq. — *Jacopo Nardi stor. Fior.* Lib. IV, p. 160. — *Fr. Belcarri Comm. Rer. Gallic.* Lib. X, p. 285. On voit par une lettre de Nicolas Valori à la seigneurie, que la ratification de la trêve étoit arrivée à la cour de France, à Lyon, dès le 11 février; cependant Léonard, T. II, la rapporte au 31 mars. *Legazione di Nicolo Macchiavelli alla corte di Fransià*. Lett. IX et X, p. 533.

CHAPITRE CIII.

Repos et servitude de l'Italie ; petites guerres en Romagne et en Toscane ; Jules II soumet à l'Église les villes de Pérouse et de Bologne.

1504 — 1506.

LA trêve signée entre les rois de France et d'Espagne, au mois de février 1504, avoit rendu le repos à l'Italie, puisque ces deux puissans monarches pouvoient dès lors décider du sort de cette contrée sans la consulter, et que les petits états italiens, soumis désormais à la politique ultramontaine, attendoient la permission de leurs alliés pour prendre ou pour poser les armes. Quelque humiliante, quelque triste et précaire que fût cette paix, elle fut reçue avec joie par les peuples ; leur épuisement et la lassitude de leurs souverains la rendoient nécessaire. Il leur falloit du temps pour rassembler de nouvelles forces, qu'ils useroient dans de nouveaux combats : il falloit du temps aussi pour qu'on pût oublier les maux funestes de la guerre, et qu'on osât recourir à ce remède terrible, mais passager, de maux permanens. Les premiers mois de paix rendent, aux forces vi-

GRAT. VIII.

1504.

tales d'une nation leur action long-temps suspendue ; l'agriculture , les manufactures , le commerce renaissent d'eux-mêmes ; le pouvoir retourne des commandans militaires aux magistrats et aux tribunaux civils , dont le joug paroît plus léger : si l'on éprouve encore quelques vexations , on les regarde comme les conséquences de l'état dont on vient de sortir , et non de celui dans lequel on entre ; le retour des habitudes long-temps suspendues rappelle à chaque homme son enfance , sa jeunesse ou des temps plus heureux. On croit entrer dans une ère nouvelle de prospérités ; et l'imagination dépassant les bornes même du possible , le peuple demande à la paix la restitution de tout ce que lui a ôté la guerre ; il veut qu'elle réalise tous ses rêves et tous ses souvenirs non moins fantastiques qu'eux. Cependant les mois s'écoulent , et l'âge avancé ne retrouve point les jouissances de la jeunesse ; les fortunes dissipées par la guerre ne renaissent point en un clin d'œil ; les impôts qu'elle a fait augmenter ne sont point supprimés , tandis que les abus de la paix reparoissent bien plus rapidement que les institutions utiles. Les puissans laissent entrevoir leurs projets d'usurpation , les intrigans s'élèvent à la faveur et à l'importance ; la force qui devoit être protectrice devient hostile pour la société ; et le peuple sentant enfin les chaînes dont on

le charge, désire de nouveau les rompre par la guerre, quelque terrible et quelque douloureuse qu'elle soit. CHAP. CII.
1504.

Aucun des états de l'Italie n'avoit obtenu par la trêve, ou ne pouvoit espérer par la paix qu'on négocioit encore, ce qui sans doute avoit été le but de ses désirs avant le commencement des hostilités, un gouvernement conforme aux intérêts du peuple. Le royaume de Naples, déchu de son indépendance, étoit soumis à une nation étrangère, et gouverné par un vice-roi : le duché de Milan avoit de même perdu son indépendance et ses anciens souverains. Les Espagnols n'étoient pas plus aimés dans les régions du midi de l'Italie, que les Français dans celles du nord. Tous deux offensoient également la nation soumise, par leurs mœurs étrangères, et par l'insolence de leurs mépris. Les mécontents qui, en 1494, avoient désiré avec ardeur une révolution, et avoient secondé les armes qui devoient l'opérer, n'avoient obtenu nulle part une réforme qui les dédommageât de toutes leurs souffrances. Cependant leurs forces étoient épuisées comme leurs espérances déçues, et ils se soumettoient à une tyrannie pire que celle qu'ils avoient voulu renverser, pour acheter à ce prix quelque intervalle de repos.

La république de Venise n'avoit pris presque aucune part à la guerre qui, pendant dix ans,

CHAP. CXL

1504.

avoit ravagé toute l'Italie ; elle avoit échappé à ses calamités , et la prospérité de son territoire excitoit l'envie des peuples voisins , qui avoient vu piller leurs villes et ravager leurs campagnes. Pendant ces dix ans , elle avoit acquis le Crémontois dans le duché de Milan , trois ou quatre forteresses en Pouille , et deux petits états en Romagne , tandis que ses pertes en Morée et en Dalmatie avoient été à peu près équivalentes. Au milieu de révolutions aussi importantes que celles qui avoient rempli ces dix années , de si petites conquêtes ne sembloient pas avoir assez de valeur pour exciter vivement la jalousie des autres états ; mais les Vénitiens étoient seuls heureux au milieu d'une nation souffrante , et les autres Italiens ne pouvoient leur pardonner de n'avoir pas partagé les revers communs. Le pape ne songeoit qu'à exciter contre eux les Ultramontains , dont il auroit dû plutôt chercher à délivrer l'Italie ; les Florentins , qui avoient eu à se plaindre des Vénitiens , désiroient leur ruine ; et Macchiavel , l'habile Macchiavel , en mission à la cour de France , souffloit le feu de la vengeance , et se réjouissoit de voir Maximilien , Louis XII et Ferdinand projeter déjà le partage des états de la seule république qui pût maintenir à l'Italie son indépendance (1).

(1) *Seconda Legazione di Nicolo Macchiavelli alla corte di*

Jules II s'étoit proposé de ramener pendant son pontificat, sous la directe du saint-siège, tous les fiefs qui relevoient de l'Église; il attachoit son honneur à la réussite de ce projet, et l'impatience et l'irascibilité de son caractère lui faisoient regarder comme une offense impardonnable l'opposition que les Vénitiens y avoient apportée. Toutefois, comme il n'avoit point eu le temps d'amasser un trésor, de rassembler des troupes, ou de se fortifier par des alliances, il n'employoit encore, pour soumettre la Romagne, que la crainte qu'inspiroit l'impétuosité qu'on lui connoissoit. Les forteresses de Césène et de Bertinoro lui avoient été remises par les lieutenans de César Borgia, pendant que celui-ci étoit encore à Ostie; celle de Forli ne lui fut livrée qu'après le retour des messagers que le châtelain avoit envoyés auprès de Borgia à Naples. Comme ils rapportèrent que ce duc avoit été envoyé prisonnier en Espagne, le châtelain vendit pour quinze mille ducats une citadelle qu'il n'avoit plus aucune raison de défendre (1). Raphael Riario de Savonne, cardinal du titre de Saint-George, en-

Francia passim. e Spec. Lett. di Nicolo Valori di Lione, 11 febbraio. T. VI, p. 534.

(1) *Fr. Guicciardini, Lib. VI, p. 341. — Petri Bembi hist. Lib. VII, p. 140. — Raynaldi Ann. eccles. 1504, §. 9, 10, 11, T. XX, p. 10.*

gaged les habitans d'Imola à livrer leur ville au pape ; espérant que celui-ci en rendroit la souveraineté à Octavien Riario , que César Borgia en avoit dépouillé. Mais quoique Octavien fût parent de Jules II, le pape ne voulut point l'enrichir aux dépens de l'Église. Il fut moins scrupuleux à l'égard d'un autre de ses parens, François-Marie de La Rovère, fils de son frère. Non-seulement il le rétablit dans les seigneuries de Mondovi et de Sinigallia, et dans l'office héréditaire de préfet de Rome ; il engagea encore Guid'Ubaldo de Montéfeltro, qui n'avoit point d'enfans, à l'adopter comme fils de sa sœur, et à l'appeler à la succession du duché d'Urbin. Jules II confirma cette adoption par sa bulle du 10 mai 1504, dans laquelle il fixa le cens annuel du duché d'Urbin, en faveur de la chambre apostolique, à 1340 florins, comme les comtes de Montéfeltro l'avoient déjà payé annuellement (1).

Vers le même temps, Antoine des Ordélaffi mourut à Forli ; Louis, son frère naturel, qui lui succéda, se sentant trop foible pour se soutenir dans sa petite principauté, voulut la vendre aux Vénitiens ; la république n'osa point s'exposer à la colere du pontife, et refusa de faire cette acquisition. Louis fut alors obligé

(1) *Raynaldi Ann. eccles.* 1504, §. 56 et 57, T. XX, p. 17.

de s'enfuir, et Forli ouvrit ses portes aux troupes pontificales (1). CHAP. CIII.
1504.

(1) *Fr. Guicciardini. L. VI, p. 341. — Fr. Belcarà Comm. Res. Gallic. Lib. X, p. 284.* — Louis, qui s'enfuit à Venise, y étant mort sans enfans, la maison des Ordélaffi finit en lui. Voici une table chronologique de la succession de ces princes :

- MAINARDO DE SUSINANE, premier seigneur de Forli.
1276. SINIBALDO, fils de Mainardo, tué dans son lit par le peuple.
1310. SCARPETA, PINO et BARTHÉLEMI des Ordélaffi, mis en prison par Robert, roi de Naples.
1317. CECCO des Ordélaffi, capitaine perpétuel du peuple de Forli : mort en 1351.
1331. FRANÇOIS des Ordélaffi, frère de Cecco, seigneur de Forli, Forlimpopoli et Césène. Sa femme, Marzia de Susinane, est forcée de rendre Césène au pape, le 21 juin 1357; et lui rend Forli le 4 juillet 1359. Il fait la guerre en partisan, et meurt à Venise en 1374.
1375. SINIBALDO, fils de François, rentre à Forli avec la faveur des Florentins. Il est reconnu pour vicaire du saint-siège en 1379. Trahi par ses neveux, et jeté en prison le 13 décembre 1385.
1385. { CECCO II, { neveux et succés- } mort le 19 juillet 1401.
 { PINO, { seurs de Sinibaldo. } mort le 8 septemb. 1405.
1405. ANTOINE, fils en bas âge de Cecco II, réduit à l'état de citoyen de la république de Forli; exilé par le légat B. Cossa; arrêté en août 1411, par son cousin George; rappelé à la seigneurie en juillet 1425; mort le 4 août 1428.
1410. GEORGE Ordélaffi, seigneur de Forlimpopoli; 1411, seigneur de Forli; fait arrêter son cousin Antoine en août 1411; est reconnu par le saint-

GRAP. CIII.

1504.

Jean Sforza, seigneur de Pésaro, épousa vers la fin de la même année, la fille de Matthieu Tiepolo, un des plus puissans citoyens de Ve-

siège le 25 décembre 1418; meurt le 25 janvier 1422.

1422. THÉOBALD, fils de George, âgé de neuf ans, sous la tutelle de Lucrece des Alidosi, sa mère, est chassé par sa tante Catherine, qui rétablit Antoine: meurt en juillet 1425.

1448. { CECCO III, { fils d'Antoine et ses } meurt le 22 avril 1466.
 { PINO II, { successeurs dans la } mort en 1480.
 { seigneurie de Forli: }

1480. SINTBALD II, fils naturel de Pino II, est reconnu pour seigneur, malgré l'opposition des fils légitimes de Cecco III; chassé la même année par Jérôme Riario.

1480. JÉRÔME RIARIO, neveu de Sixte IV, achète en 1473 la seigneurie d'Imola, s'empare en 1480 de celle de Forli: est tué le 15 avril 1488.

1488. OCTAVIEN RIARIO, fils du précédent, sous la tutelle de sa mère Catherine Sforza; dépouillé par César Borgia, d'Imola en décembre 1499, et de Forli en janvier 1500.

1503. ANTOINE des Ordélaffi, fils de Cecco III, rentre à Forli pendant que Borgia est prisonnier: meurt en 1504.

1504. LOUIS, son frère naturel, veut donner Forli aux Vénitiens, en est chassé par Jules II; y rentre, et en est chassé de nouveau l'année suivante: il meurt à Venise.

Sansovino, dans ses *Famiglie illustri d'Italia*, a donné, f. 17, une table généalogique des Ordélaffi, mais fort inexacte. Il n'a pas donné celle des Riario, qui ne recouvrèrent pas même que les Ordélaffi la souveraineté de Forli.

nise, espérant ainsi s'assurer la protection de la république, tandis que le crédit du cardinal Ascagno Sforza, son parent, empêchoit Jules II de songer encore à l'attaquer (1). Celui-ci réclamoit toujours des Vénitiens la restitution des petites principautés qu'ils avoient acquises en Romagne; il les faisoit menacer tour à tour par le roi de France et par l'empereur Maximilien; il inspiroit à ces princes son propre ressentiment, et il jetoit déjà avec eux les fondemens de la ligue qu'on vit bientôt se former contre la république. Les Vénitiens essayèrent d'apaiser le pape, en lui offrant de rendre tout ce qu'ils avoient conquis en Romagne, à la réserve de Faenza et de son territoire, pourvu que le saint-siège les reconnût comme ses vicaires dans cette petite principauté, et reçut d'eux le même tribut qu'avoient payé les Manfrédi; mais Jules II répondit avec emportement, qu'il ne vouloit pas leur laisser seulement une tour, de tout ce qu'ils avoient usurpé, et qu'il espéroit bien leur reprendre encore Ravenne et Cervia, qu'ils ne possédoient pas à plus juste titre que tout le reste, quoiqu'ils les eussent gardées plus long-temps (2). Jusque alors il avoit refusé d'admettre leurs ambassadeurs; il consentit enfin à les recevoir au com-

(1) *Petri Bembi histor. Ven.* L. VII, p. 141.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. VI, p. 347.

mencement de l'année suivante; mais les Vénitiens, pour obtenir cette faveur, qui ne fut accompagnée d'aucune promesse, lui rendirent une dizaine de châteaux qu'ils possédoient dans les territoires de Césène d'Imola et de Forli; après quoi les deux parties restèrent en paix, pendant quelques années, sans que les traités respectifs fussent mieux reconnus (1).

La Toscane n'avoit point été pacifiée par la trêve entre les rois de France et d'Espagne, et les démêlés de ses républiques avoient été considérés comme indépendans des grandes querelles qui avoient troublé jusque alors l'Italie. Depuis que les Pisans avoient secoué le joug des Florentins, ils n'avoient cessé de combattre pour défendre leur liberté. Florence avoit éprouvé plusieurs révolutions violentes, elle s'étoit vue exposée plus d'une fois aux dangers les plus redoutables, et elle avoit pu craindre pour son indépendance, sans avoir jamais pensé à faire la paix avec ceux qu'elle considéroit comme des sujets rebelles, ou avoir jamais voulu reconnoître en eux un peuple libre. Pise, d'autre part, doublement épuisée par quatre-vingt-sept ans de servitude, et par dix ans d'une guerre ruineuse et meurtrière; Pise, qui avoit perdu son

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 348. — *Petr. Bembi hist. Ven.* Lib. VII, p. 141. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 169. — *Raynaldi Ann. eccléz.* 1505, §. I, T. XX, p. 20.

commerce, sa richesse, et la plus grande partie de sa population, et qui voyoit ses champs dévastés chaque année, se soumettoit à tous les genres de privations, offroit de se donner à tous les princes étrangers tour à tour, plutôt que de retourner sous le joug détesté des Florentins. Pendant les grandes expéditions des Français et des Espagnols, cette guerre de Pise n'étoit jamais suspendue, elle se poursuivoit seulement avec un peu plus de lenteur; mais dès que le bruit des armes s'arrêtoit dans le reste de l'Italie, on la retrouvoit toujours au même point, et toujours elle menaçoit de rallumer l'incendie général qu'on avoit eu peine à éteindre.

Le roi de France avoit nommé les Florentins parmi ses alliés, dans son traité de trêve avec le roi d'Espagne; celui-ci n'avoit pas nommé les Pisans; on savoit pourtant que Gonzalve de Cordoue les favorisoit, et qu'il comptoit se servir d'eux pour établir la domination de son maître en Toscane. Les Florentins, déterminés à renouveler avec vigueur leurs attaques, envoyèrent un ambassadeur à Gonzalve, pour s'assurer de sa neutralité (1). En même temps ils prirent à leur solde Jean-Paul Baglioni, Marc-Antoine Colonna, les Savelli, et quelques autres;

(1) *Scipione Ammirato. Lib. XXVIII, p. 275.*

et donnant le commandement de leur petite armée à Hercule Bentivoglio, ils entrèrent en campagne le 25 mai (1). Leurs forces n'étoient point suffisantes pour faire le siège de Pise ; et comme de leur côté les Pisans n'osoient point tenir la campagne, il n'y eut entre eux aucune affaire générale ; mais Bentivoglio étendit ses dévastations dans tout le territoire, et jusque sous les murs de la ville, et il força le château de Librafratta à se rendre à discrétion (2).

Antonio Giacomini Tébalducci, commissaire des Florentins auprès de leur armée, irrité des secours que les Lucquois n'avoient cessé de donner aux Pisans, fit aussi deux incursions sur leur territoire, d'où il ramena beaucoup de bétail et de prisonniers. Les malheureux paysans de Pise, après la perte de leurs moissons, avoient essayé de semer du blé de Turquie et du millet sur leurs jachères : l'armée florentine rentra dans l'état pisan au mois d'août, pour détruire aussi cette espérance de l'arrière-saison. En même temps les Florentins prirent à leur solde Don Dimas de Réquesens, partisan du roi Frédéric de Naples, qui l'avoit suivi en France,

(1) *Jacopo Nardi histor. Fior.* Lib. IV, p. 161. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXVIII, p. 275. — *Fr. Guicciardini.* Lib. VI, p. 541.

(2) *Jacopo Nardi.* Lib. IV, p. 162. — *Scipione Ammirato.* L. XXVIII, p. 275.

et qui, ayant sauvé trois galères de sa fortune passée, se mettoit avec celles au service de qui vouloit l'employer. Réquesens, pendant tout l'été, donna la chasse aux petits vaisseaux des Pisans qui arrivoient par l'embouchure de l'Arno; mais le 5 novembre il fut surpris dans le golfe de Rapallo, par un coup de vent violent, qui le fit périr avec ses trois galères (1).

Des ingénieurs florentins proposèrent à la seigneurie de détourner le cours de l'Arno cinq milles au-dessus de Pise, de manière à priver cette ville des eaux qui faisoient sa salubrité, et à laisser ses murailles entr'ouvertes à l'endroit où elles recevoient le fleuve. Les niveaux étoient pris, et les ingénieurs assuroient que tout l'ouvrage ne demanderoit que trente-cinq à quarante mille journées d'ouvriers. Ils commencèrent en effet à élever une digue à la Fagiana, qui devoit couper l'ancien lit du fleuve, tandis qu'ils ouvrirent deux canaux de vingt et de trente bras de largeur, et de sept bras de profondeur, pour conduire les eaux à la mer (2). Mais la puissance et l'impétuosité des rivières dépasse presque toujours les calculs des ingénieurs : on avoit employé quatre-vingt mille journées d'ouvriers, et l'ouvrage n'étoit

(1) *Scipione Ammirato*, L. XXVIII, p. 275. — *Jacopo Nardi Hist.* L. IV, p. 165. — *Fr. Guicciardini*, L. VI, p. 542.

(2) Le bras de Florence, *braccio*, est d'environ 22 pouces.

pas à moitié fait , lorsqu'une de ces pluies violentes qui gonflent tout à coup les fleuves d'Italie, emporta la digue, combla les travaux, et força de tout abandonner. Cependant les eaux qu'on avoit déjà détournées de leur lit s'étoient répandues dans la plaine de Pise; elles avoient changé des champs auparavant fertiles en marécages, et elles augmentèrent l'insalubrité de l'air (1).

Les Pisans, qui voyoient tous les jours diminuer leurs ressources, offrirent aux Génois de se donner à eux, pour se mettre ainsi en même temps sous la protection du roi de France. Louis XII communiqua ces ouvertures à Nicolas Valori, et à Macchiavel qui étoient en mission auprès de lui; il annonçoit aux Florentins que s'il acquéroit la seigneurie de Pise, le moment viendroit aussi où il les en remettrait en possession. Mais les Florentins cherchèrent à le détourner de cette négociation; et lui-même, par réflexion, ordonna aux Génois de la rompre, craignant que s'il les autorisoit à faire des conquêtes, et s'il leur rendoit les habitudes d'une république, il ne redoublât en eux le désir de recouvrer leur liberté (2).

(1) *Jacopo Nardi Hist.* L. IV, p. 164. — *Scipione Ammirato*. Lib. XXVIII, p. 274. — *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 542. — *Jacopo Arrosti Chronicle di Pisa in Archivio Pisano*. L. 224.

(2) *Legazione di Macchiavelli alla corte di Francia* etc. de

La trêve stipulée entre Louis XII et les rois d'Espagne, avoit eu pour objet de faciliter entre eux une pacification. En effet, les deux cours n'avoient pas cessé dès lors de négocier, et Ferdinand-le-Catholique, honteux du rôle qu'il avoit joué en dépouillant son parent du royaume de Naples, ou plutôt du jugement que l'Europe entière avoit porté de cette perfidie, proposoit dans ces négociations de rétablir ce même Frédéric sur le trône. Il avoit même réussi à persuader à ce prince que c'étoit de bonne foi qu'il songeoit à lui rendre un bien qu'il lui avoit ôté. Louis XII, qui n'espéroit plus recouvrer le royaume de Naples, auroit consenti volontiers à cet arrangement; seulement il vouloit assurer une complète amnistie aux barons Napolitains qui avoient suivi son parti. Mais en même temps il s'étoit engagé dans une autre négociation avec Maximilien et son fils l'archiduc Philippe, souverain de la Flandre. Il s'agissoit avec ceux-ci de faire revivre le traité de Lyon, d'accomplir le mariage de Charles, fils de l'archiduc, avec madame Claude de France, et de donner pour dot à cette princesse les droits que son père prétendoit sur

Nicolas Valori, du 2 fév. p. 521 et suiv. *passim*. — Fr. Guicciardini. L. VI, p. 543. — Scipione Ammirato. L. XXVIII, p. 275. — Jacopo Nardi. Lib. IV, p. 169. — Agost. Giustiniani, L. V, f. 258.

CHAP. CIII.

1504.

Naples. Louis XII crut reconnoître que les lettres apportées par Ferdinand et Isabelle à la signature de leur traité, provenoient d'une intention secrète de traverser celui de leur gendre Philippe, dont ils étoient jaloux, et que, dès que cette négociation seroit abandonnée, ils romproient aussi la leur. Aussi, dans une audience publique, congédia-t-il les ambassadeurs d'Espagne, en leur reprochant avec amertume la mauvaise foi de leurs maîtres. Ensuite il signa à Blois, le 22 septembre 1504, trois traités séparés avec Maximilien et Philippe, qui prit dès lors par anticipation le titre de roi de Castille : par le premier, Maximilien accordoit à Louis l'investiture du duché de Milan, pour lui et ses hoirs mâles ; et à leur défaut, pour Claude sa fille, sous la réserve d'un paiement de cent vingt mille florins, moitié comptant, moitié dans six mois, et de la présentation annuelle, le jour de Noel, d'une paire d'éperons d'or, à titre d'hommage. Par le second, Claude de France étoit promise à Charles d'Autriche ; et si Charles mouroit avant le mariage, à son frère Ferdinand, avec le duché de Milan pour dot. Par le troisième, la France et le roi des Romains s'allioient contre Venise, avec l'engagement d'attaquer en commun cette république, et de partager ses états de terre ferme. Quatre mois étoient accordés

au roi d'Espagne pour accéder à ces traités (1). CHAP. CIII.

Frédéric d'Aragon, qui jusqu'alors s'étoit flaté de remonter sur le trône de ses pères, par la concorde des deux rois, mourut à Tours le 9 de septembre 1504, peu de jours avant la signature de ces traités (2); et le 26 novembre de la même année, Isabelle de Castille, qui par son mariage avec Ferdinand avoit réuni les deux couronnes d'Espagne, et porté si haut la puissance de cette nouvelle monarchie, mourut aussi, après une longue et douloureuse maladie. Sa fille unique, Jeanne, et son gendre, l'archiduc Philippe, auroient dû à sa mort succéder immédiatement à la couronne de Castille; mais Isabelle avoit adopté la défiance que son mari avoit conçue contre son gendre, et la conservant jusqu'à sa mort, elle avoit nommé, par son testament, Ferdinand d'Aragon, gouverneur du royaume de Castille, et elle avoit voulu que son gendre Philippe lui fût subordonné (3). 1504.

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VI, p. 544. — Fr. Belcarri Comm. L. X, p. 285. — Jacopo Nardi. L. IV, p. 165. — Flassan, Hist. de la Diplomatie française. T. I, p. 457.*

(2) *Scipione Ammirato. Lib. XXVIII, p. 275. — Ist. di Giov. Cambi. T. XXI, p. 205.*

(3) *Pausanias Jovii Vita magni Consalvi. Lib. III, p. 248. — Fr. Guicciardini. L. VI, p. 545. — Fr. Belcarri. Comm. Lib. X, p. 285. — Jacopo Nardi. hist. Fior. L. IV, p. 167. — Raynaldi Ann. eccles. 1504, §. 40, T. XX, p. 18.*

CHAP. CIII.

1505.

Enfin le 25 janvier de l'année suivante, ou 1505, l'Italie perdit à son tour un prince qui, au milieu des révolutions violentes qui l'avoient déchirée, avoit conservé la réputation d'un négociateur habile, et d'un bon administrateur. Hercule d'Este, dès le 20 août 1471, régnoit à Ferrare, Modène et Reggio; il mourut dans un âge avancé, laissant trois fils légitimes; Alfonse, époux de Lucrece Borgia, lui succéda; envoyé par son père dans les différentes cours de l'Europe pour apprendre à les connoître, il étoit alors en Angleterre; Ferdinand, son frère, étoit demeuré à Ferrare; et Hippolythe avoit été nommé cardinal en 1493 par Alexandre VI. Hercule laissoit aussi un fils naturel, nommé Jules. Engagé malgré lui dans les guerres de Sixte IV, il avoit vu à cette époque ses duchés ravagés par de puissans ennemis; mais dès lors il avoit trouvé moyen de les conserver en paix, même en un temps où aucune autre partie de l'Italie n'avoit évité les malheurs de la guerre. Ses relations avec Louis-le-Maure, dont il étoit beau-père, avec les Vénitiens, qui conservoient contre lui beaucoup d'animosité, avec les Français, devenus ses voisins par leurs conquêtes, ne lui firent jamais revêtir d'autre rôle que celui de médiateur et de pacificateur. Sa cour devint le refuge des gens de lettres, et Ferrare, ornée par lui d'édifices somptueux, fut presque

entièrement rebâtie pendant son règne (1).

CHAP. CIII.

1505.

Si le roi Ferdinand d'Aragon avoit recherché la paix avec la France, dans le temps où son union avec Isabelle lui donnoit la disposition de toutes les forces de l'Espagne, il avoit plus de raison encore de la désirer, depuis la mort de cette reine, afin de mettre en sûreté le royaume de Naples, sa conquête, et de pouvoir sans distraction s'occuper de conserver sur la Castille une autorité qu'il commençoit déjà à voir contester. Louis XII, de son côté, voyoit avec inquiétude que Maximilien n'avoit point encore ratifié les traités de Blois, et il craignoit que la versatilité habituelle de ce monarque ne renversât de nouveau toutes les bases sur lesquelles il avoit cru assurer la paix. Enfin Maximilien et Philippe se rendirent à Haguenau, qu'ils venoient d'enlever au comte Palatin, avec lequel ils étoient en guerre; le cardinal d'Amboise alla les y joindre, et obtint d'eux, le 4 avril, la ratification des traités de Blois : le surlendemain il rendit, au nom de Louis XII, foi et hommage pour le Milanez à Maximilien; il obtint l'in-

(1) *Muratori Annali d'Italia*. Ann. 1505, T. X, p. 29. — *Tiraboschi storia della Letter.* T. VI, Lib. I, cap. II, §. 11, p. 30. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. VI, p. 168. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 276. — *Istoria di Giov. Cambi*. T. XXI, p. 206. — *Vita di Alfonso d'Este di Paolo Giovo.* d. inil.

vestiture de ce duché, et il paya les premiers
 1505. soixante mille florins promis au roi des Ro-
 mains. Le second paiement devoit avoir lieu
 lorsque ce monarque entreroit en Italie pour
 commencer la guerre contre Venise : mais Maxi-
 milien déclara bientôt qu'il ne seroit point prêt
 à le faire de cette année (1).

Louis XII, qui n'avoit aucun juste motif de
 haine contre Venise, et aucune autre raison
 d'attaquer cette république, si ce n'est l'opinion
 assez accréditée parmi les rois, qu'un pays qui
 n'est soumis à aucun monarque, est à la discrétion
 du premier occupant, pouvoit ajourner
 sans inconvénient ses projets ambitieux. Il ne
 vouloit point commencer la guerre sans le con-
 cours de Maximilien, et il ne voyoit pas sans
 jalousie la grandeur croissante de ce monarque
 et de son fils; aussi renoua-t-il avec empresse-
 ment les négociations auxquelles Ferdinand-le-
 Catholique l'invitoit, et le 12 octobre il signa
 avec lui, à Blois, un nouveau traité de paix et
 d'alliance. Perdant l'espérance de recouvrer ja-
 mais le royaume de Naples, il cédoit pour dot,
 à la fille de sa sœur, Germaine de Foix, que
 Ferdinand devoit épouser, les droits que le
 traité de Grenade lui avoit attribués en l'au-

(1) Raxis de Plassan, Histoire de la Diplomatie française, T. I,
 p. 285 et 458. — Fr. Guicciardini, Lib. VI, p. 546. — Fr. Bel-
 lincampi, *Storia della Repubblica Veneta*, Comment. L. X, p. 287.

1500, sur une partie du royaume de Naples. Il ne se réservoir d'y rentrer qu'au cas où Ferdinand mourroit sans enfans, avant sa nouvelle épouse, et il renonçoit au titre de roi de Naples et de Jérusalem. Ferdinand, de son côté, s'obligeoit à rembourser, en dix ans, sept cent mille florins au roi de France, pour frais de la guerre; à reconnoître trois cent mille florins de dot à Germaine de Foix, à aider Gaston de Foix, son frère, dans la conquête du royaume de Navarre, auquel il prétendoit, et à accorder une amnistie générale à tous les barons napolitains qui avoient suivi le parti français. Il fut encore stipulé dans ce traité qu'Isabelle de Baux, veuve de Frédéric, roi de Naples, seroit renvoyée de France, et qu'elle s'établiroit auprès de son fils, en Espagne; mais Isabelle ne put consentir à se mettre entre les mains d'un monarque qu'elle avoit appris à connoître par une suite de trahisons: obligée de quitter la France, elle préféra se retirer à Ferrare, où d'anciennes alliances de famille lui donnoient des droits à la compassion et à l'assistance (1).

De nouveaux traités ayant donc consolidé la paix entre les potentats étrangers qui dispo-
soient du sort de l'Italie, il ne restoit plus dans

(1) *Fr. Guicciardini*, L. VI, p. 356. — *Fr. Belcarri Comm. Rer. Gallie*, Lib. X, p. 297. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 117. — *Petri Bembi Rer. Ven. hist.* L. VII, p. 142.

cette contrée d'autre guerre que celle des Florentins et des Pisans, qui subsistoit toujours, d'année en année. Les premiers sembloient ne pouvoir désirer de circonstances plus favorables pour triompher enfin de leurs adversaires; mais depuis dix ans ils n'avoient guère manqué d'éprouver quelque dérouté toutes les fois que leurs enuemis paroisoient dépourvus de tout secours. Lucas Savelli, leur général, après avoir ravagé la plaine de Pise, avec quatre cents chevaux et cinq cents fantassins, voulut ravitailler Librafratta. Il venoit de Cascina, et il avoit déjà passé le pont Cappellèse sur l'Osori; il suivoit, avec beaucoup de bêtes de somme chargées, le chemin étroit entre cette rivière et la montagne de Pise, lorsque le 25 mars il fut attaqué si brusquement par Tarlatino, général des Pisans, que quoique celui-ci n'eût avec lui que quinze hommes d'armes, quarante cheval-légers et soixante fantassins, toute la colonne de Savelli fut mise en dérouté. Les bagages dont elle étoit entremêlée l'empêchant de se défendre, elle prit honteusement la fuite, et elle abandonna cent vingt chevaux de guerre, cent bêtes de somme chargées, et un nombre de prisonniers supérieur à celui des vainqueurs (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 348. — *Jacopo Nardi* *Histor. Fior.* L. IV, p. 169. — *Scip. Ammirato*. L. XXVIII, p. 217.

Cette escarmouche enfla le courage des Pisans, et inspira aux Florentins une égale défiance de leurs soldats et de leurs généraux ; cependant elle ne suffisoit point pour décider du sort de la campagne. Les Florentins n'en voulurent pas moins détruire les moissons dans la plaine de Pise, comme ils avoient fait l'année précédente ; ils firent toucher sa solde à Jean Paul Baglioni, qui avoit un engagement avec eux, en le priant de venir rejoindre leur armée. Mais Baglioni déclara ne pouvoir cette année s'éloigner de Pérouse, où il prétendit avoir à craindre des ennemis secrets. Macchiavel, envoyé auprès de lui le 8 avril, pour démêler ses motifs, jugea qu'il s'étoit entendu avec les Orsini, Pandolfe Pétrucci et les Lucquois, tous ennemis de Florence, pour priver subitement cette république d'une partie considérable de sa cavalerie, et la mettre ainsi dans l'impossibilité de détruire cette année les moissons des Pisans (1).

En effet les Orsini, toujours alliés des Mé-

Fr. Belcarri Comment. Rerum Gallicar. Lib. X., p. 287.
— *Jacopo Arrosti Chroniche di Pisa, in Archivio Pisano,*
f. 225 v.

(1) *Lezione di Macchiavelli a Gian Paolo Baglioni. T. VII,*
p. 172. — *Jacopo Nardi hist. Fior. L. IV, p. 170.* — *Franc.*
Giugliardini, Lib. VI, p. 350. — *Scip. Ammirato. L. XXVIII,*
p. 17.

dicis, n'avoient point abandonné le projet de ramener cette famille par la force des armes à Florence, et de la rétablir dans son ancienne domination. Pandolfe Pétrucci, sans être allié des Médicis, désiroit leur voir recouvrer leur autorité, pour que la république de Sienne, qu'il gouvernoit despotiquement, n'eût pas à ses portes l'exemple de la liberté. Le même motif déterminoit Jean Paul Baglioni, usurpateur des droits de la république de Pérouse. Tous deux d'ailleurs étoient secrètement soutenus et encouragés par Gonzalve de Cordoue. Ce général veilloit le moment où il pourroit chasser les Français d'Italie; et il regardoit avec raison les Florentins comme leurs plus fidèles partisans. Il avoit cru trouver l'occasion opportune de tenter une révolution, en faisant usage du nom du cardinal Ascagne Sforza, toujours cher aux peuples de Lombardie. Louis XII, gravement malade d'une pleurésie, avoit été regardé par ses médecins comme sans espoir; le bruit même de sa mort s'étoit répandu en Italie; tout sembloit y annoncer des convulsions universelles; et les Espagnols n'attendoient plus que la confirmation de la nouvelle de la mort du roi pour rompre la trêve, et proclamer Ascagne comme duc de Milan. Mais contre l'attente de tous, on apprit bientôt la guérison de Louis XII, et la mort presque subite, le 28 mai, du cardinal Ascagne.

à Rome, où il avoit été attaqué de la peste (1). CHAP. CIII.

Les projets des Espagnols sur la Lombardie étant ainsi renversés, une partie des troupes qui avoient été destinées à les exécuter commencèrent à menacer la Toscane. Barthélemi d'Alviano, qui les avoit rassemblées dans l'état de Rome, feignoit d'être en différend avec Gonzalve de Cordoue; et il en avoit profité pour servir la rancune des Orsini, qui se disoient toujours chefs du parti guelfe, contre les Colonna, et tous ceux à qui ils donnoient le nom de gibelins. A Orvieto, à Rieti, à Città di Castello, des massacres avoient été exécutés sous la protection de cette petite armée; elle étoit forte de trois cents hommes d'armes et de cinq cents fantassins aventuriers. Mais elle entroit dans un pays où tous les petits princes faisoient le métier de condottieri, et étoient associés pour la même cause; en sorte qu'elle pouvoit en peu de jours être grossie de tous les soldats de ceux qu'elle avoit servis dans leur ressentiment (2).

Barthélemi d'Alviano, qui conduisoit cette armée d'aventuriers, sans reconnoître les drapeaux d'aucun souverain, ne dissimuloit point son intention d'attaquer Florence pour y réta-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VI, p. 550. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 172. — *Fr. Belcarri Comment. Res. Gallic.* L. X, p. 288.

(2) *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 167. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 276.

blir les Médicis. Il comptoit prendre les Florentins au dépourvu, abandonnés par Jean Paul Baglioni, trompés par le marquis de Mantoue, qui les avoit long-temps tenus dans l'espérance qu'il se mettroit à leur solde, et inquiets des mouvemens de Gonzalve de Cordoue, qui venoit de mettre garnison espagnole dans Piombino (1). Pandolfe Pétrucci, le seigneur de Sienne, avoit voulu profiter de leur embarras; et il avoit offert à Macchiavel, envoyé auprès de lui, de dissiper l'armée de l'Alviano, pourvu que la république renonçât en sa faveur aux droits qu'elle avoit sur Monte-Pulciano (2). Mais les Florentins ne voulurent pas accorder tant de confiance à un tyran, leur ennemi secret. Ils préférèrent profiter de la bienveillance de Prosper Colonna, qui étoit alors au service d'Espagne; et qui, par inimitié pour les Orsini, désiroit faire échouer l'entreprise de l'Alviano; ils renoncèrent à ravager les moissons des Pisans, ils firent même assurer verbalement Gonzalve de Cordoue, qu'ils ne comptoient point attaquer Pise cette année; et en retour ils obtinrent du vice-roi espagnol la promesse qu'il ne donneroit

(1) *Jacopo Nardi*. Lib. IV, p. 174. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 275.

(2) *Legazione seconda di N. Macchiavelli a Siena*, dal 16 al 24 luglio 1505. T. VII, opera, p. 16-17.

point de secours à Barthélemi d'Alviano (1).

CHAP. CIII.

1505.

Ce dernier s'avançoit toujours, et après avoir fait croire tour à tour aux Florentins qu'il les attaqueroit par le littoral, puis par le Val de Chiana, il entra le 1^{er} juillet 1505, dans la Maremme de Volterra, au lieu nommé *le Macchie*, près de Campiglia, avec l'intention de se diriger sur Pise (2). Mais l'Alviano, dont la bravoure alloit jusqu'à la témérité, se trouvoit associé avec des hommes cauteleux, dont la finesse et les ménagemens alloient souvent jusqu'à la perfidie. Pandolfe Pétrucci lui avoit envoyé de l'argent pour solder des fantassins, en même temps qu'il traïtoit contre lui avec les Florentins. Jean-Paul Baglioni lui avoit promis de venir le joindre avec sa compagnie d'hommes d'armes. Chiappino Vitelli devoit lui conduire les troupes de Città di Castello, et les Espagnols débarqués à Piombino devoient être mis sous ses ordres. C'étoit sur ces assurances que l'Alviano s'étoit avancé seul jusqu'au voisinage de Campiglia; là il reçut des ordres de Gonzalve d'abandonner son entreprise; les Pisans lui firent dire que d'après l'intimation du même Gonzalve, ils ne pouvoient le recevoir dans leur ville; les troupes de Pétrucci et de Baglioni, rassemblées à Gros-

(1) *Jacopo Nardi*. Lib. IV, p. 175. — *Franc. Guicciardini*. L. VI, p. 591.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 279.

CHAP. CIII.

1505.

séto, refusèrent de se joindre à lui, jusqu'à ce que des premiers succès eussent montré ce qu'elles pouvoient attendre de son entreprise. L'irrésolution ou la dissimulation de ses alliés, lui firent ainsi perdre plusieurs semaines dans les Maremmes, tandis qu'elles donnèrent à la république florentine le temps de rassembler cinq cent cinquante hommes d'armes, et trois cents cheval-légers. Le commandement de ces forces fut donné à Hercule Bentivoglio, et au commissaire Antonio Giacomini Tebalducci, le seul des Florentins qui entendit l'art de la guerre (1).

L'armée de la république étoit déjà supérieure en forces à celle de l'Alviano; mais le gouvernement, selon sa timide politique, avoit donné ordre à ses capitaines de ne point attaquer, de ne point même se mettre dans une position où ils courussent le risque d'être attaqués. Cependant l'impétuosité de l'Alviano leur offrit l'occasion de combattre que les magistrats leur refusoient. Ce général sentoit augmenter chaque jour les difficultés de sa situation dans un pays malsain et dépeuplé. Il résolut de s'ouvrir le passage pour arriver jusqu'à Pise. Bentivoglio s'étoit établi sur les hauteurs, à demi-mille de

(1) *Jacopo Nardi*, L. IV, p. 178. — *Fr. Guicciardini*, L. VI, p. 355. — *Scipione Ammirato*, L. XXVIII, p. 279. — *Diario del Bonaccorsi*, fol. 107 et 115.

Campiglia; l'Alviano devoit passer le long du rivage, entre ces hauteurs et la mer. La campagne étoit couverte de bois qui donnoient aux Florentins la facilité de dérober leurs mouvemens aux ennemis, sur un terrain dont ils connoissoient jusqu'aux moindres sinuosités. Lorsque l'Alviano se fut avancé, le matin du 17 août, jusqu'à la tour de San-Vincenzo au bord de la mer, au-dessous de Castagnéto, il y fut attaqué en même temps, en tête et en queue; et malgré la plus vigoureuse résistance, et des efforts couronnés momentanément par le succès, il fut mis enfin dans une complète déroute. Il se sauva, lui dixième, dans l'état de Sienne; Chiappino Vitelli, avec à peu près autant de cavaliers, parvint à gagner Pise; le reste fut tué ou fait prisonnier. Mille chevaux de guerre, et un nombre plus considérable encore de chevaux d'équipage, tombèrent aux mains du vainqueur, avec un butin immense, que cette armée avoit rassemblé par le pillage, dans le pays qu'elle avoit parcouru (1).

Les généraux florentins, qui venoient de remporter cette victoire, écrivirent aussitôt au gouvernement pour lui demander la permission de la mettre à profit, en attaquant Pise. Ils re-

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. IV, p. 181. — *Fr. Guicciardini.* Lib. VI, p. 555. — *Scipione Ammirato.* L. XXVIII, p. 281. — *Fr. Belcarii Rer. Gallic. Comment.* L. X, p. 289.

présentoient que cette ville étoit frappée de terreur, que les Siennois et les Lucquois, qui l'avoient précédemment défendue, étoient découragés, enfin que Pandolfe Pétrucci offroit de concourir à cette expédition, pour faire sa paix avec la république. D'autres vouloient, au contraire, que l'armée victorieuse, qui se trouvoit déjà sur les frontières de Sienne, en profitât pour se venger de Pétrucci lui-même, pour le chasser, s'il étoit possible, de la seigneurie, et pour s'emparer tout au moins de quelque château de l'état siennois, qu'on donneroit ensuite en échange contre Monte-Pulciano. Ils objectoient à l'attaque de Pise, l'espèce de convention faite avec Gonzalve de Cordoue par l'entremise de Prosper Colonna; ils y voyoient le danger d'attirer les troupes espagnoles en Toscane, et celui non moins grand d'exposer l'armée aux maladies qu'engendroient toujours les pluies et l'air malsain de la plaine pisane. Pierre Sodérini, le gonfalonier perpétuel, appuyoit fortement le premier des deux projets; et, profitant de l'enthousiasme qu'avoit excité la victoire, il porta au grand-conseil la proposition de voter cent mille florins pour la guerre. Cette assemblée du peuple ayant donné sa sanction dès le 19 août, au vote de crédit qu'on lui proposoit, l'attaque de Pise fut décidée (1).

(1) *Jacopo Nardi Hist.* L. IV, p. 182. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXVIII, p. 281.

L'armée victorieuse vint prendre ses quartiers à San-Casciano, à cinq milles de Pise, pendant qu'on lui faisoit passer de l'artillerie de siège. L'intention des Dix de la guerre avoit été d'abord de lui faire faire une incursion sur l'état de Lucques, pour punir les Lucquois d'avoir envoyé sans relâche des secours à Pise, et cherché à nuire aux Florentins (1). Les généraux craignirent toutefois qu'il n'en résultât quelque perte de temps; et comme il leur étoit arrivé onze canons de siège, et six mille fantassins de nouvelle levée, ils vinrent dresser leurs batteries vers Saint-François, près de la porte de Calci, au même endroit où les Français, à la dernière attaque, avoient dressé les leurs. Le feu commença le 7 septembre à onze heures du matin. Le lendemain, vers trois heures après midi, une brèche de soixante-dix pieds de largeur étoit déjà ouverte, et les généraux florentins disposèrent leurs troupes pour l'assaut. Mais tandis que les milices pisanes se rangèrent bravement sur la brèche, celles des Florentins, composées de paysans qui n'avoient jamais vu le feu, ne montrèrent qu'irrésolution et que lâcheté. Trois colonels essayèrent chacun à leur tour de faire descendre leurs soldats dans le

(1) *Speciezione di Macchiavelli al campo contro Pisa. Lettera de' X a Antonio Giacomini, 19 augusti 1505. T. VII, Macchiav. opere, p. 48.*

fossé ; il leur fut impossible de les y déterminer. Chacun d'eux conduisoit mille fantassins. Il en restoit encore sept mille dans le camp ; on ne voulut point les mettre à l'épreuve, pour ne pas perdre la réputation de l'armée entière ; et l'on résolut plutôt de faire une nouvelle brèche, pour que la grandeur de l'ouverture faite aux murailles ne laissât aucune ressource à leurs défenseurs, ni aucun prétexte à la lâcheté des assaillans (1).

En effet, le feu ayant continué pendant les trois jours suivans, cent trente-six bras de mur, environ deux cent cinquante pieds, furent abattus par l'artillerie, à peu de distance de la précédente brèche. Le 13 au matin les généraux florentins voulurent donner l'assaut ; mais telle étoit la lâcheté de l'infanterie sur laquelle on devoit compter pour une attaque de ce genre, que le colonel qui avoit été désigné par le sort pour monter à l'assaut, refusa de le faire, sans que les prières ou les menaces d'Hercule Bentivoglio et d'Antonio Giacomini pussent réveiller en lui le sentiment de l'honneur. Les neuf autres furent sollicités à leur tour de prendre sa place, et tous refusèrent également. Leurs soldats déclarèrent plus hautement encore qu'ils ne monteroient pas à la brèche ; et quelques-uns se laiss-

(1) *Jacopo Nardi*. Lib. IV, p. 185. — *Scipione Ammirato*. Lib. XXVIII, p. 281.

sèrent tuer par leurs officiers, plutôt que de marcher en avant. L'armée, couverte d'une honte ineffaçable, rentra dans ses logemens sans avoir tenté une attaque. Pendant ce temps, on fut averti que les trois cents Espagnols de la garnison de Piombino venoient d'entrer à Pise; les généraux florentins, craignant d'en voir arriver davantage, sentirent la nécessité de lever le siège. Ils retirèrent leur artillerie le 14 septembre à midi, et transportèrent leur camp à Ripoli, à onze milles de Pise, d'où ensuite l'infanterie fut licenciée, et la cavalerie renvoyée dans ses quartiers d'hiver (1). Les Pisans, reprenant courage, poussèrent au milieu d'octobre leurs déprédations jusque dans la Lunigiane, tandis que quinze cents soldats espagnols entrèrent à Pise. Néanmoins, comme ils n'y étoient nullement nécessaires pour la défense de la place, ils se rembarquèrent au bout de peu de jours, et continuèrent leur route pour passer de Naples en Espagne (2).

Outre la guerre de Pise, l'histoire propre de l'Italie ne présente cette année qu'un seul événement; il fut d'une nature tragique, et la cour

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. IV, p. 184. — *Fr. Guicciardini.* Lib. VI, p. 355. — *Scipione Ammirato.* L. XXVIII, p. 282. — *Fr. Belcarii Comment. Rer. Gallic.* L. X, p. 289.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. VI, p. 356. — *Jacopo Nardi.* L. IV, p. 184.

de Ferrare en fut le théâtre. Le cardinal Hippolythe d'Este, frère d'Alfonse, le duc régnant, étoit amoureux d'une femme, sa parente, qui, dans le même temps, recevoit la cour de son frère naturel, don Jules d'Este. Hippolythe, reprochant à cette dame la préférence qu'elle accordoit à son rival, celle-ci s'en excusa dans le langage des amans, par la puissance qu'exerçoient sur elle les beaux yeux de don Jules. Le cardinal furieux, averti que son frère étoit à la chasse, alla le surprendre à la campagne, le fit descendre de cheval, et lui fit arracher, par ses écuyers, les yeux qui avoient excité une si féroce jalousie. Mais quoique le cardinal demeurât témoin de cette atrocité, il paroît qu'elle fut exécutée d'une manière incomplète, et que don Jules ne perdit pas absolument la vue (1).

Ce crime n'attira sur son auteur ni punition, ni même aucune démonstration publique du mécontentement du prince. Alfonso se livroit tour à tour à ses plaisirs, ou à son goût pour la mécanique. Il passoit une grande partie de sa journée dans un atelier de tourneur, où il exécutoit avec assez d'adresse des travaux en bois; puis quelquefois, avec un goût plus digne d'un prince, il s'occupoit de la fonte de canons de bronze. Il vivoit dans une familiarité intime

(1) *Fr. Guicciardini Lib. VI, p. 557. — Fr. Belcarü Comm. Rer. Gallic. L. X, p. 295.*

avec des bouffons, des hommes de plaisir, et il y admettoit aussi des poètes ; mais il paroissoit donner peu de soins au gouvernement, et ses sujets le jugeoient peu digne du trône. Une ambition démesurée faisoit remarquer ces défauts à son second frère don Ferdinand, et un ardent désir de vengeance poursuivoit le malheureux don Jules. Tous deux cherchèrent des associés pour renverser le gouvernement. Le comte Albertino Boschetti, de Modène, et Gérardo Ruberti, citoyen de Ferrare, se joignirent à eux, sur la promesse d'obtenir les premiers emplois dans un nouveau ministère. Ils cherchoient ensemble les moyens de se défaire du prince. Don Jules vouloit assaillir Alphonse et Hippolythe par le fer et le poison ; Ferdinand, qui n'avoit pas les mêmes ressentimens, n'en vouloit qu'à la couronne. D'ailleurs il étoit difficile d'attaquer les deux frères à la fois ; on ne les voyoit ensemble que dans les grandes cérémonies, et alors ils étoient entourés d'une garde nombreuse. Ils ne mangeoient jamais à la même table. Alphonse, avec sa joyeuse compagnie, prenoit ses repas de bonne heure ; Hippolythe, avec la pompe et la délicatesse d'un homme d'église, prolongeoit les siens jusqu'à après minuit.

Les conjurés, attendant toujours une occasion favorable, n'avoient encore fait aucune tentative ; et cependant le chanteur Gianì, qui

CHAP. CIII.

1505.

étoit de leur complot, avoit plusieurs fois été admis auprès du prince avec une telle familiarité, qu'il l'avoit lié de ses mains, dans les jeux qu'ils faisoient ensemble. Mais Hippolyte, plus défiant, et ne perdant point le souvenir de sa cruauté passée, veilloit toujours sur don Jules;

1506.

enfin au mois de juillet 1506, il surprit le secret du complot. Don Jules eut le temps de s'enfuir à Mantoue: ce fut en vain; il fut livré à Alfonso par le marquis Jean François II de Gonzague; le chanteur Gianì, qui avoit aussi pris la fuite, fut livré de même par le pape. La torture infligée aux prévenus, donna de nouveaux renseignemens sur le complot dont on les accusoit. Boschetti, Ruberti et Gianì furent mis à mort; Ferdinand et Jules, qui avoient été condamnés au même supplice, reçurent leur grâce comme ils étoient déjà sur l'échafaud; on commua leur peine en une prison perpétuelle; Ferdinand y mourut en 1540, Jules fut remis en liberté en 1559, après cinquante-trois ans de captivité (1).

La maison d'Este étoit alors la principale protectrice des hommes de lettres; la plupart des savans, des historiens et des poètes cherchoient à plaire à Alfonso, et ces événemens cruels

(1) *Paolo Giovio Vita di Alfonso d'Este*, p. 17. — *Muratori Annal. d'Italia*. Ann. 1506, p. 54. — *Fr. Guicciardini*, L. VII, p. 569. — *Fr. Belcarri Comment.*, L. X, p. 295.

furent déguisés dans leurs récits, ou presque absolument supprimés. Giovio évite de jeter aucun blâme sur le cardinal Hippolythe, qui par sa barbarie avoit causé l'égarement de ses frères. Jean-Baptiste Giraldi, dans ses commentaires sur l'histoire de Ferrare, dissimule les événemens; l'Arioste, en introduisant les deux malheureux frères parmi les ombres présentées à Bradamante, ne veut voir en eux qu'une preuve de plus de la clémence d'Alfonse (1). Nous sommes arrivés à un temps où les encouragemens mêmes donnés aux lettres appelèrent les princes à s'occuper beaucoup plus de l'histoire, et les historiens à être beaucoup plus courtisans; leur véracité en souffrit, et les récits qui nous restent méritent moins de confiance.

L'Italie perdant la direction de ses propres affaires, se trouvoit toujours plus dépendante de la politique des étrangers; et depuis que le roi d'Espagne étoit en même temps roi de Naples, que le roi de France étoit en même temps duc de Milan, les négociations qui avoient lieu au-delà des monts, décidoient le plus souvent du sort d'une nation qui ne se gouvernoit plus elle-même. Aussi à cette époque tous les yeux, en Italie, étoient-ils tournés vers l'Espagne, où l'ar-

(1) *Orlando Furioso*, Canto III, str. 60-62.

CHAP. CIII.

1506.

chiduc Philippe, devenu roi de Castille par la mort d'Isabelle, s'étoit rendu par mer avec sa femme, son second fils Ferdinand, et une armée assez nombreuse. Il n'avoit point voulu se conformer au testament d'Isabelle qui, reconnoissant la foiblesse d'esprit de sa fille Jeanne, l'avoit soumise à la tutelle de son père, de préférence à celle de son mari. Il avoit sommé Ferdinand de lui rendre l'administration de son royaume de Castille, et voyant celui-ci tellement empressé à lui nuire, que dans ce but il vouloit déshériter sa propre fille, et que ce motif avoit surtout déterminé son mariage avec Germaine de Foix; Philippe donna ordre à ses ambassadeurs de signer avec Ferdinand, à Salamanque, le 24 novembre 1505, un traité qui n'avoit d'autre but que de l'endormir dans la sécurité; puis il partit au mois de janvier des ports de Flandres (1).

Une tempête avoit jeté Philippe sur les côtes d'Angleterre, et Henri VII, pour complaire au vieux Ferdinand, avoit retenu ce jeune prince trois mois dans son île, avant de lui permettre de se rembarquer. Enfin il arriva en Biscaye, et il y fut reçu avec un égal enthousiasme par la noblesse et le peuple, qui n'aimoient point Ferdinand. Celui-ci, abandonné par ses cour-

(1) Robertson's *History of the reign of Charles the Vth*. B. I, T. II, p. 12, édition 8^e. London, 1792.

tisans eux-mêmes, et ne se sentant point en mesure de résister à son gendre, consentit, le 27 juin 1506, à un nouveau traité avec lui, par lequel il renonça à l'administration de la Castille, se réservant seulement pendant sa vie la moitié des revenus des conquêtes d'Amérique, la grande maîtrise des trois ordres de Saint-Jacques de Compostelle, d'Alcantara et de Calatrava, vingt-cinq mille ducats de rente, et la possession exclusive du royaume de Naples. A ces conditions il quitta la Castille, et promit de n'y jamais rentrer (1).

Ferdinand, humilié d'avoir été trompé par un politique bien plus jeune et bien moins habile que lui, et d'avoir été abandonné par ses courtisans et ses sujets, préféroit ne point voir le triomphe de son gendre en Espagne. Il s'embarqua donc à Barcelonne, le 4 septembre, avec l'intention de se montrer à ses nouveaux sujets du royaume de Naples, et de régler l'administration de sa conquête. Sa jalousie de Gonzalve de Cordoue, contribuoit aussi à l'attirer en Italie. Gonzalve, tout-puissant à Naples, chéri de ses soldats, et seul connu des Italiens, pouvoit ou réserver ce royaume pour le roi de Cas-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 360. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 187. — *Fr. Belcarii Comment. Rerum Gallic.* Lib. X, p. 291. — *Robertson's History of Charles the fifth*. B. I, p. 16.

tille, dont il étoit né sujet, ou vouloir s'en emparer lui-même. Déjà rappelé par Ferdinand, il s'étoit dispensé d'obéir sous différens prétextes, et la présence du monarque sembloit seule pouvoir suspendre l'autorité de son orgueilleux vice-roi (1).

Les plus puissans souverains de l'Europe paroissoient vouloir visiter tous en même temps l'Italie. Maximilien, qui ne portoit que le titre d'empereur élu, parce qu'il n'avoit pas reçu du pape la couronne impériale, témoignoît une grande impatience de venir la prendre à Rome, pour pouvoir engager ensuite les électeurs à nommer son fils roi des Romains. Déjà il avoit envoyé des ambassadeurs en Italie, pour annoncer sa prochaine arrivée, et demander aux terres d'empire la prestation d'usage, pour le couronnement des empereurs. Il en avoit envoyé d'autres à Louis XII, pour le requérir de faire marcher les cinq cents lances que le roi avoit promises pour cette occasion, demander la restitution des émigrés milanois dans leurs biens, et le payement anticipé des soixante mille ducats que la France devoit encore. Louis XII ne fit de difficulté que sur cette anticipation : il répondit avec les expressions de

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 561. — *Jacopo Nardi* L. IV, p. 189. — *Pauli Jovii Vita magni Consulei*. L. III, p. 248. — *Alfonso de Ulloa*. Lib. I, f. 52 v.

l'amitié la plus sincère, en témoignant un vif désir de conserver la bonne harmonie entre les deux états. Cependant il ne pouvoit voir sans une extrême défiance la grandeur croissante de la maison d'Autriche; il redoutoit la nomination d'un roi des Romains, par les raisons mêmes qui la faisoient désirer à Maximilien; et pour empêcher le voyage de celui-ci en Italie, il agissoit sous main auprès des Suisses et des Vénitiens, et il donnoit des secours secrets au duc de Gueldres, alors en guerre avec Philippe (1).

Déjà Louis XII s'étoit dégagé de la clause principale du traité de Blois, celle qui regardoit le mariage de sa fille avec Charles d'Autriche. Il se fit adresser des remontrances contre l'union de cette princesse avec un étranger, par tous les états et toutes les cours souveraines de son royaume, et paroissant ensuite céder à la violence qu'il se faisoit faire, il la fiança au duc d'Angoulême, son héritier présomptif (2). D'autre part, Maximilien informé de la maladie d'Uladislas, roi de Pologne et de Hongrie, et aspirant à la couronne de ce dernier royaume, qui lui avoit été garantie par une convention

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 561. — *Fr. Belcarii*. Lib. X, p. 291.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 562. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 188. — *Fr. Belcarii*. Lib. X, p. 292.

avec tous les magnats hongrois , ne voulut point se trouver éloigné de ses états , si Uladislas venoit à mourir , et renvoya à une autre année ses projets sur l'Italie (1).

A cette époque Jules II , dont on avoit si souvent remarqué les vastes projets , l'impétuosité et la turbulence , tandis qu'il n'étoit que cardinal , n'avoit encore rien fait depuis qu'il étoit parvenu au pontificat , qui justifiait l'attente universelle. On lui avoit souvent entendu dire qu'il vouloit purger l'état de l'Église de tous les tyrans qui se l'étoient partagé ; qu'il vouloit retirer des mains des Vénitiens jusqu'à la dernière des tours qu'ils possédoient en Romagne ; et les tyrans de l'état de l'Église , ni les Vénitiens n'étoient point encore inquiétés par lui. Mais Jules vouloit assurer la réussite de ses projets avant d'en commencer l'exécution. Il s'occupoit à amasser de l'argent avec une économie qu'on n'avoit point jusque alors remarquée dans son caractère ; en même temps il vouloit combiner les efforts de tous les potentats de l'Europe contre Venise , avant de se brouiller ouvertement avec cette république. Il avoit trouvé d'abord beaucoup de disposition dans Louis XII , dans Maximilien et dans Ferdinand , au traité de partage qu'il leur avoit proposé , et déjà l'un

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VII, p. 362. — Jacopo Naudii. L. IV, p. 188.*

des traités de Blois avoit jeté les bases de l'alliance qui se négocia ensuite à Cambrai. Mais Louis XII, éclairé sur ses vrais intérêts par la jalousie que lui causoit Maximilien, sentoît alors combien il étoit imprudent d'anéantir la seule puissance qui fermât à la maison d'Autriche l'entrée de l'Italie; il s'étoit rapproché des Vénitiens, et c'étoit par eux qu'il espéroit empêcher Maximilien d'aller prendre à Rome la couronne de l'empire. Il se contentoit donc de donner de bonnes paroles à Jules II; il étoit libéral en promesses, dans la confiance que le moment de les exécuter ne viendroît jamais; et en retour pour la nomination des deux cardinaux d'Aix et de Bayeux, qu'il avoit obtenue du pape, il prenoit avec lui des engagements contraires et à ses traités avec d'autres puissances, et à ses propres projets (1).

Jules II sentit la nécessité de renoncer pour le moment à son attaque contre Venise; mais comme il ne vouloit pas languir plus long-temps dans l'inaction, il prit au milieu de l'été la résolution de ramener sous la directe du saint-siège, ses deux villes les plus puissantes, Pérouse et Bologne, qui depuis long-temps obéissoient à des princes indépendans. Au lieu d'as-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 559. — *Fr. Belcarî Comm. Rer. Gallic.* L. X, p. 293. — *Seconda Legazione di N. Machiavelli alla corte di Roma*. Lett. I. T. VII opere, p. 69.

surer la réussite de cette entreprise par des négociations qui auroient pu traîner en longueur, il trancha les difficultés par le ton d'autorité avec lequel il parla, et par l'impétuosité qui étoit dans son caractère. Pour réussir contre Bologne il avoit besoin des secours de la France, et de la neutralité des Vénitiens; il envoya sommer Louis XII de lui faire passer des troupes, et les Vénitiens de rester tranquilles. Ni le roi, ni la république, pris au dépourvu, ne voulurent se brouiller avec un pontife dont ils craignoient les emportemens. Ils firent sa volonté par violence, contre leur propre persuasion (1).

Louis XII avoit pris solennellement sous sa protection Jean Bentivoglio, seigneur de Bologne, et il avoit le même intérêt à le maintenir dans sa souveraineté, qu'avoient eu tous les ducs de Milan ses prédécesseurs. D'ailleurs le moment lui paroissoit particulièrement dangereux, pour permettre des mouvemens d'aucune espèce en Italie; car il avoit appris que Maximilien avoit fait une nouvelle convention avec le roi de Hongrie, pour confirmer la précédente, et que se trouvant de nouveau libre de passer en Italie, il avoit fait offrir indirectement son alliance aux Vénitiens, en leur proposant d'attaquer en commun la France, et de partager

(1) *Macchiavelli de' Discorsi sopra Tito Livio. L. III, c. 44, p. 199.*

entre eux le duché de Milan (1). Il est vrai que le cardinal d'Aix avoit rapporté au pape une commission signée de la main même du roi, et communiquée à l'ambassadeur florentin, par laquelle Louis exhortoit Jules à attaquer Bentivoglio, et lui promettoit pour cela de puissans secours (2). Mais ce n'étoit là qu'une de ces fautes avec lesquelles les chefs du gouvernement ont si souvent compromis l'honneur et la bonne foi de la nation française. Louis XII, pour dissuader le pape de ce qu'il craignoit, lui conseilloit ce qu'il ne le croyoit nullement disposé à faire; et quand il apprit que Jules II, déterminé à attaquer Bologne, s'étoit vanté en plein consistoire d'être assuré des secours de la France, des Florentins, et des autres puissances de l'Italie, il répliqua avec une amère ironie, que sans doute ce jour-là le saint-père avoit mieux dîné que de coutume, faisant allusion à l'ivrognerie dont Jules II étoit assez généralement accusé (3).

Toutefois Jules II étoit parti de Rome le 27 août 1506, accompagné par vingt-quatre cardinaux, et marchant à la tête de quatre cents

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 364. — *Fr. Belcarii*. L. X, p. 295.

(2) *Macchiavelli Legazione seconda alla corte di Roma*. Lett. I, p. 69, 70, T. VII.

(3) *Franc. Guicciardini*. Lib. VII, p. 365.

hommes d'armes (1). Il prit lentement le chemin de Pérouse, pour donner le temps aux Français de se conformer à sa sommation. Jean-Paul Baglioni vivoit alors publiquement dans une relation incestueuse avec sa sœur, dont il avoit eu des enfans ; il s'étoit assuré du pouvoir souverain à Pérouse, en faisant massacrer plusieurs de ses cousins et de ses neveux. Il avoit confisqué les biens de ceux qui s'étoient enquis pour se dérober à sa tyrannie, et la plupart de ces proscrits se trouvoient à la suite de l'armée du pape. La manière dont il avoit trompé les Français, en prenant leur argent avant la bataille du Garigliano, pour entrer à leur service, et manquant ensuite à ses engagemens, avoit excité le ressentiment de Louis XII ; les Florentins, de leur côté, avoient été trompés par lui l'année précédente, et voyoient sa ruine avec plaisir. Mais Baglioni, qui avoit sous ses ordres cent hommes d'armes et cent cinquante chevaux-légers, et qui étoit maître de la ville la plus forte des états de l'Église, et de celle dont les habitans étoient les plus belliqueux, pouvoit résister quelque temps par ses propres forces (2).

Cependant il aima mieux recourir à la pro-

(1) *Macchiavelli Legazione alla corte di Roma.* Lett. III, de Viterbe, 31 avril, p. 76. — *Jacopo Nardi.* Lib. IV, p. 189.

(2) *Macchiavelli Legazione.* Lett. VIII, p. 84.

fection des amis puissans qu'il avoit dans le sacré collége et à la cour du pape. Le duc d'Urbain et tous ceux qui tenoient eux-mêmes quelque fief de l'Église, voyoient avec beaucoup d'inquiétude et de chagrin le pape entreprendre de dépouiller les plus puissans de leur ordre; ils cherchoient à calmer l'irritation de Jules II, en même temps qu'ils encourageoient Jean-Paul Baglioni à l'apaiser par une soumission apparente, qui lui serviroit à gagner du temps. Ils se rendirent enfin envers lui garans de sa sûreté, et Baglioni, à leur persuasion, vint, le 8 septembre, trouver le pape à Orviète, et se remettre entre ses mains (1). Jules II, touché de cette confiance, lui promit qu'il pourroit continuer à vivre à Pérouse, et y jouir de tous ses biens. Il le prit de plus à sa solde avec tous ses hommes d'armes, pour son expédition de Bologne; mais il exigea que la garde des portes et des forteresses de Pérouse lui fût remise, afin de pouvoir réformer le gouvernement de cette ville, et lui rendre ses anciennes libertés (2).

Aussitôt après avoir signé cette convention, Jean-Paul Baglioni repartit pour Pérouse, afin de s'y préparer à recevoir le pape, qui voyageoit plus lentement et visitoit les châteaux du

(1) *Macchiavelli Legaz. alla corte di Roma. Lett. du 8 et 9 septembr. p. 87, 88.* — *Jacopo Nardi. Lib. IV, p. 189.*

(2) *Macchiavelli Legaz. Lett. X, p. 88.*

bord du lac. En effet Jules II, dont le caractère ardent ne connoissoit point de danger, entra le 13 septembre à Pérouse avec toute sa cour, sans s'être fait livrer les portes de la ville; il se confia ainsi à la discrétion d'un homme qu'il avoit offensé, et à la bonne foi duquel ni lui ni personne ne croyoit en Italie. Baglioni ne se saisit point, il est vrai, des otages qui s'étoient imprudemment remis entre ses mains; mais ce fut plutôt par manque de hardiesse ou de présence d'esprit, que par un scrupule qu'il ne connoissoit pas (1). La ville, après son départ et celui du pape, qui prenoit lentement le chemin de la Romagne, demeura quelque temps encore sous l'influence des partisans de Baglioni; enfin les citoyens, long-temps opprimés, commencèrent à reprendre confiance dans les lois; la magistrature des Dix de balie que le tyran avoit instituée, et par laquelle il maintenoit son autorité, fut solennellement abolie, et Pérouse recommença à jouir, sous la protection de l'Église, des privilèges d'une ville libre (2).

Jules II mettoit plus de zèle encore à opérer la même réforme dans Bologne. Jean Bentivo-

(1) *Macchiavelli de' Discorsi*. Lib. I, c. 27, p. 125. — *Idem, Legazione alla corte di Roma*. Lett. del 15 settemb. da Perugia, p. 95. — *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 566.

(2) *Macchiavelli Legaz.* Lett. XXVII, Cesena, 4 octobre, p. 122.

gho ne s'étoit assuré du pouvoir absolu qu'en écrasant toutes les familles puissantes, qui jusque alors avoient conservé du crédit dans sa patrie! Il avoit quatre fils dont l'insolence étoit devenue insupportable à leurs concitoyens, et dont le luxe et les dépenses aggravoyent la misère publique. Il ne cherchoit plus à se concilier les cœurs par la clémence et la douceur, mais au contraire à les contenir par les armes, et à les effrayer par les supplices (1). Il se croyoit affermi sur le trône par les alliances qu'il avoit conclues avec tous ses voisins; mais lui-même leur avoit enseigné à les sacrifier sans scrupule à un avantage immédiat. Les Florentins, malgré leur traité avec lui, avoient envoyé Macchiavel au pape, dès sa sortie de Rome, pour lui promettre de joindre leur gendarmerie à son armée. Le marquis de Mantoue, après avoir obtenu l'agrément de la France, avoit aussi rangé ses troupes sous les enseignes pontificales; les Vénitiens avoient offert à Jules II de chasser eux-mêmes Bentivoglio de Bologne, pourvu qu'à ce prix Jules leur confirmât la possession de Faenza et de Rimini. La seule chose qui pût paroître douteuse étoit la coopération de la France, parce que si le roi l'avoit promise au pape, d'autre part il avoit solennellement promis à Bentivoglio de

(1) *Fr. Guicciardini. L. VII, p. 565. — Fr. Belcarü. L. X, p. 292.*

le défendre, et il lui en avoit répété l'assurance depuis que Jules II étoit en marche avec son armée (1).

Mais l'impétuosité de Jules II effrayoit ceux qui avoient à traiter avec lui. Le cardinal d'Amboise représenta au roi qu'en ne lui cédant pas dans cette occasion, il s'en feroit un ennemi acharné; Louis se dégagea de la protection qu'il avoit promise à Bentivoglio, par un indigne subterfuge; il déclara qu'il s'étoit obligé à le défendre dans la possession de ses états, mais non pas dans celle des états de l'Église, et il donna ordre à M. de Chaumont, gouverneur du Milapez, de marcher contre Bologne avec six cents lances, trois mille fantassins suisses, et vingt-quatre pièces d'artillerie (2).

Jules II, averti de l'approche des Français, entra en Romagne par le duché d'Urbin, rétablissant la paix dans les villes qu'il traversoit, les ramenant à l'obéissance de l'Église, et évitant cependant de mettre les pieds sur le territoire de Rimini ou de Faenza, pour ne pas sanctionner, même par un regard, l'occupation de ces principautés par les Vénitiens (3). A son arrivée

(1) *Macchiavelli seconda Legazione alla corte di Roma.* Lett. 1 à 20, fino al 25 settemb. p. 64-109.

(2) *Macchiav. Legaz.* L. XXVI, Césène. 3 ottob. p. 119 et pass.

(3) *Fr. Guicciardini.* Lib. VII. p. 566. — *Macchiavelli. Legaz.* Lett. XXXV, XXXVI, XXXVII, du 16 au 21 oct. p. 135.

à Forli, six ambassadeurs bolonois lui présentèrent les conditions auxquelles Bentivoglio étoit prêt à se soumettre : il vouloit entre autres que le pape ne pût entrer dans Bologne qu'avec sa garde de deux cent cinquante ou trois cents Suisses, et qu'il s'engageât à n'y pas demeurer au-delà d'un temps déterminé. Mais ce n'étoit pas ainsi qu'il falloit traiter avec ce vieillard orgueilleux et irascible ; au lieu de répondre à ces propositions, Jules II publia à Césène, le 10 octobre, une bulle contre Jean Bentivoglio et ses partisans, dans laquelle il les déclaroit rebelles à la sainte Église ; il abandonnoit leurs biens au pillage, et leurs personnes à l'esclavage de qui les saisiroit ; il accordoit indulgence plénière à qui les combattroit ou les tueroit ; et aussitôt après il ordonna au député particulier de Bentivoglio de sortir au plus vite de tous les états de l'Église, le menaçant du dernier supplice, si jamais il retomboit entre ses mains (1).

Le pape, arrivé à Imola le 20 octobre, s'y trouva à la tête d'une armée assez considérable, dont il donna le commandement au marquis de Mantoue. Indépendamment des quatre cents hommes d'armes avec lesquels il étoit parti de Rome, Jean-Paul Baglioni lui en con-

(1) *Macchiavelli Legaz. Lett. XXXI, ex Forli, 10 octob. p. 128. — Eulla apud Raynaldum. Annal. eccles. 1506, §. 25—27, p. 41.*

duisoit cent cinquante; Marc Antonio Colonna, condottière des Florentins, en avoit amené cent; le duc de Ferrare, cent; le marquis de Mantoue, deux cents cheveu-légers; et il avoit en outre cent Stradiotes venus du royaume de Naples, et plusieurs milliers de fantassins, levés dans le duché d'Urbain, la Toscane et la Romagne. D'autre part, le jour même où le marquis de Mantoue attaquoit San-Piéro, premier château des Bolois du côté d'Imola, M. de Chaumont, avec six cents lances françaises et trois mille Suisses, entroit à Castel-Franco, premier château des Bolois du côté de Modène. Ainsi le pape avoit réussi à faire attaquer celui de ses feudataires dont l'indépendance gênoit le plus ses projets ambitieux, par ceux même qui auroient eu le plus d'intérêt à le défendre (1).

Dans tous ses discours, dans toutes ses déclarations, Jean Bentivoglio avoit jusque alors affecté un grand courage, et une ferme résolution de repousser la force par la force. Il avoit en effet armé ses milices et fortifié sa capitale; mais il ne pouvoit se résoudre à dépenser pour se défendre, l'argent qu'il regardoit comme sa dernière ressource, s'il perdoit sa souveraineté.

(1) *Macchiavelli. Legaz. Lett. XXXVIII, ex Imola, 22 octob. p. 140. — Fr. Guicciardini. Lib. VII, p. 567. — Fr. Belcaris. L. X, p. 291. — Scipione Ammirato. L. XXVIII, p. 285.*

Il n'avoit donc point fait des levées suffisantes ; d'ailleurs il communiqnoit sa défiance à ses sujets, en la laissant connoître, et il se faisoit des ennemis de tous ceux à qui il demandoit des sacrifices qu'il hésitoit à faire lui-même. Cependant comme ses voisins qui vouloient le sauver, ne cessoient de le flatter qu'ils emploieroient pour lui leur crédit ; et comme M. de Chaumont l'assuroit qu'il ne l'attaqueroit point, Bentivoglio faisoit encore bonne contenance. Mais le 25 octobre, Chaumont lui fit signifier, qu'il eût avant deux jours à se soumettre à tous les ordres du pape, s'il ne vouloit pas perdre la protection de la France, et être immédiatement attaqué par lui. En même temps, pourvu qu'il obéît sans délai, Chaumont lui garantissoit la jouissance de tous ses biens patrimoniaux, et la liberté de vivre à Bologne en simple particulier avec ses enfans (1).

A la réception de cette sommation, Bentivoglio perdit toute espérance ; il oublia ses protestations de constance inébranlable, et les sarcasmes avec lesquels il avoit accueilli Pierre de Médicis, lorsque celui-ci abandonna sans combat la ville où il régnoit. Ce prince, déjà âgé de soixante et dix ans, se rendit le 2 novem-

(1) *Legazione di Macchiavelli*. Lett. XL, ex Imola, 26 octob. p. 145. — *Fr. Guicciardini*. Lib. VII, p. 367. — *Fr. Belovik*. L. X, p. 294.

1506.
1506.

bre au camp français, avec sa femme Genièvre Sforza, et tous ses enfans, pour implorer de M. de Chaumont de meilleures conditions. Celui-ci fut assez peu généreux pour se faire payer douze mille ducats par le prince fugitif, afin de soutenir ses intérêts. Il convint ensuite avec le pape que Bentivoglio conserveroit à Bologne la jouissance des immeubles dont il prouveroit l'acquisition légitime, qu'il en retireroit librement son argent et ses meubles, et qu'il pourroit vivre en sûreté avec sa famille dans le duché de Milan (1).

Les Bolois au départ des Bentivoglio, envoyèrent de nouveaux ambassadeurs au pape, pour lui demander seulement l'absolution des censures ecclésiastiques, et la garantie que l'armée française n'entreroit point dans leur ville. Jules II n'avoit nullement l'intention d'y recevoir ces alliés dangereux; il craignoit doublement et l'indiscipline des soldats, et l'ambition du gouvernement, qui pourroit vouloir conserver quelques droits dans sa conquête. Déjà l'armée de Chaumont s'étoit avancée jusqu'au pied des murs, entre les portes de Saragosse et de San-Felice, et elle demandoit à grands cris le pillage de cette ville

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VII, p. 567. — Diarium Parisiense de Grassis apud Raynald. 1506, §. 29, p. 49. — Jacopo Nardi hist. Fior. L. IV, p. 190.*

si riche et si commerçante. Elle étoit rangée le long du canal qui amène les eaux du Réno à Bologne ; le pape permit aux Bolonois de fermer l'écluse de fer qui traverse ce canal au pied de leurs murs, et de le faire ainsi refluer sur la campagne où les Français s'étoient établis. Ceux-ci, chassés par l'inondation, se retirèrent en tumulte au pont du Réno, laissant dans la boue une partie de leur artillerie et de leurs équipages. Le pape congédia ensuite M. de Chaumont, en lui faisant un présent de huit mille ducats, et lui en donnant dix mille à distribuer à son armée. Il y joignit la promesse d'accorder un chapeau de cardinal à son frère, l'évêque d'Alby. Puis le 11 novembre, jour de Saint-Martin, il fit en grande pompe son entrée à Bologne ; il conserva à la ville ses privilèges et son administration républicaine, mais en changeant sa constitution ; seize magistrats avoient jusque alors gouverné Bologne ; il en exclut trois de la seigneurie, savoir, Jean Bentivoglio, et deux de ses plus zélés partisans ; il fit entrer les treize autres dans un nouveau sénat, qu'il composa de quarante membres, et auquel il confia toute l'autorité. Dès lors, et jusqu'à ces derniers temps, l'oligarchie des quarante de Bologne a administré cette province avec plusieurs prérogatives qui rappeloient sa liberté et son ancienne indépen-

1506.

dance. Leur situation en opposition avec la cour de Rome, faisoit d'eux, en dépit de l'esprit étroit d'une aristocratie héréditaire, les vrais représentans du peuple, et les défenseurs constans de ses privilèges. Aussi réussirent-ils à faire fleurir dans leur ville les arts et le commerce bannis du reste des états de l'Église; mais dès cette époque Bologne cessa de compter en Italie comme un état indépendant, et elle ne secoua plus qu'une seule fois et pour un court intervalle le joug que lui avoit imposé Jules II (1).

Aucun autre mouvement militaire ne troubla l'Italie pendant cette année; les Florentins épuisés par la guerre de Pise, l'étoient encore par l'extrême cherté des blés, au printemps de l'année 1505. Ils y avoient pourvu avec leur générosité ordinaire, sans renvoyer même les pauvres étrangers qui accouroient en foule dans leur ville, pour avoir part aux charités publiques (2), mais ils ne tentèrent point dans cette campagne d'expédition contre Pise, et ils ne ravagèrent point le territoire de cette ville. Ils avoient aussi renouvelé pour trois ans, au

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VII, p. 368. — Jacopo Nardi hist. Fior. L. IV, p. 191. — Istor. di Giov. Cambi. T. XXI, p. 214. — Petri Bembi hist. Ven. Lib. VII, p. 144.*

(2) *Jacopo Nardi hist. Fior. L. IV, p. 173. — Scipione Ammirato. L. XXVIII, p. 276. — Giov. Cambi. T. XXI, p. 209.*

mois d'avril 1506, leur trêve avec Pandolfe Pétrucci et les Siennois, renonçant pour aussi long-temps à faire valoir leurs droits sur Montépulciano, et s'engageant même à ne point accepter cette bourgade, si elle offroit de se donner à eux. Ils avoient préféré faire cet accord avec un voisin dont ils se défioient, mais qu'ils ne redoutoient pas, au danger d'appeler en Toscane un allié qui s'y seroit conduit en maître; et ils avoient refusé les offres du roi de France, qui leur proposoit d'envoyer contre Pandolfe Pétrucci cinq cents lances et deux mille Suisses, à entretenir à frais communs (1).

CHAP. CIII.

1506.

Le repos dont jouissoit l'Italie redoubloit l'attention qu'elle accordoit aux démarches de Ferdinand-le-Catholique, devenu l'un de ses plus puissans souverains. Ce monarque s'étoit embarqué à Barcelonne le 4 septembre, et il étoit venu mouiller avec une flotte de cinquante voiles, d'abord en Provence, et ensuite à Gênes où il fut reçu avec de grands honneurs; retenu peu après par les vents devant Portofino, dans la rivière de Levant, il y reçut la nouvelle inattendue de la mort de son gendre Philippe I^{er}, survenue à Burgos le 25 septembre 1506, après une courte maladie. Ce prince qui avoit paru si pressé de régner, et qui avoit en quelque

(1) *Jac. Nardi hist. Fior. L. IV, p. 186. — Scipione Ammirato. L. XXVIII, p. 282.*

sorte poussé son beau-père en exil, pour occuper son trône, n'en avoit pas joui plus de trois mois. Les uns attribuoient sa mort à un exercice immodéré; d'autres à une maladie épidémique; d'autres à l'intempérance d'un Flamand devenue plus dangereuse dans un climat si différent du sien. Plusieurs enfin qui savoient avec quel regret Ferdinand lui avoit cédé la Castille, soupçonnoient un empoisonnement (1). Ferdinand cependant, au lieu de retourner sur ses pas, pour se ressaisir en hâte des rênes d'un gouvernement qu'il avoit abandonnées avec tant de répugnance, continua son voyage vers Naples. Il arriva le 18 octobre à Gaète, mais il s'arrêta dans cette ville ou à Portici jusqu'au 1^{er} novembre, jour qu'il avoit fixé pour faire son entrée à Naples. Gonzalvé de Cordoue, qu'on savoit avoir excité si vivement sa jalousie, et qu'on avoit averti de ne point se mettre entre ses mains, n'hésita pas à monter sur sa galère, et à se confier entièrement à lui (2). Ferdinand, reçu avec enthousiasme par les Napoli-

(1) *Macchiavelli Legazione à Roma*. Lett. XXIX, ex Cesena, 6 octobris, T. VII, p. 125. — *Jo. Mariana hist. de las Españas*. T. II, p. 225. — *Pauli Jovii Epitome histor.* L. IX, p. 156. — *Ejusd. Vita magni Consalvi*. L. III, p. 251. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 53.

(2) Guicciardini assure que Gonsalvé alla au-devant de Ferdinand jusqu'à Gênes. Giovio, dans la Vie de Gonsalvé, indique qu'il l'attendoit au cap de Mizène.

ains, et accueilli avec les fêtes les plus brillantes, fit partager tous ces honneurs au grand capitaine qui lui avoit gagné ce royaume. Il voulut que Gonzalve seul lui présentât toute la noblesse de Naples, et tous ceux qui méritoient ses faveurs; il l'entoura de distinctions et de gloire; il lui confirma la possession du duché de Saint-Angelo, de ses biens dans le royaume de Naples, qui rapportoient vingt mille ducats de rente, et il y joignit l'office de grand-connétable du royaume; mais il étoit bien décidé à ne pas le laisser à Naples après lui, et il lui faisoit espérer la grande-maîtrise de l'ordre de Saint-Jacques de Compostelle, pour le dédommager des honneurs et de la puissance auxquels Gonzalve de Cordoue devoit renoncer en quittant l'Italie pour l'Espagne (1). L'Europe, qui connoissoit la foi de Ferdinand-le-Catholique, ne vit pas sans un sentiment de deuil le grand homme qui l'avoit si long-temps occupée, repartir au bout de cinq mois avec son maître, pour rentrer dans l'obscurité.

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. VII, p. 368. — *Pauli Jovii Vita magni Gonsalvi*. Lib. III, p. 251. — *Belcarii. Comm. L. X*, p. 294. — *Macchiavelli Lega.* Lett. XXIII, ex Urbino, 28 sept. p. 113. — *Summonte hist. di Napoli*. L. VI, c. V, T. IV, p. 4. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 190. — *Ist. di Gio. Cambi*. T. XXI, p. 217. — *Petri Bombi hist. Ven.* L. VII, p. 143.

CHAPITRE CIV.

Soulèvement de Gênes , et sa punition par Louis XII ; entrevue de ce monarque avec Ferdinand-le-Catholique ; Maximilien menace la France ; il attaque les Vénitiens , puis fait la paix avec eux ; détresse de Pise , et sa soumission aux Florentins.

1506 — 1509.

CHAP. CIV.
1506.

IL n'y avoit eu peut-être point de période dans l'histoire d'Italie , pendant laquelle Gênes eût moins attiré l'attention des autres peuples , et eût moins éprouvé de convulsions intestines que celle que nous venons de parcourir. La république , il est vrai , n'étoit plus libre ; elle n'avoit plus une volonté à elle , elle ne se déci-
doit plus par ses propres délibérations sur le parti qu'elle embrasseroit. Gênes , que la violence de ses révolutions avoit jetée sous la domination des Sforza , avoit ensuite passé sous l'autorité du roi de France , comme si elle eût fait partie du duché de Milan. C'étoit cependant par une capitulation volontaire , qu'elle avoit accordé au souverain de Lombardie à peu près les mêmes prérogatives qu'exerçoit aup-

ravant son propre doge. Cette capitulation subsistoit toujours entre elle et la France ; et quoique la liberté ne fût plus entière, quoique toute énergie publique eût diminué dans la même proportion que les droits des citoyens, quoique cette cité n'eût plus de flottes qui dominassent la Méditerranée, plus d'armées qui disputassent l'empire de l'Italie, plus de trésor qui pût soulever les puissances étrangères, plus de commerce enfin qui pût rivaliser avec celui de Venise, ou seulement de Florence, cependant son administration étoit encore républicaine, la constitution étoit demeurée à peu près sur ses antiques bases, et la sûreté des personnes et des propriétés étoit passablement garantie.

Les factions qui, peu d'années auparavant, avoient acquis à Gênes une puissance si redoutable, se sentoient contenues par la crainte du monarque; elles ne répandoient plus de sang, elles ne se dispuoient plus l'autorité les armes à la main. La loi avoit partagé les magistratures par égales parts entre les nobles et les plébéiens, et les uns et les autres s'étoient longtemps contentés de ce partage. Mais depuis qu'un gouverneur français tenoit à Gênes la place du doge, ce gouverneur, toujours orgueilleux de sa propre naissance, avoit montré une préférence marquée à la noblesse du pays qu'il administroit. Il ne recevoit qu'elle dans sa société,

ERAP CIV.

1506.

il lui accordoit l'avantage dans toutes les contestations, et lors même qu'il faisoit exécuter entre elle et le peuple la lettre des capitulations, il s'étonnoit que des *gens de rien* eussent osé dicter des lois à des *gens de qualité*.

La noblesse génoise profitant de la faveur du gouverneur, avoit pris avec les classes inférieures un ton d'insolence qu'elle ne s'étoit jamais permis aussi long-temps que le doge, selon les anciennes lois de l'état, avoit été tiré exclusivement de l'ordre plébéen. En même temps, sacrifiant toute autre considération à ses jouissances personnelles, elle avoit complètement abandonné le soin de l'indépendance de la patrie, et dans toute contestation, elle embrassoit toujours l'intérêt du maître étranger qui dommoit sur la république (1).

L'opposition entre l'intérêt public des citoyens, et l'intérêt de courtisan qui animoit les nobles, se manifesta lorsque les Pisans en 1504 voulurent se donner aux Génois, et sollicitèrent avec les plus vives instances comme une faveur, ce que dans un autre temps les Génois auroient regardé comme le plus brillant avantage. Tout le parti populaire témoigna son empressement pour accepter cette proposition; la noblesse au contraire connoissant les inten-

(1) *Fr. Guicciardini*, Lib. VII, p. 570.

tions de la cour, s'y opposa avec une extrême obstination (1). Celui parmi elle qui mit le plus de zèle à déjouer le vœu commun de ses concitoyens, fut Jean-Louis de Fieschi, le plus riche à cette époque de tous les membres de la noblesse, et celui qui pouvoit compter sur les biens les plus nombreux; car d'un côté il possédoit dans la rivière de Levant des fiefs considérables; de l'autre il tenoit des bontés du roi, des gouvernemens importans dans la rivière de Ponent. Jean-Louis de Fieschi s'opposoit à l'acquisition de Pise, parce qu'il vouloit tenir la république de Gènes dans un état de foiblesse, pour y fonder avec moins d'obstacle le crédit de sa famille; parce qu'il vouloit plaire à Louis XII, jaloux de tout accroissement de puissance des Génois; enfin parce qu'il ménageoit les Florentins; et l'opinion publique à Gènes l'accusa même d'avoir été gagné par eux à prix d'argent (2). Mais le discours par lequel il chercha à faire prévaloir son opinion, indique l'affoiblissement étrange de la république; sa population n'étoit plus composée, au lieu de matelots et de soldats, que de tisserans et de manufacturiers; en sorte qu'elle trouvoit avec peine de quoi armer deux ou trois galères

(1) *Petri Bizarri Senatus populique Genuens. hist.* L. XVII,

p. 132.

(2) *Uberti Polietæ Genuens. hist.* Lib. XII, p. 681.

pour la garde du port , tandis qu'elle n'avoit point de trésor , et ne vouloit ou ne pouvoit point supporter d'imposition extraordinaire (1).

L'irritation du peuple contre la noblesse alla toujours croissant depuis cette contestation sur l'acquisition de Pise. Il l'accusa dès lors d'avoir sacrifié l'honneur de la patrie aux avantages personnels qu'elle attendoit de la cour. D'ailleurs à cette époque le nom de noblesse étoit restreint à Gènes aux seuls descendans des quatre puissantes familles qui avoient pendant un siècle exercé la souveraineté dans cette république , tandis que les descendans de ceux qui , avant le treizième siècle , avoient partagé l'administration avec les Doria et les Spinola , les Fieschi et les Grimaldi , ou de ceux qui s'étoient élevés depuis l'an 1339 , étoient également confondus sous le nom de peuple. Ce dernier ordre égaloit celui des nobles en richesses et en talens , et ne se croyoit pas même inférieur en naissance. Les uns comme les autres se vouoient au commerce , qui inspire des sentimens d'égalité ; et lorsque les nobles commencèrent à s'armer de poignards sur le manche desquels ils avoient fait écrire *châtie-vilain* (*castiga-villano*) , les plébcieus qui se sentoient en même temps me-

(1) *Uberti Folietæ Genuens. hist. L. XII, p. 682.*

nacés et outragés par tant d'insolence, jurèrent de se venger d'un mépris si peu mérité (1).

CHAP. CIV.

1506.

Chaque jour quelque gentilhomme insultoit quelque citoyen de l'ordre du peuple ; mais celui-ci ne pouvoit espérer de redressement, parce que la moitié de tous les tribunaux et de tous les conseils, étoit composée de nobles déterminés à soustraire leurs consorts à toute punition, et parce que le gouverneur royal étoit toujours prêt à les seconder. Aussi après chaque outrage, après chaque acte de violence, le peuple se réunissoit-il toujours pour demander que, puisque les familles de l'ordre populaire, illustres, riches et dès long-temps en possession du gouvernement, étoient deux fois plus nombreuses que celles des nobles, elles obtinssent aussi les deux tiers des emplois publics. Cette demande présentée à plusieurs reprises, étoit repoussée avec indignation par les nobles, et éludée par le gouverneur. Mais celui-ci commençoit à devenir inquiet de la fermentation universelle ; pour la calmer, il se fit la règle de punir également de l'exil l'offenseur et l'offensé, toutes les fois qu'un noble faisoit injure à un homme du peuple, afin

(1) Jean d'Auton, hist. de Louis XII. Ann. 1506, p. 47. — Observations sur les Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 329. — Uberti Folieto. L. XII, p. 687. — Ag. Giustiniani Ann. di Gen. L. VI, f. 258.

de les soustraire tous deux aux yeux des factieux qu'ils pouvoient aigrir.

1506.

Cet artifice retarda quelque temps une explosion qui paroissoit inévitable, il ne put toutefois l'empêcher. Une querelle survenue dans un marché, pour l'occasion la plus futile, entre Visconti Doria, gentilhomme d'ailleurs universellement estimé, mais orgueilleux et irascible comme ses pareils, et un homme du peuple (1), fut immédiatement suivie d'une prise d'armes. Paul-Baptiste Giustiniani et Emmanuel Canali, tous deux de l'ordre du peuple, quoique de familles illustres, se mirent à la tête du soulève-

18 juillet.

(1) « Là feut un nommé Guillon, de ceux du peuple, dit » Jean d'Anton, historien français contemporain, lequel mar- » chandoit à quelqu'un qui là estoit, des potirons, que les au- » cuns appellent champignons, et iceux voulut emporter; ce » que vouloit aussi le vicomte Doria, gentilhomme, et mit la » main au panier où estoient lesdits potirons. Cestui Guillon, » qui encore ne les avoit payés, les voulut emporter, disant que » premier les avoit marchandés, et qu'il les auroit; et voyant » cela, ledit gentilhomme donne un grand coup de poing » travers du visage dudit Guillon; en disant: — Emporte cela, » villain, et j'emporterai les potirons. — Et de fait tira une dague » qu'il avoit, et voulut frapper ledit Guillon, qui tantost quitta » le gaige, et comme outragé d'avoir été battu, tout plein d'ire » et de courroux commence à crier: *Peuple! peuple!* sur les gen- » tilshommes, dont tout à coup se meut le peuple. . . . » qu'en » moins d'une heure, plus de dix mille villains furent armés par » les rues ». Jean d'Anton, hist. de Louis XII, p. 47. — On trouve sur les Mémoires de Fleuraugas, T. XVI, p. 33e. — *Ag. Giustiniani*, Lib. VI, f. 259.

ment. Visconti Doria fut tué, un autre Doria, et quelques nobles encore furent blessés, et Rocabertino, lieutenant du roi, ne réussit à apaiser le tumulte qu'en promettant que désormais l'ordre du peuple auroit deux parts dans les élections, et la noblesse la troisième. La proposition en fut portée le lendemain au conseil souverain, et y reçut force de loi (1).

Mais la victoire étoit due à un soulèvement de tout le peuple, tandis que les familles illustres de l'ordre populaire paroissoient avoir voulu s'en réserver les fruits à elles seules : bientôt elles ne furent plus maîtresses des classes inférieures qu'elles avoient mises en mouvement. Trois jours après qu'on eut porté la loi qui changeoit le partage des honneurs publics, la populace, soulevée de nouveau, vint attaquer les maisons des nobles, et les livrer au pillage. Les chefs de l'ordre populaire opposèrent autant de résistance qu'ils purent à ce tumulte anarchique : les nobles s'enfuirent, et implorèrent, contre leur patrie, l'assistance des étrangers (2).

(1) *Uberti Folietæ*. L. XII, p. 690. — *P. Bizarro hist. Genu.* L. XVI, p. 414. — *Fr. Guicciardini. Hist. Lib. VII*, p. 571. — *Fr. Belcarii Comment. Rer. Gallic.* L. X, p. 296. — *Ag. Giust.iani. Ann. Lib. VI*, f. 260.

(2) *Uberti Folietæ Genuens. hist. Lib. XII*, p. 691. — *Jacopo Gardi hist. Fior. Lib. IV*, p. 192.

Les nobles génois, fugitifs, se donnèrent rendez-vous à Asti, et s'y rassemblèrent auprès de Philippe de Ravestein, que Louis XII avoit nommé gouverneur de Gênes, pour que le haut rang de ce seigneur, et le souvenir de l'autorité qu'il avoit déjà exercée dans cette ville, plussent plus facilement tous les citoyens à l'obéissance. Mais tandis que Jean-Louis de Fieschi, et tous les gentilshommes fugitifs, s'étoient rangés autour de Ravestein, des ambassadeurs de la république arrivèrent auprès de lui, pour justifier la conduite de leurs concitoyens, et assurer le gouverneur de leur soumission. Ravestein fit son entrée à Gênes le 15 août, entouré de troupes, et précédé par les magistrats à pied. Il cherchoit à inspirer de la terreur; il excita plutôt de la défiance et du ressentiment. L'aristocratie bourgeoise, qui avoit commencé la révolution, craignoit de se compromettre avec lui, et redoutoit d'autre part la rivalité des classes inférieures: mais celles-ci, par leur vigueur, firent comprendre à Ravestein le danger de provoquer une ville puissante, que le moindre abus d'autorité pourroit pousser à la révolte. Il obligea Jean-Louis de Fieschi à sortir de Gênes; il permit la création des magistrats d'après le décret qui faisoit un nouveau partage des honneurs publics, et il ne s'opposa point à ce qu'il

le peuple créât en même temps huit tribuns destinés à être ses protecteurs (1).

CHAP. CIV.

1506.

La même cause qui se plaidoit devant Ravesfein, se plaidoit aussi devant Louis XII, à qui la république avoit envoyé le jurisconsulte Nicolas Odérici, comme ambassadeur, pour défendre les prétentions du peuple. Le motif cependant par lequel les nobles avoient le plus cherché à irriter le roi, fut justement celui qui lui fit sentir le besoin de la modération. Ils avoient représenté leurs adversaires comme délibérant déjà s'ils ne soumettroient point la république à tout autre prince étranger.

A cette époque, Philippe I^{er}, roi de Castille, vivoit encore; et Louis XII, qui le voyoit marcher rapidement à cette puissance qu'atteignit ensuite Charles-Quint, avoit conçu de lui la plus extrême défiance. Pour ne pas lui donner une occasion de prendre pied à Gènes, Louis consentit à sanctionner lui-même le décret qui avoit réduit les nobles au tiers des honneurs publics; mais il y mit pour condition, que tous les fiefs de Jean-Louis de Fieschi dans la rivière du Levant lui seroient rendus. Pendant la durée des troubles, le parti populaire les avoit atta-

(1) *Alberti Folietæ Genuens. histor. Lib. XII, p. 692. — Petri Bizzozzi S. P. que Genuens. histor. Lib. XVIII, p. 415. — Fr. Cascardini Lib. VII, p. 571. — Ag. Giustiniani. Lib. VI,*

CHAP. CIV.
1506.

qués, et les avoit conquis pour la plupart. Michel Rizio, jurisconsulte, et émigré napolitain, fut chargé d'apporter ce décret, et de le mettre à exécution (1).

Les hommes marquans du parti populaire étoient contens, et n'en demandoient pas davantage : le peuple, et les tribuns qu'il s'étoit choisis, ne'étoient point encore; ils s'écrioient qu'en rappelant à Gènes un gentilhomme orgueilleux, vindicatif, et qui avoit abjuré sa patrie pour se vendre à la cour; qu'en lui rendant des fiefs qui mettoient sous ses ordres des milliers de vassaux, et les meilleures forteresses de la Ligurie, on ne pouvoit trouver aucune garantie dans les lois qu'il avoit si souvent violées. Ils vouloient bien admettre de nouveau dans leurs murs Jean-Louis de Fieschi, mais sous condition que ses fiefs fussent gouvernés par les lois communes, et soumis aux magistrats de la république. On a souvent reproché à tous les réformateurs de ne pas savoir s'arrêter dans leurs réformes : le reproche est fondé en effet; en voulant aller toujours plus avant, ils compromettent ce qu'ils ont déjà acquis, et ils arrivent souvent à perdre un avantage cer-

(1) *Uberti Follieia Genuens hist.* Lib. XII, p. 693. — *Bizzarro hist. Genuens.* Lib. XVIII, p. 436. — *Fr. Gaicciardi hist.* L. VII, p. 372. — *Fr. Belcuri. Comment. Rer. Gallie.* L. X, p. 296.

tain, pour avoir voulu en obtenir un autre dont on auroit pu se passer sans regrets. Mais il ne faut point oublier quel est l'état de la législation, quel est l'ordre public, dans les pays où ces réformes s'entreprennent : de toutes parts on ne voit qu'abus, qu'usurpations et que souffrances. Les réformateurs ont presque toujours les plus justes motifs pour détruire ce qu'ils attaquent, encore qu'ils eussent fait preuve de plus de prudence et de modération, s'ils avoient su conserver une partie de l'édifice, et en profiter, pendant qu'ils renouveloient l'autre. On les juge ensuite avec sévérité sur les institutions par lesquelles ils remplacent ce qu'ils abolissent : mais elles n'ont pour elles ni l'appui de l'expérience, qui supplée au raisonnement, ni la sanction du préjugé, qui dispense de la connoissance. La force d'inertie conserve encore long-temps le mouvement acquis d'une mauvaise machine ; cette même force arrête long-temps aussi le mouvement qu'on veut donner à une machine bien supérieure, mais qui n'a point encore joué.

Il étoit sans doute fort dangereux pour la république de laisser entre les mains de Jean-Louis de Fieschi, ennemi déclaré de l'ordre populaire, la moitié des lieux forts dans les deux rivières, et ceux particulièrement d'où la ville tiroit sa nourriture ; en sorte que ce citoyen pou-

CHAP. CIV.

1505.

voit, sous l'ombre de la paix, tenir sa patrie comme assiégée. Cependant les hommes prudents auroient voulu qu'on se soumit à cet inconvénient, plutôt que de s'exposer au danger bien plus grave de rejeter l'arrangement proposé par le roi : le peuple, au contraire, loin de vouloir rendre à son ennemi des fiefs auxquels il n'avoit pour titre qu'une ancienne usurpation, résolut de recouvrer un autre fief également enlevé à la république par une autre famille noble, celui de Monaco, dont Lucien Grimaldi s'étoit emparé, et dont il avoit fait, sous la protection d'un château extrêmement fort, un refuge pour les pirates armés contre le commerce de Gènes. Les tribuns du peuple firent venir de Pise Tarlatino, qui avoit défendu cette ville avec tant de bravoure, et qui s'y sentoît inutile cette année, parce que les Florentins avoient suspendu leurs attaques. Les tribuns mirent sous ses ordres deux mille hommes, avec deux galères et quelques petits vaisseaux, et ils le chargèrent, à la fin de septembre, de l'attaque de Monaco (1).

Ravestein, irrité de ce manque d'égarment, quitta, le 25 octobre, une ville où l'autorité royale

(1) *Uberti Folietti*. L. XII, p. 694. — *P. Bizarro*. L. VIII, p. 416. — *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 575. — *Jacopo* *Chroniche di Pisa in archivio Pisano*, f. 228 v. — *Ag. Giulianini*. L. VI, p. 261.

n'étoit plus respectée. D'ailleurs, la jalousie de M. de Chaumont, neveu du cardinal d'Amboise et gouverneur de Milan, et celle du lieutenant du roi Roccabertino, qui avoit commandé en son absence, rendoient sa situation difficile et désagréable. De nouveaux émigrés de la noblesse avoient recouru à la protection de Louis XII; et celui-ci, délivré par la mort de Philippe I^{er}, roi de Castille, des craintes qu'il avoit conçues pour l'Italie, résolut de rétablir à force ouverte son autorité dans Gênes, d'y conduire lui-même son armée, pour ne pas s'exposer aux échecs que le partage de l'autorité avoit causés précédemment à ses lieutenans, et de profiter de cette expédition pour avoir ensuite, avec le pape, à Bologne, une conférence sur les affaires de Venise, que Jules II sollicitoit depuis long-temps (1).

CHAP. CIV.

1506.

Tandis que Louis XII rassembloit ses troupes pour son expédition d'Italie, il donna ordre au commandant du castelletto de Gênes, et à M. de Chaumont, de traiter les Génois en ennemis. Le premier, homme cruel et avide, saisit avec empressement l'occasion qui s'offroit à lui de faire du mal. Une fête avoit attiré à l'église de Saint-François, attenante au castelletto, une

1507.

(1) *Fr. Bizarro Geniens. hist.* L. XVIII, p. 517. — *Uberti Politi. Fr.* L. XII, p. 696. — *Fr. Belcarù Comm. Lib. X,* p. 296. — *Ag. Giustiniani.* L. VI, f. 262.

congrégation nombreuse : le commandant, sans avoir dénoncé auparavant le commencement des hostilités, s'empara des portes de cette église, et après en avoir fait sortir les gentilshommes et les femmes, il jeta dans des cachots tous les citoyens qui s'y trouvèrent, et ne leur rendit ensuite leur liberté que moyennant une rançon de dix mille florins. Immédiatement après, il commença à bombarder et la ville et le port; il coula à fond plusieurs vaisseaux, et il détruisit plusieurs maisons, où l'on étoit loin de se tenir en garde contre une violence semblable. En même temps Rocabertino quitta une ville qu'il regardoit comme rebelle, quoique l'étendard royal continuât long-temps encore à flotter sur le prétoire. M. de Chaumont interdit tout commerce aux Génois avec la Lombardie, et leur refusa les blés qu'ils étoient dans l'usage d'en tirer, et Ives d'Allegre s'achemina vers Monaco, pour forcer Tarlatino à en lever le siège (1).

Charles Dominique de Carretto, cardinal de Finale, pressoit cependant les Génois, ses compatriotes, de se pacifier avec le roi, pour ne pas provoquer toutes ses forces contre eux, dans un temps où ils se voyoient sans alliés; il leur offroit sa médiation, et il répon-

(1) *P. Blzaro*, L. XVIII, p. 417. — *Uberti Folcator*, L. XII, p. 698. — *Er. Guicciardini*, Lib. VII, p. 572. — *Ag. Guicciardini*, L. VI, L. 262 v.

conservent encore tous leurs avantages à la ville et au parti populaire. Mais les Gênois ne se croyoient point si délaissés qu'ils l'étoient réellement. Ils avoient recouru à l'assistance du pape, qui, né à Savonne, étoit leur compatriote, et qui par sa famille tenoit au parti populaire. Jules II avoit en effet écrit au roi avec beaucoup de chaleur en faveur de sa patrie; et comme ses sollicitations étoient demeurées sans effet, il avoit quitté Bologne avec dépit, le 22 février, pour retourner à Rome, rendant ainsi impossible la conférence que le roi s'étoit proposé d'avoir avec lui en Italie, et témoignant même d'autant plus d'empressement à partir, que le cardinal d'Amboise employoit plus d'instances pour le faire rester (1).

Les Gênois avoient aussi été écoutés favorablement par l'empereur Maximilien, dont ils avoient imploré la protection. Ce monarque, toujours empressé de tout entreprendre, toujours incapable de suivre aucun de ses projets, compromettant sans cesse la dignité impériale par son ardeur à faire revivre des droits de l'empire, dès long-temps tombés en désuétude, et par sa foiblesse et l'inconséquence avec les-

(1) *Uberti Folietæ*. L. XII, p. 697. — *P. Bizarro*. L. XVIII, p. 417. — *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 574. — *Jacopo Nardi*. L. III, p. 192. — *Parisius a Grassis in Itinere Julii II*, apud *R. Reynaldum Annal. eccles.* 1507, §. 1, T. XX, p. 48.

quelles il les abandonnoit ensuite, écrivit à Louis XII avec chaleur, pour lui recommander les Génois; il lui rappela qu'ils relevoient de la chambre impériale, et qu'ils avoient droit à sa protection, et il offrit cependant sa médiation pour rétablir la paix. Cette lettre excita vivement la jalousie de Louis XII; il la considéra comme une preuve de la défection de Gènes, qui secouoit déjà son autorité, pour se ranger sous celle de l'empereur. Cependant il avoit acquis une assez longue expérience du caractère de Maximilien, pour se croire assuré qu'aucun effet ne suivroit ses paroles, et la lettre qu'il avoit reçue de lui, ne servit qu'à presser son expédition (1).

Les vaines espérances dont Maximilien avoit entretenu les Génois, les déterminèrent enfin à secouer absolument le joug de l'autorité française, qu'ils avoient reconnue jusque alors. Ils nommèrent un doge, ce qui étoit en même temps proclamer leur indépendance; et comme les familles illustres de l'ordre populaire se tenoient à l'écart, soit par crainte du ressentiment du roi, soit par jalousie des classes inférieures qui s'étoient mises en mouvement, ils conférèrent, le 15 mars, cette haute dignité à Paul de Novi, directeur d'un atelier pour la

(1) *Uberti Folietti histor.* L. XII, p. 699. — *Petri Genuens hist.* L. XVIII, p. 418.

teinture de la soie, homme sans distinction de naissance, et probablement sans fortune; mais qui joignoit à beaucoup de force de caractère et d'intégrité, une aptitude aux affaires et un courage, dignes de circonstances plus heureuses (1).

Les premiers actes de son administration sembloient promettre des succès. Trois mille fantassins et un escadron de cavalerie, commandés par Jérôme, fils de Jean Louis de Fieschi, et par son cousin Emmanuel, s'avançoient vers Rapallo et Recco, pour recouvrer la possession de ces deux villes du domaine des Fieschi; Paul de Novi les fit attaquer dans leur route, et les mit en fuite. Orlandino de Fieschi, qui cherchoit à pénétrer dans les mêmes lieux par un autre chemin, fut aussi repoussé et mis en déroute. Le Castellaccio, vieille forteresse, dans la partie la plus élevée des murs, où les Français n'avoient qu'une très-petite garnison, fut forcé à se rendre; un fort nouveau fut élevé sur le promontoire de la Lanterne, pour couper le chemin aux assaillans; et le siège du Castelletto fut commencé, tandis qu'on eut soin d'enlever tous les vivres et tous les fourrages dans la vallée de la Polsévéra,

(1) *Roberti Folietæ Genuens. hist.* L. XII, p. 699. — *P. Bizzarro Histor. Genuens.* L. XVIII, p. 417. — *Fr. Guicciardini.* L. II, p. 575. — *Ag. Giustiniani.* L. VI, f. 265.

CHAP. CIV.
1507.

pour que l'armée française ne pût pas s'y maintenir (1).

Mais aucune combinaison militaire ne peut avoir un résultat assuré, lorsque l'exécution en est confiée à des milices nouvellement levées. L'enthousiasme soutient momentanément leur courage, puis tout à coup il fait place à des terreurs paniques, que rien n'auroit dû faire prévoir. L'imagination qui, dans le soldat, est en partie subjuguée par la discipline, demeure toujours le plus puissant mobile de la multitude. Louis XII, qui avoit rassemblé son armée à Asti, s'avançoit, vers le milieu d'avril, par Borgo de' Fornari et Serravalle. Comme le pays où il vouloit porter la guerre n'étoit pas propre à la cavalerie, il n'avoit avec lui que huit cents cavaliers, pesamment armés, et quinze cents cheveu-légers; mais il les faisoit suivre par six mille Suisses et six mille fantassins français. Paul de Novi avoit eu soin de les arrêter aux premières gorges des montagnes; il avoit fait occuper le défilé le plus important par six cents fantassins génois; un nombre supérieur auroit été inutile dans ce passage étroit, et la moindre résistance sembloit suffisante pour y arrêter l'ennemi. Toutefois, le 26 avril, les Génois, de la vue

(1) *Uberti Folletæ Genuens. Hist. L. XII, p. 700.* — *Belcarri Cont. Rer. Gallic. L. X, p. 297.*

de la nombreuse armée française qui alloit les attaquer, furent frappés de terreur ; ils prirent tout à coup honteusement la fuite, sans même avoir tenté de combat ; ils abandonnèrent sans résistance tout le passage des montagnes aux Français, et ils rentrèrent dans Gênes, où ils furent suivis par toute la multitude des habitans de la Polsévéra, qui cherchoit à se mettre à l'abri du pillage avec ses meubles et ses troupeaux (1).

Une égale terreur saisit les habitans de Gênes, à l'arrivée de cette troupe fugitive. L'armée du roi avoit déjà pénétré dans la vallée de la Polsévéra ; les redoutables montagnes, vraies fortifications de Gênes, étoient forcées, et l'enceinte de ses murailles n'inspiroit plus de confiance aux habitans. Chacun s'attendoit déjà au pillage, et ne s'occupoit plus qu'à cacher ce qu'il avoit de plus précieux ; souvent se défiant de sa mauvaise fortune, il croyoit la maison d'un autre plus assurée que la sienne, et il confioit ses richesses à son voisin, non moins tremblant que lui. Cependant les bourgeois faisoient sur leurs toits des provisions de pierres, de dards, et de projectiles, comme si c'étoit leurs maisons qu'il

(1) *Uberti Folietæ*. Lib. XII, p. 701. — *P. Bizarri S. P.* q. *Genuens histor.* L. XVIII, p. 418. — *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 276. — *Fr. Belcarî Comment.* L. X, p. 298. — *Ag. Giusti-anî*. L. VI, f. 265.

s'agissoit de défendre, et non les murs de leur cité. Ces murs étoient abandonnés, et Paul de Novi se voyoit réduit à faire barricader les rues, après avoir logé les fugitifs de la Pologne dans les maisons des nobles absens, et à préparer la résistance dans la ville même, puisqu'il ne pouvoit engager ses concitoyens à défendre vaillamment son enceinte (1).

Néanmoins quelque ordre fut rétabli dans Gênes, avant que les Français pussent arriver jusque devant ses portes. Tarlatino, qui avoit été rappelé du siège de Monaco, n'avoit pu rentrer dans la ville; un corps ennemi lui coupoit le passage par terre, et des vents contraires lui fermoient la voie de la mer; mais son lieutenant, Jacob Corso, fut chargé de défendre le promontoire qui couvre le port : huit mille hommes de milice sortirent avec lui de la ville, le 27 avril, et occupèrent la hauteur de Belvédère, au-dessous du château. Les Français, qui étoient en bataille à Rivarolo, les attaquèrent, et furent repoussés avec assez de perte, jusqu'au moment où Chaumont, ayant pu faire approcher deux pièces de canon, prit de flanc les Génois, et les força à se retirer. Comme ils regagnoient la montagne derrière eux, la garnison qui devoit défendre le nouveau fort de la Lan-

(1) *Uberti Fobiacæ*. Lib. XII, p. 701. — *Ag. Giustiniani*. Lib. VI, f. 263 v.

ferne et son promontoire, craignit de se trouver coupée, et s'enfuit lâchement, sans attendre l'ennemi. La troupe qui venoit de combattre, ne pouvant plus rentrer dans la ville par le Belvédère et la Lanterne, fut obligée de regagner à vau de route les hauteurs, par des chemins escarpés où elle perdit beaucoup de monde (1).

CHAP. CIV.

1507.

— Les Génois, consternés par ce second échec, envoyèrent au roi Stéfano Giustiniani et Battista Rapallo, pour offrir de capituler. Le cardinal d'Amboise leur déclara que Louis étoit résolu à ne les recevoir qu'à discrétion; que cependant il vouloit bien promettre qu'il respecteroit les propriétés privées. Pendant qu'on négocioit, une troupe nombreuse qui voyoit avec douleur la honte que cette capitulation préparoit à sa patrie, descendit par les hauteurs de Castellaccio, vers Belvédère, pour tâcher de reprendre cette redoute; mais après un combat de trois heures, soutenu avec beaucoup de valeur, elle fut obligée de renoncer à son entreprise. Après cette tentative, les magistrats envoyèrent de nouveaux députés à Louis, chargés d'ac-

(1) *Ubertus Polieta Genuens. hist.* Lib. XII, p. 701. — *Petri Bizarri Genuens. hist.* Lib. XVIII, p. 419. — *Fr. Guicciardini.* L. VII, p. 377. — *Fr. Belcarri Comm.* Lib. X, p. 298. — Mémoires du chev. Bayard. T. XV, ch. XXVII, p. 60. — *Agost. Giustiniani.* Lib. VI, f. 263 v.

cepter toutes les conditions qu'il voudroit imposer; tandis que le doge, Paul de Novi, et tous ceux qui avoient pris aux troubles une part trop active, pour espérer d'être pardonnés, se retirèrent à Pise (1).

Le roi- vouloit domter les Gênois, et leur inspirer une crainte durable; mais il ne vouloit pas les ruiner. Lorsque les portes lui furent livrées, il en confia la garde aux hommes d'armes français, et il ne voulut point que les Suisses, qu'il n'auroit pu empêcher de piller, entrassent dans la ville. Lui-même il fixa son entrée au 29 avril (2), et il la fit à cheval, armé de toutes pièces, l'épée nue à la main. Les magistrats, qui étoient sortis au-devant de lui, le reçurent à genoux, le suppliant de pardonner à leur ville une rébellion qui n'étoit point dirigée contre lui. Leurs prières, et celles des femmes et des enfans, qui venoient lui demander grâce, en portant des branches d'olivier à la main, parurent toucher Louis XII; il déclara aux Gênois qu'il leur pardonnoit; mais

(1) *Ubertus Folieta Genuens. hist.* Lib. XII, p. 702. — *P. Bizarri S. P. q. Genuens. hist.* L. XVIII, p. 420. — *Fr. Guicciardini.* L. VII, p. 377.

(2) *Pietro Bizarro.* L. XVIII, p. 420. — *Fr. Belcarus Comm.* L. X, p. 299. — *Fr. Guicciardini.* Lib. VII, p. 378. Mais Jacob Nardi, qui suit toujours le Journal de Buonaccorsi, retarde tous ces événemens de trois semaines, et fixe l'entrée du roi au 17 mai. *Hist. Fior.* T. IV, p. 195. — *Ag. Giustiniani,* Lib. VI, f. 264, dit le 28 avril.

e'étoit du pardon des rois : des échafauds furent dressés dans plusieurs parties de la ville , et un nombre considérable de citoyens y furent pendus , après une instruction sommaire ; un faux ami , à qui Paul de Novi s'étoit confié à Pise pour aller à Rome , le vendit aux Français ; ce doge révééré fut ramené à Gènes pour être livré au supplice ; sa tête fut fixée au bout d'une pique , sur la tour du Prétoire , et ses membres partagés en quatre , furent exposés sur les portes de la ville. La masse des citoyens fut condamnée à une contribution militaire de trois cent mille florins , que le roi réduisit ensuite à deux cent mille. Une forteresse inexpugnable fut élevée à la Lanterne , de manière à commander en même temps l'entrée du port et la ville ; enfin tous les privilèges de Gènes , et son traité avec les rois de France , furent brûlés publiquement. Le roi rendit cependant à la commune un gouvernement municipal , mais comme une concession faite sous son bon plaisir , et non comme un droit , et il y rétablit les nobles dans la moitié des honneurs publics. Cette sentence fut célébrée par tous les courtisans , comme un monument de la clémence du roi , et elle est consignée dans tous les historiens en preuve de son admirable bonté (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII , p. 579. — *P. Bizarro*. L. XVIII ,

Louis XII se trouvoit seul en Italie à la tête d'une armée formidable, tandis que tous les autres potentats étoient désarmés; mais il savoit combien il excitoit ainsi leur jalousie, et surtout celle de Maximilien et des princes d'Allemagne; pour calmer leur crainte il se hâta de licencier ses troupes, et le 14 mai il se rendit à Milan, où il attendit d'apprendre que Ferdinand-le-Catholique, auquel il avoit donné rendez-vous à Savonne, se fût embarqué à Naples.

Ferdinand avoit été accueilli dans le royaume de Naples avec les plus vives espérances; on n'avoit point douté qu'en rétablissant la paix dans les provinces, il ne mît un terme aux désordres et aux extorsions intolérables, sous lesquelles elles gémissaient. Mais Ferdinand étoit pauvre, et de plus il étoit avare: il s'étoit engagé à rendre aux barons angevins, les possessions qui avoient été confisquées par lui et par ses prédécesseurs. Comme depuis elles avoient été données ou rendues à d'autres gentilshommes du parti aragonois, que Ferdinand n'osoit pas dépouiller, il étoit obligé de les racheter; or, il ne les payoit qu'à moitié, il ne les rendoit qu'in-

p. 422. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 194. — *Fr. Belcarri*. L. X, p. 500. — *Paulo Giovo Fita di Alfonso d'Este*, p. 19. — *Muratoro Annali d'Italia*, 1507, T. X, p. 55. — *Agost. Giustiniani*. Lib. VI, c. 264. — *Arnoldi Ferroni*. Lib. IV, p. 66.

complètement, et pour le faire il étoit encore obligé de redoubler toutes les impositions, et d'accabler le peuple par des extorsions inouïes; en sorte qu'il mécontentoit également les deux classes de gentilshommes, et tous les contribuables (1).

• Ferdinand n'avoit pas mieux gagné l'affection de Jules II, son unique voisin, que de ses propres sujets. Il lui avoit demandé une investiture pleine et entière de tout le royaume, en son propre nom, quoique d'après son traité avec la France, l'Abruzze et la Campanie qui avoient été cédées à Louis XII par le traité de Grenade, dussent être considérées comme formant la dot de Germaine de Foix, sa femme. De plus Ferdinand demandoit que le cens annuel que le royaume devoit à l'Église fût réduit pour lui, comme il l'avoit été pour ses derniers prédécesseurs; Jules, au contraire, insistoit sur le paiement entier du tribut, tel qu'il étoit réglé par les premières investitures. Ces points en contestation n'avoient pas encore pu être décidés, lorsque Ferdinand résolut de quitter le royaume de Naples, et de s'en retourner à Barcelonne. Il mit à la voile le 4 juin de sa capitale, et il ne voulut point relâcher à Ostie, encore qu'il

(1) *Fr. Guicciardini*, L. VII, p. 584. — *Jo. Mariana de rebus Hispaniæ*, L. XXIX, cap. 4, p. 262. — *Jacopo Nardi hist. Fior.*, L. IV, p. 195. — *Fr. Belcarrii Comment.* L. X, p. 502.

CHAP. CIV. 1507. sût que le pape l'y attendoit, pour avoir avec lui une entrevue (1).

Ferdinand étoit pressé de revenir en Espagne, par la nécessité de pourvoir au gouvernement du royaume de Castille. Sa fille Jeanne, depuis la mort de Philippe, son mari, étoit absorbée par sa douleur; elle ne sembloit rien comprendre, que ce qui se rapportoit à l'époux qu'elle avoit perdu; sur aucun autre sujet on ne pouvoit obtenir d'elle aucune réponse. Quoique sa conduite parût souvent extraordinaire et que sa douleur semblât excessive, on n'avoit point encore reconnu que sa raison étoit dérangée. Un tel soupçon se présente bien tard à des courtisans, et il est long-temps repoussé malgré l'évidence. Cependant la reine ne vouloit donner aucun ordre, elle ne vouloit signer aucun décret, et l'attachement inébranlable des Castillans à leurs formés légales, jetoit le royaume dans une anarchie absolue. La noblesse de chaque ville étoit divisée par des factions, qui commençoient à se faire justice à elles-mêmes les armes à la main; la nation n'étoit point encore accoutumée à l'horreur des procédures de l'inquisition établie par Isabelle, et Cordoue s'étoit soulevée pour secouer le joug des in-

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. VII, p. 384. — *Jo. Mariana de rebus Hispania*. Lib. XXIX, cap. VIII, p. 269. — *Fr. Belcariz Comment.* Lib. X, p. 302.

quisiteurs (1). Ferdinand étoit rappelé par tous les partis dans un royaume d'où il avoit été expulsé si peu de mois auparavant : sa main seule paroissoit pouvoir mettre un terme à l'anarchie.

Ferdinand ne devoit plus retrouver en Espagne l'aventurier célèbre qu'il y avoit fait conduire prisonnier. La liberté de César Borgia, duc de Valentinois, avoit été refusée par Ferdinand au roi de Navarre, dont il avoit épousé la sœur, au duc de Ferrare qui avoit épousé la sienne, et qui offroit d'être sa caution, aux cardinaux espagnols qui devoient leur élection à Alexandre VI (2). Mais Borgia avoit enfin réussi à s'échapper au moyen d'une échelle de corde, de la forteresse de Médina del Campo, où il étoit enfermé. Il s'étoit réfugié auprès de son beau-frère, Jean d'Albret, roi de Navarre. Celui-ci qui faisoit alors la guerre au comte de Lérin, crut ne pouvoir confier à un meilleur guerrier le commandement de son armée. Cependant César Borgia fut attiré le 10 mars par un parti de cavalerie qui s'enfuit à son approche, dans une embuscade qui lui étoit préparée près de Viane. Un coup de lance le renversa de son cheval, il continua encore à se défendre

(1) *Jo. Mariana de rebus Hisp.* Lib. XXIX, cap. III et V, p. 261-264.

(2) *Idem*, Lib. XXVIII, c. XII, p. 240.

vaillamment à pied, jusqu'à ce qu'il fut accablé par le nombre et massacré. Cet homme que tant de forfaits ont illustré, n'étoit pas aussi sans vertus; vaillant, éloquent, adroit, prodigue de ses bienfaits, sans jamais déranger ses finances; zélé pour la conservation de la justice dans ses états; assez éclairé pour leur avoir donné une administration qui les fit prospérer en peu de temps, il sut se rendre cher à ses sujets comme à ses soldats, tandis qu'il étoit l'horreur et l'effroi des princes ses voisins, et de ceux qui ne lui étoient pas soumis (1).

Ferdinand arriva à Savonne le 28 juin, et il y trouva Louis XII qui l'y avoit attendu; les deux souverains passèrent quatre jours dans des conférences secrètes et très-intimes. Louis XII avoit été le premier rendre visite à Ferdinand sur sa galère; à son tour il le reçut ensuite chez lui à Savonne; et l'Italie ne pouvoit concevoir que ces deux monarques si long-temps ennemis, et si peu délicats sur leur parole, se fiasent alternativement l'un à l'autre. Gonzalve de Cordoue accompagnoit le roi catholique, Ferdinand n'avoit pas voulu le laisser après lui à Naples; et Louis XII, rempli d'admiration pour le général qui lui avoit fait tant de mal, voulut que seul entre les hommes privés, il fût admis

(1) *Jo. Mariana de rebus Hispan.* L. XXIX, c. VI, p. 266.
— *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. IV, p. 199.

à la table où mangeoient les deux rois et la reine. CHAP. CII
 Toute la cour de France témoigna le même 1507.
 respect pour Gonzalve; mais ce fut le dernier
 jour de triomphe de ce grand capitaine : tant
 d'honneurs ne servirent qu'à augmenter la dé-
 fiance de Ferdinand, qui, lui refusant la grande
 maîtrise de Compostelle, cherchant à diminuer
 sa fortune, à rabaisser sa famille, à perdre
 son crédit auprès de ses amis, le retint à Loxa,
 à dix milles de Grenade, dans une sorte d'exil,
 jusqu'au 2 décembre 1515, que Gonzalve mourut
 d'une fièvre double-quarte, dans la soixante-
 troisième année de son âge (1).

Les résolutions arrêtées par les deux rois dans
 leur conférence de Savonne, et qu'on apprit
 ensuite avoir eu principalement pour objet les
 affaires de Venise, et celles de Pise, demeurè-
 rent quelque temps encore enveloppées d'un pro-
 fond secret; tandis que l'entrée de Louis XII en
 Italie avec une puissante armée, que la sou-
 mission de Gênes, que son séjour à Milan, et
 sa conférence à Savonne avec Ferdinand, élon-
 noient tous les peuples et alarmoient toutes

(1) *Pauli Jovii Vita magni Consalvi Cordubensis*. Lib. III, p. 252, usque ad finem, p. 268. — *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 585. — *Jo. Mariana de rebus Hispan.* L. XXIX, c. IX, p. 270. — *P. Bizarri Genuens.* L. XVIII, p. 425. — *Jac. Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 398. — *Fr. Belcarii Comen. Rer. Gallie.* Lib. X, p. 597.

les cours. Le licenciement de l'armée française, et le retour de Louis au-delà des monts, ne calmèrent ces craintes qu'après leur avoir laissé le temps de produire des effets importans. Tant d'états étoient alors dans une situation incertaine; tant de mécontentemens et de jalousies secrètes divisoient les gouvernemens, qu'aucun d'eux ne voyoit sans une extrême terreur un monarque étranger commander en Italie une armée suffisante pour régler seule la destinée de tout le pays.

Jules II surtout, quoiqu'il eût souvent sollicité Louis XII de se joindre à lui contre les Vénitiens, accueilloit à présent contre lui les soupçons les plus injurieux. L'emportement et la défiance se succédoient avec une étrange rapidité dans l'âme de ce pape; et son caractère bouillant et impétueux déceloit plus de foiblesse que de vraie magnanimité. Annibal Bentivoglio avoit tenté de rentrer à Bologne avec six cents fantassins rassemblés dans le Milanez; le pape ne se contenta pas de prendre occasion de cette tentative, pour faire raser par le peuple amenté, le palais des Bentivoglio à Bologne, monument de la plus belle architecture (1), il demanda encore que tous les Bentivoglio lui fussent livrés, ou tout au moins qu'ils fussent chassés de

(1) *Jacopo Nardi*, Lib. IV, p. 191. — *Pauli Jovii Epitome histor.* L. IX, p. 156.

l'état de Milan. Pour forcer le roi à se soumettre à cette indigne condition, il refusa le chapeau de cardinal à l'évêque d'Albi, frère de Chaumont, auquel il l'avoit promis; et en même temps, il adressa un bref à l'empereur, dans lequel il lui annonçoit que le roi de France n'avoit eu d'autre but, en entrant en Italie avec une si puissante armée, que d'élever au saint-siège son favori, le cardinal George d'Amboise, après avoir envahi les états de l'Église; que cette ambition de Louis XII et de son favori ne pouvoit plus se dissimuler au monde; qu'il avoit déjà cherché à dominer le conclave, par la terreur de ses armes, dans les deux élections précédentes; et que son arrière-pensée, de se faire ensuite décerner la couronne de l'Empire, par le pape qu'il auroit créé, et qui seroit absolument à sa dévotion, ne pouvoit pas davantage se révoquer en doute (1).

Maximilien, qui vers cette époque avoit fait un voyage en Flandre, pour demander aux états de ces provinces l'administration et la tutelle de l'héritage de son petit-fils, et qui n'avoit pu l'obtenir, revint à Constance, où il avoit convoqué une diète de l'Empire. Il exposa dans cette assemblée, avec beaucoup de chaleur et d'éloquence, les plaintes du pape, et les projets

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 580. — *Fr. Belcarii Comm. Rer. Gallie*. L. X, p. 500.

des Français; Maximilien étoit très-brave, il avoit de l'élégance dans les manières, et une affectation de chevalerie, qui séduisoit sa cour, et qui l'y faisoit passer pour un grand homme, encore que ses prodigalités et son inconséquence eussent depuis long-temps fait connoître le peu de fond qu'on pouvoit faire sur lui. Il parla aux Allemands de leur gloire militaire, dont les Français vouloient leur enlever la récompense, en usurpant la couronne impériale; des dangers qu'ils avoient bravés, des sacrifices auxquels ils s'étoient joyeusement résignés, pour sauver l'honneur de la nation; de la longue discorde du corps germanique, seule cause de sa foiblesse, et de cette puissance avec laquelle il pourroit dicter des lois à la France, et reconquérir l'Italie, s'il vouloit seulement la déployer. Depuis long-temps aucune diète de l'Empire n'avoit été plus nombreuse, aucune ne manifesta plus d'enthousiasme; chacun paroisoit également empressé à prendre les déterminations les plus vigoureuses. Maximilien avoit demandé qu'on mît sous ses ordres une armée, non-seulement pour prendre la couronne impériale en Italie, mais encore pour recouvrer le Milanez, dont l'investiture en faveur du roi de France étoit annulée, depuis la rupture du mariage de Claude de France avec Charles, qui en étoit la condition. La diète de l'Empire accueillit

avec empressement cette proposition , et parut déterminée à mettre sous les ordres de son chef plus de forces qu'aucun de ses prédécesseurs n'en eût jamais commandé. CHAP. CIV.
1507.

Cependant les princes allemands ne tardèrent pas à être avertis que Louis XII avoit licencié son armée après la réduction de Gènes, en sorte qu'il ne pouvoit avoir des projets plus vastes que ceux qu'il avoit annoncés. D'ailleurs, des agens secrets du roi de France s'étoient adressés à chacun d'eux séparément, et, en protestant que leur maître n'avoit aucune intention ni contre l'Église, ni contre l'Empire, ils avoient réveillé leur antique défiance à l'égard de l'empereur; ils l'avoient représenté comme cherchant, sous de vains prétextes, à disposer de toutes leurs forces, pour les asservir ensuite; et ils avoient secondé ces insinuations par l'argent qu'ils avoient répandu parmi ces princes et leurs avides ministres. La diète, voulant régler les secours qu'elle avoit promis, demanda que l'expédition d'Italie se fit en son nom, que les généraux fussent nommés par elle, que les conquêtes appartenissent à tout le corps germanique. Maximilien refusa ces conditions, et il augmenta ainsi la défiance des Allemands. Il

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 380. — *Jacopo Nardi. hist. Fior.* L. IV, p. 199. — *Fr. Belcarii Comment.* L. X, p. 301.

CHAP. CIV.

1507.

déclara qu'il préféreroit ne recevoir que de moindres secours, et demeurer seul chef de l'entreprise : en conséquence, la diète lui accorda une armée de huit mille chevaux et de vingt-deux mille fantassins, payée pour six mois, à dater du milieu d'octobre, et de plus un subside de 120,000 florins pour l'artillerie et les dépenses extraordinaires; et elle se sépara le 20 août, sans avoir pourvu, mieux qu'aucune des précédentes, à l'exécution d'aussi magnifiques promesses (1).

Maximilien, qui croyoit que tout l'art de régner consistoit à ne laisser jamais personne pénétrer dans ses secrets, assigna trois lieux éloignés, pour le rassemblement de trois armées de l'Empire, afin qu'il fût impossible de prévoir de quel côté il porteroit ses coups. L'une devoit se réunir à Trente, pour menacer le Véronois; l'autre à Besançon, pour menacer la Bourgogne; la troisième dans la Carniole, pour menacer le Friuli (2). Il ne permettoit point aux ministres étrangers de s'arrêter auprès de lui, il les tenoit en relégation, en quelque sorte, dans quelque petite ville, à Bolzano, à Trente, à

(1) *Fr. Guicciardini. L. VII, p. 586. — Fr. Belcarri. L. X, p. 504.*

(2) *Macchiavelli Legazione all. Imperator. Lett. di Bolzano, 17 janv. 1508. T. VI, p. 161.*

Morano, loin de la cour et de l'armée; et par là il leur rendoit impossible de pénétrer ses desseins ou d'apprécier ses forces (1).

CHAP. CIV.

1507.

Avant de se montrer en ennemi à l'Italie, Maximilien négocioit avec la république de Venise. Il lui avoit envoyé trois ambassadeurs, non-seulement pour lui demander le passage au travers de ses états, mais encore pour lui proposer une alliance, dont le résultat auroit été le partage du Milanéz. Afin de faire renoncer les Vénitiens à une fidélité envers Louis XII que ce monarque ne méritoit pas, il leur avoit communiqué le traité de Blois, qui avoit pour objet le partage de tous les états de la république, et il leur représentoit que Louis en pressoit encore l'exécution. D'autre part, Louis XII avoit appris que Maximilien recherchoit une alliance avec les Suisses, et qu'il avoit un fort parti parmi eux. Cette alliance auroit privé le roi de France de la seule bonne infanterie qui servît dans ses armées: aussi cherchoit-il à se réconcilier pleinement avec les Vénitiens, en dissipant tous leurs soupçons, et leur faisoit-il les offres les plus avantageuses, pour les engager à défendre l'Italie de concert avec lui. Pourvu que la république refusât le passage aux Allemands, il lui pro-

(1) *Lettere di Macchiavelli et Franc. Vettori nella Legazione all'Imperator.* T. VII, passim.

mettoit de s'engager à perpétuité à la garantie de ses états de terre ferme (1).

Les Vénitiens sentoient tout le danger de leur position : ils n'avoient aucune confiance dans les promesses de Maximilien ou dans celles de Louis XII ; ils craignoient à toute heure de voir ces deux rivaux se réunir contre eux : mais si, pour empêcher cette coalition , ils embrassoient la cause de l'un ou de l'autre, ils ne craignoient guère moins de se trouver ensuite abandonnés par celui dont ils auroient épousé les intérêts, et de devoir soutenir seuls tout l'effort d'une guerre à laquelle ils n'auroient cependant qu'un intérêt secondaire. Après de longues délibérations, ils résolurent enfin de demeurer attachés au parti de la France, et à l'alliance par laquelle ils garantissoient à Louis XII l'état de Milan, en retour d'une garantie semblable que la France avoit promise pour leurs provinces de terre ferme. Ils signifièrent en conséquence à Maximilien, que, d'après leurs traités, ils ne pouvoient consentir au passage de son armée par leur territoire ; que lors même que l'empereur attaqueroit le Milanéz par une autre frontière, ils se verroient obligés de fournir à la France un certain nombre de troupes pour sa défense ; qu'ils

(1) *Fr. Guicciardini. L. VII, p. 587. — Fr. Belcarii. Comm. Rer. Gallic. L. X, p. 505.*

rempliroient scrupuleusement leur obligation , mais qu'ils ne la dépasseroient en rien , puis- qu'en voulant accomplir leurs devoirs envers leur allié le roi de France , ils désiroient aussi conserver la bonne harmonie et le bon voisinage avec l'Empire et l'empereur. Enfin , ils déclarèrent à Maximilien , que s'il vouloit entrer pacifiquement en Italie , pour recevoir à Rome la couronne d'or , il seroit reçu dans tous leurs états avec tous les honneurs qu'ils étoient empressés de rendre au chef de l'Empire (1).

Quelque soin qu'eussent pris les Vénitiens de ménager Maximilien dans cette réponse , elle le blessa d'autant plus vivement qu'il avoit plus compté sur eux. Jamais cet empereur ne fondoit sur ses propres ressources le succès de ses entreprises ; il attendoit toujours des autres des secours qu'il s'étonnoit de n'en point recevoir. Il avoit commencé des négociations avec les cantons pour lever douze mille Suisses , et la diète helvétique , écoutant peu les réclamations de la France , ne s'étoit point montrée éloignée de lui fournir des soldats : mais l'argent promis par la diète germanique de Constance ne suffisoit point pour faire de pareilles levées , et Maximilien l'avoit déjà dépensé presque en entier à des

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII , p. 387-398. — *Fr. Belcarri Commun. Rer. Gallie*. Lib. X , p. 305. — *Petri Bembi hist. Ven.* L. VII , p. 145.

transports dispendieux d'artillerie. Il avoit encore compté sur les subsides des états d'Italie ; mais il leur avoit adressé des demandes si exorbitantes, qu'il les avoit aliénés. L'évêque de Brixen n'avoit pas demandé moins de cinq cent mille ducats aux Florentins (1). Ce fut le motif qui les engagea, pendant que leur terreur duroit encore, à envoyer Macchiavelli joindre leur ambassadeur François Vettori à Innsbruck, pour se racheter au meilleur prix possible. Mais l'empereur n'ayant voulu entendre à aucun terme raisonnable, ils cherchèrent de leur côté des délais pour éviter de conclure, jusqu'à ce qu'ils vissent quel seroit le résultat de tant de menaces et de préparatifs annoncés avec tant d'emphase à toute l'Europe (2).

Maximilien faisoit aussi demander des sommes non moins exorbitantes à tous les autres états d'Italie, comme prestation due à l'occasion de son couronnement : mais il réclamoit de plus, d'Alfonse, duc de Ferrare et de Modène, la restitution de la dot d'Anne Sforza, première femme de ce duc, dont il prétendoit que l'impératrice Blanche Sforza avoit dû hériter. Déjà Maximilien croyoit pouvoir disposer des sommes immenses qu'il répétoit, comme s'il les avoit

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. VII, p. 598.

(2) *Nicoto Macchiavelli Legazione*. T. VII, p. 156-258.

reçues : cependant de tout cet argent il ne toucha que six mille ducats , dont les Siennois se reconnurent débiteurs envers la chambre impériale (1).

CHAP. CIV.

1506.

Le mois d'octobre étoit arrivé sur ces entreprises , et les troupes décrétées par la diète germanique commençoient à se rassembler ; mais à peine en voyoit-on comparoître quelques bataillons ; tandis que Maximilien se transportoit avec rapidité des frontières de Bourgogne à celles d'Italie , et que faisant marcher les contingens dans toutes les directions , et n'entretenant l'Europe que du mouvement de ses troupes , il laissoit incertain s'il attaqueroit la France , l'état de Milan ou les Vénitiens (2).

Louis XII ne négligea point de se mettre en mesure pour résister à cette attaque. Il obtint du roi catholique la permission de solder 2500 fantassins espagnols ; il envoya des secours au duc de Gueldre , pour occuper l'empereur en Allemagne ; il ôta le château d'Arona , sur le lac Majeur , à la famille Boromei , dont il se défioit , et il y mit garnison ; il envoya Jean-Jacques Trivulzio aux Vénitiens , avec quatre cents lances françaises et quatre mille fantassins , et

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII , p. 399. — *Fr. Belcarii Comm. Rer. Gallic.* Lib. X , p. 306. — *Lettre de Franc. Fettori* , 24 janv. 1507. p. 172.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. VII , p. 400.

CHAP. CIV.

1507.

il augmenta considérablement le nombre de ses troupes dans l'état de Milan. Les Vénitiens, de leur côté, avoient rappelé à leur solde le comte de Pitigliano et Barthélemi d'Alviano : le premier commandoit quatre cents hommes d'armes, du côté de Vérone et de Rovérédo; le second, huit cents, du côté du Friuli. Ces troupes n'empêchèrent pas une incursion rapide de Jean-Baptiste Giustiniani et de Frégosino, émigrés de Gênes, qui, avec mille fantassins allemands, s'étoient flattés de traverser l'état vénitien, et ensuite celui de Parme, pour entrer dans la Ligurie, mais qui furent arrêtés par les Français, au pied des montagnes de Parme. Ils retournèrent sur leurs pas, et les Vénitiens leur permirent de se retirer dans leur patrie : ils leur firent seulement déposer leurs armes en entrant sur le territoire de la république, et ils les leur rendirent à la frontière opposée (1).

1508.

Cette courte expédition n'avoit point été considérée comme un commencement d'hostilités : les Vénitiens, qui n'étoient pas personnellement attaqués, au lieu de l'attribuer à Maximilien, n'avoient voulu y voir que la conséquence de quelque intrigue de Jules II. Ils savoient que ce

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 400. — *Fr. Belcarri*. L. X, p. 506. — *Petri Bembi hist. Venetæ*. L. VII, p. 146. — *Lettera di Francesco Vettori*. Bolzano, 17 janv. 1507. In *Maachiav. Leg.* VII, p. 168.

pontife permettoit dans le même temps un rassemblement d'émigrés génois à Bologne ; qu'il accusoit les Bentivoglio d'avoir voulu le faire empoisonner par un prêtre, et qu'il avoit envoyé le cardinal de Sainte-Croix à Maximilien, pour l'exciter contre les Français (1). Mais Jean Bentivoglio, qui causoit à Jules II une si constante défiance, mourut à Milan au mois de février 1508, à l'âge de soixante-dix ans. Il avoit joui quarante ans, dans sa principauté, d'une prospérité non interrompue, qu'il devoit plus à la fortune qu'à ses talens ou ses vertus, et il ne put point supporter les revers qui vinrent ensuite. Peu après sa mort, Annibal, l'aîné, et Henri, le plus jeune de ses fils, surprirent la porte de San-Mammolo à Bologne, avec l'aide des Pépoli et de quelques autres gentilshommes : mais ils en furent bientôt chassés par le peuple, qui préféroit la domination de l'Église à celle de ses anciens seigneurs ; et le roi de France, irrité de cette attaque intempestive des Bentivoglio, les fit sortir de Lombardie, et donna ordre à M. de Chaumont de défendre Bologne contre quiconque voudroit troubler l'Église dans la possession de cette ville. Le pape, satisfait de la protection que lui offroit Louis XII, fit taire ses ressentimens contre les Français, et ne prit

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 400.

aucune part à la guerre qui alloit commencer (1).

Maximilien étoit arrivé à Trente au commencement de l'année, pour se mettre à la tête de l'expédition si long-temps annoncée. Le 3 février, il se rendit en procession à l'église, précédé par les hérauts d'armes de l'Empire, et portant l'épée nue à la main. Son chancelier Matthieu Langen, évêque de Gurck, monta sur un tribunal élevé, pour annoncer au peuple que Maximilien entroit en Italie à la tête de son armée, et qu'il alloit à Rome prendre la couronne impériale. En effet, l'empereur-élu partit de Trente la nuit suivante, avec quinze cents chevaux et quatre mille fantassins tyroliens, en même temps que le marquis de Brandebourg, avec cinq cents chevaux et deux mille fantassins, s'avançoit par une autre route sur Rovérédo. Mais le marquis de Brandebourg, n'ayant pu entrer dans Rovérédo, retourna immédiatement sur ses pas; et Maximilien, après avoir ravagé le territoire des sept Communes, où des montagnards presque indépendans vivoient sous la protection de Venise, s'éloigna tout à coup des frontières, le quatrième jour, et retourna à Bolzano, sans qu'on pût expliquer la

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 401. — *Fr. Belcarii*. L. XI, p. 507. — *Sansovino Famiglie illustri d'Italia*, f. 187.

bizarrerie de ce mouvement rétrograde (1). CHAP. CIV.

1508.

Du côté du Friuli, quatre cents chevaux et cinq mille fantassins autrichiens, entrèrent dans le territoire de Cadore, dont les habitans étoient tout dévoués aux Vénitiens. Pendant que les Allemands y faisoient le siège de quelques châteaux, Maximilien vint les joindre avec six mille fantassins : il parcourut environ quarante milles de pays dans l'intérieur des frontières vénitiennes, et il y commit de grands ravages ; mais tout à coup il retourna subitement à Innspruck, à la fin de février, pour y mettre en gage toutes ses pierreries ; car l'argent qu'il avoit destiné à lui suffire à toute la campagne étoit déjà épuisé. Lorsqu'il arriva dans cette ville, il y apprit que les Suisses, ne recevant point d'argent de lui, avoient accordé au roi de France la permission de faire des levées dans leur pays ; et déjà, en effet, cinq mille Suisses à la solde de Louis XII, et trois mille à la solde des Vénitiens, étoient entrés en Italie. Maximilien, irrité, courut à Ulm, pour s'adresser à la ligue des villes impériales de Souabe, et l'engager à attaquer les Suisses ; en même temps, il sollicitoit les électeurs de lui continuer, pour six mois encore, le service des troupes d'Empire, car les

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. VII, p. 401. — *Fr. Belcarri*. L. XI, p. 507. — *Lettere di Francesco Fettori, de Trente*, 8 février 1508. In *Macchiavelli Legazione*. T. VII, p. 183.

CHAP. CIV. 1508. six premiers mois qui lui avoient été accordés étoient presque écoulés (1).

Sur ces entrefaites, les Allemands qu'il avoit laissés à Trente étoient rentrés dans la vallée de Cadoro, au nombre de neuf mille hommes environ, et ils y avoient pris plusieurs forteresses; mais ils s'y laissèrent ensuite enfermer par l'Alviano, qui, les prévenant avec sa rapidité ordinaire, occupa les passages par lesquels ils avoient compté se retirer, et fit garder tous les défilés des montagnes par des paysans dévoués aux Vénitiens.

Les Allemands, formant un bataillon carré, au centre duquel ils mirent leurs femmes et leurs bagages, essayèrent le 2 mars de s'ouvrir un passage; le combat fut acharné, et son issue désastreuse. Plus de mille d'entre eux demeurèrent sur le champ de bataille, et le reste fut fait prisonnier. Après cette victoire, l'Alviano attaqua la forteresse de Cadoro, et la reprit; Charles Malatesti, l'un des seigneurs de Rimini, dépouillés par le pape, fut tué dans ce combat (2).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 402. — *Fr. Belcarii Comm. Rer. Gallic.* L. XI, p. 508. — *Lettera di Fr. Vettori, del di 8 febbrajo, di Trento*, p. 184.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 403. — *Fr. Belcarii*. L. XI, p. 508. — *Petri Bembi*. L. VII, p. 143. — *Lettera di Fr. Vettori, d'Inspruch, 22 mars. Presso Macchiavelli Legazioni*. T. VII, p. 206.

L'armée autrichienne s'étant ainsi dissipée, et l'empereur s'étant éloigné, pour chercher de nouveaux secours, Barthélemi d'Alviano entra à son tour dans les états de Maximilien, avec l'intention de le dépouiller de tout ce qu'il possédoit sur le golfe de Venise. En effet, en peu de jours il prit Gorizia, qu'il fortifia, pour servir à l'Italie de barrière contre les Turcs; Trieste, à laquelle il imposa une pesante contribution, pour punir cette ville de la contrebande par laquelle elle s'étoit enrichie; Pordenone, que la république lui accorda en fief, pour récompense; et enfin Fiume, sur les frontières de l'Esclavonie (1).

CHAP. CIV.

1508.

Les Allemands, qui ne mettoient aucun ensemble dans leurs opérations, tentèrent pendant ce temps une attaque du côté de Trente, et du lac de Garda; et ils eurent quelques succès à Calliano. Mais deux mille Grisons, qui se trouvoient dans leur armée, s'en étant retirés, parce qu'ils étoient mal payés, le reste fut également obligé de s'éloigner. Les deux armées, vénitienne et autrichienne, séparées par la muraille qui coupe la vallée de l'Adige, entre Piétra et Calliano, se contentèrent pendant

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VII, p. 404. — Fr. Belcarii. L. XI, p. 508. — Petri Bembi. L. VII, p. 150 - 152. — Lett. di Fr. Vettori, di Trento, 30 maii, p. 224.*

CHAP. CIV.

1508.

quelque temps de s'observer, en se livrant seulement de légères escarmouches; ensuite l'une se retira à Rovérédo, et l'autre à Trente; et la dernière acheva de se dissiper. Jamais Maximilien n'avoit pu rassembler en même temps dans son armée plus de quatre mille hommes de troupes de l'Empire; quand un contingent arrivoit pour commencer son service, l'autre avoit déjà achevé ses six mois, et se retiroit. La diète, convoquée à Ulm, avoit été ajournée; Maximilien, au lieu de revenir à son armée, avoit passé à Cologne; pendant quelques semaines, on ne sut pas même où il étoit, et dans son dépit, en effet, il se seroit volontiers caché à tous les yeux. Si les Français, qui avoient joint à Rovérédo l'armée vénitienne, avoient voulu attaquer Trente, ils auroient pu facilement pousser loin leurs conquêtes; mais Trivulzio déclara qu'il avoit reçu du roi l'ordre de défendre les passages d'Italie, et non d'attaquer l'Allemagne (1).

Enfin le prêtre Lucas Renaldi, nommé communément Pré Luca, l'homme de confiance de Maximilien, vint à Venise, pour faire quelques ouvertures de pacification. Il offrit aux Vénitiens une trêve de trois mois, que ceux-ci refu-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 404. — *Fr. Belcarü Comm. Her. Gall.* L. XI, p. 509. — *Lett. di Fr. Vettori, di Trento*, du 16 avril et 30 mai. *Macchiavelli*. *Legaz.* VII, p. 218-252.

sèrent hautement, lorsqu'ils surent que l'empereur ne vouloit pas y comprendre la France. La situation des affaires de Maximilien étoit trop mauvaise pour qu'il pût insister sur cette prétention ; il consentit à une trêve de trois ans pour l'Italie. A son tour Louis XII s'y refusa, parce qu'il vouloit y faire comprendre le duc de Gueldre. Le sénat de Venise n'avoit aucune alliance avec ce duc ; il regardoit sa querelle comme absolument étrangère à la politique d'Italie, et à une guerre qui s'étoit faite uniquement sur les frontières italiennes. Après avoir pressé les ambassadeurs de France d'accepter la trêve telle qu'elle étoit offerte, il l'accepta enfin lui-même simplement, et sans attendre même la réponse de Louis XII, auquel on avoit envoyé un courrier. Cette trêve fut publiée le 7 juin dans les deux camps ; elle devoit être commune à tous les alliés, qui, d'une ou d'autre part, seroient nommés dans les trois mois, et ne comprendre que l'Italie. Maximilien nomma immédiatement le pape, les rois d'Espagne, d'Angleterre, de Hongrie, et tous les états de l'Empire ; les Vénitiens nommèrent les rois de France et d'Espagne, et tous les états italiens en alliance avec eux. Toutes les conquêtes faites pendant la guerre devoient être conservées par ceux qui les avoient acquises ; et l'une et l'autre puissance se réservoir le droit d'élever dans l'enceinte de

ses frontières toutes les fortifications qu'elle jugeroit convenables (1).

Une guerre, qui avoit paru menacer l'Italie entière d'une nouvelle invasion des ultramontains, étoit ainsi terminée en peu de mois; mais elle laissoit après elle beaucoup de germes de mécontentement. Maximilien étoit profondément humilié d'avoir annoncé de si grandes choses, d'en avoir opéré de si petites, et d'avoir en deux mois perdu tous les ports de mer qu'il possédoit sur le golfe Adriatique, ports si précieux pour le commerce de ses états. Les Vénitiens avoient fait l'épreuve de la jalousie des Français, et ils étoient irrités de l'abandon de Trivulzio, qui n'avoit pas voulu les aider à poursuivre leurs conquêtes. Louis XII enfin affectoit d'être vivement blessé de ce que les Vénitiens avoient signé la trêve contre son avis, et sans attendre même sa dernière réponse.

Cependant personne n'avoit moins que Louis XII occasion de se plaindre. Non-seulement les Vénitiens avoient usé de leurs droits en consultant leur intérêt plutôt que le sien, et en refusant de continuer une guerre sans but, pour faire une diversion en faveur du duc de

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 405. — *Fr. Belcarii*. L. XI, p. 309. — *Petri Bembi*. L. VII, p. 153. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 200. — *Lett. de Fr. Vettori*, Trento, 8 juin 1508; et de *Macchiavelli*, Bologne, 15 juin, p. 257-257.

Gueldre, qui leur étoit étranger; ils étoient assez au fait de la conduite perfide du roi de France, pour ne pas se croire obligés à beaucoup d'égards pour ses recommandations.

CHAP. CIV.

1508.

Louis XII étoit lié par plusieurs traités avec les Vénitiens, lorsqu'il avoit conclu avec Maxilien le traité de Blois, par lequel l'empereur et lui arrêtoient le partage des états de cette république; il n'avoit aucun sujet légitime de plainte contre elle. De nouveau, il s'étoit lié à elle par des négociations plus intimes, dans le temps même où l'année précédente il avoit eu avec Ferdinand-le-Catholique les conférences de Savonne; et il avoit cherché à intéresser au même partage ce second potentat. Au milieu des négociations les plus amicales, dans le sein des alliances les plus intimes, Louis XII ne cessoit d'aiguiser le glaive dont il frappa la république au moment de la ligue de Cambrai. Aucun autre motif ne sauroit être donné à cette conduite perfide, si ce n'est que les gouvernemens absolus regardent toujours les républiques comme en dehors du droit des gens, et cherchent sans cesse une occasion de les détruire.

En effet, dans le même temps, la conduite de Louis XII envers la seconde, en puissance, des républiques d'Italie, n'étoit guère moins fautive ou moins injuste. Malgré son alliance avec les Florentins, malgré le zèle que cet état avoit tou-

CHAP. CIV.

1508.

jours montré pour le parti français, il retardoit la conquête de Pise, que les Florentins étoient sur le point d'effectuer; il traversoit toutes leurs opérations militaires, et il mettoit enfin ouvertement à prix son consentement à la réduction d'une ville qu'il regardoit lui-même comme révoltée, et qu'il s'étoit engagé plusieurs fois à faire rentrer dans l'obéissance.

1507.

C'étoit dès la conférence de l'année précédente avec le roi Ferdinand, que Louis XII avoit commencé à faire de la soumission de Pise un objet de spéculation financière. Les Pisans, affoiblis par une aussi longue guerre, ne pouvoient plus recevoir de secours de Gênes, depuis l'échec éprouvé par cette ville, et n'en recevoient que très-peu, et en cachette, de Lucques et de Sienne. Ils sentoient approcher leur dernière heure : les paysans réfugiés dans la ville, et qui faisoient alors plus de la moitié de sa population, commençoient à languir après le moment où ils pourroient retourner à leurs champs, et leur obstination n'étoit plus la même. Pise seroit probablement tombée, dès l'année 1507, au pouvoir des Florentins, si les deux puissans monarques, qui dictoient alors alternativement des lois à l'Italie, n'avoient voulu se faire payer un événement qui ne devoit pas dépendre d'eux. Le roi d'Aragon déclara aux ambassadeurs florentins, qui lui furent envoyés pour le compli-

menter, que Louis XII s'en étoit remis à lui des affaires de Pise, et qu'il prendroit cette ville sous sa protection, et n'en permettroit point la conquête, si la république ne promettoit pas aux deux rois une compensation honnête pour leur consentement. Louis XII confirma ce discours, et ils convinrent enfin de demander chacun cinquante mille ducats. A ce prix, ils promettoient d'envoyer dans Pise une garnison que les Pisans auroient reçue sans défiance, et au bout de huit mois elle auroit ouvert la ville aux Florentins. Cette proposition ne fut pas acceptée, mais elle empêcha les Florentins de faire ravager au printemps le territoire de Pise (1).

Après le départ des deux rois, les Florentins recommencèrent leurs expéditions dans la plaine pisane; ce fut même le premier exploit de la milice qu'ils avoient enrégimentée sur la proposition de Macchiavel, selon les principes qu'il a exposés dans son *Traité de l'Art de la guerre*. La loi qu'il avoit rédigée lui-même sur l'*Ordonnance Florentine*, fut approuvée au grand conseil le 6 décembre 1506. Un corps de dix mille paysans fut choisi dans tout le territoire de la république, revêtu pour la première fois de

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior. Lib. IV, p. 195.* — *Scipione Ammirato. L. XXVIII, p. 283.* — *Jacopo Arrosti Chroniche di Pisa, in Archivio Pisano, f. 250.* — *Fr. Guicciardini. L. VII, p. 388.*

CHAP. CIV.

1507.

l'uniforme florentin, l'habit blanc, les hauts-de-chausses mi-partis blancs et rouges; armé comme les troupes suisses et allemandes, et exercé comme elles tous les jours de fête. Cette milice, qu'on nomma l'Ordonnance, coûta beaucoup moins à la république que n'avoient fait les troupes étrangères, et montra beaucoup plus de discipline et de confiance en ses officiers (1).

1508.

Aussitôt que Louis XII fut délivré de l'inquiétude que l'attaque de Maximilien lui avoit causée, il envoya aux Florentins Michel Rizio, pour leur reprocher leurs négociations avec cet empereur. Ils avoient montré, disoit-il, de l'empressement à payer un tribut à la chambre impériale, lorsque leur argent devoit être employé contre le roi de France ou ses alliés. Ils avoient envoyé dans ce but leurs députés jusqu'en Allemagne, et en même temps, par leur imprudente attaque contre Pise, ils avoient couru risque d'allumer une guerre dans le centre de l'Italie, et de faire ainsi une diversion dangereuse aux armes du roi (2).

Les Florentins comprirent ce que vouloit dire un pareil message, et ces plaintes qui n'avoient aucun fondement. Pise étoit aux abois; le parti

(1) *Macchiavelli Opere*. T. IV, p. 351, 356. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 200. — *Scipione Ammirato*. Lib. XXVIII, p. 284.

(2) *Fr. Guicciardini*. Lib. VII, p. 407.

des campagnards, qui désiroient la paix, devenoit tous les jours plus nombreux; les nobles et les citadins, qui avoient défendu l'indépendance de leur patrie avec une constance inébranlable, éclairés désormais par le fer ennemi, ruinés, vieillards, découragés, n'opposoient plus la même résistance. Le moment approchoit où Pise devoit d'elle-même se rendre aux Florentins; mais Louis XII vouloit profiter de la détresse de cette ville, pour leur vendre sa soumission; et il leur cherchoit une querelle sans fondement, pour mettre ensuite à plus haut prix sa condescendance. La seigneurie répondoit cependant que dans son traité avec le roi de France, elle avoit réservé expressément les droits de l'Empire; que Louis XII avoit lui-même si bien reconnu ces droits, qu'il ne s'étoit nullement engagé à protéger Florence contre Maximilien; qu'il avoit donc été nécessaire de chercher à régler la prestation légitime due par la république à l'empereur, lorsqu'il recevoit la couronne impériale; que néanmoins leurs ambassadeurs avoient évité de rien conclure avec Maximilien; qu'ils ne lui avoient point donné d'argent, et que sur toute chose, ils n'auroient jamais signé avec lui une convention qui pût être préjudiciable à la France; que, quant à leur expédition contre Pise, elle pouvoit d'autant moins alarmer leurs voisins, qu'elle s'étoit faite sans artillerie, et

GRAF. CIV.
1508.

s'étoit bornée au ravage des récoltes ; que dans leur traité avec la France , en 1502 , ils s'étoient expressément réservé le droit de poursuivre la guerre contre Pise , et qu'ils avoient d'ailleurs peine à comprendre pourquoi le roi voudroit plus particulièrement s'intéresser à cette ville , depuis qu'elle avoit fourni aux Génois des secours contre lui , tandis qu'il se détacheroit des Florentins , qui lui avoient toujours été fidèles (1).

Ces reproches furent bientôt suivis de propositions , ainsi que les Florentins y étoient attendus. Michel Ruffo leur offrit de les mettre en possession de Pise , moyennant un prix convenu ; mais Ferdinand-le-Catholique persistoit à vouloir intervenir dans ce marché , et y trouver son profit. Il envoya dans ce but un ambassadeur en Toscane , qui passa d'abord à Pise , pour exhorter les Pisans à se défendre , et leur faire espérer les secours de son roi. Cet ambassadeur se rendit ensuite à Florence , et commença à traiter avec la seigneurie , concurrentement avec l'ambassadeur français. Ainsi cette longue guerre , que les armes des Toscans suffisoient pour terminer , devenoit l'objet de négociations entre la France et l'Espagne. Bientôt ces

(1) *Fr. Gucciardini*. Lib. VII, p. 307. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 201. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 285. — *Fr. Belcaril Comment. Rer. Gallic.* Lib. XI, p. 510.

négociations, au lieu de se continuer en Toscane, se portèrent à Paris; et les peuples d'Italie eurent une nouvelle occasion de s'apercevoir que leur destinée ne dépendoit plus d'eux, puisqu'ils leurs propres querelles, soutenues avec leurs seules armes, et par leurs seules ressources, devoient être décidées par des étrangers (1).

Cependant comme la détresse des Pisans augmentoit, les rois de France et d'Espagne, dans la crainte de perdre l'objet de leur trafic, jetèrent plus ouvertement le masque. Les Florentins avoient pris à leur solde, le 25 août, Bardella, corsaire de Porto Vénéré, qui moyennant six cents florins par mois, s'engageoit à fermer l'embouchure de l'Arno, avec trois petits vaisseaux (2). Ceux-ci, firent si bien leur devoir que Chaumont, gouverneur du Milanez, écrivit en France d'y porter remède, autrement Pise tomberoit d'elle-même entre les mains des Florentins. Le roi lui donna aussitôt l'ordre d'y faire passer Jean-Jacques Trivulzio avec trois cents lances, afin d'être sûr que la ville ne se rendit pas avant que la France se fût fait payer son consentement (3). Les Florentins, confondus

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VII, p. 408.

(2) *Jacopo Nardi*. Lib. IV, p. 201. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 285.

(3) *Fr. Guicciardini*. Lib. VIII, p. 417. — *Jac. Nardi*. L. IV,

CHAP. CIV.

1508.

de ce que Louis XII, sans égard à la teneur expresse des traités, envoyoit des secours contre eux, ses alliés, à ceux mêmes qui s'étoient tout récemment montrés ses ennemis aussi-bien que les leurs, se résignèrent enfin à racheter leurs propres conquêtes des mains de ceux qui s'arrogéient le droit de les vendre. Ils offrirent cent mille ducats à partager entre les deux cours, pourvu que l'une et l'autre s'engageât à ne pas traverser leur entreprise. Louis XII ne voulut pas vendre son consentement, à moins de cent mille ducats pour sa seule part, et toutefois il insistoit aussi pour que Ferdinand eût de son côté une somme d'argent. Enfin les Florentins promirent cent mille ducats au roi très-chrétien, et cinquante mille au roi catholique, et pour que le dernier ne fût pas jaloux de la différence qu'on mettoit entre eux, ils firent de cette différence l'objet d'un traité secret, par lequel ils se reconnurent débiteurs de ces seconds cinquante mille ducats, sous un faux prétexte. Cette convention fut signée le 13 mars 1509; et comme dans ce moment même toutes les grandes puissances d'Italie étoient occupées par des intérêts bien plus graves, à l'occasion de la ligue de Cambray, elles laissèrent aux

1509.

Florentins la liberté de suivre leur guerre contre Pise (1).

CHAP. CIV.

1509.

Dès le mois de novembre 1508, Bardella avoit été rappelé du service florentin par un ordre exprès de la seigneurie de Gènes. Louis XII avoit fait donner cet ordre, pour procurer un court répit aux Pisans, jusqu'à ce que sa négociation fût terminée; mais dès qu'il eut rendu son consentement, Bardella rentra au service de la république florentine, et sa foible escorte suffit pour fermer l'embouchure de l'Arno. Les Lucquois de leur côté n'avoient cessé de donner aux Pisans des secours d'armes, et surtout de vivres. Le commissaire de la république à l'armée florentine, reçut de la seigneurie l'ordre d'en tirer vengeance. Il entra sur le territoire lucquois et y porta partout le ravage; cette expédition coûta à la république de Lucques plus de dix mille florins (2); elle lui fit sentir sa foiblesse, et le danger de provoquer plus long-temps le ressentiment de ses puissans voisins, et elle la détermina à rechercher enfin de bonne foi l'alliance de Florence. Le traité entre les deux républiques fut signé le 11 janvier

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIII, p. 417. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 205. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 286. — *Giov. Cambi hist. Fior.* T. XXI, p. 225.

(2) *Jacopo Nardi*. Lib. IV, p. 205. — *Scipione Ammirato* L. XXVIII, p. 285.

1509. Les Lucquois prirent l'engagement d'interdire aux Pisans toute communication avec leur territoire, et de veiller eux-mêmes à ce que leurs paysans, qui avoient beaucoup de partialité pour Pise, ne portassent aucun secours à cette ville. Si cette guerre devoit se prolonger, le traité entre Florence et Lucques ne devoit avoir de vigueur que pour trois ans; mais si Pise étoit prise dans l'année, l'alliance entre les Florentins et les Lucquois devoit être censée renouvelée pour douze années (1).

Au mois de février les Génois essayèrent encore d'envoyer à Pise un convoi de grains suffisant pour nourrir la population de cette ville malheureuse jusqu'à la prochaine récolte; un grand vaisseau, quatre gallions, quinze brigantins, et trente barques, vinrent se présenter à l'embouchure de l'Arno; mais cette petite flotille la trouva fermée aussi-bien que les bouches du Serchio et du Fiume-Morto. Trois camps retranchés avoient été établis par les Florentins à San-Piéro in Grado, à Bocca di Serchio, et à Mezzana; un pont sur l'Arno, et des palissades dans les autres rivières, avec des bastions garnis d'artillerie, coupoient absolument le passage. Le corsaire Bardella dou-

(1) *Jacopo Nardi*. Lib. IV, p. 205. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 286. — *Giov. Cambi*. T. XXI, p. 222. — *F. Guicciardini*. L. VIII, p. 417.

noit la chasse aux plus petits bateaux qui tentoient de s'approcher du rivage : trois des brigantins Génois chargés de blé furent pris ; les autres s'en retournèrent à Lérici, bien convaincus qu'on ne pouvoit plus rien tenter pour secourir les Pisans (1).

Les magistrats de Pise et ceux qui n'avoient jamais été ébranlés dans la détermination de défendre jusqu'à la mort l'indépendance de leur patrie, ne savoient plus comment résister aux clamours du peuple et surtout des paysans, qui périssoient de faim, et qui demandoient à traiter. Ils se virent obligés, pour les satisfaire, de s'adresser au mois de mars au seigneur de Piombino, et de solliciter sa médiation. Jacques d'Appiano, seigneur de Piombino, invita en effet les Florentins à lui envoyer des négociateurs ; et Macchiavelli, qui étoit déjà en mission auprès de l'armée, se rendit à Piombino le 14 mars, pour y rencontrer les députés Pisans ; mais il put bientôt s'apercevoir que ceux-ci ne vouloient que gagner du temps, et qu'ils n'avoient aucune intention de conclure. Ils avoient demandé des sûretés pour le maintien de l'amnistie absolue que leur promettoit Flo-

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 204. — *Scipione Ammirato.* L. XXVIII, p. 287. — *Fr. Guicciardini.* L. VIII, p. 417. — *Nicolo Macchiavelli commissioné al campo contra Pisa.* T. VII, p. 240.

rence, et quand Macchiavel les pressa de s'expliquer, ils déclarèrent qu'ils n'en connoissoient point d'autres, que de garder eux-mêmes leur ville, en abandonnant aux Florentins tout ce qui étoit en dehors des murs. A cette demande la conférence fut rompue, et Macchiavel retourna au camp pour presser les attaques (1).

L'on manquoit complètement à Pise, de vin, d'huile, de vinaigre et de sel; le blé y vendoit deux écus d'or le boisseau, ou envi on soixante francs le quintal. Il ne restoit plus de cuir pour faire les souliers, et les soldats aussi-bien que les citoyens étoient sans chaussure (2). L'heure de Pise étoit enfin venue. Après une guerre soutenue pendant quatorze ans et sept mois, avec un courage admirable, avec une constance, avec une résignation qu'aucun autre peuple n'a peut-être égalées, il falloit céder à la nécessité. Les détails de cette longue lutte ne nous ont été transmis que par les ennemis des Pisans; aucune chronique contemporaine de cette ville n'a été écrite ou ne s'est conservée; aucun historien ne nous a laissé un tableau des efforts

(1) *Commissione data al Macchiavelli, 10 marzo, e lettera sua dà Piombino, 15 marzo.* T. VII, p. 246-249. — *Scipione Ammirato.* L. XXVIII, p. 288. — *Giov. Cambi.* T. XXI, p. 229.

(2) *Scipione Ammirato.* L. XXVIII, p. 286. — *Giov. Cambi.* p. 225.

rières, des délibérations des conseils, des sacrifices des citoyens. A peine nous a-t-on conservé le nom de trois ou quatre Pisans, à une époque où tant d'hommes méritèrent par leur dévouement, par leur bravoure, par leur éloquence, par l'habileté de leurs négociations, une illustration éternelle : et cependant, au travers des préventions ennemies de ceux qui nous ont transmis seuls la mémoire de ces événements, on démêle une grandeur, un héroïsme, dont aucune autre ville d'Italie n'avoient présenté d'exemples.

Tarlatino, qui avoit commandé la garnison de Pise avec tant de bravoure, ayant fait demander, le 20 mars, des sauf-conduits au camp florentin, quatre députés des Pisans se rendirent auprès des trois commissaires de la république, et les requièrent de leur donner des passe-ports pour douze ambassadeurs, que leur patrie se déterminoit enfin à envoyer à Florence, afin de traiter de sa capitulation. Ces députés ne laissèrent point de doutes sur la sincérité de leurs intentions ; et les trois commissaires, Antoine Filicaia, Alamanno Salviati, et Nicolas Capponi, qui par leur activité infatigable avoient réduit Pise à cette extrême détresse, furent aussi les premiers à montrer aux Pisans que cette ardeur pour le succès pouvoit s'accorder avec l'humanité, avec la générosité les plus

CHAP. CIV
1509.

nobles. Les négociations, conduites tout à tout dans le camp et à Florence, durèrent dix-huit jours, pendant lesquels les Pisans, sous mille prétextes, visitoient le camp florentin, afin d'obtenir des alimens de l'hospitalité des soldats, et de les rapporter à leurs familles (1).

Enfin le traité signé à Florence, le 4 juin, et ratifié à Pise par tout le peuple, le 7 juin, fut mis à exécution dès le lendemain. L'armée florentine entra dans Pise le 8 juin 1509, et rendit l'abondance aux assiégés exténués. Non-seulement toutes les offenses furent pardonnées, et tous les biens fonds furent rendus aux Pisans; la seigneurie leur-même rendit à chaque citoyen, les rentes, les fruits, et le prix des fermes de l'année qui avoient été perçus sur le territoire pisan. L'historien Jacob Nardi, qui fut lui-même chargé de régler ces comptes, assure que la seigneurie florentine le fit avec tant de libéralité, qu'elle sembloit bien plutôt recevoir que donner la loi (2). A tous autres égards la capitulation fut également libérale; elle confirma tous les anciens privilèges, toutes les

(1) *Lettere de' commissari generali del dì 20 maggio 1509, al 6 giugno. In Macchiavelli Legazioni. T. VII, p. 267.-288.*

(2) *Jacopo Nardi. L. IV, p. 207, 208. — Scip. Ammirato. Lib. XXVIII, p. 288. — Giov. Cambi T. XXI, p. 251. — Fr. Belcarri. L. XI, p. 323. — Jac. Arrosti Chron. t. 255. — Fr. Guicciardini. L. VIII, p. 457.*

magistratures indépendantes de la communauté de Pise; elle rendit aux Pisans les franchises de commerce et de manufactures dont ils avoient été privés; elle leur ouvrit un appel pour les causes criminelles, par-devant les mêmes tribunaux qui jugeoient les Florentins, et elle allégea autant qu'une capitulation pouvoit le faire, la douleur de perdre leur indépendance (1).

Malgré ni l'orgueil des Pisans, ni leur patriotisme ne pouvoient se résigner à l'esclavage. Tous ceux qui par leur nom jouissoient dans l'étranger de quelque considération, qui par leur fortune pouvoient conserver quelque indépendance, ou qui par leurs talens militaires et leur bravoure pouvoient acquérir la richesse qui leur manquoit encore, quittèrent une patrie dévouée à la servitude. Les Torti, les Alliati, et un grand nombre d'autres réfugiés passèrent à Palerme, où l'on retrouva dès lors presque tous les noms de la noblesse pisane; les Buzzacarini, branche de la maison Sisoni, passèrent à Lucques, avec plusieurs de leurs concitoyens; d'autres cherchèrent un asile en Sardaigne; enfin un plus grand nombre encore alla joindre l'armée française, qui venoit d'envahir le territoire vénitien. Déjà Riniéri de

(1) *Capitolazione per la resa della città di Pisa, sotto al dominio della Rep. Fiorentina. Presso Flaminio del Borgo Raccolta di diplomi Pisani, 4^{to}. 1765, pag. 406-428.*

la Sassetta et Pierre Gambacorti, avoient rassemblé cent cinquante fantassins pisans en Lombardie (1). Une foule d'autres, et parmi eux une branche des Sismondi, se rangèrent sous les mêmes drapeaux. Renouant avec les capitaines français les liens d'hospitalité qu'ils avoient cherché avec tant de soin à établir dès le passage de Charles VIII, et qui avoient à plusieurs reprises déjoué les négociations du cabinet; et sauvé Pise par les armées mêmes qui l'assiégeoient; ils se firent une patrie du camp français; ils remplacèrent la liberté civile par l'indépendance des armées; ils trouvèrent dans la gloire quelque consolation de leur exil, et sans avoir un domicile assuré, ils continuèrent à se sentir chez eux dans toute l'Italie, jusqu'à l'époque où les armées françaises en furent chassées, et où ces familles proscrites vinrent chercher dans les provinces méridionales de France, une image du beau climat de la Toscane auquel elles avoient renoncé (2).

(1) *Lettera di N. Capponi et Alani. Salviali, ex castris apud Mezzanam, die 1 junii 1509. Macchiavelli, T. VII, p. 276.*

(2) C'est un monument très-remarquable de l'horreur qu'inspiroit aux Pisans ce joug étranger, et de l'émigration qui suivit son établissement, que le registre ouvert en 1566, d'après les ordres du grand-duc Cosme I^{er}, pour y inscrire tous les individus restés à Pise, qui pourroient prouver que leurs ancêtres participoient, avant 1494, aux honneurs et aux magistratures de la ville. Il comprend tous les mâles de chaque famille, même

CHAPITRE CV.

Ligue de Cambrai, bataille de Vaila ou d'Aignadel, conquête de tout l'état de terre ferme des Vénitiens.

1508, 1509.

LA ligue conclue à Cambrai, entre les grandes puissances de l'Europe, pour attaquer et dépouiller les Vénitiens, fut, depuis les croisades, la première entreprise suivie de concert dans un but commun, par tous les états civilisés. Pour la première fois, les maîtres des nations convinrent de partager entre eux un état indépendant; pour la première fois, ils firent revivre, à l'aide d'une érudition pédantesque, des prétentions surannées; pour la première fois enfin, ils réclamèrent les droits imprescriptibles de leur légitimité. Les croisades avoient montré un accord européen, fondé sur le zèle religieux

CHAP. CV.

1508.

les prêtres, qui ne pouvoient cependant ni laisser de descendants, ni exercer de magistratures; il s'étend jusqu'aux professions les plus basses, et néanmoins il ne renferme que sept cent vingt-sept noms; tellement l'émigration, dans le cours d'un demi-siècle, avoit réduit la population d'une ville capable de tenir tête à toute la Toscane, ville dont la longue et valeureuse résistance avoit occupé toute l'Europe. Il est imprimé dans les *Diplomi Pisani di Flaminio del Borgo*, 4^{to}. 1765, p. 455.

et l'enthousiasme : on vit , dans la ligue de Cambrai, un nouvel accord européen ; mais il n'avoit d'autre principe que l'intérêt personnel et momentané des forts qui dépouilloient le foible, d'autre sanction que les prétentions long-temps abandonnées de ceux qui regardent leurs titres comme impérissables. C'est cependant à cet événement qu'on peut assigner l'origine du droit public qui, depuis trois siècles et jusqu'à nos jours, a gouverné l'Europe. Il commença par la plus criante injustice ; et la science diplomatique, qu'on vit naître en quelque sorte avec le seizième siècle, servit dès lors, le plus souvent, à donner des prétextes à la rapacité et à la mauvaise foi.

Ce n'est point là l'idée qu'on aime à se former du droit public ou international : la société humaine auroit besoin d'une autre garantie ; elle auroit besoin d'une législation qui régît les nations dans leurs rapports entre elles, comme le droit civil régît les citoyens dans une même nation. Nos desirs nous persuadent aisément que ce que nous souhaitons a existé. Toutes les fois que nous éprouvons de grands abus de pouvoir, nous comparons avec envie le temps présent où triomphe l'injustice, à ce passé que nous peint l'imagination, où l'on n'avoit recours à la guerre que pour mettre à exécution des droits déjà établis par les traités, et où la

conquête elle-même ne donnoit point de pré-
tention à la possession, si elle n'étoit sanc-
tionnée par des titres légitimes. Mais nous cher-
cherions vainement dans l'histoire cette époque
où la justice remplaçoit la force, et où la puis-
sance des traités ou des droits imprescriptibles
enchaînoit la violence elle-même.

Trois bases absolument différentes sont don-
nées au droit public; leurs principes sont direc-
tement contradictoires, et jusqu'à ce que le
choix entre ces principes ait été fixé de concert
par toutes les nations, chaque souverain trou-
vera toujours moyen d'accommoder sa cause à
l'un ou à l'autre système, et il sera toujours
aussi impossible qu'il l'a été jusqu'ici de s'en-
tendre sur aucun fait ou sur aucune consé-
quence. Ces trois bases sont la légitimité im-
prescriptible, le droit des traités, et les conve-
nances nationales. Pour la première fois, à
l'occasion de la ligue de Cambrai, ces trois
principes furent mis en opposition. L'empereur et le roi de France annoncèrent qu'ils pre-
noient les armes pour reconvrer leurs droits
imprescriptibles, l'un sur les terres d'empire de
la Vénétie, l'autre sur le duché de Milan. Les
Vénitiens, en se défendant, invoquèrent le
droit public des traités qui leur garantissoient
toutes leurs possessions de terre ferme. Le
pape, après avoir recouvré lui-même ce qu'il

prétendoit être ses droits imprescriptibles, ne fit plus valoir, dans la seconde année de la guerre, que les convenances nationales, l'indépendance de l'Italie, d'où il vouloit chasser les barbares; la souveraineté d'un peuple sur son propre territoire, et l'avantage d'une nation, qui ne peut être enchaînée ni par le contrat primitif et peut-être fabuleux de ses ancêtres avec leurs souverains, ni par les traités que la force lui a imposés.

Chacun de ces systèmes de politique est en lui-même défectueux, et dans son application il est soumis à de grandes difficultés : mais combien ne le deviennent-ils pas davantage lorsqu'on les confond l'un avec l'autre ; lorsque, après avoir réclamé pour soi-même des droits imprescriptibles, on veut limiter ceux des autres par les traités, ou les expliquer par l'intérêt des peuples. Cependant aucune puissance ne s'en est jamais tenue à l'une ou à l'autre de ces bases ruineuses, et n'a avoué toutes les conséquences qui découloient du premier principe : aussi la science du droit public n'a-t-elle été presque jamais qu'une vaine étude de sophismes ; avec son aide, on a éveillé les passions des peuples, pour leur faire seconder l'ambition de leurs gouvernemens, et l'on a dissimulé aux yeux des premiers l'injustice des droits prétendus par les seconds.

Louis XII, lorsqu'il avoit voulu enlever le duché de Milan à Ludovic Sforza, avoit lui-même sollicité l'assistance des Vénitiens; et pour les en récompenser, il leur avoit par avance assigné en partage Crémone et la Ghiara d'Adda, qui leur étoient en effet demeurés lorsque les Français s'étoient emparés du Milanez. Cependant Louis XII, reconnu désormais comme successeur légitime de Valentine Visconti, regrettoit des provinces qu'il prétendoit inaliénables, et croyoit conserver des droits imprescriptibles sur les possessions que lui-même avoit cédées. Bien plus, les Visconti, dont il avoit recueilli l'héritage, avoient eux-mêmes, dans leurs guerres avec les Vénitiens, perdu Brescia et Bergame, qu'auparavant ils regardoient comme faisant partie du duché de Milan; et encore que ces villes, avec leurs provinces, fussent incorporées à la république de Venise dès l'année 1426, et que les Visconti eux-mêmes ne les eussent pas possédées si long-temps que les Vénitiens, Louis XII les regardoit aussi comme comprises dans son héritage inaliénable; il prétendoit conserver des droits sur elles, qu'aucun laps de temps, qu'aucun traité, qu'aucun service rendu ne pouvoient détruire.

De son côté, Maximilien se regardoit comme le successeur légitime, non-seulement des plus puissans monarques germaniques, mais encore

des empereurs romains : il se croyoit autorisé à faire valoir tous les droits qu'avoient exercés Frédéric Barberousse et Othon-le-Grand, ou même Trajan et Auguste. La république de Venise lui paroissoit élevée sur les débris de l'Empire; et il se croyoit appelé à la déponner de ces antiques usurpations. Trévis, Padoue, Vérone et Vicence étoient toujours à ses yeux des terres d'Empire; et cette opinion, appuyée du crédit des antiquaires, étoit alors généralement reçue; aucun historien du temps ne contesta les droits de Maximilien. Ces droits, cependant, n'étoient fondés que sur une antique conquête. A peine les monarques allemands avoient-ils pu maintenir cent cinquante ans une domination douteuse et souvent troublée : ensuite, pendant trois siècles, des républiques, et les princes de Carrare et de la Scala, avoient défendu par les armes leur souveraineté; enfin, la république de Venise leur avoit succédé depuis un siècle : mais, dans ce système, les puissans ne peuvent jamais perdre leurs droits; et les foibles ne peuvent jamais en acquérir.

Il est difficile, toutefois, de se faire illusion sur l'absurdité de ce système de légitimité imprescriptible, qu'aucun traité, aucune convention entre les intéressés, aucune autorité humaine ne peut changer. Arrêtant tout mouvement dans les choses de ce monde, repoussant

CHAP. CV.
1508.

tout progrès, toute innovation, il renvoie les hommes à un état primitif, et par là même inconnu, à un état qui, ayant précédé le développement des sociétés et leurs intérêts nouveaux, ne sauroit être maintenu sans rendre stationnaires la civilisation, la population, les lumières, aussi-bien que l'ordre politique. Les droits que Maximilien et Louis XII prétendoient faire valoir contre les Vénitiens, avoient été prescrits par une possession tranquille, qui, pour quelques provinces, remontoit à deux et trois siècles. Mais si aucune durée de possession ni aucuns traités ne pouvoient fonder les droits des Vénitiens, les antiques souverains, que Maximilien et Louis XII représentoient, n'avoient pas pu en acquérir davantage par les mêmes moyens. Il faudroit prouver que la légitimité n'a jamais eu de commencement, pour qu'on en pût conclure qu'elle ne doit jamais avoir de fin; autrement les mêmes causes qui avoient donné naissance aux droits des empereurs et des rois de France, pouvoient donner naissance aussi aux droits de leurs successeurs. Il faut reconnoître encore que le principe de la légitimité ou n'existe pour personne, ou existe également dans toutes les lignes de souveraineté. L'expropriation du plus petit prince ne blesse pas moins ce principe que celle du plus grand monarque. Venise, qui se présentoit comme le

plus ancien état de la chrétienté, comme la seule fille légitime de la république romaine, pouvoit plaider des droits antérieurs à ceux de tous les souverains. Les familles des princes de Padoue et de Vérone, auxquelles elle avoit succédé, n'étoient pas moins légitimes que celles des rois de France et d'Allemagne. Tous devoient être rétablis dans leurs anciens droits, ou aucun ne pouvoit y prétendre.

Le système du droit des traités est sans doute beaucoup moins absurde que celui de la légitimité. Les nations n'ayant point de juge au-dessus d'elles, point d'autorité qui décide entre elles que la force, leurs conventions réciproques peuvent seules terminer leurs différends. Elles doivent avoir elles-mêmes la faculté de s'engager, de se désister de leurs droits, ou personne ne l'auroit pour elles, et les guerres seroient éternelles. La violence qu'on leur a faite ne sauroit annuller leurs engagemens sans annuller en même temps tous les traités possibles; car tout traité est l'ouvrage de la force ou de la menace, tout traité a été fait pour terminer la guerre ou pour l'éviter, tout traité est une concession que le plus foible fait au plus fort, en sacrifiant une partie de ses droits pour sauver le reste; tout traité est une concession de ce reste, que le plus fort fait au plus foible en raison de ses moyens de résistance.

Mais si le droit des traités n'est qu'une conséquence du droit du plus fort, il est difficile qu'il demeure long-temps obligatoire, après que la balance des forces aura changé. Une nouvelle lutte, dont le résultat sera différent, donnera lieu à un nouveau traité, tout aussi légitime que le précédent : ainsi, toute idée du juste et de l'injuste seroit détruite ; toute modération du vainqueur seroit impolitique, puisque toutes les forces qu'il laisseroit à son ennemi par un traité pourroient bientôt être tournées contre lui.

La troisième base du droit public, ou l'intérêt des peuples, est la seule qui puisse soutenir un examen approfondi, et qui puisse en même temps admettre de certaines parties des deux autres systèmes. L'intérêt des peuples exige la conservation de leur repos, et pour garantir ce repos, il admet la légitimité, non comme un droit, mais comme une présomption de la volonté nationale. Il admet encore la prescription, non comme un droit, mais comme une présomption de la satisfaction mutuelle des parties. Il admet les traités, comme un moyen unique de désarmer les haines populaires, et de sauver le vaincu de la rage du vainqueur. Il admet encore la violation de ces mêmes traités, comme remède unique et nécessaire, lorsque des conditions cruelles ou déshonorantes ont été in-

posées par l'abus de la force. Cette violation peut même alors devenir juste ; car ni le gouvernement qui a stipulé n'avoit le droit de lier la nation à une chose honteuse ou ruineuse, ni la génération actuelle n'avoit le droit, pour son propre avantage, de lier sa postérité. L'intérêt national, qui laisse une espérance aux vaincus auxquels on impose un traité déshonorant, enseigne aux vainqueurs, pour leur propre avantage, à ne pas abuser de la victoire.

Ce fut au nom de cet intérêt national que Jules II prétendit, dans la suite de cette guerre, qu'aucune ligne de légitimité, aucune succession, non plus qu'aucun traité, n'avoient pu transférer une partie de la souveraineté de l'Italie aux barbares ; que toute convention étoit nulle, lorsqu'elle dérogeoit si essentiellement à l'intérêt et à l'honneur des peuples ; que toute ligne de légitimité devoit être regardée comme interrompue, lorsqu'elle donnoit pour chefs aux nations, des rois qui avoient intérêt, non plus à leur grandeur, mais à leur abaissement et à leur ruine. Cependant les gouvernemens qui ont embrassé ce système, en ont toujours redouté les applications contre eux-mêmes, et ils sont tombés dans des contradictions inextricables, pour qu'on ne pût pas leur demander compte à leur tour de l'intérêt et de l'honneur

Au reste, de quelques argumens fallacieux que les potentats colorassent leurs prétentions, la cupidité, la jalousie, et la crainte des comparaisons humiliantes, étoient les vrais motifs qui leur mettoient les armes à la main. Les grandes puissances ne pouvoient voir sans envie la richesse, la prudence, et les succès constans de la république de Venise. Avec moins de trois millions de sujets, sur une étendue de territoire bien moindre que la dixième partie de la France, de l'Espagne ou de l'Allemagne, Venise s'étoit rangée au niveau des plus grands empires; elle avoit soutenu tour à tour les attaques des Musulmans, des Français, des Espagnols et des Allemands, sans donner de signes de faiblesse; le plus riche commerce animoit la capitale, de nombreuses manufactures florissoient dans toutes les villes sujettes, les campagnes prospéroient par une agriculture industrielle, des travaux immenses avoient été achevés pour la distribution des eaux sur un sol qui se couvroit de riches récoltes, et les paysans étoient heureux. Les sujets des monarches voisins, en comparant leur misère avec tant de force, d'opulence et de sécurité, pouvoient être tentés de se demander à quoi tenoit cette différence; et se répondre à eux-mêmes qu'on ne voyoit à Venise ni le luxe insensé d'une cour voluptueuse, ni les voleries des ministres et de leurs subal-

CHAP. CV.
1508.

ternes, ni la pétulante ignorance et les intrigues ruineuses des jeunes favoris. Venise, sans prétendre à donner des leçons, sans approcher de la perfection, étoit une satire vivante des autres gouvernemens; et ceux-ci, par instinct, sans même se rendre compte de leurs motifs, désiroient depuis long-temps de la détruire.

Dès l'année 1504, Louis XII, Maximilien et Jules II, avoient projeté le partage des états de Venise, et ils en avoient arrêté les bases dans le traité de Blois du 22 septembre; mais la versatilité de Maximilien, la défiance de Jules II, la jalousie de Ferdinand, avoient à cette époque sauvé la république de la conjuration formée contre elle. Le violent ressentiment qu'éprouva Maximilien, après les échecs qu'il avoit essuyés, au commencement de l'année 1508, le déterminà à renouer les mêmes négociations, et à rechercher l'alliance des Français qu'il détestoit, pour tirer vengeance, avec leur aide, de la république qui l'avoit humilié (1).

La trêve de trois ans que le roi des Romains venoit de conclure avec la république de Venise et ses alliés ne comprenoit pas le duc de Gueldre, alors en guerre avec lui et son petit-fils. Ce duc étoit protégé par la France; et sous prétexte de faire sa paix particulière, des con-

(1) *Fr. Belcarii Comment. Rer. Gallic. L. XI, p. 311.*

férences furent ouvertes à Cambrai, entre le cardinal d'Amboise, ministre et confident de Louis XII, et Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, et veuve du duc de Savoie. Le cardinal et la princesse possédoient tous deux la confiance illimitée de leurs commettans. La dernière joignoit toute la force d'esprit d'un homme à toute la dextérité d'une femme; le premier avoit conservé du ressentiment contre Venise, dès le temps des deux conclaves où il s'étoit trouvé à Rome; et il n'avoit point voulu écouter, dans le conseil du roi, Étienne Poucher, évêque de Sens, qui représentoit combien la conservation de Venise étoit essentielle à la défense du Milanéz; combien la France s'étoit mal trouvée d'avoir, peu d'années auparavant, appelé un potentat étranger au partage du royaume de Naples, et combien il y avoit lieu de croire que le partage projeté de la Lombardie la précipiteroit de même toute entière sous le joug de la maison d'Autriche (1).

Le cardinal d'Amboise et Marguerite d'Autriche s'étant réunis à Cambrai, sous prétexte d'y traiter les affaires de Gueldre, n'admirent point à leurs conférences les ambassadeurs de Ferdinand-le-Catholique, encore que Louis XII

(1) *Fr. Belcarii Comm. Rer. Gallic.* L. XI, p. 310. — *Arn. Ferroni.* L. IV, p. 67.

CHAP. CV.

1508.

eût communiqué à ce monarque ses projets sur Venise, dans l'entrevue de Savonne, et lui eût offert, pour prix de sa coopération, les villes maritimes de la Pouille, que les Vénitiens avoient gardées pour gage de l'argent qu'ils avoient prêté à la maison d'Aragon : ils n'y admirent point non plus le nonce du pape, quoique Jules II, pour recouvrer ses villes de Romagne, eût le premier fait naître l'idée de cette association. Le cardinal et la princesse délibérèrent seuls et sans assistans ; leurs négociations furent mêlées d'altercations si vives, que Marguerite écrivoit, *nous nous sommes, M. le légat et moi, cuidés prendre au poil* ; mais elles furent bientôt terminées par deux traités signés le 10 décembre 1508. Par le premier, les différens du duc de Gaeldre avec l'archiduc Charles furent conciliés, aussi bien que ceux sur la mouvance des fiefs des Pays-Bas, relevant de la couronne de France ; et Maximilien, en conséquence, s'engagea à donner à Louis XII une nouvelle investiture du duché de Milan (1). Par le second, la ligue de l'Europe contre Venise fut stipulée, les deux plénipotentiaires se faisant fort d'obtenir la ratification des autres souverains, encore que le nonce du pape, consulté, refusât la sienne,

(1) De Flissan, Hist. de la Diplomatie française. T. I, L. II, p. 286. — Léonard, Corps diplomatique. T. II.

parce qu'il n'étoit pas muni d'instructions formelles.

CHAP. CV.

1508.

Ce second traité, qui seul est désigné par le nom de ligue de Cambrai, portoit que l'empereur et le roi de France ayant résolu, à la sollicitation de Jules II, de s'allier pour faire la guerre aux Turcs, ils étoient convenus auparavant « de faire cesser les pertes, les injures, les rapines, les dommages que les Vénitiens ont causé, non-seulement au saint-siège apostolique, mais au saint-empire romain, à la maison d'Autriche, aux ducs de Milan, aux rois de Naples, et à plusieurs autres princes, en occupant et usurpant tyranniquement leurs biens, leurs possessions, leurs villes et leurs châteaux, comme s'ils avoient conspiré pour le malheur de tous ». Pour toutes ces causes, ajoutent les monarques, « nous avons trouvé non-seulement salutaire, utile et honorable, mais même nécessaire, d'appeler chacun à une juste vengeance, pour éteindre, comme un incendie commun, la cupidité insatiable des Vénitiens et leur soif de domination » (1).

Après ce préambule, le traité porte que les confédérés agiront de concert pour forcer les

(1) Manifeste de Maximilien, en date du 5 janvier 1509, qui sert de préambule au traité de Cambrai. *Annals eccles. Raynald.* Ann. 1509, §. 2, 3, 4. T. XX, p. 64.

CHAP. CV.

1508.

Vénitiens à rendre au saint-siège Ravenne, Cervia, Faenza, Rimini, Imola et Césène. Les plénipotentiaires ayant négocié avec tant d'inattention ou d'ignorance, qu'ils n'avoient point remarqué qu'Imola et Césène avoient depuis long-temps été rendues au pape. Le traité ajoute que les Vénitiens rendroient à l'Empire, Padoue, Vicence et Vérone, et à la maison d'Autriche, Rovérédo, Trévisé et le Friuli : que les Vénitiens seroient forcés de rendre au roi de France, Brescia, Bergame, Crème, Crémone, la Ghiara d'Adda, et toutes les dépendances du duché de Milan : au roi d'Espagne et de Naples, Trani, Brindisi, Otrante, Gallipoli, Mola et Polignano, avec toutes les villes qu'ils avoient reçues en gage de Ferdinand II : au roi de Hongrie, s'il entroit dans cette alliance, toutes les villes de Dalmatie et d'Esclavonie, qui avoient une fois appartenu à sa couronne : au duc de Savoie, le royaume de Chypre ; aux maisons d'Este et de Gonzague, les possessions que la république avoit conquises sur leurs ancêtres : et quant aux puissances qui n'avoient rien à prétendre dans les dépouilles de Venise, comme l'Angleterre, elles pourroient aussi être admises à cette alliance, si elles le demandoient avant l'expiration de trois mois (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. VIII, p. 412. — *Jacopo Nardi*. L. IV, p. 204. — *Fr. Belcarri*. L. XI, p. 511. — *Hist. de la Di-*

Quant aux moyens d'exécution, il étoit convenu par ce traité, que le roi de France attaqueroit en personne les Vénitiens, le premier jour d'avril ; qu'en même temps le pape fulminerait contre eux toutes les censures ecclésiastiques, et qu'il requerrait l'assistance de l'empereur comme Avoué de l'Église. Cette réquisition devoit délier Maximilien des engagements qu'il avoit contractés peu de mois auparavant, et lui fournir un motif pour attaquer les Vénitiens, ce qu'il promettoit de faire en personne, dans les quarante jours qui suivroient l'attaque du roi de France. En même temps Ferdinand et les autres alliés devoient chacun de leur côté s'emparer des provinces qui leur avoient été abandonnées en partage. Chacun des confédérés devoit agir pour son propre compte, et poursuivre ses conquêtes sans être tenu de secourir ses associés.

Les coalisés ne se contentoient pas de se promettre le partage d'un état avec lequel ils étoient liés par des engagements solennels ; pour accomplir avec plus de certitude cet acte d'iniquité, il falloit surprendre les Vénitiens, et leur dérober la connoissance du traité qui venoit d'être signé. L'accord conclu en même temps avec le duc de Gueldre, avoit masqué le but des con-

plomatie franç. T. I, L. II, p. 288. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* L. I, f. 53.

CHAP. XV.

1508.

férences ; les plénipotentiaires se hâtèrent de quitter Cambrai pour attirer moins long-temps l'attention de l'Europe, et l'ambassadeur vénitien ayant eu quelque soupçon de l'orage qui le menaçoit, Louis XII lui protesta qu'il ne s'étoit rien conclu à Cambrai de désavantageux pour sa république, et que jamais il ne donneroit les mains à ce qui pourroit nuire à d'aussi anciens alliés (1).

Louis XII avoit ratifié sans hésitation le traité de Cambrai. Albert Pio, seigneur de Carpi, et l'évêque de Paris, envoyés à Maximilien, obtinrent aussi immédiatement sa ratification : celle de Ferdinand-le-Catholique ne se fit pas attendre plus long-temps, quoiqu'il redoutât la puissance des étrangers en Italie, et qu'il ne se défiât pas moins de Maximilien que des Français ; mais comme il ne se sentoit pas assez fort pour défendre les Vénitiens, il préféra commencer par s'agrandir à leur dépens (2).

La haine que Jules II avoit conçue contre les Vénitiens, venoit encore d'être augmentée par deux offenses nouvelles : d'une part, ils avoient accordé aux Bentivoglio un asile dans leurs états, après leur expulsion du Milanez ; de

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 412. — *Fr. Belcarri*. L. XI, p. 312. — *Alf. de Ulloa Vita di Carlo V.* Lib. I, f. 54.

(2) *Jo. Marianæ de rebus Hispaniæ*. Lib. XXIX, cap. XV, p. 280.

l'autre le sénat avoit refusé d'admettre à l'évêché de Vicence, le nouveau cardinal de Saint-Pierre *ad vincula*, neveu du pape, que celui-ci venoit de nommer (1). Cependant Jules II hésita plus qu'aucun des confédérés à donner sa ratification au traité de Cambrai. Il sentoit que cette ligue augmenteroit la puissance des ultramontains en Italie, tandis que l'objet qu'il désiroit le plus ardemment, étoit de la purger de ceux qu'il appeloit les barbares. Sa défiance des Français étoit encore augmentée par sa haine contre le cardinal d'Amboise, qu'il regardoit comme prétendant à lui succéder, et dont il craignoit les trames contre sa vie même. Il venoit d'éprouver dans le tumulte de Gênes, combien les Français avoient peu de déférence pour lui, et il ne pouvoit sans crainte augmenter encore leur prépondérance. Maximilien n'étoit pas moins redoutable pour le saint-siège, d'après les prétentions que l'empire avoit toujours nourries sur toute l'Italie; et comme son héritier étoit en même temps celui de Ferdinand, on pouvoit déjà craindre de voir le petit-fils de l'un et de l'autre réunir des monarchies alors rivales. S'il joignoit le royaume de Naples et la Marche Véronoise à tant d'autres états déjà si vastes, le saint-siège resserré de toutes parts ne

CHAP. CV.

1508.

(1) *Fr. Guicciardini. L. VIII, p. 410.*

CHAP. CV. pouvoit plus espérer d'indépendance, et tous
1508. les efforts qu'avoit faits Jules II pour réunir les provinces détachées de l'Église, demeuroient sans utilité.

1509. L'Épirote Constantin Cominates se trouvoit alors à Rome, envoyé par Maximilien, auprès duquel il jouissoit d'une grande faveur. C'étoit le même homme qui pendant un temps avoit été tuteur des jeunes marquis de Monterrat, et qui, chassé ensuite de cette principauté par les Français, avoit conçu contre eux une haine profonde. Après avoir eu des conférences avec Jules II, il fut chargé par lui de voir secrètement Jean Badoéro envoyé de la république à Rome. Il alla le trouver de nuit, il lui communiqua le traité de Cambrai, dont la connoissance avoit jusque alors été dérobée aux Vénitiens; et en même temps il lui déclara que si le sénat vouloit restituer au pape Faenza et Rimini, celui-ci se détacheroit de la ligue; que le sénat brouilleroit de même Maximilien avec la France, s'il vouloit seconder les projets de cet empereur sur le Milanéz. Ces ouvertures furent aussitôt communiquées au conseil des Dix qui, vers le même temps avoit reçu de Milan quelque connoissance du traité (1).

Le conseil des Dix avant de s'engager avec le

(1) *Petri Bembæ histor. Venetæ. L. VII, p. 758.*

pape, voulut tenter si en effet l'empereur pourroit être détaché de l'alliance de France. Il lui envoya Jean Pierre Stella, secrétaire du sénat, avec les propositions les plus avantageuses. Mais celui-ci ne sut point s'envelopper d'un secret assez profond; l'ambassadeur français informé de son arrivée, empêcha qu'il ne fût admis: un autre négociateur fut également écarté; une proposition conciliatrice que Jules II fit lui-même à George Pisani, second ambassadeur de la république à Rome, fut dédaignée par cet homme morose, et d'un esprit contrariant, qui ne la communiqua pas même à ses chefs (1). Enfin la seigneurie, après avoir délibéré sur les moyens de détacher le pape de la ligue formée contre elle, trouva, d'après le conseil de Dominique Trévisani, que céder à l'Église sans combats ce qu'elle pourroit à peine obtenir par les armes, c'étoit acheter bien cher la neutralité d'un aussi foible ennemi, et donner dès le commencement de la guerre une preuve trop dangereuse de pusillanimité. Le pape, qui avoit tardé jusqu'au dernier jour à donner sa ratification au traité, y accéda enfin, mais sous la condition expresse qu'il n'agiroid à découvert contre les Vénitiens, qu'après que les Français auroient commencé les hostilités (2).

(1) *Petri Bembi hist. Ven.* Lib. VII, p. 158.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. VIII, p. 414. — *Fr. Belcarli.* L. XI, p. 512.

Leur attaque, il est vrai, ne devoit plus être longtemps différée; Louis XII s'étoit rendu à Lyon pour hâter la marche de ses troupes vers l'Italie; le cardinal d'Amboise qui cherchoit avidement un prétexte pour rompre l'antique alliance, avoit fait, en présence de tout le conseil, des reproches sanglans à l'ambassadeur vénitien, de ce que ses maîtres faisoient fortifier l'abbaye de Cerréto dans l'état de Crème, contre la teneur d'un traité conclu par la république avec François Sforza, le 29 avril 1454 (1). Louis XII en même temps se faisoit donner pour cette guerre, des vaisseaux par les Génois, de l'argent par les Florentins, de l'argent et des soldats par les Milanois, qui regrettoient les provinces de leur état cédées par la France à la république de Venise. A la fin de janvier, la cour de France jeta enfin le masque; elle rappela de Venise son ambassadeur, elle renvoya celui des Vénitiens, aussi-bien que le secrétaire de la république qui résidoit à Milan, et elle publia son manifeste. Ferdinand-le-Catholique, au contraire, fidèle à sa politique astutiense, fit déclarer à la république, qu'il étoit entré dans la ligue signée à Cambrai contre les Turcs, mais nullement dans celle contre Venise; qu'il ignoroit les motifs de Louis XII pour attaquer la seigneurie,

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VIII, p. 418. — Fr. Belcarri. L. XI, p. 514.*

et qu'il offroit à celle-ci tous les bons offices CHAP. CV.
 qu'elle avoit droit d'attendre de sa bienveillance 1509.
 et de sa richesse (1).

Déjà les hostilités avoient commencé sur les bords de l'Adda, entre quelques troupes légères françaises et vénitiennes, lorsque le héraut d'armes de France fut introduit dans le sénat, et dénonça la guerre à Léonard Lorédano, doge de Venise, et à tous les citoyens de cette ville; les qualifiant d'hommes infidèles, qui retenoient injustement les villes du souverain pontife et des rois, après s'en être emparés par violence. Lorédano répondit que la république n'avoit manqué de foi à personne, et que si elle n'avoit pas observé trop scrupuleusement ses engagements envers la France elle-même, Louis XII n'auroit pas en Italie un lieu à lui où il pût placer son pied. Après ces protestations solennelles, de part et d'autre, on ne songea plus qu'à la guerre (2).

Les Vénitiens, quoique abandonnés sans alliés aux attaques de l'Europe presque entière, ne désespéroient point de leur sort. Pourvu qu'ils ne succombassent pas à la première agression, ils ne doutoient pas que la ligue formée contre eux ne vînt à se dissoudre au bout de peu de mois : les alliés étoient mis en mouve-

(1) *Petri Bembi hist. Venetæ.* L. VII, p. 159.

(2) *Idem*, p. 162. — *Fr. Guicciardini.* Lib. VIII, p. 421.

ment par des intérêts trop discordans, et le caractère du pape et de Maximilien promettoit trop peu de constance, pour qu'on dût s'attendre à les voir persister long-temps dans une entreprise si contraire à toute saine politique. Les Vénitiens songèrent donc à se mettre en défense; leurs richesses, qui étoient encore intactes, et la prospérité de leur commerce, que les progrès des Portugais dans les Indes n'avoient pas encore eu le temps d'ébranler, mettoient à leur disposition tous les condottieri, et leur permettoient de rassembler sous leurs drapeaux la plus brillante armée qui eût encore combattu dans les guerres d'Italie. Cependant ces richesses, qui faisoient toute leur force, furent coup sur coup entamées par des accidens fortuits, comme si le ciel lui-même s'étoit joint à la ligue des nombreux ennemis de la république. Le magasin à poudre de l'arsenal de Venise sauta avec une effroyable détonation, tandis que le conseil étoit assemblé, et cet incendie couvrit la ville entière de cendres et de brandons enflammés. La forteresse de Brescia fut frappée d'un coup de tonnerre, qui entr'ouvrit ses murailles; une barque, qui portoit à Ravenne dix mille ducats, pour la solde des troupes, périt en mer. Les archives enfin de la république, qui contenoient tous ses papiers les plus précieux, furent consumées par le feu: et ces malheurs répé-

tés n'étoient point encore aussi ruineux en eux-mêmes que par la fâcheuse influence qu'ils exerçoient sur le courage du peuple; car celui-ci les considéroit comme autant de funestes présages (1).

Les Vénitiens avoient engagé à leur solde plusieurs condottiéri, nés dans les états de l'Église, entre autres Giulio et Renzo Orsini, seigneurs de Céri, dont ils portoient le nom, et Troïlo Savelli. Ils devoient leur amener cinq cents hommes d'armes et trois mille fantassins; et ils avoient déjà reçu à compte quinze mille ducats. Mais le pape leur ordonna, sous les peines ecclésiastiques et temporelles les plus sévères, de rompre le marché, et de garder en même temps l'argent. Les condottiéri obéirent à cette sommation de leur seigneur suzerain (2). Malgré leur absence, cependant, les Vénitiens se trouvèrent avoir, près de Pontévico sur l'Oglio, deux mille cent lances fournies, ce qui supposoit à chacune quatre, ou même six chevaux; quinze cents cheveu-légers italiens, dix-huit cents stradiotes, dix-huit mille fantassins soldés, et douze mille hommes de leurs propres milices (3). Nicolas

(1) *Fr. Guicciardini*, Lib. VIII, p. 419. — *Fr. Belcarri Comm. Rer. Gallic.* L. XI, p. 315.

(2) *Fr. Guicciardini*, L. VIII, p. 419. — *Petri Bembi histor. Ven.* L. VII, p. 165.

(3) *Muratori Annali d'Italia*, T. X, p. 41, d'après une

Orsini, comte de Pitigliano, avoit le titre de capitaine général de cette armée, et Barthélemy d'Alviano, de la même famille, celui de gouverneur. Deux provéditeurs, George Cornaro et André Gritti, étoient attachés à l'armée au nom de la seigneurie; tous deux s'étoient acquis une grande réputation dans les négociations et dans les armes. L'un avoit été l'année précédente opposé à Maximilien, dans le Friuli, l'autre à Rovérédo; et cette campagne les avoit couverts de gloire (1).

Le roi de France étoit sur le point d'attaquer la république, tandis que les autres confédérés étoient décidés à ne se mettre en mouvement qu'après avoir jugé par ses succès du sort de la guerre. C'étoit donc à résister aux Français que les Vénitiens destinoient toutes leurs forces; et dans ce but, ils les avoient rassemblées sur l'Oglio. Là deux plans de guerre absolument opposés furent présentés par les deux chefs de l'armée. L'Alviano, qui s'étoit toujours distingué par la hardiesse de ses desseins, et par la promptitude de leur exécution, vouloit porter la guerre dans le pays ennemi avant que Louis XII eût eu le temps de rassembler toutes ses forces; il comptoit profiter du mécontente-

chronique manuscrite. — *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 425. — *Petri Bembi*. L. VII, p. 167. — *Fr. Belcarii*. L. XI, p. 317.

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 416.

ment que le gouvernement français avoit excité dans toute l'Italie, pour mettre en révolution le duché de Milan, s'approprier les ressources d'hommes et d'argent de la Lombardie, au lieu d'en laisser la disposition à l'ennemi, et attaquer les différens corps français, à mesure qu'ils déboucheroient des Alpes, avant qu'ils pussent se mettre en ligne. Pitigliano, au contraire, général prudent, et qui ne donnoit rien au hasard, mais que l'Alviano accusoit d'ajouter la timidité d'un âge avancé, à celle de son propre caractère, vouloit qu'on n'essayât point de défendre les terres de la Ghiara d'Adda, qui n'avoient pas une grande importance, qu'on laissât les Français épuiser à des sièges leur première impétuosité; et que l'armée, occupât le camp retranché des Orci, dont François Carmagnola et Jacob Piccinino avoient reconnu l'importance dans de précédentes guerres; elle y seroit défendue par l'Oglio et par le Sério, menaçant les troupes qui voudroient assiéger Crémone ou Crème, Bergame ou Brescia, les infestant par de la cavalerie légère, et s'approchant même d'elles pour leur couper les vivres, mais sans abandonner jamais les lieux forts (1).

L'un et l'autre de ces plans de campagne pouvoit présenter de grands avantages; mais comme

(1) *Fr. Guicciardini*, L. VIII, p. 416. — *Petri Bembi*, L. VII, p. 165. — *Fr. Belcaris*, Lib. XI, p. 515.

CHAP. CV.
1509.

il arrive presque toujours ; lorsque les opérations militaires sont soumises aux décisions des conseils civils, les deux partis extrêmes, qui pouvoient être bons tous deux, furent rejetés, pour en prendre un moyen, qui étoit nécessairement mauvais. Ceux qui opinent sur des matières qui leur sont étrangères, croient, a dit M. Necker, *mettre leur avis en lieu de sûreté*, lorsqu'ils se tiennent à distance égale des avis extrêmes de deux hommes de l'art ; et ce calcul d'amour-propre a été fatal à beaucoup d'états. Le sénat rejeta le conseil de l'Alviano, comme trop audacieux, et celui de Pitigliano, comme trop timide ; mais il ordonna aux généraux de conduire l'armée sur l'Adda, pour défendre la Ghiara d'Adda, en leur prescrivant en même temps d'éviter le combat, à moins qu'une nécessité urgente ne les y forçât, ou qu'une occasion très-favorable ne se présentât à eux (1).

C'étoit avec des dispositions plus belliqueuses, que le roi de France s'approchoit ; il vouloit arriver le plus tôt possible à une bataille, et encore que ses troupes ne fussent pas toutes en ligne, il s'empressa de commencer les hostilités, pour que le terme de quarante jours, au bout duquel le pape et l'empereur devoient le secourir, commençât à courir contre eux. Par ses

(1) *Fr. Guicciardini. L. VIII, p. 420.*

ordres, M. de Chaumont passa l'Adda, près de Cassano, le 15 avril 1509, avec trois mille chevaux, six mille fantassins et quelque artillerie, et il se dirigea sur Tréviglio, à trois milles plus loin. L'armée vénitienne n'avoit point encore quitté Pontévico; mais Justinien Morosini, provvediteur des Stradiotes, se trouvoit à Tréviglio avec Vitelli de Città di Castello, et Vincenzo Naldi, qui commandoit la bonne infanterie des Brisighella, levée en Romagne, au château qui porte ce nom (1). Ces chefs, croyant n'avoir à faire qu'à un petit corps de cavalerie légère, envoyèrent deux cents fantassins et quelques Stradiotes pour le repousser. Ceux-ci furent bientôt ramenés jusqu'aux portes de Tréviglio; et les Français, les poursuivant avec ardeur, plantèrent aussitôt quelques pièces d'artillerie en batterie contre les murs. L'effroi succéda immédiatement à une confiance imprudente, et les habitans de Tréviglio forcèrent la garnison à se rendre. Le provvediteur Giustiniani, Vitelli et Naldi furent faits prisonniers, avec environ cent cheval-légers et mille fantassins. Deux cents Stradiotes seulement se mirent à couvert par la fuite. Le même jour les Français attaquèrent encore les frontières vénitiennes sur quatre points différens, depuis les monts de

CHAP. CV.

1509.

(1) Mémoires du chev. Bayard. Ch. XXIX, p. 70.

Brianza jusqu'au voisinage de Plaisance ; mais après avoir donné ainsi commencement à la guerre, tous ces corps se retirèrent, et Chaumont lui-même revint à Milan, pour y attendre le roi (1).

A peine la nouvelle de ces premières hostilités fut-elle portée à Rome, que le pape publia le 27 avril, contre le doge, les prégradi, le conseil-général, et les citoyens de Venise, la bulle d'excommunication qu'il avoit tenue en réserve. Il y reprochoit à la république d'avoir usurpé toutes les terres qu'elle possédoit en Romagne ; il déclaroit que dès le temps de l'achat de Cervia, en 1468, elle se trouvoit par là comprise dans les excommunications annuelles de la bulle lue *in cœna domini*. De plus, la république avoit dans ses états troublé la juridiction ecclésiastique, en interdisant, en punissant même les appels au saint-siège ; en soumettant les personnes ecclésiastiques à un fore séculier, en s'attribuant, contre les saints canons, la collation des bénéfices. Au mépris des excommunications prononcées contre les Bentivoglio, elle avoit accordé dans ses états un refuge à ces ennemis du saint-siège ; elle leur avoit même permis d'habiter les villes plus voisines des fron-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 421. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 295. — *Fr. Belcarri Comm. Rer. Gallie*. L. XI, p. 516.

tières, pour favoriser leurs intrigues à Bologne. D'après toutes ces causes, ajoutoit Jules II, le saint-siège auroit pu sans délai traiter les Vénitiens comme des infidèles, comme des païens, comme un membre gangréné de l'Église, qu'il faut se hâter de détruire avant qu'il corrompe le reste. Cependant le pontife, dans son extrême indulgence, vouloit bien encore leur dénoncer les peines dans lesquelles ils étoient tombés, et leur accorder un terme final de vingt-quatre jours, pour se repentir, pour restituer à l'Église tout ce qu'ils possédoient de son territoire, pourvu qu'ils lui remissent aussi tous les fruits qu'ils y avoient perçus pendant toutes les années de leur usurpation (1).

Si toutefois les Vénitiens différoient au-delà de ce terme à se repentir et à en donner des preuves, le pape, par la même bulle, soumettoit aux interdits, non-seulement Venise, mais toutes les terres de sa domination, et toutes celles qui donneroient asile à aucun Vénitien. Il déclaroit les citoyens de Venise, criminels de lèse-majesté divine, ennemis perpétuels du nom chrétien; et il permettoit à chacun de leur courir sus, de s'emparer de leurs biens et de leurs personnes, et de les vendre comme es-

(1) *Royaldi Annal. eccles.* 1509, §. 6-9, T. XX, p. 65. Mais il ne rapporte textuellement que cette première partie de la bulle, et il supprime les menaces par lesquelles elle se termine.

claves : tant l'Église romaine a peu mérité l'éloge qui lui est souvent accordé, d'avoir aboli l'esclavage (1).

Sur ces entrefaites, l'armée vénitienne étant rassemblée, marcha de Pontévico à Fontanella, bourgade à six milles de distance de Lodi, d'où elle étoit à portée de secourir Crémone, Crème, Caravaggio et Bergame. Ses généraux y furent informés que M. de Chaumont avoit repassé l'Adda, et ils crurent en conséquence l'occasion favorable pour reprendre Tréviglio. L'Alviano seul s'opposa à cette résolution, remontrant qu'il ne falloit s'approcher de l'ennemi qu'autant qu'on vouloit l'attaquer, et que c'étoit suivre à la fois deux projets contradictoires, que de marcher à lui, et de vouloir pourtant se tenir sur la défensive. Mais ses objections n'ayant point été écoutées, l'armée vénitienne occupa d'abord la Rivolta, sur les bords de l'Adda, et attaqua ensuite Tréviglio, où M. de Chaumont avoit laissé cinquante lances et mille fantassins, sous les ordres des capitaines Imbault et Fontrailles. L'artillerie ayant bientôt fait brèche du côté de Cassano, la garnison capitula; les officiers demeurèrent prisonniers, et les soldats se retirèrent sans armes. Toutefois les Français ne stipulèrent point d'amnistie pour les habitans,

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VIII, p. 422. — Petri Bombi hist. Ven. L. VII, p. 165. — Fr. Belcarri. L. XI, p. 516.*

qui, par leur soulèvement, avoient fait rendre la place; et les généraux vénitiens, pour punir cette insubordination, abandonnèrent Tréviglio au pillage (1).

CHAP. CV.
1509.

Mais le jour même où Tréviglio avoit capitulé, le 8 mai, Louis XII arriva sur le bord opposé de l'Adda; et le lendemain, il jeta trois ponts sur cette rivière, au-dessous de Cassano, sans que les Vénitiens, qui en étoient éloignés de quelques milles, et qui étoient toujours occupés du pillage de Tréviglio, missent aucune opposition à leur construction. La rive de Cassano est plus élevée que celle qui lui est opposée, et la défense de la rivière auroit toujours été difficile; cependant les Français n'avoient pas pu s'attendre à ce qu'elle ne fût pas même tentée; et lorsque J. J. Trivulzio vit Louis XII avec toute son armée sur la rive gauche de l'Adda, il lui dit, « Sire, c'est aujourd'hui que vous avez vaincu les Vénitiens » (2). L'Alviano, sans être informé du passage des Français, sentoit la nécessité de conduire son armée sur les bords du fleuve; et ne pouvant arracher autrement ses soldats au pillage, il fit mettre le feu à Tré-

(1) *Petri Bembi hist. Venetæ*. Lib. VII, p. 166. — *Fr. Belcarri Comment.* L. XI, p. 317. — Mémoires du chev. Bayard. Ch. XXIX, T. XV, p. 70.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 424. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. IV, p. 205.

viglio, pour les en chasser. Mais malgré cette exécution cruelle, il arriva trop tard; et les deux armées n'étant plus séparées par aucun obstacle, les Vénitiens rentrèrent dans leur camp, autour de Tréviglio, qui étoit situé dans une position très-avantageuse, et les Français établirent le leur à un mille de distance.

Louis XII ayant reconnu la position des Vénitiens, et jugeant trop dangereux de les y attaquer, après être resté un jour en présence, tourna le lendemain au midi, et descendit le fleuve vers Rivolta, dont il s'empara. Après y avoir passé un jour, il brûla ce village, et continua le jour suivant sa route pour se rendre à Pandino ou à Vaia, et séparer ainsi l'armée vénitienne des magasins qu'elle avoit à Crème et à Crémone. Pendant que le roi suivoit le chemin tortueux des bords de l'Adda, les Vénitiens pouvoient, en suivant la corde de l'arc que décrivait Louis XII, arriver par un chemin plus court à une seconde position plus rapprochée de Crème, et aussi bonne que celle qu'ils occupoient. Pitigliano pour faire ce trajet, ne vouloit partir que le lendemain; Alviano insista pour qu'on se mît aussitôt en route, et qu'on devançât l'ennemi. En effet l'ordre de partir fut donné; les hautes broussailles dont le pays est couvert, déroboient entièrement l'armée vénitienne qui suivoit le chemin à droite,

à la vue des Français, qui suivoient le chemin à gauche; et sa ligne étant plus directe, elle se trouva bientôt avoir gagné les devants. Mais dans cet endroit justement, les deux chemins se rapprochoient, et l'Alviano qui commandoit l'arrière-garde, eut connoissance de Charles d'Amboise et de Jean-Jacques Trivulzio, qui commandoient l'avant-garde française, et qui se trouvoient très-près de lui (1).

L'on comptoit dans l'armée de Louis XII, deux mille lances, mille Suisses et douze mille fantasins gascons ou italiens, avec un beau parc d'artillerie (2). L'avant-garde d'Amboise étoit composée de cinq cents lances et des Suisses; à l'arrière-garde de l'Alviano on comptoit huit cents hommes d'armes, et la fleur de l'infanterie italienne. Le combat entre ces deux divisions n'étoit point inégal; mais la marche des autres corps éloignoit toujours plus Pitigliano de l'Alviano, tandis qu'elle rapprochoit Louis XII de Charles d'Amboise. L'Alviano ne pouvant éviter la bataille, envoya dire en hâte à son collègue, qu'il étoit engagé, et le pressa en même temps d'arrêter sa colonne, et de marcher à son secours. Pitigliano dès le commencement de la

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VIII, p. 425. — Petri Bembi hist. Ven. L. VII, p. 168. — Fr. Belcarii Comm. Rer. Gallic. L. XI, p. 518.*

(2) Mémoires du chev. Bayard, Ch. XXIX, T. XV, p. 69.

CHAP. CV.

1509.

campagne avoit eu à lutter contre l'impétuosité de l'Alviano; il l'avoit toujours vu chercher des dangers qu'il croyoit de son devoir d'éviter. Il crut que dans cette occasion ce capitaine vouloit le forcer malgré lui à combattre, et il lui fit dire de continuer sa retraite en bon ordre, puisque la volonté du sénat étoit d'éviter une bataille (1).

L'Alviano cependant s'étoit disposé pour le combat. Il avoit placé ses fantassins avec six pièces d'artillerie sur une digue destinée à contenir un torrent, qui dans ce moment étoit à sec, et il avoit attaqué avec vigueur la cavalerie française dans un terrain embarrassé par des vignes, où elle ne pouvoit faire ses évolutions avec liberté. L'Alviano profita de cet avantage, la repoussa, et la poursuivit jusque dans un lieu plus ouvert. En même temps le roi arrivoit avec le corps de bataille, et l'arrière-garde de l'Alviano, qui avoit déjà remporté un succès glorieux, se trouvoit avoir à faire avec toute l'armée. La bravoure du général s'étoit communiquée aux soldats, et l'avantage qu'ils avoient déjà obtenu soutenoit leur ardeur, en sorte qu'ils continuèrent le combat durant trois heures avec la plus grande vaillance. Une forte pluie survenue pendant la bataille, rendoit le

(1) *Fr. Guicciarlini*, L. VIII, p. 425. — *Fr. Balcarri*, L. XI, p. 518.

terrain glissant pour les fantassins ; l'espérance de voir arriver Pitigliano, sur le secours duquel on avoit compté, s'évanouissoit ; mais l'infanterie italienne des Brisighella, qu'on distinguoit à ses casques mi-parties blanches et rouges, se rendit digne de sa nouvelle réputation : encore qu'elle fût forcée à se replier jusque dans une plaine ouverte, et qu'elle s'y trouvât exposée aux attaques de la cavalerie, elle ne rompit jamais ses rangs. Entourés, pressés, accablés, ces fantassins romagnols se firent presque tous tuer, après avoir vendu chèrement leur vie. Ils avoient reçu de Naldo de Brisighella dans le Val de Lamone, leur nom et leur organisation, et toute l'infanterie soldée des Vénitiens avoit ensuite adopté leurs couleurs et leur ordonnance. Cette infanterie laissa six mille morts sur le champ de bataille ; c'étoit à peu près le double de ce qu'avoient perdu les Français ; la gendarmerie vénitienne ne souffrit pas beaucoup, mais Barthélemi d'Alviano, blessé au visage, fut fait prisonnier, et conduit au pavillon du roi. Vingt pièces d'artillerie tombèrent entre les mains des Français ; le reste de l'armée vénitienne continua sa retraite sans être poursuivi (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 425. — *Petri Bembi histor. Ven.* Lib. VII, p. 170. — *Jacopo Nardi histor. Fior.* L. IX, p. 206. — *Fr. Belcarii*. Lib. XI, p. 518. — *J. Mariana de rebus*

CHAP. CV.

1509.

Cette bataille diversement nommée de Vaila ou d'Aignadel dans la Ghiara d'Adda, fut livrée le 14 mai 1509. Avec elle commença un nouveau système de guerre, signalé par plus de férocité dans les combats, et des déroutes plus meurtrières. Depuis quinze ans les ultramontains avoient porté leurs armes en Italie; cependant on n'avoit point vu encore un champ de bataille couvert de tant de morts; on n'avoit point vu non plus l'infanterie prendre une part aussi importante à l'action. Mais plus les guerres se prolongent, plus elles deviennent nationales; plus les souffrances des vaincus deviennent intolérables, et plus chacun sent qu'il vaut mieux se défendre à outrance, que de se laisser opprimer sans combat. Le moment arrive enfin où les peuples engagent dans la lutte la totalité de leurs forces, et où la victoire ne semble plus pouvoir être obtenue que par l'extermination des vaincus: plus les agresseurs ont augmenté leur nombre et leurs moyens d'attaque, plus leur consommation est ruineuse, et leur joug insupportable. La résistance s'accroît avec l'oppression. Après des batailles meurtrières la même férocité est portée dans le siège des villes, et dans le traitement des pays con-

Hisp. L. XXIX, c. XIX, p. 287. — P. Bizzari hist. Genuens. L. XVIII, p. 426. — Mém. du chev. Bayard. T. XV, ch. XXIX, p. 71. — Arn. Ferroni. T. IV, p. 68.

quis. A dater de cette première bataille, chaque année fut marquée par plus de fureur, et par une plus grande effusion de sang, jusqu'au moment où un épuisement universel força enfin les nations et leurs chefs à faire la paix, parce que la génération propre aux armes étoit presque absolument détruite, et qu'on ne pouvoit point recruter les armées avec des vieillards et des enfans.

CHAZ. EV.

1509.

Louis XII poursuivit sa victoire avec une rapidité, qui fit plus d'honneur à son talent militaire que l'issue même du combat. Dès le lendemain il se présenta devant Caravaggio, qui ouvrit aussitôt ses portes; et la forteresse attaquée avec de l'artillerie, capitula le jour d'après. Le 17 la ville de Bergame lui envoya ses clefs, et il la fit occuper par cinquante lances et mille fantassins; la citadelle tint à peine deux ou trois jours. A chaque capitulation Louis XII exigeoit toujours que les gentilshommes vénitiens qui se trouvoient dans les villes, demeurassent ses prisonniers. Il vouloit les forcer à payer des rançons assez grosses pour ruiner leurs familles, et les mettre dans l'impossibilité de soulager, par leurs fortunes privées, les finances de la république. Cependant il s'approchoit de Brescia pour suivre l'armée vénitienne qui s'étoit retirée vers cette ville, et qui étoit déjà fort diminuée par la désertion.

CHAP. CV.

1509.

Les deux provéditeurs George Cornaro et André Gritti, avoient supplié vainement les Bressans de les admettre dans leurs murs ; le comte Jean François de Gambara, chef de la faction gibeline, au moment où il avoit été instruit de la déroute de Vailla, s'étoit emparé des portes avec ses partisans, il en avoit refusé l'entrée aux troupes vénitiennes, et le 24 mai, il les livra aux Français. Pitigliano ne se trouvant plus en sûreté auprès d'une ville révoltée, se retira à Peschièra, avec les restes de son armée (1).

Les calamités se succédoient pour les Vénitiens avec une rapidité si effrayante, que ni le sénat, dont on avoit souvent vanté la constance et la fermeté, ni le peuple, dont on attendoit du patriotisme, ne trouvoient en eux-mêmes assez de force pour y résister. Des efforts prodigieux avoient été faits, avant l'ouverture de la campagne, pour rassembler de l'argent : la république, dans ce but, avoit eu recours à des expédiens contraires à tous ses usages ; elle avoit emprunté de toutes mains, elle avoit obtenu des dons patriotiques de tous les nobles et de toutes les villes sujettes ; elle avoit retranché à tous les fonctionnaires publics la moitié de leur trai-

(1) *Fr. Guicciardini*, L. VIII, p. 427. — *Petri Bembi histor. Ven.* Lib. VIII, p. 175. — *Jacopo Nardi. hist. Fior.* Lib. IV, p. 207. — *Fr. Belcarri Comment.* Lib. XI, p. 519.

tement (1), et déjà tous ces trésors étoient dissipés; l'armée qu'on avoit rassemblée à si grands frais étoit détruite ou dispersée. Il ne s'agissoit pas seulement de la rétablir, il falloit encore s'occuper de la flotte, puisque les Français en armoient une à Gènes, qui ne tarderoit pas à infester les rivages de l'Adriatique. Le sénat ordonna en effet l'équipement de cinquante galères, sous les ordres d'Ange Tréviani, et en même temps il envoya, dans toutes ses possessions maritimes, l'ordre de transporter à Venise tout le blé dont on pourroit disposer, afin de mettre la capitale tout au moins en état de soutenir un long siège (2).

Immédiatement après la soumission de Brescia, Crème avoit ouvert ses portes au roi, à l'instigation de Soncino Benzoni, descendant des anciens tyrans de cette ville. Crémone avoit aussi capitulé, de même que la forteresse de Pizzighettone. La citadelle de Crémone continuoit seule à se défendre, parce que Louis XII avoit exigé que tous les gentilshommes vénitiens qui s'y trouvoient, demeurassent ses prisonniers, et que Zacharie Contarini, dont on

(1) *Petri Bembi hist. Ven.* L. VII, p. 162.

(2) *Franc. Guicciardini.* Lib. VIII, p. 418. — *Petri Bembi histor. Venetæ.* Lib. VIII, p. 175. — *Fr. Belcarri.* Lib. XI, p. 320.

CHAP. CV. 1509. connoissoit les immenses richesses, s'y étoit renfermé avec plusieurs autres seigneurs, que les Français vouloient ruiner par des rançons exorbitantes. Le comte de Pitigliano avoit de nouveau abandonné Peschiéra pour se replier sur Vérone; mais il avoit laissé à la garde de cette forteresse André de Riva et son fils, gentilshommes vénitiens, avec quatre cents fantassins: il se flattoit que ceux-ci, profitant de la force de la place et des avantages de sa situation, arrêteroient assez long-temps les Français pour lui donner à lui-même le temps de réorganiser son armée.

L'événement ne répondit point aux espérances de Pitigliano: à peine l'artillerie avoit-elle fait une brèche étroite dans les murailles de Peschiéra, que les Suisses et les Gascons s'y précipitèrent, et emportèrent la place d'assaut; la garnison fut toute passée au fil de l'épée, et Louis XII fit pendre le commandant André de Riva avec son fils, sans autre motif que d'inspirer de la terreur à ceux qui tentoient de se défendre. De même il avoit fait pendre, peu de jours auparavant, les braves gens qui défendoient Caravaggio. Les hommes foibles sont presque toujours cruels, et les rois qui suivent les armées sans être généraux, y sont plus disposés encore que d'autres, parce qu'ils regardent toute résistance à leur volonté comme une

offense personnelle , qui les dispense des lois de la guerre (1). CHAP. CV.
1509.

Quinze jours s'étoient à peine écoulés depuis la victoire de Vaila , et Louis XII avoit déjà conquis toute la partie du territoire vénitien que le traité de Cambrai lui assignoit en partage : la seule citadelle de Crémone , qui résistoit encore , ne tint pas plus de quinze jours. Les provinces dont il s'étoit emparé augmentoient de plus de deux cent mille ducats les revenus royaux du duché de Milan. Les autres alliés , qui avoient osé à peine laisser éclater leur inimitié , tant que Venise conservoit toute sa puissance , attaquèrent de toutes parts les frontières vénitiennes , dès qu'ils furent informés de la déroute de Vaila. Le pape avoit donné le commandement de son armée à son neveu François-Marie de la Rovère , qui avoit succédé l'année précédente , dans le duché d'Urbin , à Guid' Ubaldo de Montéfeltro , son père adoptif. Cette armée étoit forte de quatre cents hommes d'armes , quatre cents cheveu-légers et huit mille fantassins , et peu après elle fut encore renforcée par trois mille Suisses qu'avoit soldés le pontife. Après avoir ravagé le territoire de Cervia , elle

(1) Mémoires du chev. Bayard. Ch. XXX. T. XV, p. 75. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 49. — *Fr. Belearii*. L. XI, p. 519. — *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 429. — *Jacopo Nardi histor. Fior.* L. IV, p. 207.

prit Solarolo, entre Faenza et Imola, et vint attaquer Brisighella, chef-lieu de la province belliqueuse du Val de Lamone. Jean-Paul Manfredone étoit chargé de défendre cette forteresse avec huit cents fantassins et quelques chevaux. Il avoit tenté une sortie sans connoître bien la force des assaillans; mais il fut repoussé si vigoureusement, que les ennemis entrèrent dans l'enceinte des murailles pêle-mêle avec les fuyards. Leur férocité ne le céda point à celle des ultramontains, et tous les malheureux habitans de Brisighella furent passés au fil de l'épée (1).

L'armée pontificale se rapprocha ensuite de Ravenne, mais elle fut arrêtée dix jours par le château de Russi, entre cette ville et Faenza: Giovanni Gréco, commandant des stradiotes vénitiens, fut fait prisonnier par Jean Vitelli; Russi se rendit; et quoique les généraux pontificaux manquassent de talent ou d'accord, les troupes vénitiennes en Romagne étoient en si petit nombre, le découragement et la terreur étoient si grands, que Faenza, Rimini, Ravenne et Cervia capitulèrent et promirent d'ouvrir leurs portes, si elles n'étoient pas secourues avant un temps limité (2).

(1) *Fr. Guicciardini*, L. VIII, p. 429. — *Petri Bembi hist. Ven.* L. VII, p. 164. — *Fr. Belcarii Comm.* L. XI, p. 520.

(2) *Fr. Guicciardini*, L. VIII, p. 429. — *Petri Bembi*, L. VIII, p. 176. — *Jacopo Nardi*, L. IV, p. 207. — *Fr. Belcarii*, L. XI, p. 520.

Alfonse d'Este, duc de Ferrare, étoit aussi entré dans la ligue de Cambrai, et le 19 avril il avoit été nommé par le pape gonfalonier de l'Église romaine. Cependant il avoit attendu la déroute de Vailla pour commencer les hostilités. Alors il congédia le vidôme qui rendoit à Ferrare justice aux Vénitiens; il rappela son ambassadeur, et il envoya, le 19 mai, trente-deux pièces de canon au camp de l'Église qui attaquoit la citadelle de Ravenne. Le 30 du même mois il entra en campagne, et il s'empara sans résistance du Polésin-de-Rovigo, d'Este, Montagnana et Monselice, ancien patrimoine de sa maison (1).

Le marquis de Mantoue ne fut pas moins empressé à profiter de la déroute de ses anciens voisins: il s'empara d'Asola et de Lunato, que Philippe-Marie Visconti avoit conquis sur son bisaïeul, et qui avoient ensuite passé à la république. Peschiéra auroit dû aussi lui tomber en partage; mais cette ville convenoit trop au roi de France, pour que le marquis osât la lui refuser. Il se contenta de la promesse d'une compensation qu'on lui donneroit ailleurs (2).

L'ambassadeur d'Espagne, qui étoit resté à Venise jusque après la déroute de Vailla, et qui

(1) *Muratori Annali d'Italia*. T. X, p. 47. — *Fr. Guicciardini*. Lib. VIII, p. 450. — *Fr. Belcarli*. L. XI, p. 320.

(2) *Fr. Guicciardini*. Lib. VIII, p. 454.

n'avoit pas cessé de protester de l'amitié de son maître, prit aussi ce moment pour demander son audience de congé. Ferdinand avoit envoyé deux mille fantassins espagnols à Naples, qui, joints à trois mille fantassins napolitains, s'étoient approchés de Trani à la fin de mai pour en faire le siège. Une flotte française étoit venue joindre la flotte sicilienne, et s'étoit présentée devant le port de la même ville; toutefois à la persuasion de Fabrice Colonna, le vice-roi de Naples avoit procédé avec beaucoup de lenteur à cette expédition. Les Vénitiens, qui songeoient déjà à détacher Ferdinand de la ligne formée contre eux, prirent cette occasion pour lui offrir la restitution de tout ce qu'ils possédoient dans le royaume de Naples; ils rappellèrent tous leurs commandans, et leur ordonnèrent, en évacuant leurs villes, de les consigner aux Espagnols (1).

Pendant ce temps, l'armée de Maximilien ne comparoissoit encore nulle part; mais ses vassaux et les gouverneurs de ses provinces limitrophes, profitoient de la terreur où tout l'état de Venise étoit plongé, pour l'attaquer de plusieurs côtés à la fois. En Istrie, Christophe Frangipani s'empara de Pisino et de Duino; le

(1) *Jo. Marianaë de rebus Hispaniæ. Lib. XXIX, cap. XIX, p. 287. — Fr. Guicciardini. Lib. VIII, p. 435. — Petri Bembi histor. Ven. L. VIII, p. 175.*

duc de Brunswick entra dans le Friuli avec deux mille hommes, et y prit Feltre et Bellune. En même temps Trieste, Fiume et les autres villes conquises au commencement de l'année précédente, relevèrent les drapeaux de la maison d'Autriche; le comte de Lodrone soumit quelques châteaux dans le voisinage du lac de Garda; l'évêque de Trente enfin s'empara de Riva-di-Trento et d'Agresto (1). La république entière sembloit tomber en dissolution, et dans l'intérieur même des murs de Venise, le sénat ne se regardoit point comme assuré, ou de cette multitude infinie d'étrangers que le commerce y avoit attirés, ou de ces plébiens que la constitution avoit exclus de toute part au gouvernement, et qui réclamoient contre une usurpation que la prospérité, symptôme extérieur de la sagesse des conseils, ne légitimoit plus (2).

La désertion avoit réduit à un état déplorable l'armée vénitienne. Abandonnant toute la terre-ferme, s'écartant de toutes les villes qui successivement avoient refusé de la recevoir, elle s'étoit réfugiée à Mestre sur le bord de la Lagune, et elle n'y conservoit plus ni discipline, ni obéissance à ses supérieurs. Le sénat

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 430. — *Fr. Belcariti*. L. XI, p. 521.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 430.

CHAP. CV.

1509.

n'épargna ni son activité ni ses trésors pour former une nouvelle armée : il envoya offrir à Prosper Colonna, qui se trouvoit alors sur les frontières du royaume de Naples, le commandement de toutes ses troupes, et un traitement annuel de soixante mille ducats, pourvu que Colonna amenât sans retard à la république douze cents chevaux (1). Les garnisons retirées des villes de Romagne et de l'Adriatique, les troupes légères engagées en Grèce et en Illyrie, auroient suffi pour réparer les pertes de l'armée ; mais la conséquence la plus funeste d'une déroute n'est pas la mort de quelques milliers d'hommes, c'est la destruction de la confiance et de la fidélité du soldat.

Dans ce désastre universel, les Vénitiens ne songèrent pas même à fléchir le roi de France : la mauvaise foi avec laquelle il avoit dissimulé son ressentiment, la perfidie de ses complots contre eux au temps même où ils combattoient pour lui, l'acharnement qu'il mettoit à poursuivre ses succès, et sa cruauté envers les prisonniers et les vaincus, inspiroient pour lui un invincible éloignement. Il n'y avoit aucun autre ennemi avec lequel les Vénitiens ne désirassent se réconcilier plutôt qu'avec lui ; il n'y en avoit aucun à qui ils ne préférassent cé-

(1) *Petri Bembi histor. Ven. L. VIII, p. 175.*

der les places de guerre qu'ils n'espéroient plus défendre. Déjà ils avoient remis à Ferdinand toutes les villes de Pouille auxquelles ce monarque prétendoit; ils essayèrent de satisfaire par les mêmes moyens l'ambition du pape et de l'empereur, pour les détacher ainsi de la France. Ils avoient à plusieurs reprises tenté d'envoyer des députés en Allemagne; mais l'évêque de Trente leur avoit refusé l'entrée du pays, parce qu'ils étoient excommuniés. Enfin Antonio Giustiniani, élu ambassadeur auprès de Maximilien, put parvenir à sa cour: il lui demanda grâce avec une humilité, avec un abaissement de la république, qui auroient été faits pour inspirer le mépris plutôt que la pitié, si la pédanterie même de sa harangue latine, qui nous a été conservée, n'avoit pas averti que, selon l'usage des rhéteurs, Giustiniani exagéroit les sentimens qu'il étoit chargé d'exprimer, et ne savoit leur donner aucune mesure (1).

Mais l'instruction dont cet orateur étoit chargé

(1) Guicciardini annonce expressément qu'il a traduit cette harangue mot pour mot du texte latin, et ce texte a été publié ensuite en 1613, par Goldast, *Politica imperialis*, p. 977. Cependant les Vénitiens ont prétendu qu'elle étoit l'ouvrage de Guicciardini. Ils s'en sont plaints avec amertume, et cette controverse littéraire et politique a été soutenue des deux parts avec bien plus d'aigreur qu'elle n'a d'importance réelle. Voyez Histoire de la Ligue de Cambrai, T. I, p. 158-160. — *Guicciardini*, Lib. VIII, p. 451.

CHAP. CV.

1509.

étoit plus explicite encore que sa harangue. Il déclara à l'empereur que la république étoit prête à lui remettre tous ses états de terre ferme, qu'elle avoit retiré ses garnisons de toutes les terres de l'Empire, qu'elle les consignerait aux officiers de Maximilien dès que ceux-ci se présenteroient pour les recevoir. Tant de soumission et d'humilité demeurèrent sans effet; le roi des Romains ne voulut entendre à aucun traité sans la participation du roi de France.

En même temps, le sénat avoit aussi envoyé en Romagne un secrétaire d'état, avec ordre de consigner au pape la citadelle de Ravenne, et tout ce qui restoit encore dans cette province sous les ordres de Venise, ne se réservant que l'artillerie des places de guerre, et la liberté de tous les prisonniers faits par l'armée pontificale. Les cardinaux vénitiens supplièrent ensuite le pape d'accorder l'absolution à leur patrie, en raison de ce que, conformément à son monitoire, elle lui avoit obéi avant l'expiration des vingt-quatre jours qu'il lui avoit assignés. Mais le pape déclara que cette obéissance, au lieu d'être complète, avoit été conditionnelle; que de plus la république n'avoit point rendu les fruits perçus pendant son usurpation, et qu'ainsi il ne pouvoit l'absoudre (1). Cependant le pon-

(1) *Fr. Guicciardini. L. VIII, p. 435. — Fr. Belcariti. L. XI, p. 321.*

tise soupçonneux commençoit à être effrayé de la prépondérance que les ultramontains acquéroient en Italie; son orgueil étoit flatté de la soumission d'une république que tous ses prédécesseurs avoient redoutée; et lorsqu'on lui annonça qu'une ambassade composée de six des membres les plus distingués du sénat s'offroit à venir à Rome lui demander grâce, il ne résista pas davantage; et en dépit des remontrances de Louis et de Maximilien, il promit qu'à l'arrivée de ces ambassadeurs, il lèveroit l'excommunication et l'interdit (1).

CHAP. CV.

1509.

Pendant ce temps, les villes vénitiennes de terre ferme n'étoient plus défendues par aucune garnison; et comme elles voyoient à leurs frontières l'armée formidable des Français, elles se dispoient à lui ouvrir leurs portes. Dès que les Véronois apprirent la prise de Peschiéra, ils envoyèrent des députés à Louis XII pour lui remettre les clefs de leur ville; mais le roi de France les refusa, et les renvoya aux ambassadeurs de Maximilien, qui étoient auprès de lui. Il n'avoit point intention de pousser plus loin ses conquêtes; ses finances étoient déjà probablement épuisées, et il étoit impatient de licen-

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. VIII, p. 354. — Petri Bembi hist. Ven. L. VIII, p. 178-181. — Fr. Belcarri. Lib. XI, p. 522. — Ann. eccles. Raynaldi. 1509, §. 14, p. 68.*

cier son armée et de retourner en France. La citadelle de Crémone venoit de se rendre à lui ; la guerre pour ce qui le regardoit étoit terminée ; il n'avoit plus rien à prétendre , et les Vénitiens ne paroissoient nullement en état de résister à ceux qui vouloient achever le partage de leurs provinces.

Avant de quitter l'Italie , Louis XII désiroit cependant voir Maximilien. Le cardinal d'Amboise alla le trouver, le 13 juin , à Trente , et convint avec lui que les deux monarques auroient une entrevue à Garda , sur les confins des deux territoires qu'ils venoient d'acquérir. Louis XII partit pour s'y trouver au jour fixé ; Maximilien de son côté s'avança jusqu'à Rivadi-Garda ; mais , soit qu'il se trouvât trop mal accompagné pour sa sûreté ou pour sa dignité , soit qu'il eût quelque autre raison dont il faisoit mystère , comme de tous les motifs de sa conduite , il repartit de Riva après y être resté seulement deux heures , déclarant qu'il étoit rappelé par les nouvelles qu'il recevoit du Friuli. Il envoya au roi le nouvel évêque de Gurck , Mathieu Langen , son secrétaire , pour le prier de l'attendre à Crémone. Louis XII , de son côté , blessé sans doute de ce manque d'égards , et sachant combien peu de foi on pouvoit accorder aux promesses de Maximilien , repartit

pour Milan, et peu de jours après retourna en France (1).

CHAP. CV.

1509.

Maximilien s'étoit conduit dans cette guerre comme dans toutes les précédentes. Après la signature du traité de Cambrai, il avoit séjourné quelque temps en Flandre pour obtenir des subsides de ses peuples; mais il ne les avoit pas plutôt reçus, qu'il les avoit tous dissipés. Le pape désiroit presser son expédition pour que l'armée des Français ne se trouvât pas seule en Italie, et maîtresse de tout le pays; il lui avoit dans ce but accordé cent mille ducats à prendre sur le fonds de réserve de la croisade, qui avoit été levé en Allemagne, mais qui ne pouvoit être employé à des usages profanes sans l'autorité pontificale. Peu après, il lui avoit encore envoyé Constantin Cominatès, avec cinquante mille ducats; Louis XII lui avoit payé cent mille ducats pour la seconde investiture du duché de Milan, qu'il venoit de recevoir; les États héréditaires de l'Autriche et ceux de l'Empire lui avoient accordé des subsides. Mais tant de fonds, amassés pour la guerre, étoient déjà dépensés, sans qu'il eût réussi à assembler nulle part une armée impériale (2).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 436. — *Fr. Belcariti*. L. XI, p. 522. — Mémoires du chev. Bayard. Ch. XXX, p. 75. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 50.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 436. — *Fr. Belcariti*. L. XI, p. 522.

en l'v. cv.

1509.

Maximilien annonçoit que sa réconciliation avec Louis XII étoit sans réserve. A son passage à Spire, il avoit brûlé un livre où l'on avoit enregistré toutes les injures que l'Empire avoit reçues des Français, et il avoit déclaré qu'il ne vouloit plus en conserver aucune mémoire. Il avoit écrit de Trente à Louis XII, pour le remercier de lui avoir fait recouvrer toutes les terres que les Vénitiens avoient usurpées sur lui et ses ancêtres. Il étoit convenu, le 15 juin, avec le cardinal d'Amboise, que le roi lui prêteroit cinq cents lauces françaises pour terminer la guerre (1), et cependant rien ne s'effectuoit encore : il ne se trouvoit pas même à portée d'accepter les capitulations des villes de l'État vénitien, qui demandoient à se rendre.

Enfin, l'évêque de Trente se présenta en Lombardie, avec un petit corps de troupes allemandes, et ce fut lui qui reçut la soumission de Vérone et de Vicence. Le 4 juin, Léonard Trissino, émigré vicentin, se présenta aussi devant Padoue, avec trois cents fantassins allemands seulement et un héraut d'armes de l'empereur. Les portes de la ville lui furent aussitôt ouvertes.

Trévisé avoit à son tour envoyé des députés pour se soumettre à Maximilien ; mais lorsque

(1) *Fr. Guicciardini. L. VIII, p. 456.*

le peuple de cette ville vit le même Trissino se présenter devant les portes, sans forces, sans armes, sans aucune décoration qui pût servir de garantie de la protection impériale, il ne dissimula point son regret d'échanger la domination d'un sénat italien contre celle des Allemands. Un cordonnier, nommé Marc Caligaro, reproduisit aux yeux de la populace le drapeau de la république, et amassa ses concitoyens au cri de *vive saint Marc!* Les nobles, qui pour sauver leurs biens s'étoient empressés de se rendre, virent leurs palais livrés au pillage. Léonard Trissino et sa petite escorte allemande furent chassés; sept cents fantassins italiens furent appelés du camp de Mestre, et introduits dans la ville; et ce premier événement heureux, après tant de désastres, releva le courage des Vénitiens, comme s'il présageoit un meilleur avenir. La ville qui la première, dans les états de terre ferme, s'attachoit au sort de la république, lorsque le sénat regardoit le continent entier comme perdu, fut accueillie de nouveau avec un transport de reconnoissance. La seigneurie accorda aux habitans de Trévisé une exemption d'impôts pour quinze années. Les rôles des contribuables furent brûlés sur la place publique; et le camp vénitien, qui jusque alors n'avoit cessé de reculer, se porta de

CHAP. CV. nouveau en avant, pour prendre une forte po-
1509. sition entre Marghéra et Mestre (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 455. — *Fr. Belcarii*. L. XI,
p. 522. — *Petri Bembi histor. Ven.* L. VIII, p. 180. — *Muratori*
Annali d'Italia. T. X, p. 46.

FIN DU TOME TREIZIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DU TOME TREIZIÈME.

CHAPITRE XCIX. *Négociations de Louis XII en Italie. Suite de la guerre de Pise ; cette ville abandonnée par les Vénitiens continue à se défendre. Conquête du duché de Milan par les Français ; Louis Sforza y rentre au bout de cinq mois, mais il est trahi par les Suisses, et fait prisonnier à Novarre. 1498-1500. page 1*

An

1498. 7 avril. Mort de Charles VIII, le jour même destiné à l'épreuve de Savonarole.	<i>ib.</i>
— Succession de Louis d'Orléans, sous le nom de Louis XII.	2
— Prétentions de Louis XII au duché de Milan.	3
— Il cherche et trouve aisément des alliés en Italie pour les faire valoir.	5
— Les Vénitiens irrités contre Louis-le-Maure pour la guerre de Pise.	6
— Le pape veut agrandir son fils César Borgia avec l'aide de la France.	<i>ib.</i>
— Louis XII consacre la première année de son règne à ses préparatifs et ses négociations.	7
— Il obtient la sanction du pape pour son divorce, et récompense César Borgia par le duché de Valentinois.	8
— Mai. Divers avantages remportés par les Pisans sur les Florentins.	9

An

1498. 6 juin. Les Florentins donnent le commandement de leur armée à Paul Vitelli de Città di Castello.....	p. 10
— Le duc de Milan ferme le passage aux secours que les Vénitiens envoient à Pise.....	11
— Les Vénitiens veulent pénétrer en Toscane par la Romagne.....	13
— Les Médicis se joignent à l'armée vénitienne, commandée par Charles Orsini et B. d'Alviano....	ib.
— Octobre. Barthélemi d'Alviano pénètre dans le Casentin, et s'empare de Bibbiéna.....	14
— Il est arrêté devant Poppi par Antonio Giacomini.....	15
— Paul Vitelli envoyé dans le Casentin pour lui tenir tête.....	16
— L'armée vénitienne est assiégée dans Bibbiéna....	17
1499. Nicolas, comte de Pitigliano, amène jusqu'à Elci une nouvelle armée vénitienne.....	18
— Les deux républiques pressent vainement leurs généraux de livrer bataille.....	19
— Louis XII et le duc de Milan cherchent tous deux à les réconcilier.....	20
— Elles se soumettent à l'arbitrage du duc Hercule de Ferrare.....	21
— 6 avril. Prononcé du duc de Ferrare, entre les Vénitiens et les Florentins, au sujet de Pise..	22
— Les Vénitiens retirent leurs troupes sans accepter le prononcé; les Pisans refusent de s'y soumettre.....	23
— Les Florentins renvoient Paul Vitelli devant Pise.....	24
— 25 juin. Paul Vitelli attaque et prend Cascina..	25

An

1499. 1^{er} août. Il trace son camp sous les murs de Pise ,
à la gauche de l'Arno. p. 25
- Il ouvre de larges brèches dans les murs , que les
Pisans défendent avec audace. 27
- 10 août. Il prend d'assaut la tour de Stampace ,
mais ne poursuit pas son avantage , quand il
pouvoit prendre la ville. 28
- Les Florentins soupçonnent Vitelli de trainer à
dessein la guerre en longueur. 29
- 23 août. Un assaut annoncé est différé , à cause
des nombreuses maladies dans l'armée florentine 30
- 15 septembre. Vitelli abandonne le siège de Pise ,
et se retire à Cascina. 31
- Il est soupçonné de trahison et d'intelligence avec
les Médicis. *ib.*
- Fin de septembre. Il est arrêté à Cascina , et conduit
à Florence. 32
- 1^{er} octobre. Il est condamné à perdre la tête , et
exécuté. 34
- Ressentiment de ses frères , et du roi de France ,
pour la mort de Paul Vitelli. *ib.*
- 15 avril. Traité de Blois de Louis XII avec la
république de Venise , pour le partage du Milanais. 35
- Louis-le-Maure cherche à s'assurer les secours
de Maximilien , roi des Romains. 36
- Maximilien s'engage dans une guerre avec les
Suisses , et abandonne Sforza. 37
- Négociations de Louis-le-Maure avec Bajazeth II ,
pour qu'il fasse une diversion en attaquant les
Vénitiens. 38

An

1499. Octob. Scander Bassa de Bosnie ravage le Friuli. <i>p.</i>	39
— Les rois d'Espagne abandonnent Louis-le-Maure. <i>ib.</i>	
— Négociation de Louis-le-Maure avec le pape, qui n'a pas de succès.....	40
— Louis-le-Maure ne peut obtenir de secours de Frédéric de Naples et du duc de Ferrare.....	41
— Il donne le commandement de ses armées aux frères San-Sévérino.....	<i>ib.</i>
— Août. L'armée française passe les Alpes.....	43
— 13 août. Elle attaque Arazzo, puis Annone.....	<i>ib.</i>
— Tout le pays d'Outre-Pô se soumet aux Français.	44
— Fermentation du peuple à Milan. Louis-le-Maure assemble ses chefs pour justifier sa conduite..	45
— Août. Les Vénitiens attaquent le Milanais en même temps que les Français, et s'emparent de Caravaggio.....	46
— 25 août. Galeaz San-Sévérino abandonne son armée qui se dissipe.....	<i>ib.</i>
— Sforza fait partir ses enfans et son trésor pour l'Allemagne.....	48
— 2 septembre. Il part lui-même de Milan, en laissant garnison dans le château.....	49
— Les Français sont reçus à Milan, et dans toutes les villes du Milanais.....	50
— Louis XII fait son entrée à Milan, et il y est reçu avec beaucoup d'enthousiasme.....	51
— Traités de Louis XII avec le marquis de Mantoue, le duc de Ferrare, et le seigneur de Bologne..	<i>ib.</i>
— Son traité d'alliance et de protection avec les Florentins.....	52
— Louis XII choisit Jean Jacques Trivulzio pour son lieutenant dans le duché de Milan.....	53

- An*
1499. Les Milanois mécontents de lui et de la France. *p.* 53
- Louis-le-Maure demande des secours à Maximilien, roi des Romains. 54
 - Il lève à ses propres frais une armée pour rentrer dans ses états. 55
1500. Février. Louis-le-Maure est reçu à Comô avec transports. 56
- 5 fév. Les Français évacuent Milan, et Louis-le-Maure y rentre. *ib.*
 - Parme et Pavie se soumettent à lui. 57
 - Il rassemble une armée avec laquelle il prend Vigevano et assiège Novarre. 58
 - Les Suisses forment seuls l'infanterie de son armée et de celle des Français. 59
 - Un corps de Suisses quitte l'armée française pour passer à celle de Sforza. 60
 - Avril. La Trimouille conduit l'armée française entre Novarre et Milan. 61
 - Les Suisses de Louis-le-Maure se mutinent, sous prétexte de demander leur solde. 62
 - 10 avril. Les Suisses, rangés en bataille, refusent de combattre, et restent dans Novarre. 63
 - Ils livrent aux Français Louis Sforza, qui s'étoit caché dans leurs rangs. 64
 - Ils s'emparent de Bellinzona. 65
 - Le cardinal Ascagno Sforza arrêté par les Vénitiens. *ib.*
 - Il est livré à Louis XII, qui condamne à une prison perpétuelle le duc de Milan, et tous ceux des descendans du grand Sforza, qu'il a arrêtés. 66

CHAPITRE C. Conquête de la Romagne, et invasion de la Toscane par César Borgia. — Alliance de Louis XII avec Ferdinand-le-Catholique contre don Frédéric d'Aragon. Ils se partagent le royaume de Naples. 1499-1501. p. 69

An

1499. Profonde immoralité du pape Alexandre VI.	69
— Dépravation des peuples soumis au siège de Rome.	70
— Anarchie causée dans le patrimoine de Saint-Pierre et la Campagne de Rome, par la discorde des Orsini et des Colonna.	<i>ibid.</i>
— Tous les seigneurs de châteaux étoient condottieri.	71
— Désolation de la campagne qui leur étoit soumise.	<i>ibid.</i>
— La ruine d'un château forçoit à abandonner la culture de tout le district qui en dépendoit.	72
— Alexandre VI persécute tour à tour les Colonna et les Orsini.	73
— Ancône, Assise, Spolète, et quelques autres villes, conservoient une administration républicaine.	74
— Vicaires pontificaux : les Varani, à Camérino; Fogliani, à Fermo; Rovère, à Sinigallia; et Montéfeltro, à Urbino.	75
— En Toscane : les Baglioni, à Pérouse; et Vitelli, à Città di Castello.	76
— En Romagne : les Sforza, à Pésaro; Malatesti, à Rimini; Riario, à Forli et Imola; et Manfredi, à Faenza.	<i>ibid.</i>

- An*
1499. Ravenne et Cervia, aux Vénitiens; Bentivoglio, à Bologne; et le duc d'Este, à Ferrare. p. 78
- Gouvernement oppressif de tous ces petits princes. 79
- Fréquens exemples de crimes atroces, donnés par les familles souveraines. 80
- Caractère communiqué au peuple par un tel gouvernement. 81
- César Borgia projette de s'emparer des états de tous les vicaires pontificaux. 82
- Louis XII lui accorde Yves d'Allègre pour le servir dans cette entreprise. *ibid.*
- 9 décembre. Prise d'Imola. 83
- Prise de Forli. Catherine Sforza demeure prisonnière. *ibid.*
1500. L'alliance est resserrée entre César Borgia et Louis XII. 84
- Les Vénitiens, le duc de Ferrare et les Florentins retirent leur protection aux princes de Romagne. 85
- Les Malatesti et Sforza prennent la fuite. Astorre III Manfredi résiste dans Faenza. 86
1501. 22 avril. Faenza se rend par capitulation. 87
- César Borgia viole la capitulation, et fait périr Astorre Manfredi. 88
- Le pape accorde l'investiture du duché de Romagne à son fils César Borgia. 89
- Gouvernement cruel de la Romagne par Ramiro d'Orco, lieutenant de César Borgia. 90
1502. 23 décembre. Supplice de Ramiro d'Orco. *ibid.*
- César Borgia tourne son ambition vers la Toscane; état de cette province. 91

An

1500. 19 juillet. Pandolfe Pétrucci fait massacrer son beau-père pour s'élever à la tyrannie.	<i>p.</i> 92
— Modération apparente de Pétrucci, parvenu au souverain pouvoir.	93
— Épuisement des deux républiques de Florence et de Pise.	94
— Traité de subsides de Florence avec la France, qui promet de l'aider à recouvrer Pise.	95
— Les Florentins demandent que Hugues de Beaumont commande l'armée auxiliaire française.	96
— Les Français, à la solde des Florentins, font la guerre pour leur compte en Lombardie.	97
— 29 juin. L'armée française arrive devant Pise, et ouvre la tranchée.	98
— Elle s'abandonne à son ancienne partialité pour les Pisans.	<i>ibid.</i>
— Appel des Pisans à la générosité des chevaliers français.	99
— Indiscipline dans le camp français, qui ne veut plus combattre.	100
— 18 juillet. Hugues de Beaumont lève le siège de Pise, et se retire en Lombardie.	101
— Foiblesse des Florentins après la retraite de l'armée française.	102
1501. 25 février. Soulèvement et guerre civile à Pistoia.	103
— État déplorable où se trouve la république florentine.	104
— César Borgia lui cherche querelle à l'occasion d'un condottière qu'elle avoit renvoyé.	105
— Borgia force Jean Bentivoglio à lui payer tribut.	106
— César Borgia se concerta avec Julien de Médicis pour attaquer Florence.	107

An

1501. Maj. Il entre en Toscane, et veut dicter des lois à la république florentine..... 108
- Il dévaste les campagnes, en protestant toujours qu'il veut rester ami de la république..... 109
- Il fomenté une conspiration en faveur des Médicis..... 110
- Il traite avec les Florentins, et obtient d'eux un subside..... 111
- 4 juin. Il entre avec son armée sur le territoire de Piombino..... *ibid.*
- 28 juin. Il laisse ses lieutenans continuer le siège de Piombino..... 112
- 3 septembre. Piombino se rend à ses lieutenans, pendant qu'il suit l'expédition de Naples.... *ibid.*
- Ambition de Louis XII, et ses projets sur le royaume de Naples..... 113
- Louis XII craint d'être traversé par les rois d'Espagne..... 114
- Il rejette les offres de don Frédéric, et accepte celles de Ferdinand..... 115
- Projet de partage de la monarchie de Naples entre Louis XII et Ferdinand..... *ibid.*
1500. 11 novembre. Traité de Grenade qui règle ce partage..... 116
- Ferdinand assemble une armée en Sicile, sous prétexte de faire la guerre aux Turcs..... *ibid.*
1501. Juin. Louis XII fait marcher son armée sous les ordres de d'Aubigny..... 117
- Préparatifs de défense de don Frédéric, et sa confiance dans Gonzalve de Cordoue..... 118
- 6 juin. Les ambassadeurs de France et d'Espagne annoncent au pape le traité de partage..... *ibid.*

An

1501. 25 juin. Alexandre VI prononce une sentence contre don Frédéric, pour le priver du royaume de Naples. *p.* 119
- Gonzalve de Cordoue, pendant sa marche, continue à tromper don Frédéric. 120
- Détresse de Frédéric, qui enferme ses troupes dans ses forteresses. *ibid.*
- 24 juillet. Prise et pillage de Capoue par l'armée d'Aubigny. 122
- Cruautés des Français et de César Borgia à Capoue. *ibid.*
- 19 août. Les Français entrent à Naples et Gaète, sans coup férir. 124
- 25 août. Don Frédéric remet le château de Naples à d'Aubigny, et se retire à Ischia. *ibid.*
- Frédéric passe en France, et reçoit du roi le duché d'Anjou. 125
- Gonzalve de Cordoue s'empare lentement de la Pouille et de la Calabre. 126
- Siège et longue résistance de Tarente, où s'étoit retiré don Ferdinand, duc de Calabre, fils aîné de Frédéric. 127
- Le duc de Calabre, trompé par de faux sermens, est envoyé prisonnier en Espagne. 128
1504. 9 septembre. Mort de don Frédéric en Anjou, et extinction de la maison aragonoise de Naples. . . 129

CHAPITRE CI. Guerre dans le royaume de Naples entre Louis XII et Ferdinand-le-Catholique ; révolte d'Arezzo ; conquêtes de César Borgia ; massacre de Sinigallia ; bataille de Cérignoles ; les Français chassés du royaume de Naples. 1501-1503..... 130

An

1501. Préjugés des Ultramontains contre la finesse et la fourberie italiennes..... 130
 — Mauvaise foi de Maximilien..... 131
 — Des Suisses, des Français, des Borgia espagnols, de Ferdinand, et de Gonzalve de Cordoue..... 132
 — Perfidie du traité de Grenade, et guerre qui en résulte..... 133
 — La Capitanate et la Basilicate, revendiquées par les deux puissances co-partageantes..... 134
 — Commencement des hostilités à Atripalda..... 135
 — Elles sont suspendues, et le différend est renvoyé aux deux rois..... *ibid.*
1502. 19 juin. Le duc de Nemours dénonce la guerre à Gonzalve de Cordoue, qui se retire à Barlette. 136
 — Renouvellement des partis d'Anjou et d'Aragon. 137
 — Les Français hésitent entre le siège de Bari et celui de Barlette..... 138
 — Le duc de Nemours se contente de ceindre Barlette par un blocus..... *ibid.*
 — D'Aubigny avec un tiers de l'armée chasse les Espagnols de Calabre..... 139
 — Nemours attaque les villes du voisinage de Barlette..... 140
 — Combat en champ clos à Trani, entre onze Français et onze Espagnols..... *ibid.*

An

1501. Combat en champ clos de Bayard et Sotomayor. p.	141
— Dénueement de Gonzalve et de son armée dans Barlette.....	143
— Les Français offrent la bataille à Gonzalve, qui ne l'accepte pas; mais qui dans leur retraite met en déroute leur arrière-garde.....	144
— Mépris témoigné par un prisonnier français pour la gendarmerie italienne.....	145
— Combat en champ clos, près de Barlette, entre treize Français et treize Italiens.....	146
1503, 13 février. Victoire des treize Italiens.....	147
1501. Négociations de Louis XII avec Maximilien, pour l'investiture du duché de Milan.....	148
— 30 octobre. Conférence de Trente entre le cardinal d'Amboise et Maximilien.....	149
— Ils ne peuvent signer un traité de paix, mais la trêve est prolongée.....	150
1502. 21 février. Deux ambassadeurs, envoyés par Maximilien aux états d'Italie, arrivent à Florence.....	<i>ibid.</i>
— 16 avril. Nouveau traité de protection des Florentins avec Louis XII.....	151
1501. 4 septembre. Mariage de Lucrèce Borgia avec Alfonse, fils aîné du duc de Ferrare.....	<i>ibid.</i>
— Sort des trois précédens maris de Lucrèce Borgia; massacre du troisième, ordonné par César Borgia.....	152
1502. 13 juin. César Borgia part de Rome, menaçant la Toscane et les Marches.....	154
— Il s'empare en trahison du duché d'Urbain.....	<i>ibid.</i>
— La république de San-Marino se met sous sa protection.....	155

An

1502. 4 juin. Vitellozzo Vitelli fait révolter Arezzo contre les Florentins..... p. 156
- 18 juin. La citadelle d'Arezzo se rend aux Vitelli, Orsini et Médicis. 157
- Le roi de France interdit à César Borgia d'attaquer Florence. *ibid.*
- César Borgia prend Camérino, et fait étrangler le prince et ses deux fils, 158
- Conquêtes de Vitellozzo dans le Val de Chiana et le Casentin, jusqu'à l'arrivée des secours de France. *ibid.*
- 1^{er} août. Vitellozzo, désavoué par César Borgia, rend ses conquêtes au général français, envoyé par Louis XII aux Florentins. 159
- Réclamations de tous les ennemis des Borgia auprès de Louis XII, qui étoit venu à Asti pour régler les affaires d'Italie. 160
- Le cardinal d'Amboise favorise les Borgia. 161
- 3 août. César Borgia part de Rome pour se rendre à Milan auprès de Louis XII, qui le reçoit avec faveur. 162
- Août. Louis XII prête trois cents lances à César Borgia pour continuer ses conquêtes, même sur les alliés de la France. *ibid.*
- Terreur des Florentins, en voyant César Borgia ouvertement secondé par le roi. 163
- Inquiétude que leur cause l'instabilité de leur propre gouvernement par le renouvellement trop fréquent de la magistrature. 164
- 16 août. Loi qui met un gonfalonier à vie à la tête de la république. 165
- 22 septembre. Pierre Sodérini, nommé gonfa-

<i>An</i>	lonier à vie.	p. 166
1502.	Tous les vicaires pontificaux, qui avoient servi dans les armées de César Borgia, se croient menacés par lui.	167
—	Diète à la Magione, et confédération des Orsini, Vitelli, Baglioni, Pétrucci et Bentivoglio, pour faire la guerre à César Borgia.	168
—	Perfidie d'Oliverotto de Fermo, l'un des confédérés de la Magione.	169
—	Les confédérés ne peuvent décider les Florentins à entrer dans leur ligue.	170
—	Les Vénitiens pressent Louis XII d'abandonner Borgia, et ce roi leur répond avec menaces.	171
—	Octobre. Le duc d'Urbin rétabli dans ses états par les confédérés.	172
—	César Borgia rappelle à Imola ses capitaines, qui sont battus.	173
—	Danger que court César Borgia à Imola; il négocie pour gagner du temps.	<i>ibid.</i>
—	Franchise apparente de César Borgia, ses négociations avec Macchiavel, secrétaire de la république florentine.	174
—	Révoltes dans les états de Borgia, qui pendant ce temps rassemble en silence une armée.	176
—	Conférence de César Borgia avec Paul Orsini.	177
—	28 octobre. Traité de paix avec Orsini, Vitelli et Oliverotto.	178
—	2 décembre. Autre traité de paix de Borgia avec Bentivoglio.	179
—	8 déc. Le duc d'Urbin se retire de ses états qui se soumettent de nouveau à César Borgia.	<i>ibid.</i>

An

1502. 10 déc. Borgia se met en route au travers de la
Romagne avec son armée. p. 180
- 22 déc. Il renvoie les troupes françaises qu'il
avoit conduites avec lui. 181
- César Borgia voulant attaquer Sinigallia, le com-
mandant déclare qu'il ne remettra qu'à lui la
citadelle. 182
- 31 déc. Borgia fait son entrée à Sinigallia, où
les confédérés de la Magione l'avoient at-
tendu. 183
- Il fait saisir et étrangler Vitellozzo Vitelli, Oli-
verotto de Fermo, Paul Orsini, et le duc de
Gravina. *ibid.*
1503. 4 janvier. Il reçoit la soumission de Città di Cas-
tello. 185
- 5 janv. Et celle de Pérouse, que J. P. Baglioni
évacue. 186
- Il veut chasser également Pandolfe Pétrucci de
Sienne. 187
- 28 janv. Pandolfe Pétrucci consent à évacuer
Sienne, mais sans que le gouvernement soit
changé. 188
- 1^{er} janv. Le pape fait arrêter le cardinal, et tous
les prélats de la maison Orsini. *ibid.*
- 22 février. Il fait périr le cardinal Orsini par le
poison. 189
- Le roi de France et les Vénitiens prennent la pro-
tection de Gian Giordano Orsini et du comte
de Pitigliano. 190
- 29 mars. Le roi de France rétablit Pandolfe Pé-
trucci à Sienne. 191
- Continuation de la guerre entre Florence et Pise,

An

qui empêche la ligue proposée des communes de Toscane.....	p. 192
1503. 16 et 18 juin. Les Florentins se rendent maîtres de Vico Pisano et de la Verrucola.....	193
— Valentinois cesse de déférer aux ordres de la France, depuis les échecs que celle-ci avoit reçus dans le royaume de Naples.....	194
— Gonzalve de Cordoue, ravitaillé à Barlette par un effet de l'avarice des généraux français... ..	195
— Conquêtes du duc de Nemours dans la terre de Bari et la terre d'Otrante.....	196
— Révolte de Castellanéta, surprise et captivité de La Palisse, à Rubio.....	197
— Arrivée et premiers succès de Hugues de Cardone, en Calabre.....	198
— Hugues de Cardone, battu à Terranova par d'Aubigny.....	199
— Arrivée en Calabre d'une nouvelle armée espagnole, sous les ordres de Porto-Carréro... ..	200
— 11 avril. Traité de Locarno, entre Louis XII et les cantons suisses, par lequel il leur cède Bellinzona en toute souveraineté.....	201
— 5 avril. Traité de Lyon, négocié par l'archiduc Philippe d'Autriche, pour assurer le royaume de Naples à Charles, son fils.....	202
— Ferdinand et Gonzalve refusent de le ratifier... ..	203
— 21 avril. Seconde bataille de Séminara; d'Aubigny entièrement défait par Ferdinand d'Andrades.....	204
— Gonzalve de Cordoue reçoit un renfort de deux mille Allemands, et se résout à entrer en campagne.....	206

An

1503. André Matthieu Aquaviva, battu et fait prisonnier par Pietro Navarra..... p. 206
- 28 avril. Gonzalve de Cordoue se porte de Barlette à la Cérignole..... 207
- Le duc de Nemours arrive de son côté à la Cérignole..... 208
- 28 avril. Nemours, contre son propre sentiment, attaque les Espagnols à la Cérignole, demi-heure avant la fin du jour..... *ibid.*
- Nemours est tué, déroute de l'armée française.. 210
- Ives d'Allègre poursuivi par D. Pédro de Paz, jusque derrière le Garigliano..... 211
- Les Abruzzes, la Pouille et la Calabre se soumettent aux Espagnols, et d'Aubigny se rend leur prisonnier à Angitula..... 212
- 14 mai. Gonzalve de Cordoue fait son entrée dans Naples..... 213
- 11 juin. Le château Neuf, pris par D. Pédro de Navarre après l'explosion d'une mine..... 214
- 2 juillet. Le château de l'Œuf, pris de la même manière, et les Français chassés de tout le royaume de Naples..... *ibid.*

CHAPITRE CII. *Guerre des Vénitiens avec les Turcs. Mort d'Alexandre VI. Élection de Pie III et de Jules II. Revers de Valentinois; défaite des Français au Garigliano. Trêve entre la France et l'Espagne. 1499-1504..... p. 216*

An

- 1499-1503. La république de Venise n'avoit pris aucune part aux guerres de Lombardie et de Naples..... 216

An

1499-1505. Elle étoit engagée alors dans une guerre avec les Turcs.....	<i>p.</i> 217
— Règne pacifique de Bajazeth II, qui ne dissipe point la terreur imprimée à l'Europe par les armes des Turcs.....	218
1499. Motifs de la guerre, brigandage des Turcs sur les frontières.....	219
— Complot des Turcs pour surprendre Corfou... .	220
— Nicolas de Pésaro coule à fond une galère turque.	221
— Bajazeth signe un traité en latin, avec intention de le violer.....	<i>ibid.</i>
— Il attaque subitement Zara, et commence ainsi la guerre.....	222
— Le commandement de la flotte vénitienne donné à Antonio Grimani; prospérité inouïe de Grimani.....	223
— Août. La flotte de Grimani rencontre celle des Turcs près de Modon.....	224
— 12 août. Combat de deux galères vénitiennes avec un vaisseau turc; tous trois périssent incendiés.....	225
— Grimani évite le combat, et rebute par sa timidité les Français qui étoient venus le joindre.	226
— Grimani arrêté et traduit en jugement à Venise.....	227
— Il est condamné à la relégation dans les îles du Quarnéro.....	228
— 29 septembre. Les Turcs passent l'Isonzo, et ravagent le Friuli.....	229
1500. Janvier. Propositions de paix des Vénitiens, rejetées par les Turcs.....	230
— Les Turcs forment le siège de Modon.....	231

An

1500. 9 août. Jérôme Contarini essaie de porter des secours dans Modon..... *p.* 231
- Modon est pris et brûlé par les Turcs..... 232
- Pylos et Coron se rendent aux Turcs, Napoli de Malvoisie leur résiste..... *ibid.*
- Succès de Bénédetto de Pésaro, nouvel amiral vénitien..... 233
- 1^{er} novembre. Prise de Céphalonie par Pésaro et Gonzalve de Cordoue..... 234
1501. Avantages remportés par Pésaro à la Prevezza et à Alessio..... 235
- Secours envoyés aux Vénitiens par le pape, les Français et les Portugais..... 236
- Diversion faite par Uladislas, roi de Hongrie et de Bohême..... 238
1502. Bajazeth II attaqué par Ismaël Sophi, roi de Perse..... *ibid.*
- Propositions de paix faites aux Vénitiens..... 239
1503. Traité de paix entre la Porte et Venise, signé par André Gritti..... *ibid.*
- Le traité de paix permet aux Vénitiens de reprendre un rôle actif dans la politique d'Italie. 240
- Louis XII se prépare à attaquer Ferdinand-le-Catholique en Espagne et en Italie..... 241
- Puissante armée conduite en Italie par La Trémouille..... 242
- Négociations de La Trémouille avec Alexandre VI et César Borgia..... 243
- 18 août. Mort subite d'Alexandre VI, et maladie de César..... 244
- Avantages pécuniaires que trouvoit le pape à la mort de ses cardinaux..... *ibid.*

An

1503. Opinion commune sur la mort d'Alexandre VI, causée par le poison qu'il préparoit pour le cardinal de Cornéto.....	p. 245
— Doutes élevés sur ce récit, et moyen de concilier les deux narrations.....	246
— Les ordonnances d'Alexandre VI, en matière ecclésiastique, sont toujours en vigueur.....	247
— C'est lui qui a institué la censure des livres....	248
— La maladie de César Borgia, au moment de la mort de son père, dérange tous ses projets..	<i>ibid.</i>
— Il se maintient au Vatican, et traite avec les Colonna.....	249
— Les ennemis des Borgia rentrent armés à Rome.	250
— Révolutions contre les Borgia dans les états de l'Église.....	<i>ibid.</i>
— La Romagne, satisfaite du gouvernement de César Borgia, lui demeure fidèle.....	251
— Le marquis de Mantoue succède à La Trémoille dans le commandement de l'armée française..	252
— Cette armée est retenue près de Rome, pour favoriser les prétentions du cardinal d'Amboise au pontificat.....	253
— 1 ^{er} septembre. Nouveau traité entre César Borgia et la France.....	<i>ibid.</i>
— Les cardinaux veulent assurer leur indépendance contre Borgia et les Français.....	254
— 22 septembre. Élection de François Piccolomini, qui prend le nom de Pie III.....	255
— Après l'élection du pape, les soldats de tous les partis rentrent à Rome.....	256
— Les Orsini quittent le service de France, et passent à celui de l'Espagne.....	257

An

1503. Réconciliation des Orsini avec les Colonna. . . p. 257
- Ils mettent en déroute l'armée de Borgia, et le forcent lui-même à s'enfermer au château Saint-Angé. 258
 - 18 octobre. Mort de Pie III. *ibid.*
 - Les suffrages se réunissent en faveur de Julien de La Rovère. Amboise lui donne ceux du parti français. 259
 - Ascagne Sforza lui donne ceux des Italiens, et César Borgia ceux des Espagnols. 260
 - 31 octobre. Il est élu sous le nom de Jules II. . . 261
 - Révolte des villes de Romagne contre Valentinois. *ibid.*
 - Les citadelles de ces villes demeurent fidèles à Borgia. 262
 - Les Vénitiens tournent leur ambition du côté de la Romagne. *ibid.*
 - Ils attaquent Césène et Faenza, et se font céder Forlimpopoli et Rimini. 263
 - Jules II essaie par des représentations de détourner les Vénitiens de leurs entreprises sur la Romagne. 264
 - Les Vénitiens offrent pour les villes de Romagne le même cens qu'avoient payé les précédens vicaires à la chambre apostolique. 265
 - 19 novembre. Faenza se rend à eux par capitulation. Tableau du règne des Manfredi. 266
 - 3 nov. César Borgia est logé au Vatican par Jules II. 268
 - Vastes projets de César Borgia, disproportionnés avec sa fortune. *ibid.*
 - Il ne soupçonne point la mauvaise foi des autres,

An

- après en avoir tant montré lui-même. p. 269
1503. Jules II voit avec plaisir Borgia abandonné par ses anciens amis. 270
- 19 nov. Borgia part pour Ostie avec intention de s'y embarquer pour la Spézia. *ibid.*
- 22 nov. Jules II lui fait demander les citadelles de Romagne, et sur son refus le fait arrêter. 271
- L'armée de Valentinois est attaquée et dissipée par les Pérousin et les Florentins. 272
- 2 décembre. Valentinois, ramené au Vatican, signe un ordre pour livrer au pape ses fortesses. *ibid.*
- La guerre entre la France et l'Espagne, hors d'Italie, est signalée par peu d'événemens. . . 273
- Après l'élection de Jules II, l'armée française, sous les ordres du marquis de Mantoue, s'avance vers Naples. 274
- Indiscipline de l'armée, et fatales conséquences de son long séjour près de Rome. *ibid.*
- Les Français, s'avançant par Ponte-Corvo, ne peuvent forcer le passage de San-Germano. . 276
- Ils prennent la route de Fondi, et s'arrêtent au passage du Garigliano. *ibid.*
- 5 novembre. Ils jettent un pont sur le Garigliano, en dépit de Gonzalve de Cordoue. . . 277
- 6 nov. Les Espagnols attaquent le pont des Français, et les forcent à se couvrir par une tête de pont. *ibid.*
- Souffrance des deux armées, pendant les pluies continuelles. 278
- Motifs du marquis de Mantoue, pour attendre sans bouger la fin des pluies. 279

An

1503. Les Français accusent leur général de tous les maux qu'ils souffrent. p. 280
- 1^{er} décembre. Le marquis de Mantoue abandonne le commandement de l'armée, et se retire dans ses états. 281
- Les forces des Français diminuent, tandis que celles de Gonzalve de Cordoue augmentent. . . *ibid.*
- 27 déc. Gonzalve fait passer le Garigliano à son armée, et attaque le camp français. 282
- Le marquis de Saluces coupe le pont du Garigliano, et abandonne ses quartiers pour se retirer sur Gaète. 283
- Les Français font leur retraite en bon ordre jusqu'à Molo di Gaëta. 284
- Ils prennent la fuite, et sont mis dans une complète déroute. *ibid.*
- Pierre de Médicis se noie dans le Garigliano. . . 285
1504. 1^{er} janvier. Les Français, enfermés dans Gaète, capitulent, et remettent cette ville à Gonzalve. *ibid.*
- Mortalité prodigieuse parmi ceux qui avoient échappé à la déroute du Garigliano. 286
- Gonzalve de Cordoue, retenu par le manque d'argent, se contente de forcer Louis d'Ars à sortir du royaume. 287
- Jules II évite de se compromettre avec les Espagnols. 288
- Il confie César Borgia au cardinal Carvajal, avec ordre de le mettre en liberté dès que les forteresses de Romagne seroient livrées. 289
- 19 avril. César Borgia, remis en liberté, passe à Naples, où il est bien reçu. 290
- 26 mai. Gonzalve de Cordoue le fait arrêter, et

An

- l'envoie prisonnier en Espagne , dans la forteresse de Medina del Campo..... p. 290
1504. 11 février, 31 mars. Trêve de trois ans, entre l'Espagne et la France..... 291

CHAPITRE CIII. *Repos et servitude de l'Italie ; petites guerres en Romagne et en Toscane ; Jules II soumet à l'Église les villes de Pérouse et de Bologne. 1504-1506..... p. 293*

An

1504. La paix, quelque humiliante qu'elle fut, reçue avec joie en Italie..... 293
- Lente renaissance des abus, qui font désirer de nouveau la guerre..... 294
- Mécontentement qu'excitoit à Milan et à Naples le joug français et espagnol..... 295
- Jalousie des autres états d'Italie contre la république de Venise, qui n'avoit pas partagé les calamités communes..... *ibid.*
- Progrès de Jules II, dans son entreprise de soumettre la Romagne..... 297
- 10 mai. Il engage le dernier des Montéfeltro à adopter Guid Ubaldo de La Rovère, à qui il assure le duché d'Urbin..... 298
- Soumission de Forli au pape; extinction des Ordélaffi de Forli, et tableau chronologique de leur règne..... *ibid.*
- Le pape menace les Vénitiens, pour les forcer à lui rendre Faenza et Rimini..... 300
- La guerre, entre Florence et Pise, se continue seule en Italie..... 302

An

1504. Les Florentins cherchent à s'assurer de la neutralité de Gonzalve de Cordoue. p. 303
- 25 mai. Ils ravagent la plaine de Pise, et prennent Librafatta. 304
- Août. Ils recommencent leurs ravages pour détruire les blés de Turquie. *ibid.*
- Ils veulent détourner l'Arno de Pise, mais ne peuvent y réussir. 305
- Les Pisans veulent se donner aux Génois et à Louis XII, qui ne les acceptent pas. 306
- Négociations pour la paix entre Louis XII et Ferdinand. 307
- Elles sont traversées par d'autres négociations avec Maximilien. *ibid.*
- 22 septembre. Trois traités, signés à Blois, entre Louis XII, Maximilien et Philippe. 308
- 9 sept. Mort de Frédéric d'Aragon, roi déposé de Naples. 309
- 26 novembre. Mort d'Élizabeth de Castille. *ibid.*
1505. 25 janvier. Mort d'Hercule d'Este, duc de Ferrare; succession d'Alfonse I. 310
- Rapprochement de Ferdinand-le-Catholique et de Louis XII. 311
- 4 avril. Ratification des traités de Blois à Haguenau. *ibid.*
- 12 octobre. Traité de Blois entre Louis XII et Ferdinand. 312
- 25 mars. Suite de la guerre de Pise; déroute de Lucas Savelli au pont Capellèse. 314
- 8 avril. Les Florentins, au moment du besoin, abandonnés par Jean-Paul Baglioni. 315
- Conjuraton des petits tyrans, voisins de Flo-

<i>An</i>	
	rence, pour ramener les Médicis dans cette ville..... p. 315
1505.	Projets de Gonzalve de Cordoue de profiter d'une maladie de Louis XII pour chasser les Français de Lombardie..... 316
—	Les troupes, rassemblées dans ce but par Gonzalve, et conduites par Barth. d'Alviano, attaquent le parti gibelin dans les états de l'Église..... 317
—	Après la guérison de Louis XII, Barthélemi d'Alviano les conduit en Toscane..... <i>ibid.</i>
—	L'Alviano perd ses avantages par l'irrésolution ou la dissimulation de ses alliés..... 319
—	17 août. Il est attaqué à la tour de San-Vincenzo par l'armée florentine..... 320
—	Il est mis dans une complète déroute..... 321
—	Les Florentins hésitent entre l'attaque de Sienne et celle de Pise..... <i>ibid.</i>
—	Leur armée victorieuse vient attaquer Pise..... 323
—	8 septembre. Les milices florentines n'osent pas monter à l'assaut après que la brèche est ouverte..... <i>ibid.</i>
—	13 sept. Elles refusent de nouveau de monter à l'assaut, quoique la brèche fût fort élargie.. 324
—	14 sept. Des troupes espagnoles entrent à Pise, et les Florentins lèvent le siège..... 325
—	Le cardinal Hippolyte d'Este fait arracher les yeux à son frère naturel don Jules..... 326
—	Conjuration de don Jules et don Ferdinand d'Este contre leurs frères, le duc Alfonse et le cardinal Hippolyte..... 327
1506.	Juillet. La conjuration est découverte, les deux

An

- princes enfermés à perpétuité, et leurs complices mis à mort. p. 328
1506. Ces événemens, dissimulés par les historiens et les poètes courtisans. *ibid.*
- Toute l'attention de l'Italie se portoit sur les princes étrangers qui dispoient d'elle. . . . 329
- 27 juin. Traité de Philippe, roi de Castille, arrivé en Espagne, avec Ferdinand, qui lui rend l'administration de son royaume. 330
- 4 septembre. Ferdinand s'embarque à Barcelonne pour passer à Naples, où il redoutoit le crédit de Gonzalve de Cordoue. 331
- Maximilien annonce aux états d'Italie son voyage à Rome, pour y prendre la couronne impériale. 332
- Louis XII cherche à traverser ce projet, auquel Maximilien renonce pour cette année. 333
- Jules II se prépare par l'économie à l'exécution des projets qu'il avoit annoncés. 334
- Il cherche à réunir les souverains de France, d'Allemagne et d'Espagne contre Venise. . . . *ibid.*
- Il projette une attaque contre Pérouse et Bologne, et force la France et Venise à y donner les mains. 335
- Louis XII avoit pris l'engagement de protéger Jean Bentivoglio, et voyoit avec peine l'expédition contre Bologne. 336
- Cependant il avoit promis au pape de l'assister contre Bentivoglio. 337
- 27 août. Jules II part pour son expédition contre Pérouse. *ibid.*
- 8 septembre. Jean-Paul Baglioni vient à Orviéto

An

- se soumettre au pape, qui le reçoit en grâce. *p.* 339
1506. 13 sept. Le pape entre avec toute sa cour à Pérouse, et se confie à Baglioni, qui n'en abuse pas..... 340
- Il rétablit à Pérouse une administration républicaine..... *ibid.*
- Son irritation contre Bentivoglio, et tyrannie de celui-ci..... 341
- Bentivoglio abandonné par tous ses voisins et ses alliés..... *ibid.*
- M. de Chaumont est envoyé par Louis XII contre Bentivoglio..... 342
- 10 octobre. Jules II publie une bulle d'excommunication contre Bentivoglio et ses adhérens. 343
- 20 oct. Jules II se trouve à Imola, à la tête d'une armée considérable..... *ibid.*
- 25 oct. M. de Chaumont fait sommer Bentivoglio d'abandonner la puissance suprême..... 345
- 2 novembre. Bentivoglio se réfugie au camp français pour implorer la protection de M. de Chaumont..... *ibid.*
- Les Bolognois forcent les Français à s'éloigner, en inondant leur camp..... 346
- 11 nov. Jules II fait son entrée à Bologne, et en réforme le gouvernement. Il fonde l'oligarchie des Quarante..... 347
- Les Florentins évitent toute hostilité avec les Pisans, et font une trêve de trois ans avec les Siennois..... 348
- Septembre. Arrivée de Ferdinand-le-Catholique en Italie..... 349
- 25 sept. Mort de Philippe I à Burgos..... *ibid.*

An

1506. 1^{er} novembre. Entrée de Ferdinand-le-Catholique à Naples..... p. 350
 — Il comble d'honneurs Gonzalve de Cordoue, mais il lui fait quitter Naples pour l'Espagne. 351

CHAPITRE CIV. *Soulèvement de Gènes, et sa punition par Louis XII; entrevue de ce monarque avec Ferdinand-le-Catholique; Maximilien menace la France; il attaque les Vénitiens, puis fait la paix avec eux; détresse de Pise, et sa soumission aux Florentins.*
 1506-1509..... 352

An

1506. Tranquillité de Gènes pendant la dernière période..... 352
 — Faveur accordée par le gouverneur français à la noblesse de Gènes contre le peuple..... 353
 — Insolence des nobles génois avec le peuple.... 354
 1504. Les nobles génois refusent Pise qui se donnoit à eux, tandis que les citoyens vouloient l'accepter..... *ibid.*
 — Puissance de Jean-Louis de Fieschi, chef du parti des nobles. 355
 1506. Jalousie et ressentiment des premières familles de l'ordre populaire, qui se croyoient égales aux nobles en naissance..... 356
 — Le peuple demande les deux tiers des honneurs publics, en en laissant le tiers aux nobles... 357
 — Visconti Doria, tué dans une querelle avec un homme du peuple..... 358
 — Loi, portée ensuite d'un soulèvement, pour attribuer à l'ordre du peuple les deux tiers des honneurs publics..... 359

An

1506. Nouveau soulèvement du peuple, et fuite des nobles à Asti. p. 359
- Philippe de Ravestein fait son entrée à Gènes, et il y permet la création de tribuns du peuple. 360
- Louis XII consent au décret qui réserve au peuple les deux tiers des honneurs publics. . . 361
- Mais il y met pour condition que J. L. de Fieschi fut rétabli dans sa patrie et dans ses fiefs. . . *ibid.*
- Les tribuns ne veulent pas consentir à la restitution des fiefs de J. L. de Fieschi. 362
- Septembre. Ils attaquent Monaco, forteresse des Grimaldi, qui servoit d'asile aux pirates. . . . 364
- 25 octobre. Ravestein quitte Gènes, qu'il regarde comme en état de révolte. *ibid.*
1507. Le commandant du château de Gènes attaque la ville, et brûle des vaisseaux dans le port, sans dénoncer la guerre. 365
- Intercession de Jules II en faveur des Génois, et son irritation contre la France. 367
- Maximilien annonce qu'il prendra la protection des Génois, et offre sa médiation. *ibid.*
- Les Génois nomment Paul de Novi pour doge. 368
- Premiers succès des Génois contre les Fieschi, dans la rivière du Levant. 369
- Avril. Louis XII s'avance vers Gènes avec une très-forte armée. 370
- Les milices génoises, frappées d'une terreur panique, abandonnent les défilés des montagnes. *ibid.*
- Terreur dans Gènes; vains efforts de Paul de Novi, afin de pourvoir à sa défense. 371
- Les Génois chassés par les Français du Belvédère. 372

An

1507. Les Génois se rendent à Louis à discrétion... p. 373
- 29 avril. Louis XII entre dans Gènes l'épée nue à la main..... 374
- Puntion des Génois, célébrée comme une preuve de la clémence du roi..... 375
- 14 mai. Louis XII licencie ses troupes, pour calmer les craintes des autres puissances, et se rend à Milan..... 376
- 4 juin. Ferdinand-le-Catholique quitte Naples, qu'il laisse mécontente..... *ibid.*
- Il ne peut s'entendre avec Jules II sur les investitures..... 377
- Ferdinand, rappelé en Espagne par la folie de sa fille Jeanne..... 378
- César Borgia s'étoit échappé des prisons de Ferdinand..... 379
- 10 mars. César Borgia tué dans une embuscade près de Viane..... *ibid.*
- 28 juin. Conférence de Ferdinand et de Louis XII à Savonne..... 380
- Honneurs rendus à Gonzalve de Cordoue; son exil et sa disgrâce, jusqu'à sa mort, survenue le 2 décembre 1515..... *ibid.*
- Terreur qu'avoit causée à tous les états l'expédition de Louis XII en Italie..... 381
- Emportement de Jules II contre Louis XII, à l'occasion d'une tentative des Bentivoglio sur Bologne..... 382
- Maximilien vient présider une diète de l'Empire à Constance..... 383
- Il demande à l'Empire une armée pour se venger de la France, et pour affermir ses droits sur

<i>An</i>		
	l'Italie.....	p. 384
1507.	Des agens français calment l'irritation des princes allemands.....	385
—	20 août. La diète se sépare sans avoir pris des mesures suffisantes pour le succès de la guerre.	386
—	Maximilien forme trois armées de l'Empire, éloignées l'une de l'autre, pour qu'on ne pût deviner ses desseins.....	<i>ibid.</i>
—	Maximilien demande le passage aux Vénitiens..	387
—	Louis XII cherche à s'assurer de l'alliance des Vénitiens.....	<i>ibid.</i>
—	Les Vénitiens se décident pour la France, et offrent à l'empereur de le recevoir sans armée.	388
—	Irritation de Maximilien contre les Vénitiens...	389
—	Il fait des demandes exorbitantes à tous les états d'Italie.....	390
—	Préparatifs de défense de Louis XII.....	391
—	Premières hostilités, sans résultat, de deux émigrés génois.....	392
1508.	Sévérité de Louis XII envers les Bentivoglio, qui décide Jules II à demeurer neutre.....	393
—	3 février. Maximilien dénonce le commencement de la guerre dans l'église de Trente.....	394
—	Inconséquence, et mouvemens rétrogrades de Maximilien.....	395
—	2 mars. Victoire de Barth. d'Alviano sur les Allemands, dans la vallée de Cadoro.....	396
—	Conquêtes de l'Alviano sur le golfe Adriatique.	397
—	L'armée de l'Empire se dissipe en entier, tandis que l'empereur voyage au nord de l'Allemagne.....	398
—	7 juin. Trêve de trois ans entre l'empereur et	

<i>An</i>		
	Venise,	p. 399
1508.	Germes de mécontentement laissés par cette courte guerre.	400
—	Perfidie du roi de France dans ses rapports avec les Vénitiens.	401
—	Mauvaise foi du roi de France dans ses rapports avec les Florentins.	<i>ibid.</i>
1507.	Détresse de Pise, prête à se soumettre aux Flo- rentins.	402
—	Louis XII et Ferdinand-le-Catholique convien- nent de se faire payer la soumission de Pise.	<i>ibid.</i>
—	Emploi de la nouvelle milice, ou <i>ordonnance</i> <i>florentine</i> , contre Pise.	403
1508.	Reproches qu'adressa Louis XII aux Florentins, et leur justification.	404
—	Louis XII et Ferdinand offrent de nouveau de vendre Pise aux Florentins.	406
—	Louis envoie du secours à Pise pour défendre la ville jusqu'à ce qu'il l'eût vendue.	407
1509.	13 mars. Traité de Louis et de Ferdinand avec les Florentins, pour leur vendre Pise.	408
—	11 janvier. Traité des Lucquois avec les Floren- tins, par lequel ils s'engagent à abandonner la défense de Pise.	409
—	Février. Convoi de blé, envoyé de Gênes, qui ne peut entrer dans Pise.	410
—	Mars. Les Pisans demandent la médiation du seigneur de Piombino.	411
—	14 mars. Conférence de Macchia vel à Piombino avec les Pisans.	<i>ibid.</i>
—	Détresse affreuse des Pisans.	412

An

1509. 20 mai. Nouvelles propositions des Pisans pour capituler. p. 413
- 8 juin. Les troupes florentines entrent à Pise. 414
- Les Pisans traités par les Florentins avec une grande générosité. *ibid.*
- Émigration de la plupart des familles pisanes. 415
- Le camp français sert de retraite à plusieurs d'entre elles, qui, après la fin des guerres d'Italie, s'établirent en France. 416

CHAPITRE CV. *Ligue de Cambrai, bataille de Vaila ou d'Aignadel, conquête de tout l'état de terre ferme des Vénitiens. 1508, 1509. p. 417*

An

1508. La ligue de Cambrai est la première transaction diplomatique où toute l'Europe soit intervenue. 417
- C'est avec elle que commence la science du droit public. 418
- Trois bases différentes données au droit public, et réclamées par les rois, les Vénitiens, et le pape. 419
- Confusion du droit public, fondé sur des principes contradictoires. 420
- Prétentions de Louis XII à des droits *légitimes* et *imprescriptibles* sur toutes les provinces du Milanais. 421
- Prétentions de Maximilien à des droits de même nature sur les terres d'Empire dans la Vénétie. *ibid.*

An

1508. Fausseté de ce système ; tout droit , qui a eu un commencement , peut avoir une fin p. 422
- La légitimité existe pour tous les souverains , ou n'existe pour aucun 423
- Seconde base du droit public ; les traités , toujours valables , encore que consentis par force. 424
- Ce principe , poussé à la rigueur , détruit toute notion du juste et de l'injuste 425
- Troisième base du droit public , l'intérêt national *ibid.*
- Jules II , au nom de l'intérêt national de l'Italie , réclame contre une légitimité ou des traités qui détruiroient son indépendance 426
- Vrais motifs de la haine des grandes puissances contre Venise 427
- Ressentiment de Maximilien contre Venise , qui lui fait désirer de renouveler le traité de Blois. 428
- Décembre. Conférences de Cambrai , sous prétexte de traiter la paix du duc de Gueldres *ibid.*
- Le cardinal d'Amboise et Marguerite de Savoie délibèrent seuls et sans assistans 429
- 10 déc. Traité public de Cambrai , pour réconcilier le duc de Gueldres , et assurer une nouvelle investiture du Milanais 430
- Traité secret , pour conclure la ligue de toutes les puissances contre la république de Venise. 431
- Partage de tous les états de Venise , entre ceux qui pouvoient y avoir quelque prétention 432
- Le roi de France s'engage à attaquer le premier jour d'avril , l'empereur et le pape quarante jours après 433

An

1508. Dissimulation des alliés , pour surprendre la ré-
publique..... p. 433
- Louis XII, Maximilien et Ferdinand ratifient le
traité de Cambrai..... 434
- Hésitation de Jules II à ratifier ce traité..... 435
1509. Propositions faites au sénat par Jules II, pour
une réconciliation..... 436
- Tentatives des Vénitiens , pour négocier avec
l'empereur..... 437
- Ils rejettent les propositions du pape..... *ibid.*
- Les Français cherchent des sujets de querelle
avec les Vénitiens..... 438
- Janvier. Renvoi des ambassadeurs , dénonciation
de guerre entre la France et Venise..... 439
- Efforts des Vénitiens pour mettre sur pied une
brillante armée..... *ibid.*
- Incendie de l'arsenal , des archives , de la forte-
resse de Brescia..... 440
- Les Vénitiens abandonnés par quelques condot-
tiéri, feudataires de l'Église..... 441
- Force de l'armée vénitienne , rassemblée à Pon-
tevico sur l'Oglio..... *ibid.*
- Le comte de Pitigliano et Barth. d'Alviano en
reçoivent le commandement..... 442
- Plan de guerre offensive de l'Alviano , en sou-
levant le Milanez..... *ibid.*
- Plan de guerre défensive de Pitigliano , derrière
l'Oglio..... 443
- Le sénat choisit un plan moyen , plus dangereux
que les deux extrêmes..... 444
- 15 avril. M. de Chaumont passe l'Adda , et prend

An

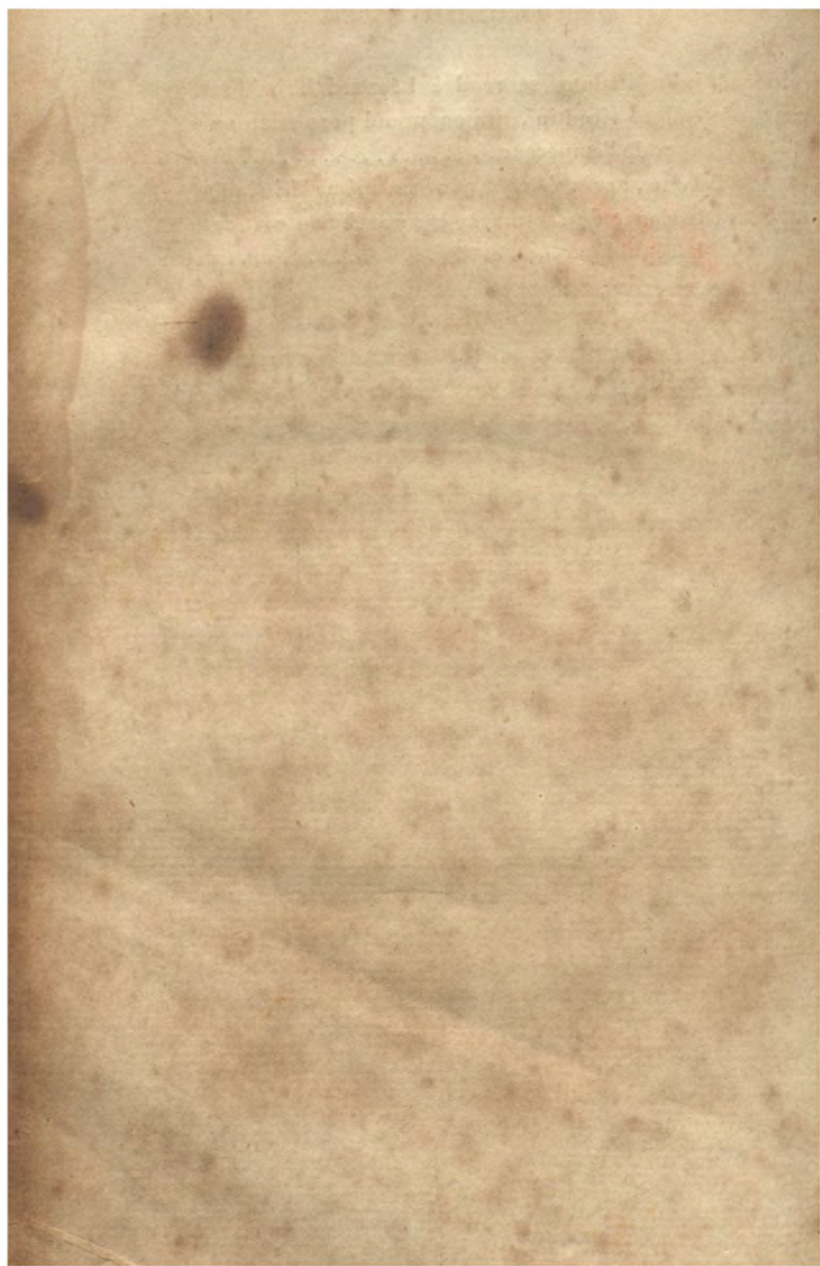
- Tréviglio. p. 445
1509. Il retourne à Milan pour attendre le roi. 446
- 27 avril. Bulle d'excommunication contre le doge et la république. *ibid.*
- Sévérité des peines portées par la bulle contre les Vénitiens, s'ils ne se soumettent avant vingt-quatre jours. 447
- 8 mai. Les Vénitiens reprennent Tréviglio. 448
- 9 mai. Louis XII passe l'Adda à Cassano, sans opposition. 449
- Louis XII, en marchant le long de la rivière, veut faire sortir les Vénitiens de leur position. 450
- Les Vénitiens, en changeant de position, se trouvent rapprochés des Français. *ibid.*
- 14 mai. L'Alviano attaqué fait demander du secours à Pitigliano, qui le lui refuse. 451
- Dispositions de l'Alviano, près de la digue de Vaïla ou d'Aignadel. 452
- Bravoure de l'Alviano et de ses troupes, et leur défaite. 453
- Les guerres commencent à devenir plus féroces et plus meurtrières. 454
- Rapidité avec laquelle Louis XII profite de sa victoire. 455
- 24 mai. Brescia se livre volontairement aux Français. 456
- Détresse des Vénitiens, pour remplir de nouveau le trésor, et former une nouvelle armée. *ibid.*
- Soumission de Crème, Crémone, et Pizzighetone. 457
- Cruauté de Louis XII envers ses prisonniers. 458

An

1509. Tous les alliés, après la déroute de Vailla, attaquent les frontières vénitiennes..... p. 459
- Entrée de l'armée pontificale en Romagne, massacre de Brisighella..... *ibid.*
- Toutes les villes de Romagne capitulent pour se rendre au pape..... 460
- 19 mai. Le duc de Ferrare commence les hostilités contre Venise..... 461
- Le marquis de Mantoue attaque aussi les Vénitiens..... *ibid.*
- Les troupes de Ferdinand attaquent les Vénitiens à Trani, dans la Pouille..... 462
- Agressions des petits feudataires impériaux sur les frontières vénitiennes..... *ibid.*
- État déplorable de l'armée vénitienne, à Mestre. 463
- Les Vénitiens offrent de rendre leurs places à Ferdinand, Jules II, et Maximilien, pour essayer de les désarmer..... 464
- Maximilien refuse de traiter sans le roi de France. 465
- Le pape commence à se radoucir pour Venise. . 466
- Les Véronois veulent se rendre à Louis XII, qui ne les accepte pas..... 467
- 13 juin. Conférence du cardinal d'Amboise avec Maximilien, à Trente..... 468
- Louis XII retourne en France sans avoir pu voir Maximilien..... *ibid.*
- Maximilien dissipe toutes ses ressources financières, et se trouve hors d'état de lever une armée..... 469
- Il n'est pas même à portée de recevoir les capitulations des villes qui veulent se rendre..... 470

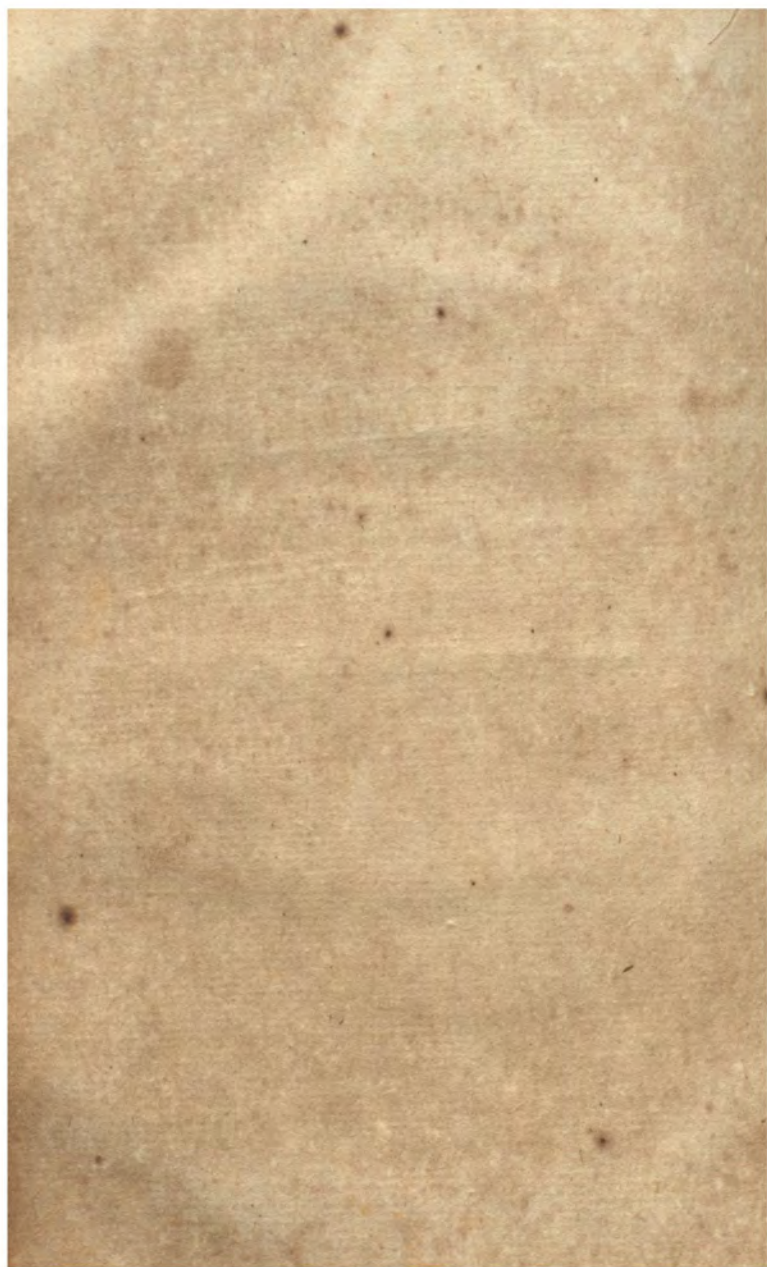
- An*
1509. 4 juin. Padoue se rend à Léonard Trissino ,
émigré vicentin , qui en prend possession au
nom de l'empereur. p. 470
— Trévisé , après s'être rendue au même Trissino ,
le chasse de ses murs , et s'attache au sort de
la république. 471

FIN DE LA TABLE.



V. 6. 5

HISTOIRE
DES
RÉPUBLIQUES ITALIENNES
DU MOYEN ÂGE.



HISTOIRE
DES
RÉPUBLIQUES ITALIENNES
DU MOYEN AGE;

PAR J. C. L. SIMONDE DE SISMONDI,

Correspondant de l'Institut, de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg, de l'Académie royale de Prusse, des Académies italienne, de Wilna, de Cagliari, des Géorgofili, de Genève, de Pistoia, etc.

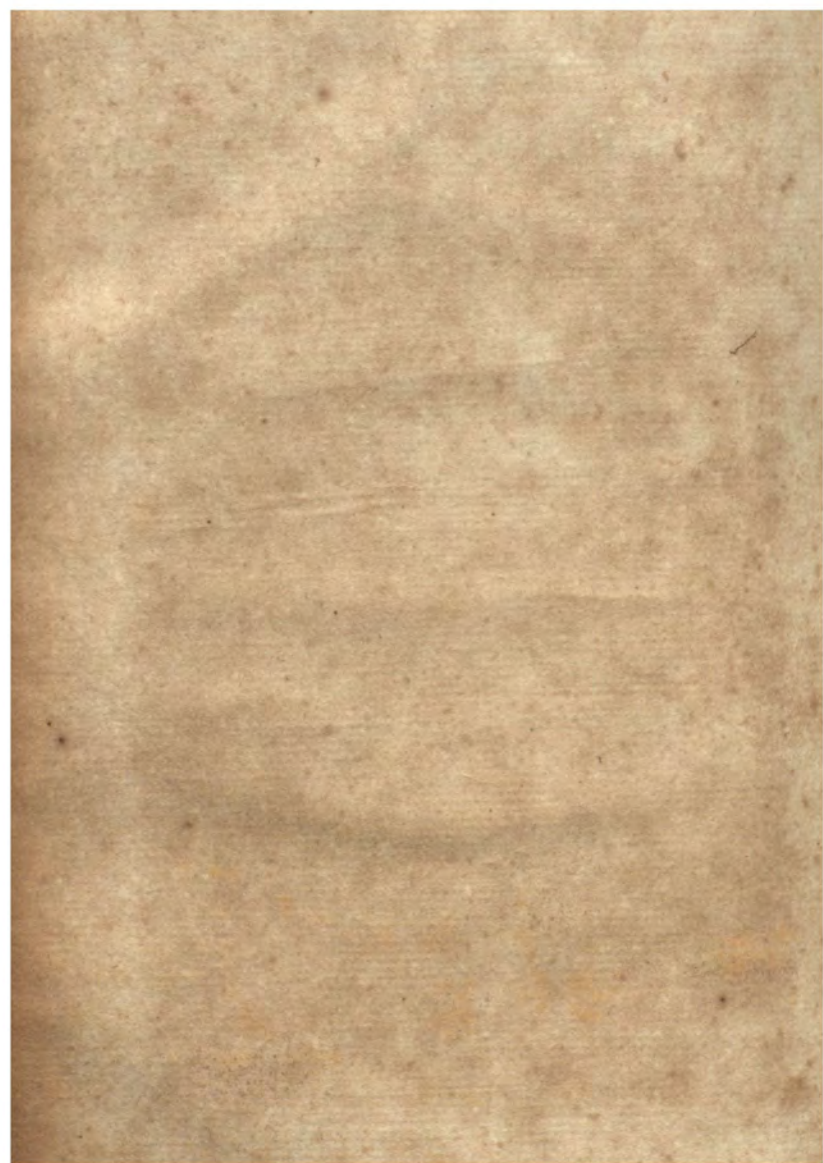
~~~~~  
TOME QUATORZIÈME.  
~~~~~

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon,
n° 17;

A STRASBOURG et à LONDRES, même Maison de Commerce.

=====
M. D. C. C. XVIII.



HISTOIRE

DES

RÉPUBLIQUES ITALIENNES

DU MOYEN ÂGE.

CHAPITRE CVI.

Les Vénitiens reprennent et défendent Padoue ; leur guerre dans le Ferrarois , et leur déroute à la Polisella. Jules II les relève de la sentence d'excommunication. Campagne du prince d'Anhalt dans l'état de Venise , et ses cruautés.

1509, 1510.

DANS la détresse où s'étoit trouvé le sénat vénitien après la déroute de Vaila, il avoit pris le parti d'abandonner toutes ses possessions de terre ferme, d'ouvrir toutes ses portes aux ennemis, de rappeler toutes ses garnisons, de délier tous ses sujets de leur serment de fidélité, de renoncer enfin en un instant à ce qui avoit été pendant des siècles l'objet de sa politique, et

CHAP. CVI.

1509.

de se réduire lui-même plus bas que n'auroit pu le faire, après de longs combats, l'obstination de sa mauvaise fortune. Une résolution aussi extraordinaire a, tour à tour, été considérée comme la preuve d'une étrange pusillanimité dans ce sénat illustre, ou comme celle d'une profonde politique. Ceux qui lui virent regagner ensuite si péniblement, au prix de tant d'argent et de tant de sang, ce qu'il avoit abandonné dans une heure, se sentirent disposés à l'accuser d'une foiblesse honteuse. Ceux au contraire qui remarquèrent que par cet abandon, qui mettoit le comble à sa mauvaise fortune, la république y avoit aussi mis un terme, et que dès lors elle n'avoit pas cessé d'être secondée par les circonstances, se sont plû à croire que le sénat avoit prévu ces circonstances, et qu'il avoit calculé d'avance tout ce qu'il pouvoit y avoir d'avantageux dans l'acte éclatant par lequel il se soumettoit au sort. La seigneurie, intéressée à persuader au peuple que dans aucun temps elle ne s'étoit départie de cette prudence sur laquelle elle fondeit son meilleur droit à l'empire, s'est vantée d'avoir conjuré l'orage par son habileté; et tous les historiens vénitiens lui ont attribué à cette occasion même le mérite de la plus profonde prévoyance.

Il faut convenir cependant que toutes les circonstances de cet événement portent l'empreinte

d'une très-grande et très-juste terreur. Toutes les ressources manquoient à la fois : l'armée étoit absolument désorganisée , et les sacrifices inouïs , par lesquels on y amenoit des recrues , ne compensoient pas les pertes journalières qu'elle faisoit par la désertion. Le général, comte de Pitigliano , de même que son collègue , Barthélemi d'Alviano , alors prisonnier , étoient tous deux vassaux de Ferdinand-le-Catholique. Avant la bataille , ils n'avoient point obéi à ses sommations de quitter le service de ses ennemis (1). Mais l'on pouvoit craindre qu'ils ne fussent accessibles à des négociations nouvelles , lorsque toute espérance raisonnable de succès dans la résistance leur seroit ôtée. Les villes ébranlées par la crainte du pillage , et de la férocité des ultramontains , ne montroient nulle part la résolution de soutenir un siège , pour demeurer fidèles à la république. A l'approche d'une révolution , leurs anciennes factions se réveilloient , et les Guelfes ou les Gibelins avoient tour à tour l'espérance d'être protégés par le vainqueur. Les gentilshommes vénitiens , chargés du commandement des places , voyoient devant eux une captivité inévitable , à laquelle la ruine de leurs familles étoit attachée par les rançons exorbitantes que le roi de France exi-

(1) *Jo. Mariana de rebus Hispaniæ. Lib. XXIX, cap. XIX, p. 287.*

geoit d'eux. Tout paroissoit perdu, tout paroissoit sans espoir, et il est bien probable que l'abattement seul détermina le plus grand nombre des sénateurs à plier devant un orage qu'ils jugeoient irrésistible.

Mais si, au contraire, les plus habiles politiques, parmi les *pregadi*, avoient calculé les conséquences de leur soumission, le résultat ne trompa point leur attente. Plus d'un état a été bouleversé par l'erreur funeste des peuples, qui ont espéré que leur sort seroit amélioré par l'invasion des étrangers. La fatigue des maux présents, l'illusion sur ce nouvel avenir, ont souvent engagé les villes à ouvrir leurs portes à de prétendus libérateurs. Il est bon que le peuple sache que l'ennemi est toujours l'ennemi. Si ce peuple a des vertus, il corrigera lui-même les vices de son gouvernement; s'il n'en a point, qu'il les souffre en patience, car ce n'est pas l'ennemi qui lui apportera une réforme. Dès que celui-ci sera entré dans les villes, dès qu'il aura pris possession des provinces, il ne tardera pas à montrer combien son joug est plus rude et plus honteux que celui des compatriotes. Alors les traîtres qui l'avoient appelé, et qui se paroient auparavant d'un amour hypocrite pour le peuple, perdent tout leur crédit auprès de leurs partisans, et ne sont plus qu'un objet d'horreur et de mépris pour leurs concitoyens.

De tous les avantages que le sénat de Venise avoit pu se promettre de l'abandon rapide de toutes ses places, ce fut celui qu'il recueillit le plus tôt. Il ne s'étoit pas passé six semaines depuis que les troupes françaises et allemandes étoient entrées dans les villes vénitiennes, et déjà les chefs de parti qui les avoient livrées n'osoient plus soutenir les regards de leurs compatriotes.

CHAP. CVI.

1509.

Cependant si les Vénitiens avoient voulu continuer une inutile résistance, le crime d'avoir appelé les ennemis, qui n'étoit attribué qu'à quelques individus, auroit été celui de tous les habitans. De Bergame jusqu'à Padoue toutes les villes se seroient rendues coupables de révolte, pour éviter les horreurs d'un siège; toutes se seroient ensuite trouvées engagées par leur rébellion, et elles auroient mis de l'obstination à défendre leurs nouveaux possesseurs, pour éviter la vengeance de leurs anciens maîtres. Le sénat, en les déliant de leur serment de fidélité, leur permit à toutes de céder sans remords aux circonstances, et d'envisager l'avenir sans craintes. Il se déchargea lui-même de tout l'odieux de la guerre; il ne leur avoit encore demandé aucun sacrifice douloureux: il cherchoit encore à les sauver, au moment même où il se séparoit d'elles; et il laissoit sur le compte des ennemis toutes les vexations in-

CHAC. CVI.

1509.

séparables des sièges, et des occupations hostiles.

Au dehors, cette politique avoit un égal succès, soit avec les ennemis, soit avec les puissances neutres. La coalition de tous contre un seul, toutes les fois qu'elle est offensive, est toujours imprudente et impolitique. Le moment vient où chaque puissance éprouve à son tour le danger d'avoir renversé la balance des états. Chacune d'ailleurs, en commençant à exécuter ses projets, voit naître des difficultés et des obstacles qu'elle n'avoit point prévus d'avance; et le partage des dépouilles du foible devient la première source de division entre les forts. Tant que Venise retenoit une partie des provinces que le traité de Cambrai devoit lui enlever, toute discussion sur les nouveaux arrangemens étoit ajournée, et la ligue n'étant occupée que de vaincre, ne pouvoit encore se diviser. Mais les armées vénitiennes, en évacuant toute la terre ferme, mirent les alliés à même d'exécuter immédiatement le traité de Cambrai, et permirent l'entier développement de toutes les jalousies et de toutes les craintes, auxquelles il devoit donner naissance. Le sénat cependant avoit le bonheur d'avoir dans les Lagunes une retraite inexpugnable, où le siège du gouvernement, le trésor, l'armée et la flotte pouvoient demeurer en sûreté, et attendre que les vexa-

sions des ennemis eussent donné de nouveaux alliés à la bonne cause.

CHAP. CVI.

1509.

Tandis que Maximilien, qui n'avoit rien exécuté, qui n'avoit accompli aucune de ses promesses, proposoit de poursuivre plus loin encore des succès qui n'étoient pas les siens; de prendre la ville même de Venise, de la partager en quatre juridictions, d'élever dans chacune une citadelle, et d'en remettre la garde à chacune des puissances alliées (1); Ferdinand-le-Catholique, content d'avoir regagné ses ports de mer, commençoit déjà à faire des vœux pour le rétablissement de la puissance vénitienne; Louis XII, qui avoit conquis tout ce que le traité de Cambrai lui assignoit en partage, et qui ne pousoit pas plus loin ses prétentions, avoit licencié sa redoutable armée, et s'en retournoit en France; Jules II enfin se reprochoit d'avoir contribué à écraser la gardienne des portes de l'Italie, et d'avoir introduit les barbares jusqu'au sein de ce beau pays. Les puissances neutres trembloient de la prépondérance funeste obtenue par les états co-partageans, et celles mêmes que leur foiblesse et leurs craintes avoient fait concourir à l'association, faisoient des vœux pour la voir bientôt dissoute.

(1) *Jo. Marianæ de rebus Hispan. L. XXIX, cap. XIX, p. 288. — Fr. Guicciardini. Lib. VIII, p. 457.*

CHAP. CVI.

1509.

André Foscolo, ambassadeur de la seigneurie à Constantinople, écrivit au sénat que le sultan Bajazeth II lui avoit témoigné la douleur avec laquelle il avoit appris les désastres de la république, et son regret que les Vénitiens n'eussent pas recouru à lui, quand ils se voyoient menacés par une ligue si puissante; assurant qu'il étoit prêt à les assister de ses forces de terre et de mer, comme un bon voisin et un fidèle allié. Cette nouvelle arriva à Venise presque en même temps que les premières lettres des ambassadeurs envoyés à Rome, qui faisoient connoître l'orgueil extrême avec lequel Jules II les avoit reçus, et ses prétentions insultantes. Il avoit demandé que la république abandonnât à Maximilien tous ses états de terre ferme; qu'elle renoncât à la souveraineté du golfe Adriatique; qu'elle se départit de toutes ses immunités ecclésiastiques, et qu'elle reconnut humblement avoir péché contre le saint-siège. Laurent Lorédano, fils du doge, proposa à la seigneurie de demander immédiatement les secours du sultan contre ce Jules, bien moins pape, que bourreau des chrétiens: mais les sénateurs, plus sages, qui connoissoient le caractère de Jules II, jugèrent qu'il falloit accorder quelque chose à sa hauteur et à son emportement; et que pourvu qu'on ne rompît point les négociations avec lui, on l'ameneroit bientôt à embrasser avec chaleur les inté-

rêts de cette même république qu'il sembloit encore persécuter (1).

CHAP. CVI.

1509.

Maximilien étoit toujours sur les frontières de l'Italie, et il continuoit à se transporter rapidement d'un lieu dans un autre, sans que ceux qu'il admettoit à sa familiarité la plus intime connussent jamais ses motifs. Par ce profond secret, il croyoit mériter la réputation de grand politique, tout comme, par son activité continue, celle de grand capitaine. Cependant, l'armée qu'il auroit dû rassembler ne se trouvoit encore en aucun lieu, et les villes qui s'étoient livrées à lui n'avoient pas même une garnison suffisante pour un temps de paix. Léonard Trissino, avec trois cents fantassins allemands, et Brunoro de Sérègo, avec cinquante cavaliers, occupoient seuls Padoue, quoique cette ville, la plus rapprochée de Venise, fût aussi la plus exposée. Les gentilshommes de Padoue avoient presque tous embrassé le parti de l'empereur, et ils s'étoient partagés entre eux les palais et les domaines que les Vénitiens possédoient dans leur territoire (2). En se déclarant pour l'empereur, ils avoient espéré qu'ils obtiendroient des distinctions à sa cour, et qu'avec son appui ils établiroient le régime féodal dans les belles plaines de la Lombardie. Ils

(1) *Petri Bembi hist. Ven.* L. VIII, p. 185.

(2) *Idem*, p. 186.

MAP. CVI.
1509.

étoient impatiens de faire rentrer les bourgeois et les paysans de Padoue dans cet état de soumission abjecte où les gentilshommes d'Autriche et de Hongrie tenoient leurs vassaux et leurs serfs. Les Allemands n'avoient commandé que quarante-deux jours à Padoue, et la noblesse de cette ville avoit déjà eu le temps de faire sentir à tous ses compatriotes cette arrogance qui croissoit d'autant plus que la patrie étoit plus humiliée : mais plus elle se vendoit à l'Autriche, plus la république pouvoit compter sur le dévouement de tous les paysans et de presque tous les bourgeois (1).

Le doge Léonard Lorédano ne croyoit point cependant que le moment fût encore venu de reprendre l'offensive; mais le sénateur Molino communiqua à la seigneurie le courage de recommencer les combats. L'armée française étoit licenciée, Jules II et Ferdinand laissoient espérer qu'on pourroit les détacher de la ligue : Molino jugeoit ce moment opportun pour entrer en lutte avec Maximilien, et lui reprendre de force ce qu'on lui avoit cédé sans résistance. Le provéditeur André Gritti se chargea de surprendre Padoue, où il s'étoit ménagé des intelligences. La récolte des seconds soins avoit commencé, et chaque matin il en entroit un si

(1) *Petri Bembi*. Lib. VIII, p. 289. — *Fr. Belcurii Res Gallic. Comment.* Lib. XI, p. 525.

grand nombre de chariots dans Padoue, qu'ils offusquoient la vue des landsknechts chargés de la garde des portes. Le matin du 17 juillet, André Gritti fit avancer, par la porte de Coda-Lunga, un long convoi de chars de foin; mais entre le cinquième et le sixième chars marchaient six hommes d'armes vénitiens, avec six hommes de pied derrière eux. Au moment où ils eurent passé la porte ils tuèrent à bout portant chacun un landsknecht, puis sonnèrent du cor, pour faire arriver les renforts. Gritti, qui suivoit à peu de distance, s'étoit rendu maître de la porte avec quatre cents hommes d'armes, deux mille cheveu-légers et trois mille fantassins, avant que les Impériaux eussent pu se mettre en défense. Pendant le même temps, Christophe Moro, l'autre provéditeur, avec trois cents fantassins et deux mille paysans, faisoit une fausse attaque à Portello, pour détourner l'attention de la garnison (1).

Padoue étoit déjà alors ce qu'elle est aujourd'hui, une ville immense, mais déserte, dont les quartiers sont séparés par des murs, et forment autant de villes diverses. Dans ses rues sans habitans, la nouvelle même de l'attaque n'avoit pas pu se propager, et la ville étoit prise que la moitié des Padouans ne savoient pas en-

(1) Mémoires du chev. Bayard. T. XV, ch. XXX, p. 77.

core qu'ils fussent menacés. Trissino et Sérégó se rangèrent en bataille sur la place avec leur petite troupe allemande, espérant être bientôt joints par les gentilshommes, qui avoient paru si zélés pour leur cause; mais aucun d'eux ne vint à leur secours. Les Allemands furent repoussés avec perte dans la citadelle; et comme elle n'étoit pas pourvue de vivres, ils ne purent s'y défendre que quelques heures. Il fut impossible de retenir les paysans, et de les empêcher de piller les palais de quatre-vingts gentilshommes, les plus notés pour leur attachement aux alliés, aussi-bien que le quartier des Juifs. La foule des paysans du voisinage accouroit pour prendre part à ce pillage; dans le même but, de nombreuses barques partoient de Venise, et remontoient la Brenta et le Bacchiglione; l'armée entière de Pitigliano arriva enfin elle-même avant la fin de la journée: mais les provéditeurs firent publier l'ordre de cesser tout pillage, sous peine de mort, et dérobèrent ainsi Padoue à la ruine qui la menaçoit. Le lendemain, la citadelle se rendit, et ses commandans furent envoyés prisonniers à Venise (1).

(1) *Fr. Guicciardini*, L. VII, p. 439. — *Petri Bembi*, L. VIII, p. 190. — *Anonimo Padovano msato*, presso *Muratori Annali d'Italia*, T. X, p. 50. — *Paolo Giovio Vita d'Alfonso d'Este*, p. 24. — *Jacopo Nardi*, L. V, p. 209. — *Jō. Marianus de rebus Hispan.*, L. XXIX, cap. XX, p. 289. — *Fr. Belcarii. Comment.* Lib. XI, p. 324.

Le jour où Padoue fut recouvrée, fut consacré par le sénat à une fête solennelle d'actions de grâces : et en effet, c'est de ce jour qu'il put dater la renaissance de la république. Tout le territoire de Padoue suivit avec empressement le sort de sa capitale. La ville de Vicence, qui étoit sur le point de se soulever aussi, ne fut contenue qu'avec peine par Constantin Cominatès, qui y conduisit en hâte tout ce qu'il put rassembler de troupes impériales. Légnago, avec ses forteresses, ouvrit ses portes aux Vénitiens, et leur donna un point d'appui pour attaquer, à leur choix, ou Vicence ou Vérone. La tour Marchésana, à huit milles de Padoue, qui ouvroit l'entrée du Polésine de Rovigo, ne fut sauvée que par la rapidité avec laquelle le cardinal d'Este la secourut (1).

L'évêque de Trente, qui s'étoit chargé de défendre Vérone, n'avoit dans cette ville que deux cents chevaux et sept cents fantassins : il craignoit à toute heure de se la voir enlever, et il appela à son aide le marquis de Mantoue. Celui-ci, s'étant avancé sur la frontière véronoise, jusqu'à l'île de la Scala, bourgade toute ouverte sur les bords du Tartaro, à moitié chemin entre Mantoue et Vérone, entra en négociations avec quelques Stradiotes, qu'il espéroit débau-

(1) *Fr. Guisicardini*. L. VIII, p. 440. — *Petri Bembi*. L. IX, p. 193.

CHAP. CVI.

1509.

cher aux Vénitiens, et qui le trompoient par un traité double. Ils avoient averti Lucio Malvezzi, et Zittolo de Pérouse, qui s'étoient rendus secrètement à Lénago avec deux cents chevaux et huit cents fantassins, et qui investirent la Scala dans la nuit du 9 août. Les Stradiotes, en approchant, répétoient le cri de guerre du marquis, pour ne pas exciter la défiance de ses gardes : d'ailleurs, tous les paysans étoient pour eux, et il s'en rassembla aussitôt plus de quinze cents pour les seconder. Boissy, lieutenant du marquis, et neveu du cardinal d'Amboise, fut arrêté dans son lit, et fait prisonnier avec tous ses soldats; Gonsagues'échappa en chemise par une fenêtre, et se cacha dans un champ de sorgo ou millet africain; mais des paysans l'y découvrirent, et, méprisant les sommes prodigieuses qu'il leur offroit pour sa rançon, ils le livrèrent à la seigneurie, qui le retint en prison dans la tour du palais public (1).

On avoit cru d'abord que ces deux revers, éprouvés coup sur coup par la ligue, arrêteroient Louis XII, qui étoit encore à Milan, et l'empêcheroient de retourner en France; mais

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 442. — *Anonimo Padovano mss. presso Muratori Annali d'Italia*. T. X, p. 51. — *Petri Bembi hist. Ven.* L. IX, p. 196. — *Paolo Giovio Vita d'Alfonso d'Este*, p. 30. — *Jacopo Nardi histor. Fior.* Lib. V, p. 210.

ce monarque, après avoir conquis les provinces autrefois milanoises qu'il avoit ambitionnées, commençoit à s'apercevoir qu'il avoit sacrifié, par un faux calcul, la sûreté du tout à l'acquisition d'une partie. La versatilité de Maximilien lui faisoit sentir combien il pouvoit peu compter sur un tel allié; et malgré la défiance qui existoit alors entre ce monarque et Ferdinand, l'âge avancé du dernier faisoit prévoir le moment prochain où le petit-fils de l'un et de l'autre leur succéderoit, et réuniroit les couronnes de l'Allemagne à celles de l'Espagne: alors cette même maison d'Autriche, dont l'alliance étoit si peu profitable, deviendroît une ennemie dangereuse, et la possession des provinces vénitienes, que la France avoit mises entre ses mains, compromettroit le duché de Milan.

Louis XII ne savoit désirer ni la victoire des Vénitiens trop justement irrités contre lui, ni celle de Maximilien, qui livreroit l'Italie entière aux mains des Allemands. L'empereur sollicitoit des secours considérables en hommes et en argent, et il n'y avoit pas de sûreté à les lui refuser, car d'après l'inconstance de son caractère, et la disposition où l'on savoit toutes les autres puissances, une ligue de Maximilien, avec les Vénitiens eux-mêmes, avec l'Église et Ferdinand, pour chasser les Français d'Italie, n'étoit point un événement invraisemblable.

CHAP. CVI.

1509.

Dans cet état de doute et de craintes que de si brillantes victoires n'avoient fait qu'augmenter, Louis XII se déterminà à laisser sur les confins du Véronois, La Palisse avec cinq cents lances, auxquelles Bayard et deux cents gentilshommes volontaires se joignirent. Ils leur donna ordre de secourir l'empereur au besoin; mais en même temps il retourna lui-même en France pour se dérober aux sollicitations de secours plus considérables. Il se flatta que l'empereur et les Vénitiens se consumeroient réciproquement par une guerre ruineuse pour tous deux, et que Maximilien dans un moment de besoin lui vendroit Vérone, avec laquelle il acquerroit la clef de l'Italie du côté du Tyrol (1).

Avant de quitter la Lombardie, Louis XII avoit conclu à Biagrasso un nouveau traité d'alliance avec le cardinal de Pavie, légat de Jules II. Le pape et le roi s'engagèrent réciproquement à la défense des états l'un de l'autre; ils se réservèrent chacun la liberté de traiter avec qui ils voudroient, pourvu que ce ne fût pas au préjudice l'un de l'autre; mais le roi, en son particulier promit de n'accepter la protection d'aucun feudataire médiat ou immédiat de l'Église, annullant expressément toute protection semblable, à laquelle il pourroit s'être

(1) *Fr. Guicciardini. L. VIII, p. 441. — Fr. Belearii Comm. Rer. Gallic. L. XI, p. 524.*

engagé jusqu'à ce jour. Il anéantissoit ainsi les traités solennels qu'il avoit conclus avec les ducs de Ferrare, alliés héréditaires de la maison de France. Le pape se réserva la nomination aux bénéfices actuellement vacans dans tous les états du roi ; mais il accorda à Louis XII la nomination de ceux qui viendroient à vaquer ensuite (1).

CHAP. CVL.

1509.

Cependant Maximilien sembloit enfin ressentir quelque honte de son extrême négligence : la perte de Padoue l'avoit blessé dans son amour-propre comme un affront personnel , et ses troupes si long-temps attendues arrivoient sur la frontière. Rodolphe, frère du prince régnant d'Anhalt, entra dans le Friuli avec dix mille hommes. Après avoir vainement attaqué Montefalcone, il s'empara de Cadoro, dont il massacra la garnison, presque dans le temps où les Vénitiens se rendoient maîtres de Val di Séra et de Bellune. D'autre part, le duc de Brunswick échoua devant Udine, puis il entreprit le siège de Cividale, que Jean-Paul Gradénigo, provvediteur du Friuli, défendit vaillamment avec cinq cents fantassins. En Istrie, Christophe Frangipani, général hongrois au service de Maximilien, après avoir battu les Vénitiens près de Verme, s'empara de Castel-Nuovo et de Ras-

(1) *Fr. Guicciardini*, L. VIII, p. 440. — *Fr. Belcarii*, T. XI, p. 524.

CHAP. CVI.

1509.

prucchio, tandis qu'Ange Trévisani, capitaine des galères de la république, reprenoit Fiume et attaquoit Trieste. Toutes ces provinces devenues le siège de la guerre, étoient soumises à la plus effroyable désolation : la même ville, le même château, étoient pris et repris à peu de jours de distance, et chaque fois abandonnés au pillage. Les soldats des deux armées étoient également barbares, et également étrangers au pays où ils combattoient ; aucune discipline ne modéroit leur cupidité dans la victoire. Les Allemands, peu contents de tourmenter les villageois qui tomboient entre leurs mains, avoient dressé des chiens pour découvrir dans les blés, les femmes et les enfans qui s'y étoient cachés (1).

Les Vénitiens ne doutoient pas qu'aussitôt que l'armée de l'empereur seroit en entier rassemblée, elle n'attaquât Padoue ; aussi réunirent-ils tous leurs efforts pour mettre cette ville en état d'opposer la résistance la plus obstinée. Ils y firent entrer le comte de Pitigliano leur général, avec toute son armée. Bernardino del Montone, Antonio de Pii, Lucio Malvezzi, Giovanni Gréco, étoient à la tête de leur cavalerie, où l'on comptoit six cents hommes d'armes, quinze cents cheveu-légers, et quinze

(1) *Fr. Guicciardini. L. VIII, p. 445.*

centis Stradiotes. Douze mille fantassins, les meilleurs de l'Italie, étoient commandés par Dionigi Naldo, Zittolo de Pérouse, Lattanzio de Bergune, et Saccoccio de Spolète. Dans les longues guerres de l'Italie, tous ces chefs avoient déjà établi leur réputation. Le sénat avoit encore envoyé à Padoue dix mille fantassins esclavons, grecs et albanais, tirés des galères de la république, et qui, bien qu'inférieurs aux Italiens qu'on nommoit brisighella, étoient encore capables de rendre de bons services (1).

Les capitaines vénitiens avoient conduit à Padoue un magnifique train d'artillerie; ils avoient profité des deux rivières qui traversent la ville, pour y introduire toutes les munitions qui pouvoient devenir nécessaires pendant le siège le plus long. Les paysans de toute la province, redoutant la prochaine arrivée des Allemands, s'étoient empressés d'y transporter les moissons qu'ils venoient de recueillir, ils s'y étoient ensuite réfugiés eux-mêmes avec leurs familles et leurs troupeaux; et cette immense ville, qui le plus souvent étoit presque déserte, avoit pu accueillir dans son sein une population presque quadruple de celle qu'elle contient ordinairement. Cette population n'avoit

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. VIII, p. 444-451. — *Pietro Bembo*. Lib. IX, p. 199. — *Mémoires du chev. Bayard*. T. XV, chap. XXXIII, p. 90.

CHAP. CVI.

1509.

point été oisive ; de nouvelles fortifications avoient été ajoutées chaque jour à l'enceinte de Padoue. Les fossés avoient été remplis d'eau, qu'on avoit élevée presque au niveau du terrain : des ouvrages avancés couvroient toutes les portes, et des bastions nouveaux partageoient les courtines qu'on avoit jugées trop longues. Tous ces ouvrages étoient minés, et les mines chargées, pour qu'on pût les faire sauter si on se voyoit forcé de les abandonner. Le mur avoit été soutenu dans toute sa longueur par un large terre-plain, derrière lequel on avoit creusé un nouveau fossé large de seize bras, sur une profondeur égale, et défendu dans son intérieur par des casemates. Enfin, derrière le fossé, un nouveau boulevard suivoit tous les contours de la ville, et étoit également garni d'artillerie. Ainsi Padoue étoit défendue par une triple ligne de fortifications, qui présentoient presque l'image de celles qu'on emploie aujourd'hui (1).

Pour que la constance des assiégés répondît aux préparatifs immenses destinés à soutenir le siège, les Vénitiens résolurent de prouver aux Padouans et à leur armée, qu'ils attachoient le salut même de la république à celui de cette ville, et que s'ils venoient à la perdre, ils ne

(1) *Fr. Gucciardini. L. VIII, p. 451. — Fr. Belorrii Comm. L. XI, p. 527.*

se réservient point d'autres espérances. Les lois et les usages de la république éloignoient les gentilshommes vénitiens du service des armées de terre, tandis qu'ils les avoient encouragés de tout temps à servir sur la flotte. Mais dans une assemblée du sénat, le vénérable doge Léonard Lorédano engagea ses compatriotes à se départir de cet usage antique, et à laisser la jeune noblesse prouver également son zèle, partout où son courage pourroit être utile à la patrie. Il déclara que ses deux fils, Louis et Bernard, avec cent fantassins entretenus à leurs frais, iroient s'enfermer dans Padoue. Son exemple fut suivi avec une noble émulation; cent soixante-seize gentilshommes vénitiens allèrent renforcer la garnison de cette ville, et chacun d'eux conduisit une suite militaire proportionnée à la richesse de sa maison (1).

CHAP. CVI.

1509.

Maximilien étoit enfin arrivé à son armée, il avoit établi son quartier-général au pont de la Brenta, à trois milles de Padoue, et tandis qu'il y attendoit l'artillerie qui devoit lui arriver d'Allemagne, il avoit attaqué les châteaux des monts Euganéens; Este et Monsélice furent pris d'assaut; Montagnana se rendit par capitulation. Maximilien s'empara ensuite de Li-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 444. — *Petri Bembi hist. Ven.* Lib. IX, p. 199.

CHAP. CVI.

1509.

mèna , où une forteresse défend le partage des eaux de la Brenta, et en fait couler une partie à Padoue, tandis que le reste se rend par Vico d'Arzéré à la mer. Déjà ses sapeurs avoient abattu à moitié la digue qui empêche la rivière de couler toute entière dans son lit naturel ; mais il fit interrompre cet ouvrage sans qu'on en pût savoir la raison, et il laissa ainsi aux Padouans la jouissance de leurs eaux. Il avoit aussi voulu se rendre maître du partage des eaux du Bacchiglione à Longara ; mais les Stradiotes qui tenoient la campagne, ne permirent jamais à ses ouvriers d'y achever leurs travaux (1).

L'artillerie allemande étant arrivée, Maximilien établit son camp devant la porte de Santa-Croce ; et comme il s'y trouva trop incommodé par le feu des assiégés, il le transporta devant celle de Portello, qui conduit à Venise, entre la Brenta et le Bacchiglione. Ce fut seulement le 15 septembre qu'il y fixa son quartier-général, après avoir ravagé tout le pays environnant, mais après avoir donné aussi aux Vénitiens tout le temps d'achever leurs préparatifs pour la défense de la place (2).

Sous les ordres de Maximilien se trouvoient

(1) *Petri Bembi hist. Venetæ.* L. IX, p. 197.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. VIII, p. 449. — *Petri Bembi.* L. IX, p. 198.

réunis La Palisse avec sept cents lances françaises, Louis Pic de la Mirandole avec deux cents lances du pape Jules II, le cardinal Hippolythe d'Este avec deux cents lances du duc de Ferrare, le cardinal de Gonzague avec deux cents lances de Mantoue, et six cents hommes d'armes italiens à la solde de l'empereur sous leurs différens condottieri. L'infanterie se composoit de dix-huit mille fantassins allemands ou landsknechts, six mille Espagnols, six mille aventuriers de différentes nations, et deux mille Ferrarois. Cent six pièces d'artillerie sur roues étoient venues d'Allemagne; six autres bombardes étoient si grosses qu'on n'avoit pu les placer sur des affûts; une fois établies, elles demeuroient immobiles, et ne pouvoient tirer que quatre coups par jour. Un second train d'artillerie étoit arrivé de Milan, un troisième de Ferrare; et en tout, on comptoit dans les lignes de l'empereur deux cents pièces de canon sur leurs affûts. Jamais, depuis des siècles, des forces aussi considérables n'avoient été employées à l'attaque et à la défense d'une ville. L'armée de Maximilien comptoit de quatre-vingts à cent mille hommes; et quoiqu'elle ne fût presque jamais payée, le soldat, qui aimoit la bravoure et la prodigalité de l'empereur, qui se savoit aimé de lui, et qui se dédommageoit sur les malheureux habitans du manque d'argent de

son général, ne songeoit point à l'abandonner (1).

Jusque alors l'empereur n'avoit donné aux Italiens que le spectacle de sa versatilité, de son manque de foi et de ses dissipations; mais au commencement du siège de Padoue, il déploya à leurs yeux cette activité, cette intelligence militaire, et cette bravoure personnelle, qui ont rendu sa mémoire chère aux Allemands. Il avoit son logement au couvent de Sainte-Hélène, à un quart de mille des murs; son camp, qui occupoit trois milles d'étendue, étoit dans presque toute sa longueur exposé au feu de la place; Maximilien le bravoit à toute heure. On le voyoit toujours au milieu des ouvriers, dirigeant et pressant leurs travaux; et en effet, par son activité, les batteries furent ouvertes au bout de cinq jours sur toute la ligne (2).

Dès le quatrième jour depuis l'ouverture des batteries, de larges brèches furent pratiquées dans les murs. En conséquence, Maximilien mit le lendemain son armée en bataille pour donner

(1) Mémoires du chev. Bayard, par son loyal serviteur. Chap. XXXII, p. 84. — Mémoires du jeune aventureux maréchal de Fleuranges. T. XVI, p. 57. — *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 450. — *Petri Bembi histor. Ven.* Lib. IX, p. 198. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 211.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 452. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. V, p. 211.

Passant; mais pendant la nuit, les Padouans avoient trouvé moyen d'introduire de nouvelles eaux dans leurs fossés, et l'attaque fut jugée impossible jusqu'à ce qu'elles fussent retirées. Il fallut vingt-quatre heures pour les faire écouler. Au bout de ce terme, Maximilien attaqua le bastion qui couvroit la porte de Coda-Lunga, et fut repoussé. Déterminé à l'emporier, il fit avancer de ce côté l'artillerie française, qui élargit considérablement la brèche; et au bout de deux jours, il donna un nouvel assaut. Les fantassins allemands et espagnols, s'encourageant par l'émulation entre les deux nations, pénétrèrent enfin par la brèche, après un combat furieux dans lequel ils perdirent infiniment de monde, et s'établirent sur le bastion; mais à peine les Vénitiens l'avoient-ils abandonné, qu'ils mirent le feu aux mines toutes chargées. Leur explosion fit périr la plupart des vainqueurs, et parmi eux les plus distingués des compagnons d'armes et des soldats formés à l'école de Gonzalve de Cordoue (1). Dans ce moment, les Impériaux consternés furent chargés avec fureur par Zittolo de Pérouse, et chassés de tous les ouvrages qu'ils avoient occupés (2).

(1) *Jo. Marianæ de rebus Hispan. L. XXIX, c. XX, p. 289.*

(2) *Fr. Guicciarlini. L. VIII, p. 455. — Petri Bembi hist. Ven. L. IX, p. 201. — Jacopo Nardi hist. Fior. L. V, p. 211.*

Cet échec jeta du découragement dans l'armée, et refroidit l'ardeur de Maximilien. Les assiégés ne se tenoient point enfermés dans la ville; les Stradiotes avoient voulu conserver leur logement dans les faubourgs, et ils battoient sans cesse la campagne. Les vivres, il est vrai, ne manquoient point encore aux assiégeans; malgré toute l'autorité du gouvernement vénitien et le zèle des paysans, il avoit été impossible d'en dépouiller absolument cette riche campagne; et les fourrageurs n'eurent jamais besoin de s'éloigner de plus de six milles de leur quartier pour trouver des munitions de bouche. Mais si le siège s'étoit prolongé quelque temps encore, les troupes auroient enfin éprouvé les conséquences de leur indiscipline et de la pauvreté de leur chef (1).

Avant que les Vénitiens eussent fermé la brèche par laquelle les Espagnols et les Allemands étoient entrés, et où ils avoient tant souffert, Maximilien fit proposer à La Palisse de faire mettre pied à terre à sa gendarmerie pour monter à l'assaut avec les landsknechts. Mais, d'après le conseil de Bayard, La Palisse répondit que la gendarmerie française étoit toute composée de gentilshommes, et qu'il ne seroit pas convenable de la faire combattre pêle-mêle

(1) Mémoires de Bayard. Chap. XXXIV, p. 94.

avec les fantassins allemands, qui étoient roturiers. Si l'empereur, ajouta-t-il, vouloit faire mettre pied à terre à ses princes et à sa noblesse allemande, la noblesse française leur montreroit le chemin de la brèche. Maximilien communiqua cette réponse aux Allemands, qu'elle provoquoit; ils répondirent qu'ils ne combattoient qu'en gentilshommes, c'est-à-dire, à cheval. Maximilien impatienté quitta le camp, et s'en éloigna de quarante milles, sur la route d'Allemagne, laissant à ses lieutenans l'ordre de lever le siège (1). Ceux-ci retirèrent leur artillerie le 3 octobre, seize jours après l'ouverture de la tranchée, et portèrent le quartier-général à Limène, sur la route de Trévise; au bout de peu de jours, Maximilien les ramena à Vicence, où il reçut le serment de fidélité du peuple, et où il congédia la plus grande partie de son armée (2).

Maximilien avoit perdu beaucoup de sa réputation par cette tentative infructueuse; et Chaumont étant venu dans le Véronois pour avoir une conférence avec lui, l'empereur lui représenta que, si le roi de France ne lui don-

(1) Mémoires du chev. Bayard. Chap. XXXVII et XXXVIII, p. 116-127. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 53.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 355. — *Petri Bemb.* L. IX, p. 205. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso d'Este*, p. 24. — *Fr. Belcarri*. Lib. XI, p. 523.

noit pas de puissans secours, il se trouveroit à son tour en danger de perdre ses conquêtes; que les Vénitiens songeoient déjà à attaquer Cittadella et Bassano; qu'ils ne manqueroient pas de tourner ensuite leurs armes contre Este, Monsélice et Montagnana; et que le seul moyen de les arrêter étoit de réunir les Français aux Allemands pour une attaque sur Légnago. Mais le gouvernement français n'avoit aucune envie de se charger seul des frais et des dangers d'une guerre dont les avantages ne devoient pas être pour lui; et lorsque Maximilien, après beaucoup d'irrésolution, repartit pour Trente, La Palisse retira ses troupes de l'état de Vérone pour rentrer sur les frontières milanoises (1).

Les armées de cette ligue, auparavant si redoutable, s'étoient retirées de toutes parts. Les Vénitiens, au lieu de craindre pour eux-mêmes, menaçoient à leur tour ceux qui avoient envahi leurs provinces; d'ailleurs la mésintelligence commençoit à s'introduire entre leurs ennemis. Maximilien se plaignoit d'avoir été abandonné par ses confédérés, et les accusoit de ses mauvais succès. Le roi de France se plaignoit du pape, qui, se fondant sur ce que l'évêque d'Avignon étoit mort en cour de Rome, avoit conféré son évêché, au lieu de le laisser à la nomina-

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. VIII, p. 455. — *Petri Bembi hist. Ven.* L. X, p. 205.

tion du roi; et le ressentiment de celui-ci alla si loin, qu'il fit saisir tous les revenus des ecclésiastiques romains dans le duché de Milan (1).

CHAP. CVI.

1509.

Jules II céda enfin, mais de mauvaise grâce; hautain, emporté et défiant tout ensemble, il ne conservoit pour la cour de France que de la malveillance et du ressentiment : il comptoit sur le respect religieux des peuples, et sur les forces de l'Église; et il ne recherchoit l'appui d'aucun des confédérés : il s'éloignoit de tous en même temps, et s'il prenoit encore quelque intérêt à la guerre, c'étoit en faveur des Vénitiens. Cependant il ne leur avoit point jusque alors donné l'absolution; il vouloit auparavant les faire renoncer à la juridiction de leur vidôme à Ferrare, comme messéante dans un fief de l'Église, et au droit exclusif qu'ils s'arrogeoient de naviguer et de commercer sur la mer Adriatique (2).

Les Florentins, que leur jalousie contre Venise avoit aveuglés au point de leur faire désirer des succès à la ligue de Cambrai, avoient envoyé des ambassadeurs à Maximilien à son entrée en Italie, pour régler avec lui toutes les prétentions de la chambre impériale, sur

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 455. — *Fr. Belcaris*. L. XI, p. 329. — *Parisii de Grassis Diarium Curiae Rom.* T. III, p. 485. *Apud Raynald. Annal. eccles.* 1509, §. 20, p. 70.

(2) *Fr. Guicciardini*. Lib. VIII, p. 456.

lesquelles ils n'avoient pu s'entendre un an auparavant. Maximilien, avant de quitter Vérone, y reçut ces ambassadeurs, parmi lesquels se trouvoit Pierre Guicciardini, père de l'historien. Ses finances étoient épuisées, ses besoins pressans, et il rabattit beaucoup des demandes exorbitantes qu'il avoit faites à Macchiavelli en 1508. Moyennant quarante mille florins payables en quatre termes, avant la fin de février, il tint les Florentins quittes de tous les cens non payés, et des investitures qu'ils pouvoient lui devoir; il confirma leurs droits à tous les fiefs impériaux qu'ils possédoient; il s'engagea enfin à ne les point troubler, et à n'attaquer jamais leur gouvernement (1).

Pendant ce temps, les armées vénitiennes faisoient des progrès rapides. Le provéditeur André Gritti s'approcha de Vicence, et la vue des drapeaux de Saint-Marc causa aussitôt un soulèvement dans cette ville; elle lui ouvrit ses portes le 26 novembre. Le prince d'Anhalt qui y commandoit, se retira dans la citadelle avec Fracassa de San-Sévérino; mais dès le quatrième jour il fut obligé de la rendre par capitu-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 454. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 212. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 289. — *Diario del Bonaccorsi*, p. 143. — *Legazione del Macchiavelli a Mantova, commissione del 10 novembre 1509*. T. VII, opere p. 289.

lation (1). Si, au lieu de perdre un temps précieux au siège de cette forteresse, Gritti avoit immédiatement poussé jusqu'à Vérone, cette ville, où la fermentation étoit extrême, lui auroit aussi ouvert ses portes. L'évêque de Trente, qui y commandoit, eut le temps d'y faire entrer trois cents lances françaises sous les ordres de d'Aubigny, et un gros corps d'infanterie espagnole et allemande. Cependant toutes ces troupes suffisoient à peine pour contenir les habitans, menacés, insultés, pillés tour à tour par les soldats de toutes nations qu'ils logeoient chez eux, et soupirant après la domination paternelle de leurs anciens maîtres. L'armée vénitienne, après une attaque mal combinée sur Vérone, se partagea en deux corps, dont l'un recouvra Bassano, Feltre, Cividale et Castelnovo de Friuli; l'autre reprit Monsélice, Montagnana et le Polésine de Rovigo (2).

Cette division de l'armée étoit chargée d'exécuter sur la maison d'Este une vengeance qui tenoit à cœur à la république. Les Vénitiens ne pouvoient pardonner à leur foible voisin, qui

(1) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 458. — *Petri Bembi*. L. IX, p. 205. — *Fr. Belcarii*. Lib. XI, p. 550. — *Macchiavelli Legazione a Mantova*. Lett. I, 17 novemb. 1509. T. VII, p. 295.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. VIII, p. 458. — *Petri Bembi*. L. IX, p. 208. — *Macchiavelli Legazione*. Lett. 4, 22 novemb. 1509, ex Verona, p. 298.

CHAP. CVI.

1509.

avoit si long-temps vécu sous leur protection, d'avoir profité de leurs désastres pour les attaquer, lorsqu'ils étoient déjà accablés par tous leurs autres ennemis; l'insulte des petits, qui abusent du triomphe momentané de leurs alliés, excite de plus profonds ressentimens que les injures plus graves des puissans. Le premier usage que le sénat voulut faire de ses forces fut de montrer qu'il n'étoit pas si déchu, que de ne pouvoir se faire respecter par un duc de Ferrare. Ange Trévisani, qui commandoit la flotte, venoit de brûler Trieste, et il se proposoit d'attaquer Ancône, Fano, ou les villes de Ferdinand en Pouille; mais la seigneurie le rappela; et malgré sa répugnance à s'engager dans le lit d'un fleuve, elle lui ordonna d'aller, de concert avec l'armée, punir le duc Alfonse dans sa capitale même (1).

La flotte vénitienne entra dans le Pô par la Bocca delle Fornaci; elle brûla Corbola, et elle remonta jusqu'à Lago Scuro, incendiant sur les deux rives, dans toute la longueur du pays qu'elle parcouroit, les palais, les châteaux et les villages. Lago Scuro est le port de Ferrare sur le Pô; il n'est éloigné que de deux milles de cette ville, et les cheveu-légers vénitiens,

(1) *Fr. Guicciardini. L. VIII, p. 459. — Petri Bembi histor. Ven. L. IX, p. 207.*

qui étoient venus se ranger sous la protection de la flotte, partoient de là pour répandre la désolation dans tout le territoire ferrarois. Le goût d'Alfonse, duc de Ferrare, pour les arts mécaniques, lui avoit procuré la plus belle artillerie de l'Europe : il avoit fait son amusement et son plus grand luxe de la fonte des canons ; il les employa pour sa défense. Ayant dressé ses batteries à Lago Scuro, sur les rives du fleuve, il força la flotte de Trévisani à redescendre jusqu'à Polisella, où elle jeta l'ancre derrière une petite île (1).

Pour mettre ses vaisseaux en sûreté dans cette station, Trévisani éleva deux bastions des deux côtés du fleuve, et les unit par un pont. Alfonso tenta, le 30 décembre, d'enlever ces retranchemens, et il fut repoussé avec perte. Dans ce combat, Hercule Cantelmo, émigré de Naples, et fils du duc de Sora, fut fait prisonnier par des Esclavons ; comme ils ne pouvoient convenir entre eux sur celui qui avoit droit à la riche rançon de ce captif, l'un d'eux abattit sa tête d'un coup de sabre. L'Arrioste a invoqué la compassion de tous les âges en faveur de ce jeune homme, l'un des plus

(1) *Fr. Guicciardini*, L. VIII, p. 460. — *Petri Bembi hist. Ven. Lib. IX*, p. 209. — *Paolo Gioiio Vita di Alfonso da Este*, p. 26.

distingués de la cour de Ferrare , et l'ami du poète (1).

Cependant Chaumont ne voulant pas laisser périr le duc de Ferrare, vint à Vérone, et annonça qu'il alloit marcher sur Vienne, ce qui força l'armée vénitienne à se séparer de la flotte, pour défendre les états de la république; le cardinal d'Este profita de ce que Trévisani n'étoit plus maître de la campagne tout autour de Polisella, pour transporter pendant la nuit un train considérable d'artillerie vis-à-vis de la flotte. Des pluies violentes, en gonflant la rivière, avoient élevé les vaisseaux presque au niveau des digues. Le cardinal d'Este fit ouvrir des embrasures dans ces digues, et y fit placer dans un profond silence des canons en batterie, au-dessus et au-dessous de l'endroit où étoit la flotte. Le bruit de la rivière, beaucoup plus violent que de coutume, avoit dérangé cette manœuvre à Trévisani, et il n'avoit point prévu que l'élévation subite du fleuve permettroit de placer l'artillerie à fleur d'eau. Le 22 décembre, au point du jour, il fut éveillé par le feu roulant de ces batteries dont il avoit ignoré la construction, et auxquelles, dans une longueur de trois milles, ses vaisseaux ne pouvoient se

(1) Ariosto, *Orlando furioso*, Canto 56, str. 6-8. — Petri Bembi. l. IX, p. 209. — Paolo Giovo Vita di Alfonso, p. 27.

dérober. Il n'avoit point assez de troupes de débarquement pour les attaquer et les enlever de force ; il perdit la tête , et au lieu de faire couper la digue du fleuve, ce qui, en inondant le Ferrarois, auroit fait baisser le niveau des eaux de manière à le dérober au feu ennemi ; il s'enfuit sur une petite barque dès le commencement du combat ; presque tous les équipages de ses vaisseaux suivirent son exemple , lorsqu'ils virent une galère brûlée et deux autres coulées à fond par l'ennemi ; près de deux mille personnes furent tuées ou submergées ; quinze galères , plusieurs moindres vaisseaux , et soixante étendards furent conduits en triomphe à Lago Scuro, par le cardinal d'Este. Trévisani auroit dû payer de sa tête son imprudence et sa lâcheté ; mais le nombre des gentilshommes qui avoient prévarié durant la dernière campagne étoit si grand , qu'ils faisoient un parti dans l'état ; ils se défendoient tous réciproquement , et Trévisani ne fut puni que par un exil de trois ans (1).

Ainsi, la campagne de 1509 finissoit , pour les Vénitiens , par une déroute presque aussi éclatante que celle qu'ils avoient éprouvée à son

(1) *Petri Bembi histor. Ven.* L. IX, p. 211 ; L. X, p. 218. — *Fr. Guicciardini.* L. VIII, p. 462. — *Fr. Belcarib.* L. XI, p. 534. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. V, p. 213. — *Ariosto, Orlando Furioso*, Canto III, stanza 57.

commencement. Mais la destruction de leur flotte à Polisella fut loin d'avoir des conséquences aussi funestes que celle de leur armée à Vaila. D'aucun côté ils n'étoient menacés par des ennemis en état d'en tirer avantage. Les Français vendoient leur protection à Maximilien ; ils se faisoient céder le château de Valleggio, sur le Mincio, qui complétoit leur ligne de défense. Ils avoient envoyé des renforts à Vérone, et de l'argent pour la solde des troupes allemandes, mais sous condition qu'ils occuperoient les principales forteresses de la ville ; et même avec cette assistance, les généraux impériaux n'étoient point en état de tenir la campagne. Bayard, qui étoit entré avec les Français à Vérone, ne trouvoit à occuper son activité que dans les surprises et les stratagèmes par lesquels il combattoit Jean-Paul Manfrone, son antagoniste ; et il souilloit sa gloire par des cruautés que son loyal serviteur raconte avec ostentation, parce qu'elles n'atteignoient jamais que des soldats roturiers, pour lesquels les gentilshommes ne se croyoient tenus à aucune compassion (1).

Le duc de Ferrare étoit moins encore en état de poursuivre ses avantages : le pape, qui ne perdoit aucune occasion de rappeler que ce duc

(1) Mémoires de Bayard, Ch. XXXIX et XL, p. 127-148. — *Fr. Guicciardini*, L. VIII, p. 405.

étoit feudataire de l'Église, et qui songeoit dès lors à le réconcilier avec les Vénitiens, demanda et obtint d'eux qu'ils n'essayassent point de se venger sur Ferrare, et qu'ils rendissent même à Alfonse la ville de Comacchio, prise et brûlée par eux le 4 décembre. Le duc s'estima trop heureux de pouvoir à ce prix suspendre les hostilités (1).

Au commencement de l'année suivante, les Vénitiens perdirent le général qui commandoit en chef leurs armées, et qui convenoit le mieux, par son caractère précautionneux, à la prudence du sénat, encore qu'il eût peut-être contribué, par sa lenteur et sa défiance, à la déroute de Vailla. Nicolas Orsini, comte de Pitigliano, éprouvé par les fatigues du siège de Padoue, s'étoit fait porter à Lonigo, dans l'état de Vicence, où il mourut d'une fièvre lente, à la fin de février, âgé de soixante-huit ans. La seigneurie fit transporter son corps à Venise, et lui fit élever un magnifique tombeau, surmonté d'une statue équestre, dans l'église de San-Giovan-Battista et Paulo (2).

Cependant les Vénitiens avoient enfin consenti à tout ce que leur demandoit le pape; ils avoient abandonné leur appel à un concile gé-

(1) *Fr. Guicciardini*, L. VII, p. 465.

(2) *Fr. Guicciardini*, L. VII, p. 465. — *Patris Bembi*, L. X, p. 216.

CHAP. CVI.

1510.

néral ; ils avoient promis de ne plus mettre obstacle , dans leurs états , à la juridiction ecclésiastique ; ils avoient renoncé au droit de nommer un vidôme à Ferrare ; enfin , ils avoient accordé à tous les sujets de l'Eglise la permission de naviger et de commercer librement sur la mer Adriatique (1). Ils avoient envoyé à Rome une ambassade , composée de six des citoyens les plus illustres de leur république ; et en retour le pontife leur accorda l'absolution , le 24 février 1510 , second dimanche de carême , sans imposer à leurs ambassadeurs d'autre pénitence que de visiter les sept basiliques de Rome ; il retrancha même du cérémonial de l'absolution les coups de baguette que le pape et les cardinaux devoient donner aux excommuniés , pendant la lecture du *Miserere* ; coups qui , dans quelques circonstances récentes , avoient été changés en une rude flagellation , sur des pénitens dépouillés de tous leurs habits (2).

Les ambassadeurs de Maximilien et de Louis XII avoient fait tout ce qu'ils avoient pu pour empêcher cette réconciliation des Vénitiens

(1) Le Traité de paix , apud Raynald. *Annal. eccles.* 1510 , §. 2-6 , p. 75. — *Petri Bembi.* L. IX , p. 215. — *Jacopo Nardi.* Lib. V , p. 213.

(2) Journal de Paris de Grassis , maître des cérémonies du pape : apud Raynald. *Ann. eccles.* 1510 , §. 7-10 , p. 74. — *Fr. Guicciardini.* L. VIII , p. 461. — *Petri Bembi.* L. X , p. 218. — *Paolo Gioiolo Vita di Alfonso.* p. 32.

Église ; mais Jules II n'étoit pas aisément dé-
tourné de ses volontés : il avoit conçu un sou-
venir épris pour Maximilien , qu'il jugeoit
incapable d'exécuter jamais aucune des choses
qu'il avoit préméditées ; Louis XII , au con-
traire , lui inspiroit une extrême défiance ; il
redoutoit également son pouvoir et sa foiblesse,
qui le soumettoit à toutes les volontés du car-
dinal d'Amboise , et il regardoit toujours ce der-
nier comme sur le point de lui disputer le pon-
tificat. Aussi Jules II travailloit-il avec ardeur
à détruire la puissante influence que Louis XII
venoit d'acquérir sur l'Italie : il cherchoit pour
cela , en même temps , à lui susciter une guerre
avec l'Angleterre , à le brouiller avec les Suisses,
et à le détacher du duc de Ferrare.

Henri VII , roi d'Angleterre , étoit mort le 21
avril 1509 ; et quoiqu'en mourant il eût recom-
mandé fortement à son fils Henri VIII , de main-
tenir la paix avec la France , celui-ci , qui dis-
posoit d'un trésor considérable , et dont l'al-
liance étoit sollicitée par toutes les puissances
de l'Europe , croyoit déjà , dans son orgueil , te-
nir la balance du continent. Jules II lui envoya
la rose d'or , aux fêtes de Pâques de 1510 , pré-
sent que le saint-siège destine , chaque année ,
à celui des souverains sur la protection duquel
il compte le plus (1) Cependant , au moment

(1) *Rymer Fœdera et Conventiones*. T. XIII, p. 275.

CHAP. CVL

1510.

même où Jules II lui faisoit ces avances, pour l'engager à attaquer la France, Henri VIII signa à Londres, le 23 mars 1510, un nouveau traité de paix avec Louis XII, en se réservant seulement de pouvoir défendre l'Église contre lui, si le roi de France venoit à l'attaquer (1).

Les négociations de Jules II avec les Suisses eurent plus de succès. Ceux-ci, enorgueillis de toutes les victoires remportées en Italie par Charles VIII et par Louis XII, en réclamoient toute la gloire pour leur infanterie : ils étoient persuadés que les armées françaises ne pourroient combattre sans eux, et ils vouloient se faire payer à un plus haut prix leur alliance. Ils ne consentoient à renouveler les capitulations arrivées à leur terme, qu'autant que la France augmenteroit la pension annuelle de soixante mille francs, qu'elle leur payoit, sans compter un grand nombre de traitemens particuliers qu'elle faisoit aux hommes influens dans chaque canton. Louis XII, irrité de cette demande, déclara qu'il ne soumettroit point la couronne de France à l'insolence d'un rassemblement de paysans et de montagnards. Il signa, avec les Valaisans et avec les Grisons, une confédération particulière, et il crut pouvoir se passer du secours des cantons. D'autre part,

(1) *Rymer Fœdera et Conventiones*, T. XIII, p. 270. — *Petri Bembi*, L. X, p. 221.

Jules II avoit mis dans ses intérêts Matthieu de Saluz, qui, en l'an 1500, avoit été promu à l'évêché de Bâle, et qui s'étoit toujours montré ennemi acharné de la France. Par son entremise, il traita avec la confédération : il promit à chaque canton une pension de mille florins du Rhin ; il les engagea à accepter la protection des états de l'Église, et il se fit accorder le privilège de lever en Suisse, et pour le saint-siège, autant de soldats qu'il en auroit besoin (1).

Jules II avoit cru s'être assuré du dévouement sans bornes du duc de Ferrare, en lui faisant restituer la ville de Comacchio, et en empêchant les Vénitiens de l'attaquer pendant l'hiver. C'étoit le seul des feudataires de l'Église qu'il eût ménagé, et il croyoit pouvoir compter sur une obéissance absolue : mais sa colère fut extrême, quand il vit le duc de Ferrare s'attacher toujours plus intimement à la France, et subordonner toute sa politique aux volontés de Louis XII. Comme jusque alors le pape étoit en paix avec ce monarque, et observoit toujours le traité de Cambrai, il ne pouvoit faire un crime à Alfonso d'une alliance qui ne l'obligoit à rien de contraire à ses devoirs envers le saint-siège. Il lui chercha donc d'autres torts : il lui

(1) *Fr. Guicciardini*, L. IX, p. 469. — *Josias Symler Descriptione Falesiæ et Alpium*, Lib. II, p. 159. — *Jacopo Nardi hist. Fior.*, L. V, p. 215. — *Fr. Heugl.*, L. XI, p. 325.

fit défendre de faire du sel à Comacchio, au jugement des salines pontificales établies à Cervia. Alfonso répondit que pendant que les Vénitiens possédoient Cervia, ils lui avoient imposé par force un traité, par lequel ils l'empêchoient de recueillir le sel que la nature formoit sur son propre territoire ; mais qu'il n'avoit aucune obligation semblable envers l'Église, et que Comacchio, où il recueilloit du sel, n'étoit pas un fief du saint-siège, mais de l'empire romain. De nouveau Jules II vouloit annuler le contrat dotal fait par Alexandre VI pour le mariage de sa fille ; il demandoit que le cens annuel payé par Ferrare fût reporté de cent florins à quatre mille, et que les divers châteaux de Romagne, que Lucrèce Borgia avoit apportés en dot à Alfonso, fussent restitués à l'Église. Le duc répondoit que son traité avec Alexandre VI étoit de même nature que tous ceux que concluoit l'Église, qu'il avoit été sanctionné par les mêmes autorités, et que comme il n'y avoit contrevenu en rien, il n'étoit pas juste que l'autre partie contractante se déliât de ses engagements (1).

Louis XII prenoit la défense du duc de Ferrare, en vertu du traité par lequel il s'étoit engagé à le protéger pour le prix de trente mille ducats. Mais ce traité même étoit une nouvelle

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. IX, p. 470. — Raynaldi Ann. eccles. 1510, §. 15, p. 75.*

se aux yeux du pape, puisqu'il étoit con-
nu et à la ligue de Cambrai, et à la conven-
tion pour le duc de Biagrasso. Louis XII, qui
craignoit de se troubler tout-à-fait avec ce fou-
gueux pontife, cherchoit en vain des expédiens
pour conserver son influence sur le duché de
Ferrare, qu'il regardoit comme important fort
à la sûreté du Milanéz, et pour satisfaire Jules II
en le réconciliant avec Alfonse (1).

Ces négociations étant demeurées sans effet,
Louis XII jugea convenable de resserrer son
alliance avec Maximilien, et de poursuivre la
guerre contre Venise avec des forces assez con-
sidérables pour intimider le pape, et mettre fin
à toutes ses intrigues. Chaumont entra dans le
Polésine de Rovigo avec quinze cents lances, et
dix mille fantassins de diverses nations; Alfonse
le joignit avec deux cents hommes d'armes,
cinq cents cheveu-légers, et deux mille fantas-
sins; de son côté, le prince d'Anhalt sortit de
Vérone avec l'armée impériale, composée de
trois cents lances françaises, deux cents hommes
d'armes, et trois mille fantassins allemands; et
après s'être réunis à Chaumont, ils s'avancèrent
ensemble contre Vicence (2).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 472. — *Fr. Belearii*. L. XI,
p. 558.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 471. — *Petri Bembi*. L. X,
p. 328.

CHAP. CVI.

1510.

Les Vénitiens, pour résister à cette invasion, cherchoient avec inquiétude à donner un successeur au comte de Pitigliano. Leurs divers condottieri, qui s'étoient engagés séparément à leur service, n'étoient point subordonnés les uns aux autres; et leur jalousie étoit telle, qu'en donnant la préférence à l'un d'entre eux, le sénat craignoit de déterminer tous les autres à se retirer. Pour satisfaire leur amour-propre, il falloit que leur généralissime fût prince souverain. Cette difficulté fit penser la seigneurie à donner le commandement de ses troupes à François de Gonzague, duc de Mantoue, qu'elle retenoit alors prisonnier. Le doge le fit venir, et lui communiqua cette proposition inattendue, qui fut reçue avec la plus vive reconnaissance. Le doge lui demandoit seulement un gage de sa fidélité plus que douteuse; Gonzague s'empressa de promettre son fils Frédéric en otage, et il écrivit aussitôt à sa femme de le remettre aux Vénitiens. Mais la marquise et son conseil étoient entièrement dévoués à la France; elle ne vouloit pas s'exposer au ressentiment des Français et des Allemands, qui entouroient de toutes parts l'état de Mantoue; elle refusa de livrer son fils, et François de Gonzague demeura prisonnier (1).

Les Vénitiens cherchèrent alors un général

(1) *Petri Bembi hist. Ven. Lib. IX, p. 225.*

Parmi les feudataires de l'Église, que le pape
 le pape avoit permis de prendre à leur service. Ils
 avoient engagé deux Vitelli de Città di Castello,
 neveux de ce César Borgia, que Vitellozzo avoit
 fait périr; ils avoient donné à Laurent Orsini,
 seigneur de Céri, qui devint célèbre sous le
 nom de Renzo de Céri, le commandement de
 toute leur infanterie; et ils se déterminèrent
 enfin à donner le bâton de gouverneur-général
 à Jean Paul Baglioni de Pérouse, qui, dans ses
 rapports avec la république florentine, avoit fait
 naître beaucoup de doutes sur sa fidélité, et qui
 cependant se montra digne de la confiance que
 le sénat de Venise reposa en lui (1). L'armée
 que lui confioit la république se trouvoit alors
 composée de six cents hommes d'armes, quatre
 mille cheveu-légers et Stradiotes, et huit mille
 fantassins. Ne se trouvant point assez forte pour
 résister à l'armée combinée des Français et des
 Impériaux, elle recula sans cesse, abandonnant
 le Vicentin aux ennemis, jusqu'au lieu nommé
 Brentella, où elle se fortifia. Elle y étoit cou-
 verte par trois rivières, la Brenta, la Bren-
 tella et le Bacchiglione, tandis qu'elle faisoit
 occuper Trévise et Mestre par des garnisons
 suffisantes (2).

(1) *Fr. Guicciardini*, L. IX, p. 469. — *Petri Bembi hist. Venetae*, L. X, p. 227.

(2) *Fr. Guicciardini*, L. IX, p. 475. — *Fr. Belcarii*, L. XII, p. 359.

CHAP. CVL

1510.

Les malheureux Vicentins se trouvoient abandonnés à toute la férocité de leurs ennemis. La ville n'avoit pas paru en état de soutenir le siège, et les Vénitiens n'avoient pas voulu s'exposer à perdre la garnison qu'il auroit fallu laisser pour les défendre. Les Vicentins envoyèrent une députation au prince d'Anhalt, général de Maximilien, pour lui demander grâce. Le prince qui étoit à Vicence au moment où la ville s'étoit soulevée, répondit que les Vicentins étoient coupables de rébellion contre l'empereur, leur souverain légitime; qu'ils n'avoient d'autre parti à prendre que de remettre à sa discrétion leurs biens, leur honneur et leur vie, et qu'ils ne devoient point s'attendre à ce qu'il ne demandât une soumission si entière que pour faire briller davantage sa magnanimité, en leur pardonnant; qu'il vouloit au contraire les avoir à sa discrétion pour que Vicence pût à jamais être un exemple au monde du châtiment que mérite la rébellion (1).

Les députés vicentins ne rapportèrent à leurs compatriotes que cette désolante réponse; mais la barbarie insolente des Allemands contribua à tromper leur cupidité. Depuis le commencement de la guerre, les Vicentins avoient sans cesse été occupés à soustraire leurs richesses au

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IX, p. 474. — *Fr. Belcarri*. L. XII, p. 53g.

pillage. Comme leur ville n'est éloignée de Padoue que de douze milles, ils y avoient de bonne heure mis en sûreté leurs femmes, leurs enfans et leurs biens. Le cours du Bacchiglione avoit favorisé le transport de leurs effets. A l'approche des Allemans, ils se retirèrent eux-mêmes avec tout ce qu'ils purent transporter encore; et le prince d'Anhalt, en livrant Vicence au pillage, n'y trouva point de quoi satisfaire l'avidité de ses soldats (1).

Une partie des Vicentins et des habitans des campagnes voisines avoient choisi un autre lieu de refuge. Dans les monts, au pied desquels Vicence est bâtie, se trouve un vaste souterrain, nommé la grotte de Masano ou de Longara. Il a été creusé de mains d'hommes, pour en tirer les pierres avec lesquelles Vicence et Padoue sont construites. On assure qu'il s'étend à une grande profondeur, formant un labyrinthe dont les compartimens sont séparés par d'étroits passages, et coupés souvent par des eaux.

Ce souterrain, n'ayant qu'une étroite ouverture, est facile à défendre; et dans la précédente campagne il avoit servi de refuge aux habitans du voisinage. Six mille malheureux s'y étoient

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IX, p. 477. Il paroît que alors, à la persuasion de Chaumont, il se contenta d'une contribution de 50,000 ducats pour sauver les maisons. *P. Bembo*. L. X, p. 225. *Giov. Cambi*, p. 258.

CHAP. CVI.

1510.

retirés avec tous leurs biens; les femmes et les enfans étoient au fond de la grotte, les hommes en gardoient l'entrée. Un capitaine d'aventuriers français, nommé L'Hérisson, découvrit cette retraite, et fit avec sa troupe de vains efforts pour y pénétrer; mais rebuté par son obscurité et ses détours, il résolut plutôt d'étouffer tous ceux qu'elle contenoit. Il remplit de fagots la partie qu'il avoit occupée, et y mit le feu. Quelques gentilshommes vicentins, qui se trouvoient parmi les réfugiés, supplièrent alors les Français de faire une exception en leur faveur, et de leur laisser racheter par une rançon, eux, leurs femmes et leurs enfans, et tout ce qui étoit de sang noble. Mais les paysans, leurs compagnons d'infortune, s'écrièrent que tous devoient périr ou se sauver ensemble. Cependant la caverne entière étoit en flammes, et son ouverture ressembloit à la bouche d'une fournaise. Les aventuriers attendirent que le feu eût achevé ses terribles ravages, avant de visiter le souterrain, et d'en tirer le butin qu'ils achetoient par une si horrible cruauté. Tous avoient péri étouffés, à la réserve d'un seul jeune homme, qui s'étoit trouvé à portée d'une crevasse, par laquelle il lui arrivoit un peu d'air. Aucun des corps n'étoit endommagé par le feu. Mais leur attitude seule indiquoit les angoisses par lesquelles ils avoient passé avant de mourir. Plu-

ieurs femmes grosses étoient accouchées dans des tourmens, et leurs enfans étoient morts avec elles. Lorsque les aventuriers rapportèrent au camp leur butin, et racontèrent comment ils l'avoient gagné, ils excitèrent une indignation universelle; le chevalier Bayard se rendit lui-même à la caverne, avec le prévôt de l'armée, et fit pendre en sa présence, et au milieu de cette scène d'horreur, deux des misérables qui avoient allumé le feu. Mais cette punition même ne put point effacer, pour les Italiens, le souvenir de tant de cruauté (1).

D'ailleurs la négligence de Maximilien à envoyer à ses troupes leur solde, exposoit les villes où elles séjournoient aux plus cruelles vexations; Vérone seule, dit Fleuranges, qui y étoit présent, fut pillée trois fois dans une semaine par les Landsknechts qui s'y trouvoient sans argent et sans nourriture (2). Maximilien leur annonçoit toujours sa prochaine arrivée, mais l'on commençoit à n'accorder aucune foi à ses paroles, aucun crédit à ses promesses, et les soldats allemands, rebutés

(1) Mémoires du chev. Bayard. Ch. XL, p. 152. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 55. — *Fr. Guicciardini*. Lib. IX, p. 477. — *P. Bembi*. L. X, p. 225. — *Fr. Belcaris* Lib. XII, p. 340. — *Giov. Cambi istor. Fior.* p. 239.

(2) Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 65.

CHAP. CVI.

1510.

d'une si longue attente, partoient sans congé. Chaumont, grand-maître de France, et gouverneur de Milan, étoit las de poursuivre seul une guerre dont son maître ne devoit point recueillir les fruits. Cependant avant de s'en retirer aussi, il crut convenable d'assurer ses précédentes conquêtes, en s'emparant de la ville et du port de Légnago, qui, bâtis des deux côtés de l'Adige, donnoient aux Vénitiens une grande facilité pour porter la guerre sur celui des états voisins qu'ils voudroient attaquer.

La garnison de Porto-Légnago avoit eu soin d'inonder tout le pays qui l'entouroit sur la rive gauche de l'Adige; mais le capitaine Mollard entra dans l'eau jusqu'à la poitrine avec ses aventuriers, qui formoient l'avant-garde de M. de Chaumont; il délogea les fantassins italiens, les mit en fuite, et les poursuivit avec tant de rapidité qu'il arriva pêle-mêle avec eux dans Porto-Légnago. Les fuyards essayèrent de passer l'Adige, mais ils se noyèrent presque tous dans le trajet. La garnison de la ville, sur la droite de la rivière, ne montra pas plus de résolution. Carlo Marino, provéditeur vénitien, abandonna le premier lâchement son poste, pour se réfugier dans la citadelle, qu'il rendit bientôt par capitulation. Il demeura prisonnier des Français avec tous les gentilshommes véni-

tions, tandis que les soldats furent renvoyés sans armes (1). CHAP. CVI.
1510.

La joie que pouvoit causer à Chaumont l'avantage qu'il venoit de remporter à Légnago, fut troublée par la nouvelle qu'il reçut dans ce lieu même, de la mort de son oncle, le cardinal d'Amboise, à la faveur duquel il devoit sa fortune rapide. George d'Amboise, qui avoit exercé un empire si absolu sur son maître, et qui depuis l'accession de Louis XII au trône, avoit dirigé seul la politique française, étoit mort à Lyon le 25 mai 1510. Quoique ses talens fussent médiocres, sa perte fut universellement regrettée; il entendoit du moins les affaires, et il connoissoit les puissances avec lesquelles la France avoit à traiter, ainsi que leurs intérêts divers; tandis que Louis XII qui, après la mort de son favori, prétendit gouverner par lui-même, n'avoit ni connoissance des hommes et des choses, ni mémoire, ni application. Jaloux désormais de son autorité, il ne permit plus à ses ministres d'agir en son nom sans le consulter, et ceux-ci n'osoient guère lui rappeler ce qui pouvoit lui être désagréable; en sorte que la négligence et l'oubli faisoient échouer les pro-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 479. — *Petri Bembi*. Lib. X, p. 226. — *Fr. Belcaril*. L. XII, p. 519. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 214. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso*, p. 35. — Mémoires du chev. Bayard. Ch. XL, p. 149.

CHAP. CVI.

1510.

jets d'abord les mieux concertés. Florimond Robertet qui succéda au cardinal dans la direction des finances et des affaires étrangères, exprima lui-même vivement à Macchiavel, alors en légation en France, combien il sentoit que la mort de son prédécesseur causeroit de dommage aux affaires (1).

C'est au cardinal d'Amboise qu'il faut attribuer le principal mérite de cet ordre dans les finances, et de ces ménagemens pour le peuple dans la perception des impôts, qui ont rendu chère la mémoire de Louis XII, malgré la faiblesse de son esprit, et les malheurs de son règne. Mais ce ministre économe et rangé, n'étoit point désintéressé. Il laissa une succession de onze millions de livres, équivalant à cinquante-cinq millions de la monnoie actuelle; et il l'avoit acquise pendant une administration de douze ans, dont il ne rendoit aucun compte. Par son testament il faisoit pour trois cent mille ducats de legs; Jules II prétendit que ces sommes provenoient des biens de l'Église, que le cardinal d'Amboise n'avoit pas eu le droit d'en disposer, et il les réclama pour la chambre apostolique. Cette bizarre demande aug-

(1) *Macchiavelli Legazione alla corte di Francia*. Lettre 16, de Blois, 2 septembre 1510. T. VII, p. 380. — Mémoires de Bayard. Ch. XL, p. 151.

menta la mésintelligence entre le saint-siège et la France (1).

CHAP. CVL

1510.

Chaumont reçut aussi à Légnago l'ordre de congédier l'infanterie des Grisons et des Valaisans qu'il avoit sous ses ordres ; de laisser cent lances et mille fantassins dans sa nouvelle conquête, et de ramener le reste de son armée dans le duché de Milan ; peu de jours après il reçut toutefois un contre-ordre que les instances de Maximilien avoient obtenu. Le roi lui enjoignoit de continuer à seconder les Allemands, pendant le reste du mois de juin, et en effet, avant la fin de ce mois, il se rendit maître de Cittadella, de Marostica, et de Bassano, puis de la Scala et de Covolo (2). Mais Louis XII étoit résolu à ne pas tenir sur pied une armée aussi considérable sans avantage pour lui-même ; et en menaçant chaque jour de rappeler Chaumont, il espéroit déterminer enfin Maximilien à lui céder Vérone et sa province. L'empereur, au contraire, se croyoit toujours à la veille d'exécuter ses projets, et il ne renonçoit jamais à ses espérances, encore qu'il fût toujours également incapable de les réaliser.

(1) Histoire de la Diplomatie française. T. I, L. II, p. 293. — *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 479. — *Petri Bembi*. L. X, p. 226.

(2) *Fr. Guicciardini*. Lib. IX, p. 479. — *Petri Bembi*. L. X, p. 229.

CHAP. CVI.

1510.

Il demanda un second répit d'un mois ; il promit qu'avant l'année révolue il rembourseroit les cinquante mille ducats que l'armée de Chaumont coûteroit au roi pendant ce mois, qu'il rembourseroit encore cinquante mille ducats qu'il devoit de plus, et que s'il ne pouvoit le faire, il laisseroit pour gage Vérone et tout son territoire entre les mains du roi de France (1).

Maximilien avoit aussi traité avec Ferdinand-le-Catholique, pour s'assurer sa coopération pendant cette campagne sur laquelle il foudoit de si grandes espérances ; il lui avoit dans ce but abandonné sans partage l'administration de la Castille, héritage du petit-fils de l'un et de l'autre ; et le cardinal d'Amboise avoit été le médiateur de ce traité, qui étoit bien peu conforme aux intérêts de la France. Ferdinand, pour obtenir le désistement de Maximilien à la tutelle de Charles, avoit promis tout ce qu'on lui avoit demandé, bien résolu à faire naître ensuite des obstacles dans l'exécution. Il s'étoit réservé le choix d'envoyer à l'armée impériale dans le Véronois, ou des troupes, ou de l'argent. Maximilien, dont les finances étoient toujours dérangées, demanda de l'argent de préférence, ce fut une raison pour Ferdinand, d'envoyer

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. IX, p. 480. — Jacopo Nardi hist. Fior. Lib. V, p. 214. — Jo. Marianæ de rebus Hisp. L. XXIX, cap. XXIII, p. 294.*

les secours en nature : le duc de Termini se mit en marche avec quatre cents lances espagnoles pour joindre l'armée, mais il le fit avec tant de lenteur, qu'il n'arriva pas au quartier-général avant la fin de juin (1).

L'armée combinée commençoit à éprouver le manque de vivres ; elle s'étoit conduite avec tant de barbarie et d'indiscipline pendant ces deux campagnes, qu'elle avoit absolument épuisé ce pays, l'un des plus riches et des plus fertiles de la terre ; elle avoit ainsi provoqué le plus implacable ressentiment de la part des paysans, et confirmé leur attachement à la république. Ceux-ci tenoient avec tant d'enthousiasme au gouvernement de leur patrie, que, ni promesses, ni menaces, ni le supplice même qui leur étoit préparé, ne pouvoient les déterminer à abjurer Saint-Marc, et à crier *vive l'empereur!* L'évêque de Trente en fit pendre plusieurs à Vérone, pour les punir de cette noble constance (2). L'assistance de ces paysans rendoit faciles et sûres toutes les expéditions des Stradiotes. Ils enlevoient les convois et les traîneurs, et sur-

(1) *Fr. Gucciardini*. L. IX, p. 480. — *Petri Bembi*. L. X, p. 229. — *Jo. Marianæ de rebus Hispan.* L. XXIX, c. XXIII, p. 294. — *Fr. Belcarri*. L. XI, p. 357. — *Mémoires de Bayard*. T. XV, ch. XL, p. 151.

(2) *Macchiavelli Legazione a Mantova*. Lett. 6, de Vérone, 26 novembre 1509. T. VII, p. 304.

CHAP. CVI.

1520.

prenoient les partis détachés : dans une de ces occasions, Soncino Benzone de Crème tomba entre leurs mains, et quoique ce chef de parti fût alors au service du roi de France, André Gritti le fit pendre immédiatement, parce qu'étant gentilhomme vénitien, et chargé d'un commandement à Crème sa patrie, il avoit livré en trahison cette ville aux Français (1).

Le château de Monsélice étoit une des principales retraites des Stradiotes, dans leurs excursions sur les derrières de l'armée ennemie : il est bâti sur une des cimes les plus élevées des monts Euganéens, qui s'élèvent eux-mêmes au milieu d'une plaine formée et nivelée par les eaux, entre Vicence, Padoue, Rovigo et Légnago. Il étoit entouré de trois enceintes, dont la plus basse auroit demandé deux mille hommes pour la défendre. Les Vénitiens n'en avoient que sept cents à Monsélice, sous les ordres de Martino du Bourg-Saint-Sépulchre. Cependant ils sortirent avec audace pour attaquer un corps de landsknechts. Accablés par le nombre, et vivement ramenés, ils succombèrent à la fatigue ; ils furent forcés dans la première enceinte, et poursuivis avec tant de rapidité, qu'ils ne purent point s'enfermer dans la seconde, puis dans la troisième, encore que

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. IX, p. 481.*

ces murs aillent en se resserrant , comme la montagne s'élève en pain de sucre. La tour même , bâtie au haut de la colline , ne servit point à les sauver. En vain ils offrirent de se rendre la vie sauve ; les Allemands ne voulurent pas les accepter : ils mirent le feu dans le bas de la tour , et reçurent sur la pointe de leurs piques les malheureux qui voulurent s'échapper par les créneaux. Avec une égale fureur ils détruisirent toutes les habitations de cette bourgade , l'une des plus riantes de l'Italie (1).

CHAP. CVI.

1510.

Maximilien , malgré ses promesses si souvent répétées , n'arrivoit point à son armée ; après l'échec reçu l'année précédente devant Padoue , il ne se flattoit pas de soumettre cette place ; mais il pressoit Chaumont d'attaquer Trévisé , qu'il croyoit plus facile à réduire. Chaumont lui répondit que cette ville étoit également défendue par une forte armée ; qu'il ne voyoit point arriver à la sienne ces troupes allemandes promises depuis si long-temps , et sans lesquelles il ne pouvoit rien entreprendre ; qu'il avoit déjà été obligé d'en détacher le duc Alfonse d'Este , et Châtillon , pour défendre l'état de

(1) Mémoires du chev. Bayard. Ch. XL, p. 157. — *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 481. — *Petri Bembi*. Lib. X, p. 250. — *Fr. Belcarri*. Lib. XII, p. 542. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso d'Este*, p. 56.

CHAP. CVI.

1510.

Ferrare sur lequel il commençoit à concevoir de l'inquiétude ; que tout le pays autour de Trévisé étoit ravagé ; que l'armée n'y trouveroit point de vivres , et y feroit difficilement arriver ses convois , parce que les Stradiotes tenoient la campagne , et qu'ils étoient secondés avec zèle par tous les paysans. Mais , tandis que cette contestation entre Maximilien et Chaumont duroit encore , celui-ci reçut des ordres exprès de son maître de laisser à l'armée impériale Précý , avec quatre cents lances et quinze cents fantassins espagnols qu'il avoit à sa solde , et de ramener au plus tôt le reste de l'armée dans le duché de Milan , où des dangers inattendus réclamoient sa présence (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX , p. 482. — *Petri Bembi*. L. X , p. 251. — *Fr. Belcarii*. Lib. XII , p. 542.

CHAPITRE CVII.

Jules II fait attaquer les Français à Gènes , à Ferrare , et dans le Milanéz. Il dirige le siège de la Mirandole , et entre dans cette place par la brèche ; il est forcé de s'enfuir de Bologne , et son armée est dissipée à Casalecchio.

1510 — 1511.

LA plupart des papes parviennent au pontificat dans un âge qui , le plus souvent , amortit les passions , qui éteint une ambition dont on n'a plus le temps de recueillir le fruit , et qui fait désirer un repos que l'affoiblissement des organes rend presque nécessaire. De plus l'éducation qu'ont reçue les prêtres n'est pas en général de nature à développer une grande énergie ; et la religion , dont ils ont fait leur principale étude , a dû leur enseigner la modération et la tolérance , plus tôt que l'emportement , ou la détermination de tout soumettre à leur volonté. Cependant plusieurs papes , dès les temps de Grégoire VII jusqu'à ceux de Sixte-Quint , ont manifesté dans leur caractère une obstination invincible , une irritation contre tout ce qui ne

CHAP. CVII.

1510.

plioit pas devant leur volonté, un emportement contre ceux qui les avoient offensés, qu'on n'auroit cru devoir attendre ni de leur âge, ni de leur éducation, ni de leur ministère. Plus d'une fois même ce caractère inflexible ne s'est manifesté en eux qu'après qu'ils ont reçu la tiare; et des hommes, qu'on avoit connus jusque alors doux et modestes, sont devenus, après leur exaltation, d'implacables vengeurs des plus légères offenses, et de cruels persécuteurs de leurs anciens amis.

Ce changement dans leur caractère ne seroit-il point dû à la croyance dans l'infailibilité de leurs décisions, que les papes partagent avec tous leurs fidèles? Cette croyance vient fortifier un travers qui n'est déjà que trop naturel à l'esprit humain. Chaque homme peut reconnoître la supériorité d'un autre sur lui-même, quant aux autres facultés de l'esprit; mais comme il n'a pour mesure du jugement que son propre jugement, il n'arrive jamais à croire qu'un autre ait l'esprit plus droit que lui. D'après son propre instinct, il lui semble toujours pouvoir rectifier les jugemens des autres; et sous quelque nom modeste qu'il désigne en lui-même cette faculté, sous celui même de sens commun ou de gros bon sens, c'est à son tribunal qu'il soumet toutes les opinions humaines.

La consécration d'un pape étant supposée lui

transmettre tous les dons du Saint-Esprit, sanctifie en quelque sorte en lui ce préjugé intérieur et universel. Le pressentiment que jusque alors il n'avoit regardé que comme un instinct heureux, encore qu'il le crût infailible, est devenu pour lui le langage même de la Divinité. Sa raison se change à ses yeux en évidence; aucun doute, aucune incertitude ne vient plus le troubler dans ses décisions; et ceux qui osent s'opposer aux volontés qu'il exprime en conformité avec cette éternelle sagesse, par laquelle il se croit inspiré, lui paroissent des révoltés qui bravent également toutes les autorités divines et humaines.

Le caractère de Jules II étoit désormais dominé par cette même irritation contre tous ceux qui osoient hésiter à accomplir ses desseins. Ce qu'il avoit une fois résolu lui paroissoit tellement marqué au coin de l'éternelle justice, qu'il étoit toujours prêt à punir comme ennemis du ciel même, ceux qui faisoient naître aucun obstacle à l'exécution de ses projets. Ses volontés impétueuses avoient presque toujours passé les bornes qui auroient dû arrêter un homme de Dieu; mais il pouvoit se rendre le témoignage qu'elles n'étoient point dictées par l'intérêt personnel, et qu'en les formant, il n'avoit écouté qu'une certaine élévation, une certaine grandeur d'âme, un sentiment même

de justice qui lui étoient naturels. Au commencement de son règne, il avoit voulu rendre à l'Église son patrimoine, scandaleusement dilapidé par ses prédécesseurs. Il avoit réussi avec les moindres feudataires, et les Vénitiens seuls avoient arrêté ses projets. C'est ainsi qu'ils avoient excité sa colère. Alors il avoit cru devoir les punir pour la gloire même de l'Église, et il les avoit en effet sévèrement punis. Mais après les avoir amenés à une humble pénitence, il vouloit que les autres leur pardonnassent, comme il leur avoit pardonné lui-même. Il vouloit que les désastres de l'Italie finissent par son ordre, comme ils avoient commencé au signal qu'il avoit donné. Il s'irritoit des vues personnelles, de la cupidité, de la cruauté de ses anciens associés; et après avoir employé le bras des barbares, pour châtier les Italiens, il se croyoit obligé en conscience, et par patriotisme italien, à chasser ces mêmes barbares de l'Italie.

Ferdinand-le-Catholique, qui suivoit par intérêt une politique presque semblable à celle que Jules avoit adoptée par principes, ne s'étoit point trouvé en lutte avec lui. Maximilien, qui avoit reperdu par sa faute les conquêtes que les victoires de la France avoient livrées entre ses mains, n'excitoit que son mépris. Jules accusoit hautement son incapacité et sa versatilité; et s'il le comptoit parmi ses ennemis, c'étoit sans

le craindre ; mais le sentiment du pape pour Louis XII étoit d'une autre nature ; il le haïssoit et le craignoit, quoiqu'il ne l'estimât pas. Il connoissoit la foiblesse de caractère, et le peu d'habileté de ce monarque ; mais d'autre part, il savoit quelle étoit la valeur irrésistible des armées françaises, leur dévouement aveugle à leur gouvernement, l'habileté de leurs officiers, et cette activité avec laquelle elles arrivoient toujours à leur but, toutes les fois que les fautes de leurs rois ne causoient pas leur ruine. Il savoit que Louis XII s'étoit fait aimer du peuple en France, qu'il pouvoit disposer de toutes les ressources de cette immense monarchie, qu'il étoit maître du Milanez et de Gênes, et que la moitié du reste de l'Italie sollicitoit son alliance. Il reconnoissoit donc que pour le vaincre, il avoit besoin de réunir contre lui les forces de presque toute l'Europe, et il n'osa l'attaquer qu'avec une dissimulation qui ne sembloit pas s'accorder avec son caractère impétueux.

Louis XII, sincèrement pieux, respectoit le siège de Rome : d'ailleurs, il se laissoit dominer par les scrupules d'Anne de Bretagne, sa femme, et il regardoit une brouillerie avec le pontife comme un grand malheur. Il cherchoit donc tous les moyens de satisfaire Jules II sur les affaires de Ferrare, qu'il croyoit être le seul objet de contestation entre eux. Mais pendant ce temps

CHAP. CVII.

1510.

le pape préparoit contre lui une triple attaque ; à Ferrare , à Gênes , et sur les lacs de Lombardie , et il négocioit pour attacher à son parti Ferdinand d'Aragon et Henri VIII d'Angleterre. Comme il reconnut bientôt l'impossibilité de cacher tous ses mouvemens , il fit du moins en sorte que ceux que ses adversaires viendroient à découvrir fussent attribués au dessein qu'il dissimuloit moins que les autres , d'attaquer Ferrare.

Louis XII avoit fait à Jules II des offres relatives à la protection qu'il accordoit au duc de Ferrare , qui auroient satisfait le pontife , si celui-ci n'avoit pas porté ses vues beaucoup plus loin que sur les anciens fiefs de l'Église. Le Roi de France , il est vrai , avoit choisi pour cette affaire un mauvais négociateur , dans la personne d'Alberto Pio , comte de Carpi , qui , ayant lui-même lieu de redouter le duc de Ferrare pour la conservation de son petit fief , fut accusé d'avoir desservi à la cour pontificale celui qu'il étoit chargé de protéger (1). Cependant la négociation duroit encore , lorsque Jules II fulmina une bulle contre Alfonse d'Este , le 9 août 1510. Il le désignoit par les noms de fils d'iniquité et de nourrisson de perdition ; il lui reprochoit son ingratitude envers le saint-siège , sa déso-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 485. — *Fr. Belcarri*. L. XII, p. 342.

béissance, les impôts qu'il levoit sur le peuple, les immunités ecclésiastiques qu'il avoit violées, le sel qu'il faisoit à Comacchio au préjudice des salines de Cervia; enfin, la protection du Roi de France, qu'il avoit sollicitée. Pour toutes ces fautes, il le déclaroit déchu de tous les honneurs, de toutes les dignités, de tous les fiefs qu'il tenoit du saint-siège; il délioit tous ses sujets de leur serment de fidélité, tous ses soldats de celui d'obéissance; il leur ordonnoit même de se lever en armes contre lui, pour le livrer à la justice de Dieu; il le frappoit d'anathème et d'excommunication, et il comprenoit dans la même sentence tous les prêtres qui communiqueroient avec lui (1).

Un mois avant cette dénonciation hostile, Jules II avoit resserré son alliance avec Ferdinand-le-Catholique: il lui avoit accordé, le 7 juillet, l'investiture du royaume de Naples, que jusqu'alors il n'avoit pas voulu lui donner; il en avoit fixé le tribut annuel sur le pied d'après lequel les rois aragonois l'avoient payé; il avoit déclaré qu'il annulloit la clause du traité de Blois par laquelle la réversion de l'Abruzze et de la Campanie étoit assurée à la couronne

(1) *Annal. ecclesiastici*. 1510, §. 15, p. 76. — *Petri Bembi histor. Ven.* Lib. X, p. 255. — *Jo. Mariana de rebus Hispan.* L. XXIX, c. XXIII, p. 294. — *Puoto Gioivo Vita di Alfonso da Este*, p. 41. — *Fr. Belcarit.* L. XII, p. 545.

CHAP. CVII.

1510.

de France, si Germaine de Foix, femme de Ferdinand, mouroit sans enfans; et en retour pour ces concessions, il avoit obligé le roi d'Aragon à lui promettre, pour la défense de l'Église, trois cents hommes d'armes, que ce roi feroit marcher toutes les fois qu'il en seroit requis. Jules II se flattoit que ces troupes auxiliaires lui serviroient à engager l'Espagne dans une guerre contre la France, et il voyoit avec plaisir le ressentiment qu'il excitoit en annullant de sa propre autorité le traité de Blois: car Louis XII ne s'en prenoit pas au pape seul pour cet acte arbitraire; il accusoit Ferdinand de l'avoir sollicité, et il chargea ses ambassadeurs d'en porter leurs plaintes aux cortès d'Aragon (1).

Toutes les démarches du pape manifestoient son animosité contre la France; déjà il regardoit les cardinaux français comme des ôtages ou des prisonniers à sa cour. Le cardinal d'Auch étant sorti de Rome pour chasser, le jour de la fête de saint Pierre, avec des chiens et des filets, le pape crut qu'il vouloit s'enfuir en France: il le fit arrêter et jeter dans les prisons du châ-

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. IX, p. 484. — Raynaldi Annal. eccles. 1510, §. 25, p. 80. — Fr. Belcarii. Lib. XII, p. 343. — Jo. Mariana hist. Hispan. Lib. XXIX, cap. XXIV, p. 295. — Jacopo Nardi, L. V, p. 214. — Paolo Giovio Vita di Alfonso, p. 50.*

teau Saint-Ange. Peu de jours après, il engagea le cardinal de Bayeux à jurer qu'il ne s'écarteroit point de la cour de Rome, reconnoissant que s'il le faisoit, il perdrait par cet acte seul la dignité du cardinalat (1).

Mais encore que l'inimitié du pape ne fût plus douteuse, Louis XII ne prévoyoit nullement le point sur lequel porteroit sa première attaque. Jules ne lui avoit pas pardonné le traitement cruel qu'il avoit infligé aux Génois, en dépit de sa recommandation : il étoit lui-même originaire de la rivière de Gênes ; sa famille y étoit attachée au parti populaire, que le roi avoit opprimé ; il avoit accueilli à sa cour les nombreux exilés de la Ligurie, et il cherchoit, par ses correspondances, à ranimer l'espérance de tous ceux qui regrettoient l'antique liberté (2). Voulant tirer parti de leur ressentiment, il résolut de diriger contre Gênes ses premières hostilités. Il promit à Octavien Frégoso, l'un des émigrés qui étoient auprès de lui, la couronne ducale que son père et son oncle avoient portée. Il le fit monter, avec tous les autres réfugiés, sur une galère pontificale, qu'il joignit, pour cette expédition, à onze galères vénitiennes ; en même temps il fit passer dans l'état de Lucques Marc-

(1) *Raynaldi Annal. eccles.* 1510, §. 18, 19, p. 78. — *Fr. Guicciardini.* Lib. IX, p. 484. — *Fr. Belcarii.* L. XII, p. 343.

(2) *Petri Bizarri hist. Genuens.* L. XVIII, p. 427.

Antonio Colonna, qu'il avoit engagé à quitter le service des Florentins; il lui fit rassembler cent hommes d'armes, sept cents fantassins, et plusieurs émigrés génois, en donnant à entendre qu'il méditoit une attaque contre Ferrare; puis tout à coup il lui fit traverser la rivière de Levant, pour venir camper dans la vallée de Bisagno, tandis que la flotte, dont personne en Italie n'avoit eu connoissance, vint jeter l'ancre, dans les premiers jours de juillet, à l'embouchure de la rivière d'Entello, tout près du port de Gènes (1).

Mais quelque inattendue que fût cette attaque, elle n'obtint point le succès dont le pape et les émigrés génois s'étoient flattés, soit que la vue des drapeaux vénitiens réveillât l'antique jalousie des patriotes de Gènes, soit que la puissance de la France parût à cette époque trop redoutable pour qu'on pût espérer de l'ébranler. Les villes de Sarzane et de la Spézia, traversées par l'armée de terre, et celles de Sestri, Chiavari et Rapallo, occupées par la flotte, cédèrent à la force, sans manifester aucun enthousiasme pour ceux qui se disoient leurs libérateurs. Le

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IX, p. 485. — *Petri Bizarri hist. Genuens.* L. XVIII, p. 427. — *Ubertus Folleta Genu. histor.* Lib. XII, p. 707. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. V, p. 215. — *Fr. Belcarri.* Lib. XII, p. 345. — *Macchiavelli Legazione in Francia.* Lett. 2, de Blois, 18 juillet 1510. T. VII, p. 526.

fils de Jean-Louis de Fieschi, et le neveu du cardinal de Finale, avoient chacun amené à Gênes sept à huit cents fantassins pour défendre le gouvernement français et empêcher tout tumulte; en même temps M. de Préjan entra dans le port avec six galères provençales, sans qu'Octavien Frégoso, ou Grillo Contarini qui commandoit la flotte vénitienne, réussissent à l'arrêter. Ces deux chefs de l'expédition reconnurent alors que toute espérance de succès étoit perdue pour eux : Marc-Antonio Colonna s'embarqua à Rapallo, avec une soixantaine de ses cavaliers; les autres, avec les fantassins, voulurent faire leur retraite par terre, mais ils furent attaqués en chemin, et presque absolument dépotillés, par les paysans, irrités de leurs voleries. La flotte fut suivie, dans sa retraite, par la flotte française jusqu'au mont Argentaro, sur les côtes de Sardaigne. Elle entra ensuite dans le port de Civitta-Vecchia, sans avoir combattu (1).

Dans le même temps, une armée pontificale plus considérable, commandée par le neveu du pape, François-Marie de la Rovère, duc d'Urbin,

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. IX, p. 486. — Petri Bizarri histor. Genuens. L. XVIII, p. 428. — Paolo Giovio Vita di Alfonso da Este, p. 57. — Fr. Belcarri. L. XII, p. 545. — Macchiavelli Legazione alla corte di Francia. Lett. 6, de Blois, 26 juillet 1510. T. VII, p. 559.*

CHAP. CVII.

1510.

s'étoit mise en marche pour attaquer le duc de Ferrare, et lui enlever la petite province de Romagne-Ferraroise qu'Alexandre VI lui avoit cédée. Elle entra sans résistance à Lugo et à Bagna-Cavallo ; mais comme elle assiégeoit la citadelle de Lugo, elle reçut la nouvelle que le duc Alfonse s'approchoit : aussitôt elle s'enfuit en désordre, abandonnant une partie de son artillerie. Elle se réunit, il est vrai, de nouveau à Imola, et reprit bientôt l'offensive : tandis qu'elle attiroit sur elle l'attention du duc de Ferrare, Gérard et François-Marie Rangoni, gentilshommes de Modène, ouvrirent les portes de cette ville au cardinal de Pavie, qui s'étoit avancé de Bologne à Castel-Franco. Reggio auroit probablement été occupé de la même manière, et la moitié des états de la maison d'Este auroit été envahie, si M. de Chaumont ne s'étoit empressé d'y envoyer deux cents lances (1).

Mais Jules avoit ménagé une troisième attaque, sur laquelle il avoit plus compté encore que sur les deux précédentes, et c'étoit de la part des Suisses. Une diète assemblée à Lucerne, blessée par le refus constant de Louis XII d'augmenter les pensions des cantons, et entraî-

(1) *Fr. Guicciardini*, L. IX, p. 486. — *Fr. Belcarli*, L. XII, p. 544. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso*, p. 41. — *Jacopo Nardi*, Lib. V, p. 216. — La nouvelle de la prise de Modène parvint à Blois le 26 août, *Macchiavelli Legaz.*, T. VII, p. 363.

née par l'activité et les ressentimens de Matthieu Schiner, évêque de Sion, avoit résolu d'attaquer les Français en Lombardie. Chaumont, pour se défendre contre eux, avoit placé cinq cents hommes d'armes à Ivrée; il avoit obtenu, du foible Charles III, duc de Savoie, la promesse qu'il ne laisseroit point passer les Suisses par le val d'Aoste; enfin, il avoit fait enlever tous les bateaux des lacs qui sont au pied des montagnes, rompre tous les ponts, retirer tous les vivres dans les lieux forts, et détruire tous les moulins (1).

Pendant long-temps les Suisses avoient formé la seule bonne infanterie des armées françaises; aussi inspiroient-ils la plus grande terreur à la gendarmerie, accoutumée à les avoir toujours pour soutien. Mais ils n'avoient pas moins besoin eux-mêmes, pour tenir la campagne, de cette gendarmerie à laquelle ils avoient été constamment associés, et qu'ils alloient combattre. Les Suisses avoient de bons connétables de régiment, mais point de général expérimenté; aussi avoient-ils mis l'évêque de Sion à la tête de cette expédition: ils n'avoient non plus ni ponts, ni bateaux (2), ni artillerie, ni une cavalerie suf-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 487. — Histoire généalogique de la maison de Savoie, par Guichenon, T. II, p. 196.

(2) *Senza provvedimento o di ponti o di navi*, GUICCIARDI. Lib. IX, p. 487; ce qui feroit croire qu'avant même l'invention

fisante. Lorsqu'ils passèrent le mont Saint-Gothard, au commencement de septembre, avec un corps de six mille hommes, ils n'avoient que quatre cents chevaux, dont la moitié étoient carabiniers. Deux mille cinq cents de leurs fantassins étoient armés de fusils, cinquante de longues arquebuses, le reste portoit la pique ou la hallebarde (1).

Les Suisses étant sortis de leur territoire par Bellinzona, s'emparèrent du pont de Trezza, que six cents fantassins français défendirent mal contre eux; puis ils s'arrêtèrent à Varèse pour attendre un second corps de quatre mille hommes, qui ne tarda pas à les joindre. Chaumont, qui les observoit avec cinq cents lances et quatre mille fantassins, étoit déterminé à ne point les combattre, mais à les fatiguer par de petites escarmouches et des alarmes continuelles. Bientôt les vivres qu'ils avoient trouvés à Varèse étant épuisés, ils tournèrent sur leur gauche, vers Castiglione, au travers d'un pays montagneux; marchant par gros bataillons, sur quatre-vingts ou cent hommes de front, avec les fusiliers à la queue. Ils s'avancèrent de cette manière sans se laisser jamais entamer par la cavalerie

des pontons actuels, les armées transportoient avec elles de petits bateaux pour faire les ponts.

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior. Lib. V, p. 216. — Jo. Marianæ de rebus Hispan. L. XXIX, cap. XXIII, p. 295.*

qui voltigeoit sur leurs flancs , tandis que cent ou cent cinquante d'entre eux pouvoient , sans déranger la marche du bataillon , sortir des rangs , repousser les gendarmes , et y rentrer ensuite.

CHAP. CVII.

1510.

L'armée suisse coucha le premier jour à Appiano; le second , elle marchoit vers Cantù , au travers de la riante région que les Milanais nomment les monts de Brianza. Arrivée à moitié chemin , elle abandonna cette direction pour se rapprocher des montagnes ; elle passa un jour dans les faubourgs de Como , et un autre à Chiasso. Les Français croyoient encore que l'intention des Suisses étoit de traverser l'Adda sur des radeaux à sa sortie du lac de Lecco ; mais tout à coup ils retournèrent vers Trezza , d'où ils étoient sortis , et rentrèrent dans leurs montagnes ; soit qu'ils sentissent l'impossibilité de s'engager sans bateaux dans un pays coupé par tant de rivières , soit que le manque de vivres , et de cavalerie pour en aller recueillir au loin , leur fit prévoir la pénurie où tomberoit bientôt leur armée , soit enfin , comme d'autres l'ont raconté , qu'après avoir reçu du pape soixante et dix mille écus pour prix de cette expédition , ils en reçussent autant du roi et de M. de Chaumont pour y renoncer. Leur ancienne réputation de loyauté étoit absolument ternie ; ils ne faisoient plus la guerre que pour de l'argent ; et

si la masse de l'armée ne participoit pas à ces marchés honteux, la conduite des chefs ne les mettoit point à l'abri du soupçon (1).

Le plan de toutes ces attaques simultanées avoit été assez bien tracé par Jules II, mais leurs chefs différens n'avoient point su conserver le même ensemble dans l'exécution. La tentative sur Gênes avoit précédé celle sur Ferrare et Modène; l'expédition des Suisses étoit venue ensuite, et ces derniers étoient sur le point de rentrer dans leurs montagnes, lorsque l'armée vénitienne, sous les ordres de Lucio Malvezzi, profita de l'éloignement des Français pour se porter en avant. Elle recouvra en peu de temps et sans combat Este, Monsélice, Montagnana,

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 487. — *Fr. Belcarii*. L. XII, p. 344. — Le loyal serviteur historien de Bayard raconte une circonstance de cette guerre, qui ne fait pas plus d'honneur au général français que cette vénalité aux généraux suisses. « L' » grand maître (M. de Chaumont) les alla attendre en la plaine de » Galeras, et leur fait oster tous ferremens de moulins et tous » vivres de leur chemin. Et qui pis est, à ce qu'on disoit, avoit » fait empoisonner tous les vins estans audit lieu de Galeras, » jusques où veindrent les Suisses, et en beurent tout leur saoul, » mais au diable celui qui en eut mal. . . . Il alla des adventu- » riers français audit lieu de Galeras, qui voulurent boire du » vin qu'on avoit empoisonné pour les Suisses, mais il en mourut » plus de deux cent. Il faut dire que Dieu s'en mesla, ou que » l'espice estoit demeurée au fond du tonneau ». *Mém. du chev. Bayard*, chap. XLI, p. 159. Mais malgré la naïveté du loyal serviteur, qui inspire de la confiance, on ne doit jamais prêter une foi entière à ses récits.

Marostica et Bassano; elle rentra dans Vicence, que les Allemands n'essayèrent point de défendre, et elle arriva enfin devant Vérone, pressant la retraite d'André de Capoue, duc de Termini. Celui-ci commandoit l'armée impériale depuis la mort du prince d'Anhalt, survenue peu de jours auparavant, et il eut le talent de ne point se laisser entamer (1).

CHAP. CVII.

1510.

Après avoir recueilli ses garnisons éparses, le duc de Termini se trouva avoir dans Vérone trois cents lances espagnoles, cent lances allemandes ou italiennes, quatre cents lances françaises, et quatre mille cinq cents fantassins. Dans l'armée vénitienne, on comptoit huit cents hommes d'armes, trois mille cheveu-légers, presque tous Stradiotes, et dix mille fantassins. L'artillerie fut mise en batterie contre les murailles du château San-Felice, sur la rive gauche de l'Adige; au bout de peu de jours, elle ouvrit de larges brèches, et imposa silence à celle des assiégés. Déjà les Vénitiens se préparoient à donner un assaut avec de grandes chances de succès, lorsque dix-huit cents soldats allemands, soutenus par quelques gendarmes français, firent une sortie au milieu de la nuit, enclouèrent deux canons, mirent en déroute

(1) *Petri Bembi histor. Ven.* L. X, p. 252. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso da Este*, p. 58. — *Jo. Mariana de rebus Hispan.* L. XXX, cap. II, p. 301.

l'infanterie italienne, et tuèrent Zittolo de Pérouse, un de ses meilleurs capitaines. Malvezzi le lendemain, trouvant ses soldats découragés, renonça au siège de Vérone, et retourna à son ancien quartier de Saint-Martin, à cinq milles de distance (1).

Après ces courtes expéditions, tout esprit d'entreprise sembloit abandonné sur tous les points, excepté par le pontife : le sénat de Venise fut un moment alarmé par une sommation de Ladislas, roi de Hongrie, qui lui redemandoit les terres de Dalmatie, que le traité de Cambrai lui avoit assignées en partage ; mais plusieurs Magnats se hâtèrent de rassurer l'ambassadeur vénitien, en protestant que leur roi ne donneroit aucune suite à cette sommation, faite uniquement pour complaire à Maximilien et à Louis XII, et que la nation hongroise ne lui fourniroit point d'argent pour attaquer la république (2). Les commandans français, allemands, espagnols, ferrarois, ravageoient le pays autour d'eux, mais n'entreprenoient aucune conquête : le seul Jules II sembloit s'enflammer d'une ardeur nouvelle, après chacun des échecs qu'il avoit éprouvés, et son irritation étoit accrue

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 489. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 217. — *Paolo Giovo Vita di Alfonso*, p. 58. — *Fr. Belcarii*. L. XII, p. 346. — *Petri Bembi*. Lib. XI, p. 238.

(2) *Petri Bembi histor. Ven.* Lib. X, p. 252.

par les démarches de Louis XII auprès du clergé de France. CHAP. CVII.
1510.

Le roi avoit senti, comme de cruelles injures, les attaques inattendues que lui avoit suscitées le pontife à Gènes, en Lombardie, et dans le Ferrarois; il avoit témoigné à Macchiavelli, en légation auprès de lui, son ardent désir d'en tirer une satisfaction exemplaire; il avoit voulu intéresser les Florentins à la guerre contre le pape, en leur faisant espérer de les mettre en possession de l'état de Lucques ou du duché d'Urbin. Il comptoit enlever ce dernier au neveu de Jules II, pour lui faire sentir dans sa propre famille les fruits de la guerre (1); mais en même temps il vouloit combattre le pape par des armes ecclésiastiques, et au commencement de septembre il assembla un concile de l'Église gallicane à Tours, auquel il dénonça ce pape qui avoit été élu par des intrigues si peu canoniques, et qui troubloit la chrétienté d'une manière si cruelle par son humeur belliqueuse. Le concile français autorisa le roi à repousser les armes du pape par les armes, et à porter à un concile œcuménique, assemblé de concert avec l'empereur, ses plaintes contre le chef de l'Église (2).

(1) *Macchiavelli Legazione alla corte di Francia*. Lett. 9, de Blois, 9 août 1510. T. VII, p. 555.

(2) *Macchiav. Legaz.* Ibidem, lett. 18, de Tours, 10 sep-

CHAP. GVII.

1510.

Ces démarches de Louis XII augmentoient la haine de Jules II contre la France, et son désir de s'en venger; il renouvela donc ses attaques. D'une part, il renvoya devant Gènes sa flotte, unie à celle des Vénitiens, pour essayer d'opérer à force ouverte la révolution que peu auparavant il avoit vainement tentée par surprise; il n'eut aucun succès, et il auroit dû s'y attendre (1). D'autre part, il résolut de s'avancer lui-même jusqu'à Bologne, pour ramener Ferrare sous la domination directe de l'Église. Il n'avoit point abandonné ses négociations avec l'empereur, avec Henri VIII, avec Ferdinand-Catholique, qu'il se flattoit toujours de pouvoir déchaîner contre la France; mais il se figuroit que même sans leur secours il pourroit, seul avec les Vénitiens, suffire à la conquête de Ferrare; et les Vénitiens, de leur côté, sans partager toutes ses espérances, se croyoient obligés de le seconder de tout leur pouvoir, pour l'affermir dans leur alliance. Jules II avoit rejeté, avec une fierté toujours croissante, les propositions que la France lui faisoit pour une paix séparée. Louis XII laissa entrevoir qu'il

tembre; p. 386. — *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 595. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1510, §. 22, T. XX, p. 79. — *Fr. Belcarii*. L. XII, p. 348.

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 495. — *Fr. Belcarii*. L. XII, p. 347.

renonceroit à la protection du duc de Ferrare; mais le pape exigea aussitôt que le roi abandonnât encore toute souveraineté sur Gênes. Macchiavelli fut chargé par Robertet d'engager la république de Florence à offrir sa médiation; elle fut rejetée avec emportement. Un secrétaire d'ambassade du duc de Savoie fut plus maltraité encore pour la même offense. Jules II l'accusa d'espionnage, le fit jeter en prison, et peu après, mettre à la torture (1).

Le 22 septembre, Jules II fit son entrée à Bologne avec toute sa cour, tandis que son armée s'avança dans le Ferrarois jusque sur le Pô. Les Vénitiens, pour lui complaire, faisoient en même temps remonter vers Ferrare deux flottes, l'une par l'embouchure des Fornaci, l'autre par le Pô de Primaro. Les soldats vénitiens et pontificaux ravageoient à l'envi le Ferrarois, mais sans oser s'approcher de la ville; le pape avoit été trompé, et sur le nombre, et sur la qualité des soldats qu'il payoit; et son armée n'étoit point assez forte pour entreprendre un siège aussi important (2).

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IX, p. 494. — *Fr. Belcarri*. L. XII, p. 348. — *Macchiavelli Legaz.* Lett. de Blois, 5 août 1510; p. 346 et seq.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 395. — *Fr. Belcarri*. L. XII, p. 349. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 216. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso*, p. 45.

Les Vénitiens avoient retenu en prison le marquis de Mantoue pendant plus d'une année; mais ils venoient de le relâcher, d'après les sollicitations réunies du pape et de l'empereur des Turcs Bajazeth II. Dès les commencemens de son règne, Jean François de Gonzague avoit cherché à se concilier la faveur de celui-ci. Il lui envoyoit fréquemment des présens, il entretenoit avec soin sa correspondance, et Bajazeth reconnut cette longue confiance, en accompagnant ses instances pour le marquis de Mantoue de menaces, qui ne laissèrent pas lieu au sénat de Venise même à délibérer (1). Toutefois ce fut au pape que les Vénitiens livrèrent leur prisonnier, puisque, par une circonstance singulière, il avoit alors excité son intérêt aussi-bien que celui du sultan; et Jules II, qui avoit solennellement privé le duc de Ferrare du titre de gonfalonier de l'Église, conféra cette dignité à Gonzague, dans l'espérance de l'attacher ainsi irrévocablement à sa ligue avec les Vénitiens. Le marquis de Mantoue se trouvoit dans une situation difficile, entre la politique et la reconnaissance. Les Vénitiens venoient de leur côté de le nommer capitaine général de leur armée, en lui donnant la solde de cent hommes d'armes et de douze cents fantassins; cependant, s'il

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 491. — *Fr. Belcarii*. L. XII, p. 550.

s'attachoit à la ligue où le pape et le sénat vou-
loient l'attirer, ses états demeuroient les pre-
miers exposés aux attaques des Français. Ceux-
ci prirent en effet ce moment pour envahir le
Mantouan; et Gonzague, qui peut-être avoit
secrètement sollicité M. de Chaumont de lui
fournir ce prétexte, abandonna les hautes di-
gnités qu'on lui avoit conférées pour vaquer
à la défense de ses sujets (1).

CHAP. CVII.
1510.

Pendant ce temps il étoit survenu au pape
une grave maladie, et Jules II traitoit sa santé
contre l'avis de tous les médecins, comme il
traitoit la guerre contre l'avis de tous les mili-
taires. Il ne vouloit écouter aucun conseil, il
ne se laissoit décourager par aucune difficulté,
et il insistoit toujours pour qu'on attaquât sans
retard les ennemis (2). Mais la discorde entre
le duc d'Urbin et le cardinal de Pavie, qui
avoient dans l'armée une autorité presque égale,
auroit rendu cette attaque très-hasardeuse. Le
duc d'Urbin dans un mouvement de colère
fit arrêter le cardinal de Pavie et le fit conduire
à Bologne, pour y être jugé comme coupable
de trahison; toutefois ce cardinal se justifia si
bien auprès du pape, qu'il recouvra sur lui

(1) *Fr. Guicciardini. L. IX, p. 496. — Fr. Belcarii. L. XII, p. 553. — Petri Bembi. L. XI, p. 245.*

(2) *Fr. Guicciardini. L. IX, p. 496. — Fr. Belcarii, L. XII, p. 550.*

CHAP. CVII.

1510.

plus de crédit et d'autorité qu'auparavant (1).

Le duc d'Urbin avoit enfin fait comprendre au pape, qu'avant d'attaquer Ferrare il devoit attendre la jonction d'une armée vénitienne, forte de trois cents hommes d'armes, beaucoup de cheveu-légers, et quatre mille fantassins, qui s'étoit avancée sur le Pô jusqu'à Fichéruolo, et qui étoit secondée par quelques galères. Alfonso d'Este coupoit le chemin à cette armée; il attaquoit en détail avec beaucoup d'activité et de courage les galères vénitiennes, et leur faisoit éprouver combien il étoit dangereux de se hasarder dans le lit des rivières (2). Pendant qu'il les arrêtoit ainsi au passage, M. de Chaumont résolut, d'après les sollicitations des Bentivoglio, de s'avancer rapidement sur Bologne, et de forcer Jules II à la paix. Dans sa marche il prit les châteaux de Spilamberto et de Castel Franco, qui chacun ne tinrent qu'un seul jour; et il vint loger le 12 octobre à Crespolano, à dix milles de Bologne, avec l'intention de se présenter le lendemain devant les murs mêmes de la ville.

Il n'y avoit alors dans Bologne qu'un petit nombre de soldats pontificaux mal disciplinés;

(1) *Fr. Guicciardini. L. IX, p. 497. — Fr. Belcarii. L. XII, p. 550.*

(2) *Fr. Guicciardini. L. IX, p. 498. — Fr. Belcarii. L. XII, p. 551.*

le pape attendoit, il est vrai, trois cents hommes d'armes, que le roi d'Aragon s'étoit engagé à lui fournir, et l'armée vénitienne arrêtée à Fichéruolo, devoit aussi le joindre; mais il paroissoit peu probable qu'il pût tenir jusqu'à l'arrivée des uns et des autres, d'autant plus que les partisans des Bentivoglio commençoient à s'agiter, et que la masse du peuple oubliant tous leurs torts, se rattachoit à eux par cette affection aveugle qui lie tous les hommes au temps passé. Les prélats et les courtisans qui n'avoient jamais vécu que dans les loisirs et les délicatesses de Rome, se plaignoient amèrement de ce que le pape les avoit entraînés avec lui dans une situation si périlleuse pour leurs fortunes et pour la gloire du saint-siège. Avec des instances que jusque alors Jules II n'auroit jamais souffertes, ils le pressoient ou de les mettre tous en sûreté par une prompte retraite, ou de traiter avec Chaumont, aux moins mauvaises conditions qu'il pourroit obtenir (1).

Jules II, sans promettre de se conformer à ces conseils, fit venir les ambassadeurs vénitiens, et leur déclara que si le lendemain avant la fin du jour, il n'avoit pas reçu à Bologne

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IX, p. 500. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. V, p. 219. — *Paris de Grassis Diarium Curia Rom.* T. III, p. 597; *apud Roynald.* 1510, §. 22, p. 79. — *Fr. Belcarii.* Lib. XII, p. 351.

CHAP. CVII

1510.

un renfort tiré des troupes qu'ils avoient au camp de la Stellata, il traiteroit avec les Français. Il convoqua ensuite le conseil et les collèges de Bologne, il leur peignit avec des couleurs très-vives l'ancienne tyrannie des Bentivoglio, à laquelle il les avoit soustraits; il les exhorta à défendre le gouvernement paternel de l'Église, et la liberté dont ils jouissoient; il leur recommanda de s'approvisionner de vivres pour soutenir un siège, et il leur accorda l'exemption des gabelles aux portes pour cette circonstance. Mais Jules II, malgré la foiblesse de l'âge et celle de la maladie, étoit le seul homme qui, dans ce moment de danger, conservât de la vigueur. Il fit rassembler sur la place publique tous les Bolonois qui avoient promis de combattre; on l'assura qu'il n'y avoit pas moins de quinze mille hommes de pied, et de cinq mille chevaux. Jules II étoit alors sur son lit, accablé par un accès de fièvre; dès qu'il entendit les cris de la populace, il s'élança de sa couche, il se montra à son balcon, il donna aux troupes la bénédiction dans la forme usitée au moment où elles marchent au combat, et s'abandonnant à un transport de joie, il s'écria qu'il avoit déjà remporté la victoire sur l'armée française (1).

(1) *Parisii de Grassis Diarium, apud Raynald. 1510, §. 25, p. 79.*

Cette foule cependant qui avoit salué le pape par ses cris , ne s'armoit point pour combattre. Les courtisans exprimoient une terreur toujours croissante ; les ambassadeurs de l'empereur , du roi catholique , de l'Angleterre , sollicitoient Jules II d'entrer en négociation. Il céda enfin ; et il envoya demander à Chaumont un sauf-conduit pour le comte Jean-François Pic de la Mirandole , qu'il vouloit charger de négocier. En même temps il fit porter à Florence les plus précieux joyaux de l'Église , et entre autres la mitre toute enrichie de pierreries , qu'on désigne sous le nom de triréno (1).

GRAT. CVII.

1510.

Chaumont savoit que Louis XII étoit tourmenté de scrupules en combattant contre le pape , et qu'il auroit fait presque à tout prix sa paix avec lui ; il se prêta donc avec empressement aux négociations qui lui étoient proposées. Il demanda l'absolution de toutes les censures prononcées contre Alfonso d'Este , les Bentivoglio et leurs adhérens ; la restitution aux Bentivoglio de leurs biens , sous condition qu'ils s'établissent à quatre-vingts milles au moins de distance de Bologne , le renvoi à des arbitres , des difficultés entre le pape et le duc de Ferrare , le dépôt de Modène entre les mains de l'empereur , et une suspension d'armes pour

(1) *Fr. Guicciardini. L. IX, p. 501.*

CHAP. CVII.

1510.

six mois, durant laquelle chacun retiendrait ce qu'il possédoit (1).

Ces conditions paroisoient infiniment dures à Jules II; il se plaignoit tour à tour de l'insolence des Français et des lenteurs des Vénitiens; contre son usage il écoutoit les sollicitations de ses cardinaux, mais il ne se déterminoit à aucun parti, et il laissoit passer le temps, lorsqu'à la fin de cette même journée du 13 octobre, Chiappino Vitelli entra dans Bologne, avec six cents cheval-légers vénitiens, et un corps de cavalerie turque au service de la république; il rendit aussitôt au pape sa confiance et sa hauteur accoutumées.

Chaumont s'étoit avancé jusqu'au pont du Réno, à trois milles de Bologne; il avoit accepté la médiation des ambassadeurs de l'empereur, du roi d'Espagne et du roi d'Angleterre; mais le matin suivant tout étoit changé, le pape ne vouloit plus faire aucune concession: les amis des Bentivoglio n'avoient point fait de mouvement dans Bologne; un nouveau corps de Stradiotes devoit y entrer par une porte avant la fin de la journée, tandis que par une autre, Fabrizio Colonna devoit y amener une partie des hommes d'armes espagnols, et de la cavalerie légère; Chaumont pouvoit à son tour se

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 502. — *Fr. Belcarii*. L. XII, p. 352.

croire en danger. Honteux et désespéré d'avoir été la dupe des négociations du vieux pontife, il se retira lentement sur Castel Franco, puis sur Rubiéra ; tandis que Jules qui lui avoit fait dire qu'il n'entendrait à aucun traité, si, comme condition préliminaire, la France n'abandonnoit pas la défense du duc de Ferrare, se désoloit de ce que ses généraux n'avoient pas poursuivi et détruit l'armée française dans sa retraite. Son dépit redoubla sa maladie, et le 24 d'octobre on désespéra de sa vie (1).

CHAP. CVII.

1510.

A peine commençoit-il à se rétablir qu'il écrivit à tous les princes chrétiens une lettre circulaire. Il accusa le roi de France d'avoir fait avancer son armée contre le pape et tous ses cardinaux, par une soif criminelle du sang du pontife romain. Il déclara qu'il ne prêteroit plus l'oreille à aucune négociation, si au préalable Ferrare n'étoit pas remise entre ses mains ; et il pressa les Vénitiens avec un redoublement d'ardeur, de réunir leur armée à la sienne, pour entreprendre le siège de cette ville (2).

L'armée pontificale se réunit en effet, à Modène, à celle des Vénitiens ; mais toutes deux attendoient le marquis de Mantoue, qui avoit

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 505. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 219. — *Fr. Belcarii*. L. XII, p. 553. — *Parisii de Grassis Diarium Curie Romanæ* ; apud *Raynald*. 1510, §. 25, p. 79.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 505.

CHAP. CVII.

1510.

reçu le titre de capitaine-général, et qui leur fit perdre un temps précieux, sans jamais les joindre. Dans le même temps, la flotte vénitienne fut attaquée, à Bondeno, par le duc de Ferrare et M. de Châtillon, et forcée à sortir du Pô avec assez de perte. Enfin, l'armée pontificale se mit en mouvement; elle entreprit le siège de Sassuolo, et Jules II eut la joie d'entendre, de sa chambre, le bruit de sa propre artillerie, joie qu'il exprima avec autant de vivacité, que peu de jours auparavant il avoit témoigné de chagrin lorsqu'il avoit entendu l'artillerie des ennemis à Spilamberto. Au bout de deux jours, Sassuolo se rendit; et Jules II, renonçant à l'attaque de Ferrare, fit marcher son armée contre la Mirandole. Ce château, et celui de Concordia, formoient le fief ou la petite principauté de la famille des Pichi, si illustre dans les lettres. Le comte Louis Pic de la Mirandole avoit épousé la fille du maréchal Jean-Jacques Trivulzio : celle-ci, nommée Françoise, étoit demeurée veuve, et elle s'étoit abandonnée sans réserve aux directions de son père, qui avoit fait de la Mirandole une place d'armes française; tandis que le comte Jean-François Pic, cousin de son mari, qui prétendoit de son côté à l'héritage de ce fief, s'étoit absolument dévoué au pape (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 507. — *Fr. Belcariti*. L. XII,

Le duc de Ferrare étoit épuisé par les longs efforts qu'il avoit dû faire ; il ne lui restoit que peu de troupes dans sa capitale, et Chaumont étoit mal en état de le secourir ; aussi dût-il s'estimer heureux de ce que l'armée du pape abandonnoit ses poursuites pour tourner contre la Mirandole. On crut même que le cardinal de Pavie avoit été gagné secrètement par lui ou par la France , lorsqu'il avoit donné le conseil au pape de commencer par cette attaque. Chaumont, cependant, envoya Marin de Montchenu, et Chantemerle, neveu du seigneur du Lude, avec cent fantassins et deux canonniers, renforcer la garnison de Mirandole, où la comtesse Françoise, et son cousin Alexandre Trivulzio, se préparoient à soutenir un siège (1).

L'armée pontificale étoit lente dans tous ses mouvemens, et toujours exposée aux intrigues de ceux qui vouloient en secret empêcher l'exécution des desseins du pape ; aussi ne put-elle s'approcher de Concordia qu'après le milieu de décembre. La place fut prise le jour même de l'ouverture des batteries ; la citadelle se rendit à composition, et l'armée pontificale passa au siège de la Mirandole.

Le feu ne commença, contre les remparts de

p. 554. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 219. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso dà Este*, p. 45.

(1) Mémoires du chev. Bayard. T. XV, chap. XLII, p. 175.

CHAP. CVII.

1510.

la Mirandole, que le quatrième jour depuis l'arrivée de l'armée. L'impatience de Jules II ne pouvoit s'accommoder de cette lenteur : d'ailleurs, il se défioit de tout le monde en même temps ; il accusoit tour à tour tous ses capitaines, et même son neveu le duc d'Urbin, de malhabileté ou de perfidie. Il se détermina enfin à donner au monde, dans les premiers jours de l'année

1511.

1511, un spectacle aussi scandaleux qu'inattendu : il se fit porter en litière, le 2 janvier, de Bologne au camp devant la Mirandole, accompagné par trois cardinaux (1). Il prit son logement dans une petite maison de paysan, à deux portées d'arbalète des murs, et sous le feu même du canon de la place ; et là, sans se laisser arrêter par une neige continuelle, par la lâcheté des ouvriers qu'il faisoit rassembler, et qui s'enfuyoient à chaque décharge d'artillerie, ou par la difficulté des vivres, il commença lui-même à diriger les ouvrages, à faire mettre sous ses yeux les canons en batterie, et à en presser le feu. Après avoir suivi ses travailleurs pendant l'excès du froid d'un hiver extraordinairement rigoureux, avec une activité qu'on n'auroit pas plus attendue d'un vieillard malade que d'un pape, il retourna à Concordia, lorsque toutes les batteries

(1) *Parisii de Grassis Diarium Curiae Romanae in mss. arcano Vaticani ; apud Raynald. 1511, §. 44, p. 100. — Petri Bembi histor. Ven. L. XI, p. 246.*

furent ouvertes, pour en attendre l'effet. Mais quoiqu'il n'y fût qu'à quelques milles de distance du camp, c'étoit trop loin encore pour son impatience, et il revint, le quatrième jour, se loger tout à côté de ses batteries, dans une petite église, encore plus près des murs que n'étoit son précédent logement. Dès lors, se livrant à toute l'impétuosité de son caractère, il réprimandoit tour à tour tous ses capitaines, à la réserve du seul Marc-Antoine Colonna; il parcouroit ensuite l'armée, il châtióit les uns, il encourageoit les autres, et il promettoit à tous qu'il ne recevroit point la place à composition, mais qu'il en réserveroit le pillage aux soldats (1).

Le chevalier Bayard étoit alors au camp du duc de Ferrare, sur le Pô : il y fut averti que le pape, qui avoit été passer la nuit au château de San-Félice, devoit en repartir le lendemain pour retourner à la Mirandole. Bayard connoissoit sur cette route, à deux milles de San-Félice, à quatre de la Mirandole, deux ou trois maisons qu'on avoit abandonnées à cause de la guerre : il alla s'y loger pendant la nuit avec cent hommes d'armes. « Demain au matin, dit-il au duc de Ferrare, quand le pape deslogera de Saint-Félice, je suis informé qu'il n'a que ses card-

(1) *Fr. Guicciardini. L. IX, p. 508. — Jacopo Nardi. L. V, p. 220. — Fr. Belcarü. Lib. XII, p. 355.*

CHAP. CVII.

1511.

» naux, évêques et protonotaires, et bien cent
» chevaux de sa garde : je sortirai de mon em-
» busche, et n'y aura nulle faulte que je ne l'em-
» poigne ». Le projet du chevalier sans peur et
» sans reproche fut hautement approuvé ; tout
» fut ponctuellement exécuté selon ses ordres.
» Déjà les premiers clerks du cortège du pape
» avoient passé devant l'embuscade, d'où Bayard
» sortit pour les charger et les poursuivre : « Mais
» le pape, qui venoit derrière, n'avoit pas che-
» miné un jet de boulle hors de Saint-Félice,
» qu'il ne tomba du ciel la plus aspre et véhé-
» mente neige qu'on eût vue cent ans devant ». Avant que les fuyards échappés de l'embuscade fussent arrivés jusqu'au pape, le cardinal de Pavie le détermina à rentrer dans le château, pour laisser passer ce mauvais temps. « Sur le
» point que le bon chevalier arrivoit à Saint-
» Félice, le pape ne faisoit qu'entrer dedans le
» château, lequel, au cri qu'il ouit, eut telle
» frayeur, que subitement et sans aide sortit de
» sa litière, et lui-même aida à lever le pont :
» qui fut d'homme de bon esprit ; car s'il eût
» autant demeuré qu'on mestroit à dire un
» *Pater noster*, il étoit croqué. Le pape
» demeura dedans le château de Saint-Félice,
» lequel, de la belle peur qu'il avoit eue, trem-
» bla la fièvre tout au long du jour, et la nuit
» manda son neveu le duc d'Urbin, qui le vint

» quérir avec quatre cents hommes d'armes, et
 » le mena en son siège » (1). CHAP. CVII.
1511.

Alexandre, neveu du maréchal Jean-Jacques Trivulzio, défendoit la Mirandole. Il avoit sous ses ordres quatre cents fantassins étrangers, et il montrait d'autant plus de persistance et de courage, qu'il se croyoit plus assuré des secours de M. de Chaumont : mais celui-ci, qui détestoit le maréchal Trivulzio, n'étoit point fâché que la fille de ce rival perdit son héritage, et n'avançoit point à son aide.

Un boulet de canon avoit percé le logement du pape, et tué deux hommes dans sa cuisine : cet accident n'avoit fait que redoubler la colère de Jules II. Enfin, un froid violent glaça les fossés de la Mirandole, de telle sorte que l'eau qui devoit servir à la défendre ouvroit au contraire un passage pour parvenir jusque sur la brèche. Alexandre Trivulzio vit alors l'impossibilité de soutenir un assaut, et capitula le 20 janvier. Il paya une contribution de six mille ducats, pour racheter la Mirandole du pillage, et le pape, cédant aux instances de tous ses courtisans, consentit à l'accepter. Quelques officiers demeurèrent prisonniers de guerre, tandis que le reste de la garnison eut la liberté de se retirer; et comme les portes de la ville,

(1) Mémoires du chev. Bayard, Ch. XLIII, p. 175-180.

qu'on avoit appuyées par derrière avec des terre-pleins, n'étoient plus praticables, le vieux pontife n'eut pas la patience d'attendre qu'on les eût déblayées : il monta par une échelle sur la brèche ; et après avoir fait ainsi son entrée dans la Mirandole, il en donna la possession au comte Jean-François Pic, parent du comte Louis, quoique son ennemi (1).

Après la prise de la Mirandole, le pape et les Vénitiens essayèrent encore de s'emparer de la Bastia, sur le bas Pô, pour empêcher les vivres d'arriver à Ferrare : mais comme ils assiégeoient ce château, ils y furent surpris par le duc Alfonso d'Este, d'après un plan que lui suggéra le chevalier Bayard ; et ils y perdirent tant de monde, qu'ils ne purent plus songer à tenter le siège de Ferrare (2).

Cependant Louis XII, désespérant de ramener par des négociations, à des pensées pacifiques, un pape dont toutes les actions annonçoient tant de violence, donna ordre à M. de

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IX, p. 510. — *Muratori Annali d'Italia*. T. X, p. 64. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 220. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso da Este*, p. 46. — *Parisii de Grassis Diarium; apud Raynaldum*. 1511, §. 46, p. 100. — Mémoires du chev. Bayard. T. XV, chap. XLIII, p. 180. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 71. — *Giov. Cambi*. T. XXI, p. 250. — *Petri Bembi hist. Ven.* L. XI, p. 346.

(2) *Petri Bembi*. Lib. XI, p. 247. — Mémoires de Bayard, Ch. XLIV, p. 181-193.

Chaumont de l'attaquer à son tour, et de lui faire sentir quelle étoit la puissance d'un roi de France. Chaumont, qui n'avoit dû la haute faveur dont il avoit joui, qu'à la protection de son oncle le cardinal d'Amboise, étoit jugé depuis la mort de celui-ci à sa juste valeur. On ne lui trouvoit ni des talens distingués, ni une connoissance suffisante de l'art de la guerre, ni assez de déférence pour ceux qui l'avoient étudié mieux que lui, ni assez d'attention à maintenir la discipline, qui n'étoit plus observée dans le camp français. On lui reprochoit son excessive jalousie du vieux maréchal Jean-Jacques Trivulzio, qui auroit conduit la guerre à une fin plus heureuse, si Chaumont avoit plus souvent voulu suivre ses conseils. Ce n'est point, il est vrai, le caractère que lui donne le maréchal de Fleuranges, qui l'appelle « le » plus sage homme de bien en tout estat que je » pense jamais avoir veu, et de la plus grande » diligence, et plus grand esprit ». Mais Fleuranges étoit neveu de Chaumont, et lui devoit en partie son avancement (1).

Trivulzio étoit revenu de la cour de France justement à l'époque de la prise de la Mirandole; il fut appelé au conseil de guerre où l'on devoit décider entre les plans d'attaque contre

(1) Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 69. — *Paolo Giovia Vita di Alfonso da Este*, p. 51. — *Fr. Belcarii*. L. XII, p. 556.

le pape. L'armée vénitienne étoit fortifiée au Bondéno, sur le Tanaro, près de son embouchure dans le Pô. Cette position dans l'état de Ferrare étoit rendue presque inattaquable par des inondations et de nombreux canaux. Trivulzio proposa de ne point chercher à la forcer, de tourner vers le midi, de menacer Modène et Bologne, d'enlever ces villes si elles n'étoient point défendues, et si l'armée vénitienne sortoit de sa forte position pour les défendre, de s'attacher à la détruire dans une grande bataille. Mais il suffit aux yeux de Chaumont et de ses flatteurs que Trivulzio eût ouvert cet avis, pour en suivre un tout opposé. Il représenta qu'Alfonse d'Este ne devoit pas être exposé plus long-temps à la désolation de son pays; que si l'on ne marchoit promptement à son secours, Ferrare ne pourroit éviter de se rendre; que quelque forte que fût la position des Vénitiens au Bondéno, la bravoure française et la supériorité de son artillerie lui assuroient la victoire; qu'enfin en s'approchant des états de Mantoue, il détermineroit le marquis de Gonzague à sortir de sa longue irrésolution, et à s'unir aux armées françaises, comme il en avoit déjà secrètement le désir (1)

L'armée française se mit en effet en mouve-

(1) *Fr. Guicciardini. L. IX, p. 511. — Fr. Belcarri Comm. L. XII, p. 357.*

ment le long de la rive droite du Pô, et lorsqu'elle fut arrivée à Sermidi, sur les bords de ce fleuve, Chaumont s'avança avec quelques officiers jusqu'à la Stellata, pour avoir une conférence avec le duc Alfonse. Celui-ci lui fit mieux connoître l'état du pays jusqu'au Bondéno, et de là jusqu'à Finale et à Cento, où étoient logés les soldats de l'Église et les Espagnols. Toutes les digues des rivières avoient été rompues, toute la plaine étoit inondée, et c'étoit le long de l'étroite levée qui contenoit les eaux des canaux ou celles du Tanaro, qu'il falloit marcher à l'ennemi. Ces levées avoient été coupées en plusieurs endroits, et les coupures garnies de troupes et d'artillerie. Alfonse, il est vrai, qui languissoit de se débarrasser d'hôtes qui complétoient sa ruine, s'efforçoit de prouver, d'après les cartes des ingénieurs, que la disposition du terrain donneroit toujours l'avantage à l'artillerie française. Mais dans un nouveau conseil de guerre tenu à Sermidi, Trivulzio démontra l'imprudence extrême de hasarder une armée entière, au milieu d'un pays inondé, sur la ligne étroite d'une digue, où le moindre accident survenu à l'artillerie ou aux chars de munition pouvoit couper toute communication de la tête à la queue de la colonne, et où le moindre retard pourroit la faire périr faute de vivres. Ce projet, dans lequel

on avoit trop long-temps persisté, fut donc abandonné au moment de l'exécution (1).

Chaumont ne réussit pas mieux à faire sortir le marquis de Mantoue de sa neutralité. Celui-ci se démêla avec beaucoup d'adresse entre les deux partis. Il supplioit les Vénitiens de ne pas le forcer à se déclarer, tandis que son pays étoit entouré de tant d'armées ennemies, qu'il ne pouvoit se joindre à eux sans livrer tout le Mantouan au pillage des Français. Il supplioit également Chaumont de prendre patience encore quelques semaines, tandis qu'il négocioit avec le pape, pour retirer de ses mains son fils qu'il lui avoit laissé en otage. Ainsi, paroissant tour à tour prêt à embrasser la cause de chacun, il les engageoit tous deux à continuer à le ménager (2).

Le cardinal Hippolyte d'Este prétendoit avoir des intelligences à Modène, et il pressoit M. de Chaumont d'attaquer cette ville pour la rendre à sa famille. Mais pendant ce temps, les négociations du roi d'Aragon avoient pourvu à sa défense. Ferdinand voyoit avec beaucoup d'inquiétude la puissance française s'étendre dans le midi de l'Italie, et il cherchoit tous les moyens

(1) *Fr. Guicciardini*, L. IX, p. 515. — *Fr. Belcarii*, L. XII, p. 358.

(2) *Fr. Guicciardini*, L. IX, p. 515. — *Petri Bembi histor. Ven.* L. XI, p. 249.

de séparer les intérêts de Maximilien d'avec ceux de Louis XII. Alfonso d'Este tenoit Modène en fief de l'Empire, et Maximilien avoit de justes motifs de se plaindre de ce que le pape s'étoit emparé d'une ville qui ne relevoit que de l'empereur. Ferdinand s'efforça de persuader à Jules II, qu'en laissant cette ville en dépôt entre les mains du chef de l'Empire, il pourvoiroit plus efficacement à sa défense, et il jetteroit des germes de dissension entre Louis XII et Maximilien. Il fallut, à la vérité, la crainte de l'approche de l'armée française pour déterminer Jules II à renoncer aux prétentions qu'il commençoit à former sur la suzeraineté de Modène; il ne s'y résolut que lorsque le danger devint pressant; et pour s'y dérober, il consigna cette ville à Witfrust, ambassadeur de Maximilien auprès de lui (1).

Ce ne fut qu'après avoir vainement tenté une surprise sur Modène, et après avoir éprouvé l'impossibilité de faire avancer son artillerie engagée dans les boues profondes de Carpi, que Chaumont consentit à reconnoître le dépositaire impérial, sous condition que celui-ci, de son côté, s'engageroit à demeurer neutre dans la guerre entre le roi et le pape. Cette suite de mauvais succès avoit fait perdre à Chaumont la con-

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. IX, p. 515. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso da Este*, p. 49. — *Fr. Belcarri*. L. XII, p. 358.

CHAP. CVII.

1511.

fiance de l'armée, et celle de la cour; on ne doutoit pas qu'il n'eût laissé prendre La Mirandole par haine pour le maréchal Trivulzio, et qu'il n'eût laissé échapper par incapacité l'occasion de recouvrer Modène ou de délivrer Ferrare. Il s'aperçoit du déclin de sa réputation, et de la perte de la faveur de son maître; il étoit tourmenté de remords d'avoir à combattre contre le pape. L'excès du chagrin le rendit malade; un accident, qui le renversa d'un pont dans l'eau, comme il étoit fort échauffé, contribua encore à ruiner sa santé; mais lui-même se crut empoisonné, et le dit à son neveu Fleuranges, en prenant congé de lui. Il se fit porter à Correggio, et dès ce moment il n'eut plus d'autre pensée que d'obtenir du pape son absolution pour avoir fait la guerre contre lui. Cette absolution fut en effet accordée, mais Charles de Chaumont d'Amboise, grand-maître de France, et gouverneur du Milanéz, étoit déjà mort le 11 février 1511, quand elle arriva à ses amis (1).

Tous les adversaires du pape n'avoient pas la conscience si timorée; le chevalier Bayard n'avoit fait aucun scrupule de lui dresser une embuscade; et, s'il faut en croire son loyal ser-

(1) Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 70. — *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 516. — *Petri Bembi histor. Ven.* L. XI, p. 248. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 221. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso*, p. 51.

viteur, qui nous a laissé ses mémoires, le duc Alfonse d'Este alla plus loin; il séduisit un secrétaire du pape, nommé Augustin de Guerlo, qui lui avoit été envoyé pour le détacher de l'alliance française, et il l'engagea à promettre qu'il empoisonneroit Jules II. Mais lorsqu'il communiqua ce complot à Bayard, celui-ci répondit : « Hé, monseigneur, je ne croyoye jamais que » un si gentil prince commé vous estes, con- » sentit à uue si grande trahison; et quand je » le sçauroye, de vrai je vous jure mon ame, » que devant qu'il fut nuit, en advertiroye le » pape. — Puisque ne le trouvez pas bon, dit le » duc, la chose demourera, dont si Dieu n'y » met remede, vous et moi nous repentirons ». Il est pourtant juste d'avertir pour la réputation du duc de Ferrare, qu'on peut souvent entretenir des doutes sur la véracité du serviteur de Bayard qui a écrit ces mémoires (1).

À la mort de Chaumont, le maréchal Trivulzio prit le commandement de l'armée, en attendant les ordres de la cour; mais jusqu'à ce qu'il sut s'il lui seroit confirmé ou non, il ne voulut point tenter une entreprise qu'il pouvoit n'être pas chargé d'achever. Il donna donc à ses soldats un repos que les autres puissances mirent à profit pour d'actives négociations.

(1) Mémoires du chev. Bayard, Ch. XLV, p. 195-202.

Maximilien, dominé par son ressentiment contre les Vénitiens, avoit jusque alors persisté dans son alliance avec la France, et il y avoit mis une constance qu'on n'étoit point accoutumé à lui voir déployer. Il étoit entré vivement dans les projets de Louis XII, pour la réforme de l'Église dans son chef et dans ses membres, et il avoit convoqué à Augsbourg une assemblée des évêques allemands, pour les engager à demander un concile; mais il avoit trouvé dans sa nation beaucoup plus d'opposition qu'il ne s'y étoit attendu (1). Alors seulement il avoit prêté l'oreille au roi d'Aragon, qui lui conseilloit de s'assurer par un traité de paix de ce qu'il avoit déjà conquis en Italie, ou de ce qu'il y prétendoit encore, et de terminer tous ses différends avec le pape, assuré que les Vénitiens se conformeroient aux volontés de leur seul allié.

D'après ce conseil, Maximilien envoya Mathieu Lang, évêque de Gurck, son secrétaire intime, à Mantoue, pour y assembler un congrès, auquel il invita le pape, le roi de France et celui d'Aragon à envoyer des ambassadeurs. Jules II saisit avec empressement cette ouverture; il croyoit disposer des Vénitiens à sa volonté, et

(1) Lettre de Maximilien à la ville de Gelnhause; *apud Lunig. R. A. T. XIII*, p. 811 et seq. — Schmidt, *Hist. des Allemands. L. VII*, ch. XXXIV, T. V, p. 456.

s'il pouvoit les réconcilier avec Maximilien, il se flattoit aussi de brouiller celui-ci avec la France, contre laquelle il nourrissoit une haine que rien ne pouvoit éteindre. D'autre part, Louis XII reçut cette communication avec une extrême défiance; il connoissoit la versatilité de son allié, et il craignoit que le pape ne le lui enlevât, soit en lui offrant l'abandon du Milanéz, soit en donnant à l'évêque de Gurck la dignité de cardinal, et le comblant des faveurs de l'Église. Louis XII ne redoutoit pas moins Ferdinand, dont les remontrances hypocrites, sur le danger de troubler la paix de l'Église par un concile, ou de le distraire lui-même de sa sainte expédition contre les infidèles d'Afrique, sembloient cacher quelque projet pernicieux (1).

Malgré ces inquiétudes, Louis XII envoya l'évêque de Paris, prélat distingué par sa connoissance du droit, au congrès de Mantoue, soit pour y surveiller les menées de ses ennemis, soit pour n'être pas accusé de vouloir seul la guerre. Cet évêque y arriva au mois de mars, peu de jours après l'évêque de Gurck, et don Pedro de Urréa, ambassadeur du roi d'Aragon auprès de l'empereur. Bientôt Jérôme de Viehi de Valence, ambassadeur de Ferdinand auprès du pape, y arriva aussi; mais ce fut pour solli-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 517. — *Fr. Belcarii*. L. XII, p. 559.

citer Matthieu Lang de visiter d'abord Jules II, à Ravenne, et de prévenir favorablement son esprit, en même temps qu'il lui rendroit l'hommage auquel un pape avoit droit de s'attendre de la part d'un évêque chargé de négocier avec lui. Le secrétaire de Maximilien, homme arrogant et altier, disputa long-temps sur la condescendance qu'on lui demandoit, encore qu'on lui fit entrevoir qu'elle seroit probablement récompensée par quelque une des premières dignités de l'Église. Enfin il partit le 26 mars pour rencontrer le pape; et Jules II, qui vouloit à tout prix gagner ce favori, flatter son orgueil, et éveiller son ambition, résolut d'aller au devant de lui jusqu'à Bologne; ce qu'il ne fit qu'après avoir nommé en plein consistoire huit nouveaux cardinaux, au nombre desquels étoit le grand ennemi des Français Matthias Schiner, évêque de Sion; et avoir déclaré, avec le consentement du sacré collège, qu'il en conservoit un neuvième *in pectore*, afin de pouvoir offrir à l'évêque de Gurck cette espérance (1).

L'entrée de l'évêque de Gurck à Bologne, trois jours après l'arrivée du pape dans cette ville, fut célébrée avec autant de pompe qu'auroit pu en exiger son propre souverain. Il pre-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 521. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 221. — *Parisi de Grassis Diar. Curiae Romanae*; apud *Raynaldum Annal. eccles.* 1511, §. 47, p. 100.

noit le titre de lieutenant de l'empereur en Italie, et il étoit suivi par un grand nombre de seigneurs et de gentilshommes, qui déployoient dans leur train la plus grande magnificence : l'accueil qu'on lui préparoit n'étoit pas moins magnifique. L'ambassadeur de Venise auprès du pontife se rangea lui-même modestement parmi ceux qui vouloient lui faire honneur. Mais Matthieu Lang témoigna avec une extrême insolence qu'il étoit blessé de ce que l'envoyé des ennemis de son maître osoit se présenter devant lui. Le pape lui accorda une audience publique en plein consistoire ; là l'évêque de Gurck déclara en présence de tous les cardinaux, que Maximilien l'envoyoit en Italie, parce qu'il préféroit recouvrer ce qui lui appartenoit, par la paix plutôt que par la guerre ; mais qu'il ne traiteroit sous aucune autre condition que celle de retirer des mains des Vénitiens tout ce qu'ils avoient usurpé, à quelque titre que ce fût, ou des terres de l'Empire, ou des domaines de l'Autriche (1). Il parla avec la même arrogance à l'audience privée du pontife ; enfin il montra plus d'insolence encore le lendemain ; car ayant appris que le pape avoit député pour conférer avec lui les trois cardinaux de Saint-George, de Reggio et de Médicis, il regarda comme au des-

(1) Son discours a été conservé par Michel Cocceinius, et inséré dans les *Annal. eccles. Raynaldi*, 1511, §. 53, p. 101.

sous de lui de traiter avec tout autre que le souverain pontife, et il députa trois de ses gentilshommes pour les entendre (1).

Le pape avoit trop d'orgueil pour que l'insolence de ce subalterne ne lui parût pas difficile à dévorer; cependant il prenoit patience dans l'espérance de réussir, par cette négociation, à brouiller l'empereur avec les Français. Sa haine contre eux alloit toujours croissant, et il en donna une preuve par les excommunications qu'il fulmina le jour de Pâques, en lisant la bulle *In coena Domini*. Quoique les négociations fussent actuellement ouvertes, il y comprit nommément Alfonse d'Este, Jean-Jacques Trivulzio, et les magistrats de Milan et des autres villes de Lombardie, qui aidoint le roi à recueillir des impôts, dont ce monarque faisoit usage contre l'Église. Louis XII lui-même y fut aussi compris, mais implicitement, parmi ceux qui avoient arrêté la juridiction ecclésiastique, et partagé les opinions des excommuniés (2).

Maximilien, à ce qu'assuroit l'évêque de Gurck, ne consentiroit à laisser aux Vénitiens Padoue et Trévisé, seuls restes de tout leur ter-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 525. — *Fr. Belcarii. Comm.* Lib. XII, p. 361. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 222.

(2) *Bulla data Bononæ, 16 kal. maii. Annal. eccles. Rayn.* 1511, §. 55, p. 101.

ritoire, qu'autant qu'ils payeroient deux cent mille ducats pour une première investiture de ces deux villes, et qu'ils s'engageroient ensuite à un cens annuel de cinquante mille ducats. Les Vénitiens se voyant abandonnés par le pape, furent obligés d'entrer en pour-parler sur ces demandes exorbitantes; ils offrirent d'acquitter les deux cent mille ducats à plusieurs échéances à long terme. Ils obtinrent une diminution sur le cens annuel qui leur étoit aussi demandé; et ils ne disputoient plus que sur la possession du patriarcat d'Aquilée, qu'ils prétendoient conserver (1), lorsque l'évêque de Gurck demanda au pape une seconde audience pour traiter également des différends du roi de France et du duc de Ferrare avec le saint-siège. Il lui déclara que Louis XII, animé du désir le plus ardent de faire la paix, étoit prêt à consentir au sacrifice de plusieurs des intérêts les plus chers de la maison d'Este; mais Jules II n'eut pas la patience d'en entendre davantage. Ce n'étoient pas quelques concessions, dit-il, qui pouvoient le contenter, mais un entier abandon; car il étoit résolu d'exposer sans réserve sa tiare, et même sa vie, pour punir le duc de Ferrare. Il ajouta qu'il ne comprenoit pas comment Maximilien ne saisissoit pas avec empres-

CHAP. CVII.

1511.

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior. L. V, p. 222.*

sement l'occasion qui lui étoit offerte de se venger, avec l'argent et les armes des autres, des injures sans nombre qu'il avoit reçues des Français; que tel devoit être le but de tous leurs traités ensemble, et le prix des sacrifices qu'il imposoit aux Vénitiens pour les réconcilier à l'Empire.

L'évêque de Gurck disputa quelque temps sur ces propositions, qu'il paroissoit n'avoir point prévues d'avance; mais bientôt il reconnut l'impossibilité de réconcilier Jules II aux instructions absolument différentes qu'il avoit reçues de son maître. Alors effrayé de l'impétuosité du pontife, il déclara vouloir se retirer à l'heure même; et en effet au sortir de l'audience, le 25 avril 1511, il partit de Bologne pour Modène, se plaignant amèrement du pontife, et sommant les ambassadeurs d'Espagne de faire retirer les trois cents lances que le roi catholique, comme souverain de Naples, avoit jusque alors tenues au service du saint-siège (1).

Le maréchal Jean-Jacques Trivulzio avoit été confirmé dans le commandement de l'armée française en Italie; mais il avoit eu ordre en même temps de ne pas troubler les conférences pour la paix. Lorsqu'elles furent rompues par

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 524. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 222. — *Fr. Belcarrii*. L. XII, p. 362. — *Paris. de Grassis Diar.*; apud *Raynald*. 1511, §. 57 et seq. p. 102.

le départ de l'évêque de Gurck, il résolut de montrer le parti qu'un vieux capitaine pouvoit tirer des ressources qui jusque alors avoient été dissipées par les lieutenans inexpérimentés et présomptueux de Louis XII. Il se mit en mouvement au commencement de mars, avec douze cents lances et sept mille fantassins; et dès le premier jour, il se rendit maître de la Concordia (1). Il ne voulut pas attaquer aussi La Mirandole pour ne pas paroître uniquement occupé des états dont sa fille avoit été dépouillée; mais d'après ses directions, Gaston de Foix, duc de Nemours, arrivé à l'armée dès l'année précédente, enleva à Massa, près de Finale, Jean Paul Manfroni, capitaine distingué des Vénitiens, qui s'y trouvoit avec trois cents chevaux légers (2).

Le pape avoit envoyé à Gênes Alexandre Frégose, évêque de Vintimille, pour tâcher d'y exciter une rébellion. Ce prélat fut arrêté par la vigilance de Trivulzio, et conduit à Milan, où il avoua toutes les intrigues dont il étoit chargé (3). Trivulzio résolut d'en tirer vengeance. Après avoir remonté le Panaro, toujours en vue de

(1) Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 72.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 525. — *Fr. Belcarii*. L. XII, p. 362. — Mémoires de Fleuranges, p. 74.

(3) *Parisii de Grassis Diar. Curie Rom.*; apud *Raynald. Annal. eccles.* 1511, §. 58, p. 105.

l'armée ennemie, il le passa enfin à gué entre Spilamberto et Piumaccio, et vint établir son quartier dans ce dernier village, à trois milles de l'armée ecclésiastique. Celle-ci n'étant plus couverte par la rivière, et ne voulant pas hasarder une bataille, se retira au pont de Casalecchio, derrière le Réno, trois milles au-dessus de Bologne, dans un lieu fort, et illustré au commencement du siècle précédent par une grande bataille (1).

George de Frondsberg, qui acquit ensuite une grande réputation dans les guerres d'Italie, ayant joint Trivulzio avec deux mille cinq cents Landsknechts, qu'il lui amenoit de Vérone (2), celui-ci, après s'être rendu maître de Castel-Franco, vint s'établir sur le grand chemin, entre ce fort et la Samoggia, indécis sur le parti qu'il avoit à prendre. Il jugeoit dangereux d'attaquer l'armée pontificale dans la forte position qu'elle occupoit, et il croyoit moins sûr encore de tenter un coup de main sur Bologne, malgré les instances des Bentivoglio, qui promettoient d'exciter en même temps un soulèvement parmi leurs partisans. Trivulzio n'accordoit que peu de foi à ces espérances d'émigrés dont Chaumont avoit tout récemment éprouvé

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 526. — *Fr. Belcarii*. L. XII, p. 565.

(2) *Mémoires de Fleuranges*. T. XVI, p. 81.

la vanité; mais la nouvelle que Jules II avoit CHAP. CVII.
quitté Bologne mit tout à coup un terme à son 1511.
indécision.

Le courage des prêtres, comme celui des femmes, est le plus souvent le résultat d'une grande ignorance du danger; aussi se trouve-t-il rarement proportionné à la circonstance; tantôt il étonne par sa témérité, et tantôt il se dément, lorsqu'un esprit plus calme ou mieux instruit ne verroit aucune raison de se troubler. Jules II, en apprenant que Trivulzio s'étoit mis en mouvement, partit pour l'armée, afin de déterminer par sa présence ses capitaines à livrer bataille. Le duc d'Urbain s'y étoit toujours refusé jusque alors, et la retraite des Espagnols, après la rupture des négociations de l'évêque de Gurck, le confirmoit dans son opposition, malgré toutes les lettres du pape. Celui-ci avoit l'intention de loger le premier jour à Cento, mais il fut obligé de s'arrêter à la Piève, parce que mille fantasins, qui occupoient Cento, ne voulurent point en sortir qu'on ne leur eût payé leur solde. Irrité de leur obstination, il revint le lendemain à Bologne; c'est là que de nouveaux détails sur la marche de Trivulzio lui inspirèrent tout à coup la peur à laquelle jusque alors il avoit paru inaccessible. Il résolut d'aller se mettre à Ravenne, à l'abri des dangers de la guerre; mais auparavant, il appela auprès de lui le sénat des

Quarante de Bologne. Il remontra aux sénateurs que c'étoit lui qui les avoit tirés d'un dur esclavage, qu'il leur avoit accordé de nombreuses exemptions, qu'il leur avoit distribué des grâces publiques et privées, qu'il leur avoit abandonné la nomination de leurs magistrats, et l'administration de leurs revenus publics; que le légat qu'il établissoit au milieu d'eux n'étoit à Bologne qu'un monument de la suzeraineté de l'Église; mais que son pouvoir étoit infiniment limité, et qu'il ne se dirigeoit que par leurs conseils. Qu'en effet, depuis que Bologne étoit rentrée sous l'autorité du saint-siége, son commerce avoit prospéré, ses manufactures avoient repris de l'activité, et plusieurs de ses citoyens étoient parvenus aux plus hautes dignités de la hiérarchie. Que le moment étoit venu de montrer s'ils savoient apprécier de si grands avantages, en défendant leur ville avec énergie contre cette attaque subite. Que pour lui, il ne négligeroit pas plus la défense de Bologne, qu'il ne feroit celle de Rome elle-même; qu'il avoit donné ordre aux Vénitiens de jeter un pont à Sermidi sur le Pô, et de venir joindre son armée; qu'il avoit envoyé de l'argent aux Suisses, pour en faire descendre dix mille en Lombardie; qu'il demandoit seulement aux Bolonois de lui déclarer avec franchise, s'ils vouloient ou non défendre leur ville. Le prieur, ou président du

sénat des Quarante, réunit dans sa réponse toutes les expressions de reconnoissance, de fidélité, de dévouement et de courage, que lui fournissoit l'étude de la rhétorique; et Jules II partit sans élever de doutes sur la belle défense que feroient les Bolognois (1).

Quoique le pontife eût pour escorte les trois cents lances espagnoles qui s'en retournoient dans le royaume de Naples, il n'osa point prendre le chemin direct de Ravenne, et il passa par Forli. Jules II accordoit la plus entière confiance au cardinal de Pavie, auquel il avoit laissé le commandement de Bologne, avec le titre de légat. Cependant ce prélat, seigneur de Castel del Rio, et de l'ancienne famille des Alidosi, qui avoit possédé la souveraineté d'Imola, avoit demandé vainement à Jules II de rétablir ses neveux dans cette principauté, qui depuis long-temps leur avoit été enlevée, et ses ennemis prétendoient que blessé des refus de Jules, il avoit dès lors cherché secrètement tous les moyens de se venger. De concert avec le sénat des Quarante, il avoit choisi les vingt capitaines de milice sous lesquels toute la jeunesse de Bologne avoit été enrégimentée; et, soit imprudence, soit infidélité, il avoit permis qu'ils

(1) *Fr. Guicciardini*, L. IX, p. 527. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso da Este*, p. 62. — *Fr. Belcariti*, L. XII, p. 365. — *Parisii de Grassis Diar.*; apud *Raynald.* §. 58, p. 105.

fussent presque tous tirés d'entre les partisans des Bentivoglio. La faction qui rappeloit ces anciens seigneurs, et qui se réjouissoit de les voir approcher dans le camp de Trivulzio, étoit alors secondée par les propriétaires de terre, qui craignoient que l'armée française ne pillât leurs campagnes; par les marchands, qui craignoient plus encore pour leurs magasins et leurs boutiques; par tous ceux enfin qui, sans avoir précisément souffert sous Jules II, se sentoient humiliés par le gouvernement des prêtres. Bientôt il leur fut aisé de reconnoître qu'ils étoient de beaucoup les plus nombreux; et comme par l'imprudence du légat, ils se trouvoient armés et maîtres des portes, celui-ci n'avoit aucun moyen de les faire obéir (1).

Lorsque le cardinal s'aperçut tout à coup de la mauvaise disposition des milices, il prétendit que le duc d'Urbin lui avoit donné l'ordre de les envoyer au camp de Casalecchio, mais elles refusèrent de sortir de la ville; il voulut ensuite faire entrer dans Bologne mille hommes d'infanterie, commandés par Ramazzotto; mais les mêmes capitaines de milice refusèrent de les admettre.

Cette double désobéissance frappa de terreur

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 529. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 225. — *Paolo Giovo Vita di Alfonso*, p. 64. — *Fr. Belcaril*. L. XII, p. 564.

le cardinal de Pavie, qui avoit beaucoup d'ennemis, et dans la noblesse, et dans le peuple; et qui, tout dernièrement, venoit de faire périr injustement trois ou quatre citoyens distingués. Dès que la nuit fut venue, il sortit déguisé du palais, pour se réfugier dans la forteresse. Sa terreur et sa précipitation étoient si grandes, qu'il ne prit pas même avec lui son argent et ses pierreries. Il les envoya chercher dès qu'il fut lui-même en sûreté; et aussitôt après avoir reçu sa cassette, il sortit de la forteresse par la porte extérieure, pour se retirer à Imola, avec les cent chevaux qui lui étoient restés pour sa garde (1).

Lorsque la fuite du légat fut connue dans la ville, le 21 mai, Laurent Ariosti et Francesco Rinucci, deux des capitaines de la milice, dont le dévouement aux Bentivoglio étoit connu, et avoit même été confirmé par des persécutions, coururent aux portes de San-Felice et de Lama, les abattirent à coups de hache, et les livrèrent aux Bentivoglio, auxquels Trivulzio avoit donné cent lances françaises, pour les occuper.

Le camp du duc d'Urbin s'étendoit de Casalecchio jusqu'à la porte nommée Saragozze. Bien-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 529. — *Diarium Parisii de Grassis*, apud *Raynald*. §. 59, p. 103. — *Istor. di Giov. Cambi*, p. 262. — *Fr. Belcarri*. L. XII, p. 364.

tôt on y fut instruit de la fuite du légat, et du soulèvement du peuple bolonois. Une terreur panique s'empara à l'instant du chef et des soldats. Le duc d'Urbin donna le signal de la retraite, quoique la nuit fut déjà avancée; ses troupes se mirent en marche précipitamment, abandonnant toutes leurs tentes, tous leurs équipages, et leurs camarades, qui étoient de garde de l'autre côté de la rivière, où ils ne reçurent aucun ordre. Les Bolonois remarquèrent de leurs murailles ce mouvement de l'armée pontificale, et les Bentivoglio en donnèrent avis à Trivulzio. Le peuple, toujours hardi contre ceux qui fuient, sortit avec impétuosité pour attaquer les soldats de l'Église, comme ils passaient le long des remparts. En même temps les paysans descendoient des montagnes avec des cris effroyables, pour avoir part au pillage. L'obscurité, qui augmente la terreur et diminue le sentiment de la honte, le soulèvement imprévu des citoyens et des paysans, la crainte de l'armée française, changèrent bientôt la retraite en fuite. Si Raphaël des Pazzi, qui commandoit les troupes laissées sur l'autre bord du Réno, n'avoit pas opposé aux Français une résistance obstinée au pont de Casalecchio, à peine un soldat du duc d'Urbin auroit pu s'échapper. Sa position fut forcée à la fin, il demeura prisonnier; et les gendarmes français,

commençant la poursuite, atteignirent bientôt les bagages, et ramenèrent à leur camp un si grand nombre de bêtes de somme chargées de butin, qu'ils désignèrent dès lors cette déroute, pour laquelle ils n'avoient pas même eu besoin de combattre, par le nom de *journée des âniers*. Vingt-six pièces de canon, dont quinze de gros calibre, le drapeau du duc d'Urbin, et un grand nombre d'enseignes, une grande partie des équipages de l'armée de l'Église, et presque tous ceux des Vénitiens, demeurèrent entre leurs mains. Orsino de Mugnano, Giulio Manfrone, et plusieurs autres capitaines furent faits prisonniers; presque tout l'infanterie fut dissipée; mais Ramazzotto, qui, avec un corps d'armée vénitien, occupoit la montagne de San-Luca, encore qu'il n'apprit que fort tard la déroute de ses compagnons d'armes, réussit cependant à conduire sa troupe, par les hauteurs, jusqu'en Romagne, et à la mettre en sûreté (1).

Lorsque Jules II reçut à Ravenne la nouvelle de la prise de Bologne, il en conçut d'autant plus de douleur qu'il avoit attaché plus d'importance à cette conquête, et qu'il l'avoit plus considérée comme faisant la gloire de son pon-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 530. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 225. — Mémoires du chev. Bayard, Ch. XLVI, p. 208. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 82. — *Fr. Belcarri*. L. XII, p. 564. — *Petri Bembi hist. Ven.* L. XI, p. 250.

tificat. La conduite du peuple à Bologne l'affligea davantage encore ; il n'y avoit point eu il est vrai de sang répandu ; on n'avoit fait de violence à personne, ni dans la noblesse, ni dans le peuple, mais c'étoit pour lui seul que tous les outrages sembloient réservés : sa statue colossale en bronze, ouvrage de Michel-Ange Buonarotti, avoit été élevée sur la façade de la cathédrale de San-Pétronio, le peuple l'abattit avec tous les témoignages de la haine et du mépris, et les Bentivoglio la firent fondre pour en faire un double canon, avec lequel avant six jours ils tirèrent contre le château (1). Celui-ci étoit grand et bien fortifié, mais au moment du besoin il s'étoit trouvé dépourvu de garnison, de vivres et surtout de munitions de guerre, en sorte que l'évêque Julio Vitelli qui y commandoit, fut obligé de le rendre avant la fin de la semaine. Les Bentivoglio, qui craignoient que le roi de France ne voulût laisser une garnison dans cette citadelle, engagèrent le peuple à la raser. Le duc de Ferrare profitant de la retraite de l'armée pontificale, avoit recouvré Cento, la Piève, Cotignola, Lugo, et les autres places de Romagne que le pape lui avoit enlevées. Trivulzio auroit pu de même se rendre maître d'Imola ; mais il voulut attendre les ordres de

(1) Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 83.

France, avant de pousser davantage une guerre qui répugnoit à la conscience du roi, et plus encore à celle de la reine Anne de Bretagne (1).

François des Alidosi, évêque et cardinal de Pavie, et légat de Bologne, pouvoit être accusé d'avoir causé tous ces désastres; son administration avoit excité la haine des Bolonois contre l'Église, son imprudence avoit soulevé la ville, et sa lâcheté avoit fait perdre avec Bologne, l'armée qui devoit la défendre. Tous les officiers échappés à la déroute de Casalecchio, rejetoient sur lui seul la honte de leur terreur et de leur fuite: et le duc d'Urbin dès long-temps son ennemi, l'accusoit plus hautement que les autres. De son côté, le cardinal, pour se justifier, accusoit le duc d'Urbin de trahir le pape, parce que sa femme Éléonore de Gonzague étoit fille d'Isabelle d'Este, sœur d'Alfonse, qui avoit épousé le marquis de Mantoue. Le duc, disoit-il, n'avoit jamais cherché de bonne foi à dépouiller l'oncle de sa femme; et en effet, Fleuranges répète à plusieurs reprises, que le duc d'Urbin étoit français de cœur, et désiroit la paix (2).

Alidosi vint à Ravenne pour se justifier, et

(1) *Fr. Guicciardini*, L. IX, p. 550. — *Jacopo Nardi*, L. V, p. 224. — *Fr. Belcarri*, L. XII, p. 364.

(2) *Jo. Mariana hist. Hispan.* L. XXX, cap. II, p. 502. — *Jacopo Nardi*, L. V, p. 224. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso*, p. 64.

CHAP. CVII.

1511.

Jules II qui l'aimoit, et qui avoit en lui une aveugle confiance, le reçut avec joie, et l'invita à revenir le même jour dîner chez lui. Comme il retournoit en effet au palais, escorté par son beau-frère Guido Vaina, capitaine de sa garde, le duc d'Urbin le rencontra. Cette pompe militaire, au moment où tous les malheurs de l'armée venoient de lui, augmenta l'irritation du duc; il s'avança au milieu des soldats du légat, qui par respect lui faisoient place, et il le poignarda à la vue de tous. Lorsqu'au moment même on annonça cette violence au pape, il répondit par des cris de fureur et de désespoir. Il ne regrettoit pas seulement un cardinal qui lui étoit si cher, mais encore la dignité ecclésiastique que pendant tout son pontificat il s'étoit étudié à rendre plus sacrée, et qui étoit outragée sous ses yeux par son propre neveu. Le jour même, dans une agonie de douleur, il repartit de Ravenne pour retourner à Rome (1); et à peine étoit il arrivé à Rimini, que pour ajouter à son chagrin, il apprit qu'on affichoit dans tous les lieux publics, à Modène, à Bologne, et dans plusieurs autres villes, une convocation de tous les prélats, en concile général,

(1) *Parisii de Grassis Diarium; apud Raynald. Ann. 1511, §. 60, p. 105. — Mémoires du chev. Bayard, Ch. XLV, p. 205. — Istor. di Giov. Cambi, p. 265. — Fr. Belcarii Comment. L. XII, p. 565. — Petri Dembi hist. Ven. Lib. XI, p. 251.*

à Pise, pour le 1^{er} jour de septembre, et une citation à lui-même de s'y rendre, pour que l'Église fût réformée dans son chef et dans ses membres (1). CHAP. CVII.
1511.

(1) *Fr. Guicciardini*. L. IX, p. 532. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso*, p. 60. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1511, §. 1-7, p. 86 et seq. — *Fr. Belcarri*. L. XII, p. 365.

CHAPITRE CVIII.

Administration du gonfalonier Sodérini à Florence; Concile de Pise; Ferdinand-le-Catholique s'allie à Jules II et aux Vénitiens; leur armée combinée s'avance sur Bologne; Gaston de Foix la fait reculer, et reprend Brescia qui s'étoit révoltée.

1511, 1512.

CHAP. CVIII. 1511. LA plupart des petits états italiens avoient disparu de la scène du monde; et ceux qui conservoient encore une ombre d'indépendance, cherchoient leur salut dans leur nullité, tandis que tous les grands intérêts de leur patrie étoient décidés, chez eux et sans eux, par des puissances dont la supériorité étoit telle, que la lutte même étoit impossible. Aux portes de l'Italie, le duc de Savoie et le marquis de Montferrat se disoient toujours souverains; mais le roi de France, devenu duc de Milan et doge de Gênes, les entouroit de ses provinces; il faisoit traverser à toute heure leurs états par ses armées; il se servoit de leurs arsenaux, de leurs magasins, de leurs forteresses; il ne sembloit pas même juger nécessaire de consulter leur volonté, ou

de les unir à lui par des alliances ; et durant ces guerres qui les ruinoient, ces princes ne faisoient jamais remarquer leur existence. Tous deux, il est vrai, étoient à cette époque dépourvus de talent et de caractère. Guillaume IX, fils et successeur de Boniface V, régnoit sur le Montferrat. Il étoit parvenu à la couronne en 1493, lorsqu'il n'étoit encore âgé que de sept ans ; et sa mère Marie, qui s'étoit montrée absolument dévouée aux intérêts de la France, avoit exercé d'abord la tutelle. Après sa mort, cette tutelle avoit été déférée à Constantin Cominatès, parent de Marie. Lorsque Guillaume fut parvenu à la majorité, il força Constantin à quitter le Montferrat : alors cet homme intrigant et adroit s'attacha à Maximilien, et prit une part très-active aux négociations de l'empereur et du pape. Le jeune marquis, au contraire, ne sortit point de l'obscurité où il étoit demeuré dans son enfance. Le 31 août 1508, il avoit épousé Anne, fille de René, duc d'Alençon, de qui il eut le fils qui lui succéda en 1518, et la fille qui porta ensuite l'héritage de Montferrat à la maison de Gonzague. Après la mort de cette première femme, Guillaume IX épousa Marie, fille de Gaston IV, comte de Foix. Il avoit choisi l'une et l'autre épouses parmi les dames françaises, comme s'il avoit senti qu'effectivement, depuis que les possessions de la

CHAP. CVIII.

1511.

France l'entouroient de toutes parts, il n'étoit plus un souverain indépendant, mais seulement un prince français.

Dans le même temps, et depuis l'année 1504, Charles III régnoit sur la Savoie et le Piémont. Il avoit succédé à Philibert II, fils comme lui de Philippe, long-temps connu sous le nom de comte de Bresse. A son avènement au trône, il avoit trouvé la majeure partie de ses états engagée comme apanage à trois duchesses douairières : il ne lui restoit presque ni revenus, ni pouvoir. Il n'avoit que dix-huit ans, son caractère étoit foible, et toutes ses facultés communes. On ne pouvoit s'attendre à ce qu'il recouvrât par lui-même une importance que des événemens antérieurs à son règne avoient ôtée à sa couronne. Aussi long-temps qu'il put vivre ignoré et oisif dans la dépendance de la France, il préféra cette obscurité. Les événemens d'une guerre à laquelle il auroit voulu demeurer étranger, l'appelèrent enfin malgré lui à jouer un rôle : il fut forcé de choisir entre deux potentats, qui transportèrent chez lui le théâtre de leurs combats. Son indécision lui fit alors perdre tous ses états : mais ses longues calamités ne commencèrent qu'après le temps où finit proprement l'indépendance italienne (1).

(1) Guichenon, Histoire généalog. de la Maison de Savoie. T. II, p. 195-250.

Le duc de Ferrare et le marquis de Mantoue, CHAP. CVIII.
après s'être engagés tous deux, par une ambi- 1511.
tion imprudente, dans la ligué de Cambrai, y
avoient perdu, l'un sa liberté, l'autre la moitié
de ses états. Jean-François de Gonzague, cepen-
dant, avoit réussi, au milieu de la tourmente,
à rentrer dans la neutralité d'où il n'auroit ja-
mais dû sortir. Alfonso d'Este, au contraire,
supportoit le plus grand effort de la guerre :
c'étoit lui que le pape et les Vénitiens poursui-
voient avec le plus d'acharnement, et c'étoit au
sort de ses états que paroissoit tenir la pacifi-
cation de l'Italie. Les royaumes de Naples et de
Sicile n'appartenoient plus aux Italiens ; tous
les princes, toutes les républiques qui avoient
maintenu si long-temps leur indépendance dans
l'état de l'Église avoient été dépouillés de leur
souveraineté par Alexandre VI ou par Jules II ;
ceux qui conservoient encore quelque pouvoir,
étoient descendus au rang de feudataires obéis-
sans et craintifs devant leur suzerain ; et le duc
d'Urbin, général et neveu du pape, qui, entre
eux tous, avoit jusque alors paru seul ménagé,
venoit d'encourir, par le meurtre du cardinal
de Pavie, une sentence de déposition, qui ne
fut pas, il est vrai, mise à exécution, et qui
fut révoquée au bout de cinq mois (1).

(1) *Raynaldi Annal. eccles.* 1511, §. 61, p. 104.

CHAP. CVIII.

1511.

Dans toute l'Italie, il ne restoit plus d'autres états indépendans, après Venise, l'Église, et ceux que nous venons de passer en revue, que les trois républiques de Toscane, Florence, Sienne et Lucques; toutes trois neutres, et spectatrices inquiètes d'une guerre qui devoit décider de l'existence de leur contrée; toutes trois immobiles, et cherchant à faire oublier, par leur nullité actuelle, leur activité passée, pour qu'on ne les pressât pas de s'associer à l'une ou à l'autre des parties belligérantes. Lucques et Sienne suivoient depuis long-temps ce système politique, que leur foiblesse leur avoit fait adopter. Il étoit plus nouveau pour Florence, qui s'étoit si long-temps considérée comme le foyer de toutes les négociations de l'Italie: mais sans de longues années de repos, cette république ne pouvoit pas se relever de l'épuisement où l'avoit jetée la guerre allumée par Charles VIII et la révolte de Pise. Le gonfalonier Pierre Soderini, en rendant compte de son administration au grand conseil le 22 décembre 1510, soumit à l'inspection de ses concitoyens les états de recette et de dépense des huit années qu'elle comprenoit: ils montoient à 908,300 florins d'or ou 10,899,600 francs; et quoique cette somme, estimée d'après la valeur de l'argent à cette époque, fût considérable, elle indique une grande diminution dans la richesse et les res-

1510.

sources de la république, lorsqu'on la compare à ce que Florence pouvoit dépenser sans se plaindre, dans ses guerres avec les de la Scala ou les Visconti (1). CHAP. CVIII.
1510.

Le lendemain même du jour où le gonfalonier avoit donné à l'Italie l'exemple nouveau d'appeler le public en témoignage de sa comptabilité, on découvrit à Florence une conspiration tramée contre lui pour l'assassiner. C'étoit à la cour du pape, à Bologne, que le complot avoit été formé; et le ressentiment implacable de Jules II contre quiconque osoit s'opposer à sa volonté, lui avoit donné naissance. Jules ne pouvoit pardonner à Sodérini sa partialité pour la France : il lui voyoit, il est vrai, faire observer la neutralité à sa république; mais il soupçonnoit les offres secrètes de Louis XII, et la disposition de la république à se déclarer contre lui dans un moment critique. Sodérini l'avoit particulièrement offensé, en accordant un sauf-conduit et un asile dans Florence à cinq cardinaux qui traversoient la Toscane. Ces prélats s'étoient tout à coup montrés alarmés de la mort d'un de leurs collègues à Ancône, et ils avoient refusé de rejoindre le pape à Bologne. Jules II s'indignoit ou de ce qu'on l'avoit soupçonné d'un empoisonnement, ou de ce qu'on

(1) *Scipione Ammirato*, L. XXVIII, p. 290. — *Istor. di Giov. Cambi*, T. XXI, 242.

CHAP. CVIII.

1510.

mettoit à l'abri de ses vengeances ceux qu'il vouloit perdre. Les cinq cardinaux de Santa-Croce, Cozensa, Bayeux, Saint-Malo et San-Sévérino, qui repartirent de Florence pour Milan, se mirent dès-lors ouvertement, dans le clergé, à la tête du parti d'opposition contre Jules II, et embrassèrent tous les intérêts de la France (1).

Jules II, associant, dans son ressentiment, Sodérini à Louis XII et aux cardinaux rebelles à son autorité, résolut de le dépouiller de tout pouvoir, et de changer le gouvernement de Florence. Prinzivalle della Stufa, citoyen florentin âgé de vingt-cinq ans, fils d'un zélé partisan des Médicis, se trouvoit alors à Bologne : on lui connoissoit le courage et l'adresse propres à exécuter toute entreprise difficile : il s'offrit à servir la colère du pape et à tuer le gonfalonier. Marc-Antonio Colonna promit de lui trouver dix hommes d'élite pour le seconder, et Prinzivalle partit pour Florence, afin d'associer à son projet quelques nobles florentins. Il s'adressa avant tout à Philippe Strozzi, qui avoit épousé une sœur des Médicis, et qu'il croyoit non moins zélé que lui pour cette famille : mais Strozzi lui répondit, qu'il avoit déclaré à ses beaux-frères qu'il leur renverroit leur sœur, si jamais ils lui

(1) *Scipione Ammirato*. Lib. XXVIII, p. 290. — *Istor. di Gio. Cambi*. T. XXI, p. 241.

faisoient parler de politique : il ne voulut pas même promettre de lui garder le secret sur cette ouverture ; et Prinzivalle, après avoir vainement essayé de l'intimider, s'enfuit à Sienne sans perdre de temps, et se mit à couvert des recherches que les décenvirs, auxquels Strozzi l'avoit dénoncé, firent bientôt contre lui. Son père, Louis de la Stufa, fut mis en jugement à sa place ; et sans que la complicité fût prouvée, il fut relégué, pour cinq ans, dans le vicariat de Certaldo (1).

CHAP. CVIII.

1510.

Sur ces entrefaites, le grand conseil s'étant assemblé le 29 décembre, pour l'élection des gonfaloniers de compagnie, Pierre Sodérini se leva, et rendit compte à ses concitoyens du complot contre lui qui venoit d'être découvert. Les conjurés, dit-il, avoient trouvé difficile de le tuer dans son appartement au palais public, dangereux de l'attaquer en plein conseil ; et comme il ne sortoit jamais qu'avec la seigneurie dans les cérémonies publiques, ils avoient été réduits à attendre une de ces solennités. La découverte de leur conjuration les forceroit à changer encore de projets ; mais il ne pouvoit se flatter qu'elle sauvât sa vie : le poison étoit déjà préparé pour lui. Il n'affecta point un courage et une indifférence auxquels sa vie passée

(1) *Scipione Ammirato. L. XXVIII, p. 295. — Istor. di Giov. Cambi. T. XXI, p. 245.*

ne l'avoit pas préparé ; en reconnoissant le danger , il ne s'y résigna qu'avec douleur , et son discours fut souvent interrompu par ses larmes. Cependant il en appela au témoignage de sa conscience ; elle l'assuroit qu'il n'avoit point mérité la haine de ses concitoyens , ou les poignards dont il se voyoit entouré , et il invoqua sur sa conduite le jugement de tous les Florentins qui avoient siégé avec lui dans la seigneurie. Plus de trois cents citoyens avoient été prieurs sous sa présidence , pendant les huit ans qu'il avoit été à la tête de l'état : il les somma de dire si jamais il s'étoit proposé d'autre but que le bien de la patrie commune , si jamais il avoit écouté aucune vue privée , aucun intérêt personnel ; si jamais il avoit recommandé aucun individu au podestat , aux tribunaux , aux corps de métier , pour les soustraire aux lois communes. Il ne voulut demander pour lui-même aucune garde , ni employer pour sa défense d'autre cuirasse que cette dignité même dont le peuple l'avoit revêtu ; mais il invita le conseil à s'occuper de la défense de l'état populaire plutôt que de celle de sa personne. C'étoit bien moins à lui qu'on en vouloit qu'à la liberté , à l'égalité , à ce conseil même , par lequel tous les Florentins participoient à l'administration de la république. Les partisans de l'oligarchie ne se proposoient d'autre but que de fermer le

grand conseil, et sa mort pour laquelle ils avoient conspiré, ne devoit être que le signal d'une révolution plus importante qu'ils méditoient (1).

Le grand conseil, en effet, considéra la tentative contre la vie de Sodérini, comme l'indication d'un projet pour renverser l'état populaire; et puisque le parti vainqueur avoit toujours trouvé facile de sanctionner une révolution à Florence, en convoquant un parlement, le conseil voulut ôter cette facilité aux factieux, lors même qu'ils réussiroient dans leurs criminels desseins. Il porta, le 20 janvier 1511, une loi par laquelle il prévint le cas où des conspirateurs priveroient la république de son gonfalonier, de ses prieurs ou de leurs collègues, ou détruiroient les bourses destinées au tirage de la magistrature, en sorte que l'autorité déléguée par le peuple paroîtroit suspendue, et il voulut qu'alors, au lieu d'assembler un parlement qui ne délibérait jamais par tête et avec liberté, ce fût le grand conseil lui-même, ou la partie de ce conseil qui pourroit s'assembler, auquel seroit dévolu le droit de réorganiser la république (2).

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 292. — *Giov. Cambi*, p. 246.

(2) *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 295. — *Giov. Cambi*, p. 248.

CHAP. CVIII.

1511.

Vers le même temps, la trêve conclue au mois d'avril 1506 avec Pandolfe Pétrucci et les Siennois étoit arrivée à son terme : elle avoit été prolongée de deux ans, pendant que la guerre de Pise duroit encore, et les Florentins avoient consenti à suspendre aussi long-temps la réclamation de leurs droits sur Montépulciano. Mais ils n'avoient désormais plus de raison pour un pareil ménagement. Louis XII, qui désiroit se servir d'eux contre le pape, leur promettoit de puissans secours, et il leur faisoit espérer la conquête, non pas de Montépulciano seulement, mais de Sienne elle-même. Pour profiter de la faveur du roi, le gonfalonier envoya Macchiavelli à Sienne ; il le chargea de dénoncer à cette république l'expiration de la trêve, et de lui déclarer que Florence ne la renouveleroit point, à moins que Montépulciano et son territoire ne lui fût restitué. En même temps il fit avancer sur cette frontière les hommes d'armes qu'il avoit dans l'état de Pise (1).

De même que les Florentins s'appuyoient sur la protection de la France, les Siennois comptoient sur celle de Jules II. Pandolfe Pétrucci, qui étoit tout puissant dans cette république, n'avoit rien oublié pour gagner l'affection du

(1) L'expédition de Macchiavel est en date du 2 décembre 1510. *Legazioni*. T. VII, p. 389. — *Scipione Ammirato*. Lib. XXVIII, p. 294.

vieux pontife ; il venoit de racheter et de lui offrir en don le château de la Suvèra , chef-lieu et résidence des anciens comtes de Ghiandaroni , dans l'état de Sienne. En même temps la balie avoit reconnu dans Jules II un descendant de cette famille éteinte , qui avoit comme lui pour armes parlantes un chêne ; mais leur agnation ne pouvoit guère se prouver que par celle du rouvre des Rovère , avec les glands des Ghiandaroni. Le pape , qui désiroit ardemment donner de l'illustration à sa famille plébéienne et ignorée , accepta ce présent avec joie ; il comprit dès lors Sienne dans toutes ses alliances ; il accorda le chapeau de cardinal à Alfonse , fils de Pandolfe Pétrucci , et il embrassa la défense de tous les intérêts de cet état (1).

CHAP. CVIIL.

1511.

Néanmoins Jules ne pouvoit encourager les Siennois à entrer en guerre pour la possession de Montépulciano. Autant Louis XII désiroit cette guerre pour tourner toutes les forces des Florentins contre l'état de l'Église , autant le pape devoit la craindre ; il ouvroit par elle une plus grande frontière aux attaques des Français , et il se trouvoit appelé à les combattre en Toscane aussi-bien qu'en Romagne. Il envoya aux Siennois Giovanni Vitelli et Guido Vaina , pour les protéger , avec quelques com-

(1) *Orlando Malavolti storia di Siena*. P. III , L. VII , f. 115.

pagnies de gendarmes et de cheveu-légers; mais en même temps il s'offrit pour médiateur entre les deux républiques. Il fit sentir à Pandolfe tout le danger d'introduire les Français en Toscane; il obtint des Florentins un pardon sans exception pour tous les rebelles de Montepulciano, et la restitution de tous leurs privilèges; et il fit enfin signer, le 3 septembre 1511, un traité d'alliance entre les deux républiques, pour vingt-cinq ans, en vertu duquel Montepulciano fut restitué avec son territoire aux Florentins, qui, de leur côté, s'engagèrent à garantir tout le reste des possessions de la république de Sienne, et à y maintenir l'autorité de Pandolfe Pétrucci et de ses fils. (1).

Ce n'étoit point par un retour à des sentimens plus pacifiques que le pape s'étoit fait médiateur entre les deux républiques toscanes, mais, au contraire, pour suivre avec moins d'empêchement ses projets belliqueux, et chasser, comme il le répétoit sans cesse, les barbares d'Italie. La victoire des Français sous les murs de Bologne, et la dispersion absolue de son armée, l'avoient laissé à la discrétion du roi de France, qui auroit pu, sans trouver

(1) *Scipione Ammirato*, L. XXVIII, p. 294. — *Orl. Malavolti stor. di Siena*, P. III, L. VII, f. 115 v. — *Istor. di Gio. Cambi*, p. 265. — *Jacopo Nardi*, Lib. V, p. 227. — *Fr. Guicciardini*, Lib. X, p. 559.

d'obstacle nulle part, poursuivre ses avantages jusqu'à Rome, et y dicter la paix à Jules II. Mais Louis XII, au milieu de ses succès, étoit troublé par le remords de faire la guerre à l'Église. A peine fut-il informé de la déroute de l'armée pontificale, qu'il donna ordre à Jean-Jacques Trivulzio de ramener ses troupes dans le duché de Milan; il défendit toute réjouissance publique pour des succès dont il rougissoit; et il déclara que, quoiqu'il ne crût point avoir commis de faute, il étoit prêt, pour avoir la paix, à s'humilier, et à demander pardon au saint siège (1).

CHAP. CVIII.

1511.

Le pape au contraire, connoissant la foiblesse du roi, ne relâchoit rien de ses premières prétentions, et sembloit puiser dans ses revers des motifs pour montrer plus d'arrogance. Un évêque écossais, ambassadeur de son roi à Rome, avoit offert sa médiation, et repris les négociations abandonnées par l'évêque de Gurek. Jules II lui communiqua ses prétentions. Il vouloit que le duc de Ferrare renonçât à tous les avantages qu'il avoit obtenus par son mariage avec Lucrece Borgia; qu'il payât à la chambre apostolique l'ancien tribut; qu'il restituât Lugo et toute la Romagne-ferraraise; et qu'il reçût un vidôme pontifical à Ferrare, au lieu du vidôme vénitien qu'il y avoit admis

(1) *Fr. Guicciardini. L. X, p. 555.*

autrefois. Louis étoit prêt à accepter ces conditions, quelque dures qu'elles lui parussent. Mais pendant ce temps, Jean Jacques Trivulzio, après avoir repris la Mirandole, avoit licencié son armée, à la réserve de cinq cents lances et de treize cents fantassins allemands, qu'il avoit envoyés à Vérone. Dès que le pape en fut informé, et qu'il cessa de craindre cette armée victorieuse, il changea de langage, et ajouta de nouvelles conditions absolument inacceptables à celles qu'il avoit d'abord proposées. Il voulut que la paix entre Maximilien et les Vénitiens fût conclue en même temps que la sienne avec la France; qu'Alfonse d'Este lui remboursât tous les frais de la guerre; et que les Bentivoglio et les Bolonois révoltés fussent abandonnés à ses vengeances. Ces derniers avoient déjà cherché à le fléchir; ils avoient offert à la chambre apostolique le tribut que payoient leurs pères et leurs ancêtres; ils avoient rappelé au palais, comme lieutenant du pape, l'évêque de Chiusi, auparavant leur prisonnier. Mais Jules II n'avoit répondu à leur soumission que par des sentences d'excommunication et d'interdit, et il avoit chargé deux de ses capitaines, Marc Antonio Colonna et Ramazzotto, de ravager sans pitié le territoire bolonois (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. X, p. 536. — *Petri Bembi histor. Ven.* Lib. XI, p. 252. — *Fr. Belcarii*. L. XII, p. 366.

Louis XII avoit espéré que la demande du concile, exprimée par le clergé de France, inspireroit quelque inquiétude à un pape dont l'élection avoit été très-peu canonique, et dont l'humeur belliqueuse donnoit un scandale continuel. Il avoit engagé Maximilien à concourir à sa convocation, et tous deux avoient sollicité vainement Ferdinand de se joindre à eux. Ils s'étoient ensuite adressés au pape pour le sommer d'exécuter le canon du concile de Constance, qui ordonnoit la célébration d'un concile œcuménique tous les dix ans. Ils lui avoient rappelé son propre serment au moment de sa consécration, serment par lequel il s'étoit engagé, sous peine de parjure et d'anathème, à convoquer avant l'expiration de deux ans un concile de toute l'Église. Enfin, ils l'avoient averti que le conclave qui l'avoit élu, ayant décidé que les deux tiers des cardinaux avoient le droit de convoquer le concile si le pape ne le faisoit pas, ils étoient décidés, sur son refus, à s'adresser à eux (1).

Cette demande présentée au pape n'étoit qu'une vaine formalité; l'empereur ni le roi de France ne s'étoient point attendus à ce qu'il y eût égard; ils comptoient convoquer le concile par leur

(1) *Raynaldi Annal. ecclesiast.* 1511, § 3, p. 87. — *Belcarii Comment.* L. XII, p. 565. — *Fleury, Histoire ecclésiastique,* L. CXXXII, c. 28.

propre autorité, ou par celle des cardinaux, qui avoient abandonné Jules, et qui s'étoient réfugiés à Milan. Mais le choix de la ville où ils assembleroient l'Église les arrêta quelque temps; Maximilien insistoit pour Constance; Louis XII pour Lyon; les prélats italiens ne vouloient pas sortir d'Italie. Les deux monarques se décidèrent à leur complaire; et avec l'agrément des Florentins, ils firent choix de Pise, où un concile avoit été convoqué un siècle auparavant, dans des circonstances presque semblables. Le voisinage de Rome, la facilité de l'abord par mer, et la protection d'un gouvernement neutre, sembloient ne pas laisser de prétextes au pape pour refuser de s'y rendre avec ses prélats.

Les ambassadeurs de l'empereur et du roi de France proposèrent, le 16 mai, aux cardinaux réfugiés à Milan, de convoquer à Pise un concile œcuménique; et ceux-ci, après avoir mis quelques conditions à leur consentement, pour assurer la liberté de cette assemblée, publièrent en effet leurs lettres de convocation pour le 1^{er} septembre. Maximilien en avoit publié d'autres en son nom, comme avocat et protecteur de l'Église, dès le 16 janvier; et Louis XII, dès le 15 février, en exhortant en même temps les évêques de l'Allemagne et de la France à se rendre à Pise (1).

(1) *Raynaldi Annal. eccl. 1511, §. 1, p. 86. — Labbei*

Mais quelle que fût la puissance des deux CHAP. CVIII.
monarques, la soumission de leur clergé, et le 1511.
mécontentement général de l'Église, Jules II ne
couroit pas un grand danger dans cette lutte;
et il le sentoît; en effet, il opposoit la hardiesse
et l'impétuosité de son caractère aux ménage-
mens et aux scrupules de ses adversaires, qui,
par leurs apologies mêmes, comme par leur em-
pressement à entrer en négociation, sembloient
reconnoître qu'ils n'avoient pas le bon droit
de leur côté. Jules II, pour leur ôter tout pré-
texte, convoqua lui-même, par une bulle du
18 juillet, un concile à Saint-Jean-de-Latran
pour le 19 avril 1512. En même temps, il
publia un monitoire contre les cardinaux re-
belles, pour les priver du cardinalat et de tous
leurs bénéfices ecclésiastiques, si dans soixante
jours ils ne se présentoient pas à lui pour se
justifier (1).

Les préparatifs pour les deux conciles furent
tout à coup suspendus par la maladie du pape,
qui ayant paru incommodé le 17 août, fut,
dès le quatrième jour, réduit à toute extrémité.

Concilia Generalia. T. XIII, p. 1486. — *Jacopo Nardi.* Lib. V,
p. 226. — *Petri Bembi.* L. XI, p. 255. — *Jo. Marianæ.* L. XXX,
cap. I, p. 299.

(1) *Fr. Guicciardini.* L. X, p. 538. — *Raynaldi Ann. eccles.*
§. 9, p. 89. — *Jac. Nardi.* L. V, p. 226. — *Paolo Giovia Vita*
di Alfonso, p. 66.

Il tomba dans un évanouissement qui dura plusieurs heures; tous ceux qui l'entouroient le crurent mort; le bruit s'en répandit dans la ville; des courriers furent expédiés en tout sens pour en porter la nouvelle; et les cardinaux absents de Rome se hâtèrent de se mettre en route pour y revenir, sans en excepter ceux qui avoient convoqué le concile de Pise. Cependant Jules II, sorti de sa léthargie, voulut mettre ordre aux affaires de sa famille, qu'une seconde attaque du même mal pouvoit priver subitement de son chef. Il assembla dès le lendemain un consistoire, dans lequel il accorda au duc d'Urbin, son neveu, sa grâce pour l'homicide du cardinal de Pavie, et il le rétablit dans la jouissance de tous les fiefs qu'il tenoit de l'Église. En même temps, il publia une bulle sur l'élection du futur pontife, pour prévenir ou punir par les peines les plus sévères une simonie, telle que celle dont lui-même s'étoit rendu coupable lorsqu'il avoit obtenu la tiare (1).

Bientôt la santé de Jules II se rétablit comme avant cet accident, quoiqu'il persistât à repousser tous les conseils des médecins, et à suivre un régime directement opposé à celui qu'ils lui

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 545. — *Parisii de Grassis Diarium*; apud *Raynald.* §. 54, p. 98. — *Petri Bembi histor. Ven.* L. XII, p. 261. — *Fr. Belcarri*. L. XIII, p. 370.

prescrivoient. Son ardeur guerrière se ranima avec ses forces, et il se raffermît toujours plus dans le projet de chasser les barbares d'Italie. Les plaintes et la misère des peuples opprimés par les ultramontains auroient fourni à Jules les plus justes motifs pour cette entreprise, si seulement ses forces avoient été proportionnées avec la lutte où il s'engageoit.

La guerre pendant cette campagne n'avoit point été signalée par des actions d'éclat. Maximilien, toujours semblable à lui-même, s'égaroit dans de vastes projets qu'il étoit incapable d'exécuter. Quel que fût l'épuisement des Vénitiens, il n'avoit point pu profiter de la puissante diversion faite par la France pour pousser contre eux ses conquêtes. Il ravageoit, il est vrai, le Friuli, et il avoit réduit toute cette frontière à la plus effrayante désolation; toutefois, loin d'acquérir Trévise ou Padoue, auxquelles il ne vouloit point renoncer, il n'auroit pas même conservé Vérone, sans la garnison française que Louis XII avoit mise dans cette place. Il étoit venu à Inspruck, et il se proposoit encore de marcher avec son armée jusqu'à Rome, pour rétablir l'empire germanique dans toutes les prérogatives qu'il possédoit au temps de Charlemagne ou d'Othon-le-Grand; mais les troupes de l'Empire, sur lesquelles il comptoit toujours, n'arrivoient ja-

mais, et les siennes seules n'étoient pas suffisantes pour tenir tête à la république de Venise. Aussi passoit-il subitement d'une ambition démesurée au découragement, et ne demeueroit-il jamais avec constance dans l'une ni dans l'autre disposition. Quelquefois il prêtoit l'oreille aux propositions que lui faisoit Ferdinand-le-Catholique, de se réconcilier avec les Vénitiens et avec l'Église, et d'attaquer de concert avec eux les Français. Dans un de ces accès de découragement, il invita les Vénitiens à lui envoyer un négociateur. Le sénat fit partir aussitôt Antonio Giustiniani pour se rendre auprès de lui, et fit en même temps faire des supplications dans tous les temples pour l'heureux succès de sa mission; mais avant son arrivée Maximilien avoit changé d'avis. Il réduisit à huit jours le sauf-conduit de Giustiniani, et rejeta toutes les propositions qu'il avoit apportées (1). Louis XII n'ignoroit aucune de ses irrésolutions, et il savoit que ce même allié qu'il devoit défrayer, et pour lequel il devoit combattre, étoit à toute heure sur le point de passer dans les rangs de ses adversaires (2).

De son côté, Jules II comptoit à peine Maximilien au nombre de ses ennemis, encore qu'il

(1) *Petri Bembi histor. Ven.* Lib. XI, p. 255 et 259.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. X, p. 540. — *Fr. Belcariti Comm.* L. XII, p. 366.

l'eût vu concourir à la convocation du concile ; tandis qu'il mettoit son espérance dans le roi d'Aragon, celui d'Angleterre et les Suisses ; et déjà ses négociations auprès de ces trois puissances prenoient un aspect plus favorable. La politique constante de Ferdinand-le-Catholique avoit été de couvrir son ambition du masque de la religion ; aussi dès que le pape s'étoit déclaré allié des Vénitiens, n'avoit-il pas cessé d'adresser à Louis XII des remontrances hypocrites, sur l'impiété de combattre le chef de l'Église. Jusque alors il avoit été occupé de ses conquêtes en Afrique ; Piétro Navarra qu'il y avoit envoyé, lui avoit soumis Oran et Bugia ; les rois d'Alger et de Trémisène s'étoient reconnus ses feudataires, et un nouvel empire espagnol sembloit s'établir au-delà du détroit de Gibraltar (1). Mais sur la nouvelle de la déroute de Bologne, il rappela d'Afrique Piétro Navarra, et il le fit passer dans le royaume de Naples, avec trois mille de ses meilleurs fantassins espagnols, pour ne pas laisser ce royaume à la discrétion d'un monarque victorieux qui conservoit sur lui des prétentions.

Henri VIII d'Angleterre, à la sollicitation de Jules II, avoit consenti à faire de concert avec

(1) *Jo. Mariana histor. Hispan.* L. XXIX, c. XXIV, p. 296.
Raynaldi Annal. eccles. 1510, §. 30, p. 82. — *P. Bizarro Sen. Pop. q. Genuens. hist.* L. XVIII, p. 450.

Ferdinand, des représentations à Louis XII, sur le schisme qu'il se préparoit à exciter dans l'Église ; il lui avoit demandé, pour le bien de la chrétienté, d'envoyer les cardinaux et les prélats de son royaume au concile de Latran, et de permettre à l'Église de recouvrer sa ville de Bologne. Gonflé d'orgueil, et se confiant dans les immenses richesses que lui avoit laissées son père, il se croyoit l'arbitre de l'Europe, et il regardoit toutes les sollicitations qui lui étoient adressées par ses divers monarques, comme des hommages dus à son pouvoir et à son génie.

Mais c'étoit dans les Suisses que le pape plaçoit son principal espoir, et l'imprudence de Louis XII l'avoit mieux servi encore que ses propres négociations. Ce monarque dans un mouvement d'orgueil avoit de nouveau refusé de se réconcilier avec les Suisses et d'augmenter leurs pensions. Il avoit juré qu'il ne se laisseroit point rançonner par des paysans, et il avoit défendu la sortie des vivres de France et de Lombardie sur leurs frontières. Il avoit cru les réduire ainsi par la disette à recevoir ses lois, tandis qu'au contraire il les avoit aigris, et les avoit précipités vers l'alliance du pape et des Vénitiens (1)

Les projets de Jules II commençoient enfin

(1) *Fr. Guicciardini. L. X, p. 547. — Fr. Belcarti Comm. L. XIII, p. 379.*

à prendre plus de consistance; et les ennemis qu'il suscitoit à la France, s'enhardissant par le sentiment de leur accord, affectoient avec elle un ton plus menaçant. Les ambassadeurs réunis d'Angleterre et d'Aragon firent à Louis XII de nouvelles représentations sur la protection qu'il accordoit au concile de Pise et aux Bentivoglio; celui-ci demanda en retour seulement que les cardinaux de son parti fussent reçus en grâce par le pape, et que les Bentivoglio fussent conservés dans la même subordination féodale où leurs ancêtres avoient été tenus depuis un siècle; mais les ambassadeurs ne voulant point admettre ces ouvertures de négociations, Louis XII leur déclara enfin qu'il ne pourroit pas avec plus d'honneur abandonner la protection de Bologne, que celle de sa propre ville de Paris (1).

Dès que la réponse de Louis XII fut rapportée à Rome, une confédération entre le pape, le roi catholique et le sénat de Venise, fut solennellement publiée le 5 octobre, dans l'église de Sainte-Marie du peuple. Les confédérés déclaroient que leur alliance avoit pour but de conserver l'union de l'Église, menacée d'un schisme par le conciliabule de Pise, de faire recouvrer au saint-siège la ville de Bologne, et tout autre fief qui médiatement ou immédiatement pou-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 549. — *Fr. Belcarri*. L. XIII, p. 571.

voit lui appartenir, désignant par ces mots l'état de Ferrare ; enfin de chasser d'Italie avec une puissante armée quiconque s'opposeroit à ce double but , c'est-à-dire le roi de France. Pour former cette armée le pape promettoit quatre cents hommes d'armes , cinq cents cheveu-légers et six mille fantassins ; la république de Venise , huit cents hommes d'armes , mille cheveu-légers et huit mille fantassins ; le roi d'Aragon , douze cents hommes d'armes , mille cheveu-légers et dix mille fantassins espagnols. Mais le contingent du dernier étant regardé comme supérieur à ce que pouvoient lui permettre ses finances , le pape et le sénat de Venise s'engageoient à lui payer chacun vingt mille ducats par mois , aussi long-temps que dureroit la guerre. L'armée de la ligue devoit être commandée par don Raymond de Cardone , Catalan , vice-roi de Naples. Une flotte de douze vaisseaux catalans et quatorze vénitiens , devoit en même temps porter la guerre sur les côtes de France. Tous les pays conquis par les confédérés , qui auroient appartenu autrefois aux Vénitiens , devoient leur être rendus. L'empereur et le roi d'Angleterre pouvoient s'ils le désiroient être admis dans cette alliance. Le pape avoit stipulé cette réserve en faveur du premier , dans la vague espérance de le détacher de la France ; le cardinal d'York , ambassadeur du second , et l'un des négocia-

teurs de la ligue, n'ayant pas encore reçu d'instructions pour la signer, avoit demandé la même réserve pour son maître (1). CHAP. CVIII.
1511.

Après la publication de cette alliance, Jules II traita avec plus de rigueur les prélats désobéissans. Lorsque le terme fixé par son monitoire fut écoulé, il déclara en consistoire, le 24 octobre, les cardinaux de Santa-Croce, de Saint-Malo, de Cozenza et de Bayeux, déchus de leur dignité, et soumis à toutes les peines dont l'Église frappe les hérétiques et les schismatiques. Il publia un second monitoire contre le cardinal de San-Séverino, qu'il avoit menagé jusque alors, et il frappa d'interdit et d'excommunication les Florentins, pour avoir permis dans leurs états l'assemblée d'un conciliabule schismatique (2).

Le concile qui causoit tant d'irritation au pape, avoit été convoqué pour le 1^{er} septembre; mais à cette époque il s'étoit présenté à Pise seulement un commissaire de l'empereur, un commissaire du roi de France, et un ecclésiastique, au nom des prélats et abbés. Ces trois personnes demandèrent l'agrément des magis-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 550. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1511, §. 66, p. 105. — *Jacopo Nardi*. Lib. V, p. 228. — *Petri Bembi*. L. XII, p. 266. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 372. — *Jo. Marianæ de rebus Hispan.* L. XXX, cap. V, p. 305.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 551. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 250.

CHAP. CVIII. 3511. trats florentins, qui déclarèrent avoir ordre de ne point se mêler de leurs opérations. Les commissaires se rendirent ensuite à l'église cathédrale, où ils firent chanter la messe du Saint-Esprit, et les litanies pour l'ouverture du concile; immédiatement après cette cérémonie, tous les prêtres italiens qui se trouvoient à Pise, quittèrent la ville, pour ne pas se trouver enveloppés dans l'interdit dont le pape avoit frappé tous les lieux où le concile se rassembleroit (1).

Les Florentins avoient accordé leur ville de Pise pour la célébration du concile, bien persuadés que le roi de France et l'empereur d'Allemagne agissant de concert, l'assemblée des évêques de ces deux nations seroit assez nombreuse pour inspirer du respect à la chrétienté et de la crainte au pape. Ils furent fort alarmés quand ils virent que le concile commençoit par trois personnes seulement, d'autant plus qu'ils apprirent qu'il n'y avoit pas un prélat d'Allemagne qui se fût mis en chemin pour s'y rendre, et que les vingt-quatre évêques de France que les ordres du roi avoient fait partir de leurs diocèses, ne s'acheminoient que lentement, et avec une répugnance évidente. Le clergé italien ne se prononçoit pas avec moins

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 547. — *Istor. di Giov. Cambi*. T. XXI, p. 264. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 295. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 228. — *Diario del Bonaccorsi*, p. 165.

de force par avance contre le concile, en sorte CHAP. CVII.
 qu'il étoit impossible qu'une assemblée com- 1511.
 mencée sous de tels auspices, acquît jamais du
 crédit. D'autre part, les censures du pape, les
 menaces de confiscation, la nomination du car-
 dinal de Médicis aux légations de Pérouse et
 de Bologne, inspiroient une grande terreur à
 la république. Les décevirs de liberté et balie,
 envoyèrent dès le 10 décembre, Macchiavel
 aux cardinaux qui s'étoient arrêtés à San-Don-
 nino, et au roi de France, pour les dissuader
 de tenir le concile à Pise, et les supplier de le
 transférer dans quelque autre ville, s'ils ne
 jugeoient pas plus convenable encore de le dis-
 soudre et de s'accorder avec le pape (1).

Mais Macchiavel ne put obtenir du roi d'autre
 promesse que celle de transférer le concile dans
 une autre ville, après qu'il auroit tenu à Pise ses
 deux ou trois premières sessions. Les quatre
 cardinaux n'osoient pas s'aventurer à Pise sans
 la protection d'une garnison française; les Flo-
 rentins faisoient difficulté d'en recevoir une :
 enfin, le 1^{er} novembre, les cardinaux arrivè-
 rent à Pise avec quelques prélats. Ils voulurent
 s'assembler dans la cathédrale; le peuple amenté
 leur en ferma les portes. Ils passèrent successi-
 vement à quelques autres églises qui leur furent

(1) *Istruzione data al Macchiavelli dai deconviri di libertà e Balìa, 10 settemb. 1511, Legazioni. T. VII, p. 594-401.*

CHAP. CVIII. fermées de même; enfin ils s'établirent avec
1511. beaucoup de peine dans celle de Saint-Michel,
pour y chanter leur première messe (1).

Les cardinaux et les prélats français étoient arrivés à Pise sous la protection d'une garde de cent cinquante archers, que commandoient Odet de Foix, seigneur de Lautrec, et Châtillon; mais bien que cette garde donnât de la jalousie aux Florentins, elle n'étoit suffisante, ni pour faire respecter les prélats dans Pise, ni pour les mettre à l'abri d'une insulte de Rome. Le clergé italien montrait pour eux un sentiment d'aversion, et leur refusoit tous les vases des églises, et tous les ornemens des autels, pour qu'ils ne les souillassent pas : le peuple les poursuivoit dans les rues avec des invectives. Eux-mêmes agissoient contre leur conscience, par cette déférence à l'autorité royale, qui, si souvent, a été la seule conséquence des libertés réclamées par l'Eglise gallicane vis-à-vis du siège de Rome. Ils soupiroient après une occasion de quitter une ville où ils se trouvoient si mal; et ils en saisirent une qui ne s'accordoit guère avec la dignité de leur assemblée. Leurs domestiques ayant pris querelle, le 15 novembre, avec de jeunes Pisans, pour des filles publiques, les

(1) *Istor. di Giov. Cambi.* T. XXI, p. 266-272. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXVIII, p. 296-298. — *Jacopo Nardi.* L. V, p. 228. — *Fr. Belcarù.* L. XIII, p. 574.

archers vinrent au secours des prêtres, toute la populace seconda les jeunes Pisans; Lautrec et Châtillon furent blessés dans la mêlée qu'ils s'efforçoient de séparer; et encore que le tumulte fut calmé par leurs soins, et ceux des officiers florentins, les cardinaux, dès le lendemain, quittèrent Pise, après s'être ajournés à Milan (1).

CHAP. CVIII.

1511.

La fuite de Pise, des pères du concile, calma quelque peu l'irritation de Jules II contre le gonfalonier Sodérini, et ralentit l'exécution des projets qu'il avoit formés pour le déposséder; d'autant plus que Pandolfe Pétrucci lui représenta qu'en l'attaquant à force ouverte, il mettoit à la disposition de la France toutes les forces des Florentins, qui cependant ne demandoient pas mieux que de demeurer neutres. Jules, sans porter la guerre dans l'état florentin, laissa un libre cours aux intrigues du cardinal de Médicis, qu'il avoit rapproché des frontières de la république, par les légations qu'il lui avoit confiées (2).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 559. — *Istor. di Giov. Cambi*. T. XXI, p. 276. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 299. — *Raynaldi Annal. eccles.* §. 42, p. 99. — *Paolo Giovio Vita di Leon X.* l. II, p. 105. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 374.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 556. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 296. — *Paolo Giovio Vita di Leon X.* Lib. II, p. 101.

CHAP. CVIII.

1511.

Le gonfalonier Sodérini avoit perdu des partisans pendant la durée de son administration, et les Médicis en avoient gagné pendant leur exil; soit à cause de la disposition naturelle des peuples à regretter le temps passé, qu'ils ont vu avec les illusions de la jeunesse, et à perdre le souvenir des maux plutôt que celui des biens, tandis qu'ils les sentent avec plus de vivacité, lorsqu'ils sont présens; soit parce que la prudence du gonfalonier étoit quelquefois mêlée de foiblesse, et qu'il excitoit l'envie, sans la tempérer par la crainte; soit enfin parce que le cardinal de Médicis avoit réussi, par beaucoup d'adresse et de prudence, à effacer l'animosité que son frère Pierre avoit excitée. Il s'étoit montré en toute occasion le protecteur des Florentins à Rome, et il avoit témoigné autant de bienveillance à ceux qui avoient agi contre sa famille, qu'à ceux qui lui étoient demeurés dévoués. Il attribuoit l'inimitié des premiers aux malheureuses erreurs de son frère, et il vouloit que leur souvenir en demeurât éteint avec sa mort (1).

Le gonfalonier, qui voyoit approcher un orage, ne vouloit point, pour mettre la république en état de défense, demander au peuple de nouvelles contributions, de peur

(1) *Fr. Guicciardini. L. X, p. 549. — Jacopo Nardi histor. Fior. Lib. V, p. 250. — Fr. Belcarü. Lib. XIII, p. 371.*

d'augmenter le mécontentement. Il jugea donc plus convenable de faire supporter aux prêtres seuls les frais d'une guerre excitée par les prêtres. CHAP. CVIII.
1511.

Il demanda au clergé florentin une subvention de cent mille florins à lever en quatre termes. Cette somme devoit être rendue aux prêteurs, au bout de l'année, s'il n'y avoit point de guerre avec l'Eglise ; au bout de cinq ans, si la guerre éclatoit. Il fut assez difficile d'obtenir le consentement des conseils à cette subvention. Dans chaque famille se trouvoit un prêtre, qui, pour défendre ses propres revenus et ses propres bénéfices, faisoit valoir les censures ecclésiastiques, et arrêtoit les suffrages de ses parens (1).

La saison la plus propre à tenir la campagne s'étoit écoulée sans aucune action d'éclat. Le roi de France avoit licencié son armée après la bataille de Bologne, et il ne conservoit plus en présence de l'ennemi qu'un petit nombre de gendarmes en garnison à Vérone. Les Vénitiens, ménageant la foiblesse du vieux Lucio Malvezzi, avoient eu la complaisance de le laisser à la tête de leurs armées, encore qu'il ne fut plus en état de les conduire, parce qu'ils ne pouvoient le décider à demander sa démission, et qu'ils ne vouloient pas affliger dans ses derniers jours un homme

(1) *Istor. di Giov. Cambi*. T. XXI, p. 268-271. — *Scipione Ammirato*. Lib. XXVIII, p. 297. — *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 552.

qui avoit autrefois bien mérité d'eux. Il mourut enfin, et Jean Paul Baglioni lui fut donné pour successeur (1). Maximilien s'étoit montré alternativement à Inspruck, à Trente, à Bruneck. De là il avoit négocié avec la France, avec le pape, avec Venise; il avoit menacé sans cesse l'Italie d'une invasion nouvelle; mais quand on le croyoit prêt à paroître, tout à coup il s'éloignoit pour une partie de chasse; il passoit dans une autre ville, dans une autre province, où il n'étoit point attendu, et il croyoit faire preuve d'une politique subtile, lorsqu'il déjouoit tous les calculs que les autres avoient fait sur lui (2).

Cependant les provinces vénitiennes et celles du Ferrarois continuoient à être ravagées avec autant de fureur que jamais. Les bourgs et les châteaux étoient pris et repris, rançonnés et pillés, quand ils échappoient à l'incendie; les campagnes étoient dévastées, les malheureux paysans, réduits au désespoir, périssoient dans la misère. Maximilien, auteur de tous ces maux, n'abandonnoit aucune des prétentions qu'il étoit hors d'état de faire valoir. Il ne vouloit point de paix, et ne faisoit point la guerre. Louis XII, au contraire, vouloit la paix, et faisoit la guerre pour un allié qui ne le secondoit

(1) *Petri Bembi histor. Ven.* Lib. XI, p. 254 et 257. — *Fr. Belcarii. Comment.* L. XIII, p. 369.

(2) *Fr. Guicciardini.* Lib. X, p. 560.

pas, et qui lui inspiroit une juste défiance. Il s'affligeoit des vaines dépenses que lui causoit Maximilien; et comme il avoit quelque penchant à l'avarice, il se refusoit souvent à des déboursés, qui, en amenant la guerre à une plus prompte conclusion, auroient produit une économie réelle. Les Vénitiens soupiroient pour la paix, mais ils ne pouvoient l'obtenir de l'inconséquence de Maximilien; le duc de Ferrare ne la désiroit pas moins ardemment, mais elle lui étoit refusée par l'obstination du pape. CHAP. CV. II.
1511.

Toutes les négociations pour une pacification ayant échoué, et la ligue du pape avec Ferdinand ayant été publiée au commencement d'octobre, Louis XII donna ordre à M. de La Palisse d'assembler de nouveau l'armée française, de solder des fantassins, et d'attaquer la Romagne avant que les Espagnols y fussent parvenus. Il se proposoit d'entrer lui-même en Italie au printemps suivant, avec des forces supérieures, et de forcer enfin ses ennemis à la paix. Mais avant que ces ordres fussent exécutés, la Lombardie fut alarmée par la nouvelle que les Suisses préparoient une seconde invasion.

Louis XII ne s'étoit pas contenté de refuser aux Suisses l'augmentation de vingt mille francs de pension qu'ils demandoient; il avoit parlé d'eux en toute occasion avec mépris, il avoit blessé leur orgueil national, il avoit fait arrêter

CHAP. CVIII.

1511.

en Lombardie, avec des circonstances offensantes, un courrier des cantons de Schwitz et de Fribourg; et il avoit ainsi secondé les intrigues du pape, qui excitoit ces fiers montagnards, en leur promettant la gloire de chasser les Français d'Italie. Les Suisses avoient fait demander à Venise des canons, et cinq cents hommes de cavalerie (1); ils avoient aussi reçu quelque argent de cette république, et au commencement de novembre ils traversèrent le Saint-Gothard, et s'assemblèrent à Varèse au nombre de dix mille hommes, ayant avec eux sept petites pièces de campagne, et de grosses arquebuses, portées par des chevaux. La diète avoit accordé à cette armée l'étendard déployé dans le siècle précédent à Nanci contre le duc de Bourgogne; dès lors il n'avoit plus été porté à la guerre. Ce drapeau révérend attiroit sans cesse de nouveaux volontaires. En peu de temps ils furent plus de seize mille. Les Français n'avoient en Lombardie que treize cents lances et deux cents gentilshommes volontaires; encore une partie de ces troupes servoit-elle à la garde de Vérone et de Brescia, une autre à celle de Bologne; et Gaston de Foix, pour arrêter les Suisses, n'avoit autour de lui que trois cents gendarmes et deux mille fantassins (2).

(1) *Petri Bembi*. L. XII, p. 270, 271.(2) *Petri Bembi*. L. XII, p. 270. — *Fr. Guicciardini*. L. X,

Les Suisses s'étoient avancés de Varèse à Ga-^{CHAP. CVIII.} lérate, et ensuite de là à Busti, sans rencontrer de résistance. Gaston de Foix et Jean Jacques Trivulzio se tenoient sur leurs flancs pour les inquiéter, et n'osoient les combattre; Théodore Trivulzio faisoit en hâte fortifier Milan; et les Milanais, quoiqu'ils détestassent le gouvernement français, redoutoient davantage encore l'arrivée de ces montagnards barbares, et soldoient à leurs propres frais des fantassins pour garder les murs. Les généraux français annonçoient bien qu'ils n'avoient aucune inquiétude, et qu'il leur seroit facile de défendre la ville; mais on leur voyoit en même temps approvisionner le château, et faire des préparatifs qui annonçoient l'intention de s'y retirer.

Les Suisses, que rien n'arrêtoit dans leur marche, arrivèrent jusqu'à deux milles des portes de Milan : là ils tournèrent tout à coup sur Monza; mais reconnoissant apparemment leur incapacité pour l'attaque des villes, ils n'essayèrent point non plus de se rendre maîtres de Monza, et ils parurent se préparer à passer l'Adda; les Français fortifioient avec soin l'autre rive de ce fleuve, dans la crainte que les Suisses ne se joignissent à l'armée vénitienne. L'inquiétude étoit encore extrême à Milan, lorsqu'un

p. 565. — Mémoires du chev. Bayard, Ch. XLVII, p. 216. —
Fr. Belcarii. L. XIII, p. 575.

CHAP. CVIII.

1511.

capitaine suisse, muni d'un sauf-conduit, vint faire, au nom de ses compatriotes, l'offre de se retirer, si on leur payoit un mois de solde. Il s'en retourna, rapportant aux Suisses une offre fort inférieure à leur demande. Il revint le lendemain avec des prétentions plus élevées que le premier jour. Gaston de Foix ajouta quelque chose à l'offre qu'il avoit faite la veille, mais non point assez pour satisfaire les Suisses, et la négociation fut rompue; néanmoins, à l'étonnement de toute l'Italie, les Suisses reprirent le jour suivant le chemin de Como, et rentrèrent dans leur patrie (1). L'argent qu'ils avoient demandé pour l'armée ne leur avoit point été payé; et si l'inquiétude que leur causoit Gaston de Foix les déterminoit seule à se retirer, comme le suppose Paul Jove (2), on a lieu de s'étonner qu'ils n'acceptassent pas sa dernière offre. D'autres, il est vrai, affirment que les capitaines suisses furent corrompus par l'argent qui leur fut payé en secret, et un capitaine d'Ait-Sax, ou de Super-Sax, est désigné comme négociateur de ce marché honteux (3).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 564. — *Fr. Belcarri*. L. XIII, p. 576.

(2) *Vita di Alfonso d'Este*, p. 77. — *Vita di Leone X*. L. II, p. 110.

(3) *Anonimo Padovano*, presso *Muratori Annali d'Italia*. Ad ann. — Mémoires de Bayard, Chap. XLVII, p. 217.

Pour la seconde fois les Suisses avoient trompé CHAP. CVIII.
la confiance du pape et des Vénitiens qui les 1511.
avoient payés ; leur mauvaise foi ou leur malhabileté leur faisoient perdre ce haut crédit qu'ils avoient acquis par leur bravoure dans les guerres où la gendarmerie française les secondoit. Cependant leur courte invasion faisoit sentir tout le danger de la position des Français, avec l'armée du pape et de Raimond de Cardone en face, celle des Vénitiens sur un flanc, Gênes toujours agitée par les intrigues du pape sur l'autre, et les Suisses à dos. Louis XII alarmé fit passer à Gaston de Foix tout ce qu'il avoit de troupes disponibles : il lui ordonna de ne rien épargner pour lever une nouvelle infanterie, et il sollicita les Florentins de se montrer les fidèles alliés de la France ; de lui envoyer non point trois cents lances, comme ils y étoient obligés par les traités, mais toutes les forces qu'ils pourroient réunir, et de se souvenir que la cause pour laquelle il les pressoit de combattre étoit la leur autant que la sienne, puisque, d'après la haine de Jules II et l'ambition de Ferdinand, ils ne pouvoient douter que ces princes n'abusassent contre eux de leur victoire, soit que les Florentins eussent ou non pris une part active à la guerre (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 565. — *Fr. Belcaril*. L. XIII, p. 577.

Le gonfalonier Sodérini sentoit pleinement la force des raisons alléguées par le roi de France : il étoit persuadé du principe si souvent répété par Macchiavel, que le parti mitoyen est le plus pernicieux de tous, et qu'en ne secondant ni les uns ni les autres, on mécontente tout le monde. Il voyoit qu'après avoir offensé le pape on offenserait le roi de France, qui ne trouveroit point qu'on fit assez pour lui, en ne lui envoyant que le secours stipulé par le traité, et que ce seroit néanmoins une hostilité aux yeux de Ferdinand d'Aragon. Mais le parti qui s'opposoit au gonfalonier avec l'intention de le perdre, se fortifioit dans cette occasion de tous ceux que la foiblesse de leur caractère attachoit aux demi-mesures, et de tous ceux qu'un juste ressentiment contre Louis XII et la maison de France, pour les transactions relatives à la guerre de Pise, rendoient défiants envers une famille qui les avoit si long-temps trompés. Aussi, malgré tous les efforts du gonfalonier, la république s'en tint à l'exécution stricte du traité qu'elle avoit conclu avec Louis XII, et elle envoya même François Guicciardini, l'historien, en ambassade à Ferdinand, pour s'excuser d'avoir fourni ce secours à son ennemi (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 567. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 577.

Vers la fin de décembre, l'armée espagnole et pontificale commença à s'avancer en Romagne. CHAP. CVIII.
1511.

Le vice-roi, D. Raymond de Cardone, s'arrêta à Imola pour attendre le reste de ses troupes et son artillerie, tandis qu'il envoya Piétro Navarro, capitaine général de l'infanterie espagnole, attaquer les possessions du duc de Ferrare en Romagne. Toutes les bourgades et les châteaux que ce duc possédoit au midi du Pô se rendirent à Navarro, sur la sommation d'un trompette, à l'exception de la même bastie de la Fossa Géniolo, qui avoit été attaquée l'année précédente, et secourue à temps par Bayard. Vestidel Pagano, officier distingué du duc de Ferrare, y commandoit une garnison de cent cinquante fantassins : il opposa une vigoureuse résistance aux attaques de Piétro Navarro, jusqu'au dernier jour de l'année, où la bastie fut prise d'assaut, la garnison passée au fil de l'épée, et Vestidel blessé, accablé de fatigue et obligé de se rendre, fut ensuite massacré de sang-froid par les Musulmans, dont se composoit alors principalement l'infanterie espagnole (1).

La possession de la bastie de Géniolo étoit de 1512.

(1) *Ariosto, Orlando furioso.* Canto III, str. 54; et Canto XLII, str. 5. — *Fr. Guicciardini.* L. X, p. 568. — *Petri Bembi.* Lib. XII, p. 272. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso,* p. 71. — *Fr. Belcariti.* Lib. XIII, p. 577. — *Muratori Annali d'Italia.* Ad ann. 1512.

la plus haute importance aux yeux du duc Alfonse, pour l'attaque ou la défense de Ferrare, parce qu'elle commandoit la navigation du Pô. Aussi, dès qu'il sut que Navarro étoit retourné auprès du vice-roi, et qu'il n'avoit laissé que deux cents hommes en garnison à la bastie, il vint attaquer cette place avec neuf pièces de canon. Ses murailles étoient encore ébranlées par le siège qu'elle venoit de soutenir, et les Espagnols n'avoient pas eu le temps d'en fermer toutes les brèches; en sorte qu'Alfonse la prit d'assaut le même jour; mais il y fut blessé à la tête; et ses soldats, pour le venger aussi-bien que le malheureux Vestidel, massacrèrent le capitaine et toute la garnison, sans en laisser un seul pour porter au pape la nouvelle de leur déroute. Tous ces petits combats ont acquis une importance classique par le poëme de l'Arioste: ils se passaient sous ses yeux, ils étoient le meilleur titre de gloire de son patron, et le poète les a illustrés par ses vers (1).

Cependant l'armée du roi d'Espagne et du pape avoit achevé de se réunir à Imola, et l'on n'en avoit de long-temps vu une aussi redoutable. On y comptoit à la solde de Ferdinand mille hommes d'armes, huit cents de ces che-

(1) *Ariosto, Orlando furioso. Canto III et XLII, loco citato.*

vau-légers que les Espagnols nommoient *ginètes*, d'après les Maures, et huit mille fantasins espagnols. Fabrice Colonna y servoit sous le vice-roi, avec le titre de gouverneur général; Prosper Colonna avoit refusé de s'y ranger sous les ordres d'un autre. Un même orgueil avoit empêché le duc d'Urbin d'accepter le commandement de l'armée du pape, qui devoit être subordonnée à celle de Raymond de Cardone; le duc de Termini, que Jules II avoit voulu lui substituer, venoit de mourir à Cività Castellana; c'étoit donc le cardinal-légat, Jean de Médicis, qui commandoit l'armée pontificale, ayant sous ses ordres Marc-Antonio Colonna, Giovanni Vitelli, Malatesta Baglioni et Raphael des Pazzi, avec huit cents hommes d'armes, huit cents cheveu-légers et huit mille fantasins (1).

Le plus ardent désir de Jules II étoit de recouvrer Bologne, et la première des opérations de l'armée combinée fut d'entreprendre le siège de cette ville. Elle prit position le 26 janvier 1512, sur la terre couverte de neige, entre les montagnes et la grande route qui va de Bologne en Romagne; tandis que Fabrice Colonna vint,

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. X, p. 568. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 251. — *Paolo Giovio Vita di Leon X*. L. II, p. 105. — *Fr. Belcarri*. Lib. XIII, p. 578. — *Jv. Mariana histor. Hispan*. L. XXX, c. VI, p. 507.

CHAP. CVIII. avec l'avant-garde forte de sept cents hommes
1512. d'armes, cinq cents cheveu-légers et six mille
fantassins, se loger sur la route qui conduit en
Lombardie, entre Bologne et le pont de Réno;
occupant en même temps, sur sa gauche, les
hauteurs de San-Michele in Bosco, et Santa-
Maria del Monte. Les assiégeans commencèrent
aussitôt à détourner les canaux qui amènent
les eaux du Réno et de la Savenne dans les
fossés de Bologne, et à former leurs esplanades
autour de la ville, pour y établir leurs batte-
ries (1).

Odet de Foix, seigneur de Lautrec, et Ives
d'Allègre, commandoient la garnison française
de Bologne; ils avoient sous leurs ordres deux
cents lances françaises et deux mille fantassins
allemands. Les quatre frères Bentiveglio avoient,
de leur côté, mis sous les armes tous leurs par-
tisans. Cependant, les fortifications antiques de
Bologne, qu'on n'avoit point eu le temps d'ap-
puyer par des ouvrages nouveaux, ne paroisse-
nt pas pouvoir résister long-temps à l'artil-
lerie: l'enceinte des murs étoit trop vaste, la
populace étoit tremblante, et plusieurs des chefs
de la noblesse étoient suspects aux Bentivo-
glio (2).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 368. — *Jo. Mariana*, L. XXX,
cap. VII, p. 308. — *Fr. Belcarn*. L. XIII, p. 378.

(2) *Fr. Guicciardini*. Lib. X, p. 569. — Mémoires de Fleu-

L'attaque de Bologne présentoit, il est vrai, CHAP. CVIII.
des difficultés égales à sa défense. Les assiégeans 1512.
venoient d'apprendre que Gaston de Foix étoit
arrivé à Finale, à moitié chemin entre la Mi-
randole et Ferrare, et à une petite journée de
Bologne; que son armée étoit déjà respectable,
et qu'à toute heure il recevoit de nouvelles trou-
pes. On ne pouvoit, avec un tel voisinage,
laisser l'avant-garde de Fabrice Colonna au-delà
de Bologne, tandis que le reste de l'armée étoit
du côté opposé; il falloit donc ou la rappeler
au quartier-général, ou aller la joindre: dans
le premier cas, on laissoit la ville ouverte aux
secours que les Français voudroient y jeter;
dans le second, l'armée entière étoit exposée à
manquer de vivres. Si, comme le conseilloit
Piétro Navarro, on donnoit ordre à tous les sol-
dats de faire provision de vivres pour cinq jours,
encore couroit-on risque que Bologne tint plus
long-temps, ou que l'armée, forcée à la retraite,
et passant alors sous les murs de la ville, éprouvât
tous les inconvéniens qui avoient rendu désas-
treuse la déroute de Casalecchio. D. Raymond de
Cardone, hésitant entre ces divers partis, n'osoit
point mettre en batterie sa grosse artillerie, de
peur de manquer de temps pour la retirer, si
Gaston de Foix lui venoit livrer bataille. Le

cardinal de Médicis, d'autre part, qui n'entendoit rien à la guerre, ne comprenant point toutes ces difficultés, le pressoit de commencer l'attaque de Bologne avec une insistance qui offensoit les militaires espagnols (1).

Enfin, Cardone, averti que Gaston de Foix s'occupoit à soumettre Cento, la Piévé, et d'autres châteaux bolonois du côté de Ferrare, tandis que son armée se rassembloit, jugea qu'il avoit le temps de presser l'attaque de Bologne : il ouvrit ses batteries du côté de la porte à San-Stéfano, par laquelle on va en Toscane, et il en rapprocha son avant-garde. En peu de temps il eut fait au mur une brèche de plus de cent bras de longueur, et la tour de la porte fut tellement endommagée, que les assiégés furent obligés de l'abandonner. Dès lors il auroit pu donner un assaut avec quelque espérance de succès ; mais Piétro Navarro voulut qu'on attendît l'explosion d'une mine qu'il faisoit creuser sous la chapelle du Barracane, pour attaquer la ville par deux endroits à la fois. Sur ces entrefaites, Nemours, averti du danger que couroit Bologne, y envoya cent quatre-vingts lances et mille fantassins (2).

La mine préparée par Piétro Navarro étant

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 571. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 379.

(2) *Fr. Guicciardini*. Lib. X, p. 572.

terminée, il la fit jouer ; mais elle ne produisit CHAP. CVIII.
point l'effet qu'il en attendoit : le mur demeura 1512.
entier, et la petite chapelle à la même place. Les
assaillans prétendirent qu'au moment de l'ex-
plosion ils avoient vu la petite chapelle soulevée
dans les airs, la ville ouverte, et les soldats ran-
gés en bataille dans son intérieur ; mais qu'en
retombant à sa place en un seul bloc, elle avoit
exactement fermé la brèche qu'elle avoit laissée.
On crut avec empressement ceux qui préten-
dirent avoir vu s'opérer ce miracle, au mi-
lieu d'une épaisse fumée, dans un moment
de terreur et de danger. On ne demanda point
au capitaine Brisson, porte-enseigne du maré-
chal de Fleuranges, qui défendoit cette même
chapelle, comment il avoit fait pour ne pas
s'apercevoir du prodige : et le petit sanctuaire
fut changé en un temple par les offrandes des
dévots (1).

Cet événement miraculeux fut suivi par un
autre qui ne paroît guère moins incroyable. Les
assiégeans, informés du secours que Nemours
avoit fait passer à Bologne, jugèrent qu'il avoit
renoncé à s'approcher lui-même de cette ville
avec toute son armée, et ils furent plus négli-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 575. — Mémoires du maréchal
de Fleuranges. T. XVI, p. 85. — Le récit de Guicciardini a été
copié par Paul Jove, *Vita di Leon X*, p. 108 ; et par Belcarius,
L. XIII, p. 380.

gens à faire garder la campagne. Cependant Nemours avoit senti la nécessité de repousser les Espagnols avant que les Vénitiens se fussent avancés, pour ne pas avoir leurs deux armées en même temps sur les bras; et il étoit parti de Finale dans la nuit du 4 au 5 février, avec mille trois cents lances, six mille fantassins allemands, et huit mille Français ou Italiens, pour entrer dans Bologne. Une neige et un vent effroyables l'avoient accompagné pendant sa route; mais il n'avoit trouvé nulle part de corps-de-garde ni de vedettes sur les nombreux canaux qu'il avoit dû traverser; aucun paysan n'étoit sorti de sa maison, par ce temps affreux, pour porter des nouvelles; et deux heures avant la nuit il étoit entré dans Bologne, sans avoir donné un coup de lance. Il s'étoit d'abord proposé d'attaquer les Espagnols le lendemain matin 6 février; mais comme il ne doutoit point que son ennemi ne fût instruit de sa marche, et qu'il n'espéroit pas le surprendre, il céda aisément à ceux qui lui persuadèrent de donner un jour de plus de repos à ses troupes, pour se remettre d'une marche aussi pénible. Raymond de Cardone toutefois n'apprit point l'arrivée de Nemours, ni ce soir même, ni pendant la plus grande partie du jour suivant. Lorsqu'il en fut instruit par un cheveu-léger, que ses gens firent prisonnier, il jugea aussitôt néces-

saire de faire retraite. Pendant la nuit du 6 au 7 février, il fit retirer ses canons des batteries, et le matin suivant, de bonne heure, il se porta sur Imola, en laissant la fleur de ses troupes à l'arrière-garde, pour repousser les attaques des Français (1).

Mais Nemours en faisant lever le siège de Bologne, éprouvoit les plus vives inquiétudes sur Brescia. Dans cette ville et dans toutes celles de la Lombardie vénitienne, le gouvernement français étoit détesté; les paysans professoient l'attachement le plus vif pour la république; l'armée vénitienne s'approchoit de cette frontière, et elle étoit commandée par le provéditeur André Gritti, qui joignoit à la politique d'un sénateur vénitien, l'activité d'un général. Les craintes de Nemours ne tardèrent pas à être réalisées; le 3 février, avant-veille du jour où le général français étoit entré à Bologne, André Gritti s'étoit rendu maître de Brescia, et il en assiégeoit la citadelle (2).

Les Français s'étoient proposé de contenir la ville de Brescia dans l'obéissance par leur sévérité. Ils avoient fait couper la tête au comte

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. X, p. 573. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 251. — *P. Bembo*. L. XII, p. 275. — *Paolo Giovio Vita di Leone X*. Lib. II, p. 111. — *Fr. Belcarii*. Lib. XIII, p. 380. — *Jo. Mariana de rebus Hispan.* L. XXX, c. VII, p. 509.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 574.

Jean-Marie Martinengo : ils avoient fait passer en France plusieurs autres gentilshommes comme ôtages , et dans une querelle survenue entre le comte Gambara , et le comte Louis Avogaro , ils avoient montré contre le second une partialité qui l'avoit déterminé à la vengeance (1).

Avogaro écrivit au conseil des Dix à Venise , pour lui offrir son assistance et celle d'un parti nombreux , afin de ramener sa patrie sous l'autorité de la république. Il étoit resté dans Brescia pour exécuter le complot qu'il avoit formé ; mais à la première approche d'André Gritti , la femme de l'un des conjurés , maîtresse du commandant de la forteresse , lui révéla la conjuration : l'ordre fut donné d'arrêter Avogaro , qui n'eut qu'à peine le temps de s'échapper. Gritti cependant s'étoit mis en marche avec trois cents hommes d'armes , treize cents chevaux-légers et trois mille fantassins ; il avoit passé l'Adige à Albère près de Légnago , et le Mincio entre Goïto et Valeggio , et il s'étoit présenté au jour convenu devant la porte que le comte Avogaro devoit lui livrer ; la fuite d'Avogaro , et la découverte de son complot firent échouer cette tentative , et le fils d'Avogaro fut fait prisonnier par les Français (2).

Ce malheur même redoubla l'activité du comte ,

(1) Mémoires du chev. Bayard. Ch. XLVIII , p. 250.

(2) *Petri Bembi hist. Ven. L. XII , p. 272.*

et son désir de se venger. Il parcourut le Val Trompia et le Val Sabbia, entre les rivières de Mella et de Chièsa; il appela aux armes tous ces montagnards aussi-bien que les riverains du lac de Garda, et le 3 février il renouvela son attaque de concert avec André Gritti. Pendant que celui-ci fixoit l'attention des Français sur une des portes, une bande de paysans passa sous les murs, par la grille qui donne un écoulement au canal appelé Garzetta. Dans toutes les rues on entendit aussitôt répéter le cri de Saint-Marc; et M. du Lude qui commandoit la garnison de Brescia, se retira dans le château avec ses soldats, et les gentilshommes attachés au parti français; leurs maisons furent pillées par la populace aussi-bien que les équipages de la garnison; plusieurs Français épars dans les rues furent massacrés, et le palais du comte Gambara, rival d'Avogaro, fut démoli (1).

Le soulèvement de Brescia fut aussitôt suivi par celui de tout le pays que les Français avoient conquis sur les Vénitiens. Bergame arbora l'étendard de Saint-Marc, et la garnison française se retira dans les deux châteaux qui commandent cette ville: Orci-Vecchi, Orci-Nuovi, Pon-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 574. — Mémoires du cheval. Bayard. Ch. XLVIII, p. 251. — *Petri Bembi*. L. XII, p. 275. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 381.

tévico, et tous les châteaux bressans et bergamasques ouvrirent leurs portes à André Gritti : Crémone et Crème attendoient son approche avec impatience ; mais les Venitiens qui célébrèrent ces conquêtes avec des transports de joie , et qui nommèrent aussitôt des gouverneurs pour toutes les places qu'ils venoient de recouvrer , ne mirent pas autant de diligence à leur faire parvenir les secours nécessaires. Ils chargèrent toutefois Jean-Paul Baglioni , de faire avancer son armée pour seconder Gritti , et attaquer la citadelle de Brescia , dont les murailles étoient déjà entr'ouvertes et où du Lude , avec le capitaine basque Herigoye , n'avoient que peu de vivres (1).

Gaston de Foix reçut à Bologne, le lendemain de la retraite des Espagnols , le messenger de M. du Lude , qui lui annonçoit la perte de Brescia , et lui demandoit les plus prompts secours. Il laissa trois cents lances et quatre mille fantassins dans la ville qu'il venoit de délivrer , et il repartit aussitôt avec tout le reste de son armée , à laquelle il fit faire une diligence jusque alors sans exemple. Pour suivre une ligne plus directe il traversa le Mantouan , n'en demandant la permission au souverain qu'après être déjà entré sur son territoire ; à trois milles d'I-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 575. — *Mémoires de Bayard*. Ch. XLVIII, p. 253. — *Petri Bembi*. Lib. XII, p. 274.

sola della Scala, il atteignit Jean-Paul Baglioni, qui ne soupçonnoit point son approche, et qui étoit loin de faire une aussi grande diligence; il l'attaqua sans hésiter, avec le petit nombre de gendarmes qui l'entouroient. Baglioni soutint ce premier choc avec beaucoup de bravoure; mais l'armée de Nemours avançoit et lui apportoit sans cesse de nouveaux renforts; elle força enfin Baglioni à prendre la fuite, après avoir perdu beaucoup de monde. Gaston sans s'arrêter continua sa route vers Brescia, et il arriva devant cette ville le neuvième jour depuis son départ de Bologne (1).

La porte extérieure, ou du secours, du château de Brescia étoit ouverte à l'armée française; la porte intérieure qui donnoit sur la ville, n'étoit encore fermée que par un rempart élevé en hâte par André Gritti; mais huit mille hommes de bonnes troupes défendoient ce rempart. Nemours les fit sommer de lui rendre la place, en leur promettant vie et bagues sauvées. Ils répondirent que la ville appartenoit aux Vénitiens, et qu'avec l'aide de Saint-Marc ils espéroient la leur conserver. Le lendemain, 19 février,

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 575. — *Mémoires de Bayard*. Ch. XLIX, p. 255-259. — *Fleuranges*. T. XVI, p. 87. — *Jacopo Nardi*. Lib. V, p. 232. — *P. Bembo*. L. XII, p. 275. — *Paolo Giovio Vita di Leon X*. L. II, p. 113. — *Fr. Belcarri*. L. XIII, p. 381.

jour de jeudi gras, les Français descendirent au point du jour, du château dans la cour. « En » toute l'armée du roi de France, dit le loyal » serviteur, n'estoient point alors plus de douze » mille combattans; toutefois au peu de nombre » qui y estoit, n'y avoit que redire, car c'estoit » toute fleur de chevalerie (1) ».

Le capitaine Bayard avoit demandé la première attaque; il marchoit à la tête de la colonne française avec sa compagnie de cent cinquante gendarmes, auxquels il avoit fait mettre pied à terre; à ses côtés marchoient les capitaines Molart et Hérigoye avec leurs Basques à pied: puis deux mille landsknechts du capitaine Jacob, et enfin environ sept mille fantassins français, sous les capitaines Bonnet, Maugiron, et le bâtard de Clèves. Le duc de Nemours conduisoit ensuite la gendarmerie qui avoit mis pied à terre, et Louis de Brezé, grand-sénéchal de Normandie, commandoit les cent gentilshommes de la maison du roi. Ives d'Allègre avoit été laissé hors de la ville avec trois cents hommes d'armes à cheval, pour garder la porte de Saint-Jean, la seule que les Bressans n'eussent pas murée (2).

(1) Mémoires du chev. Bayard. Ch. L, p. 240.

(2) *Idem*, p. 241. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 87. — *Petri Bembi. hist. Ven.* L. XII, p. 275. — *Paolo Giovio Vita di Leon X.* Lib. II, p. 115. — *Fr. Belcarii.* L. XIII, p. 382.

Une petite pluie avoit rendu le terrain glissant, et les hommes d'armes couverts de leur pesante armure avec laquelle ils n'étoient point accoutumés à marcher, bronchoient souvent soit en descendant du château, soit en montant sur le rempart par lequel Gritti avoit fermé la ville. Le duc de Nemours donna l'exemple d'ôter ses souliers pour s'affermir mieux sur le terrain; et la chevalerie française avoit encore assez l'habitude des plus rudes exercices, pour que son pas fût plus assuré en marchant pieds nus (1). L'assaut fut violent et la défense obstinée; enfin, Bayard franchit le premier le rempart; mais comme il l'avoit à peine dépassé, il reçut dans le haut de la cuisse un coup de pique si rude, que la pique se rompit, et que le fer, et un bout du fût demeurèrent dans la blessure. « Bien cuida être frappé à mort de la » douleur qu'il sen!it; si commença à dire au » seigneur de Molart. Compaignon, faictes marcher vos gens, la ville est gagnée; de moi, je ne saurois tirer oultre, car je suis mort ». Deux de ses archers détachant une porte, l'y posèrent et l'emportèrent dans une des maisons les plus apparentes de la ville, que la présence du chevalier sauva du pillage (2).

La chute du chevalier sans peur et sans re-

(1) Mémoires de Bayard. Ch. L, p. 245.

(2) *Idem*, p. 247.

proches avoit inspiré aux soldats français qui le suivoient un désir ardent de le venger. Le rempart étoit forcé, et les Vénitiens poursuivis se retirèrent devant le palais du capitaine de justice, sur la place du Broletto. Les Français y arrivèrent presque aussitôt qu'eux, et le combat recommença avec un nouvel acharnement. Les habitans ne perdoient point courage; ils faisoient pleuvoir des fenêtres et des toits les pierres, les tuiles, les brandons enflammés, et l'eau bouillante sur les assaillans. La troupe vénitienne livra sur la place du Broletto un second combat non moins obstiné que sur le rempart; mais elle en fut chassée de nouveau, et alors elle ne trouva plus de refuge. Les vainqueurs la poursuivoient de rue en rue pour en faire un horrible massacre. Gritti et Avogaro comptoient encore s'enfuir par la porte de Saint-Jean. Mais à peine eurent-ils fait abaisser le pont-levis, que Ives d'Allègre s'y précipita, et les attaqua de front, tandis qu'ils avoient Nemours derrière eux. Tous deux furent faits prisonniers, et aucun de leurs soldats ne fut épargné. Le massacre continua sans interruption tant qu'il y eut quelque part de la résistance; les plus modérés comptent sept ou huit mille morts; les mémoires de Bayard vingt-deux mille, et ceux de Fleuranges quarante mille (1).

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. X, p. 577. — Istor. di Giov. Cambi.*

Le pillage commença seulement quand le sang CHAP. CVIII.
 eut cessé de couler ; mais l'avidité du soldat 1512.
 répondit à sa férocité. Non content d'enlever
 tous les meubles des maisons , et tout ce qui
 avoit quelque valeur , il fit prisonniers les ha-
 bitans , et les força par des tourmens à ré-
 véler en quel lieu ils avoient caché quelque
 partie de leurs richesses. Souvent , lorsqu'il ne
 pouvoit tirer d'eux aucune confession , ou lors-
 qu'il soupçonnoit que ces malheureux ne lui
 avoient pas encore tout révélé , il les faisoit
 périr à la torture. Tout ce qui avoit été déposé
 dans les églises et les couvens fut la proie des
 soldats ; les femmes les plus distinguées , et les
 religieuses elles-mêmes , ne furent point à l'abri
 des dernières violences. Bayard défendit de toute
 insulte la dame qui l'avoit logé chez elle , et ses
 deux filles ; mais leur profonde reconnoissance
 montra assez combien cet acte de générosité
 avoit paru rare. Deux jours entiers furent accor-
 dés à toutes les horreurs de la licence militaire.
 Enfin , Gaston de Foix fit cesser le pillage , et fit
 sortir ses troupes de la ville ; mais il fit décapiter
 le comte Louis Avogaro sur la place publi-
 que , et ses deux fils subirent peu après le même
 supplice. Le pillage de Brescia fut estimé à trois

T. XXI, f. 281. — *Jacopo Nardi*, Lib. V, p. 253, qui assure
 que l'on compta quatorze mille morts. — *Mémoires de Bayard*,
 Ch. L, p. 254. — *Mémoires de Fleuranges*, p. 88.

millions d'écus, et l'on remarqua qu'il infligea lui-même aux vainqueurs la punition des cruautés qui l'avoient souillé. « Il n'est rien si certain, » dit le loyal serviteur, que la prise de Bresse » fut en Italie la ruine des Français; car ils » avoient tant gagné en cette ville de Bresse, » que la plupart s'en retourna et laissa la guerre, » et ils eussent fait bon mestier à la journée de » Ravenne, comme vous entendrez ci-après (1)».

(1) Mémoires du chev. Bayard. Ch. L, p. 245-258. — *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 577. — *Pietro Bembo*. L. XII, p. 276. — *Anonimo Padovano*, mss. presso Muratori *Annali d'Italia ad. ann. 1512*. — *Istor. di Gioc. Cambi*. T. XXI, p. 281-285. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 233. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso*, p. 78. — *Vita di Leon X*. L. II, p. 115. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 382. — *Jo. Mariana de rebus Hispan.* L. XXX, cap. VIII, p. 310. — *Arnoldi Ferroni*. L. IV, p. 71.

CHAPITRE CIX.

Bataille de Ravenne ; mort de Gaston de Foix, et affoiblissement de l'armée française ; Jules II persiste à refuser la paix ; dissimulation de Maximilien , irritation des Suisses ; ils se réunissent aux Vénitiens , et chassent les Français d'Italie.

1512.

L'UN des plus grands maux que cause la violence des passions populaires, c'est qu'elle détruit dans le cœur humain les notions primitives du juste et de l'injuste, qu'elle confond ce qui est honnête avec ce qui est honteux. Lorsqu'on juge dans le calme la conduite des partis et de leurs coryphées, on s'étonne, et l'on s'afflige pour la nature humaine, de voir des peuples entiers applaudir à des actions qui nous révoltent, des individus distingués par les qualités les plus brillantes, se souiller sans remords par une férocité ou une perfidie qui outragent l'humanité. On seroit alors tenté de douter du pouvoir universel de la conscience, loi primordiale de notre existence, si l'on ne reportoit pas ses regards sur l'influence entraînant que

CHAP. CIX.

1512.

les jugemens des autres exercent sur nous. L'amour du beau, l'amour du juste est donné à chaque homme ; mais la connoissance de ce qui est beau et de ce qui est juste n'est point assez rapide en lui pour devancer l'instruction qui lui est offerte par les autres. La lenteur de son esprit, et surtout sa paresse, ont besoin d'être dirigées par l'opinion publique ; et le plus souvent l'assentiment de tous a tracé cette vraie ligne morale que chacun à part auroit eu de la peine à déterminer. Ainsi, la conscience est devenue presque toujours l'écho de la voix populaire ; et l'homme même de l'entendement le plus supérieur, n'ayant point eu le temps d'examiner par lui-même toutes les questions de la morale, adopte, pour le plus grand nombre, le jugement qui lui est suggéré par autrui, et qu'il croit devoir à des affections ou des répugnances innées dans un cœur honnête.

Mais lorsque l'esprit de parti, s'emparant de la société, la partage en deux, chaque portion admet une croyance qui, pour ceux qui suivent cette bannière, se présente avec tous les caractères de l'opinion publique, et devient comme elle le régulateur et le supplément de la conscience individuelle. La violence de l'esprit de parti s'attache presque toujours à des questions morales que le préjugé a décidées, et sur lesquelles la raison demeure en suspens. Telles

est l'origine du pouvoir et sa légitimité, les devoirs des sujets, les droits des citoyens, la fidélité que les premiers croient devoir à leur monarque, que les seconds croient pouvoir exiger de leur gouvernement. L'examen de chacune de ces questions, d'où la conduite de l'homme d'honneur peut dépendre dans les occasions les plus importantes, effraie par sa difficulté : mais les hommes de parti ne les examinent pas ; ils adoptent le pour ou le contre avec une foi aveugle, qu'ils regardent comme leur sentiment moral, comme la voix de leur conscience ; ils accusent de mauvaise foi ceux qui ont embrassé le système contraire au leur, et se sentant appuyés de l'assentiment des seuls hommes qu'ils écoutent, des seuls hommes avec qui ils raisonnent, ils méprisent leurs adversaires, et voient des coupables dans tous ceux qu'ils combattent. Le philosophe seul reconnoît combien les principes sont difficiles à établir dans les questions abstraites de la politique, et combien elles présentent de faces différentes aux meilleurs esprits : aussi comprend-il toutes les opinions, les excuse-t-il toutes, et ne voit-il, dans les dissensions politiques, que des vainqueurs et des vaincus.

Le comte Louis Avogaro, et le parti nombreux qu'il avoit entraîné dans la rébellion, pouvoient justifier leur cause par tous les noms

les plus sacrés parmi les hommes. Lorsque Avogaro vouloit rétablir dans sa patrie cette même autorité de la république de Venise sous laquelle il étoit né, et sous laquelle son père avoit vécu, il s'armoit pour ce que les hommes sont convenus d'appeler le pouvoir légitime; il combattoit en même temps pour la liberté, que l'Italie croyoit voir dans le gouvernement républicain de Venise; il combattoit pour l'indépendance italienne, contre le joug d'une nation étrangère; il combattoit enfin pour la religion et l'Église, car le pape avoit embrassé la défense de Venise, et ses adversaires étoient flétris du nom de schismatiques. Cependant l'un des héros de la France, Gaston de Foix, condamna Avogaro au supplice avec ses deux fils; il s'efforça de l'entacher du nom de traître; il ne crut point le sacrifier à la politique, mais à la justice, et il assista lui-même à une exécution dont il sembloit s'applaudir. Un poète français, le regardant comme dévoué à la honte, ne s'est fait aucun scrupule de le noircir de perfidies supposées; et plus le nombre des tragédies historiques est petit en France, plus le rôle odieux que Du Bellou a fait jouer au comte Avogaro a laissé une forte impression populaire contre lui (1). Enfin,

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 577. — *Paolo Giovio Vita di Leon X*. Lib. II, p. 115. — *Gaston et Bayard*, tragédie de Du Bellou, 1771.

Les historiens français, loin de rougir du massacre de Brescia, se sont plus à en exagérer les conséquences. Ils n'y ont vu que des journées glorieuses pour Louis XII, le père du peuple, ou pour Nemours, l'idole de l'armée; et ils ont accablé de leur mépris ceux que leurs compatriotes avoient vaincus, sans paroître comprendre les nobles sentimens qui leur avoient mis les armes à la main.

CHAP. CIX.

1512.

La réputation et le caractère de Gaston de Foix, duc de Nemours, sont de nouveaux exemples de l'influence des préjugés de parti. Ce prince, né le 10 décembre 1489, et qui étoit entré depuis peu dans sa vingt-troisième année, si on le juge sur sa gloire, est un des plus grands hommes qu'ait produit la France; si on examine ses actions, paroît un des chefs les plus féroces qui aient conduit les armées. Dans la bataille on le voyoit sans cesse exciter ses soldats au carnage, et accorder rarement aucun quartier à ses ennemis; dans les villes conquises, aucun ne traitoit avec plus de dureté les peuples vaincus, et ne les soumettoit à des contributions plus pesantes; dans son camp, où la négligence de M. de Chaumont avoit laissé s'enraciner des habitudes d'indiscipline, aucun chef n'avoit rétabli l'ordre par une sévérité plus constante et par une rigueur plus inflexible: aucun enfin ne ménageoit moins la vie de ses

soldats ; il les entraînoit par des marches rapides au travers des marais, ou dans des neiges profondes ; et il les faisoit bivouaquer à découvert au milieu des glaces, pendant l'hiver le plus rigoureux.

Mais un général plus encore qu'un homme d'état est l'ouvrage de son siècle, et de ce préjugé si puissant qui a couvert de tant de gloire le succès militaire. Il n'est pas juste de rendre un individu responsable d'une opinion populaire à laquelle chacun de nous peut-être a contribué. Les applaudissemens que les plus foibles ont donnés aux forts en toute occasion, cet enthousiasme que le sexe le plus timide a senti pour la bravoure, cette couronne de gloire dont les poètes ont chargé le front des vainqueurs, ont été autant d'offenses faites à l'humanité. L'opinion publique s'est pluë à enivrer les guerriers, pour les déchaîner ensuite contre la société ; elle a réservé tous ses lauriers pour leurs victoires, sans leur demander compte ni des motifs des guerres, ni des moyens de succès : elle demeure seule responsable de la redoutable frénésie des conquérans. Ceux-ci ne sont que ce que le monde les a faits ; et Gaston de Foix, l'un des hommes qui peut-être a fait le plus de mal à l'humanité, proportionnellement à sa courte carrière, n'en méritoit pas moins, par l'élevation de son âme, comme par ses talens, l'estime qui lui a été accordée.

Gaston de Poix, qui avoit été pourvu à vingt-deux ans du commandement important de la Lombardie, avoit donné, dans cette première jeunesse, les preuves d'un talent militaire que peu de vieux guerriers ont égalé. Entouré d'ennemis tous également dangereux, il avoit, au cœur de l'hiver, fait face à tous successivement avec la même armée; et toujours il les avoit surpris dans une sécurité parfaite, tandis que ceux-ci le croyoient occupé par d'autres adversaires. Depuis le mois de novembre, il avoit harassé les Suisses descendus en Lombardie, et les avoit forcés à repasser leurs montagnes; il avoit contraint l'armée du roi d'Espagne et du pape à lever le siège de Bologne, et à se retirer en Romagne; il avoit battu Jean-Paul Baglioni avec les Vénitiens entre l'Adige et le Mincio, et il avoit enfin repris Brescia où il avoit détruit l'armée de Gritti et d'Avogaro. Après cette dernière victoire, il paroissoit s'abandonner au plaisir, et ne plus songer qu'aux fêtes du carnaval; mais pendant ce temps son armée marchoit et se préparoit à frapper de nouveaux coups; aussi, pour le tirer de cette dissipation trompeuse, n'avoit-il point besoin des messages de Louis XII, qui lui arrivèrent coup sur coup, en le pressant de marcher au combat (1).

CHAP. C X.

1512.

(1) *Jo. Marianæ de rebus Hisp.* L. XXX, cap. VIII, p. 310.
— Mémoires du chev. Bayard. Ch. L, p. 256.

Louis XII voyoit enfin se former contre lui l'orage que Jules II s'occupoit depuis si longtemps de conjurer. Ferdinand avoit profité de l'influence qu'il exerçoit sur son gendre, Henri VIII d'Angleterre, pour l'engager à signer à Londres, le 17 novembre 1511, une alliance dont le but avoué étoit de faire recouvrer à l'Angleterre la possession de la Guienne, tandis que Ferdinand comptoit en profiter pour faire lui-même la conquête de la Navarre. Jean d'Albret, roi de Navarre, avoit embrassé aveuglément tous les intérêts de la France; pour complaire à Louis XII, il avoit reconnu le concile de Pise, et il se trouvoit compris dans les excommunications fulminées contre ses auteurs. Ferdinand ne croyoit pas avoir besoin d'autre prétexte pour s'emparer de ses états; mais il falloit détourner les secours que la France auroit envoyés à son allié. Dans ce but, Ferdinand engageoit Henri VIII à attaquer la Guienne; et il lui offroit, pour l'aider à en faire la conquête, cinq cents hommes d'armes, quinze cents cheval-légers et quatre mille hommes de pied (1).

Henri VIII tint secret pendant quelque temps le traité qu'il avoit signé avec Ferdinand; il en nia l'existence à Louis XII, qui en avoit eu

(1) *Rymer, Fœdera et Conventiones.* T. XIII, p. 511. — Rapin de Thoyras, *Hist. d'Angleterre.* L. XV, T. VI, p. 41.

quelque indice; il reçut même de celui-ci, le 9 décembre, un dernier paiement du subside que le roi de France avoit promis de lui donner pour le maintien de la paix (1). Mais à l'ouverture de son parlement, le 4 février, il communiqua à cette assemblée son projet d'attaquer la France pour dissoudre le concile de Pise, et faire rendre Bologne à l'Église. Il obtint en retour des subsides considérables, pour l'exécution de projets qui sembloient fort étrangers à l'Angleterre (2). Un vaisseau du pape, le premier qui eût encore déployé, dans la Tamise, l'étendard pontifical, arriva à Londres chargé de vins grecs et de fruits du midi, que le pape destinoit en présent aux prélats, aux lords et aux membres de la chambre des communes : cet honneur nouveau et inouï séduisit les Anglois aussi-bien que leur roi, et la nation toute entière s'associa avec enthousiasme à une guerre sans motif (3).

Louis XII avoit à redouter l'attaque des Anglois sur toutes ses côtes, celle de Ferdinand sur toute la frontière des Pyrénées, celle des Suisses sur la Bourgogne aussi-bien que l'Italie.

(1) *Rymer, Foedera.* T. XIII, p. 310.

(2) *Rapin de Thoyras.* L. XV, p. 44. — *Hume's History of England.* Ch. XXVII, T. V, p. 112.

(3) *Fr. Guicciardini.* L. X, p. 578. — *Fr. Belcarri.* L. XIII, p. 583.

Dans cette dernière contrée, le pape, le vice-roi de Naples et les Vénitiens menaçoient de nouveau son lieutenant, le duc de Nemours, tandis que Maximilien, son seul allié, pour lequel il s'étoit jusque alors épuisé d'hommes et d'argent, non-seulement ne le secourait point, mais même lui faisoit craindre à toute heure qu'il ne passât au parti de ses ennemis. Maximilien venoit de lui promettre la continuation de son amitié; mais il y avoit joint des demandes si exorbitantes, des plaintes si injustes et si ridicules, qu'elles sembloient présager une prochaine brouillerie (1). Comme il n'avoit confié ses secrets à aucun confident, on ne sauroit décider s'il étoit dès lors résolu à tromper Louis XII, ou s'il cédoit sans projets à son inconséquence habituelle.

Les Florentins eux-mêmes vacilloient dans l'alliance de la France; leurs secours n'arrivoient point à l'armée; le terme de l'alliance expiroit dans peu de mois, et ils se refusoient à la renouveler; ils négocioient sans cesse avec Ferdinand et don Raymond de Cardone, et ils venoient de se faire relever par le pape de l'excommunication prononcée contre eux. Quant au duc de Ferrare et aux Bentivoglio, ils demeuroient, il est vrai, fidèles à Louis XII; mais

(1) *Fr. Guicciardini. L. X, p. 579. — Fr. Belcarii. L. XIII, p. 335.*

leur alliance étoit une charge et non un bénéfice; incapables de se défendre par eux-mêmes, ils n'attendoient de protection que de la France. La seule espérance de Louis XII étoit dans l'armée de Gaston de Foix. S'il battoit Raymond de Cardone, il pouvoit inspirer à Jules II assez de terreur pour l'amener à signer la paix (1).

CHAP. CIX.

1512.

Gaston de Foix, dès que son armée fut parvenue de nouveau au Finale de Modène, vint l'y rejoindre; il avoit reçu des renforts de France, et il comptoit sous ses ordres seize cents lances, cinq mille fantassins allemands, cinq mille Gascons, et huit mille Italiens ou Français. Le duc de Ferrare lui amena encore cent hommes d'armes, deux cents cheveu-légers, et le train d'artillerie par lequel il l'emportoit alors sur tous les princes de l'Europe. Le cardinal de San-Sévérino, qui s'étoit fait donner par le concile de Pise, transféré à Milan, le titre de légat de Bologne, étoit venu joindre l'armée en appareil militaire; heureux de s'éloigner d'une assemblée qu'on abreuvoit de mortifications; car les prélats n'avoient pas été reçus avec moins de défaveur à Milan qu'à Pise. Le peuple les accabloit d'injures dans les rues, et le clergé se

(1) *Fr. Guicciardini*, L. X, p. 580. — *Fr. Belcaris*, L. XIII, p. 584.

soumettant à l'interdit prononcé par le pape, avoit suspendu le service divin⁽¹⁾.

Le 26 mars, Gaston partit du Finale de Modène pour s'avancer dans la Romagne. Autant il désiroit livrer bataille, autant Raymond de Cardone étoit résolu à l'éviter. Ce dernier avoit sous ses ordres quatorze cents hommes d'armes, mille cheval-légers, sept mille fantassins espagnols, et trois mille Italiens; et il attendoit encore six mille Suisses, que le cardinal de Sion s'étoit engagé à lui conduire aux frais communs du pape et des Vénitiens. Cependant Ferdinand lui avoit donné l'ordre d'éviter toute action, pour attendre que l'attaque des Anglois forçât Louis XII à rappeler son armée d'Italie. Aussi reculoit-il devant l'armée française, occupant toujours des lieux forts, où il ne pouvoit être attaqué sans désavantage (2).

Nemours voulut d'abord pénétrer entre Castel-Guelfo et Medicina, au levant de Bologne, et les Espagnols prirent position à quatre ou cinq milles de distance, sous les murs mêmes d'Imola. Nemours vint les y chercher, et s'approcha jusqu'à un mille de leur armée; néanmoins lorsqu'il reconnut que leur position étoit pres-

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. X, p. 560 et 581. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 585. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 235.

(2) *Fr. Guicciardini*. Lib. X, p. 581. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 585. — Mémoires de Bayard. Ch. L, p. 257.

que inattaquable, il continua son chemin sur Forli. Mais tandis que les deux armées étoient en présence, les Espagnols, qui se croyoient sur le point d'être attaqués, se pressoient autour du légat, Jean de Médicis, pour lui demander l'absolution de leurs péchés. Ils avoient un tel désir de toucher ses habits, qu'abandonnant leurs drapeaux et leurs rangs pour se serrer autour de lui, ils excitèrent dans leurs chefs une sérieuse inquiétude. Toutefois, nous dit Giovio, le légat pleuroit de joie en voyant que ces Espagnols si féroces, si adonnés à la rapine et au carnage, nourrisoient en même temps des sentimens si religieux. Médicis s'avança au milieu d'eux avec une croix d'argent, il prononça leur absolution, et leur promit les récompenses éternelles, s'ils étoient tués pour la défense de l'autorité pontificale; mais en même temps, il les supplia de ne pas rompre leurs rangs pendant que l'ennemi étoit si près d'eux (1).

Les jours suivans, Nemours continua de tenter de faire sortir, par des marches habiles, les Espagnols de leur position; mais ceux-ci, qui avoient leur gauche appuyée à l'Apennin, trouvoient toujours des campemens avantageux en pivotant sur cette aile; tandis que les Français, qui s'avançoient par une plaine très-basse

(1) *Paolo Giovio Vita di Leon X. Lib. II, p. 117.*

et coupée de canaux, ne trouvoient jamais une position où il pût leur convenir d'engager la bataille (1).

Pendant que les deux généraux déployoient leur habileté dans ces manœuvres, Gaston de Foix reçut de Louis XII un courrier, pour le presser de livrer bataille. Il venoit d'apprendre que Maximilien avoit conclu par l'entremise du pape, une trêve de dix mois avec les Vénitiens, sous condition que ceux-ci lui payeroient cinquante mille florins, et que l'une et l'autre puissance garderoit ce qu'elle possédoit. En même temps Jérôme Cavanilla, ambassadeur du roi d'Aragon, avoit demandé son audience de congé, ce qui paroissoit annoncer une attaque prochaine du côté des Pyrénées. Gaston lui-même avoit reçu des avis qui redoubloient son impatience de combattre, mais qu'il cachoit soigneusement à tous ses officiers. Le capitaine de ses landsknechts, Jacob von Embs ou Empser, étoit depuis long-temps au service de France, il avoit été bien traité par le roi, et quoiqu'il ne parlât point français, il étoit attaché à son service. Le 8 avril, lendemain de l'arrivée de Bayard au camp, Empser reçut de l'ambassadeur de Maximilien à Rome, un ordre adressé à tous les Allemands qui servoient la France ;

(1) *Fr. Guicciardini. L. X, p. 582. — Fr. Belcarri. L. XIII, p. 385.*

au nom de l'empereur on leur commandoit de quitter immédiatement l'armée, et de refuser de combattre les troupes du pape ou du roi d'Aragon. Jacob Empser sans avoir communiqué cet ordre à personne, le porta à Bayard; et lui demanda conseil. Bayard le conduisit au duc de Nemours; tous deux engagèrent le capitaine Jacob à promettre de garder le secret; mais un autre courrier pouvoit porter un ordre semblable à quelque autre des capitaines allemands; et s'ils obéissoient, si leurs compatriotes qui faisoient seuls le tiers de l'armée française venoient à se retirer, cette armée étoit perdue sans avoir combattu (1). Ces motifs déterminèrent Nemours à tourner brusquement sur Ravenne, persuadé que Raymond de Cardone ne laisseroit pas prendre sous ses yeux une ville si importante, et qu'en la défendant il lui présenteroit l'occasion si désirée de combattre (2).

Cardone en effet résolut de défendre Ravenne; il y envoya Marc-Antonio Colonna avec soixante hommes d'armes, cent cheveu-légers, et six cents fantassins espagnols; mais pour déterminer Marc-Antonio à s'enfermer dans cette ville, il fallut que le vice-roi, le légat, Fabrice

(1) Mémoires de Bayard. T. XV, chap. LII, p. 258.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 583. — *Fr. Belcarri*. L. XIII, p. 586. — *Paolo Giovo Vita di Leone X*. Lib. II, p. 118.

Colonna et Piétro Navarro, s'engageassent tous sur leur foi à secourir Ravenne, si les Français en formoient le siège.

Les deux premières rivières qui descendant des Apennins se jettent dans la mer, et non pas dans le Pô, le Ronco et le Montone passent l'une à droite, l'autre à gauche de Forli, à peu de distance de cette ville, et se réunissant au-dessous des murs de Ravenne, se jettent dans la mer à trois milles plus bas. Nemours s'étoit avancé entre ces deux rivières, il y avoit pris de force le château de Russi qu'il avoit pillé, puis il avoit tracé son camp en face des murs de Ravenne, appuyant sa droite au Ronco et sa gauche au Montone, et il avoit ouvert ses batteries. Déjà il commençoit à manquer de vivres; ses fourrageurs avoient sept ou huit milles à faire pour trouver quelque chose à enlever dans la campagne, et les Vénitiens, maîtres du Pô, lui coupoient les communications avec Ferrare (1).

Il étoit instant de sortir d'une position aussi dangereuse, et l'artillerie de Nemours ayant fait aux murailles de Ravenne une brèche de trente bras, ou moins de soixante pieds de largeur, il résolut d'y donner l'assaut, encore

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 584. — *Fr. Belcarri*. L. XIII, p. 386. — Mémoires du chev. Bayard. Ch. LII, p. 258. — *Jo. Mariana de rebus Hispan.* L. XXX, cap. IX, p. 312.

que la brèche fût élevée de près de six pieds, et qu'on ne pût y parvenir qu'avec des échelles.

CHAP. CIX.

1512.

Pour exciter l'émulation entre les nations qui servoient ensemble dans son armée, il fit marcher séparément à l'assaut, le matin du 9 avril, jour du vendredi saint, les Allemands, les Italiens et les Français. Devant chaque corps, marchèrent à pied dix gendarmes en armure complète, choisis sur toute la cavalerie. Les assaillans montèrent en effet à la brèche avec la bravoure la plus intrépide, et s'y maintinrent sous le feu des ennemis, avec une grande obstination; mais l'ouverture faite à la muraille étoit si étroite et si difficile à atteindre, qu'elle laissoit à ses défenseurs les plus grands avantages. Les Espagnols demeurèrent inébranlables à leur poste, et les Français furent repoussés. François de Beusserailhe, seigneur de l'Espy, maître de l'artillerie, et Châtillon, furent blessés mortellement; Frédéric de Bozzolo, cadet de la maison de Gonzague, qui acquit ensuite une grande réputation, fut aussi blessé; quinze cents morts entre les deux partis demeurèrent sur le champ de bataille (1).

(1) *Fr. Galeclardini*. L. X, p. 584. — *Fr. Belcarius*, qui se borne habituellement à le traduire, prend les *bracci* pour des brasses marines, et leur donne cinq pieds. L. XIII, p. 586. — *Mémoires de Bayard*. Chap. LII, p. 275. — *Mémoires de Fleurauges*. T. XVI, p. 89. — *Muratori Annali ad. ann. 1512*. — *Paolo Gioiolo Vita di Alfonso*, p. 79.

L'armée espagnole étoit sous Faenza, en dehors de la porte qui conduit à Ravenne, lorsqu'elle fut informée de l'entreprise de Gaston de Foix : elle se rapprocha immédiatement, passa le Montone à Forli, et chemina entre les deux rivières, puis elle passa encore le Ronco et suivit sa rive droite. Fabrice Colonna vouloit qu'arrivée à trois milles de Nemours elle s'arrêtât. Elle auroit ainsi tenu les Français dans la crainte. S'ils avoient pris Ravenne, comme on n'auroit pu retenir leurs aventuriers du pillage, les Espagnols seroient tombés sur eux dans ce moment de désordre, et les auroient mis facilement dans une complète déroute (1). S'ils demeuroient inactifs, le manque de vivres ne pouvoit tarder à se faire sentir à eux, et devoit les réduire à la plus grande détresse. Mais Navarro n'approuvoit jamais un avis qu'il n'avoit pas ouvert lui-même ; il désiroit une bataille où il pût déployer la supériorité de son infanterie, il persuada à Raymond de Cardone d'avancer ; et en effet, le 10 avril, Cardone parut tout à coup à la vue de l'armée française, sur l'autre bord du Ronco, tandis que celle-ci étoit occupée d'une négociation entamée par les habitans de Ravenne pour se rendre (2).

(1) Mém. de Bayard. Ch. LII, p. 275. — Mém. de Fleuranges, p. 89.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 585. — *Jo. Marianæ de rebus Hispan.* L. XXX, cap. IX, p. 312.

Nemours se hâta de retirer ses canons des batteries, pour les tourner contre l'armée espagnole; en même temps, il assembla un conseil de guerre, pour choisir entre les partis divers qui s'offroient à lui. Si on laissoit les Espagnols entrer dans Ravenne, il n'y avoit plus de chances de prendre cette ville, et la retraite pouvoit devenir dangereuse et honteuse : mais pour les arrêter, il falloit passer le Ronco en leur présence, les attaquer dans leur marche, et même, en le faisant, on ne pouvoit les empêcher de gagner, s'ils le vouloient, la forêt de pins qui s'étend jusqu'à la mer, et d'arriver aux portes de la ville en évitant le combat (1).

L'erreur ou la présomption de Raymond de Cardone tira le duc de Nemours de l'embarras où il se trouvoit. Le premier, au lieu d'entrer dans Ravenne comme il auroit pu le faire, traça son camp en vue des Français, à trois milles de distance de la ville, avec l'intention de les mettre entre deux feux; il employa toute la nuit à couvrir le front de son armée par un large et profond fossé. Nemours, averti de cette détermination, fit sentir à son conseil de guerre qu'il ne falloit pas hésiter à attaquer les ennemis malgré leurs retranchemens. En conséquence,

(1) *Fr. Guicciardini. L. X, p. 585. — Fr. Belcarri. L. XIII, p. 387. — Jacopo Nardi. L. V, p. 254. — Paolo Giovio Vita di Alfonso, p. 81.*

CHAP. CIX.

1512.

il fit, pendant la nuit, jeter des ponts sur le Ronco, et raser les digues qui le contiennent; ensuite, au point du jour, le dimanche même de Pâques, 11 avril 1512, il fit passer le pont à ses fantassins allemands, tandis que le reste de l'armée passa la rivière à gué. Il laissa seulement, sur la gauche du Ronco, Yves d'Allègre avec quatre cents lances et l'infanterie de l'arrière-garde, pour observer la garnison de Ravenne, et il donna à deux capitaines italiens, les frères Scotti, mille fantassins, pour garder le pont du Montone, et assurer, en cas de mauvais succès, la retraite de l'armée (1).

Nemours disposa son armée en demi-lune; il appuya à la rivière son extrême droite, par laquelle il vouloit commencer l'attaque, tandis qu'il refusa son centre et avança de nouveau sa gauche. Il avoit mis à la droite son artillerie, commandée par le duc de Ferrare, et sept cents gendarmes français; après eux, venoit l'infanterie allemande, puis huit mille fantassins, partie Gascons, partie Picards, formoient le corps de bataille; et enfin, cinq mille Italiens, commandés par Frédéric de Bozzolo, composoient l'aile gauche; celle-ci étoit couverte par trois mille archers ou cheveu-légers. La Palisse com-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 585. — *Mémoires de Fleuranges*, p. 91. — *Mémoires de Bayard*. Ch. LJV, p. 285. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. V, p. 254.

mandoit une arrière-garde de six cents lances , placée sur le bord du fleuve ; avec lui il avoit le cardinal San-Sévérino , légat du concile , qui s'étoit recouvert de pied en cap d'une armure très-brillante , et que sa haute taille faisoit remarquer de fort loin (1).

Gaston de Foix n'avoit pris le commandement d'aucun corps en particulier , pour demeurer libre de se porter , avec un certain nombre de gentilshommes , partout où il en verroit le besoin. « Et avoit ledit sieur de Nemours , dit » le maréchal de Fleuranges , de coutume pour » l'amour de sa mye , de ne point porter de » harnois , fors la chemise , depuis le coude en » bas jusques au gantelet. Et prioit à toute la » compagnie de la gendarmerie , en leur remon- » trant et donnant beaucoup de belles paroles , » qu'à ce jour vouldissent garder l'honneur de » France , le sien et le leur , et qu'ils le vouldis- » sent suivre. Et cela faict , dit qu'il verroit ce » qu'ils feroient pour l'amour de sa mye ce » jour-là. Et incontinent partit , et feut le pre- » mier homme d'armes qui rompist sa lance » contre les ennemis » (2).

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 586. — *Fr. Belcarri*. L. XIII, p. 587. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 235. — Mémoires du chev. Bayard. Ch. LIV, p. 285.

(2) Mémoires du jeune aventureux Maréchal de Fleuranges. T. XVI, p. 94.

D'après les conseils de Piétro Navarro, Raymond de Cardone n'avoit point attaqué les Français au passage de la rivière, mais il s'étoit fortifié dans son camp, couvert d'un côté par la rivière de Ronco, de l'autre par le fossé qu'il avoit fait creuser. Ce fossé étoit interrompu, vers son milieu, par une ouverture de quarante pieds de largeur, qu'il avoit laissée pour pouvoir faire sortir sa cavalerie; mais il avoit placé derrière cette ouverture une vingtaine de chars armés de lances, et chargés de grosses arquebuses, qui complétoient la fortification. A l'angle que formoit la rivière avec le fossé, se trouvoit Fabrizio Colonna, qui commandoit la gauche, avec huit cents hommes d'armes et six mille fantassins; après lui, venoit le corps de bataille, composé de six cents lances et quatre mille fantassins, sous les ordres immédiats du vice-roi et du marquis de la Palude. Le cardinal de Médicis s'y trouvoit aussi; mais soit que sa mauvaise vue l'éloignât de tout exercice militaire, ou qu'il les considérât comme contraires aux devoirs de son état, il avoit gardé, au milieu de la bataille, l'habit de paix d'un prélat. L'arrière-garde, enfin, qui formoit en même temps la droite de l'armée, et qui avoit également le dos au fleuve et le fossé devant elle, étoit composée de quatre cents hommes d'armes et quatre mille fantassins, que commandoit Carvajal. L'extrême droite étoit couverte

par les cheveu-légers, sous les ordres du jeune Fernand d'Avalos, marquis de Pescaire, qui faisoit alors ses premières armes. Tout le front étoit garni d'artillerie (1); elle consistoit en vingt pièces, tant canons que longues coulevrines, et environ deux cents hacquebuttes à croc, placées sur des chariots armés de spon-ton. Ces hacquebuttes tenoient le milieu entre les mousquets et les canons (2).

L'armée française avoit passé le Ronco environ deux milles plus bas que le camp de Cardone, et voyant que les Espagnols ne sortoient point de leurs retranchemens, elle marcha vers eux dans la même ordonnance, sans que sa droite quittât le bord du fleuve, et en conservant toujours la forme d'une demi-lune. Lorsqu'elle fut arrivée à quatre cents pieds du fossé, elle s'arrêta, et la canonnade commença. L'infanterie française étoit presque à découvert, exposée à un feu terrible; celle des Espagnols, par ordre de Navarro, s'étoit couchée sur le ventre, derrière la digue de la rivière, et n'éprouvoit presque aucun dommage. Le grand Fabian, l'un des meilleurs chefs de l'infanterie

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 588. — *Fr. Belcarri*. L. XIII, p. 388. — *Jacopo Nardi*. Lib. V, p. 255. — Mémoires de Fleuranges, p. 95. — *Paolo Giovio Vita di Leon X*. Lib. II, p. 121. — *Ejusdem Ferdinandi Davali Piscarii vita*. L. I, p. 278.

(2) Mémoires de Bayard. Ch. LIV, p. 501.

allemande, fut des premiers emporté par le canon. Jacob Empser et M. de Molart s'assirent sous le feu, en tête de leur troupe, et s'y firent donner à boire ; mais tous deux y furent tués. De quarante capitaines français de l'infanterie, il y en eut trente-huit de tués ; et cette infanterie avoit perdu deux mille hommes, lorsque les autres, impatientés, voulurent enlever de force les batteries de Piétro Navarro. C'est là que M. de Maugiron fut tué sur une charrette dont il vouloit s'emparer. Après avoir perdu plus de douze cents hommes à cette attaque, les Français furent repoussés ; mais quand les Espagnols voulurent les poursuivre, ils furent ramenés à leur tour, par un corps de landsknechts et de Picards qui n'avoient pas pris de part à l'action ; puis chacun rentra dans son poste, et la canonade continua (1).

Pendant ce temps, le duc de Ferrare avoit fait passer rapidement une partie de ses canons par-derrière la ligne française, de l'aile droite où ils étoient d'abord, à l'extrémité de l'aile gauche. Là il arrivoit tout-à-fait sur le flanc des Espagnols, et de cette nouvelle batterie, il enfiloit toute leur ligne. Ses boulets atteignoient même jusq' à l'aile droite française, et y firent

(1) Mémoires de Fleuranges, p. 94. — Mémoires de Bayard. Ch. LIV, p. 502. — *Jo. Mariana hist. Hispan.* L. XXX, c. IX, p. 514.

assez de mal. On assure que quelqu'un, par cette considération, voulant faire suspendre son feu, Alfonso cria aux cannoniers, « courage » mes amis ! n'importe sur qui tombent vos » coups, ils sont tous étrangers ; et pour des » Italiens, ils sont tous ennemis » (1). L'infanterie espagnole, toujours couchée sur le ventre, évitoit cependant la canonnade ; mais les gendarmes, qui présentoient beaucoup plus de hauteur et de surface, étoient aussi bien plus exposés. Bientôt le champ de bataille fut couvert de leurs membres épars et de ceux de leurs chevaux. Piétro Navarro, qui avoit formé lui-même l'infanterie espagnole, et qui mettoit en elle toute sa confiance, regardoit avec beaucoup d'indifférence la destruction de ses gendarmes italiens ; il jugeoit que les Français ne souffroient pas moins, et il comptoit que lorsque les deux gendarmeries auroient été également hachées par la canonnade, ses fantassins espagnols qu'il avoit conservés intacts n'auroient pas de peine à mettre en pièce l'infanterie allemande et française (2).

(1) *Paolo Giovio Vita di Alfonso dà Este*, p. 85 ; mais il ajoute qu'Alfonse lui affirma à lui-même qu'il n'avoit jamais tenu ce propos.

(2) *Fr. Guicciardini. Lib. X*, p. 589. — *Jacopo Nardi hist. Fior. Lib. V*, p. 256. — *Paolo Giovio Vita di Leon X. L. II*, p. 125.

Mais la gendarmerie étoit commandée par les hommes les plus distingués de l'armée, et par ceux qui pouvoient le moins se résigner à ce qu'on les sacrifiait à l'avantage d'un corps qu'ils méprisoient. Fabrizio Colonna envoya message sur message au vice-roi, pour lui demander la permission de sortir de ses retranchemens, et de charger. Ne pouvant l'obtenir, ni contenir davantage ses gendarmes, il s'écria : « Ce n'est » pas à nous à mourir honteusement, à cause » de l'obstination et de la jalousie d'un Maure » mécréant (*Marrano*). Ne lui sacrifions pas » davantage l'honneur de l'Espagne et de l'Italie. » Sortons, et si nous devons mourir, que ce » soit du moins en vendant chèrement notre vie » aux Français ». Il entraîna ainsi, sans en avoir reçu l'ordre, sa troupe en dehors du fossé, et vint charger les ennemis. Ce mouvement contraignit Piétro Navarro à le suivre ; il fit relever son infanterie espagnole, jusque alors couchée à plat-ventre, et il la conduisit avec fureur contre l'infanterie allemande (1).

Les gendarmes de Fabrice Colonna, même avant la bataille, n'étoient point estimés au pair de la gendarmerie française ; après la perte effroyable qu'ils avoient soufferte pendant la ca-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 589. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 388. — Mémoires de Bayard. Ch. LIV, p. 505. — *Paolo Giovio Vita di Leon X*. L. II, p. 124.

nonnade, ils ne pouvoient plus se mesurer avec elle, en conservant quelque espérance de succès. Tandis qu'ils marchaient droit à l'artillerie du duc de Ferrare, ils furent pris en flanc par Ives d'Allègre, qui, au bruit de la canonnade, étoit arrivé avec toute l'arrière-garde; et, malgré la défense la plus obstinée, ils furent rompus, renversés, ou mis en fuite. Fabrice, entouré d'un cercle de cavaliers, se défendoit encore; Alfonso d'Este s'approcha de lui, et lui cria : « Romain, ne te fais pas tuer par obstination ; » reconnois que la journée est perdue, et rends- » toi à moi. — Qui es-tu, répondit Fabrice, toi » qui parois me connoître? — Je suis Alfonso » d'Este; de moi tu n'as rien à craindre. — Je » me rends volontiers à un ennemi si généreux, » mais c'est sous condition que tu ne me livreras » point aux Français, ennemis de ma famille ». Alfonso leva la main pour le promettre; et c'est ainsi que commença une liaison qui, plus tard, sauva au duc de Ferrare sa liberté (1).

Le vice-roi, et Carvajal, après le premier choc de la gendarmerie, prirent la fuite, trop tôt pour leur honneur, et tandis que la victoire pouvoit encore être disputée. Antonio de Leyva, qui servoit encore dans une condition obscure, les escorta dans leur retraite. Le marquis de

(1) *Paolo Giovio*, qui tenoit ce dialogue de la bouche de l'un et de l'autre interlocuteurs. *Vita di Alfonso dà Este*, p. 85.

CHAP. CIX.

1512.

La Palude, qui avoit amené à la charge la seconde bataille, déjà fort endommagée par l'artillerie, fut fait prisonnier, après avoir perdu un œil; les cheveu-légers enfin n'eurent pas un meilleur sort, et leur chef, le jeune Pescaire, destiné ensuite à tant de gloire, commença sa carrière militaire par les blessures et la captivité (1).

La lutte de l'infanterie n'étoit pas si près d'être décidée. Les fantassins espagnols avoient attaqué les Allemands; leur armure n'étoit point la même. Les landsknechts portoient une pique de seize à dix-huit pieds de longueur, et un sabre au côté. Leur poitrine étoit converte par un corcelet de fer; ils n'avoient pas de bouclier, ni d'autres armes défensives. Les Espagnols, au contraire, pour toute arme offensive, n'avoient que l'épée et le poignard; mais ils portoient un bouclier, et leur tête, leurs jambes, leurs bras, aussi-bien que leurs corps, étoient défendus par une armure complète (2). Au premier choc, les Allemands, s'avancant la pique basse, renversèrent un grand nombre d'Espa-

(1) *Fr. Guicciardini*, L. X, p. 590. — *Fr. Belcarii*, L. XIII, p. 589. — *Pauli Jovii, Ferdinandi Avali Piscarii vita*, Lib. I, p. 280.

(2) *Nicolo Macchiavelli dell' arte della Guerra*, L. II, p. 67. — *Herrn Georgens von Frundsberg. Ritters Kriegszthaten I, Buch*, f. 15. Francfort, 1568, in-fol.

gnols; ceux-ci ne s'en laissèrent point effrayer, ils s'avancèrent toujours, et réussirent enfin à pénétrer entre les piques. Alors les Allemands, en quelque sorte désarmés, se trouvèrent exposés à tous leurs coups. Leurs piques, loin de leur servir de défense, les empêchoient de se mouvoir; leurs sabres mêmes, quand ils essayoient de les tirer, demandoient de l'espace pour frapper du tranchant, tandis que les Espagnols les attaquoient de pointe, et pénétroient sans peine par les défauts de leur armure. Le carnage fut épouvantable; et les Allemands auroient tous péri sous les coups des fantassins espagnols, qui souvent se glissoient par terre entre leurs jambes, et les frapportoient du poignard, si Ives d'Allègre, et bientôt après Gaston de Foix, n'étoient venus à leur secours avec toute la cavalerie française, à laquelle l'espagnole avoit abandonné le champ de bataille (1).

Ives d'Allègre avoit perdu l'année précédente Mélilot, un de ses fils, dans un combat, près de Ferrare; l'autre, M. de Viverots, fut tué sous ses yeux à la bataille de Ravenne, au moment où il attaquoit les Espagnols. D'Allègre, ne voulant pas survivre à ce nouveau malheur, se jeta dans le plus épais des ennemis; il songeoit bien

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 590. — *Mémoires de Fleuranges*, p. 96. — *Fr. Belcarit*. L. XIII, p. 389. — *Paolo Giovio Vita di Leone X*. L. II, p. 125.

plus à se venger qu'à se défendre, et il y mourut percé de coups. L'infanterie espagnole se retiroit cependant en bon ordre, marchant au petit pas, et combattant toujours. Elle suivoit le bord de la rivière, entre les eaux et la digue qui devoit les contenir. Gaston de Foix, irrité de l'affreux carnage qu'elle avoit fait des siens, ne voulut point lui permettre de se retirer ainsi sans avoir été entamée. Il fit contre elle une dernière charge, dans laquelle il fut blessé et renversé de son cheval. Lautrec, qui étoit près de lui, crioit en vain au soldat espagnol, qui l'avoit abattu, « Ne le tuez pas, c'est notre vice-roi, » le frère de votre reine ». Celui-ci lui plongea son épée dans le sein. Lautrec à son tour fut laissé pour mort à ses côtés, chargé de vingt blessures; la gendarmerie française, effrayée de la chute de ses chefs, s'arrêta, et l'infanterie espagnole continua sa retraite sans être molestée (1).

Dans ce siècle ensanglanté par tant de combats à outrance, aucune bataille n'avoit encore égalé en acharnement celle de Ravenne; dans aucune, des armées si nombreuses n'avoient été en entier engagées, ou le champ de bataille n'étoit demeuré couvert de tant de morts. Pres-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 591. — Mémoires de Bayard. Ch. LIV, p. 311. — *Paolo Giovio Vita di Leon X*. L. II, p. 127. — *Vita di Alfonso*, p. 86.

que tous les historiens s'accordent à en compter dix-huit ou vingt mille, dont les deux tiers étoient de l'armée des alliés; le seul Guicciardini, plus modéré dans ses calculs, n'en suppose en tout que dix mille (1). Les bagages, les drapeaux et l'artillerie des vaincus tombèrent en entier au pouvoir des vainqueurs. Le cardinal de Médicis, légat du pontife, qui, peu de mois après, devoit être pape, fut fait prisonnier par quelques Stradiotes de Frédéric de Bozzolo, et conduit au cardinal de San-Sévérino, légat du concile. Fabrice Colonna, Piétro Navarro, les marquis de la Palude, de Bitonto et de Pescara, avec un grand nombre d'officiers distingués, étoient parmi les prisonniers, tandis que les Français pleuroient la perte de Gaston de Foix, d'Ives d'Allègre, des capitaines de l'infanterie gasconne et allemande, Molard et Jacob Empser, et de beaucoup de leurs meilleurs officiers ou des chefs les plus distingués de leur noblesse (2).

CHAP. CIX.

1513.

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 592. — Mémoires de Bayard, 16000 Espagnols, 4000 Français. Chap. LV, p. 515. — *Jacopo Nardi*, 12000 Espag. 4000 Franç. *hist. Fior.* L. V, p. 237. — *Giov. Cambi*, 14000 Espag. 6000 Franç. *istor. Fior.* p. 288. — *Petri Bizarri*, 18000 en tout : *hist. Genuens.* Lib. XVIII, p. 451.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 591. — *Fr. Belcarri*. L. XIII, p. 389. — *Jo. Marianæ de rebus Hispan.* Lib. XXX, cap. IX, p. 514. — *Muratori Annali d'Italia*. T. X, p. 81. — *Petri*

CHAP. CIX.

1512.

« Chacun fut adverty de la mort de ce ver-
 » tueux et noble prince, le gentil duc de Ne-
 » mours, dont un deuil commença au camp
 » des Français si merveilleux, que je ne cuide
 » point, s'il fut arrivé deux mille hommes de
 » pied frais, et deux cents hommes d'armes,
 » qu'ils n'eussent tout défait, tant de la peine
 » et fatigue que tout au long du jour avoient
 » souffert » (1). En effet, la mort de Nemours
 étoit, dans ces circonstances, le plus fâcheux
 événement qui pût frapper l'armée française.
 S'il eût vécu, on ne peut douter, d'après sa ra-
 pidité ordinaire, et l'enthousiasme qu'il savoit
 inspirer à ses soldats, que s'éloignant du lieu
 où il avoit combattu, pour effacer la mémoire
 de tant de pertes, il n'eût entraîné à Rome sou
 armée victorieuse, dicté la paix au pape, dé-
 truit la puissance espagnole à Naples, où au-
 cune résistance n'étoit préparée, et peut-être
 conquis ce royaume pour lui-même; car on
 croyoit que Louis XII lui avoit cédé les mêmes
 droits que, par un traité précédent, il avoit
 transféré à sa sœur, Germaine de Foix, alors
 reine d'Espagne (2). Mais les Français pleurant
 le duc de Nemours, n'étoient plus disposés à

*Bembi. hist. Ven. L. XII, p. 278. — Paolo Giovio Vite di
 Leon X. L. II, p. 128.*

(1) Mémoires du chev. Bayard. Ch. LIV, p. 515.

(2) *Idem*, Ch. LV, p. 514. — *Fr. Belcariti. L. III, p. 590.*

obéir à aucun autre ; leurs regrets et les pertes nombreuses qu'ils avoient faites leur inspiroient presque autant de découragement que si eux-mêmes avoient été vaincus. Le cardinal de San-Sévérino disputoit à La Palisse le commandement de l'armée, et ne pouvant s'entendre, ils avoient été obligés de recourir au roi de France pour demander de nouveaux ordres. Sur ces entrefaites, l'administrateur des finances, qui portoit le titre de général de Normandie, et qui commandoit à Milan, ne consultant qu'une sordide économie, qu'il savoit d'accord avec les goûts du roi, avoit licencié toute l'infanterie italienne, et une grande partie de la française (1).

Les fugitifs de l'armée de la ligue avoient pris la route de Césène, d'où ils se répandirent ensuite dans les provinces voisines. Le vice-roi ne s'arrêta point jusqu'à Ancône, où il arriva suivi seulement d'un petit nombre de cavaliers. Les autres tombaient presque tous entre les mains des paysans soulevés, et toujours empressés d'accabler et de dépouiller les vaincus. La république florentine cependant protégea ceux qui s'étoient réfugiés sur son territoire, tandis que le duc d'Urbin, après avoir fait,

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 595. — *Paolo Giovio Vita di Leon X*. L. II, p. 154. — *Mémoires de Fleuranges*, p. 102. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 259.

par l'entremise de Balthasar Castiglione, auteur célèbre du *Cortigiano*, sa paix particulière avec le roi de France, tomba lui-même sur les fuyitifs (1).

Marc-Antonio Colonna, n'espérant plus défendre Ravenne après la défaite de l'armée qui venoit à son secours, se retira dans la citadelle. Les habitans offrirent aussitôt de capituler; mais pendant qu'on traitoit des conditions, Jacquin, capitaine des aventuriers, s'aperçut que personne ne gardoit plus la brèche, et conduisit ses camarades à l'assaut et au pillage. Jacquin, accusé d'avoir ainsi entaché l'honneur français, fut pendu ensuite par ordre de La Palisse. Mais le commandement des chefs ne pouvoit plus contenir les soldats, et la ville fut pillée avec une barbarie que redoubloit le ressentiment des pertes faites à la bataille (2). Le quatrième jour, Marc-Antonio Colonna rendit la forteresse; et bientôt les villes d'Imola, de Forli, de Césène et de Rimini, aussi-bien que plusieurs de leurs citadelles, envoyèrent leur soumission au camp français. Le cardinal légat

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 591. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 589. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 258.

(2) Mémoires de Fleuranges, p. 100. — Mémoires de Bayard. Ch. LV, p. 516. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 590. — *Petri Bembi*. L. XII, p. 278.

de San-Sévérino prit possession de toutes au nom du concile de Milan (1). CHAT. CIX.
1512.

La nouvelle de la défaite de Ravenne avoit été portée à Rome en quarante-huit heures par Octavien Frégose, et elle y avoit répandu la consternation. Les cardinaux, accourant auprès du pape, l'avoient supplié de profiter des dispositions pacifiques que l'on connoissoit à Louis XII, pour sauver Rome et l'Église d'une invasion qu'aucune force humaine ne pouvoit plus repousser. Ils lui représentoient que son propre neveu étoit d'accord avec les Français; que parmi les barons romains, Roberto Orsini, Pompéo Colonna, Antonio Savelli, Piétro Margano, Renzo de Céri, avoient reçu de l'argent du roi pour lever des soldats, et se préparoient à joindre l'armée; qu'enfin il devoit regarder comme un jugement de Dieu la défaite qui renversoît ses projets pour l'affranchissement de l'Italie. D'autre part, les ambassadeurs du roi d'Aragon et des Vénitiens rappeloient à son esprit les ressources qui lui restoient encore, et les secours qu'il devoit attendre des Suisses et du roi d'Angleterre. Ils réveilloient son courroux contre le concile de Pise, et surtout contre les cardinaux de San-Sévérino et de Carvajal: ils le pressoient de se mettre en sû-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 592. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso*, p. 88. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. V, p. 258.

reté avec sa cour, ou dans le royaume de Naples, ou dans l'état de Venise; et ils lui représentoient que la prise de Rome ne seroit après tout que le malheur d'une ville, tandis que la paix entraîneroit l'anéantissement de l'autorité pontificale (1).

Jules II, s'abandonnant tour à tour à la terreur ou à la colère, ne prenoit aucun parti, et répondoit presque toujours à chacun par des paroles offensantes. Il écoutoit avidement ceux qui lui faisoient entrevoir des moyens de résistance; mais l'idée de quitter Rome, et de se mettre dans la dépendance d'une autre puissance, lui étoit odieuse. Il avoit fait venir à Civitta Vecchia, le Génois Biascia, capitaine de ses galères, pour que sa flotte fût prête à le recevoir s'il devoit s'enfuir; et bientôt il le renvoya sans déclarer quel parti il avoit pris. Il consentit enfin à prêter l'oreille aux propositions de paix que les cardinaux de Nantes et de Strigonie avoient été chargés de lui faire au nom de Louis XII. Ces conditions leur avoient été envoyées avant que la cour de France connût l'issue de la bataille de Ravenne; et sachant combien le roi désiroit la paix, ils ne crurent

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 595. — *Roynaldi Ann. eccles.* 1512, §. 22, p. 112. — *Fr. Belcarri*. Lib. XIII, p. 590. — *Petri Bembi*. L. XII, p. 280. — *Paolo Giovio Vita di Leone X*. L. II, p. 150. — *Ejusdem Vita di Alfonso da Este*, p. 89.

point devoir les changer, quelque avantageuses qu'elles fussent pour le pape. Louis XII offroit donc par leur entremise la dissolution du concile de Pise; la restitution de Bologne, la cession de Lugo et de tout ce que la maison d'Este possédoit en Romagne; l'abandon enfin du droit de faire du sel à Comacchio; et il ne demandoit en retour que la levée de l'interdit, la révocation de toutes les sentences ecclésiastiques, et la restitution aux Bentivoglio de leurs biens-fonds. Le pape, d'après les instances réitérées de ses cardinaux, consentit à traiter à ces conditions, et il en donna la commission au cardinal de Finale et à l'évêque de Tivoli, qui résidoient en France; mais il ne leur envoya point de pouvoirs pour conclure; et il déclara, au contraire, aux ambassadeurs d'Aragon et de Venise, que cette condescendance apparente n'étoit qu'un stratagème pour désarmer la France, et gagner du temps (1).

CHAP. CIX.

1512.

Louis XII en effet, loin de se laisser enfler d'orgueil par la victoire de Ravenne, de compter sur les protestations de Maximilien, qui promettoit de ne pas ratifier l'armistice avec Venise, signé sans ses ordres, ou de se reposer sur l'alliance des Florentins, qu'ils avoient renouvelée

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 594. — *Petri Bembi*. L. XII, p. 279. — *Raynaldi Annal. ecclesiast.* 1512, §. 25, p. 112. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 590.

dans la première terreur de la victoire des Français, n'en montrait que plus d'ardeur pour se réconcilier avec le pape. Il accepta la médiation que les Florentins lui offroient, et leur envoya le président du parlement de Grenoble avec son acceptation des propositions qu'on lui avoit faites (1).

Mais pendant ce temps, le pape ayant appris par Jules de Médicis, que lui envoyoit le cardinal-légat, dans quel désordre se trouvoit l'armée française, commençoit à se rassurer. Ferdinand avoit promis de renvoyer en Italie le grand capitaine Gonzalve de Cordoue, dont le nom seul relevoit les espérances de tout son parti, et déjà il y avoit fait passer Solis avec deux mille soldats espagnols, et Hugues de Moncade, vice-roi de Sicile (2). Le duc d'Urbin avoit demandé et obtenu de rentrer en grâce auprès du pape, son oncle; il lui avoit promis deux cents hommes d'armes et quatre mille fantassins, et il avoit été de nouveau déclaré général de l'armée pontificale (3). Les barons romains, qui avoient traité avec la France,

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 597. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 502. — *Raynaldi*. §. 21, p. 112. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 591.

(2) *Jb. Mariane hist. Hispan.* L. XXX, c. IX, p. 515.

(3) *Fr. Guicciardini*, L. X, p. 594. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 591.

avoient ensuite fait de nouveaux arrangemens avec le pape, en vertu desquels ils gardoient l'argent qu'ils avoient reçu, en se dispensant des obligations qu'ils avoient contractées (1). Enfin, La Palisse, sur le bruit d'une prochaine invasion des Suisses, s'étoit rapproché de Milan, et n'avoit laissé au cardinal de San-Sévérino, pour couvrir la Romagne, que trois cents lances, trois cents cheveu-légers, et six mille fantasins (2). Le pape, déposant dès lors toute intention pacifique, écrivit à Venise au cardinal de Sion, qu'au lieu de lever pour lui six mille Suisses, il en levât douze mille, ou même qu'il engageât à son service tous ceux qui se présenteroient (3).

L'époque annoncée pour l'ouverture du concile de Latran étoit arrivée; et malgré la guerre, beaucoup de prélats d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre et de Hongrie, s'étoient rassemblés à Rome. Trois semaines après la bataille de Ravenne, Jules II put faire solennellement, le 3 mai, l'ouverture du concile; et à la première session, il se trouva quatre-vingt-trois évêques (4). Se sentant fort de l'appui de l'Église

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 596.

(2) *Idem*, p. 595.

(3) *Paolo Gioiò Vita di Leon X*. Lib. II, p. 131.

(4) *Fr. Guicciardini*. Lib. X, p. 596. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 502. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1512, §. 28,

assemblée, Jules voulut aussi inspirer son courage aux cardinaux qui jusque alors lui avoient conseillé la paix. Il fit lire en plein consistoire les propositions de Louis XII; mais le cardinal d'Ébora, sujet du roi d'Aragon, et celui d'Yorck, sujet du roi d'Angleterre, prirent tous deux la parole pour lui représenter qu'il seroit honteux de traiter sans tous ses alliés. Le pape parut céder au conseil qu'il s'étoit fait donner; et pour montrer qu'il avoit renoncé à toute idée de paix, il émit un monitoire contre le roi de France, pour le sommer, sous toutes les peines que peut prononcer l'Église, de remettre en liberté le cardinal de Médicis, qu'il retenoit prisonnier (1).

C'étoit dans les Suisses que reposoit la principale espérance de Jules II, et il avoit trouvé dans le cardinal de Sion un agent auprès d'eux non moins impétueux que lui, et non moins constant dans ses ressentimens. La querelle des Suisses avec la France, commencée par avarice, étoit devenue pour eux une affaire d'orgueil. Ce n'étoient plus les pensions refusées, c'étoit le ton méprisant du roi, c'étoit son dédain pour des paysans et des roturiers, qui leur mettoient

p. 115. — *Jo. Marianæ de rebus Hispan.* L. XXX, cap. X, p. 515. — *Fr. Belcarii.* Lib. XIII, p. 591.

(1) *Fr. Guicciardini.* L. X, p. 598. — *Fr. Belcarii.* L. XIII, p. 592.

les armes à la main. Les partisans de la France avoient encore, autant qu'ils avoient pu, résisté dans la diète de Zurich, au torrent de la haine populaire, et ils avoient prévenu une déclaration de guerre; mais ils n'avoient pu empêcher qu'on n'accordât au pape la permission de lever dix mille hommes dans les cantons, et il avoit été facile ensuite au cardinal de Sion d'étendre cette levée autant qu'il l'avoit voulu (1).

Malgré les réclamations de la France, le premier rendez-vous de cette armée fut à Coire. Les Grisons déclarèrent qu'entre leur alliance avec les cantons et celle avec la France, la première, qui étoit la plus ancienne, devoit l'emporter. L'expérience des deux dernières années avoit prouvé que les Suisses, pour tenir la campagne, ne pouvoient se passer de gendarmerie et de cavalerie légère. Il leur importoit donc de se réunir à une armée ou vénitienne, ou pontificale, avant d'entrer sur le territoire ennemi. La route la plus courte pour atteindre l'État vénitien étoit par l'évêché de Trente, et ils obtinrent de Maximilien la permission d'emprunter son territoire.

On peut hésiter à décider si la conduite de Maximilien doit être attribuée à l'inconséquence de son caractère ou à sa perfidie, mais les résultats

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 599. — *Fr. Belcarri*. L. XIII, p. 384.

furent ceux de la plus insigne mauvaise foi. La ville de Vérone avoit toujours été gardée par une garnison française, quelque besoin que Louis XII eut ailleurs de ses troupes. Maximilien avoit convoqué en son nom le concile de Pise, et ensuite il ne l'avoit fait reconnoître ni dans l'empire, ni dans ses états héréditaires, laissant à Louis XII tout l'odieux d'avoir suscité un schisme. Son ambassadeur à Rome avoit signé le 6 avril, une trêve de dix mois avec les Vénitiens, non-seulement sans y comprendre son allié, qui étoit alors même attaqué par des ennemis puissans, mais encore en tâchant de lui débaucher une partie de ses troupes. Maximilien avoit juré qu'il ne ratifieroit point cette trêve; et moyennant une nouvelle gratification de dix mille florins il la ratifia, mais en secret. En cachant à Louis XII cette transaction, il en augmentoit le danger pour la France. Enfin en accordant aux Suisses un passage au travers de ses états pour attaquer les Français, il passoit sans provocation d'une intime alliance à un acte ouvert d'hostilités.

L'habileté de Ferdinand-le-Catholique, le monarque le plus faux et le plus intrigant de l'Europe, avoit dirigé la conduite, et changé toutes les dispositions de Maximilien. Celui-ci, dans le temps même de son union la plus intime avec la France, n'avoit jamais déposé son ancienne

haine contre cette couronne ; d'ailleurs il formoit toujours des projets gigantesques , dont il se dégoûtoit au moment de l'exécution. Ferdinand , pour le consoler de n'avoir pas achevé la conquête de l'état de Venise , et de n'avoir pas ensuite conduit en triomphe une armée allemande à Rome , pour y prendre la couronne impériale , lui proposa de chasser les Français de toute la Lombardie , de faire valoir sur les pays qu'ils occupoient , les droits dès long-temps oubliés de l'empire , de rendre enfin le duché de Milan au cousin-germain de sa femme , à Maximilien Sforza , fils de Louis-le-Maure , qui depuis long-temps étoit réfugié à sa cour. En éveillant ainsi son ambition et sa vanité , il l'engagea à s'associer à la sainte ligue , à laquelle il pouvoit être utile (1).

Six mille Suisses avoient dû se rassembler à Coire , à la solde du pape , et autant à la solde des Vénitiens ; mais quoique le premier par avarice , les seconds par la pauvreté où les avoit réduits une longue guerre , n'envoyassent qu'avec lenteur l'argent nécessaire aux levées , quoique ces deux puissances ne payassent pour engagement qu'un florin du Rhin par homme , tandis que les Français avoient toujours donné bien davantage ; telle étoit cependant la haine

(1) *Fr. Guicciardini. L. X, p. 600. — Jacopo Nardi. L. V, p. 259. — Paolo Giovio Vita di Leon X. L. II, p. 135.*

du peuple pour ces derniers, et la fureur avec laquelle les Suisses s'engageoient dans une guerre qu'ils regardoient comme nationale, que l'armée assemblée à Coire se trouva forte de vingt mille hommes, et que durant sa marche dans l'évêché de Trente et dans le Véronois, elle supporta sans murmurer le retard des soldes, le manque des vivres et tous les genres d'incommodités (1).

La situation de La Palisse, qui commandoit l'armée française, étoit devenue extrêmement difficile. Mal d'accord avec le cardinal de San-Séverino, légat du concile, qui disputoit son autorité, il ne l'étoit pas davantage avec le général de Normandie, chargé de l'administration civile du duché de Milan, qui considéroit la guerre en financier, plutôt qu'en homme d'état, qui s'étoit hâté après la victoire de licencier l'infanterie italienne, et qui, lorsqu'il donna ensuite à Frédéric de Bozzolo, l'ordre de lever de nouveau six mille hommes, se trouva sans argent pour avancer leur engagement, et sans crédit, à cause du changement rapide de la fortune. La Palisse d'ailleurs n'étoit général que par intérim; son rang n'étoit pas assez élevé pour faire taire toutes les jalousies de ses subordonnés, ou pour satisfaire

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 600. — *Petri Bembi histor. Ven.* L. XII, p. 280. — *Fr. Belcarü.* L. XIII, p. 595.

pleinement leur orgueil ; aussi ne pouvoit-il obtenir d'eux l'obéissance qu'ils avoient montrée à Gaston de Foix. La gendarmerie française donnoit aux autres corps l'exemple de l'indiscipline ; fatiguée de la guerre, et voyant peu de chances de succès, elle désiroit elle-même la perte du duché de Milan, pour pouvoir se retirer en France. D'ailleurs les censures de l'Église, et la honte de combattre pour soutenir un schisme, faisoient impression sur l'esprit des soldats. On en avoit eu la preuve lorsque le cardinal de Médicis avoit été conduit prisonnier à Milan ; il avoit été reçu sous les yeux du concile ennemi, avec un redoublement de respect ; et comme Jules II lui avoit accordé le pouvoir de relever des censures ecclésiastiques, les soldats qui s'engageroient à ne plus servir contre l'Église, et d'accorder aux mourans la sépulture en terre sainte ; une foule avide l'entouroit sans cesse pour obtenir ces grâces, et les généraux français, malgré les plaintes du concile, ne s'opposoient point à ce qu'il les distribuât (1).

Louis XII, pour former l'armée qu'il opposoit au roi d'Angleterre, avoit rappelé en France les deux cents gentilshommes, et les archers de sa garde, aussi-bien que deux cents lances ;

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. X, p. 598. — Paolo Giovio Vita di Leon X. L. II, p. 152.*

d'autre part, il avoit réclamé des Florentins les trois cents hommes d'armes qu'ils étoient obligés de lui fournir. Il ne restoit à La Palisse que treize cents lances françaises et dix mille fantassins, et ces troupes étoient dispersées sur une grande étendue de pays, en Romagne, au Finale de Modène, à Parme, et sur les confins du Véronois. Il leur donna rendez-vous à Pontoglio, pour se mettre à portée d'observer et d'arrêter les Suisses; et dans ce but, il fut obligé de laisser à découvert Bologne, pour la défense de laquelle les Français avoient fait jusque alors de si grands sacrifices (1).

Les Suisses, descendus par l'évêché de Trente dans le Véronois, avoient trouvé à Villa-Franca, près de Vérone, Jean-Paul Baglioni, général des Vénitiens, avec quatre cents hommes d'armes, huit cents cheveu-légers, six mille fantassins et une bonne artillerie. Comme après cette réunion ils mettoient en délibération s'ils marcheroient sur Ferrare, une lettre de M. de La Palisse au général de Normandie, interceptée par les Stradiotes, leur fut apportée, et leur fit connoître l'impossibilité où se trouvoient les Français de défendre Milan, en sorte qu'ils résolurent de tourner de ce côté leurs efforts. La Palisse s'étoit d'abord avancé de Pontoglio à

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 600. — *Fr. Belcarri*. L. XIII, p. 395.

Castiglion delle Stivère, ensuite à Valeggio sur le Mincio ; mais , désespérant de tenir cette position , il s'étoit replié sur Gambara , puis de nouveau sur l'Oglio , à Pontévico. Pendant ce temps , l'armée espagnole et pontificale , à laquelle on avoit laissé tout le temps de se rétablir , avoit recouvré Rimini , Césène , Ravenne , avec leurs forteresses et toutes les places de Romagne : elle menaçoit Bologne , pour la défense de laquelle La Palisse , cédant aux instances des Bentivoglio , avoit fait avancer les trois cents lances laissées à Parme. Sous ses ordres immédiats , La Palisse n'avoit à Pontévico que mille lances françaises , et six ou sept mille fantassins tout au plus ; le reste étoit distribué dans les places de Brescia , de Peschiéra et de Lègnago (1).

Bientôt La Palisse apprit que l'armée de Baglioni et des Suisses avoit traversé le Mincio sur les terres du marquis de Mantoue , qui ne pouvoit refuser le passage à personne. Son conseil de guerre jugea impossible de tenir tête aux ennemis , autrement qu'en distribuant l'armée dans les places fortes , pour lasser l'impétuosité des Suisses , et épuiser les finances du pape et des Vénitiens. Dans ce but , il envoya deux mille fantassins à Brescia , avec cent cinquante

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X , p. 601. — *Fr. Belcarri*. L. XIII , p. 593. — *Jacopo Nardi*. L. V , p. 259. — *Jo. Marianæ de rebus Hispan.* Lib. XXX , cap. XI , p. 317.

lances françaises et cent hommes d'armes florentins ; à Crémone , cinquante lances et mille fantassins ; à Bergame , cent hommes d'armes florentins et mille fantassins , et il ne lui resta plus à Pontévico que sept cents lances , deux mille fantassins français et quatre mille allemands. A peine avoit-il fait cette distribution de ses forces , qu'un hérault d'armes de Maximilien vint sommer tous les Allemands qui étoient dans son armée de l'abandonner , et de s'abstenir de combattre le pape. Les Allemands , presque tous Tyroliens , et sujets immédiats de l'empereur , obéirent sans hésiter , empressés de séparèr leur fortune de celle d'une armée en retraite , et qui commençoit à éprouver l'adversité. Leur départ laissa La Palisse dans l'impossibilité de défendre le duché de Milan : aussi son armée abandonna-t-elle Pontévico par un mouvement tumultueux , pour se retirer à Pizzighetone , sur l'Adda (1).

Les Suisses avançaient toujours : ils passèrent l'Oglio , et arrivèrent , le 5 juin , devant Crémone , que le mouvement rétrograde de La Palisse laissoit à découvert. La garnison se retira aussitôt dans la citadelle , et la ville offrit de ca-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X , p. 602. — *Fr. Belcarit*. L. XIII , p. 395. — *Petri Bizarri hist. Genuens.* L. XVIII , p. 452. — *Mémoires de Fleuranges*, p. 105. — *Mém. de Bayard*. Ch. LV , p. 518.

pituler : mais les Vénitiens prétendoient qu'elle leur fût remise; les Suisses vouloient en prendre possession au nom de Maximilien Sforza, duc de Milan : ces derniers, qu'on n'osoit mécontenter, l'emportèrent, et l'étendard du duc de Milan fut relevé à Crémone, tandis que Bergame, vers le même temps, se souleva sans secours étrangers, et ouvrit ses portes aux Vénitiens (1).

La Palisse ayant rappelé à lui les trois cents lances françaises qui occupoient Bologne, passa l'Adda à Pizzighettone, et en deux jours se porta à Pavie. Milan se trouvoit alors tout-à-fait à découvert. Jean-Jacques Trivulzio, le général de Normandie, Anton-Marie Palavicino, Galéazzo Visconti, et tous les Français, en partirent pour se sauver en Piémont. Ils emmenèrent avec eux le cardinal de Médicis; mais comme celui-ci devoit passer le Pô, entre Piéve del Cairo et Bassignano, quelques-uns de ses amis amentèrent les paysans du voisinage, l'enlevèrent aux gardes qui le conduisoient, et le remirent en liberté. Les restes fugitifs du concile de Pise avoient quitté Milan peu de jours auparavant. Cette assemblée, en se séparant, prononça, par une bravade ridicule contre

(1) *Fr. Guicciardini*. I. X, p. 602. — *Petri Bembi*. L. XII, p. 280. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 240. — *Fr. Belcarri*. L. XIII, p. 594.

CHAP. CIX.

1512.

Jules II, une sentence par laquelle elle le suspendoit de l'administration spirituelle et temporelle de l'Église (1).

La Palisse croyoit pouvoir se maintenir à Pavie, tandis que Trivulzio et le général de Normandie lui représentoient que, dans un pays prêt de toutes parts à se soulever, il ne pouvoit, sans fantassins, lutter contre une armée aussi formidable que celle qui l'attaquoit. Ils disputoient encore, lorsque l'armée de la ligue, ayant occupé Lodi sans résistance, parut devant Pavie, et commença à faire jouer son artillerie contre le château. Les Français, qui craignoient que toute retraite ne leur fût coupée, n'hésitèrent plus; ils évacuèrent Pavie, mettant à l'arrière-garde le petit nombre de fantassins allemands qui leur étoient restés : mais les Suisses entrèrent dans la ville avant qu'ils en fussent sortis, et escarmouchèrent avec eux dans toute la longueur de ses rues. L'armée en retraite, après être sortie de Pavie par le pont de pierre sur le Tésin, devoit encore passer sur un pont de bois le bras de la même rivière qu'on nomme Gravelone. Dans la précipitation de sa marche,

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 602. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 594. — *Raynaldi Annal. eccl.* 1512, §. 59. p. 120. — *Jo. Mariana*. L. XXX, cap. X, p. 315. — Mémoires du chev. Bayard. Chap. LV, p. 518. — *Paolo Giovio Vita di Leone X*. L. II, p. 156.

l'artillerie, les chevaux, les bagages s'amoncelèrent sur ce pont, il rompit sous le poids, et toute la partie de l'arrière-garde qui étoit restée sur l'autre bord fut tuée ou faite prisonnière (1).

Le passage du Gravelone et du Pô mit fin à la poursuite de l'armée française, qui continua sa retraite sans être inquiétée; mais tous les pays qu'elle laissoit derrière elle changeoient rapidement de gouvernement. Les Bentivoglio s'étoient enfuis de Bologne, et le duc d'Urbin occupa cette ville avec les troupes de l'Église. Le pape, ne pouvant pardonner aux Bolonois les outrages qu'ils avoient faits à sa statue, les priva de la nomination de leurs magistrats et de tous leurs privilèges, condamna les plus riches citoyens à de lourdes amendes, et mit même en délibération s'il ne raseroit pas la ville, pour en transporter tous les habitans à Cento (2).

Jules II n'avoit point renoncé à son projet d'affranchir Gènes, sa patrie, et il chargea Janus Frégoso, qui servoit alors à la solde des Vénitiens, de l'effectuer. Mais les Génois, pleins encore du souvenir de ce que leur avoit coûté

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 603. — *Fr. Belcarù*. L. XIII, p. 594. — Mémoires de Fleuranges, p. 104. — Mémoires de Bayard. Chap. LV, p. 519. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 240. — *Paolo Giovio Vita di Leon X*. L. II, p. 159.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 604.

leur dernière révolte contre la France, étoient déterminés à ne faire aucun mouvement : ils déclarèrent même, à leur gouverneur François de la Rochechouart, qu'ils le seconderoient de toutes leurs forces. Celui-ci, néanmoins, savoit trop combien ses vexations l'avoient rendu odieux pour se fier à ces promesses. Lorsqu'il apprit l'approche de Janus Frégoso, il se réfugia dans la citadelle de la Lanterne avec sa garde, et ne voulut plus en sortir, malgré toutes les instances des Gênois. La ville demeura trois jours sans gouvernement, jusqu'à l'arrivée de Janus Frégoso, qui, le 29 juin 1512, fut enfin nommé doge par acclamation. L'indépendance de la république fut reconnue par les alliés, moyennant douze mille ducats, qu'elle envoya au cardinal de Sion pour les Suisses, et Frégoso, le nouveau doge, s'empessa d'assiéger les deux citadelles qu'occupoient les Français. Celle du Castelletto se rendit au bout de huit jours; mais celle de la Lanterne tint long-temps encore (1).

Le cardinal de Sion, que le pontife avoit nommé son légat auprès de l'armée alliée, prenoit possession de toutes les villes de la Lombardie au profit de la sainte ligue, et Maximilien Sforza, fils de Louis-le-Maure, au nom duquel toutes ces victoires étoient remportées,

(1) *Ubertus Folieta Genuens. histor. Lib. XII, p. 708, 709.*
— *Petri Bembi Sen. Pop. q. Genuens. hist. L. XVIII, p. 452.*

et que l'on proclamait comme nouveau duc de Milan, se voyoit rançonné ou trahi par tous ses prétendus alliés, selon le sort aussi juste qu'inévitable de tout souverain qui, pour remonter sur le trône, emprunte des armes étrangères, et qui veut régner au prix de tous les malheurs de son pays. Les Suisses accabloient ses sujets de contributions ruineuses : ils avoient imposé une rançon de soixante mille ducats à Milan, pour racheter cette ville du pillage; de quarante mille à Pavie, de trente mille à Lodi, de vingt mille à Parme, de vingt mille à Plaisance (1). A peine la diète de Zurich s'étoit terminée, que de nouveaux bataillons suisses avoient passé les montagnes, non pour secourir leurs compatriotes, qui n'en avoient pas besoin, mais pour partager les dépouilles de la Lombardie. Non contents de ces contributions, ils s'emparèrent de la ville de Locarno et de son district; les Grisons, de Chiavenne et de la Valtelline; et le pape, avec un oubli plus grand encore des droits de son allié, réunit à l'Église Parme et Plaisance avec leurs territoires, sous prétexte que ces villes, qui avoient volontairement ouvert leurs portes à son armée, avoient anciennement fait partie de l'exarchat de Ravenne, et de la concession faite

(1) *Petri Bembi histor. Ven.* Lib. XII, p. 281. Il exprime toujours les sommes en langage classique, en livres d'or pour cent ducats.

CHAP. CIX. par Charlemagne à l'Église; en sorte que le droit
1512. du saint-siège à leur souveraineté étoit bien antérieur aux prétentions des empereurs allemands ou à la fondation du duché de Milan (1).

(1) *Fr. Guicciardini*, L. X, p. 603. — *Fr. Belcarri*, L. XIII, p. 394. — *Giov. Cambi histor. Fior.*, T. XXI, p. 297. — *Paolo Giovio Vita di Leone X*, T. II, p. 141.

CHAPITRE CX.

Soumission du duc de Ferrare au pape , et sa fuite de Rome. Entrée des Espagnols en Toscane ; sac de Prato ; déposition de Sodérini ; rappel des Médicis au gouvernement de Florence. Discorde entre les confédérés de la sainte ligue ; nouvelles négociations ; mort de Jules II.

1512, 1513.

LORSQU'ON voit des actes de férocité, des violences criminelles et honteuses, souiller les révolutions par lesquelles des peuples asservis ont tenté de reconyrer leur indépendance, on est souvent disposé à supposer aux nations une haine profonde, invétérée, implacable contre leurs oppresseurs, à croire qu'elles l'ont contenue aussi long-temps qu'il ne se présenteoit à elles aucune espérance de secouer le joug, et qu'elles lui ont donné l'essor dès qu'elles ont trouvé une occasion favorable. Encore que la haine ou l'esprit de vengeance ne soient pas des sentimens nobles, une certaine admiration involontaire s'attache à toutes les affections vigoureuses ; leur intensité seule excite une sorte

CHAP. CX.

1512.

de sympathie, et l'on a vu quelquefois des hommes distingués par leur humanité et leur philosophie excuser, prêcher même les vengeances populaires, qui leur paroissent propres à relever l'énergie des opprimés.

Cependant ils faisoient presque toujours trop d'honneur à une mauvaise action, en l'attribuant à un principe noble. La férocité des peuples est le plus souvent en eux le symptôme de la lâcheté et de la foiblesse. La haine, qui se manifeste par une explosion si violente, est ordinairement née au moment seulement où il n'y avoit plus de danger à la satisfaire. C'est un des mauvais penchans de notre nature, et un penchant qui se déploie en toute occasion dans les animaux, dans les enfans, et dans la populace, que celui d'attaquer quiconque paroît trop foible pour se défendre. Les timides oiseaux de la basse-cour accablent de coups de bec le pigeon ou le poulet malade; les chiens poursuivent avec fureur tout animal, tout homme qui fuit devant eux; les enfans s'acharnent après un idiot, après un insensé, qui devroit leur inspirer de la pitié; la populace accable de ses outrages le malheureux exposé au pilori, dont elle ignore le plus souvent la faute. Dès qu'on désigne à sa colère une secte, un parti, une nation, sans examiner leurs torts, sans comprendre seulement leur nom, elle s'irrite par

le mouvement, et elle arrive aux derniers outrages, aux actes de la plus effrénée férocité, encore que rien n'ait pu exciter son ressentiment. Une armée en fuite peut avec peine se dérober à la poursuite des paysans mêmes qui, avant le combat, faisoient des vœux pour elle.

Les Français étoient forcés d'évacuer l'Italie entière; chacun crut avoir contre ces maîtres dépossédés les motifs de ressentiment les plus légitimes, parce que chacun voulut faire usage de tout le pouvoir qui se trouvoit momentanément entre ses mains, et parce que s'exhalant par l'émotion que la multitude communique toujours, il prit pour un sentiment propre l'effet des cris et des injures qui retentissoient à ses oreilles. Peu de semaines auparavant, l'armée espagnole et pontificale avoit été défaite à la bataille de Ravenne, et les fuyards en traversant de nouveau l'état même du pape, avoient été dépouillés, maltraités, massacrés; les Italiens par leurs compatriotes, les Espagnols par des hommes qui n'avoient encore eu le temps de souffrir de leur part aucune vexation. Chaque fois que les Allemands éprouvoient quelque échec dans la Marche-Trévisane ou le Friuli, le déchaînement des paysans de ces contrées, qui avoient tant souffert, étoit le même contre eux. Le tour des Français vint lorsqu'on devoit le moins s'y attendre, et ils furent, comme

CHAP. CX. leurs rivaux, exposés à toute la fureur de la
1512. populace.

Les quatre nations étrangères qui faisoient alors la guerre en Italie avoient toutes également donné des preuves d'une cupidité insatiable, et d'une effrayante férocité. Les Espagnols, les Allemands, les Suisses et les Français n'avoient à cet égard rien à se reprocher les uns aux autres. Les Français seuls ne joignoient point l'avarice à l'avidité commune à tous. Ce qu'ils s'étoient fait donner, ce qu'ils avoient pillé dans l'abus de la victoire, ils le dispensoient ensuite d'une main libérale, et ils se retrouvoient au bout de peu de jours, aussi légers d'argent qu'avant le pillage. Dans la poursuite de la victoire, dans le sac d'une ville, dans le premier établissement de leurs quartiers, leur rage ne sembloit jamais pouvoir se désaltérer par assez de sang, leur arrogance n'épargnoit personne; mais peu de jours, peu d'heures souvent leur suffisoient pour former des relations avec le bourgeois, avec le paysan chez qui ils s'étoient établis; la sociabilité, qui les distingue si éminemment, et qui pour eux est un besoin comme un instinct, leur faisoit chercher bien vite ce qui pouvoit les rapprocher de leurs hôtes; ils avoient le désir de chasser du visage de ceux-ci des traces d'humeur ou de mécontentement qui les attristoient; ils s'étudioient à

rendre de petits services à ceux qu'ils avoient maltraités; ils travailloient à élever la cabane qui devoit remplacer la maison qu'ils avoient brûlée, et ils buvoient en commun avec toute la famille le vin qu'ils avoient pris dans ses celliers. Sans savoir la langue de leurs hôtes, ils causoient avec eux, et ils trouvoient moyen de deviner ce qu'ils ne pouvoient entendre. S'ils donnoient souvent de la jalousie aux amans, aux maris, aux pères, ce n'étoit pas par la brutalité de vainqueurs impitoyables, mais par les soins officieux d'une galanterie soldatesque.

Les Espagnols, sobres, taciturnes, hautains et vindicatifs, n'abusoient pas moins que les Français du moment de la victoire, non qu'ils fussent enivrés comme eux par la frénésie des combats, mais parce qu'ils respectoient beaucoup moins encore la vie des hommes, et que les douleurs d'autrui ne leur faisoient aucune impression. Tel le soldat espagnol s'étoit montré le premier jour, tel il se montrait encore pendant toute la suite des relations qu'on pouvoit former avec lui. Il avoit pillé par avarice, et cette avarice ne se démentoit jamais; elle recherchoit à toute heure également, et de nouveaux gains et de nouvelles épargnes; quoique le même homme dépensât quelquefois par orgueil, et pour paroître magnanime, dans une occasion d'éclat, ce qu'il avoit péniblement

amassé pendant des années. Cet orgueil ne lui permettoit jamais d'admettre un étranger à aucun degré de familiarité avec lui ; il demeuroit toujours à la même distance de la famille de ses hôtes , et quoique sa langue se rapprochât assez de l'italien pour qu'il pût sans étude s'entendre avec les paysans , il ne l'employoit jamais que pour quelques phrases de cérémonie, auxquelles il accoutumoit ses hôtes ; il leur enseignoit les égards qui étoient dûs au *senhor soldado* , et il ne descendoit point avec eux jusqu'à la conversation.

Les Suisses et les Allemands , sans être considérés comme un même peuple , avoient cependant trop de rapports les uns avec les autres , pour que les Italiens pussent assigner un caractère distinct à ces hôtes redoutables. Les Suisses, enorgueillis de leurs succès pendant les vingt dernières années , avoient plus d'insolence dans toute leur conduite. Désaccoutumés à reconnoître des supérieurs , ils se soumettoient plus difficilement à toute discipline ; et n'ayant depuis long-temps combattu qu'en soldats mercenaires , ils ne voyoient dans la guerre que l'argent à gagner , et ils lui sacrifioient souvent leur foi et leur honneur. Les deux nations d'ailleurs étoient , à l'envi l'une de l'autre , féroces à l'égard des vaincus , avides et insatiables dans le pillage , avarés pour conserver ce qu'elles avoient ac-

quis. Toutes deux s'abandonnoient à une même intempérance ; le droit de s'enivrer sembloit pour elles la meilleure récompense de la victoire. Indifférens pour les peuples au milieu desquels ils vivoient , sans curiosité sur leurs mœurs ou leurs opinions , les Suisses et les Allemands , après leurs orgies , restoient dans un repos apathique ; ils n'essayoient point de se faire entendre de leurs hôtes , et ils les laissoient douter qu'ils pussent , à l'égal des autres hommes , et penser , et aimer , et sentir.

Ravenné fut la première ville où les Français furent victimes de cette haine populaire qui éclatoit tout à coup contre eux. Ils l'avoient , il est vrai , cruellement provoquée par le pillage de cette ville , au moment même où ses magistrats signoient sa capitulation. Julio Vitelli , évêque de Città di Castello , qui avoit commandé dans la citadelle de Ravenné , s'en rapprocha avec un corps de troupes , dès qu'il apprit que La Palisse s'en étoit éloigné. Les Français , à leur tour , offrirent de traiter , et l'évêque leur accorda une capitulation honorable , mais il leur réservoir d'odieuses représailles pour la violation de la capitulation précédente. Au mépris de sa parole , il livra à la populace les quatre officiers les plus distingués de cette garnison , et il permit , à la honte de son caractère d'évêque et de lieutenant du pape , qu'on les ensevelît vivans

sous ses yeux, dans une fosse, avec la tête seule hors de terre, et qu'on les y laissât périr dans un long et cruel supplice (1).

Au moment où les Français évacuèrent la Lombardie, le déchaînement du peuple contre eux fut signalé par une égale cruauté. La populace de Milan égorgea tous les soldats français qui étoient restés dans leurs casernes ou leurs hôpitaux, après le départ de leurs chefs; elle attaqua ensuite les boutiques et les magasins des marchands français pour les piller, et l'on assure que quinze cents malheureux y furent massacrés par le peuple. De semblables horreurs furent commises à Como, immédiatement après l'évacuation de la ville. Les Français, dans leur retraite, ne pouvoient s'écarter du corps d'armée principal; tous ceux qui se dispersoient, tous ceux qui n'étoient plus en état de faire résistance, étoient massacrés par les paysans furieux; aussi cette retraite coûta-t-elle à leur armée plus de soldats qu'une bataille (2).

Les Italiens ne croyoient point que ces outrages pussent jamais être vengés : les Français ne possédoient plus en Italie que Brescia, Crème et Légnago, avec les citadelles de Milan, de No-

(1) *Petri Bembi hist. Venetæ*. L. XII, p. 279. — *Fr. Belcarii*. L. XIII, p. 590.

(2) *Muratori Annali d'Italia*. T. X, p. 86, ad. ann. 1512.

varre, de Crémone, et de la lanterne de Gènes (1). CHAP. CX.
1512.
D'ailleurs on les savoit occupés au-delà des monts par une invasion puissante. Tandis que l'amiral Howard ravageoit les côtes de Bretagne, le marquis de Dorset avoit débarqué le 8 juin dans le Guipuscoa, il avoit joint Ferdinand avec six mille fantassins anglois, et il menaçoit en même temps la Guienne et la Navarre. Il étoit peu probable qu'avec de tels ennemis sur les bras, Louis XII pût de toute la campagne songer à la Lombardie (2).

Le sort des alliés de la France n'étoit guère moins effrayant que celui des traîneurs qui s'étoient écartés de son armée. Alfonso d'Este, duc de Ferrare, étoit le plus exposé de tous. Jules II l'avoit poursuivi avec l'acharnement le plus redoutable ; son pays étoit inondé de soldats barbares, ses forces étoient épuisées, et il ne pouvoit au dehors espérer aucun secours. Dans cette détresse, il se confia à l'amitié et à la reconnoissance de Fabrice Colonna. Après avoir fait ce général prisonnier à la bataille de Ravenne, il avoit refusé avec constance de le livrer aux Français. Pour le soustraire aux réquisitions et même aux menaces de La Palisse,

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 4.

(2) Rapin Thoyras, *histoire d'Angleterre*. T. XV, p. 45. — *Rymer Acta publicæ*. T. XIII, p. 526. — *Hume's History*. Ch. XXVII, T. V, p. 114.

il l'avoit fait passer à Ferrare, et il venoit enfin de lui rendre la liberté sans rançon. Fabrice intéressa pour le duc Alfonse toute sa puissante maison ; et il engagea l'ambassadeur du roi catholique à intercéder pour lui auprès du pape, en représentant qu'Alfonse étoit fils d'une princesse d'Aragon (1). Le marquis de Mantoue sollicita aussi Jules II en sa faveur. Ces médiateurs demandoient seulement un sauf-conduit pour le duc de Ferrare, moyennant lequel il pût venir à Rome se jeter aux pieds du pape et obtenir son pardon. Le sauf-conduit fut accordé, et l'ambassadeur d'Aragon, avec Fabrice et Marc-Antoine Colonna, se firent garans de la liberté du duc.

Alfonse d'Este se rendit à Rome, disposé à se soumettre aux humiliations qui paroissent pouvoir seules sauver sa souveraineté. Il y arriva le 4 juillet, et le pontife, flatté de cette démarche, parut se radoucir à son égard. Il suspendit les censures prononcées contre lui, et il consentit à ce que l'absolution lui fût donnée, non point aux portes de l'église, la corde au cou, et après avoir été frappé de baguettes par le pénitencier, mais dans le consistoire des car-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, Lib. XI, p. 1. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso*, p. 90. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. V, p. 241. — *Jo. Mariana de rebus Hispanice*. Lib. XXX, cap. XIII, p. 520.

dinaux. Paris de Grassis, maître des cérémonies du pape, en réгла d'avance les formalités avec lui, et convint des paroles que le duc prononceroit, et que Grassis a ensuite consignées dans son journal. « Père très-saint et très-clément », lui dit Alfonse, en se mettant à ses genoux, « je reconnois avec vérité, et je confesse que » j'ai péché de plusieurs manières intolérables, » tant contre la Majesté divine, que contre Votre » Sainteté, vicaire de N. S. Jésus-Christ, et » contre le saint-siége apostolique; et cela d'au- » tant plus gravement que moi-même, et mes » pères, et mes frères, nous en avons reçu de » plus grands bienfaits; aussi suis-je accablé de » repentir et de douleur, pour m'être entaché » d'ingratitude à l'égard de Votre Sainteté, et lui » avoir fait injure. » Après avoir dit ces mots, il devoit gémir et verser des larmes, puis reprendre en ces termes : « C'est à cause de cela » que je me prosterne en suppliant, aux pieds » de Votre Béatitude, et que j'embrasse ses ge- » noux, implorant ma grâce par la miséricorde » divine, et la pitié de Votre Sainteté. Je pro- » mets que jamais à l'avenir je ne commettrai » aucune faute contre Votre Sainteté, et je me » déclare prêt à expier celles que j'ai commises, » en supportant dans ma personne, ma prin- » cipauté et ma fortune, toutes les peines que » Votre Sainteté m'infligera dans sa miséri-

» corde ». Le pape en réponse, récapitula dans un long discours toutes les fautes d'Alfonse d'Este ; il lui reprocha de ne s'humilier alors même que par force, mais il finit par lui donner l'absolution (1).

Six cardinaux furent ensuite nommés par Jules II, pour régler avec Alfonso son traité de pacification ; mais au bout de peu de jours, ils lui déclarèrent que le pape étoit résolu à faire rentrer Ferrare sous le domaine immédiat de l'Église. Seulement, comme il prétendoit que tout le pays situé au midi du Pô appartenoit au saint-siège, il comptoit se faire rendre la ville d'Asti, occupée par les armes des coalisés ; et il la destinoit à Alfonso en compensation de son ancien duché. Cette proposition fut un coup de foudre pour le duc de Ferrare ; il y reconnut la malice d'Albert Pio, comte de Carpi, son ennemi personnel, et l'un des conseillers privés du pape. Bientôt il apprit que Reggio avoit ouvert ses portes aux troupes de l'Église, et que la Garfagnane avoit été conquise par le duc d'Urbino ; il craignit que Ferrare, dont il avoit confié la garde à son frère le cardinal Hippolyte, ne fût aussi attaquée pendant son absence, et il demanda son congé pour retourner chez lui. Le pape le refusa avec emportement ; mais l'ambas-

(1) *Parisi de Grassis Diarium curiæ Rom.* T. III, p. 879. *apud Raynald. Annal.* 1512, T. XX, p. 122, §. 71-76.

sadeur d'Aragon et les Colonna déclarèrent qu'ils ne souffriroient point qu'on eût abusé de leur nom pour séduire leur recommandé, et violer une parole qu'ils avoient garantie. Dès le lendemain, Fabrice et Marc-Antoine Colonna conduisirent Alfonso à la porte voisine de Saint-Jean de Latran; quoique la garde y eût été doublée, ils la forcèrent, et emmenèrent à main armée leur hôte à leur château de Marino, d'où ils trouvèrent moyen de le faire repasser dans ses états (1).

CHAP. CX.

1512.

La sainte ligue éprouvoit déjà le sort de toutes les confédérations. Ses membres s'étoient crus d'accord, lorsqu'il ne s'agissoit que de se défendre, mais ils ne s'étoient pas attendus aux conquêtes que la fortune jetoit entre leurs mains, et le succès avoit développé une ambition nouvelle dans l'âme de chacun des confédérés. Le pape, le premier, avoit en quelque sorte rompu le lien de l'association, en s'emparant de Parme et de Plaisance; il violoit ainsi, et les droits réclamés par l'empereur sur toute la Lombardie, et ceux du nouveau duc de Milan, Maximilien Sforza, que la ligue s'étoit engagée à rétablir, et ceux des peuples qui ne voyoient pas sans douleur le morcellement de leur ancien duché. Pour justifier l'extension

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 5. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso*, p. 91. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. V, p. 242. — *Fr. Belcarri Comment.* L. XIII, p. 395.

inoûie que le pape vouloit donner à l'exarchat de Ravenne, en y comprenant tous les pays situés à la droite du Pô, il prétendit que leur sujétion à l'Église avoit duré jusqu'en 1272; cependant, à cette époque qu'il indiqua lui-même à son maître des cérémonies (1), il n'y eut aucun événement en Lombardie qui changeât ou restreignit le pouvoir du pape; seulement le vicariat de l'Empire, que l'Église romaine avoit prétendu exercer, pendant le long interrègne qui suivit la mort de Frédéric II, et qui finit en 1273, à l'élection de Rodolphe de Hapsbourg, laissa peut-être dans les archives de l'Église des traces confuses, que Jules II prit pour celles d'un droit de souveraineté (2).

Les prétentions de Maximilien n'étoient pas moins contraires que celles du pape aux précédens accords entre les confédérés. Ce monarque vaniteux, qui jamais n'avoit mesuré ses projets avec ses forces, et qui depuis la conclusion de la ligue de Cambrai, n'avoit jamais rempli ses engagemens dans aucune des guerres où il avoit entraîné ses alliés, ne vouloit, en changeant de parti, renoncer à aucune des espérances qu'il avoit conçues. Il étoit entré dans la ligue des

(1) *Parisii de Grassis*. T. III, p. 898; *apud Raynald. Ann. eccles.* T. XX, §. 70, p. 122.

(2) *Chronicon Parmense*. T. IX; *Script. Rer. Italic.* p. 786
— *Chronicon Placentinum*. T. XVI Ibid. p. 479.

Vénitiens, mais il n'en prétendoit pas moins que ceux-ci lui abandonnassent tous leurs états de terre-ferme; d'autre part, il ne vouloit point rendre à Maximilien Sforza, son cousin, le duché de Milan qui avoit été conquis pour lui. Mais les Suisses qui occupoient ce duché tout entier, et Jules II qui vouloit exclure d'Italie les barbares de toute dénomination également, insistoient pour le rétablissement de Sforza sur le trône de ses pères (1).

Raymond de Cardone avoit de nouveau rassemblé l'armée espagnole sur les confins du royaume de Naples, et il vouloit s'avancer en Lombardie, pour faire vivre ses troupes aux dépens de cette contrée, et pour avoir plus d'influence sur la distribution des états occupés par la sainte ligue. Il demandoit en conséquence au pape et aux Vénitiens de lui payer le subside de quarante mille ducats par mois, qu'ils s'étoient engagés à continuer jusqu'à ce que les Français fussent chassés de toute l'Italie, et il prétendoit qu'on ne pouvoit les en dire chassés, tant que leurs garnisons occupoient Brescia, Crème et plusieurs autres forteresses. Le pape et les Vénitiens, d'autre part, ne désiroient point attirer dans ces provinces une armée nouvelle, ou se charger d'une dépense aussi considé-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 5. — *Fr. Belearii Gomm.* L. XIII, p. 596.

CHAP. CX.

1512.

nable. Les Suisses continuoient à mettre le duché de Milan à contribution. Ils avoient engagé Charles III, duc de Savoie, à signer avec eux, à Bade, au mois de mai, une alliance défensive pour vingt-cinq ans, et ils en profitoient pour le détacher absolument de la France, aussi bien que le marquis de Saluces (1). Les Vénitiens faisoient, sans la participation de leurs alliés, quelques tentatives sur Crème, et sur Brescia, qui n'eurent pas de succès. De toutes parts on s'accusoit, on se plaignoit les uns des autres, et la défiance universelle annonçoit la dissolution prochaine d'une ligue que des succès inespérés rendoient peu propre à se conserver.

Sur un seul point les confédérés paroissent d'accord entre eux; tous sembloient également déterminés à abuser de la supériorité de leurs forces envers la république de Florence. Celle-ci cependant n'avoit offensé aucun des alliés; elle n'avoit manqué à aucun de ses engagemens; elle n'avoit donné au roi de France d'autres secours que ceux auxquels elle s'étoit obligée par un traité négocié de concert avec Ferdinand-le-Catholique: elle s'étoit conformée scrupuleusement, avec les autres puissances, aux devoirs du bon voisinage; elle avoit accordé aux fuyards

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 4. — *Fr. Belcarri*. Lib. XIII, p. 396. — Guichenon, *Hist. généalog. de la maison de Savoie*. T. II, p. 196.

de l'armée battue à Ravenne, un asile qu'ils avoient vainement cherché dans les états mêmes du pape. Sa politique, il est vrai, avoit été timide et vacillante. De crainte d'attirer sur elle l'attention et de se compromettre, elle ne s'étoit point unie de toutes ses forces aux Français; elle ne les avoit point abandonnés non plus, en acceptant les propositions du roi d'Aragon, et elle n'avoit point rendu sa neutralité respectable en se mettant en état de défense. Elle étoit demeurée neutre sans que personne lui sût gré de cette neutralité. Mais le sort d'un état foible est le plus souvent indépendant de sa prudence ou de ses fautes; le ressentiment de Jules II, les intrigues de Médicis, et la cupidité des généraux eurent plus de part à la ruine de Florence, que la politique de Sodérini.

Le pape et l'empereur, en faisant connoître à la république leur mécontentement, parurent tous deux lui offrir encore une voie pour échapper à l'orage. Le pape lui envoya son Dataire au mois de juillet, pour lui demander de déposer Sodérini, de se joindre à la sainte ligue contre les Français, et de rappeler tous les exilés, lui offrant à ce prix de lui rendre son amitié. Après trois jours de délibération, les conseils de Florence refusèrent de se soumettre à ces conditions (1). D'autre part, Matthieu

(1) *Scipione Ammirato. L. XXVIII, p. 503.*

CHAP. CX.

1512.

Lang, évêque de Gurck et secrétaire de Maximilien, qui venoit représenter son maître dans un congrès des puissances de la ligue convoqué à Mantoue, offrit aux Florentins de les prendre sous la protection impériale moyennant une contribution de quarante mille florins; mais ceux-ci sachant combien peu de fond ils pouvoient faire sur les promesses de l'empereur, hésitèrent à se défaire de leur argent, pour acquérir une aussi foible garantie (1).

Les Florentins envoyèrent cependant Jean-Victor Sodérini, jurisconsulte, et frère du gonfalonier, à la diète de Mantoue, pour défendre leurs intérêts, et les faire admettre dans la pacification universelle. Julien de Médicis, le troisième des fils de Laurent-le-Magnifique, se présenta à cette même diète, pour demander le rétablissement de sa famille à Florence. Son exil et tous ses malheurs, dit-il, avoient été l'ouvrage des Français; on ne pouvoit donc pas plus douter de l'attachement de la maison de Médicis au parti de l'empire et de l'Espagne, que de celui des démocrates florentins aux Français; et si les armées de la ligue avoient besoin d'argent, les Médicis en sauroient bien plus rassembler à Florence pour satisfaire leurs amis, que le

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 6. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. V, p. 246. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 304.

parti populaire n'en pouvoit offrir pour apaiser ses ennemis. L'argent étoit en effet le seul argument puissant sur l'esprit des alliés : Raymond de Cardone en manquoit absolument ; il avoit fait avancer l'armée espagnole jusqu'à Bologne , mais elle refusoit de faire un pas de plus si elle n'étoit pas payée ; Maximilien désiroit qu'elle entrât en Lombardie pour contenir les Suisses et effrayer les Vénitiens ; et tous deux auroient préféré l'argent comptant des Florentins aux promesses lointaines des Médicis. De nouveau l'on fit entendre à Jean-Victor Sodérini, que pour quarante mille florins il pouvoit sauver la république ; mais au lieu de saisir rapidement ce parti, il se crut obligé de justifier sa patrie, de prouver qu'elle ne devoit rien , qu'elle n'avoit commis aucune faute ; l'occasion fut manquée , et la diète résolut de faire marcher l'armée espagnole , et le cardinal de Médicis, légat de Toscane , sur Florence , pour en changer le gouvernement (1).

Une économie mal entendue , et la crainte d'attirer sur eux l'attention de leurs voisins , avoient empêché les Florentins de s'armer au moment où les convulsions violentes qu'éprou-

(1) *Fr. Guicciardini*, T. II, L. XI, p. 8. — *Jacopo Nardi. hist. Fior.* L. V, p. 247. — *Paolo Giovio Vita di Leone X.* Lib. II, p. 142. — *Commentari di Filippo de' Nerli de' fatti civili di Firenze.* L. V, p. 107.

voit l'Italie leur en faisoient un devoir de prudence. Après avoir fourni au roi de France trois cents gendarmes, dont une partie étoit alors enfermée dans Brescia, tandis que les autres dévalisés par les Vénitiens revenoient découragés, il ne leur en restoit que deux cents, et leurs chefs n'avoient aucune réputation. Les milices de l'ordonnance n'avoient ni discipline, ni pratique de guerre, ni confiance en elles-mêmes. On avoit en hâte levé quelques milliers de fantassins étrangers; mais comme on ne s'étoit point donné le temps de les choisir, ils ne pouvoient soutenir la comparaison avec ceux des Vénitiens ou du pape, moins encore avec les Allemands ou les Espagnols (1).

Les forces avec lesquelles le vice-roi don Raymond de Cardone venoit attaquer Florence, n'étoient pas non plus fort considérables. Il n'avoit que deux cents hommes d'armes, que deux canons pris à Bologne pour toute artillerie, et aucun des équipages nécessaires à une armée. Mais il comptoit dans la sienne cinq mille de ces mêmes Espagnols qui avoient combattu avec tant d'obstination à Ravenne, et qui, après avoir détruit une grande partie de l'infanterie allemande et française, avoient fait glorieusement leur retraite, sans se laisser en-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, Lib. XI, p. 9. — *Comment. del Nerli*. L. V, p. 107.

tamer par les charges de toute la cavalerie victorieuse. Le vice-roi ne rencontra aucune opposition pour traverser l'Apennin avec cette petite armée (1); parvenu à Barbérino à quinze milles de Florence, il envoya déclarer aux Florentins, que ce n'étoit point son intention ou celle de la ligue d'attaquer leur propriété, leurs lois ou leur liberté, et qu'il ne leur demandoit que deux choses, l'éloignement du gonfalonier Sodérini, qui étoit suspect à tous les confédérés, et l'admission des Médicis dans Florence, non point comme princes, mais comme simples citoyens (2).

Le gonfalonier avoit donné, pendant son administration, des preuves nombreuses de la modération de son caractère et de son amour pour la liberté; mais il n'avoit point établi de même la croyance à cette décision, à cette fermeté qui, dans des circonstances difficiles, sont nécessaires aux chefs des états. Il assembla le

(1) Macchiavelli avoit été envoyé le 20 août à Firenzuola et Scarpéria pour leur fermer le chemin; mais il arriva trop tard, et il avoit trop peu de monde pour occuper le passage de *lo Stale*; plus en arrière, la montagne n'offroit plus de défilés susceptibles de défense. *Lettere di Macchiavelli, di Francesco Zali, di Balthasar Carducci, et Francesco Tosinchi, du 21, 22 et 23 août 1512 Legazioni. T. VII, p. 431-438.*

(2) *Fr. Guicciardini. T. II, L. XI, p. 10. — Paolo Giovio Vita di Leone X. L. II, p. 142. — Jacopo Nardi hist. Fior. L. V, p. 248.*

PHAT. CX.

1512.

grand conseil pour lui communiquer la demande des ennemis, et il déclara que, loin de vouloir que pour le défendre on exposât la république, il étoit prêt à sacrifier non-seulement sa dignité, mais sa liberté et sa vie, pour le salut de Florence : il invita seulement ses concitoyens à considérer s'ils pourroient contenir sous l'autorité des lois les Médicis ramenés à Florence par une armée étrangère, et à supposer qu'ils en reconnussent l'impossibilité, il les supplia de n'épargner ni leurs fortunes, ni le sang des soldats, ni celui des citoyens, pour sauver leur liberté, le bien le plus précieux de tous. « Que » personne d'entre vous ne se persuade, ajouta-t-il, que les Médicis gouverneroient aujourd'hui comme avant leur expulsion. Ils » avoient alors été élevés au milieu de nous, » comme des citoyens, dans une condition privée; leurs fortunes étoient immenses, personne ne les avoit offensés, et ils comptoient » sur la bienveillance universelle. Ils associoient à leurs conseils les principaux citoyens; » et loin de vouloir étaler leur puissance, ils » s'efforçoient de la couvrir sous le manteau » des lois. Mais aujourd'hui qu'ils ont vécu tant » d'années hors de Florence, qu'ils sont élevés » dans des mœurs étrangères, qu'ils connoissent mal les usages de notre patrie, qu'ils ne » se souviennent que de l'exil et des rigueurs

» exercées contre eux ; aujourd'hui que leur
 » fortune personnelle est anéantie, qu'ils se
 » sentent offensés par tant de familles, qu'ils
 » savent que la plus grande partie et presque la
 » totalité de la nation a la tyrannie en horreur,
 » ils ne pourront plus prendre de confiance en
 » personne. La pauvreté et le soupçon les por-
 » teront à tout rapporter à eux-mêmes, à sub-
 » stituer en toute chose la force et les armes,
 » à la bienveillance et à l'amour ; en sorte qu'en
 » peu de temps cette ville sera réduite à la con-
 » dition de Bologne au temps des Bentivoglio,
 » à celle de Sienne ou de Pérouse. J'ai voulu
 » rappeler toutes ces choses à ceux qui parlent
 » avec tant d'éloges du gouvernement de Lau-
 » rent de Médicis ; c'étoit une tyrannie aussi,
 » mais beaucoup plus douce que toutes les au-
 » tres ; et au prix de celle qui nous menace,
 » ce seroit un âge d'or. Désormais c'est à vous à
 » délibérer avec prudence, tandis que mon rôle
 » sera, ou de renoncer avec constance et avec
 » joie à cette magistrature, ou, si vous jugez
 » le contraire, de pourvoir avec courage à
 » votre conservation et à la défense de votre
 » liberté » (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 11. — Filippo de Nerli, présent au conseil lorsque le gonfalonier y tint ce discours, dit que Guicciardini l'a rapporté avec beaucoup d'élégance. *Commentarj*, L. V, p. 108. On ne doit donc pas le regarder comme

L'inquiétude que causoit l'approche de l'armée espagnole, et plus encore l'état hostile de toute l'Europe, dispoient plusieurs citoyens à écouter les propositions modérées qu'avoit faites le vice-roi ; mais lorsqu'ils vinrent à réfléchir à l'état où se trouveroit la république en perdant son chef, au moment même où elle seroit obligée d'admettre dans son sein des exilés ambitieux, qui ranimeroient les prétentions de tout un parti ; lorsqu'ils pensèrent que l'armée ennemie, introduite par les Médicis dans le sein de leur patrie, seroit toujours à leurs ordres pour écraser toute liberté ; que les étrangers désiroient l'affermissement de la tyrannie, pour qu'elle donnât aux nouveaux princes le droit de lever de plus amples contributions, et de leur prodiguer ensuite les trésors des Florentins, tous les citoyens sentirent un égal éloignement pour les propositions du vice-roi. Le grand conseil se divisa en seize bureaux, sous la présidence des seize gonfaloniers de compagnie, et après une longue délibération, tous ces bureaux déclarèrent d'une voix unanime qu'ils consentiroient au retour des Médicis, pourvu seulement que le gonfalonier demeurât à la tête de l'état, et que rien ne fût

changé dans leur gouvernement ou dans leurs lois (1).

CHAP. CX.

1512.

Cependant le vice-roi étoit arrivé devant Prato ; les Florentins avoient mis dans cette ville Luca Savelli, condottière, qui, en vieillissant dans les armes, n'y avoit acquis ni expérience, ni réputation ; il commandoit cent hommes d'armes, de ceux qui avoient été dévalisés en Lombardie, et deux mille fantassins, presque tous tirés de l'ordonnance, ou milice des campagnes. On n'avoit pas eu le temps d'achever l'approvisionnement de cette ville en munitions de bouche et en artillerie ; on la croyoit néanmoins en état de soutenir l'attaque des Espagnols, et on comptoit sur une vigoureuse résistance. Cardone, arrivé devant la porte de Mercatale, essaya de l'enfoncer par son artillerie, ou d'abattre le mur voisin ; mais de ce côté les fortifications étoient en bon état, et au bout de peu d'heures les assaillans firent cesser leur feu dont ils reconnurent l'inutilité (2).

Le vice-roi n'étoit pas bien assuré qu'il fût

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 12. — *Istorie di Gio: Cambi*. T. XXI, p. 506. — *Commentari di ser Filippo de Nerli*. L. V, p. 108. — *Scipione Ammirato*. Lib. XXVIII, p. 506.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 13. — *Jacopo Nardi*. L. V, p. 248. — *Fr. Belcarri*. L. XIII, p. 399. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 506.

avantageux pour son maître de rétablir les Médicis à Florence ; aussi son principal objet étoit-il d'effrayer les Florentins, et de les amener à lui payer une contribution : il offrit donc de nouveau de traiter, mais en demandant qu'on fournît des vivres à son armée aussi long-temps que dureroit la négociation, car la campagne étoit déserte, et les paysans avoient retiré toutes leurs récoltes dans les lieux forts. Soit que le gonfalonier se livrât dans cette occasion à un accès de hardiesse qui n'étoit pas dans son caractère habituel, et qu'il se flattât que le défaut de vivres contraindrait cette armée à la retraite, soit qu'il eût mal pris ses mesures pour faire parvenir des munitions au camp espagnol, celui-ci commença bientôt à souffrir de la faim. Les soldats, dans leur impatience, recommencèrent leurs attaques contre Prato, où ils étoient sûrs de trouver des vivres. Dans la nuit du 29 au 30 août ils changèrent leurs logemens, et vinrent s'établir devant la porte du Serraglio, où ils mirent de nouveau leurs deux canons en batterie. Dès les premières décharges l'un des deux s'éclata, et ils continuèrent à battre la muraille avec l'autre seulement. En quelques heures ils y firent une brèche de vingt pieds de largeur, mais fort élevée de terre ; il est vrai qu'une terrasse attenante au mur en cet endroit en fa-

cilitoit l'accès. Quelques soldats espagnols montèrent à cette ouverture, et tuèrent deux des fantassins qui la gardoient; c'en fut assez pour frapper tous les autres de terreur; et quoiqu'il y eût au-delà du mur un bataillon de fusiliers et de piquiers, qui auroient pu le défendre avec la plus grande facilité, ils ne virent pas plus tôt les Espagnols sur la brèche, qu'ils commencèrent à s'enfuir.

Les vainqueurs, étonnés de tant de lâcheté, pénétrèrent de toutes parts dans Prato, et firent bientôt éprouver aux fuyards combien la peur est un plus mauvais conseiller que le courage. A peine quelques centaines d'entre eux auroient-ils pu périr dans l'assaut le plus meurtrier, tandis que leur fuite les livra presque tous sans défense à la mort. Les Espagnols outre-passèrent, dans cette occasion, toutes les cruautés qui avoient été commises par les vainqueurs de Brescia ou de Ravenne. Le nombre des malheureux qui furent massacrés sans combat, sans défense, sans provocation, est porté, par la plupart des historiens, à cinq mille; par les plus modérés, au moins à deux mille: toutes les maisons, toutes les églises furent pillées avec la plus excessive rigueur; et les bourgeois, dépouillés de tout, furent encore soumis à d'horribles tortures, pour émouvoir à compassion leurs amis et leurs parens, et les engager ainsi

à racheter les prisonniers. La grande église seule, où une partie des femmes s'étoit réfugiée, fut soustraite à ces horreurs par une sauvegarde qu'obtint pour elle le cardinal de Médicis (1).

La nouvelle de la prise et du massacre de Prato répandit dans Florence l'effroi et la consternation. Seize mille hommes de l'ordonnance étoient rassemblés dans la ville; mais leurs camarades venoient de donner une telle preuve de leur lâcheté, qu'on ne pouvoit plus reposer en eux aucune confiance. La grande majorité des citoyens ne désiroit point un changement; seulement ils étoient privés de tout courage militaire; ils ne se sentoient point la force de repousser les ennemis, et ne vouloient point exposer la capitale aux affreux malheurs que Prato venoit de subir. Le vice-roi n'avoit pas rompu toute négociation; mais n'éprouvant plus de besoins, et ayant trouvé à Prato de l'argent et des vivres en abondance, il avoit élevé prodigieusement ses prétentions, et ne demandoit pas moins de cent cinquante mille florins: la ville toute entière étoit dans un état effrayant de fermentation; la seigneurie étoit découragée, et le gonfalonier

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 14. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* Lib. V, p. 260. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 306. — *Commentari di Filippo de' Nerli*. L. V, p. 109. — *Jo. Mariana de rebus Hispan.* L. XXX, cap. XIV, p. 321. — *Paolo Giovio Vita di Leone X.* L. II, p. 141.

lui-même, qui ne dissimuloit plus sa terreur, avoit offert son abdication (1).

CHAP. CX.

1512.

Sur ces entrefaites, vingt-cinq ou trente jeunes gens des familles les plus illustres et les plus riches, que leur goût pour les lettres et les beaux-arts avoit réunis dès long-temps, et qui avoient coutume de se rassembler dans les jardins de Bernardo Rucellai, devenus par eux fameux dans l'histoire littéraire, résolurent de prendre sur eux de changer le gouvernement; soit qu'ils regardassent l'entière liberté de leurs ancêtres comme contraire à leur goût pour la poésie et les jouissances du luxe, soit qu'ils jugeassent nécessaire de céder doucement à l'orage, et qu'ils voulussent, en dirigeant la révolution, sauver le gonfalonier. Ils savoient bien que, s'ils n'étoient pas secondés par leurs concitoyens, ils ne trouveroient pas non plus chez eux d'opposition. A leur tête, on voyoit Barthélemi Valori, qui avoit épousé la nièce de Sodérini, et qui étoit regardé par lui comme son gendre; Paul Vettori, Anton-Francesco des Albizzi, les Rucellai, Capponi, Tornabuoni et Vespucci, qui, presque tous, avoient des relations de famille avec Sodérini et les siens (2).

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. V, p. 252.

(2) D'après les lettres familières de Francesco Vettori à Machiavel, il paroîtroit que le but principal de son frère Paul étoit de servir le gonfalonier, et de lui sauver la vie. *Lettere familiari*

Les jeunes conjurés, qui, quelques mois auparavant, avoient eu de secrètes correspondances avec Jules de Médicis, entrèrent au palais public, le matin du 31 août, lendemain de la prise de Prato. Ils parvinrent, sans résistance, jusqu'à l'appartement du gonfalonier, qui n'avoit pris aucune mesure pour se défendre, et qui s'en remettoit au hasard. Ils le menacèrent de le tuer, s'il ne quittoit pas aussitôt le palais, lui donnant, au contraire, leur parole de le sauver, s'il se conformoit à leurs vœux. La ville s'étoit soulevée à la nouvelle de leur entreprise; mais, dans les groupes divers qui se formoient dans les rues, on entendoit à peine quelques voix accuser le gonfalonier, quoique personne n'osât prendre sa défense. Les conjurés entraînèrent le gonfalonier dans la maison de Paul Vettori, sur le quai de l'Arno, où ils le gardèrent pendant la nuit. En même temps, ils firent assembler la seigneurie, les collèges, les capitaines du parti guelfe, les décemvirs de la liberté, les huit de Balie, et les conservateurs des lois. Ils demandèrent à cette assemblée de déposer le gonfalonier; toutefois, sur près de soixante-dix membres qui se trouvoient présens, il n'y en eut que neuf qui votassent pour la déposition de Sodérini. Francesco

Vettori s'écria alors : « Concitoyens ! ceux qui
 » croient aujourd'hui sauver le gonfalonier en
 » lui donnant leur suffrage , assurent sa perte ;
 » car ses ennemis le tueront , s'ils ne peuvent
 » le faire déposer ». Cette menace eut l'effet
 qu'il en attendoit : Sodérini fut privé juridi-
 quement de sa dignité. Dans la nuit , on le fit
 partir par la route de Sienne pour aller à Rome ;
 mais comme il apprit en chemin que le pape
 avoit fait saisir ses biens , il tourna tout à coup
 sur Ancône , d'où il passa à Raguse (1).

CHAP. CX.

1512.

Des ambassadeurs furent aussitôt envoyés au
 vice-roi , pour lui annoncer que la république
 s'étoit conformée au vœu qu'il avoit exprimé ,
 et pour connoître ses conditions. Cardone de-
 manda avant tout de l'argent : il exigea quatre-
 vingt mille florins pour l'armée espagnole , qua-
 rante mille pour l'empereur , vingt mille pour
 lui-même , et il voulut que Florence , en gage
 de son attachement à la sainte ligue , prît à sa
 solde le marquis de la Palude , et le reçût dans
 ses murs , avec deux cents gendarmes espagnols.
 Quant aux Médicis , il demanda seulement qu'ils
 fussent admis dans leur patrie comme citoyens ,
 et qu'ils eussent la faculté de racheter leurs

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 15. — *Istor. di Giov. Cambi*. T. XXI, p. 509. — *Jacopo Nardi*. Lib. V, p. 255. — *Fil. de' Nerli*. L. V, p. 109. — *Scipione Ammirato*. L. XXVIII, p. 507. — *Paolo Gioioto Vita di Leon X*. Lib. II, p. 146.

CHAP. CX.
1512.

biens qui avoient été confisqués ; en sorte qu'il paroissoit laisser quelque espoir de conserver l'antique liberté (1).

Les Florentins, et les chefs eux-mêmes de la révolution, saisirent avec avidité cette espérance, et ils trouvèrent, dans le caractère doux et conciliant de Julien de Médicis, des facilités pour établir une organisation nouvelle qui sembloit satisfaire tous les partis. Julien, sans attendre qu'une sentence des magistrats annullât sa précédente condamnation, avoit fait son entrée dans la ville le 2 septembre, et étoit venu se loger dans la maison des Albizzi, alors ses plus chauds partisans, quoique leurs ancêtres eussent été long-temps les rivaux de sa famille. Une loi nouvelle, concertée avec lui, fut présentée au grand conseil, le 7 septembre, pour modifier la démocratie, sans la détruire absolument. Les fonctions du gonfalonier, au lieu d'être perpétuelles, devoient être réduites à une année ; une balie devoit remplacer le grand conseil pour faire la plupart des élections ; mais ce conseil, quoique ses attributions fussent réduites, n'étoit pas supprimé : enfin, Jean-Baptiste Ridolfi étoit proposé aux suffrages de ses

(1) *Istor. di Giov. Cambi*, T. XXI, p. 711. — *Paolo Giovio Vita di Leone X.* L. II, p. 147. — *Jaacopo Nardi hist. Fior.* L. V, p. 254. — *Commentari di Filippo de' Nerli*. L. V, p. 110. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 511.

concitoyens pour remplacer Sodérini. La loi fut sanctionnée par le grand conseil, et sur mille cinq cent sept suffrages, Ridolfi en réunit onze cent trois. Il étoit proche parent des Médicis; mais, pendant l'administration de Savonarola, il s'étoit montré zélé pour la liberté comme pour l'état populaire, et ses concitoyens estimoient sa prudence et sa fermeté (1).

Les partisans les plus zélés des Médicis n'étoient point satisfaits de tant de ménagemens: ils avoient compté sur une révolution plus complète; et tant que le grand conseil n'étoit pas supprimé, tant qu'un ami de la liberté étoit à la tête du gouvernement, ils craignoient que le parti qui avoit pour lui la grande majorité du peuple ne reprît le dessus, dès que l'armée espagnole se seroit éloignée; que même peut-être il n'exilât de nouveau les Médicis. Ils recoururent au cardinal Jean, et lui exposèrent les dangers de la condescendance de Julien son frère. Ils le trouvèrent aussi disposé qu'eux à pousser plus loin ses avantages, et à profiter, pour accomplir la révolution, de ce que l'armée espagnole demeurait toujours en Toscane. Jusque alors le cardinal étoit demeuré à Prato, au quartier-général des Espagnols: il fit enfin son entrée à Florence, le 14 septembre; mais au lieu de s'y

(1) *Jacopo Nardi. L. VI, p. 259. — Comment. di Ser Fil. de' Nerli. L. VI, p. 112.*

présenter comme légat de Toscane, avec des processions de prêtres, et des citoyens pour cortège, il voulut avoir une suite toute militaire, et il la composa d'hommes d'armes et de fantasins de Romagne et de Bologne. Il alla descendre au palais des Médicis, où il reçut les visites des premiers citoyens de l'état; et le surlendemain seulement, il se rendit au palais public, avec les ambassadeurs du pape et du vice-roi, pour visiter la seigneurie (1).

Ridolfi, qui s'étoit toujours montré d'un parti opposé à Sodérini, avoit licencié l'ancienne garde, qui faisoit le service auprès de celui-ci et de la seigneurie, et il n'avoit point eu le temps d'en former une autre, en sorte que le palais public n'étoit point défendu. Le cortège qui avoit accompagné le cardinal de Médicis y entra avec lui, et s'en empara sans résistance (2). Les partisans des Médicis firent alors retentir la place de cris menaçans; et Julien, se présentant au conseil des Quatre-vingts, lui demanda, ainsi qu'à la seigneurie, d'appeler le peuple au parlement.

Depuis long-temps, ces assemblées tumultueuses étoient le signal d'une révolution; aussi en formant le grand conseil, qui comprenoit

(1) *Commentari del Nerli*. Lib. VI, p. 114. — *Istorie di Giov. Cambi*. T. XXI, p. 324.

(2) *Commentari del Nerli*. Lib. VI, p. 115.

tous les citoyens, s'étoit-on proposé d'abroger en quelque sorte les parlemens. La seigneurie et les collèges résistèrent quelque temps aux demandes des Médicis; mais enfin il fallut céder à la force; la grosse cloche sonna pour assembler le peuple. Les citoyens ne se rendirent qu'en petit nombre sur la place, et les Médicis eurent soin de la faire remplir par des soldats et des étrangers, qui répondirent par leurs clameurs au nom du peuple florentin. Deux heures avant la nuit, la seigneurie se rendit à la balustrade destinée à haranguer le peuple; et là elle fit lecture des propositions nouvelles, dont les Médicis demandoient la sanction. Toutes les lois portées depuis l'an 1494 devoient être abolies, une balie nouvelle devoit être investie pour une année de la totalité des pouvoirs qui appartenoient au peuple florentin; et cette balie devoit être composée du gonfalonier, des huit nouveaux prieurs, de douze membres par chacun des quatre quartiers, dont les noms, désignés par les Médicis, furent également lus au peuple, enfin de onze *arruoti* ou adjoints, qui, après que la première nomination avoit été faite par le comité secret des Médicis, avoient obtenu par faveur d'être aussi compris dans le même corps. Cette balie, à laquelle on accorda le droit de s'adjoindre des membres nouveaux, devoit avoir aussi celui

de prolonger elle-même son autorité d'année en année; et en effet, ce fut le même corps qui, comprenant désormais toute la république, continua ses fonctions, sans mission nouvelle, jusqu'à l'année 1527, que les Médicis furent expulsés une dernière fois. La balie elle-même devoit déléguer, sous le nom d'*accoppiatori*, un certain nombre de ses membres, auquel tout pouvoir fût accordé pour élire désormais arbitrairement le gonfalonier et les prieurs. Quant à celui qui siégeoit alors, Jean-Baptiste Ridolfi, il fut invité à abdiquer ses fonctions le 1^{er} novembre (1).

Telle fut l'étroite et honteuse oligarchie qui fut substituée au gouvernement libre et constitutionnel de la république. Le parlement sanctionna la révolution; car les seuls citoyens déterminés à tout approuver se rendirent sur la place publique, au milieu des soldats qui faisoient violence à leur patrie. La nouvelle balie prononça peu de condamnations, mais elle abolit la plupart des magistratures protectrices de la liberté; de plus, elle licencia, dès le 18 septembre, l'ordonnance ou la milice florentine, et elle fit désarmer le peuple. Un gouvernement

(1) *Istor di Gio. Cambi*. T. XXI, p. 524. — *Commentari di S. Filippo de' Nerli*. Lib. VI, p. 116. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 512. — *Paolo Giovo Vita di Leone X*. L. III, p. 149. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 17.

que les étrangers ont établi par la violence doit craindre toute force nationale; et pour se maintenir, il doit désarmer et avilir la nation qui lui est soumise (1).

CHAP. CX.

1512.

Il étoit difficile de trouver assez promptement l'argent nécessaire pour satisfaire les alliés. La balie fut obligée d'ouvrir, le 23 septembre, un emprunt forcé de quatre-vingt mille florins, avec le produit duquel les Espagnols furent payés (2). Chaque membre de la balie fut ensuite autorisé à désigner huit citoyens de son quartier, parmi ceux qu'il jugeroit les plus attachés aux Médicis, et les plus ennemis des principes populaires. Leur liste, qui montoit à cinq cent quarante-huit citoyens, fut réduite à deux cents par un scrutin secret; ils furent considérés comme formant la représentation nationale ou le conseil de la république; on les nomma le conseil des *Arruoti*. Les Médicis, en formant ce conseil, eurent surtout soin de n'y laisser entrer aucun des anciens partisans de Savonarola, qui s'étoient proposés en même temps l'affermissement de la liberté et la réforme de l'Église. De tous les partis qu'on reconnoissoit à Florence, ce fut celui qui fut le

(1) *Istor. di Giov. Cambi* T. XXI, p. 329. — *Jacopo Nardi*. Lib. VI, p. 265. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 311.

(2) *Istor. di Giov. Cambi*. T. XXI, p. 350.

plus sévèrement exclu de toute part au gouvernement (1).

Le premier gonfalonier élu, le 2 novembre, par les vingt accoppiatori de la balie, pour succéder à Jean-Baptiste Ridolfi, fut Philippe Buondelmonti, vieillard âgé de soixante et treize ans. Aucun membre de cette maison si ancienne, et dont le nom rappeloit les premières querelles des Guelfes avec les Gibelins, n'avoit encore été honoré du gonfalon, parce que tous ses ancêtres, et lui-même, avoient professé de tout temps des opinions purement aristocratiques, et avoient montré un grand mépris pour le peuple. Cette élection fut un nouveau chagrin pour les amis de la liberté; et dans la seigneurie elle-même, on fit souvent sentir à Buondelmonti combien il jouissoit peu de la confiance de ses concitoyens (2).

Le résultat de cette révolution fut de faire rentrer à Florence le cardinal Jean de Médicis et son frère Julien, tous deux fils de Laurent-le-Magnifique, Jules, chevalier de Malte, et prieur de Capoue, fils naturel de Julien l'ancien, frère du Magnifique, et Laurent II, fils de Pierre, l'aîné des trois fils du Magnifique, qui s'étoit noyé au Garigliano. Avec eux ils condui-

(1) *Commentari del Nerli*. L. VI, p. 119. — *Istor. di Gio. Cambi*. T. XXI. p. 331. — *Jacopo Nardi*. L. VI, p. 262.

(2) *Istor. di Gio. Cambi*. T. XXI, p. 340.

soient encore deux enfans , Hippolyte , fils naturel de Julien II, et Alexandre , fils naturel de Laurent II, en qui l'on vit s'éteindre l'ancienne race des Médicis ; aucun des chefs de cette famille n'avoit de fils légitime (1).

A peine les Médicis furent-ils rétablis à la tête du gouvernement, qu'on vit apparaître dans la république une classe de courtisans, qui sembloient étrangers à ses anciennes mœurs et à son caractère. Plusieurs tiroient leur origine des familles illustrées par leur amour pour la liberté : mais la vanité, le goût du plaisir, l'espérance de rétablir par les faveurs d'une cour leur fortune délabrée, leur faisoient préférer le service des princes au partage de la souveraineté dans un état libre. Ils se vantoient alors de leur fidélité inaltérable à la maison de Médicis ; et quoique la révolution eût été accomplie par les armes étrangères, ils donnoient à entendre que leurs sourdes intrigues l'avoient préparée, et que leurs trahisons l'avoient facilitée. A les en croire, c'étoient eux qui avoient livré aux Espagnols les passages de l'Apennin, Campi et Prato, ou qui avoient empêché que ces places ne fussent mises en état de défense. Ils avoient entretenu une longue correspondance avec Jules de Médicis, l'agent principal du cardinal, son cousin ; leurs lettres, sans adresse et sans signa-

(1) *Jacopo Nardi histor. Fior. L. VI, p. 265.*

ture, étoient déposées dans un trou de la muraille du cimetièrre de Sainte-Marie-nouvelle, où un messenger apportoit ensuite les réponses, sans connoître le nom, la demeure ou la figure de ceux dont il servoit la correspondance. Au nom de ces longues machinations contre leur patrie, ils réclamoient quelques faveurs des Médicis; mais leurs efforts ne servirent qu'à les signaler au mépris de leurs concitoyens et des âges à venir (1).

Le vice-roi don Raymond de Cardone étoit enfin reparti de Prato le 18 septembre; et avec l'armée espagnole, il avoit été joindre les Vénitiens qui faisoient le siège de Brescia. M. d'Aubigny, qui défendoit cette ville, et qui avoit peu d'espérance de s'y maintenir long-temps, après avoir refusé de se rendre aux Vénitiens, offrit de capituler avec Cardone, pour jeter ainsi des germes de mécontentement entre les alliés de la sainte ligue; il obtint des conditions honorables. Peschièra ouvrit de même ses portes aux Espagnols, Légnago à l'évêque de Gurck, ministre de Maximilien; et la seule ville de Crème se soumit aux Vénitiens (2).

L'évêque de Gurck se rendit ensuite à Rome, en passant par Florence; et jamais ambassadeur,

(1) *Jac. Nardi hist. Fior.* L. V, p. 250; L. VI, p. 264, 265.

(2) *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 18. — *Petri Bembi histor. Ven.* Lib. XII, p. 283, 284.

jamais prélat ne fut reçu dans la capitale de la chrétienté avec plus d'honneurs, et plus de marques de respect. Le pape, qui voyoit la ligue partagée par de sourdes inimitiés, et prête à se dissoudre, vouloit s'assurer la reconnoissance de ce secrétaire de l'empereur, qui seul paroissoit avoir du crédit sur l'esprit de son maître : il lui accorda le chapeau de cardinal, qu'il lui faisoit espérer depuis une année, et il chercha par son moyen à s'unir d'une manière plus intime avec Maximilien (1).

Un congrès des puissances de la ligue s'assembloit à Rome, pour régler le sort de l'Italie, et terminer les différends qui avoient déjà éclaté à Mantoue. Une jalousie universelle sembloit armer tous les alliés les uns contre les autres. Le pape se plaignoit de ce que Ferdinand avoit promis sa garantie à Florence, Sienne, Lucques et Piombino; et il exigeoit pour la liberté du saint-siège que le souverain de Naples ne s'attribuât point d'autorité sur la Toscane. Les Espagnols, d'autre part, vouloient étendre leur protection, non-seulement sur cette contrée, mais encore sur Fabrice et Marc-Antoine Colonna, qui, depuis l'évasion du duc de Ferrare,

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XI, p. 19. — *Paris. de Grassis Diar.* T. III, p. 958; *apud Rayn. Ann.* T. XX, p. 125, ann. 1512, §. 90. — *Istor. di Giov. Cambi*, p. 538. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 511. — *Fr. Belcarü*. L. XIV, p. 401.

étoient tombés dans la disgrâce du pape. En même temps, ils réclamoient le subside de quarante mille florins par mois, qui leur avoit été assuré par le traité de la sainte ligue, et qu'on ne leur payoit plus. Les Suisses, que le pape avoit proclamés défenseurs de la liberté ecclésiastique, en leur envoyant un drapeau, une épée et un casque qu'il avoit bénis, exigeoient que le duché de Milan fût rendu à Maximilien Sforza, qu'il leur importoit d'avoir pour voisin, plutôt qu'un des grands potentats; et ils vouloient lui consigner eux-mêmes les clefs de Milan, pour rappeler qu'eux seuls en avoient fait la conquête; mais l'empereur Maximilien prétendoit garder pour lui le Milanez, et refusoit à son cousin l'investiture et le titre de duc. Le même Maximilien, d'accord avec les Espagnols, se plaignoit du pontife, qui avoit occupé Plaisance, Parme et Reggio, au préjudice des droits de l'Empire (1).

Le différend entre Maximilien et les Vénitiens étoit encore le plus compliqué de tous, et le plus difficile à concilier. Le premier, qui occupoit toujours Vérone, exigeoit encore que Vicence lui fût restituée, et il ne consentoit à laisser aux Vénitiens la possession de Padoue, Trévisé, Brescia, Bergame et Crème, qu'il ré-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 20. — *Jacopo Nardi histor. Fior.* L. VI, p. 266.

clamoit toujours comme terres d'Empire, que moyennant deux cent mille florins d'investiture, et un tribut annuel de trente mille florins. Les Vénitiens, d'autre part, ne pouvoient consentir, ni à renoncer à la suzeraineté, dont ils avoient été en jouissance pendant plus d'un siècle, ni à faire un sacrifice d'argent aussi énorme, dans l'état d'épuisement où étoient leurs finances, ni à perdre toute communication avec les provinces qu'on leur rendoit au-delà du Mincio, et dont la possession seroit par conséquent toujours précaire pour eux (1).

Jules II employa tout son crédit, toute son activité, à concilier ces prétentions opposées; il offrit aux Vénitiens de leur prêter en partie l'argent que l'empereur leur demandoit; il les exhorta vivement à céder pour la paix de l'Europe; mais ne pouvant les y décider, il les menaça avec son impétuosité habituelle, de toutes les peines ecclésiastiques, s'ils retardoient davantage la pacification de l'Italie; et bientôt après, il conclut avec l'empereur, et publia le 25 novembre une alliance nouvelle, dans laquelle les ambassadeurs d'Angleterre et d'Aragon refusèrent d'intervenir. Maximilien accéda par elle au concile de Latran, il désavoua tous les actes par lesquels il s'étoit joint à celui de Pise, il

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 21. — *Petri Bembi*. L. XII, p. 285. — *Fr. Belcarini*. Lib. XIV, p. 402.

promit de ne donner aucun secours à Alphonse d'Este ou aux Bentivoglio, et de rappeler les Allemands qui étoient au service du premier. Jules, de son côté, s'engagea à employer les armes spirituelles et temporelles, pour mettre l'empereur élu en possession de toutes les provinces qui lui avoient été assignées en partage par la ligue de Cambrai. Les poursuites de Jules contre les Colonna, et les droits contradictoires de l'Empire et de l'Église, sur Parme, Plaisance et Reggio, devoient rester en suspens, jusqu'à la fin de la guerre (1).

Le pape toutefois ne rompit point ses négociations avec la république; il espéroit encore lui éviter de nouvelles hostilités, et il ne vouloit pas attaquer Ferrare avant le retour du printemps. Pendant cet intervalle de paix, le cardinal de Gurck, celui de Sion, et le vice-roi de Naples se rendirent à Milan, pour mettre Maximilien Sforza en possession de sa capitale : le cardinal de Sion lui en consigna les clefs aux portes de la ville, le 29 décembre, au nom de la confédération helvétique. Les Milanois, après avoir tant souffert, croyoient retrouver sous un souverain italien, et sous le petit-fils du grand Sforza, tout le bonheur des anciens temps : la mémoire même de Louis-le-Maure leur étoit devenue

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. XI, p. 21. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1512, §. 91, p. 125. — *Fr. Belcarii*. L. XIV, p. 402.

chère par le contraste avec la domination des étrangers ; et la capitulation de la citadelle de Novarre vint encore embellir les fêtes de l'inauguration du nouveau duc. Il ne restoit dès lors plus aux Français, dans toute l'Italie, que les châteaux de Milan, Crémone, Trezzo, et la lanterne de Gènes (1).

CHAP. CX.

1512.

Cependant Louis XII ne renonçoit point au Milanez, dont la conquête avoit été l'objet de l'ambition de sa vie entière. En retirant ses troupes d'Italie, il les avoit portées sur les Pyrénées ; il les avoit fortifiées par de nouveaux corps de gendarmerie française, et de landsknechts de la Basse-Allemagne ; et avant la fin de l'année il avoit recouvré à la frontière d'Espagne une grande supériorité de forces sur son adversaire Ferdinand. Mais la campagne de 1512 avoit été fatale à son fidèle allié Jean d'Albret, roi de Navarre. Les généraux français qui le défendoient avoient commis faute sur faute ; lui-même, bien plus occupé des cérémonies de l'Église que des affaires d'état, passoit les journées à entendre des messes, dans le temps même où il étoit excommunié comme schismatique, et où une bulle du pape lui enlevait son petit royaume. Ferdinand en dut la conquête, moins

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 22. — *Petri Bizarri Genuens. hist.* L. XVIII, p. 452. — *Jacopo Nardi histor. Fior.* Lib. VI, p. 266. — *Fr. Balcarin.* Lib. XIV, p. 405.

CHAP. CX.

1512.

encore à la valeur de ses troupes et à l'habileté de son général le duc d'Albe, qu'aux artifices par lesquels il retint le marquis de Dorset avec les Anglois à Fontarabie, de manière à faire en sa faveur une puissante diversion (1). Lorsqu'enfin le royaume de Navarre fut perdu, cet échec même remit Louis XII en liberté de faire rebrousser chemin à son armée vers la Lombardie; et dès le commencement de l'année 1515, il chercha, par des négociations nouvelles, à dissoudre la ligue qui lui avoit enlevé le Milanéz, et à se procurer des alliés en Italie.

1515.

La ligue étoit déjà tellement divisée par des intérêts contradictoires, que Louis XII étoit en quelque sorte maître de choisir les alliés nouveaux qu'il voudroit se donner. Ferdinand qui dans toutes ses actions se couvroit toujours avec la même hypocrisie du manteau de la religion, lui avoit envoyé deux moines en France pour traiter avec lui, et lui proposer ou une paix générale, ou une alliance particulière; mais sa première condition ayant été que Louis XII lui abandonnât la Navarre, celui-ci répondit que son honneur étoit engagé à secourir un roi

(1) *Fr. Guicciardini*, T. II, L. XI, p. 25. — *Jo. Mariana de rebus Hispan.* L. XXX, c. XI, p. 517. — *Mémoires de Bayard*, Ch. LVI, p. 529-559. — *Mémoires de Fleuranges*, p. 106-116. — *Fr. Belcaril*, L. XIV, p. 401. — *Hume's history of England*, Ch. XXVII, T. V, p. 115.

qui ne s'étoit jeté dans le danger que par dévouement pour lui (1). D'autre part, la reine Anne de Bretagne avoit fait faire des ouvertures de négociation au cardinal de Gurck, qui avoient été accueillies; et Maximilien en retour avoit fait proposer à Louis, de marier son petit-fils l'archiduc Charles avec la seconde fille du roi; pourvu que celle-ci lui apportât pour dot les droits de la France sur le Milanez et le royaume de Naples. Il exigeoit encore que cette jeune princesse fût envoyée immédiatement à la cour impériale, pour y achever son éducation, jusqu'au temps du mariage, et que le roi secondât Maximilien dans son projet d'écraser entièrement les Vénitiens (2). La reine Anne ne voulut point consentir à se séparer ainsi de sa fille, et les conseillers de Louis XII le détournèrent d'une alliance avec un empereur qui n'étoit jamais de bonne foi dans ses promesses et qui, le fût-il, et eût-il pardonné à la France les dix-sept offenses qu'il prétendoit avoir reçues d'elle, se mettoit toujours dans l'impuissance de remplir ses engagemens (3).

Louis XII sentoit les funestes conséquences

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 27. — *Fr. Belcarii*. L. XIV, p. 405.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. XI, p. 27. — *Fr. Belcarii*. L. XIV, p. 405.

(3) *Fr. Guicciardini*. L. XI, p. 29.

CHAP. CX.

1513.

de sa brouillerie avec les Suisses, et il désiroit ardemment se réconcilier avec eux ; mais cette négociation présentoit plus de difficultés que toutes les autres. Il savoit qu'un traité avoit été signé entre les ambassadeurs suisses et Maximilien Sforza, par lequel la confédération prenoit la maison Sforza sous sa protection, et lui permettoit des levées de troupes indéfinies pour la défense du Milanez : tandis que le duc promettoit cent cinquante mille ducats en entrant en possession de ses états, et quarante mille ducats par année pendant vingt-cinq ans. Louis désiroit vivement empêcher la diète de ratifier ce traité, ce qu'elle n'avoit point fait encore. Pour obtenir seulement que ses ambassadeurs pussent se présenter à cette diète, il livra aux Suisses les citadelles de Lugano et de Locarno. Sous cette condition M. de La Trémouille eut la permission de venir à Lucerne, où la diète étoit assemblée. Jean-Jacques Trivulzio s'y rendit en même temps sous prétexte d'y traiter de ses propres intérêts ; aussitôt les Suisses lui défendirent de communiquer avec La Trémouille, et en présence de l'un et de l'autre, ils ratifièrent la convention conclue avec Sforza, et ils refusèrent au roi de France toute levée de soldats, et toutes ses autres demandes (1).

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, Lib. XI, p. 28. — *Fr. Belcarri*. T. XIV, p. 406.

Pendant le même temps Louis XII avoit aussi entamé des négociations avec les Vénitiens, par l'entremise de Trivulzio, et par celle d'André Gritti qui étoit toujours demeuré prisonnier depuis la bataille de la Ghiara d'Adda, et qu'il fit venir à sa cour. Mais quoiqu'elles fussent conduites avec un profond secret, Maximilien en eut quelque soupçon; et pour les rompre, il se montra disposé à se relâcher de ses prétentions, et il renonça à demander la restitution de Vicence. Les Vénitiens répondirent au cardinal de Gurck qu'ils ne traiteroient point s'ils n'obtenoient eux-mêmes la restitution de Vérone, sans laquelle leur territoire se trouvoit partagé en deux. Ils offrirent seulement en compensation d'augmenter le tribut demandé par l'empereur. Comme ils ne purent l'y déterminer, ils signèrent avec le secrétaire de Trivulzio envoyé secrètement auprès d'eux, un traité d'alliance avec la France. Celui de 1499 entre les deux mêmes puissances, qui garantissoit Crémone et la Ghiara d'Adda aux Vénitiens, et tout le reste du duché de Milan à Louis XII, servit de base à ce nouveau traité (1).

Le secrétaire de Trivulzio qui avoit rédigé ce traité pour la France, avoit réservé expressément qu'il seroit regardé comme non venu,

(1) *Fr. Guicciardini*, T. II, Lib. XI, p. 29.

CHAP. CX.

1513.

si le roi ne le ratifioit pas avant un terme fixé. Ainsi jusque alors rien n'étoit fait, et chacun continuoit des négociations contradictoires. Louis XII avoit envoyé à Maximilien M. d'Asparoth, frère de Lautrec, pour donner suite aux premières propositions du mariage de madame Renée de France. D'autre part, Ferdinand pressoit Maximilien de rendre Vérone aux Vénitiens, et d'accepter en retour deux cent cinquante mille ducats d'investiture, et cinquante mille de cens annuel. Il lui proposoit d'employer cet argent à porter la guerre en Bourgogne, et de prendre en France des dédommagemens pour les conquêtes qu'il abandonneroit en Italie. Il avoit engagé le cardinal de Gurck, qui partageoit pleinement ces projets, à se rendre en Allemagne pour les appuyer, et il l'avoit fait accompagner par don Pédro de Urrea, son ambassadeur, et par le comte de Cariati, son ministre auprès de la république de Venise. Pour donner plus de temps à toutes ces négociations, une trêve pour tout le mois de mars fut stipulée entre les Allemands et les Vénitiens (1).

Le plus actif, dans ces négociations compliquées, étoit encore le pape Jules II. Il attendoit le printemps avec impatience pour attaquer Ferrare, dont le duc, abandonné par tous ses alliés,

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 50.

ne pouvoit faire une longue résistance. Il avoit acheté secrètement de Maximilien , pour le prix de trente mille ducats , les droits de l'Empire sur Sienne , et il comptoit en gratifier son neveu le duc d'Urbin : moyennant une autre somme de quarante mille ducats , Maximilien devoit encore lui remettre Modène en gage. Il menaçoit les Lucquois , auxquels il vouloit enlever la Garfagnana , que ceux-ci avoient conquise sur Alfonse d'Este , pendant ses calamités. Il étoit mécontent des Médicis , qu'il trouvoit plus attachés à la cour d'Espagne qu'à lui , et il méditoit de changer une seconde fois la constitution de Florence. Il avoit ôté au cardinal de Sion la légation de Milan ; et il l'avoit rappelé à Rome , pour le punir des concussions par lesquelles ce prélat s'étoit fait trente mille ducats de rente en Lombardie. Il se préparoit à chasser Jean-Paul Baglioni de Pérouse , pour lui substituer Charles Baglioni ; à faire déposer Janus Fregoso , doge de Gènes , pour lui substituer Octavien Fregoso. Les Suisses seuls continuoient à lui paroître dignes de son estime et de son amour. C'étoit par leur secours qu'il espéroit achever de *chasser les barbares d'Italie* , selon son expression favorite. Par eux il espéroit se défaire un jour des Espagnols ; et le cardinal Grimani ayant dit devant lui que le royaume de Naples restoit toujours sous la domination des étran-

CHAP. CX.
1513.

gers, Jules II, frappant la terre de son bâton, s'écria que si le ciel lui prêtoit vie, il ne tarderoit pas à affranchir aussi les Napolitains du joug qui pesoit sur eux (1). Enfin, dans son ressentiment implacable contre la France, il transportoit par une bulle au roi d'Angleterre le titre de très-chrétien; il privoit Louis du royaume de France, et il l'accordoit au premier occupant (2).

Tous ces projets fermentoient en même temps dans la tête de Jules II, lorsqu'une fièvre, petite, mais obstinée, à laquelle la dyssenterie se joignit bientôt, lui fit reconnoître qu'il n'avoit plus que peu de temps à vivre. Il appela auprès de lui les cardinaux en consistoire, et leur fit confirmer la bulle contre la simonie, qu'il avoit publiée après sa première maladie. Il leur fit déclarer que les cardinaux schismatiques seroient exclus du conclave auquel, et non point au concile assemblé, il laissa l'élection de son successeur. Il les engagea encore à confirmer le vicariat de Pésaro à son neveu le duc d'Urbin, en considération de ce que c'étoit la seule grâce qu'il eût accordée à sa famille. En effet, il ne s'est pas présenté dans son histoire une seule occasion de parler de Madonna Félice sa fille,

(1) *Paolo Giovio Vita di Alfonso d'Este*, p. 94.(2) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 30. — *Raynaldi Ann. eccles.* 1512, §. 97, p. 126.

mariée à Gian Giordano Orsini : il ne lui avoit jamais accordé aucune faveur ; et un jour qu'elle lui demandoit avec instance de donner le chapeau de cardinal à Guido de Montefalco, son frère de mère , il le lui avoit refusé avec sévérité , déclarant qu'il n'en étoit pas digne. Jules II conserva jusqu'au dernier moment la même fermeté , la même constance , toute la vigueur de son âme et tout son jugement. Il reçut les sacremens de l'Église , et mourut après plusieurs jours de souffrance , dans la nuit du 21 février 1513 (1).

CHAP. CX.

1515.

(1) *Fr. Guicciardini*. L. X, p. 31. — *Paolo Giovio Vita di Leon X*. Lib. III, p. 151. — *Istor. di Giov. Cambi*. T. XXII, p. 4. — *Jacopo Nardi*. Lib. VI, p. 270. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 511. — *Petri Bizarri*. Lib. XVIII, p. 355. — *Raynaldi Annal. eccles.* 1515, §. 1-9, p. 152, 153. — *Fr. Belcarù*. L. XIV, p. 407. — L'histoire de Venise, de Pietro Bembo, se termine à la mort de Jules II, L. XII, p. 286. C'est un des plus foibles ouvrages de ce littérateur célèbre. Il sacrifie sans cesse son impartialité et sa bonne foi à ce qu'il croit l'honneur de sa patrie. Ses informations sont fort inexactes, et quoiqu'il eût connoissance de quelques papiers d'état que n'avoient point vu les autres historiens, le plus grand nombre de beaucoup des documens qui lui auroient été nécessaires, lui avoit été soustrait par la jalousie du gouvernement. Enfin, sous le rapport même du mérite littéraire, l'histoire de Bembo n'est pas digne de la réputation de son auteur. Avec beaucoup d'élégance et de pureté dans le style, il n'a pas su lui donner de l'intérêt, et l'on ne peut en supporter la lecture sans fatigue et sans ennui. J'ai fait usage de l'édition du *Thesaurus antiquitatum et historiarum Italie* de Burmannus, T. V, Part. I, p. 1-286.

CHAPITRE CXI.

Léon X succède à Jules II; expédition de La Trémouille en Lombardie; sa défaite à Novarre; déroute de Barthélemi d'Alviano à l'Olmo; la guerre se rallentit en Italie; négociations; mort de Louis XII.

1513 — 1515.

CHAP. CXI. 1513. **L**ES révolutions qui avoient ébranlé l'Italie pendant les dix dernières années, et les guerres cruelles qui l'avoient ensanglantée, pouvoient être attribuées pour la plupart au caractère violent et emporté de Jules II, et à l'acharnement avec lequel il poursuivoit l'accomplissement de ses projets ou de ses vengeances. Ses passions se confondoient à ses yeux avec les principes qu'il avoit adoptés, et il s'étoit fait des devoirs conformes à son ambition. Presque tous les projets qu'il avoit formés avoient un côté noble et généreux; ses pensées étoient assez élevées, ses désirs assez désintéressés pour justifier sa conduite à ses propres yeux; et malgré les violences criminelles par lesquelles il en pressa l'accomplissement, il n'étoit pas tout-à-fait indigne des éloges que lui ont pro-

digués le cardinal Bellarmin, Raynaldi l'annaliste de l'Église, et les autres apologistes du saint-siége (1).

CHAP. CXI.

1515.

Jules II, qui ne pouvoit souffrir aucune opposition, aucune résistance, et qui pousoit aux derniers excès le despotisme de ses volontés, avoit cependant, en principes, du respect et de l'amour pour la liberté : il vouloit assurer celle de l'Italie; il se révoltoit à l'idée de voir cette contrée dominée par les étrangers; et son désir le plus ardent étoit de la délivrer du joug des barbares, comme il appeloit tous les ultramontains. Il connoissoit aussi le prix de la liberté civile : il avoit voulu rétablir l'indépendance de la république de Gênes, et sauver celle de Venise, encore qu'il eût le premier conjuré contre elle l'orage qui l'accabla; il avoit respecté la liberté de Bologne et des villes des états de l'Église, d'où il avoit chassé les tyrans. Il avoit commencé par leur rendre une administration républicaine, sous la protection du saint-siége. Il est vrai que dès qu'il trouvoit ensuite quelque opposition dans ces villes, sa colère ne connoissoit plus de bornes; il y voyoit une rébellion, et il la punissoit aussitôt par la privation de cette liberté même qu'il

(1) *Bellarminus de potestate summi Pontificis in tempore.*
Cap. II, apud Raynald. *Anu.* 1515, §. 12, p. 134.

CHAP. CXI.
1515.

leur avoit rendue , et qu'il regardoit comme le premier des biens.

Il avoit conçu la plus haute estime pour les Suisses : il voyoit en eux un peuple libre , belliqueux et docile à sa voix ; et comme leurs montagnes couvrent une partie importante des frontières de l'Italie , il avoit conçu le projet digne d'une âme élevée , de les constituer gardiens de la liberté italienne. Il avoit contribué au renversement du gonfalonier Pierre Sodérini , parce que , dans ses bouillans ressentimens , il ne pouvoit lui pardonner ni son attachement à la France , ni l'asile qu'il avoit donné au concile de Pise. Mais il n'avoit pas consenti à l'asservissement de Florence par les Médicis , et il blâmoit hautement le cardinal Jean d'avoir fait son entrée dans sa patrie , entouré de piques et de hallebardes , et d'avoir fondé le pouvoir de sa maison sur des armes étrangères. Il déclaroit qu'il n'avoit jamais eu l'intention de prêter les mains à l'établissement d'une nouvelle tyrannie , et que le vœu de son cœur étoit , au contraire , de les renverser et de les détruire partout où elles existoient (1).

Mais quoique Jules II eût réussi dans ses projets par-delà tout ce qu'on auroit pu attendre des calculs ordinaires de la politique , et quoique

(1) *Jacopo Nardi hist. Flor. L. VI, p. 265.*

son impétuosité, en troublant ses adversaires et en confondant leurs mesures, l'eût souvent mieux servi que n'auroit fait la prudence; en sorte qu'il avoit étendu les frontières de l'Église plus loin qu'aucun de ses prédécesseurs: il avoit cependant causé tant de malheurs, il avoit fait répandre tant de sang, il avoit fait inonder l'Italie par tant de nations barbares, au moment même où il prétendoit combattre pour sa délivrance, que sa mort fut considérée comme un bonheur public, et que les cardinaux, les Romains, les Italiens, et tous les peuples de la chrétienté, désirèrent également que son successeur ne lui ressemblât pas. Il étoit vieux, et ce fut un motif pour désirer un jeune pontife; il étoit turbulent, impatient, colérique; on chercha celui que son amour pour les lettres, pour les plaisirs, pour une vie épicurienne, rendoit le plus dissemblable à Jules II. Il n'avoit jamais souffert aucun conseil, aucune résistance; on essaya avant de nommer son successeur de le mettre sous la tutelle de tous les autres cardinaux, et d'enchaîner la puissance pontificale par des sermens et des conventions. Mais cette tentative, si souvent renouvelée dans les conclaves, avoit toujours été également vaine; le pape élu ne manquoit jamais d'abolir dans sa pleine puissance le serment qu'il avoit prêté comme cardinal. Les conventions qui,

après la mort de Jules II, furent jurées par les vingt-cinq cardinaux réunis pour élire son successeur, n'eurent pas un sort plus heureux, et l'annaliste de l'Église n'a pas même jugé à propos de les consigner dans ses annales (1).

Les obsèques de Jules II étant terminées, vingt-quatre cardinaux qui se trouvoient présents à Rome, le 4 mars, s'enfermèrent au conclave. Jean de Médicis, quoique parti immédiatement de Florence pour venir les joindre, fut contraint par un abcès à voyager lentement et en litière, en sorte qu'il n'arriva que le 6 mars, et qu'il entra le dernier au conclave. Le cardinal Raphaël Riario, neveu de Sixte IV, étoit alors doyen du sacré collège; il étoit aussi le plus riche entre les cardinaux, et le plus avancé dans les dignités de l'Église; aussi avoit-il d'abord aspiré à la dignité pontificale. Mais ses qualités personnelles, ou le souvenir de son oncle, n'étoient point faits pour lui concilier beaucoup de suffrages, et il fut bientôt écarté.

Le crédit des familles souveraines en Italie avoit fait introduire dans le sacré collège un certain nombre de jeunes cardinaux, qui, le plus souvent entraînés par leur déférence pour leurs aînés, avoient peu de part aux décisions

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. XI, p. 52. — Parisii de Grassis Diarium curiæ Romanæ apud Raynald. Annal. 1513, §. 13, p. 152.*

du corps dont ils faisoient partie. Mais la violence et l'austérité du vieux Jules II avoient donné du crédit à la jeunesse ; et pour la première fois, on vit dans le conclave se former un parti des jeunes gens. Alfonse Pétrucci, fils du seigneur de Sienne, fut dans ce parti un des plus actifs et des plus zélés ; il ne tarda pas à en être mal récompensé. Jean de Médicis, qui n'avoit alors que trente-sept ans, étoit le plus jeune de ceux sur lesquels les jeunes gens pouvoient avec quelque décence faire tomber leurs suffrages. Ce choix ne répugnoit point à un grand nombre de cardinaux plus âgés, qui, dans l'état de trouble et de danger où se trouvoit l'Italie, considéroient comme un grand avantage pour l'état de l'Église d'avoir pour souverain le chef de la république florentine, et de faire cause commune avec la Toscane.

Mais le cardinal Sodérini, qui jouissoit d'un crédit mérité dans le sacré collège, s'opposoit par lui-même et par tous ses amis à l'exaltation du chef de la famille de ses ennemis. Les partisans de Médicis s'occupèrent aussitôt de réconcilier ces deux familles. Ils offrirent au cardinal Sodérini, pour prix de son suffrage, de rappeler le gonfalonier Sodérini de Raguse, et de lui accorder un asile à Rome ; de le remettre dans la jouissance de tous ses biens séquestrés à Florence, et d'unir par un mariage

sa famille à celle des Médicis. Ces propositions furent acceptées et religieusement exécutées, et l'élection de Médicis fut arrêtée dans le conclave dès le jeudi au soir, 10 mars. Ce ne fut cependant que le 11 que les cardinaux allèrent aux suffrages, et le cardinal Jean fut chargé lui-même du dépouillement du scrutin qui le déclaroit pape. Il prit le nom de Léon X (1).

Médicis n'étoit encore que diacre, et il falloit l'ordonner prêtre avant de le couronner comme pape. Cette cérémonie se fit le 15 mars; il fut consacré le 17, et couronné à Saint-Pierre le 19. Il avoit fallu précipiter ces fonctions à cause de la semaine sainte; mais Léon X ne vouloit pas renoncer à un couronnement plus solennel, et qui demandoit de plus longs préparatifs. Il se fit le 11 avril à Saint-Jean-de-Latran, dont l'église est considérée comme l'évêché propre des papes. Médicis avoit choisi l'anniversaire du jour de la bataille de Ravenne, où il avoit lui-même été fait prisonnier par les Français; il monta pour la cérémonie, le cheval même qu'il avoit monté pour la bataille (2).

(1) *Parisi Diarium*; apud Raynald, *Annal.* 1513, §. 13, 14, 15, p. 154. — *Pavlo Gioivo Vita di Leon X.* L. III, p. 152. — *Fr. Guicciardini.* T. II, L. XI, p. 32. — *Fr. Belcariti.* L. XIV, p. 408.

(2) *Acta synodalia et Parisius de Grassis*; apud Raynald, 1513, §. 20, p. 156. — *Josepho Nardi Ist. Fior.* L. VI, p. 271.

On put reconnoître à ce couronnement combien l'esprit de la cour de Rome étoit changé. Jules II réservait toutes les ressources de l'état pour la guerre; dans les autres branches de l'administration, il avoit apporté la plus sévère économie; il avoit supprimé de sa cour tout luxe et toute pompe; au milieu même de la guerre, il n'avoit cessé d'accumuler pour l'exécution des projets plus vastes qu'il formoit; et à sa mort, il avoit laissé trois cent mille florins en argent comptant, que son successeur trouva dans le trésor, quatre-vingt mille florins que les cardinaux dépensèrent ou s'approprièrent pendant l'inter règne, et des pierres d'une très-grande valeur, dont il avoit orné la mitre, nommée *triregno*. Léon X, au contraire, en arrivant au trône, voulut frapper le peuple de l'idée de sa magnificence; et songeant peu à la guerre où l'Église étoit engagée, ou considérant les trésors dont il acquéroit la disposition comme inépuisables, il dépensa cent mille florins pour les seules fêtes de son couronnement. Dans cette cérémonie, il fit porter le gonfalon de l'Église par le duc Alfonse d'Este, et il parut ainsi préjuger sa réconciliation avec le saint-siège (1).

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VI, p. 272. — *Fr. Guicciardini.* L. XI, p. 33. — *Paolo Giovio Vita di Leon X.* L. III, p. 156. — *Idem, Vita di Alfonso*, p. 95. — *Paris de Grassia Diarium*; apud *Raynald.* 1515, §. 20, p. 156.

A peine assis sur le trône, Léon X s'occupait d'enrichir sa famille. L'archevêque de Florence Cosimo de Pazzi étoit mort justement à cette époque, le 9 avril. Léon donna cet archevêché à son cousin Jules, alors chevalier de Rhodes, et fils naturel de l'ancien Julien. Au mois de septembre, il le fit cardinal, et peu après légat de Bologne. Il décora en même temps de la pourpre Innocent Cybo, fils de sa sœur; Bernard de Bibbiéna, son secrétaire; et Laurent Pucci, protonotaire apostolique, et créature des Médicis. Les canons ne permettent point d'élever les bâtards aux hautes dignités de l'Église, et Léon accorda une dispense à son cousin avant de le pourvoir de l'archevêché de Florence; mais pour le faire cardinal, il trouva plus expédient de faire prêter serment au frère de sa mère, et à quelques religieux, qu'elle avoit été mariée à Julien (1).

La nouvelle de l'élection de Léon X fut accueillie à Florence avec des transports de joie, non-seulement par les partisans de la maison de Médicis, mais même par les anciens républicains; soit qu'ils espérassent que les projets nouveaux que formeroit Léon comme chef de l'Église feroient diversion au plan qu'il avoit arrêté pour asservir leur patrie, soit que les

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VI, p. 276. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXIX, p. 313.

avantages de leur commerce , et les faveurs qu'ils pouvoient espérer de la cour de Rome , leur firent oublier les intérêts de leur liberté. « Je comprends », s'écria le génois Lomellini, en voyant les fêtes des Florentins, « que vous » autres, qui n'avez encore vu aucun de vos » citoyens devenir pape, vous pouvez vous ré- » jouir de cette nouvelle dignité ; mais quand » vous aurez l'expérience des Génois , vous » saurez quels effets produisent toutes ces gran- » deurs des papes dans les villes libres » (1).

Florence, il est vrai, pouvoit alors bien peu prétendre au nom de ville libre. A l'époque justement où le cardinal de Médicis se mettoit en route pour le conclave où il fut élu, une liste, contenant les noms de dix-huit ou vingt jeunes gens connus pour leur patriotisme et leur amour de la liberté, tomba de la poche de Piétro Paolo Boscoli, et fut portée au tribunal criminel nommé *Magistrature des huit*. Celui-ci crut y voir l'indice d'une conspiration pour assassiner Julien et Laurent ; d'autant plus que Boscoli avoit déjà été noté pour quelques propos imprudens. Ce citoyen fut mis à la torture, aussi-bien qu'Agostino Capponi et plusieurs autres, dont le plus distingué étoit sans doute Nicolas Macchiavelli, déjà privé, au mois de novembre pré-

(1) *Jacopo Nardi hist. Fior. L. VI, p. 272.*

cèdent, de l'emploi de secrétaire d'état, qu'il avoit long-temps occupé (1). La violence des tourmens infligés aux prévenus ne leur arracha aucun aveu de conspiration ; mais plusieurs d'entre eux confessèrent des propos tenus contre le gouvernement, et les vœux qu'ils formoient pour son renversement. C'en fut assez pour condamner à mort Boscoli et Capponi, et les faire exécuter le lendemain même du départ du cardinal pour Rome. Les autres, parmi lesquels se trouvoient Nicolas Valori, Giovanni Folchi, Guccio Adimari, Macchiavelli, Bonciani et Seragli, furent relégués en différens lieux (2).

Ces effroyables rigueurs des créatures des Médicis, donnèrent occasion à Léon X de commencer son règne par un acte de clémence. Il fit remettre en liberté tous les accusés, il rappela tous les citoyens exilés sous prétexte de la conjuration, et il étendit cette faveur à tous les Soderini qui avoient été précédemment relégués (3). En même temps, il fit sentir sa protection aux Florentins dans leurs rapports avec leurs voisins. Quelques disputes de frontières

(1) *Filippo Nerli Comment.* L. VI, p. 123. — *Vita di Macchiavelli*, p. 166.

(2) *Jacopo Nardi.* L. VI, p. 268. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 5. — *Comment. del Nerli.* L. VI, p. 123. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 312.

(3) *Jacopo Nardi.* L. VI, p. 272. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 8. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXIX, p. 313.

dans le voisinage de Barga avoient causé, aux mois de juillet et d'août 1513, des hostilités entre les Florentins et les Lucquois : Léon X se fit médiateur entre les deux républiques ; mais il contraignit la plus foible à restituer, le 12 octobre, Piétra-Santa et le Mutrone aux Florentins, places que les Lucquois avoient usurpées pendant la guerre de Pise ; et à cette condition il fit signer une alliance perpétuelle entre les deux états (1).

Au moment où la nouvelle de la mort de Jules II avoit été portée en Lombardie, Raymond de Cardone s'étoit approché de Plaisance, et ensuite de Parme, et il avoit décidé ces villes à se soumettre au duc de Milan (2). Quoiqu'elles eussent été occupées par Jules II, sans aucune espèce de droit, Léon X ne fut pas plutôt monté sur le trône qu'il en réclama la restitution, décidé à ne point permettre que les états de l'Église diminuassent en étendue pendant son administration, ou plutôt pensant déjà à former, de ces conquêtes nouvelles du saint-siège, un état pour son frère Julien ou son neveu Laurent (3). Comme cardinal, il s'étoit montré en-

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 314. — *Giov. Cambi*, p. 27, 31.

(2) *Paolo Giovio Vita di Alfonso*, p. 99. — *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 31.

(3) *Lettere di Vettori a Macchiavelli*, n^o 21, p. 63. 12 juill. 1513.

CHAP. CXL. 1513. nemi de la France, et il avoit secondé de toute son activité la ligue formée contre elle par Jules II. On s'attendoit donc, en général, à lui voir suivre la même ligne de conduite : d'ailleurs, les négociations commencées lorsqu'on ne prévoyoit pas la mort de son prédécesseur, arrivèrent à des résultats avant de lui donner le temps de se décider.

D'une part, Ferdinand-le-Catholique, qui étoit trop pauvre pour faire jamais la guerre à ses propres frais, étoit toujours empressé de faire cesser les hostilités sur les frontières d'Espagne, parce qu'il ne pouvoit y faire vivre ses armées aux dépens de ses ennemis. Il cherchoit seulement à laisser une chance ouverte à la fortune : il signa donc, le 1^{er} avril, à Orthès, en Béarn, une trêve d'une année avec la France, pour les frontières d'Espagne seulement (1). Selon le caractère que lui donne Macchiavel, Ferdinand, plus rusé que politique habile, comptoit sur son bonheur, et vouloit compromettre ses alliés, pour leur faire sentir qu'ils avoient besoin de lui, et attendre les événemens. Néanmoins, la trêve qu'il concluoit étoit toute à l'avantage de la France, qui se trouvoit en liberté de ramener ses armées en Italie (2).

(1) Lettre familière 17, de Macchiavelli à Francesco Vettori, du mois d'avril 1513. Opère T. VIII, p. 47.

(2) Les motifs de cette trêve sont discutés avec beaucoup de

D'autre part, un traité d'alliance entre la France et la république de Venise fut signé à Blois le 24 mars 1513, par André Gritti, qui, de prisonnier, étoit devenu ambassadeur. La négociation entre ces deux puissances avoit été retardée par leurs prétentions respectives sur des provinces qu'elles ne possédoient plus ni l'une ni l'autre, et qu'il s'agissoit de reconquérir sur leurs ennemis. Les Vénitiens demandoient la Ghiara d'Adda et Crémone, conformément aux premiers articles convenus et à leur ancien traité avec la France. Les Français vouloient garder ces provinces : ils consentirent enfin à en promettre la restitution; mais avec la clause secrète de donner ensuite en échange Mantoue, dont le marquis fut sacrifié par la France aux convenances du sénat (1). Les Vénitiens s'engagèrent à entrer en campagne au milieu de mai, avec huit cents hommes d'armes, quinze cents cheval-légers et dix mille fantassins, tandis que Louis XII envahiroit en même temps la Lombardie avec une puissante armée (2).

finesse dans des lettres entre Macchiavelli et Vettori, T. VIII, p. 41 et seq. — *Fr. Guicciardini*. L. XI, p. 55. — *Paolo Giovio Vita di Leone X*. L. III, p. 161. — *Jo. Mariana: hist. Hispan.* L. XXX, cap. XVIII, p. 529.

(1) Lettre de Fr. Vettori à Macchiavel, du 21 avril 1513. T. VIII, p. 42.

(2) *Fr. Guicciardini*. T. II. L. XI, p. 56. — *Fr. Belcarri*.

Louis XII fit rassembler en effet à Suze, sous les ordres de Louis de La Trémouille, douze cents hommes d'armes, huit cents cheval-légers, huit mille landsknechts, qu'avoient amenés Robert de La Marck, seigneur de Sedan, et ses deux fils, Fleuranges et Jamets, et huit mille aventuriers français. Il ne voulut pas donner le commandement de cette armée au vieux maréchal de Trivulzio, qu'il chargea cependant de l'accompagner, de peur que sa partialité avouée pour les Guelfes n'effrayât les Gibelins, et ne les engageât à faire une résistance plus obstinée (1). En même temps, Barthélemi d'Alviano étoit parvenu à Venise, après avoir été remis en liberté par le roi, qui l'avoit retenu prisonnier depuis la bataille de la Ghiara d'Adda. Il fut mis, par le sénat, à la tête de l'armée qui se rassembloit à Saint-Boniface, dans l'état de Véronne. Enfin, une flotte française se rendoit devant Gênes, où les Adorni et les Fieschi se déclaroient prêts à la seconder. Pendant que des

L. XIV, p. 309. — *Paolo Paruta della historia Venetiana*. L. I, p. 19. — *Pauli Jovii Histor.* L. XI, p. 160. Après la lacune que laissent les six Livres perdus au sac de Rome, le onzième de Giovio recommence avec le pontificat de Léon X.

(1) *Fr. Guicciardini*. Tab. XI, p. 35. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 116-119. — Mémoires de Du Bellay. L. I, p. 4 et 15. — Histoire de la Ligue de Cambray. Vol. II, L. IV, p. 297. — Cette expédition n'ayant pas réussi, les historiens français diminuent la force de leur armée.

forces si impesantes s'approchoient de trois côtés à la fois, le vice-roi D. Raymond de Cardone paroissoit déterminé à ne les point combattre : il s'étoit retiré sur la Trebbia; il avoit rappelé le petit nombre de soldats qui gardoient Tortone et Alexandrie; il avoit même annoncé son intention de reconduire son armée dans le royaume de Naples; il en avoit fait avertir le maréchal Trivuzio, et il s'étoit mis en marche dans ce but; mais ayant reçu, entre Plaisance et Firenzuola, de nouvelles lettres de Rome, qui le rassuroient apparemment sur les dispositions du pape, il vint reprendre sa position (1).

CHAP. CXI.
1515.

Les Suisses seuls attachoient leur amour-propre national à la défense de la Lombardie. Ils avoient demandé au pape les secours auxquels son prédécesseur s'étoit engagé; mais Léon X ne vouloit point encore embrasser ouvertement un parti dans la guerre, et il remit au cardinal de Sion quarante-deux mille florins, pour les leur faire passer comme le paiement d'une dette arriérée, et non comme un subside. Les Suisses n'en descendirent pas moins en grand nombre de leurs montagnes, ils s'avancèrent jusqu'à Tortone, où le duc de Milan vint les joindre, et ils invitèrent Cardone à venir aussi se réunir à eux avec l'armée espagnole. Celui-ci

(1) *Fr. Guicciardini. L. XI, p. 57. — Pauli Jovii Histor. L. XI, p. 161.*

l'ayant refusé, Sforza se retira avec l'armée suisse à Novarre, tandis que Trivulzio avoit occupé Alexandrie et Asti : aucun obstacle n'arrêtoit plus l'armée française qui pouvoit s'avancer jusqu'à Milan, et Sforza permit en effet aux Milanois de capituler avec la France. Sacramoro Visconti qu'il avoit laissé à Milan avec cent hommes d'armes, fit arborer sur les murs les étendards de France, et permit de ravitailler le château toujours occupé par les Français (1).

L'enthousiasme qui avoit éclaté peu de mois auparavant au retour de Sforza, étoit déjà complètement éteint. L'incapacité et la misère du duc, et les vexations des Suisses avoient bientôt détrompé les peuples de leurs brillantes espérances ; aussi les villes s'empressèrent-elles de relever le pavillon de l'armée qui leur paroisoit supérieure en force. Cardone, pour mettre Parme et Plaisance à l'abri de l'invasion française, les restitua aux officiers du pape. L'Alviano s'empara de Valeggio, de Peschiéra et de Crémone ; il chargea Renzo de Céri d'occuper Brescia ; Soncino et Lodi arborèrent en même temps les drapeaux français, et l'armée vénitienne se trouva déjà en communication avec

(1) *Fr. Guicciardini*, T. II, L. XI, p. 58. — *Fr. Belcarri*, Lib. XIV, p. 410. — *Mémoires de Fleuranges*, L. XVI, p. 129. — *Pauli Jovii Hist.* Lib. XI, p. 163.

la française. Cependant les progrès de l'Alviano étoient considérés avec inquiétude à Venise ; on trouvoit qu'il s'écartoit trop des provinces qu'il étoit surtout essentiel de défendre, d'autant plus que la garnison allemande de Vérone avoit reçu des renforts, et qu'elle avoit obtenu divers avantages sur les derrières de l'armée vénitienne (1).

CH. P. CXI.

1513.

Les Français qui recouvroient si rapidement les provinces perdues l'année précédente, n'avoient encore combattu nulle part, excepté dans les montagnes de Gênes. Janus Frégoso, depuis qu'il étoit assis sur le trône ducal, avoit pressé avec ardeur le siège de la lanterne, forteresse nouvelle qui commandoit en même temps le port et la ville de Gênes, et que les Français occupoient toujours. Un vaisseau parti des ports de Normandie, sans avoir pris langue nulle part, étoit arrivé au mois de janvier, jusque sous la forteresse, pour la ravitailler ; et il commençoit à lui faire passer les munitions dont il étoit chargé, lorsque Emmanuel Caballo, marin dont on connoissoit l'intrépidité, demanda au doge une galère, sur laquelle il fit monter les volontaires les plus déterminés ; bravant ensuite les boulets qui commencèrent à pleuvoir sur lui, dès qu'il fut en vue de la lanterne,

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XI, p. 40. — *Paolo Paruta Histor. Venetiana*. L. I, p. 26.

il vint se placer entre le vaisseau normand et la forteresse ; il attaqua celui-ci à l'abordage, le prit, et l'emmena en triomphe dans le port (1).

Mais lorsqu'au printemps les troupes de La Trémouille et de Trivulzio commencèrent à se répandre en Piémont, une flotte française se présenta devant Gènes, en même temps que les frères Antoniotto et Jérôme Adorno, partisans déclarés des Français, s'approchoient de la ville avec quatre mille fantassins. Le doge, pour ne pas avoir à craindre à la fois des ennemis au dedans et au dehors, fit tuer au sortir du sénat Jérôme de Fieschi, qui, dans ses discours, venoit de manifester son attachement pour la France. Cet assassinat que le doge avoit regardé comme un coup d'état, le perdit ; le sénat et le peuple le regardant désormais avec horreur, ne voulurent plus le défendre ; ses soldats furent battus dans les montagnes par les Adorni. Son frère Zacharie tomba entre les mains des Fieschi, qui le massacrèrent pour venger leur parent : M. de Préjean qui commandoit la flotte française, ne trouva aucun obstacle pour entrer dans le port : Janus Frégoso se retira avec la flotte génoise à la Spézia, et Antoniotto Adorno, reconnu par Louis XII comme son lieutenant,

(1) *Uberti Folietae Genuens. historia. L. XII, p. 710. — Petri Bizarri, Sen. Pop. que Genuens. histor. Lib. XVIII, p. 435.*

fut en même temps proclamé doge par le sénat et le peuple (1).

CHAP. CXI.

1515.

Gênes s'étoit rendue aux Français; l'armée vénitienne de l'Alviano occupoit une moitié de l'état de Milan; l'armée française de La Trémouille et de Trivulzio occupoit l'autre; et dans tout le duché, les seules villes de Como et de Novarre étoient demeurées au pouvoir de Maximilien Sforza. Celui-ci avoit été joindre l'armée suisse dans la dernière de ces deux villes; mais il n'y avoit personne qui, en l'y voyant enfermé, ne songeât que le même La Trémouille, et le même Trivulzio, avoient assiégé dans cette même ville de Novarre le père de ce duc Sforza qui s'y défendoit aujourd'hui; qu'il y étoit de même entre les mains des Suisses qui l'avoient vendu aux Français, et que plusieurs des capitaines, plusieurs des soldats qui entouroient le fils, avoient contribué à trahir le père. Ce rapprochement glaçoit d'effroi Maximilien Sforza, tandis qu'il remplissoit La Trémouille de confiance; et celui-ci écrivit à Louis XII qu'il ne tarderoit pas à faire prisonnier le fils au même lieu où il avoit fait prisonnier le père (2).

Cette espérance avoit décidé La Trémouille

(1) *Uberti Folietæ*. L. XII, p. 712. — *Petri Bizarri*. L. XVIII, p. 435. — *Pauli Jovii Histor.* L. XI, p. 162.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. XI, p. 42. — *Jo. Mariana histor. Hispan.* L. XXX, cap. XX, p. 331.

à assiéger Novarre, plutôt que de suivre le conseil d'André Gritti, qui vouloit que les Vénitiens unis aux Français chassassent avant tout les Espagnols de Lombardie, et qui représentoit que les Suisses demeurés alors sans cavalerie, sans artillerie, et sans équipages de guerre, ne pourroient pas long-temps tenir la campagne (1).

Le siège de Novarre fut commencé, et M. de La Fayette, grand-maître de l'artillerie, établit en plein midi ses batteries contre les murs; en quatre heures de temps il ouvrit une brèche assez large pour que cinquante hommes y pussent entrer de front. Il est vrai que pour descendre de la brèche dans la ville, il y avoit encore quinze pieds de hauteur. Sur ces entre-faites, le général suisse fit dire aux Français qu'ils ne brûlassent point inutilement leur poudre, que s'ils vouloient donner l'assaut, ils attaquassent la porte, puisque son intention étoit de la laisser ouverte. Et en effet, les Suisses se contentèrent de faire tendre des draps de lit, en guise de rideaux, soit devant la porte, soit devant la brèche, pour que les ennemis ne visent pas les évolutions de leurs soldats; malgré les instances de Sylvio Savelli, de Jean de Gonzague, d'Alexandre Bentivoglio, et de Camillo Montani, chefs principaux de l'armée de Sforza,

(1) *Paolo Paruta hist. Venez. L. I, p. 55.*

ils ne voulurent jamais consentir à ce qu'on creusât un fossé derrière la brèche, ou à ce qu'on soutînt le mur par des terre-plains (1). CHAP. XXI.
1513.

Maximilien avoit avec lui dans Novarre, les Suisses d'Ury, Schwitz et Underwald, qui, sous les ordres de leurs landammans, avoient passé les premiers en Italie, sans recevoir ni solde, ni engagement. Un second corps s'approchoit, composé des milices de Glaritz, Zug, Lucerne et Shaffhouse; un troisième, fort de cinq mille hommes, ou se trouvoient les milices de Berne et de Zurich, sous les ordres du capitaine Alt-Sax, s'avançoit par les Grisons et Chiavenne(2).

Les Français, se préparant à donner l'assaut, avoient déjà fait coucher trois jours et trois nuits leurs landsknechts dans la tranchée, qui étoit enfin assez profonde pour les mettre à couvert de l'artillerie de la ville, lorsque leurs cheveu-légers les avertirent que le second corps de l'armée suisse approchoit, et qu'il entreroit dans Novarre ce jour-là même. Robert de la Marck vouloit les aller attaquer en rase campagne, avant l'arrivée du troisième corps, qu'on savoit encore empêché au passage du Tésin; mais Trivulzio jugea plus sage d'opposer de la lenteur à l'impétuosité des Suisses. Il suffisoit,

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. XI, p. 42. — *Paolo Giovio Hist.* L. XI, p. 165. — *Mémoires de Fleuranges*. T. XVI, p. 126.

(2) *Pauli Jovii Histor.* L. XI, p. 163.

disoit-il, de couper leurs convois, de les inquiéter par de la cavalerie, de leur faire souffrir la faim, et de leur refuser le combat; et bientôt on les forceroit ainsi à capituler. Il persuada à La Trémouille de porter le camp français deux milles en arrière, à la Riotta, près de la rivière Mora, au milieu de ses propres possessions, et dans un pays qu'il connoissoit en détail (1).

Les Français s'éloignèrent de Novarre le 5 juin au matin, marchant vers le Pò, comme s'ils avoient voulu se rendre à Milan par la route d'Abbate Grasso. Louis-le-Maure avoit dérivé de l'Agogna, un canal nommé la Mora, qui arrosoit cette plaine, dans laquelle étoient toutes les possessions de Trivulzio; un petit bois s'étendoit le long de ce canal, depuis Novarre jusqu'au voisinage de Trécase. Les généraux français se logèrent d'abord à la Riotta, autour d'une abbaye un peu élevée; mais les landsknechts se trouvèrent exposés sur cette petite hauteur à l'artillerie de la ville, et un boulet, entré par la fenêtre, traversa la chambre même où s'assembloit le conseil de guerre. Les généraux changèrent alors de logement, et s'établirent autour de Trécase. Trivulzio, pour ménager cette bourgade, qui lui appartenoit, avoit obtenu que la

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, Lib. XI, p. 42. — *Pauli Jovii Hist. sui temporis*. Lib. XI, p. 165.

troupe n'y entrât pas. Le sieur de Sedan avoit inventé une sorte de fortification portative; son fils l'appelle « un parc fait en façon d'échelles, » lequel étoit merveilleusement bon, et cinq cents arquebuttes à crochet, dedans ledit parc; et s'il eût pu être tendu, par aventure que la chose ne fût point allée ainsi qu'elle alla; mais les Français, en pleine sécurité, ne songèrent point à se fortifier cette première nuit (1).

Cependant le second corps des Suisses, conduit par le capitaine Jacob Mottino d'Altorf, et par Graf, bourgmestre de Zurich, entra dans Novarre le 5 juin, sans rencontrer aucune opposition. Ces deux chefs, avertis de la retraite de La Trémouille, et sachant que dans le même temps M. d'Aubigny passoit les Alpes avec un nouveau corps de cavalerie, jugèrent qu'il ne falloit point donner aux Français le loisir de s'éloigner, ou de traîner la guerre en longueur.

(1) Mémoires de Fleurangés. T. XVI, p. 119, 129, 130. — Mémoires de messire Martin du Bellay, seigneur de Langey. T. XVII, L. I, p. 17, 18. — Mémoires de Louis de la Trémouille. L. XIV, ch. XIV, p. 183-190. Mais le dernier, qui est le général vaincu lui-même, en faisant son apologie, a souvent confondu à dessein les dates et les événemens. Les accusations des Français contre Trivulzio paroissent destituées de tout fondement. Le nouveau biographe de Trivulzio, Cav. Carlo Rosmini, dissimule ces accusations, au lieu de les réfuter, comme il semble qu'il auroit pu le faire. L. XI, p. 467.

Ils représentèrent à leurs compagnons d'armes, que l'ennemi se reposoit dans une confiance téméraire, ne supposant point qu'ils voulussent l'attaquer avant l'arrivée du capitaine Alt-Sax, et du troisième corps; que toutefois leur gloire en seroit bien plus grande, s'ils remportoient la victoire avant d'être joints par leurs compatriotes. Tous les capitaines suisses s'étant rangés à l'avis des nouveaux-venus, ils ordonnèrent à leurs soldats de prendre de la nourriture, et quelques heures de repos; et le 6 juin 1513, avant le jour, ils sortirent de Novarre pour marcher sur Riotta et Trécasse (1).

Les Suisses, en partie cachés par les ombres de la nuit, en partie couverts par le petit bois qui s'étendoit entre Novarre et le camp français, s'avançoient en trois colonnes, et en silence, contre leur usage; ils arrivèrent jusqu'en vue du camp, sans avoir été découverts: ils marchèrent droit à l'artillerie, sans se laisser ébranler par une charge vigoureuse que fit sur eux Robert de la Marck, à la tête de trois cents gardes, ou sans être découragés de ce que l'artillerie avoit abattu plusieurs de leurs chefs, et emportoit des files entières de soldats. Ils avançaient toujours sous un feu épouvantable; bien-

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, L. XI, p. 42. — *Pauli Jovii Hist. sui temporis*. L. XI, p. 167. — *Paolo Paruta historia Venetiana*. L. I, p. 57.

tôt ils se rendirent maîtres des batteries, et ils les tournèrent contre leurs adversaires, qu'ils avoient mis en fuite. L'infanterie allemande, commandée par Fleuranges et Jametz, fils de Robert de la Marck, étoit l'objet particulier de la haine et de la jalousie des Suisses, qu'elle avoit remplacés dans les armées françaises; ce fut elle qui fut attaquée avec le plus d'acharnement, et qui se défendit avec le plus de courage; elle causa une grande perte aux Suisses. Mais aussi plus de la moitié des landsknechts furent tués sur la place. La gendarmerie française, arrêtée par des fossés, ou s'enfonçant dans des lieux marécageux, ne fit presque aucune impression sur les Suisses; l'artillerie française étoit conquise, et déjà tournée contre les landsknechts; ceux qui survivoient se rendirent enfin en levant leurs lances; car déjà la fuite leur étoit devenue impossible. Fleuranges et Jametz, grièvement blessés dès le commencement du combat, étoient tombés tous deux entre les mains des ennemis. Leur père entr'ouvrit, par une charge impétueuse de sa gendarmerie, le bataillon qui les fouloit aux pieds, fit relever ses fils, dont l'aîné n'avoit pas moins de quarante six blessures, et les fit emporter sur le col des chevaux de ses soldats (1).

(1) Mémoires de Fleuranges. Lib. XVI, p. 131-136. — *Fr.*

La gendarmerie française, qui jusque alors avoit été considérée comme la plus vaillante de l'Europe, n'avoit jamais éprouvé un échec plus honteux qu'à la journée de Novarre. La surprise, la perte de l'artillerie, la nouvelle répandue dans les rangs que l'une des trois colonnes suisses avoit pénétré par derrière dans le camp, et pilloit déjà les bagages, frappèrent d'une terreur panique ces chevaliers jusque alors si braves; on les vit jeter leurs armes à l'envi pour s'enfuir plus rapidement, et l'on assure qu'il n'y en avoit pas un qui eut conservé sa lance, après le passage de la Sésia. Si Maximilien Sforza avoit eu seulement deux cents gendarmes pour les poursuivre, il auroit détruit l'armée française. Quant aux Suisses, avec leur infanterie seule, ils ne pouvoient pas même le tenter. D'ailleurs l'on assure qu'en entrant sous les drapeaux, ils prêtoient serment de ne point faire grâce à celui qu'ils trouvoient armé sur le champ de bataille, de ne point poursuivre celui qui s'en retiroit. L'action n'avoit duré qu'une heure et demie; et les Suisses, après avoir passé quelques heures, rangés en bon ordre, comme pour s'assurer la possession du champ de bataille, ramenèrent en triomphe à Novarre vingt-deux pièces d'artillerie, avec tous leurs chevaux de

train et tous les bagages. La perte des Français fut d'environ dix mille hommes, dont la moitié seulement fut tuée dans le combat, et ce furent tous les landsknechts; l'autre moitié fut massacrée par les paysans, et ce furent les fantassins gascons, qui, dans leur suite, harassés de fatigue, mourans de faim, désarmés, s'arrêtoient dans les champs ou au pied des haies, et y étoient accablés sans combat (1).

CHAP. CXI.
1513.

Les Français n'osèrent point s'arrêter en Piémont, et ils repassèrent immédiatement les montagnes, malgré les supplications d'André Gritti, qui leur représentoit que cet acte de lâcheté, bien plus funeste que leur défaite, causeroit la ruine de tous leurs amis en Italie. En effet, toutes les villes qui avoient arboré leurs drapeaux se hâtèrent d'envoyer leur soumission à Maximilien Sforza, et rachetèrent par des sommes d'argent, qui furent distribuées aux Suisses, la faute qu'elles avoient commise. Don Raymond de Cardone, qui n'avoit voulu prendre aucune part aux dangers de la guerre, s'empressa de recueillir les fruits de la victoire. Il détacha trois mille fantassins espagnols, sous

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. XI, p. 45. — *Pauli Jovii Histor.* T. XI, p. 171. — *Epistola Leonis X ad Max. Sfortiam*; apud *Raynald.* 1513, §. 29, p. 138. — *Paolo Giovio Vita di Leon X.* Lib. III, p. 165. — *Fr. Belcarii*. L. XIV, p. 415. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. I, p. 41.

les ordres du marquis de Pescaire, pour aller de concert avec Octavien Frégose chasser les Français et les Adorni de Gènes. Mais déjà la flotte française, sous les ordres de Préjean, avoit abandonné Gènes; la flotte génoise, qui, peu de semaines auparavant, s'étoit retirée dans le golfe de la Spézia, se présenta de nouveau devant la ville. Les Adorni ne voulurent pas attirer sur leur patrie les calamités d'un siège; ils renoncèrent volontairement à leur autorité, ils abandonnèrent la ville, emportant les remerciemens du sénat, et les vœux du peuple, tandis qu'Octavien Frégose, qui étoit bien plus estimé de ses compatriotes que Janus Frégose qu'il remplaçoit à la tête du même parti, fut élu doge le 17 juin, et fit payer par les Génois quatre-vingt mille florins au marquis de Pescaire, pour les frais de son expédition (1).

Sacramoro Visconti, qui avoit pris possession de Milan pour le roi de France, étoit sorti de cette ville avec sept cents hommes d'armes pour rejoindre le camp français, et il étoit arrivé jusqu'au bord du Tésin, lorsqu'il entendit le canon de la bataille de Novarre. Bientôt il apprit la déroute des Français : s'éloignant alors

(1) *Fr. Guicciardini. L. XI, p. 45. — Pauli Jovii Hist. sui temp. L. XI, p. 175. — Ejusdem vita Fernandi Davali Piscarii. Lib. I, p. 285. — Uberti Folietæ Genuens. hist. L. XII, p. 715. — Petri Bizarri. Lib. XVIII, p. 436.*

avec rapidité, il vint joindre à Crémone Barthélemi d'Alviano, et l'armée vénitienne. Celui-ci à son tour, qui se trouvoit opposé aux Espagnols, apprenant que le vice-roi avoit passé le Pô le 13 juin, ne voulut point attendre que les deux armées se fussent réunies contre lui; il fit immédiatement sa retraite sur Vérone avec la rapidité qu'il apportoit dans toutes ses opérations; au passage il tenta de s'emparer de cette ville, et dans un même jour il planta ses batteries, il ouvrit une brèche, il donna un assaut, et n'ayant pas réussi, il retira ses canons et continua sa retraite. Il établit ensuite son camp à la Tomba, dans l'état de Vicence (1).

Cardone s'avançoit cependant sans trouver de résistance, dans les provinces que l'Alviano avoit abandonnées, et il les traitoit avec la férocité et l'avarice espagnoles, pillant Crémone, levant des contributions énormes sur Brescia, Bergame et les autres villes, et dévastant les villages et les hameaux. L'Alviano, qui sentoit l'impossibilité de tenir la campagne contre tant d'ennemis à la fois, s'enferma dans Padoue; en même temps Jean-Paul Baglioni s'enferma dans Trévise, et Renzo de Céri dans Crème; à la réserve de ces trois villes, tout le reste de

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. XI, p. 46. — Pauli Jovii Histor. Lib. XI, p. 172. — Paolo Paruta hist. Ven. L. I, p. 44.*

CHAP. CXI.
1513.

la terre-ferme vénitienne fut abandonné aux déprédations des ennemis (1).

Les Suisses, qui n'avoient aucun motif d'inimitié contre les Vénitiens, ne songeoient point à les attaquer : ils se contentoient de s'établir dans le duché de Milan, et d'y lever des contributions, tandis que les généraux espagnols, en faisant la guerre, ne se proposoient presque d'autre but que de nourrir leurs soldats par le pillage. Il n'y avoit entre Ferdinand et les Vénitiens ni motifs d'inimitié, ni déclaration de guerre ; au contraire, le roi espagnol avoit tout dernièrement encore offert ses bons offices, pour réconcilier la république avec l'empereur. Léon X avoit, de son côté, offert sa médiation, en l'accompagnant des expressions les plus affectueuses : ni l'un ni l'autre n'avoient réussi, parce que Maximilien n'avoit rien voulu rabattre de ses prétentions, et que le sénat de Venise, avec la plus héroïque constance, refusoit de traiter, si l'empereur ne lui restituoit pas Vérone et Vicence. Mais au moins ces offres amicales ne devoient pas faire présumer de prochaines hostilités ; aussi, lorsque Raymond de Cardone fit avancer son armée pour la joindre à celle de l'empereur, et faire

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, Lib. XI, p. 47. — *Pauli Jovii histor.* Lib. XI, p. 175. — *Paolo Paruta histor. Venez.* L. I, p. 45 et 52.

la guerre en son nom, on ne put méconnoître dans cette conduite la barbare indifférence d'un condottière, qui ne songe qu'à enrichir ses soldats, sans se soucier de voir si c'est aux dépens de ses amis ou de ses ennemis. Les Vénitiens ressentirent avec plus d'amertume encore la conduite de Léon X, qui choisit ce moment où la fortune les accabloit, pour envoyer sa gendarmerie à l'armée espagnole, sous les ordres de Troïlo Savelli, et de Muzio Colonna; lui qui, dans tout le cours des malheurs qu'il avoit éprouvés, n'avoit cessé de recevoir des bienfaits de la république, et d'en exprimer hautement sa reconnaissance (1).

Raymond de Cardone vint se réunir à l'armée de l'empereur, à San-Martino, près de Vérone; et comme il ne pouvoit attaquer les Vénitiens qu'en se disant auxiliaire de Maximilien, il se soumit dès lors en grande partie à l'autorité du cardinal de Gurek, qui résidoit à Vérone, et qui étoit l'unique lieutenant de l'empereur en Italie. Celui-ci annonçoit toujours de vastes projets, pour lesquels il demandoit des subsides à ses alliés; et dissipant son argent plus rapidement qu'il ne l'avoit obtenu, il étoit toujours incapable d'exécuter ce qu'il méditoit. Ses

(1) *Paolo Paruta hist. Venez.* L. I, p. 49. — *Fr. Guicciardini.* — Lib. XI, p. 49. — *Pauli Jovii de vita Ferdinandi Davali Piscarii.* L. I, p. 286.

CHAP. CXI.
1513.

troupes n'étoient jamais payées; celles de Ferdinand ne l'étoient pas davantage, et les deux armées devoient vivre aux dépens des malheureuses provinces vénitiennes, où elles avoient transporté la guerre. Le marquis de Pescaire commandoit l'infanterie espagnole, forte de quatre mille cinq cents hommes; Jacob Landau, George de Frundsberg, et George de Lichtenstein, l'allemande, qui en comptoit trois mille cinq cents; la cavalerie, sous les ordres de don Pédro de Castro, ne passoit pas neuf cents chevaux, pour la plupart de troupes légères. L'artillerie consistoit en douze fauconneaux de bronze. Mais cette armée étoit bien plus redoutable par la valeur des vétérans dont elle étoit composée, et par l'habileté de ses chefs, que par le nombre de ses soldats (1).

Le cardinal de Gurck exigea que Cardone attaquât Padoue. Cette ville, que les Vénitiens regardoient comme leur dernier boulevard, étoit d'autre part la conquête que Maximilien désiroit le plus; mais il l'avoit vainement tentée à la tête d'une puissante armée, et l'entreprise dont il n'avoit pu venir à bout avec près de

(1) *Pauli Jovii hist. sui temp.* L. XII, p. 193. — *Fr. Guicciardini*, L. XI, p. 51. — *Paolo Paruta stor. Venez.* L. I, p. 55. — *Fr. Belcarii*, Lib. XIV, p. 417. — *Herren Georgens von Frundsberg. Kriegszstathen*, Buch. I, f. 17, editio folio, Frankfurt, 1568.

cent mille hommes, ne devoit pas réussir mieux à ses lieutenans avec huit ou neuf mille. Le siège commença le 28 juillet. L'Alviano, pour défendre Padoue, avoit sous ses ordres une armée nombreuse; un fils du loge et plusieurs gentilshommes vénitiens étoient venus s'y enfermer avec lui; la ville étoit une des plus fortes de l'Italie. Cardone, exposé de toutes parts au feu de ses batteries, ne pouvoit rassembler assez de pionniers pour creuser ses tranchées et se mettre à couvert. Les maladies, conséquences d'un sol humide et marécageux, commençoient à devenir fréquentes dans son armée. Il fut donc obligé, le 16 août, de lever le siège, et de se retirer à Vicence. Mais cet échec redoublant la cruauté de ses soldats, ils se répandirent dans ces campagnes autrefois si riches, s'acharnant à détruire tout ce qui y subsistoit encore de leur antique opulence (1).

Après avoir continué quelque temps ces déprédations, le vice-roi voulut pouvoir se vanter d'avoir dirigé son artillerie contre les palais mêmes de Venise. Il conduisit son armée jusqu'au bord de la Lagune; il y brûla Mestre, Marghèra et Fusine, et il établit sur le rivage dix pièces de canon, dont les boulets vinrent frapper contre les murs du couvent de San-

(1) *Paolo Paruta histor. Ven. Lib. I, p. 57.*

Secondo. Cette bravade du général espagnol fut ressentie avec une profonde douleur par les Vénitiens. Ils voyoient pendant le jour la fumée, pendant la nuit les flammes de leurs palais et de leurs villages, que les Espagnols, les Allemands, et même les soldats du pape, brûloient avec une rage barbare. Ils demandoient vengeance à l'impétueux Barthélemi d'Alviano, qui n'avoit consenti qu'à regret à s'enfermer dans les murs d'une ville, et qui voyant ses soldats animés comme lui, par la colère, le sentiment de leur force, et la confiance en leurs chefs, se crut assuré d'obtenir cette vengeance (1).

Les Espagnols s'étoient trop avancés ; ils avoient laissé derrière eux la Brenta et le Bacchiglione avec leurs nombreux canaux, et deux villes dont chacune contenoit une armée. Les paysans, chassés de leurs maisons, ruinés dans leurs propriétés, souvent maltraités dans leurs personnes, se montroient prêts à sacrifier leurs vies pour servir la république de Venise contre d'aussi féroces ennemis. L'Alviano les appela à lui ; il leur fit occuper les rives des fleuves, les défilés des montagnes, mettre partout leurs vivres en sûreté, et fortifier par leurs travaux les retranchemens divers qu'il faisoit occuper

(1) *Pauli Jovii Histor. Lib. XII, p. 195. — Paolo Paruta. Lib. I, p. 60. — Fr. Guicciardini. L. XI, p. 53.*

à son armée. Cardone, pour se tirer de la situation difficile où il s'étoit engagé, avoit pris sa route entre Padoue et Trévis. Il étoit arrivé à Cittadella, à peu de distance de la Brenta; il avoit attaqué ce château, et il avoit été repoussé. Il le fut encore lorsqu'il voulut passer la Brenta, un peu au-dessous (1).

Enfin, sa cavalerie légère, en faisant de nouvelles attaques dans le même lieu, tandis que Pescaire passoit la rivière trois milles plus haut, réussit à tromper la vigilance de l'Alviano. Les Espagnols étoient parvenus de l'autre côté de la Brenta, mais ils n'étoient pas hors de danger. L'Alviano se retrouva bientôt sur leur chemin pour les empêcher d'arriver à Vicence. Il fit occuper Montecchio, sur la route d'Allemagne, par Jean-Paul Baglioni, qui étoit arrivé de Trévis. Il plaça de l'artillerie sur tous les points avantageux; et avec le reste de son armée, il vint occuper à l'Olmo une petite esplanade que la nature sembloit avoir fortifiée, à deux milles de Vicence, sur la route de Vérone, que cette position fermoit (2).

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XII, p. 196. — *Ejusdem vita Ferdinandi Davali Piscarii.* L. I, p. 288. — *Paolo Paruta. Lib. I,* p. 64. — *Fr. Guicciardini.* L. XI, p. 54.

(2) *Fr. Guicciardini. Lib. XI,* p. 55. — *Paolo Paruta. L. I,* p. 68. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XII, p. 197. — *Ejusdem vita Ferd. Davali Piscarii.* L. I, p. 289.

Les Espagnols étoient entourés de toutes parts; ils passèrent la nuit à demi mille des Vénitiens, à la portée de leur artillerie, et ils furent obligés d'éteindre tous leurs feux, pour ne pas servir de point de mire aux ennemis. Attaquer la position de l'Alviano, à l'Olmo, étoit une entreprise désespérée; ils y renoncèrent après en avoir reconnu les dangers, et le 7 octobre au matin, ils tournèrent le dos aux ennemis, pour prendre par les montagnes la route de Bassano et de Trente. Déjà ils avoient brûlé une partie de leurs bagages, ils s'attendoient à perdre le reste aussi-bien que leurs chevaux, et ils s'estimoient heureux s'ils pouvoient arriver en Allemagne avec leurs armes. Comme ils étoient partis en imposant silence aux tambours et aux trompettes, et qu'un brouillard épais les environnoit, l'Alviano ne s'aperçut pas immédiatement de leur marche; dès qu'il en fut instruit il les fit suivre par Bernard Antiniola, fils de sa sœur, avec de la cavalerie légère et deux petits canons. Celui-ci renversa les Allemands, les mit en fuite, et ne fut arrêté que par l'infanterie espagnole avec laquelle Pescaire se présenta à lui. Les Stradiotes répandus sur les flancs de l'armée la harceloient dans sa marche; les paysans, rassemblés par milliers, descendoient des montagnes, et sans s'exposer eux-mêmes, atteignoient les soldats de leurs arque-

buses : les chars de bagage commençoient à se croiser et à jeter le désordre dans l'infanterie : les chemins étoient étroits, garnis de fossés des deux parts, et la troupe en retraite ayant à peine fait deux milles au pas accéléré, quoiqu'en bon ordre, voyoit le danger de sa position s'accroître à chaque instant (1).

L'Alviano avoit compté ne point livrer de bataille, et augmenter seulement la confusion de cette armée en la harcelant, la pousser au milieu des montagnes, dans des lieux arides, où les vivres lui manqueroient absolument, et la contraindre enfin à capituler. Mais André Lorédano, provéditeur vénitien qui l'accompagnait, s'écria que le moment étoit enfin venu de tirer vengeance de toutes les atrocités commises par les Espagnols dans le Padouan, qu'une charge vigoureuse pouvoit anéantir l'armée ennemie, tandis que la frontière allemande n'étoit pas si éloignée, qu'avec la patience et la sobriété espagnoles, cette même armée ne pût y arriver sans vivres. L'impétueux Alviano se laissoit aisément persuader de combattre. Il distribua ses troupes avec habileté, et les mena à l'ennemi; mais ni les talens et le courage du

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. XI, p. 55. — Paolo Paruta storia Venez. Lib. I, p. 75. — Pauli Jovii Hist. sui temp. Lib. XII, p. 198. — Ejusdem vita Ferdinandi Davali Piscarii. Lib. I, p. 290.*

général, ni la faveur des circonstances ne peuvent suffire, lorsque les soldats ne veulent affronter aucun danger. Les fantassins romagnols commandés par Naldo de Brisighella, devoient commencer l'attaque; ils furent reçus par les Espagnols avec la vigueur accoutumée de cette brave infanterie, et presque aussitôt ils jetèrent leurs piques et commencèrent à fuir. Tout le reste de l'armée suivit ce honteux exemple; l'Alviano lui-même fut entraîné par les fuyards, et il alla s'enfermer dans Padone: le plus grand nombre avoit compté trouver un refuge dans Vicence; cette ville leur ferma ses portes, en sorte qu'ils furent massacrés au pied de ses murs, ou aux bords du Bacchiglione, dans lequel plusieurs se noyèrent en voulant le franchir. Tous les bagages de l'armée vénitienne tombèrent aux mains des Espagnols, aussi-bien qu'un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on remarquoit Jean-Paul Baglioni, Jules, fils de Jean-Paul Manfroni, et Malatesta de Sogliano. Parmi les morts on distingua Alfonse Muto de Pise, Antonio de Pii, et son fils Costanzo, Charles de Montone, Méléagro de Forli, Francesco Sassatello, Sagramoro Visconti et Hermès Bentivoglio. Le provvediteur Lorédano déjà fait prisonnier, fut tué par ceux qui se disputoient sa capture. La perte totale des Vénitiens fut estimée à quatre cents

hommes d'armes, et quatre mille fantassins (1). CHAP. CXI.

1513.

Cette déroute n'eut pas pour les Vénitiens des suites aussi désastreuses qu'ils pouvoient d'abord le craindre ; soit que les Espagnols fatigués de la campagne précédente ne voulussent pas s'engager de nouveau en pays ennemi, soit que la saison des pluies qui approchoit, rendit en effet dangereux de continuer la guerre dans ces terres basses. Cardone et Pescaire mirent leurs troupes en quartier d'hiver à Este, et Montagnana, dans les riantes collines Euganéennes, qu'ils achevèrent de dévaster : Prosper Colonna, qui, sans avoir le premier rang dans leur armée, les avoit tirés de plus d'un danger par son expérience, les quitta pour passer à l'armée de Maximilien Sforza, dont il accepta le commandement ; et le sénat de Venise, avec une constance inébranlable, écrivit à l'Alviano de ne point désespérer de la république ; en même temps il lui fit passer des fonds pour rassembler une nouvelle armée (2).

D'ailleurs, depuis que les plus puissans, entre

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. XI, p. 56. — Paolo Paruta. L. I, p. 77. — Pauli Jovii Hist. L. XII, p. 199. — Ejusd. Ferdin. Davali Vita. L. I, p. 291. — Vita di Leon X. L. III, p. 171. — Jo. Mariana histor. Hisp. Lib. XXX, cap. XXI, p. 334. — Fr. Belcarii. Lib. XIV, p. 419. — Geörgens von Frundsberg Kriegsthaten. B. I, f. 18.*

(2) *Pauli Jovii vita Ferd. Davali. L. I, p. 292. — Paolo Paruta. L. I, p. 80.*

les souverains qui se disputoient la possession de l'Italie, n'étoient plus Italiens, les actions principales de la guerre n'étoient plus limitées au sol de l'Italie. Le pays étoit tellement dévasté, qu'on pouvoit avec peine y trouver des vivres pour les armées, et il étoit plus difficile encore de forcer les villes à payer de grosses contributions. Le peuple étoit si foulé, il avoit été traité avec tant de barbarie, qu'il étoit à toute heure prêt à se révolter; chaque armée savoit bien que si elle étoit battue, tous ses fuyards seroient massacrés par les paysans. Au lieu donc d'envoyer de bien loin des soldats en Italie, et avec eux des munitions, des armes, de l'argent et des vivres, les puissances rivales, qui voyoient que la guerre ne nourrissoit plus la guerre, commençoient à trouver plus commode de se battre plus près de chez elles (1).

Pendant cette même année, les ennemis de la France l'avoient attaquée dans ses propres frontières. Henri VIII d'Angleterre, en exécution du traité de Malines, conclu le 5 avril avec le pape, l'empereur et le roi d'Aragon, avoit fait passer dès le mois de mai son armée à Calais, et le 17 juin il avoit entrepris le siège de Téroüane (2). Ce siège fut signalé par un nou-

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XIII, p. 220.

(2) *Rymer Acta publica*, T. XIII, p. 558. — *Rapiu Thoyras*

veau désastre de la France. Le duc de Longueville, qui commandoit l'armée de Louis XII, voulut introduire du secours dans Téroüane; il envoya le 16 août un parti d'Albanois jeter dans les fossés de la ville quelques munitions dont ils s'étoient chargés sur le col de leurs chevaux, en même temps qu'il fit avancer d'un autre côté sa gendarmerie, avec ordre de se retirer au galop, dès qu'elle apercevrait les Anglois, pour les éloigner de Téroüane. Mais ces gendarmes, qui rencontrèrent les Anglois plus tôt qu'ils ne s'y étoient attendus, exécutèrent avec tant d'empressement l'ordre qu'ils avoient reçu de s'éloigner au galop, que chacun imprimant la terreur, et la recevant à son tour, l'armée entière fut mise en déroute. Le duc de Longueville, Bayard, La Fayette et Bussy d'Amboise furent faits prisonniers, quoiqu'ils fussent à peine chassés par quatre ou cinq cents chevaux. Cette défaite, sans combat, a conservé le nom de *journée des éperons*; elle fut suivie le 22 août de la prise de Téroüane, et le 24 septembre de celle de Tournai (1).

Histoire d'Angleterre. T. XV, p. 65. — *Fr. Belcarii*. Lib. XIV, p. 421. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* Lib. XI, p. 175.

(1) Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 145. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 21. — Mémoires du chev. Bayard. Ch. LVII, p. 359 - 354. — Rapin de Thoyras, Hist. d'Angleterre. L. XV, p. 72. — *Fr. Guicciardini*. Lib. XII, p. 62. — *Pauli Jovii Histor. sui temp.* T. XI, p. 176.

La république de Venise ne ressentit pas seulement les malheurs de la France; les contre-coups du désastre du roi d'Écosse, allié de Louis XII, s'étendoient jusqu'à elle. Ce roi, nommé Jacques IV, animé par un sentiment chevaleresque, avoit voulu faire une diversion en faveur du roi de France, qu'il voyoit opprimé par presque toute l'Europe; mais dans la fatale bataille de Flowden, il fut tué le 9 septembre, avec douze comtes écossois, treize lords, un nombre infini de barons, et huit ou dix mille soldats (1).

Dans le même temps, quinze mille Suisses étoient entrés en Bourgogne, accompagnés par Ulrich, duc de Wirtemberg, avec un corps de cavalerie allemande et de noblesse franc-comtoise. Ils avoient assiégé Dijon, où La Trémouille s'étoit vaillamment défendu pendant six semaines. Mais lorsque ce général vit qu'il ne pouvoit pas se maintenir plus long-temps, et que la prise de Dijon ouvreroit aux Suisses toutes les provinces de l'intérieur, il prit sur lui de traiter avec eux, au mois de septembre, sans y être autorisé par le roi. Il leur promit que Louis leur payeroit quatre cent mille écus d'or,

(1) *Buchanani rerum Scotticarum historia*. L. XIII, p. 429, editio Trajecti ad Rhenum, 1697. — *Robertson's History of Scotland*. B. I, p. 58. — *Pauli Jovii Histor. sui temp.* L. XI, p. 178-186. — *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 64. — *Fr. Belcarii*. L. XIV, p. 425.

qu'il évacueroit toutes les forteresses qu'il possédoit encore en Italie, et qu'il renonceroit à tous ses droits sur le duché de Milan. Pour l'accomplissement de ces promesses, qu'il ne s'attendoit guère à voir ratifier par le roi, La Trémouille donna pour ôtages son propre neveu le seigneur de Mézières, le fils du chancelier de France, et quatre bourgeois de Dijon (1).

A tant de désastres se joignit encore la tempête qui, le 15 octobre, battit la flotte française entre Calais et Honfleur, et fit périr beaucoup de vaisseaux (2); et l'incendie de Venise, allumé accidentellement le 13 janvier, dans les boutiques du pont du Rialto, et qui, poussé par un vent violent, s'étendit sur la partie la plus peuplée et la plus mercantile de la ville. Deux mille maisons ou magasins furent consumés, avec toutes les richesses qu'ils contenoient; et la république, déjà épuisée par cinq années d'une guerre désastreuse, perdit autant en une seule nuit, qu'elle auroit dépensé en toute une campagne (3).

(1) Mémoires de Louis de la Trémouille. Ch. XV, p. 191-199. — Mémoires de Fleuranges, p. 139. — Mém. du chev. Bayard. Ch. LVII, p. 356. — Mém. de Martin du Bellay. T. XVII, Liv. I, p. 24. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* Lib. XI, p. 187. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 65.

(2) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XI, p. 190.

(3) *Idem*, Lib. XII, p. 205. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XII, p. 69. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. II, p. 168.

Mais ceux mêmes qui jusque alors avoient travaillé avec tant d'acharnement à la ruine de la France, commençoient à ressentir de l'inquiétude des succès trop prolongés de ses ennemis. Le pape savoit que Louis avoit proposé, à plusieurs reprises, à Maximilien, de faire épouser sa fille Renée à l'un des petits-fils de celui-ci, et de leur céder pour dot le Milanais. Le moment approchoit déjà où Charles, l'aîné de ces petits-fils, réuniroit les deux immenses héritages des maisons d'Autriche et d'Espagne. La réunion de tant d'états, qui devoit détruire toute indépendance pour le saint-siège et pour l'Italie, fixoit, il est vrai, beaucoup moins l'attention des hommes qu'on n'auroit dû s'y attendre; tellement il est difficile de se transporter par la pensée à des temps absolument différens de ceux qu'on a toujours eus sous les yeux. Mais sans arrêter leurs regards sur un événement si près d'eux, et qui leur paroissoit encore si loin, les politiques de l'Italie sentoient que l'abaissement absolu de la France les laissoit en proie à la rapacité des Espagnols, à la brutalité des Allemands, à l'insolence et aux extorsions des Suisses, qui, plus redoutables que tous les autres, s'étoient déjà fait un vassal du duc de Milan, et qui ne tarderoient pas, en vendant leur protection aux autres petits états de l'Italie, de les réduire tous au même degré de

sujétion (1). D'autre part, les révolutions survenues vers le même temps dans l'empire ottoman inspiroient une grande terreur à l'Europe; Sélim avoit détrôné son père, Bajazet II, le 11 avril 1512, et il avoit fait ensuite périr ses frères et tous leurs enfans. On savoit que le nouveau sultan n'étoit pas moins habile que cruel, qu'il étoit cher aux soldats, qu'il désiroit la guerre, et qu'il tournoit ses regards vers la conquête de l'Italie, où les chrétiens, par leurs inimitiés, s'étoient mis hors d'état de lui opposer de résistance. Et, en effet, si les provocations d'Ismaël Sophi n'avoient pas détourné sur la Perse l'orage qui menaçoit l'Europe, il est probable qu'à cette époque même l'Italie seroit tombée entre les mains des Turcs (2).

Léon X s'occupa enfin sérieusement de mettre l'Italie à couvert de tant de dangers. La guerre de Maximilien avec la république de Venise, étoit le seul prétexte de la continuation des hostilités; Léon, ayant vainement essayé de récon-

(1) Dans les lettres entre Macchiavelli et Fr. Vettori, où toutes les combinaisons des événemens qu'ils prévoyoit sont discutées, la succession de Charles-Quint n'est pas une seule fois mentionnée comme sujet de crainte, tandis que l'ambition et la toute-puissance des Suisses occupent sans cesse les deux hommes d'état. *Macchiavelli Lettere familiari*, n° 16-59, p. 41-142.

(2) *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* L. I, f. 15 et 42. — *Paolo Paruta stor. Ven.* Lib. II, p. 85. — *Macchiavelli Lettere familiari passim.* — *Pauli Jovii Hist.* Lib. XIV, p. 256.

cilier les deux puissances, et ne pouvant amener l'empereur à consentir à aucune condition équitable, obtint du moins que les parties le choisissent pour arbitre de leurs différends. Les Vénitiens consentirent même à renoncer à recouvrer Vérone, pourvu que les châteaux de Gange et de Valeggio leur fussent laissés, afin de conserver une communication avec les provinces situées au-delà du Mincio. De son côté, Maximilien promit que les hostilités seroient suspendues pendant les négociations; mais ses officiers allemands, tout comme les généraux espagnols, loin d'observer la trêve, en profitèrent pour abuser de la sécurité qu'elle inspiroit aux paysans, et recommencer leurs ravages: le cardinal de Gurck prit à tâche d'entraver la négociation, et il la fit enfin échouer (1).

Léon X, en même temps, se montra disposé à réconcilier la France au saint-siège, pourvu que Louis XII renonçât au schisme, et à la protection du concile de Pise. Celui-ci étoit déjà tellement déconsidéré, qu'il n'y avoit plus d'avantage politique à le soutenir, tandis qu'Anne de Bretagne, femme de Louis XII, ne doutoit point que les excommunications du saint-siège ne dussent entraîner sa damnation éternelle, et celle de son mari. Deux des cardinaux qui

(1) Paolo Paruta *storia Veneziana*. L. I, p. 159. — *Frinc. Guicciardini*. L. XII, p. 70.

l'avoient convoqué, Bernardin Carjaval, et Frédéric de San-Sévérino, avoient été faits prisonniers en Toscane, comme ils se rendoient au conclave où Léon X fut créé. Ils s'étoient humiliés devant lui, ils avoient abjuré le schisme, et ils avoient été rétablis dans leur dignité (1). Un très-petit nombre de prélats demuroit assemblé à Lyon, pour servir la politique du roi; mais la grande masse des Français les regardoit comme schismatiques, et eux-mêmes probablement se croyoient coupables. Louis XII consentit enfin à les abandonner. Par un acte signé à Corbie le 26 octobre, et lu au concile de Latran, dans sa huitième session, le 17 décembre, Louis renonça au conciliabule de Pise, adhéra au concile de Latran, et promit que six prélats d'entre ceux qui avoient siégé parmi les schismatiques, viendroient faire à Rome la même abjuration, au nom de toute l'Église gallicane (2).

Aussitôt que la France eut renoncé au schisme, Léon X se crut autorisé à reprendre avec elle le caractère de père commun des chrétiens,

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. XI, p. 48. — Pauli Jovii Hist. sui temp. Lib. XI, f. 190. — Paris de Grassis. T. IV, p. 47; apud Raynald. Annal. eccles. §. 44, T. XX, p. 142.*

(2) *Fleury. Histoire ecclésiastique. Liv. CXXIII, chap. 128. — Raynaldi Annal. eccles. 1515, §. 61, p. 147; §. 85, p. 154. — Pauli Jovii Hist. sui temp. Lib. XI, p. 191. — Fr. Guicciardini. L. XII, p. 65. — Fr. Belcarii. L. XIV, p. 416.*

et à ne fournir plus de secours à ses ennemis. Il chercha même secrètement à lui rendre de plus grands services, et surtout à la réconcilier avec les Suisses : il représenta aux cantons tout le danger qu'ils couroient en réduisant Louis XII à faire avec Maximilien un traité séparé, dont le prix seroit l'abandon du duché de Milan à la maison d'Autriche ; combien la longue inimitié des Autrichiens rendroit dangereuse pour eux l'union de l'Italie à l'Allemagne sous la domination de cette maison ambitieuse. D'autre part, Léon X vouloit engager Louis XII à ratifier la convention de Dijon, et il lui représentoit que si jamais les circonstances devenoient plus favorables, il ne seroit pas embarrassé à faire revivre les droits sur le duché de Milan qu'on lui demandoit d'abandonner aujourd'hui (1).

Pendant ce temps, Ferdinand avoit renouvelé, pour une autre année, la trêve d'Orthès entre la France et l'Espagne : il manquoit ainsi, d'une manière formelle, aux engagemens qu'il avoit pris avec son gendre Henri VIII ; il l'avoit flatté par la vaine espérance de conquêtes à faire en France, et il l'abandonnoit ensuite au moment de l'action. C'étoit la troisième fois, depuis le commencement de cette guerre, qu'il le trompoit et qu'il le sacrifioit à son ambition

(1) *Fr. Guicciardini. L. XII, p. 66.*

privée. Henri VIII, indigné d'être ainsi joué par son beau-père, se montra disposé à faire sa paix avec la France. Anne de Bretagne étoit morte le 9 janvier : Louis XII, demeuré veuf, fit demander en mariage Marie, sœur de Henri VIII, pour qu'elle servît de gage à une réconciliation complète entre la France et l'Angleterre. La négociation fut longue ; mais elle suspendit les hostilités, et elle se termina, le 7 août 1514, par deux traités signés à Londres, l'un pour rétablir la paix entre la France et l'Angleterre, dans lequel la république de Venise fut nommée parmi les alliés de l'une et l'autre couronnes ; l'autre pour régler les conditions du mariage entre Louis XII et la princesse Marie (1).

Ainsi, la guerre étoit de tous côtés suspendue sur les frontières de France ; car les Suisses, quoiqu'ils cherchassent à offenser cette couronne par les procédés les plus outrageans, ne sortoient point de leurs montagnes. Louis XII, épuisé par les revers de l'année précédente,

(1) *Rymer, Acta publica.* Lib. XIII, p. 415. — *Rapin de Thoyras, Histoire d'Angleterre.* L. XV, p. 87 et suiv. — *Mémoires de Bayard.* Ch. LVIII, p. 358. — *Mémoires de Fleuranges.* T. XVI, p. 154, 157. — *Mémoires de du Bellay.* L. I, p. 27. — *Fr. Belcarii.* L. XIV, p. 429. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 75. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XIV, p. 289. — *Peolo Paruta hist. Venz.* L. II, p. 146.

avoit renoncé, pour cette campagne, à envoyer une armée en Italie, encore qu'il annonçât les préparatifs d'une expédition nouvelle, pour ne pas faire perdre entièrement courage à ses alliés. Les forteresses enfin, que les Français avoient conservées en Italie, après s'être défendues avec un courage héroïque, furent obligées de capituler; celles de Milan et de Crémone, au mois de juin 1514; et la Lanterne de Gènes, seulement le 26 août. Octayien Frégose, doge de Gènes, pour déterminer à se rendre la garnison de la Lanterne, qui avoit déjà épuisé ses vivres et ses munitions, lui paya vingt-deux mille écus pour ses soldes arriérées: il fit ensuite raser la forteresse, pour que ni un prince étranger, ni un nouveau doge, ni lui-même, ne pussent l'employer à tenir sa patrie dans l'esclavage (1).

La guerre ne se faisoit plus que sur le territoire de la république de Venise; et là même, l'épuisement de toutes les puissances l'avoit réduite à ne se soutenir que par des armées peu nombreuses, qui ne se distinguoient par aucune action d'éclat. Maximilien, toujours également inconséquent, toujours incapable de suivre ses projets avec assez de constance pour les faire

(1) *Pauli Jovii Hist. L. XII, p. 201 et 217. — Uberti Folietz Genuens. hist. L. XII, p. 715. — Petri Bizarri. Lib. XVIII, p. 457. — Fr. Guicciardini. L. XII, p. 76.*

réussir, ou de les abandonner lorsqu'il voyoit l'impossibilité de les exécuter, s'obstinoit à ne point faire la paix avec les Vénitiens; et cependant il ne marchoit point contre eux en personne; il n'envoyoit, pour cette guerre, ni généraux, ni soldats, ni munitions, ni argent. Depuis la mort de sa femme, il avoit formé le projet de profiter de la première vacance du saint-siège pour se faire nommer pape. Il promettoit de renoncer alors à la couronne impériale en faveur de Charles, son petit-fils; et il engageoit Ferdinand-le-Catholique à seconder cette bizarre ambition (1). En même temps ses vassaux et ses paysans maintenoient la guerre sur les frontières de l'état de Venise. Quelques barons allemands, suivis de quelques milliers d'hommes levés dans les milices du voisinage, pénétoient tantôt dans le Friuli, tantôt dans la Marche-Trévisane; ils surprenoient les petites villes, ils brûloient les châteaux, ils ravageoient les campagnes, et ils s'en retournoient au bout de peu de semaines, après avoir augmenté la misère et le désespoir des malheureux paysans, sans avoir contribué en rien à amener la querelle de leur maître à une issue (2).

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. XII, p. 65.*

(2) *Idem, p. 69. — Pauli Jovii Hist. sui temp. Lib. XII, p. 207. — Paolo Paruta hist. Venez. L. II, p. 90 et seq.*

Parmi les plus actifs et les plus cruels entre les vassaux de Maximilien qui dirigeoient cette petite guerre, on distingua Christophe, fils de Bernardin Frangipane; un jour il s'empara d'une bourgade du territoire de Marano, dont les habitans s'étoient signalés par leur attachement à la république, il leur fit arracher à tous les deux yeux et couper l'index de la main droite (1). Aucun homme ne contribua plus à la désolation du Friuli, aucun n'y fit de plus fréquentes incursions, et ne les signala par plus de ravages et de cruautés. D'autre part il donna lieu à quelques capitaines vénitiens de se faire un nom en le combattant, entre autres à Jérôme Savorgnano, qui défendit contre lui Osofo, et à Giovanni Vettori, qui le fit enfin prisonnier (2).

Barthélemi d'Alviano, qui avoit rassemblé une nouvelle armée à Padoue et à Trévisé, et qui, avec elle, tenoit tête à Raymond de Cardone et aux Espagnols, remportoit sur eux de petits avantages; et par sa décision, sa promptitude et la justesse de ses mesures, il accoutumoit de nouveau ses soldats à affronter le danger, et il leur inspiroit de la confiance. Il conduisit

(1) *Paolo Paruta*. L. II, p. 91. — *Pauli Jovii Hist.* L. XII, p. 209.

(2) *Paolo Paruta histor. Venez.* L. II, p. 102, 115. — *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 71. — *Pauli Jovii Histor.* Lib. XII, p. 208.

une partie de son armée dans le Friuli, il battit Frangipane, et lui fit lever le siège d'Osofo, puis il retourna à son poste à Padoue, avant que les Espagnols eussent pu tirer aucun avantage de son absence. Bien peu de jours après, il surprit les Espagnols à Este, dont il s'empara, et il y trouva leurs magasins; enfin, il les surprit encore à Rovigo, où il démontra presque toute leur cavalerie, et leur fit un grand nombre de prisonniers: quoiqu'il évitât toujours un engagement général, d'après l'ordre exprès du sénat, il réussit à faire fondre peu à peu devant lui cette armée qui avoit été si long-temps formidable (1).

Renzo de Céri se maintenoit toujours à Crème avec une garnison vénitienne; non-seulement ils'y défendoit contre toutes les attaques des ennemis, contre la famine et la peste, malgré des privations de tout genre, mais encore il en sortoit pour lever des contributions dans toutes les places voisines, pour surprendre les quartiers des troupes de Maximilien Sforza, pour s'emparer même de Bergame, qu'il fut obligé ensuite d'évacuer par capitulation; et dans ces provinces séparées de la capitale par des armées ennemies, il maintenoit l'honneur du nom vé-

(1) *Paolo Paruta stor. Ven.* Lib. II, p. 155. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 79. — *Pauli Jovii Hist.* L. XII, p. 214.

MAR. CXI.

1514.

nitien, et la confiance dans la fortune de la république (1).

Jusque alors on ne voyoit point quel effet avantageux avoient produit les négociations que Léon X continuoit toujours avec la république de Venise et Maximilien, avec le roi de France et avec les Suissés : aucune des pacifications qu'il avoit entreprises ne s'étoit accomplie, et l'on commençoit à se défier de sa bonne foi. En effet, dans ses lettres confidentielles, il pressoit d'autant plus Louis XII, d'entrer cette année même en Italie, qu'il l'y croyoit moins disposé (2); il passuroit de son attachement aux intérêts de la France, il faisoit épouser à son frère Julien, Philiberte de Savoie, propre sœur de la mère de François I^{er}; il insistoit sur ce mariage conclu dès le 10 mai 1513, mais qui ne fut célébré à Turin qu'au mois de février 1515 (3), et en même temps il envoyoit Piétro Bembo en légation à Venise pour engager cette république à rompre avec la France, et pour la réconcilier à l'empereur et au roi d'Espagne (4).

(1) *Paolo Paruta hist. Ven.* L. II, p. 137. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 79. — *Pauli Jovii Hist.* L. XII, p. 203.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 75.

(3) Guichenon, *Histoire généalogique de la Maison de Savoie.* T. II, p. 179. — *Paolo Giovio Vita di Leon X.* L. III, p. 174. — *Jacopo Nardi.* L. VI, p. 275.

(4) *Paolo Paruta stor. Ven.* L. II, p. 140. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 77.

Le nouveau pontife ne ressembloit pas à son prédécesseur ; son caractère étoit loin d'être aussi sévère , aussi irascible , aussi implacable. Au contraire , ses manières avec ses familiers étoient pleines d'aménité et de grâce ; la protection qu'il accordoit aux arts et aux lettres , les bienfaits dont il combloit les savaus , les poètes , les artistes , étoient célébrés dans toute l'Europe par un concert de louanges. Mais d'autre part , il s'en falloit de beaucoup qu'il eût autant de franchise et d'élévation dans le caractère que Jules II. Toutes ses négociations étoient entachées par la fausseté et la perfidie. En parlant de paix , il souffloit partout le feu de la guerre ; aucune pitié pour les peuples d'Italie , accablés par tant d'armées barbares , n'influoit sur sa conduite. Son ambition n'étoit pas moindre que celle de Jules II , et il ne pouvoit la couvrir à ses propres yeux par des motifs aussi respectables. Ce n'étoit ni l'indépendance de l'Italie , ni la puissance de l'Église qu'il avoit en vue , mais seulement l'agrandissement de sa propre famille.

Léon X avoit promis à son frère Julien de le pourvoir d'une manière brillante , et il l'avoit engagé à cette condition à renoncer , en faveur de Laurent , fils de Pierre de Médicis , à la direction de la république florentine. Il avoit intention de former pour Julien une souveraineté nouvelle des états de Parme et de Plaisance ,

auxquels il vouloit joindre Modène et Reggio, dont il comptoit dépouiller la maison d'Este; car, quoiqu'il eût d'abord prodigué au duc Alfonso de Ferrare les plus consolantes promesses, quoiqu'il lui eût fait tenir le gonfalon de l'Église à son couronnement, il n'avoit point encore révoqué les sentences prononcées contre lui par son prédécesseur. Il lui avoit promis de lui rendre Reggio à un terme fixé; deux fois ce terme étoit arrivé, et deux fois il avoit faussé sa promesse. Enfin, il avoit fomenté une conjuration des Raugoni, gentilshommes de Modène, qui, au mois de septembre 1514, avoient arrêté Vitus Fürst, gouverneur impérial de leur ville; et moyennant un paiement de quarante mille florins, il s'étoit fait céder cette ville par l'empereur (1).

C'étoit en s'attachant aux maisons d'Autriche et d'Aragon que Léon X comptoit obtenir leur assentiment pour former en faveur de son frère une souveraineté cispadane, détachée en partie du duché de Milan, et en partie de celui de Ferrare; mais les Vénitiens lui faisoient espérer l'aide de la France pour un projet de bien plus grande importance, celui de placer ce même frère sur le trône de Naples, en en chassant

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 515. — *Paolo Giovio Vita di Alfonso da Este*, p. 96. — *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 77.

le roi d'Aragon. Le désir universel des Italiens de s'affranchir du joug des barbares pouvoit en effet leur faire applaudir à cette tentative, et la jalousie mutuelle des puissances étrangères, qui ne vouloient point laisser jouir leurs rivales de ce qu'elles étoient obligées d'abandonner, pouvoit la seconder. Les Médicis alloient jusqu'à espérer le royaume de Naples pour Julien, le duché de Milan pour Laurent, et ils appuyoient leurs calculs politiques sur les prophéties d'un moine, dont ils montroient une lettre qu'il avoit, disoient-ils, écrite après sa mort (1).

Cependant Léon X couroit risque de se trouver enlacé dans ses négociations astucieuses. Louis XII le pressoit de se déclarer, et de le seconder dans l'expédition qu'il méditoit pour l'ouverture de la campagne de 1515. Il lui montrait les Vénitiens se relevant de tous leurs échecs par leur constance; Barthélemi d'Alviano, leur général, recouvrant par une suite de petits succès la réputation que deux grandes défaites lui avoient fait perdre. Il lui rappeloit l'alliance qu'il venoit de conclure avec Henri VIII d'Angleterre, et qui lui assuroit pour sa pro-

(1) Cette lettre, signée *frate Angelo morto*, fut communiquée aux amis de Julien à Rome, peu de mois après l'élection de son frère. *Jacopo Nardi*, L. VI, p. 276. — Sur la proposition des Vénitiens, voyez *Paolo Paruta stor. Venez.* L. II, p. 121.

CHAP. CXI.

1514.

chaine expédition les secours de la puissance même qui avoit fait échouer la précédente. Il faisoit considérer au pontife combien il seroit imprudent de compter sur les promesses de Ferdinand et de Maximilien, dont la pauvreté n'étoit pas moins connue que la mauvaise foi. Il le mettoit en garde contre l'ambition de ces deux princes, qui prétendoient à la domination de toute l'Italie; tandis qu'au temps où il en possédoit lui-même les deux plus puissans états, il avoit respecté l'indépendance de tous les autres. En même temps, Louis XII n'avoit point tenu secrètes les invitations de passer en Italie que lui avoit adressées Léon X, et il avoit ainsi rendu le pontife suspect à ses autres alliés. Le moment sembloit venu où celui-ci seroit obligé de se déclarer ouvertement, et de laisser connoître lesquels il avoit voulu tromper, ou du roi de France, ou des Suisses, ou de Maximilien et de Ferdinand, ou des Vénitiens (1).

1515.

Mais la mort inattendue de Louis XII, le 1^{er} janvier 1515, retarda pour quelque temps encore une décision qui paroissoit imminente. Le mariage disproportionné de ce monarque, âgé de cinquante-quatre ans, avec une princesse âgée de dix-huit ans, et d'une rare beauté, fut regardé comme ayant causé sa mort. La

(1) *Fr. Guicciardini. L. XII, p. 80.*

courte maladie, qui le mettoit au tombeau, portoit tous les caractères de l'épuisement. Pendant les fêtes mêmes du mariage, célébré à Abbeville le 9 octobre, et suivi à Paris, pendant six semaines, de joûtes et de tournois, le roi étoit si foible, qu'il fut constamment couché sur un lit de repos. « A cause de sa femme », dit le loyal serviteur de Bayard, « le bon roi avoit changé » toute sa manière de vivre, car où il souloit » disner à huit heures, convenoit qu'il disnât » à midi; où il se souloit coucher à six heures » du soir, souvent se couchoit à minuit, dont » il tomba malade à la fin du mois de décembre; » de laquelle maladie tout remède humain ne » le peut garantir qu'il ne rendit son âme à » Dieu, le premier janvier ensuivant, après la » minuit » (1).

Louis XII, qui pendant quelques mois au moins fut reconnu comme roi de Naples, et qui pendant plus de dix ans régna sur le duché de Milan, doit être considéré comme un des souverains de l'Italie; et son caractère n'eut que trop d'influence sur le sort de cette contrée. Il fut généralement accusé d'avarice; en effet il aliéna

(1) Mémoires du chev. Bayard. Chap. LVIII, p. 361. — Mémoires de messire Martin du Bellay. Liv. I, p. 57, 59. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 163. — *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 82. — *Fr. Belcarù*. L. XIV, p. 453. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* Lib. XIV, p. 289.

les Suisses, et il fit échouer souvent le succès de ses armées, par une épargne mal entendue et hors de saison. Cependant cette économie, toute excessive qu'elle étoit, fut presque la seule vertu par laquelle il mérita le titre de *Père du peuple* dont on l'honora; car il épargna les impôts à ses sujets, plus encore que ses propres trésors. D'ailleurs on ne trouvoit en lui aucune des qualités, ou des grands hommes, ou des grands rois. Sans force dans le caractère, et sans décision dans l'esprit, il étoit habituellement conduit, et il avoit besoin de l'être; mais il ne savoit point prendre pour guides des hommes qui lui fussent supérieurs. Ses favoris étoient presque aussi foibles que lui, leur politique fut presque toujours mal entendue, elle fut aussi presque toujours sans foi. Non moins ambitieux que si la nature lui avoit donné les talens d'un conquérant, il ne cessa de combattre pour la possession du royaume de Naples et du duché de Milan, et il perdit l'un et l'autre par sa faute, après avoir attiré sur la France les plus sanglans revers (1). Non moins perfide que s'il avoit vieilli

(1) Noi abbiamo un papa savio, e questo grave e rispettato (la lettre devoit être lue par lui) un imperatore instabile e vario; un re di Francia sdegnoso e pauroso; un re di Spagna taccagno e avaro; un re d'Inghilterra ricco feroce e cupido di gloria; gli Suzzeri bestiali, vittoriosi e insolenti, noi altri d'Italia poveri ambiziosi e vili: per gli altri re io non li conosco. *Macchiavelli a Fr. Vettori*, 26 août 1515. T. VIII, p. 88.

dans l'étude de la politique macchiavélique, il fut infidèle à tous ses traités, et il trahit indignement l'amitié et la confiance de ses alliés, les Florentins, les Vénitiens, le roi de Navarre, le duc de Ferrare, les Bentivoglio, les petits princes de Romagne, et le prince de Piombino. Il fut l'auteur principal de la ligue de Cambrai contre les Vénitiens, ses alliés; et cette perfidie égaloit celle à laquelle il s'étoit associé contre Frédéric, roi de Naples. Néanmoins ce n'étoit point à la raison d'état qu'il sacrifioit ainsi sa parole et son honneur; car chacune de ces violations des traités étoit aussi imprudente et malhabile, que contraire à la bonne foi.

Lorsque Louis XII se trouva lui-même aux armées, et particulièrement dans sa première campagne contre les Vénitiens, il donna plusieurs preuves de cruauté. Mais au milieu des combats, la souffrance et le danger personnel émoussent tous les sentimens plus délicats; et les atrocités commises contre le gouverneur de Peschiéra et son fils, sont une moindre preuve de dureté de cœur, que le traitement infligé par le même Louis à son rival Louis Sforza. Il le retint dix ans dans un cachot ou une cage de fer; il lui refusa la consolation vainement demandée, d'avoir des livres, ou les moyens d'écrire dans sa solitude, et il le laissa mourir

désespéré, sans aucune distraction, ou aucun soulagement d'esprit (1).

Louis XII éleva un schisme dans l'Église. Il vécut long-temps excommunié, et tint son royaume sous l'interdit : néanmoins il étoit lui-même superstitieux, et après avoir long-temps sacrifié la religion à la politique, il sacrifia l'une et l'autre à la bigotterie. La douceur privée de son caractère ne mérite pas plus d'éloges que sa conduite publique. Son divorce avec sa première femme fut un exemple éclatant d'ingratitude, de fausseté et de mépris pour toute décence. Il eut pour motif l'amour qu'il avoit conçu pour la seconde, alors femme de son beau-frère ; et lorsque, dans un âge avancé, il perdit celle-ci, il consacra à peine quelques semaines à la pleurer, et il sollicita aussitôt la main d'une troisième épouse à la fleur de l'âge, dont l'amour lui coûta la vie. Celle-ci, de son côté, par une sorte de représailles, ne lui apportoit qu'un cœur déjà engagé à Charles Bran-

(1) *Pauli Jovii Hist. L. XIV, p. 289.* — Louis XII racontant à Macchiavel, alors en légation auprès de lui, la prise de Mousélice, et le massacre de sa garnison, qui fut signalé par d'horribles cruautés, lui dit en riant : « Io fui tenuto, anno, un » mal uomo, quando nella giornata dove io era si ammazzo » tanti uomini : adesso monsignore di Ciamonte sarà tenuto quel » medesimo ». *Macchiavelli Legazioni. Lettre de Blois, 29 juill. 1510. T. VII, p. 345.*

don, duc de Suffolck, et elle épousa secrètement ce favori, deux mois après la mort de Louis XII (1). CHAP. CXI.
1515.

(1) Rapin Thoyras, Histoire d'Angleterre. L. XV, p. 98. — Mémoires de Fleuranges, p. 169.

CHAPITRE CXII.

François I^{er} prend le titre de duc de Milan ; il passe les Alpes , il bat les Suisses à Marignan , et conquiert le Milanez ; invasion de Maximilien en Lombardie , et sa retraite ; traités divers qui terminent les guerres occasionnées par la ligue de Cambray.

1515 — 1517.

CHAP. CXII.

1515.

AU moment de la mort de Louis XII, son gendre, le duc d'Angoulême, premier prince du sang, succéda au trône de France sous le nom de François I^{er} : il étoit né le 12 septembre 1494, et arrière-petit-fils du même Louis, duc d'Orléans, fils de Charles V, dont Louis XII étoit petit-fils. Il prit en même temps le titre de duc de Milan, comme héritier de Valentine Visconti, sa bisaïeule, et comme compris nominalemeut dans les investitures accordées par Maximilien, en conséquence du traité de Cambray (1). L'Italie fut ainsi avertie en quelque sorte, que le nouveau monarque prétendoit

(1) *Fr. Guicciardini*. T. II, Lib. XII, p. 82. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 290.

recouvrer par la force des armes la souveraineté qui avoit été enlevée à son prédécesseur.

CHAP. CXXII.

1515.

La France avoit eu le bonheur de voir se succéder deux monarques nés dans une condition privée, et qui apportoit sur le trône des vertus ou des talens que l'éducation royale n'est pas faite pour développer. Louis XII, qui, comme prince du sang, s'étoit montré en homme foible ou médiocre, resta ce qu'il avoit toujours été; toutefois il dut à sa fortune étroite et souvent contraire les habitudes de régularité, d'économie, de respect pour la justice, et de compassion pour les misères du peuple, qui lui valurent l'amour de ses sujets. François I^{er} avoit été beaucoup plus richement doué par la nature; sa figure étoit fort belle, sa force et sa dextérité le faisoient briller dans tous les exercices militaires; son affabilité, l'agrément de ses manières et sa générosité, lui gagnoient les cœurs de tous ceux qui l'approchoient. Enfin il étoit le premier des rois de France qui eût reçu une éducation libérale; il aimoit les lettres, les arts, la poésie, et il les cultivoit lui-même avec succès. Quoique Louis XII, n'espérant plus avoir de fils, et le regardant déjà comme héritier présomptif de la couronne, l'eût choisi pour gendre, et lui eût promis Claude de France, sa fille aînée, la reine Anne de Bretagne,

tant qu'elle avoit vécu, n'avoit point permis que ce mariage s'effectuât. La haine qu'elle portoit à Louise de Savoie, mère de François I^{er}, s'étendoit aussi sur son fils; le mariage ne s'accomplit qu'au mois de mai 1514 (1); et jusqu'à cette époque, François éprouva le poids de la défaveur aussi-bien que la nécessité d'obéir.

Les qualités brillantes de François I^{er} excitoient l'attente de l'Italie, qui se sentoit menacée par ses premières armes, et qui se souvenoit que Gaston de Foix, arrivé au même âge avec des qualités semblables, mais bien moins de pouvoir pour en tirer parti, s'étoit déjà illustré par tant de victoires. Cependant les ennemis de la France, qui avoient été alarmés par les préparatifs de Louis XII, crurent avoir gagné un répit par sa mort: il leur paroissoit tout-à-fait invraisemblable que le nouveau roi voulût s'engager dans une guerre étrangère dès les premiers mois de son règne, et qu'il s'éloignât de son royaume avant de s'être donné le temps d'y affermir son autorité. François I^{er} s'étudia à confirmer cette opinion; et encore qu'il portât à quatre mille lances le nombre de ses compagnies d'ordonnance, il n'annonça cet arme-

(1) Mémoires du chev. Bayard. Ch. LVIII, p. 560. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 154, 157. — Mémoires de du Bellay. L. I, p. 28.

ment nouveau que comme une mesure défensive (1).

CHAP. CXL.

1515.

Avant d'entrer en campagne, en effet, François I^{er} vouloit s'assurer de la disposition de ses voisins. Il trouva Henri VIII d'Angleterre non moins empressé que lui à renouveler le traité d'alliance qu'il avoit conclu avec son prédécesseur; ce renouvellement fut signé à Londres, le 5 avril (2). L'archiduc Charles, souverain des Pays-Bas, se montra de même disposé à signer à Paris, le 24 mars, un traité d'alliance d'après lequel il promettoit d'épouser Renée de France, fille de Louis XII et belle-sœur de François I^{er}, dès qu'elle seroit nubile (3).

Mais d'autre part, Ferdinand-le-Catholique ne voulut point renouveler la trêve d'Orthès, à moins que le Milanais n'y fût compris, ce à quoi François ne voulut pas consentir. Maximilien ne voulut pas même entrer en négociation; les Suisses refusèrent d'admettre les ambassadeurs français, à moins qu'ils n'apportassent la ratification de la convention de Dijon; le pape promit de demeurer neutre, mais en

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. XII, p. 83. — *Pauli Jovii Histor.* L. XV, p. 294.

(2) *Bymer Acta publica*. T. XIII, p. 475, 476.

(3) *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 83. — *Traité dans Dumont*. T. IV. — *Mémoires de Bayard*, Ch. LIX, p. 564. — *Mémoires de Martin du Bellay*. L. I, p. 43. — *Fr. Belcarri*. L. XV, p. 456.

même temps il négocioit secrètement avec Maximilien, Ferdinand et les Suisses, et il signa avec eux, au mois de juillet, un traité de garantie pour le duché de Milan (1). Quant aux Vénitiens, ils mettoient toute leur espérance dans les secours de la France; ils pressoient le roi de ne pas tarder à entrer en Italie, pendant que leur assistance pouvoit encore être efficace; et ils renouvelèrent avec lui, le 27 juin, l'alliance qu'ils avoient conclue avec son prédécesseur (2).

Le doge de Gênes, Octavien Frégose avoit été ramené dans sa patrie par les armes des Espagnols et du pape, en sorte que la ligne opposée à la France croyoit pouvoir compter sur lui; cependant elle ne le ménageoit pas plus qu'elle n'avoit fait le duc de Milan lui-même, et tandis qu'elle écrasoit celui-ci de contributions, et qu'elle traitoit sans cesse de céder ses états à un autre, elle lui offroit aussi de lui abandonner la seigneurie de Gênes sous des conditions pécuniaires; en sorte que Frégose savoit fort bien que sous la protection du pape et du roi d'Espagne, sa patrie étoit en quelque sorte exposée en vente au plus offrant. Il accueillit donc avec

(1) *Fr. Guicciardini. L. XII, p. 85. — Fr. Belearii. L. XV, p. 457. — Paolo Paruta stor. Venez. L. III, p. 161.*

(2) *Fr. Guicciardini. Lib. XII, p. 84. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 42. — Le Traité dans Léonard, T. IV. — Paolo Paruta stor. Venez. L. III, p. 150.*

joie les propositions secrètes de François I^{er} qui demandoit son alliance. Il conclut avec le connétable de Bourbon un traité qui ne devoit être publié qu'après que les armées françaises seroient entrées en Italie ; alors Frégose devoit leur ouvrir les passages de la Ligurie, les secorder avec un certain nombre de fantassins, et déposer le titre de doge, pour prendre celui de gouverneur perpétuel de Gènes, au nom du roi de France (1).

CHAP. CXXI.

1515.

Il restoit enfin à François I^{er} un dernier allié au-delà des monts, mais le plus foible de tous, c'étoit le marquis de Saluces qui, dépouillé de tous ses états à cause de son affection pour la France, ne conservoit plus que la seule ville de Rével ; sa situation, il est vrai, au débouché des monts pouvoit lui donner de l'importance (2).

Mais François I^{er} comptoit moins sur ses alliés que sur les forces propres de la France, et sur l'enthousiasme avec lequel elle se disposoit à secorder son jeune roi dans sa première expédition. François I^{er} voulant effacer la honte des défaites de Novarre et de Guinegattes, rassem-

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 292 et 303. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XII, p. 87. — *Petri Bizarri hist. Genuens.* L. XIX, p. 435. — *Uberti Folietæ.* Lib. XII, p. 717. — *Fr. Belcarri.* L. XV, p. 459.

(2) *Mémoires du chev. Bayard.* Ch. LIX, p. 365.

blois la plus forte armée qu'un roi de France eût encore conduite en campagne. Il réunit en Dauphiné deux mille cinq cents lances françaises, la fleur de toute sa noblesse; et comme la jalousie de cette noblesse tenoit en France le tiers-état désarmé, et éloigné de toute habitude militaire; que d'autre part, les dernières guerres avoient fait sentir l'importance décisive de l'infanterie, lorsqu'elle présentoit ou la masse inébranlable et hérissée de piques des Suisses, ou l'agilité et la constance en même temps des Espagnols; François I^{er} engagea vingt-deux mille landsknechts pour tenir tête aux Suisses, et dix mille Basques pour tenir tête aux Espagnols. A la tête des premiers se trouvoit le duc de Gueldre, le capitaine Tavannes, dont la troupe forte de six mille hommes se nommoit la Bande Noire; le duc de Suffolck, le comte Wolff-Brandeck, et Michel de Openberg (1). L'avarice de Ferdinand qui n'avoit jamais voulu payer la rançon de son illustre capitaine Piétro Navarro, fait prisonnier à la bataille de Ravenne, fournit à François un excellent chef pour former l'infanterie basque; Navarro, impatient d'une si longue captivité, rendit à Ferdinand tous les fiefs qu'il tenoit de lui, s'en-

(1) Mémoires de Fleuranges. L. XVI, p. 177. — Fr. Guicciardini. L. XII, p. 88. — Pauli Jovii Hist. sui temp. Lib. XV, p. 295. — Fr. Belcarii Comment. L. XV, p. 458.

gaga au service de France, et leva partie en Béarn, partie en Dauphiné, les dix mille hommes auxquels ils donna l'organisation, les armes et la discipline, par lesquels son infanterie espagnole s'étoit long-temps distinguée (1).

Raymond de Cardone, après avoir menacé le Vicentin, et fait reculer Barthélemi d'Alviano, qui avoit reçu du sénat l'ordre exprès de ne s'exposer à aucun combat, avoit ramené l'armée espagnole à Vérone. Julien de Médicis, que son père Léon X avoit nommé gonfalonier de l'Église, rassembloit, entre Plaisance et Reggio, une armée composée de troupes du pape et de celles de la république florentine. Les Suisses, enfin, se pressoient seuls d'aller au-devant des Français pour occuper les passages des Alpes. Ils avoient établi leur quartier-général à Suze; l'armée qu'ils y avoient rassemblée étoit déjà forte de plus de vingt mille hommes, et elle gardoit les débouchés des deux vallées d'Exiles et de la Novalèse, avec tous les défilés du mont Cénis et du mont Genièvre (2).

L'armée de François I^{er} occupoit, d'autre part, le revers de ces mêmes Alpes, en Dauphiné,

(1) Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 47. — *Anonimo Padovano presso Muratori Annali ad ann. 1515.*

(2) *Fr. Guicciardini. Lib. XII, p. 88. — Pauli Jovii Histor. L. XV, p. 294. — Paolo Paruta. L. III, p. 158. — Fr. Belcarii. L. XV, p. 440.*

entre Grenoble et Briançon. Le passage du mont Genievre, par lequel les Français avoient conduit leurs précédentes expéditions, leur étoit fermé. Le roi jugeoit impossible de forcer les Suisses dans des défilés où sa cavalerie ne pouvoit manœuvrer, et où le moindre retard exposerait son armée à périr de faim. Le maréchal Trivulzio entreprit donc de parcourir les montagnes pour prendre de tous les bergers des informations sur les sentiers par lesquels il pourroit tourner l'armée suisse. Il s'arrêta enfin à celui qui des bords de la Durance conduit, par Guillestre et l'Argentière, aux sources de la Stura et aux plaines du marquisat de Saluces (1).

On étoit parvenu au dix août, et il ne restoit plus de neiges dans les gorges des montagnes que devoit traverser l'artillerie : mais jamais armée ne s'étoit engagée dans ces vallées sauvages ; les voyageurs du commerce ne les connoissoient pas davantage, et elles n'étoient pratiquées que par quelques chasseurs de chamois. L'entreprise d'y conduire un train d'artillerie, toute la gendarmerie française, et trente mille hommes de pied, étoit donc faite pour étonner l'imagination. L'armée s'étoit rendue de Grenoble à Embrun, par Vizille et la Mure : là, ayant fait

(1) *Fr. Guicciardini, Lib. XII, p. 89. — Pauli Jovii Histor. L. XV, p. 298.*

ses provisions de vivres pour cinq jours, elle prit son chemin dans les montagnes, par les villages de Saint-Clément et de Crispino. Elle avoit laissé sur sa gauche le mont Genièvre, passé la Durance à gué, et trouvé sa première étape à Gilestre. De là il fut nécessaire de se frayer avec le fer un chemin au travers du rocher de Saint-Paul, qui barroit le passage : on l'exécuta le second jour, et l'armée vint passer la nuit à Barcelonnette. Le troisième jour, il falloit franchir la chaîne centrale des Alpes, celle qui, entre Barcelonnette et l'Argentière, sépare les eaux qui coulent vers le Rhône de celles que reçoit le Pô. Tour à tour il falloit faire sauter les rochers pour s'ouvrir un passage, ou jeter des ponts sur l'abîme, ou élever, le long des précipices, des galeries en bois. Soixante et douze grosses pièces d'artillerie devoient passer par ce chemin, avec la colonne centrale de l'armée, la cavalerie pesante et les bagages ; deux mille cinq cents pionniers et sapeurs, enrégimentés et payés comme l'infanterie, les accompagnoient pour ouvrir les chemins : mais le zèle des simples soldats étoit plus efficace encore ; ils s'atteloient à l'artillerie au lieu de chevaux, et ils déployoient autant d'intelligence et d'adresse que de courage pour surmonter les difficultés inouïes que leur opposoit la nature. La troisième étape de l'armée fut dans les villages de

Larçia et d'Ébergia. Déjà elle étoit arrivée dans la vallée de la Stura ; cependant la montagne de Pié di Porco lui barroit encore le chemin : elle la franchit le quatrième jour, et le cinquième elle se trouva en Lombardie, dans les plaines du marquisat de Saluces (1).

Pendant que la colonne du centre suivoit cette route, luttant avec des dangers et des difficultés qu'aucun général n'avoit encore tenté de surmonter, d'autres divisions de l'armée parcouroient les passages de Dragoniera, de Rocca-Pérotta et de Cunéo, sans rencontrer nulle part, au milieu des montagnes, les Suisses, qui auroient pu en défendre les défilés avec tant d'avantage.

Avec une de ces divisions, La Palisse avoit été chargé de marcher de Briançon à Villefranche et aux sources du Pô, par Sestrières. Il formoit ainsi la gauche de toute l'armée française ; et comme plus rapproché des Suisses, c'étoit aussi lui qui couvroit plus particulièrement l'artillerie. Bayard marchoit avec cette division, aussi-bien qu'Humbercourt et d'Aubigny. Il fut averti que Prosper Colonna, capitaine général du duc de Milan, avoit son quartier à Carma-

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 298. — Mémoires de Fleuranges, p. 178. — Mémoires de Louis de la Tremoille. Ch. XVI, p. 200. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 90. — *Fr. Belcarii. Comm.* L. XV, p. 441.

gile, au pied de ces mêmes montagnes, et que le chemin de Rocca-Sparviéra, où l'on n'avoit jamais vu passer de chevaux, étoit cependant praticable. Bayard et La Palisse résolurent de surprendre le général ennemi. Le caractère circonspect de Prosper Colonna le desservoit dans cette occasion, parce qu'il ne pouvoit croire possible ce qu'il auroit été si éloigné de tenter lui-même. Il n'avoit en effet aucun soupçon de la marche des Français : toutefois il étoit parti de Carmagnole pour Pignerol, le matin même du 15 août, jour où, par leur diligence, La Palisse et Bayard avoient compté le surprendre dans la première de ces deux villes. Avertis de son départ, ils le suivirent au galop. Colonna, qui avoit avec lui trois cents hommes d'armes, quelques cheveu-légers, et un grand nombre de chevaux de remonte, s'étoit arrêté à Villefranche pour dîner. Il ne voulut pas croire ses espions, qui vinrent lui annoncer l'arrivée des Français. Le corps-de-garde établi à l'entrée de Villefranche, en les voyant venir, voulut fermer les portes ; mais deux gendarmes français, qui avoient devancé leur compagnie, se précipitèrent en avant avec tant d'impétuosité, que l'un d'eux réussit à engager sa lance entre les deux battans de la porte, et à l'y maintenir jusqu'à l'arrivée de ses camarades. Prosper Colonna, surpris, ne put faire aucune résistance :

il fut fait prisonnier, avec la plupart de ses gendarmes et plus de sept cents chevaux (1).

L'Italie apprit en même temps le passage d'une armée aussi formidable, et la captivité du général qu'elle estimoit le plus. Ces deux échecs ébranlèrent le courage des alliés, redoublèrent leur défiance les uns des autres, et tournèrent toutes leurs pensées vers les moyens par lesquels ils pourroient se mettre, chacun à part, à l'abri du danger. Julien de Médicis, atteint d'une fièvre dangereuse, avoit quitté son armée pour se rendre à Florence, tandis que son neveu Laurent en avoit pris le commandement. Léon X se hâta de faire dire au dernier de ne point s'avancer contre les Français, de ne point manquer à la neutralité, et de saisir le prétexte de la révolte de Guido Rangoni, pour s'arrêter dans le Modénois, au siège de Rubbiéra. En même temps, il dépêcha son confident Cinthio de Tivoli à François I^{er}, pour excuser ses premières démarches, et entamer quelques négociations; mais cet émissaire fut arrêté par les Espagnols, et ses papiers remis à Raymond de Cardone lui firent voir combien il devoit peu compter sur le pape (2).

(1) Mémoires de Martin du Bellay. Liv. I, p. 50. — Mém. de Fleuranges, p. 183. — Mém. du chev. Bayard. Ch. LIX, p. 368-374. — *Pauli Jovii Hist.* Lib. XV, p. 299. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 91.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 92. — *Jo. Marianæ de rebus*

Cardone avoit concentré à Vérone les forces espagnoles; il y attendoit des renforts d'Allemagne, que Maximilien promettoit toujours, et qu'il n'envoyoit jamais. D'ailleurs il avoit jusque alors fait vivre sa troupe sans argent aux dépens des pays qu'il ravageoit plutôt qu'il n'y faisoit la guerre. Ferdinand ne lui envoyoit aucun subside; toutefois au moment où il auroit fallu se mettre en marche, le général ne pouvoit se dispenser de payer à ses soldats au moins une partie des soldes arriérées. Barthélemi d'Alviano s'étoit rapproché de lui, son armée occupoit le Polésine de Rovigo; et sans vouloir engager de combat, elle retenoit les Espagnols, et les empêchoit d'aller se réunir aux Suisses (1).

Les Suisses eux-mêmes, à la nouvelle du passage de François I^{er}, avoient ressenti de l'inquiétude: ils avoient d'abord marché sur Pignerol, avec l'intention de délivrer Prosper Colonna, et ils avoient forcé La Palisse à se replier sur Fossano; mais lorsqu'ils apprirent que toute l'armée, et le roi lui-même à sa tête, avoient passé les monts, ils demandèrent une suspension d'armes pour se retirer à Verceil; et François I^{er}, qui désiroit ardemment se réconcilier avec eux, la leur accorda. Dans leur retraite,

Hispan. L. XXX, cap. XXVI, p. 345. — Pauli Jovii Histor. L. XV, p. 500.

(1) *Paolo Paruta Hist. Venez. L. III, p. 167.*

ils pillèrent Chivas et Verceil, et s'arrêtèrent enfin à Novarre (1).

Depuis le commencement de cette guerre, les Suisses étoient divisés en deux factions : les uns, entraînés par le cardinal de Sion, ennemi implacable de la France, ne vouloient entendre à aucun accord avec elle ; les autres, dont les principaux chefs étoient Albert de la Pierre, et Jean de Diesbach, capitaines des Bernois, et George de Super-Sax Valaisan, désiroient une réconciliation avec une monarchie qu'ils regardoient comme l'amie naturelle de leur nation ; ils se plaignoient de ce qu'on leur faisoit verser leur plus pur sang pour une querelle qui leur étoit étrangère. L'ambition de ceux qui vouloient dominer l'Italie et accabler la France, étoit tout-à-fait disproportionnée avec leur force, et la Suisse leur paroissoit devoir être également perdue, si la France cessoit d'exister, ou si la France victorieuse vouloit se venger de ses plus proches voisins. La crainte qu'inspiroit l'armée de François I^{er} engageoit les Suisses à prêter l'oreille aux conseils de Diesbach et de la Pierre, et à accepter la médiation que leur offroit le duc de Savoie, et le bâtard, son frère (2).

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 301. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 95. — *Mémoires de Fleuranges*, p. 167. — *Mémoires de Martin du Bellay.* L. I, p. 55.

(2) *Mémoires de Fleuranges*, p. 169.

Mais les Suisses, qui, le jour d'une bataille, se soumettoient à une rigoureuse discipline, conservoient dans leurs armées, toutes les fois qu'ils n'étoient pas en présence de l'ennemi, toutes les habitudes de la plus fougueuse démocratie. Les discours de leurs chefs les entraînoient alternativement dans des partis extrêmes. Les uns, déjà chargés de butin, étoient impatiens de le remporter dans leurs montagnes; d'autres demandoient la guerre, parce qu'ils n'avoient rien gagné encore; tous se plaignoient de ce que les quarante mille ducats que le pape et le vice-roi leur avoient promis chaque mois, n'arrivoient point: dans un moment d'humeur, ils pillèrent la caisse du commissaire pontifical, et ils se mettoient déjà en route pour retourner en Suisse, lorsque l'argent arriva; ils se calmèrent alors, et s'établirent à Galérate, où ils attendirent vingt mille de leurs compatriotes qui passaient les Alpes pour venir les joindre (1).

Cependant le bâtard de Savoie et M. de Lautrec avoient suivi les Suisses à Galérate pour continuer leurs négociations; et comme ils promettoient de l'argent comptant, tandis que les alliés avoient déjà fait connoître leur pauvreté, le plus grand nombre des vingt commissaires suisses, nommés pour traiter avec eux, étoient

(1) Pauli Jovii Hist. L. XV, p. 520.

disposés à un arrangement. Enfin un traité fut conclu en effet, et signé d'une et d'autre part. Les Suisses consentirent à ce que le duché de Milan retournât à la France, même y compris les petits districts qu'ils en avoient détachés, au pied des Alpes, sous condition que Maximilien Sforza épouserait une princesse du sang royal de France, et recevoit en apanage le duché de Nemours, avec une pension de douze mille francs. Le roi, de son côté, promit de payer à certains termes six cent mille écus pour la capitulation de Dijon, et trois cent mille pour les bailliages conquis, que les Suisses restituoient. Il rendit aux cantons leurs anciennes pensions, et l'alliance renouvelée entre eux devoit durer pendant tout son règne, et dix ans après sa mort (1).

François I^{er}, empressé de faire un premier paiement aux Suisses, et de sceller ainsi la paix, demanda à tous ses princes et tous ses gentilshommes, de lui prêter ce qu'ils avoient d'argent comptant et de vaisselle. Chacun ne se réserva que ce qu'il lui falloit pour sa dépense pendant huit jours : l'argent fut envoyé à Buffaloro, où M. de Lautrec devoit le consigner aux députés

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 94. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 504. — *Mémoires de Fleuranges*, p. 189. — *Mémoires de Martin du Bellay*. L. 1, p. 55. — *Fr. Belcarii*. L. XV, p. 445.

des lignes. La paix paroissoit tellement assurée, que le duc de Gueldre, capitaine de tous les landsknechts, repartit en poste pour repousser une invasion des Brabançons dans ses états; et lorsqu'il reçut à Lyon la nouvelle de la bataille de Marignan, il en tomba dangereusement malade de chagrin (1).

Cependant Rosten (2), bourgmestre de Zurich, qu'en raison de son âge et de son expérience militaire, les cantons avoient nommé général de toutes leurs troupes en Italie, arriva de Bellinzona au camp qu'on avoit transporté à Monza, avec une nouvelle division de près de vingt mille hommes. Les Suisses, qui auparavant se sentoient les plus foibles, crurent ainsi avoir recouvré la supériorité. Les nouveaux venus ne pouvoient se résoudre à s'en retourner sans combat; ils portoient envie aux richesses dont leurs compagnons étoient chargés; ils déclaroient que jamais les cantons ne consentiroient à la restitution des bailliages italiens, stipulée par le traité. En vain les partisans de la France représentoient combien il seroit honteux de violer une convention si solennellement conclue; de beaucoup le plus grand nombre de-

(1) Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 54. — Il partit le 10 septembre. *Mém. de Fleuranges*, p. 195.

(2) Le biographe de Frundsberg le nomme Rösch, et doit être suivi de préférence pour les noms allemands. *Il Buch.* t. 23.

mandoit la bataille; ils proposoient par deux attaques subites d'enlever l'argent qu'on avoit apporté pour eux à Buffaloro, et de surprendre le roi, qui, avec son armée, s'étoit approché à peu de milles de Milan. Albert de la Pierre et Jean de Diesbach, ne voulant pas participer à cet acte de mauvaise foi, quittèrent le camp, pour retourner dans leur patrie, et six ou sept mille de leurs compatriotes les suivirent. M. de Lautrec, averti à temps, par quelques espions, du projet des Suisses, partit précipitamment de Buffaloro, et mit à couvert l'argent dont il étoit chargé (1).

Pendant ce temps l'armée française avoit occupé la plus grande partie de la Lombardie. Aymar de Prie avec quatre cents lances et cinq mille fantassins, s'étoit approché de Gênes pour décider Octavien Frégose à se déclarer pour la France; celui-ci avoit aussitôt arboré les étendards français, et renforcé de quatre mille fantassins l'armée d'Aymar de Prie, qui occupoit tout le pays au midi du Pô (2). Au nord de ce fleuve, le roi s'étoit avancé de Verceil par Novarre, qui n'avoit fait que peu de résistance :

(1) Mémoires de Martin du Bellay. Liv. I, p. 54. — *Pauli Jacii Hist.* Lib. XV, p. 504. — Mémoires de Fleuranges, p. 191.

(2) *Petri Bizarri.* Lib. XIX, p. 445. — *Uberti Folietux.* L. XII, p. 717.

passant ensuite le Tésin, il séjourna à Buffaloro et à Biagrasso, tandis que Pavie lui ouvroit ses portes, et que J. J. Trivulzio s'avançoit jusqu'à celles de Milan; ce dernier y étoit reçu par une députation du peuple de cette ville; elle le supplioit de ne pas compromettre avant la bataille, la capitale de la Lombardie qui se trouvoit entre les deux armées, et de s'abstenir d'y entrer par humanité, comme par reconnaissance pour l'attachement des Milanois à la couronne de France (1).

CHAP. CXII.

1515.

Le cardinal de Sion étoit auprès de Raymond de Cardone, qui avoit établi son camp au confluent de l'Adda et du Pô. Lorsqu'il apprit que ses compatriotes étoient résolus à continuer la guerre, il pressa Cardone de réunir son armée à la leur, et ne pouvant l'obtenir, il alla joindre les Suisses à Monza, avec Muzio Colonna, Louis de Pitigliano, quatre cents cheveu-légers, et quelques gendarmes. Les Suisses n'avoient point d'autre cavalerie dans leur armée (2).

Cardone, après avoir laissé des garnisons à Vérone et à Brescia, vint joindre Laurent de Médicis à Plaisance, avec sept cents hommes d'armes, six cents cheveu-légers, et six mille fantassins. Médicis, de son côté, avoit sous ses

(1) *Fr. Guicciardini. L. XII, p. 94.*(2) *Pauli Jovii histor. sui temp. L. XV, p. 305. — Fr. Guicciardini. L. XII, p. 95.*

ordres sept cents hommes d'armes, huit cents cheval-légers et quatre mille fantassins. Les deux armées réunies derrière les Français, étoient assez fortes pour leur donner de l'inquiétude; mais l'Alviano de son côté avoit passé l'Adige; il étoit remonté le long de la rive gauche du Pô, jusqu'à Crémone, et il étoit venu se placer en face du vice-roi, qui avoit déjà préparé son pont de bateaux sous Plaisance. L'armée vénitienne sous les ordres de l'Alviano, comptoit neuf cents hommes d'armes, quatorze cents cheval-légers, et neuf mille fantassins, elle tenoit en échec toutes les forces de l'Espagne, du pape et des Florentins, et par cette habile manœuvre, elle donnoit aux Français le moyen de disputer avec les Suisses seuls, du sort de la guerre (1).

François I^{er} pour assurer sa communication avec l'Alviano et pour couper absolument celle du camp espagnol avec les Suisses, étoit venu s'établir à Marignano, sur la route de Plaisance à Milan, à trente milles de la première de ces deux villes, à dix de la seconde: l'Alviano occupoit Lodi, à dix milles en arrière de Marignan; Cardone, après avoir fait passer le Pô à une partie de ses troupes, reconnoissant l'impossibilité d'avancer, avoit repassé le fleuve.

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. XII, p. 95. — Pauli Jovii Histor. sui temp. L. XV, p. 305. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 55. — Fr. Belcarü. L. XV, p. 444.*

Les avant-postes français s'étendoient jusqu'à trois milles de Milan, à San Donato et Sainte-Brigitte; les Suisses, après l'arrivée du cardinal de Sion dans leur camp à Monza, étoient rentrés à Milan au nombre de trente-quatre mille hommes environ (1).

Le 13 septembre, le cardinal de Sion fit sonner le tambourin, pour assembler tous les Suisses sur la place du château à Milan. Il s'y étoit fait dresser une chaire d'où il les harangua, les excitant à combattre pour la sainte église; il falloit, disoit-il, surprendre le roi, se venger en une fois de toutes les offenses qu'ils avoient reçues, et ajouter de nouveaux lauriers à ceux qu'ils avoient cueillis à Novarre. En même temps il fit donner une fausse alarme par Muzio Colonna, qui rentra précipitamment dans la ville, et demanda le secours de toute l'armée, comme s'il étoit pressé par les Français. Ceux mêmes alors qui jusqu'à ce jour avoient toujours parlé en faveur de la paix, saisirent leurs armes avec la même impétuosité que les autres, pour ne pas abandonner leurs compatriotes au moment du danger (2).

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. XII, p. 97. — Pauli Jovii Histor. L. XV, p. 506. — Mémoires de Louis de la Trémoille, Ch. XVI, p. 201. — Mémoires du chev. Bayard. Ch. LX, p. 576.*

(2) *Pauli Jovii Histor. L. XV, p. 508. — Mémoires de Fleury, p. 190. — Paolo Paruta istor. Venez. L. III, p. 174.*

Malgré la détermination nouvelle que les Suisses avoient prise, leurs négociateurs et ceux des Français étoient encore assemblés à Galérate, et le roi croyoit toujours à la paix ; lorsque le 13 septembre, trois heures après midi, le maréchal de Fleuranges qui avoit été envoyé vers Milan pour reconnoître l'ennemi, et qui avoit probablement causé l'alarme dont le cardinal de Sion tira parti, vit sortir de la ville l'armée entière des Suisses, au son des redoutables cornets d'Ury et d'Underwald, qu'on réservoir pour les jours de bataille. Il accourut vers le roi pour le sommer de s'armer, et faire sonner l'alarme au camp français. Barthélemi d'Alviano étoit alors en conférence dans la tente du roi, qui le prit par la main et lui dit : « Seigneur » Barthélemi, je vous prie d'aller en diligence » faire marcher votre armée, et venez le plus » tôt que vous pourrez, soit jour ou nuit, où » je serai, car vous voyez quelle affaire j'en » ai (1) ».

Le roi, qui ne s'attendoit pas à la bataille, n'avoit pas pris à Sainte-Brigitte une bonne position : le chemin de Milan, par lequel le maréchal de Fleuranges repartit avec deux cents hommes d'armes, pour faire une charge sur les Suisses, suivoit une ligne droite, et étoit bordé de fossés

(1) Mémoires de Fleuranges, p. 193.

Les deux parts, en sorte que la cavalerie ne pouvoit point prendre les ennemis en flanc, ni cacoller autour d'eux. Quelques corps de Landsknechts étoient disposés au-delà du fossé, mais ils ne pouvoient y faire que peu de service; et d'ailleurs les longues négociations qu'ils avoient observées entre le roi et les Suisses, leur donnoient de la défiance: ils ne savoient point si le roi n'étoit pas convenu de les abandonner à la vengeance de ces redoutables ennemis (1).

Les Suisses atteignirent les avant-postes français lorsqu'il ne restoit plus que deux heures de jour. Ils avançaient sur le front de l'armée, la pique basse, ne recourant à aucune manœuvre, n'employant d'autre art militaire que la force de leur corps et leur intrépidité. Ils marchaient sur l'artillerie sans se laisser ébranler par les décharges des batteries qui portoient à plein sur leurs bataillons; après la chute de leurs camarades, ils serroient les rangs, et avançaient toujours. La gendarmerie vint heurter contre eux, et le roi la conduisoit à la tête des gentilshommes de sa garde. Il écrivoit lui-même à sa mère que « par cinq cents et par cinq cents, » il y fut fait une trentaine de belles charges, et

(1) Mémoires de Louis de la Trémoille. Ch. XVI, p. 202. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 57. — Mémoires de Fleuranges, p. 196. — *Paolo Paruta istor. Venez.* Lib. III, p. 178.

» ne dira-t-on plus que les gendarmes sont liés
 » vres armés; car sans point de faute, ce sont
 » eux qui ont fait l'exécution (1) ». Cependant
 cette gendarmerie, qui ne pouvoit suivre que
 la ligne droite du grand chemin, et attaquer
 les Suisses que de front, étoit arrêtée par la
 forêt de piques contre laquelle elle venoit don-
 ner. A mesure que les escadrons plioient, les
 Suisses, qui ne s'étoient jamais laissés entamer,
 s'avançoient en bon ordre à leur poursuite.
 Quelques milliers de Landsknechts essayèrent
 de passer le fossé, pour prendre les Suisses en
 flanc, mais ils y périrent presque tous (2).

La première batterie qu'attaquèrent les Suisses
 n'étoit composée que de sept pièces de canon;
 Piétro Navarro la commandoit; elle étoit cou-
 verte par un large fossé, que défendoit un corps
 d'infanterie basque et gasconne. Elle fut atta-
 quée par le bataillon suisse des enfans perdus;
 c'étoit un corps de jeunes gens choisis entre tous
 les cantons, distingués par les plumes blanches
 qui flottoient sur leurs têtes, et payés d'une
 double solde. Ils perdirent infiniment de monde

(1) Lettre de François I^{er} à sa mère, du camp de Sainte-
 Brigitte, le vendredi 14 septembre, à la suite de Martin du Bel-
 lay. T. XVII, p. 442-451.

(2) Mémoires de Fleuranges, p. 197. — Mémoires de Bayard.
 Chap. LX, p. 577.

dans l'attaque, mais enfin ils se rendirent maîtres de cette batterie (1).

CHAP. CXXI.

1515.

La lumière du jour avoit manqué depuis long-temps aux combattans, mais une lune brillante leur avoit suffi pour continuer. Toutefois il étoit devenu impossible aux chefs de juger l'ensemble de la bataille, et de diriger les opérations commencées; chacun ne combattoit plus qu'avec ceux dont il se trouvoit accidentellement rapproché. Les corps français étoient déjà séparés par les Suisses; mais ils se battoient pour conserver encore la place qu'ils occupoient. Après quatre heures de combat nocturne, la lassitude et l'ignorance sur la situation des ennemis firent poser les armes à tous les combattans. Chacun demeura sur place, et chercha à réparer ses forces par un peu de sommeil (2).

« La nuit vint, dit Fleuranges, et les Suisses » commencèrent à chasser les gendarmes d'un » côté et d'autre; car ils ne savoient où ils » alloient, et on les tuoit partout où on les » trouvoit. Aussi étoient les Lansquenets et les » gens de pié français, tous écartés comme les » autres. Et demeura le roi auprès de l'artillerie,

(1) *Pauli Jovii histor. sui temp.* Lib. XV, p. 510.

(2) *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 100. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 511. — *Paolo Paruta hist. Venez.* L. III, p. 180. — *Mémoires du chev. Bayard.* Ch. LX, p. 378.

CHAP. CXII.

1515.

» qui n'avoit point un homme de pié auprès de
 » lui; et fit une charge avec environ vingt-cinq
 » hommes d'armes, qui le servirent merveil-
 » leusement, et y cuida le roi être affolé; et vous
 » jure ma foi que fut un des plus gentils capi-
 » taines de son armée, et ne voulut jamais
 » abandonner son artillerie, et faisoit rallier le
 » plus de gens qu'il pouvoit autour de lui. Et
 » furent les Suisses bien près de l'artillerie,
 » mais ils ne la voyoient point. Et fit éteindre
 » ledit roi un feu qui étoit auprès de ladite
 » artillerie, pour ce que les Suisses étoient si
 » près d'eux, et afin qu'ils ne la vissent point
 » si mal accompagnée. Et demanda ledit sei-
 » gneur à boire, car il étoit fort altéré; et y eut
 » un piéton qui lui alla quérir de l'eau qui étoit
 » toute pleine de sang, qui fit tant de mal au-
 » dit seigneur avec le grand chaud, qu'il ne lui
 » demeura rien dans le corps. Et se mit sur une
 » charrette d'artillerie pour soi un peu reposer,
 » et pour soulager son cheval, qui étoit fort
 » blessé. Et avoit avec lui un trompette italien
 » nommé Christophe, qui le servit merveil-
 » leusement bien; car il demeura toujours au-
 » près du roi, et entendoit-on ladite trompette
 » par-dessus toutes celles du camp; et pour
 » cela, on savoit où étoit le roi, et se retiroit-on
 » vers lui (1) ».

(1) Mémoires de Fleuranges, p. 198.

Ce fut de cette manière que, pendant la nuit, on rallia bien vingt mille Landsknechts, et toute la gendarmerie, au lieu où étoit le roi, auprès de l'artillerie. Les capitaines français, mettant à profit ce court intervalle entre les combats, retiroient les batteries qu'ils jugeoient trop avancées, les plaçoient avec avantage, rétablissoient leur ligne rompue en plusieurs points, et combinoyent les attaques que la gendarmerie devoit tenter sur les flancs ou sur les derrières, pour diviser la phalange des Suisses (1).

Ceux-ci de leur côté s'étoient ralliés au son des deux cornets d'Ury et d'Underwald, qu'on entendit sonner pendant toute la nuit. Le cardinal de Sion leur avoit fait apporter des vivres de Milan, et les bivouacs entremêlés s'entendoient encore sans se voir. Ce prélat avoit dépêché des courriers dans différens sens, pour annoncer, d'après le succès de la première attaque, que les Suisses étoient victorieux, et que l'armée française étoit en déroute (2).

« Le jour venu qu'on se recogneust (le vendredi 14 septembre), chacun se retira sous son enseigne, dit Martin du Bellay, et commença le combat plus furieux que le soir, de sorte que je vis un des principaux bataillons

(1) Mémoires de Fleuranges, p. 200. — *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 100. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 512.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 100.

CHAP. CXII.

1515.

» de nos lansquenets être reculé de plus de cent
 » pas ; et un Suisse, passant toutes les batailles,
 » vint toucher de la main sur l'artillerie du roi
 » où il fut tué : et sans la gendarmerie qui sou-
 » tint le faix, on étoit en hazard » (1). Mais mal-
 » gré l'intrépidité des Suisses, et leur belle ordon-
 » nance, on pouvoit déjà prévoir que l'issue de
 » la bataille leur seroit défavorable. L'artillerie
 » française faisoit dans leurs bataillons de larges
 » trouées, et tous leurs efforts pour s'en rendre
 » maîtres demeuroient infructueux. Les charges
 » répétées de la gendarmerie sur leurs flanes, les
 » inquiétoient, leur tuoient beaucoup de monde,
 » et suspendoient leur marche, sans pouvoir les
 » rompre. « Et commençoient, dit Fleuranges,
 » à aller autour du camp, de côté et d'autre,
 » pour voir s'ils pouvoient assaillir ; mais ils ne
 » venoient pas au point ; fors une bande qui
 » vinrent ruer sur ces lansquenets ; mais quand
 » ce vint baisser des piques, ils glissèrent outre,
 » sans les oser enfoncer » (2).

Comme les Suisses hésitoient déjà, Barthé-
 lemi d'Alviano, qui avoit été à Lodi mettre sa
 troupe en mouvement, et qui avoit marché
 toute la nuit, arriva sur le champ de bataille
 avec cinquante-six maîtres seulement, devan-
 çant son armée qu'il avoit disposée en échelons

(1) Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 58.

(2) Mémoires de Fleuranges, p. 201.

pour le suivre. Mais le cri de guerre des Vénitiens, *marco ! marco !* leurs drapeaux, et la haute opinion qu'on avoit de la rapidité de l'Alvino, persuadèrent aux deux camps que toute sa troupe arrivoit avec lui. Les Suisses ne jugèrent pas convenable de l'attendre ; ils serrèrent de nouveau leurs rangs, et se replièrent vers Milan dans la même ordonnance, avec une contenance si fière, qu'aucun corps de l'armée française, ou d'infanterie ou de cavalerie, n'eut l'audace de les suivre. Seulement deux de leurs compagnies, qui s'étoient reposées dans les granges d'une maison de campagne, y périrent dans les flammes qu'y avoient allumées les cheveu-légers des Vénitiens (1).

CHAP. CXL.

1515.

Le maréchal Trivulzio, qui avoit été présent à dix-huit batailles rangées, ne les regardoit que comme des jeux d'enfans, à côté de cette terrible bataille de Santa-Brigitta ou de Marignan, qu'il appeloit un combat de géans. On a lieu de croire qu'entre les deux armées, il resta de dix-huit à vingt mille hommes sur le carreau, dont les deux tiers étoient Suisses. Mais les historiens, de part et d'autre, pour flatter la vanité nationale, donnent sur le résultat de la ba-

(1) *Fr. Guicciardini*, L. XII, p. 101. — *Paolo Paruta histor. Ven.* L. III, p. 182. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 515. — *Fr. Belcarii*, L. XV, p. 446. — Mémoires de Bayard, Ch. LX, p. 381.

taille un calcul différent. Dans l'armée suisse, peu de noms étoient illustres; dans celle des Français, les premières familles de la noblesse furent mises en deuil. François, frère du duc de Bourbon, Imbercourt, le comte de Sancerre, le seigneur de Bussy, neveu du cardinal d'Amboise, Jean de Muÿ, seigneur de la Meilleraye, le prince Charles de Talmont, fils unique de Louis de La Trémouille, M. de Roÿe, frère du maréchal de Fleuranges, et le jeune comte de Pitigliano, arrivé avec l'Alviano de l'armée vénitienne, demeurèrent parmi les morts (1).

« Le soir du vendredi, auquel finit la bataille » à l'honneur du roi de France, fut joye déme- » née parmy le camp, et en parla l'on en plu- » sieurs manières. Et s'en trouva de mieux fai- » sans les uns que les autres; mais sur tous feut » trouvé que le bon chevalier (Bayard), par » toutes les deux journées, s'estoit monstré tel » qu'il avoit accoutumé ès autres lieux, où il » avoit été en pareil cas. Le roy le voulut gran- » dement honorer, car il preint l'ordre de che- » valerie de sa main. Il avoit bien raison, car

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 101. — *Pauli Jovii histor. sui temp.* L. XV, p. 316. — *Paolo Paruta ist. Venez.* L. III, p. 185. — *Mémoires de Louis de la Trémouille*. Ch. XVI, p. 205. — *Mémoires de Fleuranges*, p. 195-203. — *Mémoires de Martin du Bellay*. Liv. I, p. 59. — *Mémoires de Bayard*. Chap. LX, p. 581.

» le meilleur ne l'eût sceu prendre » (1). A son tour, le roi accorda le même ordre à d'autres, parmi les gentilshommes qui s'étoient le plus distingués. « *Je sens bien*, dit-il au maréchal » de Fleuranges, *que en quelque bataille que » vous ayez esté, ne voullustes estre chevalier :* » *je l'ai aujourd'hui esté; je vous prie que le » veuillez estre de ma main.* » Laquelle chose » l'adventueux (Fleuranges) lui accorda de » bon cœur, et le remercia de l'honneur qu'il » lui faisoit » (2).

Bayard, qui avoit reçu du roi un honneur si signalé, avoit couru dans la nuit un danger extrême. Son cheval, enferré de piques et débridé, « quand il se sentit sans frein, se mit à la » course, et en despit de tous les Suisses, ni de » leur ordre, passa tout oultre, et emportoit » le bon chevalier droict en une autre troupe » de Suisses, n'eust esté qu'il rencontra en un » champ des ceps de vigne, qui tiennent d'arbre » en arbre, où il, par force, s'arrêta. Le bon » chevalier feut bien effrayé, et non sans cause; » car il estoit mort sans nul remède, s'il feust » tombé entre les mains des ennemis. Il ne » perdit toutesfois point le sens; mais tout doul- » cement se descendit, et jecta son armet et ses

(1) Mémoires du chev. Bayard. Chap. LX, p. 382. — *Pauli Jovii Hist. Lib. XV*, p. 317. — *Mém. de Fleuranges*, p. 194.

(2) Mémoires de Fleuranges, p. 205.

CHAP. CXII.

1515.

» cuissots , et puis le long des fossez , à quatre
» beaulx pieds , se retira à son opinion vers le
» camp des Français , et où il oyoit crier *France*
» Dieu lui feit la grace qu'il y parveint sans
» danger. Et encores , qui mieux feut pour lui ,
» c'est que le premier homme qu'il trouva feut
» le gentil duc de Lorraine , l'un de ses maistres ,
» qui feut esbahy de le veoir ainsi à pied. Si lui
» feut ledict duc incontinent bailler un gaillard
» cheval » (1).

Les Suisses , rentrés à Milan , cherchoient un prétexte pour se retirer d'une guerre où ils n'avoient plus rien à espérer. Ils demandèrent à Maximilien Sforza les trois mois de solde que ce duc leur avoit promis , mais qu'il ne pouvoit évidemment plus leur payer , après avoir perdu tous ses états. Sur son refus , malgré les instances du cardinal de Sion , auquel ils ne prêtoient plus la même foi , depuis la perte de la bataille , ils se mirent en marche dès le lendemain , pour se retirer par Como dans leur pays. Maximilien Sforza s'enferma dans le château de Milan avec Girolamo Morone , son principal ministre , Jean de Gonzagne , quelques gentilshommes milanois , quinze cents Suisses , et cinq cents Italiens. Son frère François Sforza , duc de Bari , passa en Allemagne avec le cardinal de Sion , pour

(1) Mémoires du chev. Bayard. Ch. LX , p. 578.

solliciter les secours de Maximilien. Les Suisses, de leur côté, avoient promis en partant qu'ils ne tarderoient pas à revenir en plus grand nombre, pour se venger de leur défaite, et délivrer leurs compatriotes (1).

CHAP. CXII.

1515.

Cependant la bataille de Marignan et la retraite des Suisses avoient décidé du sort du duché de Milan. Toutes les villes s'empressèrent de faire leur soumission à François I^{er}, et de témoigner leur joie de ce qu'elles n'étoient plus exposées à l'insolence et à la rapacité de la soldatesque suisse. Les châteaux seuls de Milan et de Crémone demeurèrent au pouvoir de Maximilien Sforza, et Piétro Navarro prit l'engagement de se rendre maître du premier en moins d'un mois (2).

Ce château étoit abondamment pourvu de vivres et de munitions de guerre; sa garnison étoit fort supérieure au nombre qu'auroit exigé l'étendue de son enceinte; et ses murailles, qu'on avoit vu précédemment soutenir de longs sièges, étoient jugées presque inexpugnables. Mais Piétro Navarro, qui le premier avoit apporté en Italie l'art des mines chargées, et qui l'avoit perfectionné; qui par leur moyen avoit

(1) *Fr. Guicciardini*, L. XII, p. 102. — *Pauli Jovii Histor.* L. XV, p. 516. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. III, p. 185.

(2) *Fr. Guicciardini*, L. XII, p. 102. — *Mémoires de Fleuranges*, p. 206.

CHAP. CXL.

1515.

pris plusieurs années auparavant les trois châteaux de Naples, et qui prétendoit qu'aucune forteresse ne pouvoit lui résister, inspiroit la plus vive terreur à ceux qui étoient enfermés dans le château de Milan. Le duc surtout, et ses officiers civils craignoient à toute heure de périr par une explosion épouvantable. Ils pouvoient aisément demeurer éloignés des combats, et ne point partager les dangers de la brèche. Mais une mine dans son explosion ne distinguoit point le souverain d'avec le plébéien ; elle pouvoit atteindre le duc dans ses plus secrets appartemens, et à toute heure du jour ou de la nuit il pouvoit être enveloppé dans cet effroyable désastre. Maximilien Sforza, qui n'avoit ni courage, ni force de caractère, étoit empressé de se dérober à tout prix à un tel danger. Il n'avoit pas joui un moment de l'indépendance ou de la richesse attachées au pouvoir souverain. Chacun de ses alliés avoit à son tour proposé de l'abandonner, et de garantir ses états, ou à l'empereur, ou au roi de France. Les Suisses maintenoient son pouvoir, mais c'étoit pour l'asservir lui-même à leur volonté, et le rendre ministre d'exactions intolérables, par lesquelles il étoit déjà devenu odieux à ses sujets. Dès le 4 octobre, vingt jours après la bataille, il signa une capitulation, par laquelle il remit au roi, non-seulement les châteaux de

Milan et de Crémone, mais tous les droits qu'il pouvoit prétendre sur le Milanez, s'engageant à passer le reste de ses jours en France; tandis que le roi de son côté lui promit de s'intéresser pour lui faire obtenir un chapeau de cardinal, et de lui assurer trente mille écus de rentes en biens-fonds (1). En signant, Sforza s'écria qu'il échappoit ainsi à l'esclavage des Suisses, aux extorsions de l'empereur, et aux tromperies des Espagnols.

Ce ne fut qu'après la capitulation du château, que François I^{er} voulut faire son entrée à Milan. Il croyoit au-dessous de la dignité d'un roi de France d'entrer dans une ville qui ne lui étoit pas en entier soumise. Ces notions bizarres sur ce qu'il appeloit l'honneur de sa couronne, lui firent plus tard commettre de grandes fautes, et eurent une influence fatale sur toute sa destinée. Dans cette occurrence, le retard de son entrée à Milan étoit de peu d'importance; il ne l'empêchoit point de profiter en même temps, par les armes et par les négociations, de l'avantage qu'il avoit obtenu.

Ces négociations étoient fort actives : les al-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 104. — Mémoires de Fleury, p. 208. — Mém. de du Bellay. L. I, p. 65. — Observations sur ces Mémoires, p. 451. — *Petri Bizarri hist. Genuens.* L. XIX, p. 444. — *Fr. Belcarü.* L. XV, p. 450. — *Pauli Jovis Hist. sui temp.* L. XV, p. 521, 522.

liés, ennemis du roi, s'exhortoient réciproquement à la constance; mais chacun s'efforçoit de se retirer du combat, en y laissant engagés ses seuls associés. Le pape étoit, plus que tous les autres, effrayé des succès des Français: il ne pouvoit pas seulement être atteint dans les états de l'Église; il avoit bien plus à redouter encore une révolution à Florence. Les Médicis avoient été ramenés dans cette république par Cardone, au nom de l'empereur et du roi d'Espagne. Le parti patriote, en revanche, avoit professé pour la France le plus constant attachement. C'étoit par dévouement pour elle qu'il avoit admis le concile de Pise sur son territoire, qu'il avoit provoqué le ressentiment de Jules II et de Ferdinand, et qu'enfin il s'étoit perdu. La politique, d'accord avec la reconnoissance, suggéroit au monarque françois l'obligation de rétablir sa fidèle alliée la république florentine, pour servir d'avant-poste au duché de Milan: une prudence vulgaire lui enseignoit à se fier plutôt à des amis éprouvés, qu'à des ennemis que la peur forçoit à chercher une réconciliation.

L'aversion des rois pour les républiques, et le regret qu'éprouvoit François I^{er} de faire la guerre à l'Église, lui firent embrasser la décision contraire. L'évêque de Tricarico et le duc de Savoie traitoient avec lui au nom de Léon X,

et ils l'amènèrent à signer des préliminaires par lesquels le roi garantissoit le pouvoir des Médicis sur la république florentine. Ce fut le pape *quint*, revenu de sa terreur dès qu'il apprit les scrupules du roi, fit le premier des difficultés pour les ratifier. Dans le même temps, il essayoit ce qu'il pourroit obtenir de Maximilien ou des Suisses pour la continuation de la guerre, et s'il ne pourroit point détacher les Vénitiens de la France. N'ayant pu y réussir, il fit enfin signer à Viterbe, le 13 octobre, son traité d'alliance avec la France. Il évacuoit Parme et Plaisance, qui devoient être réunies de nouveau au duché de Milan, tandis que le roi promettoit à Julien et Laurent de Médicis, outre le maintien de leur autorité à Florence, des honneurs, des pensions et des commandemens de troupes, et qu'il s'engageoit à ce que tout le duché de Milan seournît de sel aux salines de Cervia, au préjudice de celles de Venise (1).

Les Suisses avoient assemblé une diète à Zurich : elle retentissoit de déclamations contre la France, elle débattoit les moyens d'envoyer des secours au château de Milan. Cependant leurs soldats avoient abandonné les bailliages italiens,

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 103. — *Raynaldi Annal. eccles.* An 1515, §. 25, p. 195. — Léonard, *Corps diplomatique*, T. II. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 318. — *Fr. Belcarii*, L. XV, p. 448.

CHAP. CXL.

1515.

et ne conservoient plus, au-delà des monts, que les deux citadelles de Bellinzone et de Locarno. Raymond de Cardone, qui se trouvoit, avec l'armée espagnole, le premier exposé aux attaques des Français, et qui savoit quelle impatience ressentoit l'Alviano de se venger de lui, quelle haine ses soldats avoient excitée dans tous les habitans de la Lombardie, étoit empressé de ramener son armée dans le royaume de Naples : il demanda et il obtint d'être compris dans le traité négocié par le pape. François I^{er} consentit à ce qu'il se retirât au travers de l'état de l'Église, sans être molesté (1).

Quatre ambassadeurs, les plus distingués par leurs dignités et leurs emplois dans la république de Venise, avoient été envoyés à Milan à François I^{er}, pour le féliciter sur sa victoire, et lui rappeler en même temps sa promesse de faire recouvrer aux Vénitiens tout ce que l'empereur leur avoit enlevé. La conquête du duché de Milan ne pouvoit point être considérée comme achevée, si les Français ne le garantissoient pas d'invasions nouvelles du côté de l'Allemagne, en rendant aux Vénitiens la garde de Vérone et de Brescia, tout comme du côté de l'Italie espagnole, en chassant les Médicis de Florence, et forçant le pape à la paix. Si François I^{er} avoit

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 103. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XV, p. 317. — *Paolo Paruta hist. Venez.* L. III, p. 184.

su profiter de sa victoire, il auroit pu, par le seul effroi qu'elle avoit inspiré, obtenir l'un et l'autre avantages sans nouveaux combats : mais sa politique étoit trop personnelle pour qu'il pût comprendre combien il est souvent utile de servir vivement ses alliés. Quoiqu'il fit aux ambassadeurs vénitiens l'accueil le plus amical, et qu'il les assurât de son zèle pour les intérêts de leur patrie, il apporta de longs délais avant de leur envoyer des troupes, et celles qu'il leur fit passer ensuite semblèrent avoir perdu tout souvenir de la bravoure et de l'impétuosité françaises (1).

Les Vénitiens, laissés à leurs propres forces, voulurent cependant tenter de recouvrer les villes qu'ils avoient perdues. L'Espagnol Hijar commandoit à Brescia, Marc-Antonio Colonna à Vérone. La seconde de ces deux villes contenoit une nombreuse garnison, la première avoit fort peu de troupes ; ce fut d'elle que l'Alviano eut ordre de s'approcher : mais Hijar, prévoyant l'attaque dont il étoit menacé, demanda en hâte les renforts qu'il jugeoit nécessaires, et mille fantassins partis de Vérone, et faisant par les montagnes le tour du lac de Garda, entrèrent à Brescia avant l'arrivée du camp vénitien sous ses murs. (2).

(1) *Paolo Paruta hist. Ven.* L. III, p. 185.

(2) *Idem*, p. 194. — *Pauli Jovii Hist.* L. XV, p. 518.

Barthélemi d'Alviano, qui, pour la première fois de sa vie, se laissoit devancer par la célérité d'un autre, devoit cet échec à l'état de sa santé : les efforts disproportionnés à son âge et à la foiblesse de sa constitution, qu'il avoit faits à la bataille de Marignan, lui avoient causé une hernie : il se fit transporter à Ghédo, à peu de distance de Brescia, et il y mourut le 7 octobre, après de cruelles douleurs. Cet homme, qui s'étoit élevé du rang de simple soldat, par tous les degrés de la milice, au commandement des armées, ne sembloit point doué par la nature des facultés que requiert une vie aussi active. Il étoit très-petit, très-courbé, et d'une laideur presque difforme. Son impétuosité, souvent imprudente, sembloit la qualité d'un soldat plutôt que d'un général : mais quoiqu'elle l'eût exposé à de sanglantes défaites, il rachetoit ses défauts par sa promptitude et son intrépidité, et par l'art avec lequel il captivoit l'affection et la confiance du soldat, tout en le soumettant à la plus sévère discipline. Aucun homme ne sembloit plus fait que lui pour relever le courage de l'infanterie italienne, et lui faire regagner l'estime des Allemands, des Suisses ou des Espagnols, auxquels elle ne rougissoit point de se reconnoître inférieure. Il étoit, à sa mort, âgé de soixante ans. Ses soldats, qui le pleurèrent amèrement, ne voulurent point se séparer de son

corps, qu'ils conservèrent vingt-cinq jours à la tête de leur armée, lui faisant rendre, dans sa tente, les mêmes honneurs que s'il étoit toujours leur général. Ils ne consentirent jamais à demander un sauf-conduit à Marc-Antonio Colonna, commandant de Vérone, pour le faire passer à Venise; ils voulurent l'y accompagner à main armée, au travers du territoire ennemi. Le sénat le fit ensevelir dans l'église de Saint-Étienne, et assura des pensions à sa veuve et à ses enfans, qu'il laissoit sans aucune fortune (1).

Après la mort de l'Alviano, l'armée vénitienne parut n'avoir plus le courage de se mesurer avec aucun ennemi : les renforts mêmes que lui faisoit passer le roi de France sembloient, en arrivant au camp vénitien, prendre le même esprit de timidité et d'indiscipline. Jean-Jacques Trivulzio, qui lui avoit conduit sept cents lances françaises et sept mille fantassins allemands, et qui à leur tête entreprit le siège de Brescia, se laissa arrêter par des difficultés dont il n'auroit tenu aucun compte s'il avoit été au service du roi. Les Allemands se mutinèrent, déclarant ne pas vouloir servir contre

(1) *Pauli Jovii hist.* L. XV, p. 518. — *Paolo Paruta*, L. III, p. 192. — *Fr. Guicciardini*, Lib. XII, p. 105. — Mémoires de Martin du Bellay, L. I, p. 66. — *Fr. Belcarii Comm.* L. XV, p. 450.

les drapeaux impériaux, qu'ils voyoient arborés à Vérone et à Brescia. Il fallut les changer contre cinq mille Biscayens que conduisit Nétro Navarro. Une sortie de quinze cents soldats allemands ou espagnols, de la garnison de Brescia, mit en fuite plus de six mille hommes de l'armée vénitienne, et leur prit dix pièces d'artillerie. Les mines par lesquelles Navarro avoit compté pénétrer sous les fortifications furent éventées par les assiégés, les mineurs tués et leurs galeries détruites. Enfin Trivulzio, ayant changé son siège en blocus, avoit réduit par la famine la garnison de Brescia à promettre que, si elle n'étoit pas secourue avant vingt jours, elle évacueroit la ville; mais avant que ce terme fût expiré, le baron de Rockandolf (1) rassembla huit mille Tyroliens des milices des frontières, et s'avancant par le comté de Lodrone et Rocca d'Anfo, qui se rendit lâchement à lui, il ravitailla Brescia, dont l'armée vénitienne s'étoit éloignée à son approche. Le seul avantage que les Vénitiens retirèrent cette année des victoires de leurs alliés, fut de recouvrer les châteaux de Peschiéra, Asola et Lonado, que le marquis de Mantoue avoit évacués (2).

(1) Le biographe de Frundsberg le nomme George de Lichtenstein : le nom de Rockandolf, que lui donnent tous les Italiens, étoit apparemment celui de sa baronnie. *Buch. II, f. 28.*

(2) *Fr. Guicciardini*, L. XII, p. 106. — *Pauli Jovii Histor.*

Léon X cependant avoit demandé une conférence à François I^{er}, et celui-ci la désiroit aussi pour affermir l'alliance conclue entre eux. Les deux souverains s'étoient donné rendez-vous à Bologne, où le pape arriva le 8, et le roi le 10 décembre. Léon X avoit eu raison de compter sur l'ascendant que l'adresse de son esprit et de ses manières lui feroient obtenir sur le jeune monarque. François I^{er}, en traitant à Viterbe, avoit exigé, en faveur de son fidèle allié le duc de Ferrare, la restitution de Modène et de Reggio, en rendant les quarante mille ducats pour lesquels la première de ces villes avoit été engagée. C'étoit la souveraineté que Léon X avoit destinée à son neveu. Il se voyoit forcé à dépouiller sa famille de ces états conquis pour elle sur la rive droite du Pô. En y renonçant, il voulut placer ailleurs Laurent de Médicis; il lui destina le duché d'Urbin, qu'il n'avoit d'autre motif pour confisquer sur son propriétaire actuel, que l'attachement de celui-ci à la France. Léon demanda que le duc d'Urbin fût sacrifié à sa rancune et à son ambition; et François eut la foiblesse d'y consentir. Léon demanda encore que la pragmatique sanction, qui servoit de garantie aux libertés

sui temp. L. XV, p. 519; L. XVI, p. 324. — *Paolo Parato histor. Venez.* L. III, p. 265. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 451. — Mémoires de messire Martin du Bellay. L. I, p. 69.

de l'Église gallicane, fût abolie, et François consentit à poser avec lui les bases du concordat qui la remplaça en effet au mois d'août suivant. En retour de ces concessions aussi humiliantes que contraires à la politique, François obtint le chapeau de cardinal pour Adrien de Boïsy, frère du grand-maître de France, la promesse d'un secours de cinq cents hommes d'armes, et la solde de trois mille Suisses pour défendre le duché de Milan toutes les fois qu'il seroit attaqué (1).

Avant même de se rendre à Bologne, François I^{er} avoit conclu avec les Suisses, par l'entremise du duc de Savoie, un traité plus important pour la sûreté du duché de Milan. Il s'étoit engagé à leur payer les six cent mille ducats stipulés par le traité de Dijon; les trois cent mille promis à Galérate pour la valeur des bailliages italiens, et à augmenter leurs pensions annuelles; ceux-ci, de leur côté, avoient promis de rendre au duché de Milan les bailliages italiens, et de servir la maison de France, envers et contre tous, le pape et l'empereur seuls exceptés, avec le nombre de troupes que le roi

(2) *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 108. — *Pauli Jovii Histor. sui temp.* L. XVI, p. 325. — *Paolo Paruta*. L. III, p. 202. — *Raynaldi Annal. ecclési.* §. 28 et seq. p. 194 et seq. — *Mémoires de Fleuranges*, p. 214. — *Mémoires de du Bellay*. L. I, p. 66. — *Fr. Belcaïi*. L. XV, p. 452.

voudroit solder. Ainsi malgré la sanglante victoire de Marignan, le roi accordoit aux Suisses à peu près les mêmes conditions qu'ils avoient demandées à Galérate avant leur défaite, tant il sentoit l'importance de leur alliance, pour fournir à ses armées l'infanterie que sa politique ne lui permettoit pas de former parmi ses sujets. Mais le traité signé à Genève le 7 novembre, ne fut ratifié que par huit cantons. Les cinq autres qui tenoient davantage à la possession des bailliages italiens, refusèrent leur ratification. François sans l'attendre, fit passer l'argent qu'il avoit promis à tous les cantons qui avoient ratifié le traité, et il les attacha ainsi plus fermement à son parti (1).

François I^{er} avoit formé de plus vastes projets sur l'Italie; il songeoit à renouveler ses prétentions sur le royaume de Naples, et il en avoit traité avec le pape, dans sa conférence de Bologne. Mais Léon X lui avoit représenté que Henri VIII d'Angleterre, gendre de Ferdinand-Catholique, manifestoit déjà la jalousie que lui causeroient les victoires de la France; que la cupidité, ou les animosités personnelles de son favori le cardinal Wolsey, pouvoient l'engager à renouveler la guerre, qu'il venoit de se lier le 9 octobre par une alliance plus intime

(1) *Fr. Guicciardini. L. XII, p. 109.*

avec son beau-père le roi d'Aragon (1), et qu'il mettroit dans ce moment un obstacle efficace à la conquête du royaume de Naples, s'il attaquoit les côtes de France; mais qu'on avoit appris que Ferdinand, déjà arrivé à un âge avancé, étoit tombé malade, qu'il étoit probable qu'il ne vivroit pas long-temps; qu'à sa mort, Charles son successeur ne pourroit plus compter sur l'alliance de l'Angleterre, et que dans les difficultés d'une succession contestée, il céderoit peut-être à la France le royaume de Naples sans combat. Le vrai et l'unique motif de Léon X en donnant ce conseil, étoit de gagner du temps; il persuada François I^{er}, et celui-ci repartant pour la France, congédia la plus grande partie de son armée, pour se soulager d'une dépense excessive; il ne réserva pour la défense du Milanez, que sept cents lances, six mille fantassins allemands, et quatre mille Basques ou aventuriers français (2).

Les pronostics sur la mort de Ferdinand-le-Catholique ne tardèrent pas à se vérifier. Ce monarque expira à Madrigaleggio, le 15 jan-

(1) *Acta publica, Rymer. T. XIII, p. 520.* — Rapin Thoyras, *Histoire d'Angleterre. L. XV, p. 107.* — *Pauli Jovii Histor. sui temp. L. XVI, p. 354.*

(2) *Fr. Guicciardini. L. XII, p. 109.* — *Mémoires de Fleuryanges, p. 220* — *Mémoires de du Bellay. L. I, p. 67.* — *Paolo Paruta. L. III, p. 207.*

1516, un mois après, le grand capitaine
 Gonzalve de Cordoue, qui avoit illustré son
 règne, et que depuis dix ans il laissoit languir
 dans le mal. La fourberie de Ferdinand, son
 hypocrisie, et sa constante prospérité, avoient
 fait illusion au vulgaire. Il étoit réputé le plus
 habile politique de son temps, le monarque qui
 savoit le mieux calculer toutes les chances des
 événemens, et les amener à ses fins (1). Les
 prêtres et les moines qu'il avoit si constamment
 favorisés portèrent plus loin leurs éloges ; le
 jésuite Mariana, qui termine avec ce règne son
 histoire d'Espagne, l'appelle « un prince qui
 » surpasse en excellence tous ceux qui jamais
 » vécut en Espagne, par le culte de la justice,
 » par la prudence et par la grandeur d'âme.
 » Partout on doit trouver des vices, telle est
 » la condition humaine ; d'ailleurs l'envie et la
 » malice sont toujours prêtes à attribuer aux
 » grands hommes des fautes dont ils ne sont
 » point coupables. Mais ce fut par la modestie
 » dans le commandement, par l'amour de la
 » religion, par le zèle pour les études, par
 » toutes les prérogatives d'un roi juste, doux,
 » bienfaisant, et vraiment chrétien, que Fer-
 » dinand devint le miroir dans lequel tous les
 » princes doivent se contempler, le fondateur

(1) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XVI, p. 355. — *Fr. Bel-
 carii.* L. XV, p. 455. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 110.

QUAT. CXXII.

1516.

» de la paix de l'Espagne, de sa sécurité, de
 » son élégance et de sa grandeur (1) ».

Mais cet homme si fourbe, si injuste, si cruel, qui causa le malheur de tant de peuples, et qui se montra toujours si inaccessible à toute pitié, ne fit pas plus d'illusion à Macchiavel par sa prospérité que par son hypocrisie. Le secrétaire florentin qui a rassemblé en corps de doctrine la pratique des princes de son temps, et qui s'est montré souvent indulgent pour les crimes, lorsqu'il les croyoit propres à fonder ou à affermir la puissance, ne voyoit dans Ferdinand qu'un homme rusé et fortuné, et non pas sage ou prudent; son ami François Vettori, développant cette opinion même qu'il tenoit de Macchiavel, a relevé dans toutes ses actions dès 1494 une imprudence égale à sa fourberie. Presque toujours lorsqu'il trompoit son parent Frédéric, ses alliés, ses généraux, ses peuples, il provoquoit des dangers inutiles, et tout au plus il arrivoit lentement par un chemin détourné, au but qu'il auroit pu atteindre plus honorablement en suivant la ligne droite (2).

(1) *Jo. Mariana histor. Hispan. Lib. XXX, cap. XXVII, p. 345.*

(2) Dans les Lettres familières de Macchiavel, on trouve des observations très-curieuses sur le caractère et les intérêts des princes de son temps. Dans une lettre du mois d'avril 1515, à Francesco Vettori, T. VIII, p. 46, il fait un portrait très-sévère

Très-peu de temps avant de mourir, Ferdinand avoit fait passer cent vingt mille florins à Maximilien, pour le mettre en état de troubler les François en Italie; et Henri VIII, sollicité par François Sforza, qui prétendoit à l'héritage du duché de Milan, depuis que son frère le dernier duc avoit renoncé à ses droits, fit aussi passer un subside considérable à l'empereur. L'Europe, dans ce moment, n'étoit occupée que de la succession de l'archiduc Charles, petit-fils de celui-ci, aux couronnes d'Espagne, et de l'opposition qu'il pourroit trouver parmi ses nouveaux sujets; Charles négocioit déjà avec François I^{er}, et vouloit s'assurer de son amitié, avant de passer en Castille, lorsque son grand-père entra tout à coup en Italie. Ce dernier, qui n'avoit jamais su se mettre en mesure d'agir lorsque ses alliés l'attendoient, rassembla sans peine une grande armée au moment où tous les autres potentats licencioient les leurs. Il n'avoit point encore eu le temps de dissiper les subsides qu'il avoit reçus en même temps d'Angleterre et d'Espagne; il les employa à réunir sous ses drapeaux cinq mille chevaux, quinze mille Suisses levés dans les cinq cantons qui n'avoient pas voulu s'allier

de Ferdinand; et François Vettori, à son tour, lui écrivant le 16 mai 1514 (p. 116), développe les mêmes idées, et passe en revue toutes les fantes du roi catholique.

à la France, et dix mille fantassins espagnols ou italiens (1).

François I^{er} en quittant l'Italie, avoit laissé le gouvernement du Milanez au connétable de Bourbon; il avoit aussi rappelé à Milan le maréchal Jean-Jacques Trivulzio, tandis que Théodore, neveu du dernier, avoit pris le commandement de l'armée vénitienne, et qu'Odet de Foix, seigneur de Lautrec, avoit été joindre cette armée, avec presque toutes les troupes françaises qui étoient demeurées en Lombardie. Théodore Trivulzio et Lautrec avoient recommencé le siège de Brescia. Rockandolf étoit retourné en Allemagne, avec la plupart des soldats qu'il avoit armés l'automne précédente: les vivres manquoient dans Brescia, les soldats étoient depuis long-temps sans paye, encore que les bourgeois eussent été écrasés par d'intolérables contributions de guerre, pour subvenir aux besoins de la garnison. Une sédition de celle-ci avoit exposé Hajar, le commandant, aux plus intolérables outrages; et la ville paroissoit sur le point de capituler, lorsque Maximilien entra au commencement de mars, par Trente en

(1) *Fr. Guicciardini*, L. XII, p. 112. — *Pauli Jovii Histor. sui temp.*, Lib. XVI, p. 356. — Mémoires de messire Martin du Bellay, Liv. I, p. 70. — *Fr. Belcarù Comment.* Lib. XV, p. 451.

Italie, avec l'armée formidable qu'il avoit rassemblée (1). CHAP. CXXI.
1516.

Théodore Trivulzio, général des Vénitiens, avoit sous ses ordres devant Brescia deux mille cinq cents chevaux et sept mille fantassins ; Lautrec avoit amené au même siège quatre mille Gascons et cinq cents lances françaises ; le connétable de Bourbon avoit gardé à Milan ou dans le reste du duché sept cents lances et quatre mille fantassins gascons ou italiens. Au moment où il avoit appris l'armement de Maximilien, il avoit envoyé aux huit cantons qui avoient accepté l'alliance française, pour solder chez eux seize mille Suisses. Mais avant leur arrivée, les généraux français et vénitiens ne se crurent point en état de tenir tête à l'empereur ; ils levèrent le siège de Brescia, et vinrent prendre position sur les bords du Mincio pour lui en interdire le passage (2).

Les Vénitiens désiroient que leur armée ne s'éloignât pas davantage de leur capitale. Néanmoins les Français, se défiant plus de leurs forces à mesure qu'ils voyoient approcher le danger, renoncèrent à défendre le Mincio, passèrent l'Oglio, et se retirèrent dans le Crémonois, où

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XVI, p. 550. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. III, p. 212.

(2) *Paolo Paruta hist. Ven.* L. III, p. 216. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 112.

le connétable de Bourbon vint les joindre avec ce qui lui restoit de troupes. Le cardinal de Sion, qui, par son inimitié ardente contre les Français, avoit eu la plus grande part au rassemblement des Suisses que commandoit Maximilien, vouloit persuader à celui-ci de marcher immédiatement sur Milan, et de profiter de l'effroi qu'avoit causé son apparition subite, pour terminer la guerre dans la capitale. Mais le château d'Asola, situé sur les bords de la rivière Chiésa, près de son embouchure dans l'Oglio, avoit fermé ses portes à l'empereur : Maximilien crut son honneur intéressé à le soumettre ; il perdit plusieurs jours à en faire le siège, vaillamment soutenu par le provéditeur vénitien François Contarini ; et après avoir été rebuté devant les murs de ce petit château, il se remit en marche pour s'approcher de Milan (1).

Les Français avoient abandonné les rives de l'Oglio et ensuite celles de l'Adda, comme auparavant celles du Mincio, sans tenter de les défendre. Ils s'étoient enfermés dans Milan, et ils avoient brûlé les faubourgs de cette ville, pour que l'empereur n'y prît pas ses logemens. Maximilien, arrivé à six milles de distance, avoit sommé les Milanois de chasser les Français, et

(1) *Paolo Paruta hist. Venez.* Lib. III, p. 218. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XVI, p. 557. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 113.

de lui ouvrir leurs portes sous trois jours, s'ils ne vouloient pas être traités plus sévèrement que leurs ancêtres n'avoient été traités par Frédéric Barberousse. La terreur étoit extrême dans la ville; les moyens de défense paroissoient presque nuls. On savoit, il est vrai, que les Suisses du parti français s'étoient mis en route; mais on savoit aussi que la diète, honteuse de ce que ses concitoyens alloient se battre les uns contre les autres pour des causes étrangères, avoit envoyé, dans les deux armées, l'ordre à ses sujets de rentrer immédiatement dans leur patrie; et l'on craignoit que ceux qui servoient la France n'obéissent avec beaucoup plus d'empressement à cet ordre, que ceux que la fougueuse éloquence du cardinal de Sion, et leur propre animosité, avoient décidés à prendre les armes contre elle. Cette inquiétude fut en partie calmée par l'arrivée, à Milan, du capitaine bernois Albert de La Pierre, avec dix mille de ses compatriotes, qui promirent de défendre la ville (1).

Trente mille Suisses se trouvoient rassemblés dans le Milanez, entre les deux armées; et quoique les uns fussent conduits par le cardinal de Sion, et les autres par ses ennemis les plus ardents, Albert de la Pierre, et François, fils

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XVI, p. 540. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 114. — *Mémoires de Fleuranges*, p. 222. — *Fr. Belcarii.* L. XV, p. 455.

de George de Supersax, tous déclaroient également qu'ils ne combattoient point contre leurs compatriotes. On les voyoit tenir entre eux des conférences, correspondre, se concerter, et secourir absolument l'autorité des deux souverains qu'ils servoient. En se réunissant, ils pouvoient donner la loi aux uns et aux autres. Ces conférences excitoient des craintes très-vives dans les deux armées. Les Français n'avoient point oublié que la moitié de ces mêmes hommes avoient combattu contre eux l'année précédente dans la terrible bataille de Marignan; que la nation entière avoit paru animée d'une haine extrême contre la France, et que dans les dernières années, elle avoit donné plus d'un motif de l'accuser de manque de foi. Cependant le maréchal Trivulzio trouva moyen d'exciter des soupçons plus violens encore dans l'esprit de Maximilien, en faisant tomber entre ses mains des lettres qu'il adressoit à Stapffer et Goldhill, capitaines suisses de l'empereur, dans lesquelles il les pressoit d'exécuter sans délai ce qu'ils lui avoient promis. Maximilien n'osoit point faire arrêter au milieu de leurs soldats ces officiers qu'on lui avoit rendus suspects; il n'osoit confier à personne ses craintes; lorsque Jacques Stapffer, capitaine général de ses Suisses, lui demanda la solde arriérée qui étoit due à sa troupe. Maximilien étoit sans argent, selon sa

coutume ; mais de peur d'être gardé en ôtage , ou livré aux ennemis , s'il l'avouoit , il répondit qu'il alloit hâter l'arrivée des sommes qu'il attendoit ; et prenant deux cents chevaux avec lui , il partit à l'instant même par la route de Trente , sans pourvoir au commandement de son armée , et sans annoncer ses projets à personne ; il s'étoit déjà éloigné de plus de vingt milles , lorsque son camp eut connoissance de sa fuite (1).

Maximilien , sans suspendre sa course , se fit donner seize mille ducats par les Bergamasques ; et bientôt après , il en reçut trente mille de la part de Henri VIII , qu'il envoya immédiatement à son armée. Celle-ci livra au pillage Lodi , et ensuite Sant-Angelo , pour se récupérer des ar-rérages qui lui étoient dus. Sur ces entrefaites , les Suisses du camp français et ceux du camp impérial obéirent en même temps aux sommations de la diète , et reprirent le chemin de leur pays. Trois mille fantassins allemands ou espagnols quittèrent les drapeaux de l'empereur pour passer sous ceux des Français , et le reste de cette armée , qui avoit causé à l'Italie une terreur si vive , se dissipa en rougissant de la

(1) *Georgens von Frundsberg Kriegszthaten*. B. II, f. 24. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XVI, p. 341. — *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 115. — *Fr. Belcarii*. L. XV, p. 456. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. III, p. 221. — *Mém. de Bayard*. Ch. LXI, p. 584. — *Mém. de Fleuranges*, p. 224.

honteuse issue de son expédition, et de l'incon-
séquence de son chef (1).

Après le départ de l'empereur, le duc de Bourbon, rappelé par François I^{er}, retourna en France, et laissa le commandement de l'armée et du pays à M. de Lautrec, nommé lieutenant-général en Italie (2). Celui-ci vint bientôt rejoindre devant Brescia l'armée vénitienne, qui avoit recommencé le siège de cette ville. Sept mille hommes de milices allemandes, qui s'avançoient pour lui porter du secours, furent arrêtés à la Rocca-d'Anfo par les Vénitiens. Il ne restoit plus dans Brescia que six cents fantassins et quatre cents chevaux; la résistance devenoit impossible; et le 24 mai 1516, la ville de Brescia ouvrit ses portes aux Vénitiens (3).

Le sénat avoit le désir de faire passer la même armée devant Vérone, et il pressoit Lautrec d'entreprendre le siège de cette ville, qui, rentrée sous sa puissance, auroit fermé l'Italie aux

(1) *Pauli Jovii Hist.* L. XVI, p. 542. — *Paolo Paruta.* L. III, p. 222.

(2) *Mémoires de Fleuranges*, p. 224. — *Mémoires de messire Martin du Bellay.* Liv. I, p. 72. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 116.

(3) *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 116. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XVIII, p. 595. — *Paolo Paruta hist. Ven.* Lib. III, p. 227. — *Mémoires de Martin du Bellay.* L. I, p. 72.

troupes allemandes ; mais Lautrec prétendit avoir de l'inquiétude pour Parme et Plaisance, où il avoit découvert que le pape avoit noué des intrigues par le ministère de Prosper Colonna. Probablement aussi il voulut attendre l'issue des négociations qu'il savoit entamées à Noyon, entre le nouveau roi catholique et François I^{er}, et il se retira à Peschiéra, d'où ses troupes étendirent leurs dévastations dans les districts de Vérone et de Mantoue ; tandis que Marc-Antoine Colonna, qui commandoit toujours la garnison allemande de Vérone, surprit Viceuce sur les Vénitiens, le 28 juillet, et livra cette ville au pillage (1).

A cette époque, le petit-fils de Maximilien et de Ferdinand, Charles, depuis si célèbre sous le nom de Charles-Quint, désiroit se réconcilier avec tous ses voisins, pour recueillir sans obstacle la succession du second de ses aïeux. Antoine de Croy, seigneur de Chièvres, qui l'avoit élevé, et qui gouvernoit encore sa jeunesse, avoit ouvert à Noyon des conférences avec Arthur de Gouffier, seigneur de Boisv, grand-maître de France, qui de son côté avoit élevé François I^{er}. Ces deux plénipotentiaires, revêtus de l'entière confiance de maîtres qui avoient été leurs élèves, signèrent, le 15 août

(1) *Fr. Guicciardini. L. XII, p. 120. — Pauli Jovii Hist. L. XVIII, p. 596. — Fr. Belcarri. L. XV, p. 459.*

1516, un traité qui servit de base à la pacification de l'Europe. Deux objets seulement étoient demeurés en discussion entre le dernier roi catholique et le roi de France; d'une part les réclamations du roi de Navarre, dépouillé de son royaume à cause de son dévouement aux Français; de l'autre les droits de la France sur le royaume de Naples, qui, aux termes du traité de Blois en 1505, devoient retourner à la France, puisque Germaine de Foix n'avoit point eu d'enfans de Ferdinand. Le traité de Noyon ne régla point le différend de la Navarre. Charles s'engagea seulement à satisfaire avant l'expiration de huit mois la reine Catherine, demeurée veuve, au mois de juin de cette année, du roi de Navarre; et François I^{er} se réserva le droit de la secourir de troupes et d'argent, aussi-bien que ses fils, sans manquer à la paix, si elle n'étoit pas contente au bout de ce terme des offres que lui feroit le roi d'Espagne. Les droits des deux couronnes sur le royaume de Naples furent confondus par un mariage arrêté d'avance entre Charles et la fille aînée de François I^{er}, qui n'étoit alors qu'un enfant d'un an (1).

Le traité de Noyon rétablissoit la paix entre

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 121. — *Pauli Jovii Histor.* L. XVIII, p. 405. — *Fr. Belcarii*. Lib. XV, p. 458. — *Mém. de mess. Martin du Bellay*. L. I, p. 75. — *Histoire de la Diplomatie française*. T. I, L. III, p. 519.

la France et l'Espagne seulement, et il laissoit François I^{er} en liberté de continuer à donner des secours aux Vénitiens contre Maximilien. Mais si celui-ci vouloit y être compris, les parties contractantes avoient stipulé pour lui qu'il restitueroit Vérone aux Vénitiens, qu'il recevroit d'eux en retour deux cent mille ducats, et qu'il conserveroit Riva di Trento, Rovérédo, et tout ce qu'il avoit conquis en Friuli. Pour ne point préjuger sur les droits ou les prétentions de l'Empire, on n'attachoit à ces conditions qu'une trêve de dix-huit mois (1).

CHAP. CXII.

1516.

Deux mois avoient été accordés à Maximilien pour accepter le traité de Noyon; et comme François I^{er} prévoyoit sa répugnance à renoncer à aucune de ses prétentions, il donna ordre à M. de Lautrec de se joindre à l'armée vénitienne, et de commencer le siège de Vérone. Les deux armées se présentèrent en effet devant les murs de cette ville, le 20 août, l'une sur la rive droite, l'autre sur la gauche de l'Adige; et malgré la valeureuse résistance de Marc Antonio Colonna, qui avoit encore sous ses ordres huit cents chevaux, cinq mille fantassins allemands, et quinze cents Espagnols, de larges brèches furent faites aux murailles avant le milieu d'octobre. Mais Lautrec vouloit éviter toute effusion

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. XII, p. 121. — Paolo Paruta. L. III, p. 242. — Pauli Jovii Hist. L. XVIII, p. 405.*

de sang, dans une guerre qu'il étoit sûr qu'un traité ne tarderoit pas à terminer. Malgré les instances du sénat de Venise, il se refusa à donner un assaut; il ne voulut pas davantage livrer bataille à Rockandolf qui s'approchoit avec une petite armée allemande, et il se résigna plutôt à lever le siège, non sans exciter les plaintes et les soupçons des Vénitiens. Ceux-ci, il est vrai, ne tardèrent pas à apprendre que cette modération avoit sauvé Vérone pour leur avantage; que cette ville leur seroit rendue intacte; tandis que s'ils l'avoient prise d'assaut, ils n'auroient gagné que des ruines (1).

En effet, toutes les guerres, toutes les inimitiés qui avoient été excitées par la ligue de Cambrai, sembloient tendre vers une fin commune, et l'année 1516 fut l'époque des plus importantes pacifications. Les cinq cantons suisses, qui n'avoient point voulu accéder l'année précédente au traité de Genève, conclurent à Fribourg avec la France, de concert avec leurs co-états, le 29 novembre 1516, un nouveau traité auquel on donna le nom de *paix perpétuelle*; traité qui a duré en effet aussi long-temps que la monarchie française. Il régloit les pen-

(1) *Fr. Guicciardini*, L. XII, p. 122. — *Pauli Jovii*, L. XVIII, p. 402. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. III, p. 257. — Mémoires de Fleuranges, p. 293. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 75.

sions que la France payeroit à l'avenir aux treize cantons et à leurs alliés, il assuroit la remise à un arbitrage de tous les différends qui pourroient naître, et il accordoit au roi la faculté de faire chez les Suisses les levées d'infanterie dont il auroit besoin (1).

CHAP. CXII.

1516.

Ce fut la même année que François I^{er} conclut avec la cour de Rome le traité qui porte le nom de concordat; il fut signé le 18 août 1516, et approuvé par le concile de Latran le 19 décembre. Ce traité, qui abolissoit la pragmatique-sanction, et les plus précieuses libertés de l'Église gallicane, avoit été conclu par deux souverains qui s'abandonnoient réciproquement ce qui ne leur appartenoit point. Le pape cédoit au roi la collation des bénéfices du royaume, qui appartenoit aux chapitres et aux communautés: le roi cédoit au pape les annates, ou le revenu d'une année du bénéfice qu'il conféroit, et qui appartenoit aux fondations pieuses (2).

Le traité du concordat causa un profond chagrin à l'Église française, et fut un objet de

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 123. — *Fr. Belcarii*. L. XV, p. 460. — Histoire de la Diplomatie française. T. I, L. III, p. 512.

(2) *Raynaldi Annal. eccles.* 1516, §. 12, p. 205 et seq. — *Labbe Concilia generalia*. T. XIV, p. 358-389. — Histoire de la Diplomatie française. Liv. III, p. 316. — Fleury, Histoire ecclésiastique. L. CXXIV, ch. 121. et suiv. — *Spondanus continuatio Annal. Baronii*. T. II, p. 592 ad ann. §. 13 et seq.

triomphe pour la cour de Rome. Il étoit la conséquence de la politique de François I^{er}, qui vouloit à tout prix gagner la faveur du pape. Cependant le roi avoit pu éprouver tout récemment encore combien la haine de Léon X contre lui étoit implacable, et combien il devoit peu compter sur ses traités et ses promesses. Pendant l'expédition de Maximilien, qui avoit menacé le duché de Milan, Léon X, loin de faire marcher au secours des Français les cinq cents hommes d'armes, et les trois mille Suisses qu'il avoit promis, avoit au contraire envoyé le cardinal de Bibbiéna à l'empereur, pour le complimenter, et resserrer l'alliance entre lui et le saint-siège. Léon X n'avoit cessé d'exhorter les Vénitiens à se détacher de la France, pour entrer dans la ligue de ses ennemis, de réveiller le ressentiment des Suisses, de traverser les Français dans toutes leurs négociations; et le jour même où il signoit le concordat, le 18 août 1516, il complétoit la ruine d'un des plus fideles alliés de la France, du duc d'Urbin, en investissant de son duché le propre neveu de Léon, Laurent de Médicis.

Léon X n'avoit plus besoin de songer à fonder la grandeur de deux princes de sa maison : son frère Julien de Médicis, qui avoit épousé Philiberte de Savoie, sœur cadette de beaucoup de la mère de François I^{er}, et qui, en raison de

cette alliance, avoit reçu de celui-ci le titre de duc de Nemours, étoit mort le 17 mars 1516. Julien, qui pendant son exil de Florence avoit trouvé un asile à la cour du duc d'Urbin, avoit par reconnoissance défendu celui-ci, aussi longtemps qu'il avoit vécu, contre l'ambition de son frère (1). Dès que Julien fut mort, Léon X fulmina un monitoire contre François Marie de la Rovère, duc d'Urbin; il l'accusoit du meurtre du cardinal de Pavie, pour lequel le duc avoit été pardonné; il l'accusoit encore d'avoir négocié avec Louis XII, du vivant de Jules II; d'avoir attaqué les fugitifs de l'armée espagnole et pontificale, battue à Ravenne; d'avoir enfin refusé de se joindre à l'armée de Laurent de Médicis contre François I^{er}. Pour toutes ces causes, il privoit François Marie de la Rovère de tous ses états, et il chargeoit Laurent de Médicis, et sous ses ordres Renzo de Céri, de mettre cette sentence à exécution (2).

Le duché d'Urbin, joint au comté de Montefeltro et aux seigneuries de Pésaro et de Sinigallia, ne donnoit pas à son souverain un revenu de plus de vingt-cinq mille ducats. Avec d'aussi foibles ressources, le duc, abandonné

(1) *Istor. di Gio. Cambi.* T. XXII, p. 92. — *Scipione Ammirato.* L. XXIX, p. 520. — *Fr. Guicciardini.* L. XII, p. 117.

(2) *Paris, de Grassis Diarium Curiae Rom.; apud Raynald.* *Anal.* 1516, §. 85; T. XX, p. 219.

par tous ses alliés, par celui surtout pour lequel il s'étoit compromis, en bravant la colère de son suzerain, ne pouvoit songer à résister à toutes les forces de l'Église. Dès qu'il apprit que Laurent de Médicis étoit arrivé sur la frontière de ses états avec une armée composée de troupes pontificales et florentines, il s'enfuit à Pésaro, d'où il passa à Mantoue. Il avoit eu soin d'envoyer précédemment dans cette dernière ville sa femme et son fils. Le 30 mai Laurent de Médicis entra dans Urbin; en quatre jours les autres villes, et tous les châteaux de ce petit état se rendirent à lui; les forteresses de Sinigallia, de Pésaro, de Maiuolo et de San-Leo ne firent elles-mêmes que peu de résistance; la dernière, qu'on jugeoit inexpugnable, fut prise par escalade au bout de trois mois (1).

Léon X, constamment occupé de l'agrandissement de sa maison, brisoit pour elle les liens de la reconnoissance qui devoit l'unir à François Marie de la Rovère, protecteur de sa famille pendant son long exil. Il vouloit assurer une souveraineté à son neveu Laurent, fils de Pierre, son frère aîné, et de l'orgueilleuse Alfonsina

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XII, p. 117. — *Fr. Belcarri*. L. XV, p. 457. — *Comment. di Filippo de' Nerli*. Lib. VI, p. 150. — *Jacopo Nardi histor. Fior.* L. VI, p. 278. — *Istor. di Giov. Cambi*, p. 99. — *Paolo Giovio Vita di Leone X*. L. III, f. 77, edizione di Venezia, 1557, in-12.

Orsini; et les instances de celle-ci, à ce qu'on assure, hâtèrent sa décision. Il s'empessa donc de conférer le duché d'Urbin et la seigneurie de Pésaro à Laurent de Médicis, le jour même où la signature du concordat lui paroissoit garantir à sa famille la protection de la France. Il obtint que son décret d'investiture fût confirmé en plein consistoire par la signature de tous les cardinaux, à la réserve du seul Grimani, évêque d'Urbin; et en punition de la résistance de celui-ci, il le força à quitter Rome (1).

La pacification entre Charles et François I^{er}, celle entre les Suisses et la France, celle entre le pape et la même puissance, avoient enfin fait quelque impression sur l'esprit obstiné de Maximilien. Il avoit senti qu'il pourroit difficilement continuer seul la guerre, lorsque aucune puissance ne lui payeroit des subsides; et le 4 décembre il avoit donné son accession au traité de Noyon. Pour mettre toutefois son amour-propre à couvert, et ne point paroître céder à ses ennemis, il consentit seulement à remettre la ville de Vérone à son petit-fils le roi catholique, pour que celui-ci la consignât aux Français, qui à leur tour devoient la livrer aux Vé-

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. XII, p. 118. — *Istor. di Giov. Cambi*. T. XXII, p. 101. — *Jacopo Nardi histor. Fior.* L. VI, p. 278. — *Parisii de Grassis Diar.* T. IV, p. 167; *apud Rayn. Annal. eccles.* 1516, §. 85, p. 219.

nitiens. L'évêque de Trente, chargé d'exécuter cette commission, ouvrit les portes de Vérone à M. de Lautrec le 23 janvier 1517, et reçut de lui en retour, à compte des deux cent mille écus que devoient payer les Vénitiens, l'argent nécessaire pour acquitter les soldes arriérées de la garnison. Lautrec consigna à l'instant même les clefs de la ville à André Gritti et à Jean Paul Gradenigo, provéditeurs vénitiens. Quatre cents hommes d'armes, l'élite de l'armée, et deux mille fantassins, prirent possession de la ville, tandis que les généraux et les provéditeurs vénitiens se rendirent à la cathédrale, au milieu d'un peuple ivre de joie, pour remercier le ciel de la fin de cette horrible guerre, et du rétablissement dans toute la Vénétie de l'autorité bienfaisante du sénat de Venise (1).

(1) *Fr. Gucciardini*. Lib. XII, p. 124. — *Pauli Jovii Hist. sui temp.* L. XVIII, p. 405. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. III, p. 248. — *Fr. Belcarii*. L. XV, p. 460. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 321. — *H. Georgens von Frundsberg, Ritters Kriegsathaten*. B. II, f. 28.

CHAPITRE CXIII.

Révolte et guerre d'Urbin : conspiration des cardinaux contre le pape : ambition de Léon X. Il s'allie à Charles-Quint contre François I^{er}. Conquête du Milanais par leurs armées réunies ; mort de Léon X.

1517 — 1521.

AU moment où la république de Venise recou-
vra, contre son espérance, la possession de cet
état presque entier de terre ferme, qu'une seule
bataille lui avoit fait perdre, et pour lequel
ensuite elle avoit combattu huit ans contre les
premiers potentats de l'Europe, le sénat choisit
deux de ses membres les plus illustres, André
Gritti et George Cornaro, pour visiter toutes
les villes et les provinces de la république,
connoître leurs besoins, consoler leurs misères,
raffermer leur fidélité, et leur promettre des
temps plus heureux. Les deux députés parcou-
rurent toute la terre ferme vénitienne ; ils exa-
minèrent les fortifications de Salò, de Peschiéra,
de Bergame, Brescia, Crème, Vérone, Vicence,
Padoue, Trévise, Rovigo, Udine, et de toutes

CHAP. CXIII.

1517-

les places du Friuli (1), tandis qu'à leur tour toutes ces villes envoyèrent des députés au sénat pour renouveler leur vœu de fidélité, et lui offrir leurs félicitations. La république qui avoit résisté à la ligue la plus redoutable qu'on eût jamais vu se former en Europe, depuis la chute de l'empire romain, qui avoit éprouvé tous les désastres à la fois dans l'intérieur de ses cités, dans ses armées et dans ses flottes, et qui n'avoit perdu à l'issue de cette longue guerre, que quelques villes peu importantes de Romagne, et quelques ports qu'elle tenoit en gage dans le royaume de Naples, pouvoit se croire assurée de son immortalité. Elle avoit déployé des ressources, une constance, une énergie qu'on n'auroit trouvées peut-être dans aucun autre état de la chrétienté, et le sénat sembloit fondé à exhorter ses sujets à prendre confiance dans la fortune de Saint-Marc.

Cependant la guerre de la ligue de Cambrai avoit atteint plusieurs des parties vitales de la république, et dès cet époque on ne la vit plus recouvrer la vigueur qu'elle possédoit auparavant. Elle avoit fait face aux dépenses effroyables qui pendant huit ans avoient pesé sur elle, non-seulement par des emprunts qui engageoient pour long-temps tous les revenus publics, mais

(1) *Petri Justiniani hist. Ven. Lib. XI, apud Raynald. Ann. eccles. 1517, §. 80, p. 258.*

encore en mettant à l'enchère presque toutes les dignités de l'état. Les conseils, au rétablissement de la paix, mirent un terme à cette manière honteuse de distribuer les emplois de la république ; mais il ne pouvoient empêcher que les corps regardés jusque alors comme l'élite de la nation n'eussent été recrutés à prix d'argent, et qu'une foule d'emplois ne fussent occupés par des gens que leur richesse seule en avoit rendus dignes (1).

Le commerce avoit fondé la puissance des Vénitiens, mais ce commerce étoit ébranlé dans toutes ses parties. Presque tous les ateliers de manufactures établis sur leur territoire, avoient été détruits par la guerre : Jules II avoit forcé les marchands vénitiens à partager avec les directeurs des salines qu'il avoit établies à Cervia, le monopole des sels qu'ils avoient long-temps exercé dans toute l'Italie. Sélim, empereur des Turcs, avoit conquis le Caire et Alexandrie, et détruit l'empire des Mamelucks (2). L'Égypte, qu'il avoit soumise, étoit un des pays où les Vénitiens exerçoient le commerce le plus profitable, et la domination des Turcs, plus oppressive que celle du soudan, fit bientôt languir ce commerce, et en tarit tous les profits ;

(1) *Paolo Paruta hist. Venez.* L. IV, p. 252.

(2) *Pauli Jovii Hist. sui temp.* Lib. XVII et XVIII. — *Fr. Guicciardini.* L. XIII, p. 152.

CHAP. CXLIII. encore que le sénat se hâtât d'envoyer à Sélim
1517. une ambassade, pour le féliciter de ses conquêtes, renouveler avec lui ses traités de commerce, et lui payer le tribut du royaume de Chypre, ancien feudataire des soudans (1).

Dans le même temps, la navigation des Portugais autour du cap de Bonne-Espérance, donnoit une direction nouvelle au commerce des Indes ; au lieu de se faire uniquement par la mer Rouge et Alexandrie, pays où l'influence des Vénitiens leur avoit fait obtenir une sorte de monopole, il avoit passé aux marchands de Lisbonne, qui alloient chercher eux-mêmes jusqu'aux Molucques les épiceries dont ils approvisionnoient l'Europe. Enfin, le commerce des Vénitiens avec l'Afrique et l'Espagne venoit de recevoir un échec funeste par l'imprudente avidité des ministres du nouveau roi catholique. Une flotte vénitienne faisoit régulièrement chaque année le tour de la Méditerranée, pour faire tous les échanges entre ses différens ports. Les galères dont elle étoit composée, et qu'on nommoit *galères du trafic*, partoient de Venise pour Syracuse et la Sicile : elles touchoient ensuite à Tripoli, à l'île de Gerbi près des Syrthes, à Tunis, à Trémizène, à Oran, et à quelques autres ports des royaumes de Fez et de Maroc.

(1) Paolo Paruta *hist. Ven.* Lib. IV, p. 252. — Alfonso de Ulloa *Vita di Carlo V.* L. I, f. 45 et seq.

Elles arrivoient dans chacun de ces lieux à l'époque d'une foire annuelle, à laquelle les Maures apportoiēt leur poudre d'or, pour acheter les métaux travaillés et les étoffes d'Europe. Cette même poudre d'or étoit ensuite portée par les galères du trafic dans les ports espagnols d'Alméria, Malaga et Valenza, où elle ser voit à acheter des soies, des laines, et des blés. Ces marchandises, au temps de Ferdinand, avoient été soumises à un droit de sortie de dix pour cent de leur valeur, qui n'avoit affecté que l'intérêt des producteurs, sans faire tomber le commerce. Les ministres de son successeur doublèrent ce droit, et en mirent un semblable sur l'entrée des marchandises apportées par les Vénitiens; ils croyoient ainsi quadrupler leurs revenus, ils détruisirent au contraire le commerce et l'agriculture de l'Espagne, mais en même temps ils anéantirent l'un des plus riches commerces des Vénitiens (1).

Au milieu de ces difficultés, le sénat s'occupasans relâche des moyens de rétablir la prospérité passée du territoire de la république; de rappeler aux champs leurs agriculteurs, aux ateliers leurs artisans dispersés; de relever les digues abattues, de rétablir les canaux d'arrosement et de navigation, d'augmenter surtout

(1) Paolo Paruta *histor. Ven.* Lib. IV, p. 257.

CHAP. CXLIII. 1517. les fortifications qui couvroient le pays, et celles en particulier de Vérone et de Padoue, dont il vouloit faire les boulevards de l'état. Enfin, il rouvrit l'université de Padoue, qui avoit été fermée pendant huit ans; il y appela des professeurs distingués, et ceux-ci y attirèrent de nouveau la foule des écoliers (1).

Les armées nombreuses que l'empereur, le roi de France et la république licencioient en même temps, pouvoient menacer, au moment de la paix, les provinces de l'Italie d'un nouveau fléau, par les brigandages des gens de guerre débandés. Il paroissoit difficile de soumettre tout à coup à l'autorité des lois, des hommes qui les avoient bravées si long-temps, qu'on laissoit sans ressources, et qui savoient qu'ils avoient la force en main. Aussi ne doit-on point s'étonner de ce que le sénat et le lieutenant du roi en Lombardie encouragèrent une tentative du duc d'Urbain, qui les débarrassoit des restes redoutables de ces armées, et qui détournoit le fléau qui les avoit menacés, sur les états d'un souverain dont ils avoient long-temps éprouvé l'inimitié et la mauvaise foi.

François Marie de la Rovère s'étoit laissé dépouiller sans résistance du duché d'Urbain; il ne doutoit point que, pendant une guerre

(1) Paolo Paruta *hist. Ven.* L. IV, p. 252.

générale, les puissances qui recherchoient l'alliance du pape, ne le sacrifiasent à son ambition. Au moment de la paix, leur jalousie de la cour de Rome, long-temps supprimée, pouvoit renaître, tout au moins n'étoit-il pas probable qu'elles voulussent recommencer les hostilités à cause de lui; et tout ce qu'il demandoit au reste de l'Europe, c'étoit de le laisser lutter avec ses seules forces contre les seules forces de l'Église. Au moment du licenciement des armées rassemblées devant Vérone, il se présenta à elles, et leur proposa de le suivre dans une expédition assez semblable à celles des anciennes compagnies d'aventure. Frédéric de Bozzolo, cadet de la maison de Gonzague, qui s'étoit déjà distingué au service de France, et qui étoit animé par une inimitié personnelle contre Laurent de Médicis, offrit de se mettre à la tête de l'armée. Cinq mille fantassins espagnols, sous les ordres du capitaine Maldonato, et huit cents cheveu-légers, en partie albanois, s'engagèrent avec lui. André Bua, Constantin Boccali, le Brabançon Zucker, et plusieurs autres officiers qui s'étoient illustrés dans la précédente guerre, s'attachèrent à l'armée du duc d'Urbin. Le talent des capitaines et la valeur éprouvée des soldats faisoient toute sa force; car il n'avoit ni argent, ni artillerie, ni munitions, ni équipages de guerre. Il partit cependant avec sa

petite armée des environs de Mantoue, le 23 janvier 1517, jour même où Vérone avoit été con-
signée aux Français (1).

Léon X, en apprenant l'attaque dirigée contre son neveu, n'hésita pas à y reconnoître la main de François I^{er}. Il savoit par combien de menées secrètes, par combien de petites perfidies il avoit provoqué son ressentiment : il crut néanmoins devoir lui demander des secours à lui-même, et il n'accusa que Lautrec, son lieutenant, de lui avoir suscité ce nouvel ennemi au milieu de la paix. Mais lorsqu'il s'adressa en même temps au roi d'Espagne et à l'empereur pour obtenir leur assistance, il leur représenta l'attaque dont il étoit menacé comme l'ouvrage de François lui-même (2). En même temps il chargea son neveu Laurent de rassembler en Romagne toutes les troupes de la république florentine, et toutes celles de l'Église, pour fermer le chemin aux ennemis.

Laurent de Médicis n'avoit lui-même aucune connoissance de l'art militaire ; mais le pape lui

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIII, p. 126. — *Paolo Giovio Vita di Leone X*. L. III, f. 81. — *Istor. di Giov. Cambi*. T. XXII, p. 107. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 322. — *Fr. Belcarri*. L. XV, p. 460.

(2) *Fr. Guicciardini*. Lib. XIII, p. 127, 130. — Lettre de Léon X, du 12 des kal. d'avril, à l'évêque de Tortose. *Apud Raynald. Ann. eccles. Ann. 1517*, §. 82, 83, p. 239.

avoit donné pour conseillers Renzo Orsini de Séri, Giulio Vitelli de Città di Castello, et Guido Rangoni de Modène, tous trois officiers distingués. D'ailleurs, il lui avoit recommandé, sur toute chose, de ne point s'exposer aux chances d'une bataille, assuré qu'en traînant la guerre en longueur, le plus riche des deux combattans ne pouvoit manquer d'avoir l'avantage. Laurent de Médicis se fit prêter, par les citoyens florentins, cinquante mille florins d'or : il fit marcher, en Romagne, dix mille hommes de la milice des campagnes ; il mit des garnisons dans les villes, et il laissa le passage libre au duc d'Urbin, qui arriva, le 5 février, devant sa capitale. Ce duc battit, le même jour, Francesco del Monte, qui vouloit lui en disputer les approches ; et le lendemain, il fut reçu avec des transports de joie par les habitans. Ceux-ci professoient toujours pour lui le même attachement qu'ils avoient déjà montré au temps du duc de Valentinois, et ils ne pouvoient se réconcilier à la hauteur et à la dureté de Laurent de Médicis (1).

Tout le duché d'Urbin avoit relevé les drapeaux de son ancien maître ; mais au milieu de

(1) *Istor. di Gioe. Cambi.* T. XXII, *Delizie degli eruditi*, p. 108. — *Fr. Guicciardini*, Lib. XIII, p. 127. — *Paolo Giovio Vita di Leone X.* L. III, p. 81. — *Scipione Ammirato*, L. XXIX, p. 322. — *Fr. Belcarri*, L. XV, p. 461.

l'insurrection, Laurent de Médicis avoit pris position sur deux montagnes au-dessus de Pérsaro et vis-à-vis d'Urbin, et il y recevoit les renforts des puissances dont Léon X avoit imploré les secours. Le comte de Potenza lui avoit amené quatre cents lances du royaume de Naples, de la part du roi Charles. François I^{er} faisoit marcher, de son côté, trois cents lances françaises; et en donnant cette assistance au pape, il lui demandoit, en retour, la restitution, si souvent promise, de Modène et Reggio au duc de Ferrare (1). Sans compter cette gendarmerie française que le pape ne voulut pas faire arriver jusque sur le théâtre de la guerre, Laurent avoit déjà réuni mille hommes d'armes, mille chevaliers légers et quinze mille fantassins. Mais les soldats, en entrant au service du pape, sembloient renoncer à leur ancien point d'honneur et à leur bravoure : les capitaines, assurés que leur souverain ni leur général ne pouvoient point juger de leurs fautes, prenoient à tâche de ménager leur adversaire et de prolonger la guerre, pour prolonger aussi leurs profits. L'armée pontificale laissa échapper toutes les occasions de remporter un avantage sur le duc d'Urbin, jusqu'au 4 avril, que Laurent de Médicis fut blessé,

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIII, p. 151. — *Scipione Ammirato*. Lib. XXIX, p. 522. — *Fr. Belcarii*. Lib. XV, p. 462.

du siège du château de Mondolfo, d'un coup CHAP. CXXII.
d'arquebuse à la tête (1). 1517.

Laurent II de Médicis, qui avoit hérité tout l'orgueil de sa mère Alfonsina Orsini, qui avoit passé sa jeunesse dans l'exil, occupé à susciter des ennemis aux Florentins, et à chercher par ses intrigues les moyens de recouvrer une autorité à laquelle il croyoit avoir des droits héréditaires, avoit offensé ses compatriotes de mille manières, et étoit détesté d'eux, comme il les détestoit lui-même en secret. Au moment de sa blessure, ses médecins lui ordonnant le silence et le repos, personne ne fut admis à le voir, à Ancône, où il s'étoit fait porter, et les Florentins se persuadèrent bientôt qu'il étoit mort. Ils assuroient que Laurent avoit expiré dans la nuit du vendredi au samedi saint, que son cercueil étoit déjà déposé à Notre-Dame de Laurette, et qu'un possédé, dont on préféroit le témoignage à ceux des témoins oculaires, en avoit donné la nouvelle (2). Les conseils, avec une secrète joie, nommèrent trois commissaires de la république, pour diriger l'armée pendant

(1) *Istorie di Giov. Cambi*, p. 111. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 327. — *Paolo Giovio Vita di Leone X.* Lib. III, f. 81. — *Fr. Guicciardini*. L. XIII, p. 157. — *Jacopo Nardi*. L. VI, p. 279.

(2) *Istorie di Giov. Cambi*. T. XXII, p. 114. — *Jacopo Nardi histor. Fior.* L. VI, p. 279.

l'absence de son chef : mais Léon X, qui entrevit dans cette nomination, conforme aux anciens usages, le projet de recouvrer une autorité qu'il s'arrogeoit toute entière, défendit aux commissaires de se rendre au quartier général (1).

Ce fut seulement au bout de quarante jours que Laurent de Médicis, guéri de sa blessure, vint se montrer à Florence, afin de détromper ceux qui le croyoient mort, et de calmer une fermentation qui pouvoit devenir dangereuse. Il rentra brusquement dans sa patrie, le dimanche 24 mai, et le lendemain il se promena dans les rues, afin que chacun pût l'y voir ; cependant le bruit de sa mort s'étoit tellement accrédité, que plusieurs citoyens affirmèrent encore que le prince qui se monroit à eux n'étoit qu'un corps sans vie, animé par un esprit malin (2).

Au lieu des commissaires de la république, Léon X envoya le cardinal de Bibbiéna prendre le commandement de l'armée que son neveu avoit dû abandonner. Ce favori du pape, auquel on doit le renouvellement de la comédie, et qui jouissoit, parmi les littérateurs et les courtisans, d'une haute réputation de goût, de

(1) *Istor. di Giov. Cambi*, p. 111. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 527.

(2) *Istor. di Giov. Cambi*. T. XXII, p. 114.

saïté et de connoissances, n'étoit pas à beaucoup près aussi considéré des soldats. Sa campagne fut plus malheureuse encore que celle de son prédécesseur. Une querelle entre les Espagnols et les Allemands réunis sous ses drapeaux, après lui avoir coûté plus de cent de ses soldats, le força à les séparer en deux camps. François Marie de la Rovère en profita; quoique depuis trois mois il n'eût pu payer ses propres soldats, il engagea les Basques et les Allemands qui servoient le pape, et qui rougissoient d'être soumis aux ordres des prêtres, à se joindre à lui; une partie des Espagnols en avoient fait autant; et l'on vit avec étonnement une armée presque entière abandonner le souverain qui la payoit richement et régulièrement, pour suivre celui qui n'avoit à lui offrir que les hasards de la guerre. Le cardinal de Bibbiéna, surpris dans ses quartiers, au monte Impériale, après avoir perdu assez de monde, se retira à Pesaro (1).

Cependant le duc d'Urbain, ayant doublé son armée, sans augmenter ses ressources, sentoit la nécessité de la mener vivre en pays ennemi. Il la conduisit en Toscane pour enlever le butin que le peuple sans inquiétude avoit laissé épars dans la campagne; il força Jean-Paul Baglioni

(1) *V. Guicciardini. L. XIII, p. 139. — Paolo Gioiolo Vita di Leone X. L. IV, p. 86. — Scipione Ammirato. L. XXIX, p. 527.*

à racheter Pérouse d'une attaque, par une contribution de dix mille ducats; il menaça Citta di Castello et Sienne, et après avoir enrichi ses soldats par le pillage, il ramena rapidement son armée dans le duché d'Urbin, pour en chasser le cardinal de Bibbiéna, qui y avoit pénétré pendant son absence. Léon X écrivit le 16 et le 17 de mai, à Baglioni et à la république de Sienne, pour les remercier de la bonne contenance qu'ils avoient faite, et les exhorter à la fermeté (1). Vers le même temps, les gens d'église, trouvant plus facile de conspirer contre le duc d'Urbin que de le vaincre, avoient gagné des traîtres dans son camp. Maldonato, Soares, et deux autres capitaines espagnols, promirent de livrer François Marie au cardinal de Bibbiéna, ou de l'assassiner. Le duc découvrit leurs complots; il les dénonça à leurs compatriotes assemblés, et leur abandonna le jugement de cette perfidie; les Espagnols, indignés, condamnèrent à mort, et exécutèrent eux-mêmes les quatre capitaines qui avoient voulu trahir le prince qu'ils servoient (2).

Après avoir repoussé le cardinal de Bibbiéna,

(1) Lettre aux Siennois, du 15 des kal. de juin; et à J. P. Baglioni, du 16. *Apud Raynald. Annal.* §. 84, 85, p. 240.

(2) *Fr. Guicciardini. L. XIII, p. 141.* — *Scipione Ammirato. L. XXIX, p. 528.* — *Paolo Giovio Vita di Leone X. Lib. III, f. 82.* — *Fr. Belcarii. L. XV, p. 464.*

Le duc d'Urbin le poursuivit dans la marche d'Ancône ; mais comme il n'avoit que très-peu d'artillerie, et presque point de munitions de guerre, il ne pût s'y rendre maître d'aucune des villes qu'il attaqua. Repassant l'Apennin, il étendit ses ravages dans l'état florentin, entre Borgo-San-Sépolcro et Anghiari ; son armée, qu'il ne payoit point, s'étoit rendue également redoutable à ses amis et à ses ennemis : sa situation devenoit chaque jour plus difficile ; aucun allié n'avoit voulu prendre sa protection, tandis que toutes les grandes puissances envoyoit des secours au pape, et que François I^{er} lui-même paroissoit empressé de terminer cette guerre (1). François Marie perdit enfin l'espérance de se défendre plus long-temps, il accepta la médiation que lui offroit M. de Lescuns, frère de Lautrec, que le roi de France avoit envoyé au pape. Un traité fut signé au mois d'août ou de septembre 1517, par lequel Léon X s'engageoit à payer à l'armée du duc d'Urbin toutes ses soldes arriérées, qui montoient à plus de cent mille ducats ; il le relevoit de toutes les censures ecclésiastiques, il accordoit une amnistie complète, qu'ensuite il n'observa pas, à ceux qui avoient embrassé son parti, et il per-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIII, p. 147. — *Paolo Giovio Vita di Leone X*. L. IV, f. 87. — *Scip. Ammirato*, L. XXIX, p. 550. — *Fr. Belcarii*. L. XV, p. 466.

COAT. CXIII.

1517.

mettoit à François Marie de faire transporter Mantoue, où il se retira, son artillerie, et la belle bibliothèque rassemblée à Urbin par son aïeul Frédéric de Montefeltro (1).

La guerre d'Urbin n'étoit point encore terminée, lorsque la cour de Rome fut alarmée par la découverte d'une conspiration contre le pape, et peu après par le supplice d'un des premiers dignitaires de l'Église. Le chef de cette conspiration étoit ce même cardinal, Alfonse Pétrucci, qui avoit travaillé avec zèle à la nomination de Léon X, et qui l'avoit ensuite annoncée au peuple avec un transport de joie, en s'écriant : *vivent les jeunes gens!* Pandolfe Pétrucci, son père, avoit gouverné la république de Sienne avec une adresse cauteleuse, et des ménagemens pour les habitudes des citoyens dont il avoit aboli les lois, qui lui avoient valu la réputation d'un des premiers politiques de son siècle; il étoit mort le 21 mai 1512, dans sa soixante-troisième année (2). Il avoit laissé trois fils, dont l'aîné, Borghèse, n'étoit âgé que de vingt ans; le second, Alfonse, avoit été fait cardinal en 1509, lorsqu'il n'en avoit pas seize; le troi-

(1) *Fr. Guicciardini*, L. XIII, p. 150. — *P. Giovinio Vita Leone X.* Lib. IV, f. 87. — *Scipione Ammirato*. Lib. XXIX, p. 552. — *Fr. Belearii*. L. XV, p. 467.

(2) *Orlando Malavolti storia di Siena*, P. III, L. VII, f. 117. — *Paolo Giovinio Elogi e Vite d'Uomini illustri*, L. V, p. 505.

sième, Fabio, n'étoit pas encore entré dans l'ado-
 rescence. Aucun n'avoit hérité des talens ou de
 la force de caractère de leur père; bien que
 l'aîné eût succédé à son autorité dans la répu-
 blique de Sienne, et eût été reconnu comme
 chef de la Balie, et commandant de la garde (1).

CHAP. CXIII.

1517.

Dans cette même famille des seigneurs de
 Sienne, Léon X avoit un favori; c'étoit Ra-
 phaël Pétrucci, évêque de Grosséto, homme dé-
 voué et fidèle, mais dépourvu de toute instruc-
 tion, et dont les mœurs étoient scandaleuses.
 Le pape l'avoit déjà fait châtelain du château
 Saint-Ange; il résolut ensuite de le mettre à la
 tête du gouvernement de Sienne, pour que cette
 république, enclavée entre l'état de l'Église et
 celui des Florentins, dépendît aussi complète-
 ment de lui que les états qui l'entouroient. Vi-
 tello Vitelli conduisit l'évêque de Grosséto à
 Sienne, avec deux cents chevaux et deux mille
 fantassins, et l'installa, le 10 mars 1515, dans la
 seigneurie, tandis que Borghèse Pétrucci sortit
 de la ville, sans avoir le courage de faire un ef-
 fort pour y maintenir son pouvoir. Le nouveau
 seigneur rappela quelques émigrés, et il exila
 en revanche tous ceux qui avoient eu le plus
 de part au dernier gouvernement. Bientôt il

(1) *Orlando Malavolti*. P. III, L. VII, f. 118.

CHAP. CXIII. 1517. rendit sa tyrannie odieuse à tous les Siennois (1).

Le cardinal Alfonse Pétrucci ne pouvoit pardonner à Léon X l'ingratitude dont il étoit victime. Son père Pandolfe avoit été le constant allié des Médicis ; il s'étoit engagé, pour les servir, dans les guerres les plus dangereuses ; il leur avoit souvent donné asile dans cette patrie même d'où les Médicis chassoient ses enfans, et où ils confisquoient leurs biens. Dans son impatience de jeune homme, Alfonse protesta quelquefois qu'il étoit tenté de se jeter, en plein consistoire, sur Léon X, un poignard à la main, et de se défaire de lui, au milieu du sacré collège. Il songea aussi à engager le chirurgien Baptiste de Vercelli à empoisonner un ulcère pour lequel Léon X étoit obligé de se faire panser tous les jours. Ce chirurgien, cependant, loin d'être engagé au service du pape, n'étoit pas même à Rome ; il exerçoit son art à Florence ; et toutes les démarches de Pétrucci pour exécuter ce projet, si réellement il y avoit fait entrer Vercelli, se réduisirent aux recommandations qu'il avoit données sans succès à ce chirurgien pour le mettre au service du pape (2).

(1) *Orlando Malavolti storia di Siena*. P. III, Lib. VII, f. 119.

(2) *Raynaldi Annal. eccles.* 1517, §. 89, p. 241.

Mais le séjour de Rome étoit devenu désagréable à Pétrucci, et il s'y rendoit suspect par la violence de ses propos. Il s'en éloigna, et y fut rappelé. Dans le temps de la guerre d'Urbin, il se prononça vivement en faveur de François-Marie de la Rovère, et il s'éloigna de nouveau. Ses lettres à son secrétaire Antonio Nino furent interceptées : elles exprimoient ou les mêmes sentimens, ou les mêmes projets de vengeance, et Léon X les jugea suffisantes pour lui intenter un procès criminel. Il falloit, par une tromperie, s'assurer de lui avant de le mettre en jugement, et le pape lui écrivit une lettre affectueuse pour le rappeler, en lui envoyant un sauf-conduit. En même temps, il donna de sa propre bouche sa parole à l'ambassadeur d'Espagne, que Pétrucci, s'il revenoit, ne courroit aucun danger. Alfonse revint en effet à Rome, et il se présenta au palais du pontife avec son ami le cardinal Bandinello Sauli, de Gênes, qui avoit aussi beaucoup contribué à l'élection de Léon X. Tous deux, au lieu d'être introduits à son audience, furent arrêtés, et conduits immédiatement au château Saint-Ange. L'ambassadeur d'Espagne se plaignit de ce que le pape violoit le sauf-conduit et la foi qu'il lui avoit donnée ; mais Léon lui répondit que toutes ces sûretés étoient anéanties par une accusation de lèse-majesté et d'empoisonnement. Cette ré-

ponse étoit en quelque sorte un engagement de trouver les accusés coupables (1).

Avec la procédure usitée dans ce siècle, aucun homme ne pouvoit se flatter de faire éclater son innocence, si ses juges étoient déterminés à le trouver criminel, puisque toute l'information étoit entourée d'un mystère profond. Les deux cardinaux furent soumis à une rigoureuse torture. Poco-in-testa de Bagna-Cavallo, qui avoit été, sous les Pétrucci, commandant de la garde de Sienne; et Baptiste de Vercelli, qui avoit été arrêté à Florence, furent aussi mis à la torture, et on leur arracha la confession d'un projet d'empoisonnement. D'autres cardinaux furent arrêtés comme coupables d'avoir entendu les propos violens et les menaces de Pétrucci, et de ne les avoir pas révélés : savoir, Raphaël Riario, doyen du sacré collège, cardinal depuis quarante ans, le plus prudent, le plus précautionneux entre les chefs de l'Église, qu'il surpassoit tous en dignités, en luxe et en richesses; Adrien, cardinal de Cornéto, et François Sodérini, cardinal de Volterra, qui tous deux étoient aussi parmi les plus riches prélats (2).

(1) *Parisi de Grassis msstus. archivii Vaticani. T. IV* p. 200; *apud Rayn. Ann. 1517, §. 91, 92, p. 242.* — *Paolo Giovio Vita di Leone X. L. IV, f. 83.* — *Fr. Guicciardini. L. XIII, p. 144.* — *Petri Bizarri S. P. que Genuens. histor. L. XIX, p. 448.*

(2) *Giov. Cambi istor. Fior. T. XXII, p. 118.* — *Raynaldi Annal. eccles. 1517, §. 94, p. 242.*

Après que l'information fut achevée par le procureur fiscal, et lue dans le sacré collège, Pétrucci et Sauli furent dégradés, et livrés au bras séculier. Le premier fut étranglé en prison, le 21 juin, lendemain de son jugement. Bandinello Sauli fut condamné au même supplice, que Léon X commua en une prison perpétuelle; mais comme le prisonnier fit offrir une grosse somme d'argent pour racheter sa liberté, Léon X lui envoya son maître des cérémonies, Paris de Grassis, pour accepter cette offre, et conduire le cardinal pénitent au consistoire, sous condition qu'il ne se justifieroit point, et qu'il avoueroit au contraire tout ce dont il étoit accusé (1). Sauli s'y soumit; il fut remis en liberté, et mourut très-peu de temps après. Le bruit courut qu'avant de le relâcher le pape lui avoit fait administrer un poison lent, pour se défaire de lui. Le cardinal Riario, après avoir été dégradé, fut rétabli dans sa dignité, moyennant le paiement d'une immense somme d'argent. Les cardinaux de Cornéto et de Volterra avoient avoué à genoux, en plein consistoire, qu'ils avoient entendu les propos menaçans d'Affonse Pétrucci, et que, les attribuant à son inconséquence, ils ne les avoient point dénoncé. Léon X les fit remettre en liberté, moyen-

(1) *Parisi de Grassis Diarium, apud Roynald. Annal. eccles.*
1517, §. 98, p. 243.

GRAT. GXIII.

1517.

nant l'obligation de payer vingt-cinq mille ducats. Cette somme devoit être fournie entre eux ; mais les dépenses de la guerre d'Urbain ayant dérangé les finances du pape, il prétendit avoir entendu que chacun paieroit la somme entière. Les deux cardinaux s'enfuirent alors : Adrien de Cornéto ne reparut jamais, et fut sans doute assassiné ; Sodérini se mit, à Fondi, sous la protection de Prosper Colonna, où il demeura jusqu'à la mort du pape. Vercelli, Nino, et Poccin-testa, périrent dans d'affreux supplices (1).

Le sacré collège étoit glacé d'effroi ; de longtemps ses membres n'avoient été traités avec tant de rigueur. Les condamnés, et même Pétrucci, n'étoient jugés coupables que de propos imprudens ; et lorsque Léon X ne faisoit aucune grâce à ses anciens amis, et à ceux qui avoient favorisé son élection, les autres ne pouvoient s'attendre à être plus ménagés : déjà ils se sentoient coupables à ses yeux ; car leur intercession en faveur des prévenus avoit été regardée comme une offense. Le cinquième concile de Latran, qui étoit assemblé à l'époque de l'assomption de Léon X au pontificat, n

(1) *Fr. Guicciardini*, Lib. XIII, p. 146. — *Paris. de Grossis Diarium*, apud *Raynaldum Ann. eccles.* 1517, §. 95, p. 242. — *Paolo Giovio Vita di Leone X*, Lib. IV, f. 85. — *Parino delle Vite de' Pontifici*, in *Leone X*, p. 262 v. — *Fr. Barrii*, Lib. XV, p. 465.

pouvoit plus mettre de bornes à son despotisme; il avoit été terminé par lui le 16 mars 1517, après avoir duré cinq ans. Dans ce long espace de temps, il n'avoit tenu que douze séances, et n'avoit paru occupé que de vaines formalités et de discours d'apparat. Jamais il n'avoit réuni plus de seize cardinaux et de quatre-vingt-dix ou cent évêques et abbés mitrés, et l'on ne devoit en effet pas s'attendre à en voir davantage dans une assemblée que le pape avoit soin de dépouiller de toute autorité réelle (1).

Depuis la conjuration de Pétrucci, il ne restoit plus que douze cardinaux dans le sacré collège, et Léon X profita de leur terreur pour faire en une seule fois une promotion de trente-un cardinaux, qui mettoit leur consistoire dans une absolue dépendance de lui. Une nomination si nombreuse, et si disproportionnée avec le corps qu'elle recrutoit, étoit sans exemple. Les cardinaux, effrayés par le supplice récent de leur collègue, encore qu'ils se vissent ainsi rejetés dans une minorité impuissante, n'osèrent faire aucune objection. La liste fut arrêtée le 26 juin, et publiée le 1^{er} juillet (2). Léon X plaça à cette

(1) *Raynaldi Annal. eccles. 1517*, §. 1-17, p. 226 et seq. — Fleury, *Histoire ecclésiastique*. L. CXXV, chap. 1-4. — *Spondani continuatio Raynaldi Ann. 1517*, §. 1, 2, T. II, p. 595.

(2) *Paris, de Grassis, apud Rayn.* 1517, §. 101, p. 244.

occasion dans le sénat de l'Église deux fils de ses sœurs, et plusieurs autres de ses créatures, qui n'avoient d'autre titre à tant d'élevation que sa faveur; mais en même temps il décora du chapeau plusieurs gentilshommes romains, que la politique de ses prédécesseurs avoit tenus soigneusement écartés du sacré collège; il éleva encore à la même dignité plusieurs hommes de lettres célèbres, qui ont illustré le nom de leur patron, par reconnaissance pour la protection qu'il leur avoit accordée; enfin il vendit cette décoration à prix d'argent à tous les autres: il la fit même payer à ceux à qui il étoit le plus décidé de faire une grâce; mais le prix qu'il exigeoit étoit d'autant plus élevé que le candidat avoit moins de mérite par lui-même (1).

Les dernières séances du concile n'avoient retenti que de projets de ligue contre les Turcs. L'Europe paroissoit se préparer pour une nouvelle croisade, et en effet la guerre sacrée que prêchoit le pape, sembloit une mesure nécessaire pour défendre et sauver la chrétienté. Sélim, par la conquête de l'Égypte, et par ses victoires sur le sophi de Perse, avoit presque doublé l'étendue de son empire, et ses moyens d'at-

(1) *Fr. Gucciardini*. Lib. XIII, p. 146. — *Pauli Jovii Histor. sul temp. Epitome*. L. XIX, T. II, p. 3. — *Paolo Giovio Vita di Leone X*. Lib. IV, f. 86. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VI, p. 279. — *Istorie di Giov. Cambi*. T. XXII, p. 124.

attaque. On connoissoit sa haine contre les chré- CHAT. CXIII.
tiens, sa passion pour les entreprises nouvelles, 1517.
sa dissimulation et sa cruauté. Les côtes mêmes
de l'Italie commençoient à être exposées aux
descentes des Turcs. Léon écrivoit à Maximilien
qu'ils étoient venus coup sur coup piller Réca-
nati, puis Ostie (1). François, Charles et Maxi-
milien signèrent à Cambrai, le 11 mars 1517,
un traité d'alliance contre l'empire ottoman : le
nombre des troupes à fournir, la manière dont
chaque monarque dirigeroit son attaque, l'assis-
tance qu'on demanderoit aux autres potentats,
tout paroissoit convenu d'avance, et les princes
chrétiens sembloient enchérir l'un sur l'autre
par les promesses les plus splendides pour la dé-
fense de la patrie de la civilisation. Mais le plus
léger avantage prochain suffisoit pour distraire
d'un danger qu'on croyoit éloigné encore; et
Léon X, qui paroissoit si zélé pour la ligue
chrétienne, fut peut-être celui qui contribua le
plus à l'empêcher de se former (2).

Tandis que François I^{er} renouveloit le 8 oc-
tobre son alliance avec la république de Venise,
Léon X avoit aussi cherché à s'unir plus intime-
ment avec ce monarque; Charles avoit passé des

(1) *Epistola Leonis*, apud Raynald. 1518, §. 71, p. 260.

(2) Fr. Guicciardini. L. XIII, p. 152. — Paolo Paruta *hist. Ven.* L. IV, p. 259. — Raynaldi *Annal. eccles.* 1517, §. 18 et seq. p. 230. — Paolo Ciervo *Vita di Leon X.* T. IV, f. 88.

CHAP. CXIII.

1517. Pays-Bas en Espagne, et il paroissoit devoir y trouver assez d'occupation à ramener les peuples à l'obéissance. Maximilien, déjà vieux, n'avoit jamais été un allié dans lequel on pût placer aucune confiance, et Léon X, toujours occupé de la grandeur de sa maison, jugea qu'il ne pouvoit mieux l'assurer que par une alliance avec la France. Il obtint au mois de janvier 1518, pour son neveu Laurent, duc d'Urbin, la main de Madeleine, fille de Jean de la Tour, comte d'Auvergne et de Boulogne, et d'une sœur de François de Bourbon, comte de Vendôme. Ce mariage unissoit Laurent à la maison de France; et pour l'honorer davantage encore, François le choisit pour parrain d'un fils qui lui étoit né au mois de février. Après le baptême, célébré le 25 avril avec beaucoup de pompe, François rendit à Laurent l'engagement signé par Léon X, de restituer au duc de Ferrare les villes de Modène et de Reggio. Le pape en retour ne fut pas moins généreux du bien d'autrui envers le roi. Il lui accorda la libre disposition des décimes qu'il avoit levées sur le clergé français pour faire la guerre aux Turcs, donnant ainsi le premier exemple d'abandonner ce projet de croisade sur lequel il avoit tant insisté (1).

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. XIII, p. 155. — Istor. di Gio. Cambi. T. XXII, p. 151. — Scipione Ammirato. Lib. X, LX,*

Léon X a eu le bonheur de lier son nom à CHAP. CXLII.
l'époque de la plus grande splendeur de la littérature et des arts en Italie : parvenu au trône 1518.
au moment où toutes les carrières étoient parcourues en même temps par des hommes de génie, formés avant lui, il distribua entre eux, avec la même prodigalité qu'il apportoit à toute chose, les trésors de l'Église, les riches bénéfices dont il avoit la collation dans toute la chrétienté, et les sommes prodigieuses que lui rapportoit le commerce des indulgences. Ces poètes, ces historiens, ces artistes qu'il avoit enrichis de ses bienfaits, ont célébré son nom avec reconnoissance, et lui ont attribué tout le mérite des travaux qu'il leur avoit donné le loisir de faire. Mais comme pontife ou comme souverain, Léon X étoit loin de se montrer digne de tant de louanges. Dans l'année qui venoit de se terminer, Martin Luther avoit commencé en Allemagne à s'élever contre le scandaleux trafic des indulgences, et il avoit été ainsi amené, en examinant sa propre foi, à poser les fondemens de cette réforme qu'il accomplit ensuite avec tant de gloire. Il étoit alors loin de prévoir lui-même les conséquences auxquelles le conduiroit l'examen de la doctrine de l'Église. La réformation

CHAP. CXIII.

1518.

ne pouvoit être qu'un ouvrage progressif, et ce n'étoit que successivement qu'un esprit religieux pouvoit porter le flambeau de l'examen sur toutes les croyances long-temps reçues comme fondamentales. Il ne faut pas s'étonner si Léon mourut sans avoir soupçonné la révolution, qui pendant son règne s'étoit opérée en Allemagne dans les esprits, si, durant le temps qu'embrasse cette histoire, et long-temps encore après, elle ne fut point comprise en Italie, et si l'acte énergique, par lequel la raison brisa le joug qu'elle avoit porté, fut confondu par la cour de Rome avec les obscures hérésies qu'elle avoit vues tant de fois naître, et mourir dans les couvens. Mais Léon X manqua de prudence, de justesse d'esprit et de philosophie, en n'appréciant pas mieux son siècle, en laissant croître témérairement dans un âge de lumière tous les abus qui n'avoient pu être tolérés que dans ceux de la plus barbare ignorance, en encourageant enfin par une cupidité imprévoyante le scandaleux trafic des choses sacrées, pour que son produit même payât des récompenses aux littérateurs et aux philosophes qui briseroient les chaînes de la superstition.

En effet, Léon X, parvenu à la plus haute des dignités humaines, regarda dès lors sa vie comme un carnaval continu, dans lequel il ne devoit songer qu'à jouir. Il partageoit son temps

entre les festins et la chasse ; il s'entouroit de bouffons , qu'il prenoit plaisir à tourmenter et à rendre ridicules ; il exaltoit la vanité de ceux qu'il connoissoit déjà pour les plus vaniteux ; et sous prétexte de leur accorder des distinctions nouvelles , il les exposoit à la moquerie universelle. Il ne craignit point de pousser jusqu'à la folie , par ce cruel persifflage , des hommes de mérite ou des vieillards dignes de respect. La réputation de continence , qu'il avoit obtenue comme cardinal , n'avoit point soutenu un examen plus sévère , et sa familiarité avec ses pages donnoit lieu aux soupçons les plus honteux. Sa libéralité , qui s'étendoit sur tous ceux qui l'approchoient , et qui se proportionnoit à sa bonne humeur ou au succès de ses chasses , beaucoup plus qu'au mérite de ceux qu'il combloit de biens , n'étoit elle-même qu'une disposition toute égoïste : il vouloit être entouré de visages rians , il vouloit recueillir les bénédictions de ceux qui l'approchoient , et il ne se soucioit point du prix auquel il amassoit , par des exactions sur les peuples , ou par la vénalité de tout ce que l'Église réputoit plus sacré , les trésors qu'il dissipoit ensuite d'une main si prodigue (1).

La trêve que les Vénitiens avoient conclue avec Maximilien , et qui expiroit au bout de

(1) Paolo Giovio *Vita di Leone X.* L. IV, f. 91-96.

dix-huit mois, fut prolongée au mois d'août 1518 pour cinq ans, aux mêmes conditions, par l'entremise de la France. L'empereur auroit même consenti volontiers à la changer en une paix perpétuelle ; mais François I^{er} y mit obstacle, de peur que les Vénitiens, en perdant toute inquiétude, ne relâchassent les liens par lesquels la France les tenoit dans sa clientèle (1). La cour de France regardoit avec jalousie tout pouvoir qui sembloit en Italie s'élever à l'indépendance : en conservant l'alliance des Vénitiens, elle empêchoit soigneusement qu'ils n'augmentassent le nombre de leurs créatures en Lombardie. Le maréchal Trivulzio, qui lui avoit rendu de si grands services, lui étoit devenu suspect par son attachement aux Vénitiens. Il étoit le chef du parti guelfe ; et Lautrec, pour le mortifier, combloit d'honneurs Galéazzo Visconti, chef du parti gibelin. Trivulzio, pour ne pas demeurer à la merci de tous les événemens, demanda et obtint la bourgeoisie des cantons suisses ; mais il ne fit par là que fournir de nouvelles armes à ses ennemis. Accusé à la cour, il se détermina, malgré son grand âge, à passer les monts, et à se présenter à François I^{er} pour se justifier. Le roi le reçut avec dureté, lui reprocha de jouir d'une réputation qu'il n'avoit

(1) *Fr. Guicciardini*, l. XIII, p. 155. — *Paolo Paruta hist. Venez.* l. IV, p. 258.

point méritée, et le força à renvoyer aux Suisses ses lettres de bourgeoisie. Peu de temps après Trivulzio tomba malade à Chartres, et il y mourut, éprouvant jusqu'à la fin de sa longue vie cette inconstance de la fortune, à laquelle faisoit allusion l'épithaphe qu'il choisit lui-même : « Ici repose Jean-Jacques Trivulzio, qui jamais ne se reposa » (1).

Des négociations, qui devoient décider du sort, non-seulement de l'Italie, mais de l'Europe, occupoient alors tous les esprits. Maximilien ressentoit enfin l'influence de la vieillesse ; il auroit voulu assurer à son petit-fils la dignité impériale, mais il ne pouvoit, d'après les constitutions de l'Empire, le faire élire roi des Romains, jusqu'à ce qu'il eut lui-même reçu la couronne d'or des mains du pape : il songeoit ou à aller la chercher à Rome, ou à obtenir de Léon X qu'il la lui envoyât en Allemagne par un légat, et pendant ce temps il s'occupoit de gagner les suffrages des électeurs. Malgré les inquiétudes des princes de l'Empire, la jalousie de la France, et les artifices de la cour de Rome,

(1) L'épithaphe fut inscrite sur son tombeau, dans l'église de Saint-Nicolas à Milan : *Joannes-Jacobus Trivultius Antonii filius, qui nunquam quievit, quiescit. Tace.* — Carlo Rosmini *Hist. et Trivulzio*. L. XII, p. 559. — Fr. Guicciardini. Lib. XIII, p. 157. — Paolo Giovio *Vita di Leone X*. L. IV, f. 100. — Idem; *Vite d'Uomini illustri*. L. IV, p. 259.

CHAP. CXL.

1519.

il n'auroit pas tardé à réussir. Mais la mort vint rompre ces négociations d'une manière inattendue ; elle surprit Maximilien à Lintz, le 19 janvier 1519, comme il se livroit avec ardeur à la chasse, et qu'il cherchoit à se débarrasser d'une petite fièvre, par des remèdes hors de saison (1).

La mort de Maximilien, avant qu'un roi des Romains fût élu, ouvroit la porte à tous les candidats qui pouvoient prétendre à cette première dignité du monde chrétien. Deux seuls monarques cependant, les plus puissans de l'Europe, le roi d'Espagne et le roi de France, se mirent sur les rangs. Le premier, comme archiduc d'Autriche, et comme souverain des Pays-Bas, étoit déjà membre de l'Empire ; le second lui étoit absolument étranger ; mais s'il avoit obtenu la couronne, il est probable qu'il auroit compromis cette suzeraineté de la monarchie française, à laquelle les Français attachoient tant de prix à si juste titre, et que pour la mieux unir à l'Empire, il l'en auroit rendue dépendante. Les ministres des deux princes représentoient qu'un monarque puissant étoit dans ce

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIII, p. 169. — *Parisii de Grassis*, apud *Raynald*. *Annal. eccles.* 1519, §. 1, 2, p. 27. — *Fr. Belcarii*. L. XVI, p. 472. — *P. Bizarrri*. L. XIX, p. 449. — *Paolo Giovio Vita di Leone X.* L. IV, f. 88. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. IV, p. 261.

moment nécessaire à la chrétienté, pour arrêter CHAP. CXIII.
 les conquêtes des Turcs, qui accabloient la Hon- 1519.
 grie, et menaçoient l'Allemagne. Cependant
 tous les princes et tous les états indépendans de
 l'Allemagne et de l'Italie avoient un sentiment
 tout contraire; ils voyoient avec inquiétude la
 couronne impériale confirmée dans la maison
 d'Autriche dès l'année 1438, par l'élection suc-
 cessive d'Albert II, de Frédéric IV et de Maxi-
 milien, et par la longueur du règne des deux
 derniers. Ils craignoient la subversion absolue
 de leurs libertés, lorsque l'héritier de ces mo-
 narques, qui les avoient déjà trop peu respec-
 tées, seroit encore souverain de toutes les
 Espagnes, des Indes, des Pays-Bas et des Deux-
 Siciles. L'élection de François I^{er}, et les habi-
 tudes d'une monarchie absolue, qu'il appor-
 teroit dans une monarchie élective et limitée,
 ne paroissent pas moins dangereuses pour l'in-
 dépendance de tous les petits états; aussi, tandis
 que les deux monarques faisoient promener de
 cour en cour, en Allemagne, des ambassades
 splendides, accompagnées de troupes de gen-
 darmes, et de convois d'argent, pour gagner
 ouvertement les suffrages, tous les amis de leur
 pays, tous ceux de la liberté européenne fai-
 soient des vœux pour que ces deux rois fussent
 également écartés. Plusieurs, il est vrai, et Léon X
 à leur tête, feignoient de s'attacher à Fran-

CHAP. CXIII. 1519. COIS I^{er}, pour employer son argent et son crédit à combattre son compétiteur ; ils se reposoient sur l'orgueil national des Allemands, qui empêcheroit toujours un roi de France de monter sur le premier trône de l'Allemagne (1).

Tandis que Léon X essayoit de tenir la balance égale entre deux princes si puissans, le dernier héritier légitime de sa propre famille mouroit à Florence. Laurent de Médicis, duc d'Urbin, y avoit amené sa femme, Madeleine de Latour-d'Auvergne ; mais il lui avoit communiqué la maladie honteuse dont il étoit lui-même atteint. Madeleine mourut le 23 avril, en mettant au jour la trop fameuse Catherine de Médicis ; et cinq jours après, le 28 avril, Laurent succomba au mal qui le minoit depuis long-temps (2). Il ne restoit d'autre descendant de Cosme de Médicis, père de la patrie, que le pape Léon X, Catherine, sa petite-nièce, des femmes mariées dans diverses maisons florentines, et trois bâtards ; Jules, déjà cardinal, Hippolyte et Alexandre, encore enfans. Les descendans de Laurent de Médicis, frère de

(1) *Raynaldi Annal. eccles.* 1518, §. 156 et seq. p. 273 ; 1519, §. 8 et seq. p. 278. — *Fr. Guicciardini.* L. XIII, p. 159. — *Paolo Giovio Vita di Leone X.* L. IV, f. 89. — *Jac. Card.* L. V, p. 285. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. IV, p. 261.

(2) *Giov. Cambi,* p. 144, 149. — *Fil. Nerli.* L. VI, p. 152. — *Fr. Belcarri.* Lib. XV, p. 468 ; L. XVI, p. 470.

Cosme, qui, vingt-cinq ans auparavant, avoient renoncé à leur nom pour prendre celui de *Polani*, et qui, dans les révolutions de Florence s'étoient montrés partisans du peuple et de la liberté, étoient alors partagés en deux branches, et dans la cadette, Giovanni de Médicis, fils de Catherine Sforza, commençoit à s'illustrer dans les armes. Cette année même il lui naissoit un fils, le 11 juin 1519, destiné à asservir un jour sa patrie, et à porter le premier, avec le nom de Cosme, le titre de grand duc de Toscane (1).

Les vues ambitieuses de Léon X pour sa famille, auxquelles il avoit sacrifié la gloire et l'indépendance de sa patrie, ne pouvoient plus avoir d'exécution; aussi quelques citoyens prirent-ils courage pour le supplier de rendre à Florence une liberté qui ne pouvoit plus porter de préjudice à sa grandeur ou à celle de sa maison; le sort du cardinal Jules, lui disoient-ils, étoit fixé dans l'Église, tandis que les deux enfans, Alexandre et Hippolyte, à peine reconnus par Léon X, ne paroissoient lui inspirer aucun intérêt (2). Mais Léon, dans son long exil, avoit contracté la haine de la liberté; il supposa qu'il conserveroit la Toscane dans une plus grande dépendance de ses volontés, en remplaçant

(1) *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 555.

(2) *Fr. Guicciardini*. L. XIII, p. 162.

GRAP. CXIII.

1519.

Laurent par son cousin le cardinal Jules, et il fit partir celui-ci pour Florence, lorsqu'il fut instruit de la maladie du premier. Jules, qui étoit brouillé avec Laurent, n'entra point au palais des Médicis, jusqu'après la mort de son cousin. Il annonça alors aux magistrats que son intention n'étoit pas de marcher sur les traces de son prédécesseur, qu'il ne s'arrogeroit point comme lui la nomination de tous les offices lucratifs, et qu'il prendroit au contraire à tâche de respecter la liberté publique. En effet, les Florentins, soulagés du joug qu'ils avoient porté, crurent retrouver sous le cardinal Jules une image de leur république : ils s'attachèrent à ce prélat qui demeura au milieu d'eux jusqu'au mois d'octobre, et qui, lorsqu'il repartit pour Rome, laissa dans le palais des Médicis, Goro Ghéri de Pistoia, évêque de Fano, et le cardinal de Cortone, pour gouverner à sa place (1).

Le duché d'Urbin faisoit échute au saint-siège par l'extinction de la maison de Médicis. Léon X ne voulut point le rendre à son ancien souverain, malgré le désir qu'en manifestoient ses habitans; au contraire, pour les contenir dans la soumission, il fit démanteler leurs villes. Mais tandis qu'il incorpora le duché d'Urbin

(1) *Istor. di Giov. Cambi. T. XXII, p. 152. — Filippo de' Nerli Commentari de' fatti civili di Firenze. L. VII, p. 15.*

au domaine immédiat de l'Église, il céda la CHAP. CXLII.
 forteresse de San-Léo, et le comté de Montefeltro, qui se compose d'une soixantaine de châteaux ou de villages fortifiés, à la république florentine, en payement de cent cinquante mille florins qu'il lui restoit devoir sur les sommes qu'il avoit empruntées d'elle à l'occasion de la guerre d'Urbin (1).

1519.

Pendant la rivalité entre les deux prétendants à l'Empire s'étoit continuée avec une apparence de galanterie et d'égards mutuels. François I^{er} avoit dit aux ambassadeurs d'Espagne que leur maître et lui devoient se considérer comme deux amans faisant la cour à une même maîtresse, non comme deux ennemis (2). Il avoit cru gagner les suffrages des électeurs, en répandant l'argent à pleines mains. Ses trois ambassadeurs, l'amiral Bonnivet, d'Orval et Fleuranges, « avoient toujours, dit le dernier, » quatre cent mille écus avec eux, que archers » portoient en brigandines et en bougettes; et » avoient lesdits ambassadeurs avec eux quatre » cents chevaux allemands aux gages du roi, » qui les conduisoient; et l'aventureux (Fleu-

(1) *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 166. — *Scipione Ammirato.* Lib. XXIX, p. 336. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XIII, p. 165. — *Paolo Giovio Vita di Leone X.* L. IV, f. 89. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VI, p. 279.

(2) *Fr. Belcarit.* L. XV, p. 472.

CHAP. CXXIII. » ranges) avoit avec lui quarante chevaux, la
 1519. » plupart aussi allemands, tous habillés de vert,
 » à une manche de ses couleurs; et firent ces
 » gens là beaucoup de service (1).

Toutefois l'argent de Charles lui fit plus de service encore; il l'employa à rassembler une armée qui s'approcha tout à coup de Francfort, sous prétexte de protéger la liberté des électeurs. Les quatre voix de Mayence, de Cologne, de Saxe, et du comte palatin, lui furent données, après que l'électeur de Saxe eut refusé la couronne qui lui étoit offerte à lui-même; celle de Bohême vint ensuite; enfin, les électeurs de Brandebourg et de Trèves furent les derniers à abandonner les intérêts du roi de France; et Charles, qui étoit alors en Espagne, et qui dès lors prit le nom de Charles-Quint, fut proclamé empereur-élu, le 28 juin 1519 (2).

Pendant ce même temps, l'histoire de l'Italie ne présenteoit que peu d'événemens. Les provinces dévastées durant la guerre cherchoient par

(1) Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 248.

(2) Lettre du cardinal Caietan à Léon X, de Francfort, 29 juin, 1519; in *Lettere de' Principi*, editio Veneta, 1581, T. I, f. 68. — Paris, de Grassis, apud Raynald, 1519, p. 24, p. 282. — Fr. Guicciardini. L. XIII, p. 264. — *Alfonso de Ulloa Vita di Carlo V.* L. II, f. 63. — Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 263. — Fr. Belcarrii. L. XVI, p. 415. — Schmidt, Histoire des Allemands. L. VIII, ch. I et II, p. VI, p. 165.

le repos et l'économie à se relever de leurs CHAP. CXIII.
désastres. Le marquis de Mantoue, François de 1519.
Gonzague, qui, dans les guerres de la fin du
siècle précédent, s'étoit acquis une assez bril-
lante réputation, mourut le 20 février. De ses
trois fils, Frédéric II lui succéda; Hercule fut
ensuite cardinal; et don Fernand, depuis duc
de Molfetta et de Guastalla, fut un des capitaines
les plus illustres du siècle (1).

Le duc de Ferrare, don Alfonse d'Este, fut
la même année assailli, au mois de novembre,
par une maladie dangereuse, qui fit pendant
quelque temps désespérer de sa vie. Son frère,
le cardinal Hippolyte, à qui le séjour de la cour
de Rome avoit été rendu désagréable, vivoit en
Hongrie, dans son archevêché de Strigonie.
Alfonse avoit payé les dettes énormes qu'il avoit
contractées pendant ses longues guerres; il avoit
même amassé un trésor considérable, mais il
n'avoit pu y réussir qu'en accablant ses sujets
par des impôts intolérables. Il ne se départoit
d'une économie sordide sur tous les autres points,
que lorsqu'il s'agissoit d'augmenter les fortifica-
tions de Ferrare, de fonder de nouvelle artillerie,
ou de se pourvoir de nouvelles munitions de
guerre. Il avoit fait de sa capitale une ville pres-
que imprenable; mais il avoit chèrement acheté

(1) Muratori *Annali d'Italia*, ad. ann. 1519, p. 160.

CHAP. CXIII.

1519.

cet avantage, au prix de l'affection de ses peuples, que ses impôts multipliés et ses monopoles lui avoient fait perdre. Après la paix, il avoit licencié ses troupes, et il croyoit n'avoir plus rien à craindre, lorsqu'à l'époque même où il tomba malade, une inondation renversa les murailles de Ferrare, sur une étendue de quatre-vingts pieds, et l'exposa ainsi à de nouveaux dangers (1).

Léon X n'avoit point rendu à Alfonse d'Este les deux villes de Modène et de Reggio, qu'il lui détenoit injustement, même après que la mort de son neveu avoit mis un terme à tous les projets qu'il avoit précédemment formés pour l'agrandissement de sa famille. Loin d'être ramené par cet événement à des sentimens plus modérés, lorsqu'il apprit la maladie d'Alfonse, et la chute des murs de sa capitale, il résolut d'en profiter pour lui enlever son dernier asile. Il prêta dans ce but dix mille ducats à Alexandre Frégose, évêque de Vintimille, fils de ce cardinal, Paul Frégose, dont le caractère belliqueux avoit causé tant de révolutions dans le siècle précédent. Frégose, que son cousin Octavien avoit exilé de Gênes, et qui vivoit alors à Bologne, solda avec cet argent deux mille fantassins dans les terres de l'Église et la Lun-

(1) *Fr. Guicciardini*, L. XIII, p. 165. — *Fr. Belcarri*, L. XII, p. 478.

giane (1). Il avoit compté, comme il arriva en CHAP. EXIII. effet, que tout le monde croiroit ces troupes 1519. destinées à tenter une révolution à Gênes. Lorsqu'il apprit que son cousin Octavien s'étoit mis sur ses gardes dans cette dernière ville, il feignit d'en être fort dérangé, et il offrit à Frédéric de Bozzolo de le seconder avec ces troupes, qui étoient déjà payées pour un mois, dans un démêlé qu'avoit celui-ci avec Jean-François Pic de La Mirandole, sur la possession de Concordia. Sous ce prétexte, il s'approcha du Pô, espérant le passer sans obstacle, et marcher à l'improviste sur Ferrare. Un agent du pape lui avoit préparé des barques à l'embouchure de la Secchia dans le Pô; mais à l'approche de cette petite armée, le marquis de Mantoue fit enlever toutes ces barques; il pénétra les vrais desseins de l'évêque de Vintimille, et en donna avis au duc de Ferrare, qui se hâta de se mettre sur ses gardes. Alexandre Frégose n'espérant plus le surprendre, licencia ses troupes. Le duc porta plainte contre lui auprès du pape, pour avoir voulu l'attaquer au milieu de la paix, et Léon n'hésita point à désavouer son agent (2).

Mais la dignité dont les papes sont revêtus ne les laisse presque jamais exposés à souffrir

(1) *Petri Bizarri Genuens. hist. Lib. XIX, p. 449.*

(2) *Fr. Guicciardini. L. XIII, p. 166. — Fr. Belcarri. L. XVI,*

CHAP. CXIII.

1519.

de leurs fautes : leurs provocations ne sont suivies d'aucunes représailles ; s'ils se rendent coupables d'une perfidie , on redoute de l'articuler, et on n'ose point attaquer leur réputation. Cette espèce d'impunité ne peut manquer de les corrompre. Dès qu'un pape s'est livré à l'ambition d'agrandir ses états , une tentative manquée ne le décourage point , et un échec n'est pour lui qu'un motif de renouveler ses efforts. Alexandre VI avoit commencé la guerre contre les feudataires de l'Église , et il avoit dépouillé tous ceux de la Romagne , pour agrandir son fils à leurs dépens. Jules II , avec une ambition plus généreuse , s'étoit attaqué à des princes plus puissans : il avoit expulsé les Bentivoglio de Bologne , chassé les Vénitiens de Romagne , et commencé la guerre contre le duc de Ferrare ; mais il avoit conservé leur pouvoir à ceux qui , se soumettant sans réserve à l'Église , n'étoient réellement que ses vicaires , comme ils en portoient le titre , et qui ne commandoient qu'en son nom.

Jean-Paul Baglioni , seigneur de Pérouse , étoit le plus illustre parmi ces derniers. Après avoir fait sa paix avec Jules II , il l'avoit servi dans toutes ses guerres , et il s'étoit toujours montré sujet fidèle des pontifes. Il avoit été appelé par les Vénitiens à commander leurs armées , pendant la guerre de la ligue de Cambrai , et il y

avoit fait briller sa prudence, sa connoissance CHAP. CXXIII.
 des lieux, des hommes, et de l'art de la guerre; 1519.
 en sorte que, malgré plusieurs revers, les Vénitiens ne lui avoient point retiré leur confiance. Après la paix, il étoit revenu à Pérouse. Le pape avoit d'abord applaudi à sa contenance, lorsque le duc d'Urbain s'étoit approché de Pérouse avec son armée : néanmoins il lui reprocha plus tard une secrète intelligence avec le duc, persuadé que Baglioni ne pouvoit voir sans chagrin la ruine de ce dernier des feudataires de l'Église, son voisin et son ami.

Baglioni avoit, dans Pérouse, un rival de la même famille que lui, nommé Gentile : il l'en chassa en 1520, et fit périr quelques-uns de ses partisans, accusés d'un complot contre lui. 1520. Le pape prit la défense de Gentile, et cita Jean-Paul à comparoître à Rome en personne. Jean-Paul, malade, ou feignant de l'être, envoya Malatesta, son fils, à sa place, pour se justifier. Léon X l'accueillit avec une extrême prévenance ; mais, en même temps, il lui déclara qu'il vouloit que le seigneur de Pérouse comparût lui-même pour plaider sa cause. Afin qu'il n'eût cependant aucune inquiétude pour sa sûreté, il lui envoya un sauf-conduit de sa main ; il donna en même temps sa parole à Camillo Orsini, gendre de Baglioni, et à d'autres amis puissans du seigneur de Pérouse, que celui-ci ne couroit aucun dan-

CHAP. CXIII.
1520.

ger. Orsini, après avoir obtenu ces assurances, se fit un devoir de presser son beau-père d'obéir. Baglioni le crut ; et le lendemain matin de son arrivée à Rome, il se rendit au château Saint-Ange, où le pape avoit été loger : mais, au lieu d'être admis à son audience, il fut arrêté par le châtelain, et livré à la torture par les bourreaux. Ce n'étoit point sur un crime en particulier qu'on l'interrogeoit ; on lui demandoit une confession générale de tout ce qu'il avoit commis de répréhensible pendant la durée de sa vie. Il s'en falloit de beaucoup que cette vie fût sans reproches. Baglioni confessa plusieurs actes de cruauté, commis pour conserver la tyrannie ; plusieurs débauches scandaleuses, et entre autres, un inceste avec sa sœur, qu'il avoit pris peu de peine à dissimuler. Sur ces aveux, après avoir passé deux mois en prison, il fut décapité par l'ordre de Léon X. Sa femme et ses enfans se réfugièrent à Padoue, sous la protection des Vénitiens, et Pérouse fut entièrement soumise à l'autorité du saint-siége (1).

La même année, Léon X, qui avoit engagé à son service Jean de Médicis, fils de la fameuse

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. XIII, p. 170. — Anonimo Padova-
vano, presso Muratori Annali d'Italia, ad ann. p. 162. —
Paolo Giordano Vita di Leone X. L. IV, f. 90. — Onofrio Panvino
vite de' Pontifici, in Leone X, p. 262 r. — Fr. Belcarri. L. XVI,
p. 480. — Sansovino Famiglie illustri d'Italia, f. 21.*

Catherine Sforza de Forli et de son second mari, CHAP. CXXII.
chargea ce jeune homme, en qui se dévelop- 1520.
poient déjà l'ardeur militaire et l'impétuosité
qui firent plus tard sa réputation, de chasser
de Fermo Louis Fréducci, qui commandoit dans
cette ville. Fréducci passoit pour un bon capi-
taine; mais il n'avoit sous ses ordres que deux
cents hommes d'armes, avec lesquels il ne pou-
voit espérer de résister à mille chevaux et quatre
mille fantassins que commandoit Jean de Médi-
cis. Il essaya de s'échapper de Fermo avec ses
deux compagnies de gendarmerie : Médicis l'at-
teignit, entourra sa troupe, et ne consentit à
accorder de quartier au reste de ses soldats qu'a-
près que Fréducci eut péri dans le combat avec
plus de cent des siens. La mort de Fréducci
glaça de terreur tous les petits seigneurs ou ty-
rans des Marches : les uns s'enfuirent, sans es-
sayer une vaine résistance ; d'autres accouru-
rent à Rome pour implorer la élémence du pou-
tife. Léon X les fit aussitôt jeter en prison, puis
appliquer à la torture, pour obtenir d'eux une
confession générale. Il n'y en avoit aucun qui,
dans le cours de sa vie, n'eût quelque crime à
se reprocher : sa confession étoit aussitôt suivie
de son supplice. Ainsi, Amadei, tyran de Réca-
nati, Zibicchio, chef de parti à Fabbriano ; Hec-
tor Sévériani, chef de parti à Bénévent, furent
pendus, après avoir été exposés à la torture,

quoiqu'ils fussent venus se livrer eux-mêmes au souverain pontife, et qu'aucune accusation ne pesât auparavant sur eux (1).

Mais la souveraineté qui tentoit le plus l'ambition de Léon X étoit celle de Ferrare; il avoit essayé l'année précédente de s'en emparer par surprise; il fit cette année une nouvelle tentative dont le caractère étoit plus odieux. Uberto Gambara, protonotaire apostolique, qui arriva ensuite à la dignité de cardinal, fut chargé de séduire Rodolphe Hello, Allemand, capitaine de la garde du duc. Il lui donna deux mille ducats, et lui en promit beaucoup davantage, tandis que Hello s'engagea en retour à assassiner Alphonse, et à livrer la porte de Castel Téaldo, citadelle de Ferrare, aux troupes de l'Église, qui arriveroient de Modène et de Bologne. Le jour étoit fixé pour l'exécution, et l'ordre étoit donné à Guicciardini l'historien qui commandoit à Modène, et à Guido Rangone qui commandoit à Bologne pour le pape, de faire avancer les troupes pontificales devant les portes de Ferrare. Mais Rodolphe Hello avoit révélé dès le commencement au duc de Ferrare, les propositions qu'on lui avoit faites, et c'étoit par ses ordres qu'il avoit paru ensuite entrer dans le complot. Lorsque toutes les lettres de Gambara

(1) *Pauli Jovii Vita Leonis X.* Lib. IV, p. 35. — *Anonimo Padovano, presso Muratori Annali 1520*, p. 165.

furent entre les mains du duc, et que tous les desseins de Léon X lui furent complètement connus, il en fit faire un procès authentique avec les interrogatoires de plusieurs complices, et il le déposa, ainsi que les lettres originales de Gambarà, dans les archives de la maison d'Este, où Muratori en a pris connoissance; puis il étouffa cette affaire, pour éviter, s'il étoit possible encore, de se brouiller irrémédiablement avec Léon X (1).

CHAP. CXIIC.

1520.

Ce pontife livré à la mollesse et à tous les plaisirs, passant sa vie dans les festins, occupé de musique, de comédie, des pompes ridicules de ses bouffons, enivré des éloges des poètes et des orateurs qu'il combloit de présens, et ne donnant presque aucune attention à l'orage que Luther excitoit alors même contre lui en Allemagne, ne paroissoit pas devoir désirer une guerre nouvelle. Sa prodigalité avoit dissipé en peu de temps, au sein de la paix, les immenses trésors que Jules II avoit su amasser pendant des guerres continuelles; aussi pour satisfaire aux besoins de son luxe inconsidéré, il étoit

(1) *Muratori Annali d' Italia, ad ann. 1520. T. XIV, p. 164.*
— *Fr. Guicciardini, Lib. XIII, p. 171*, qui supprime du complot le projet d'assassinat, auquel il est possible qu'il n'eût pas participé. Giraldi et Paul Jove se taisent sur cet événement odieux, et M. Roscoe se fonde sur leur silence pour le révoquer en doute. *Vie de Léon X. Ch. XXIII, T. III, p. 524, trad.*

CHAP. CXIII. 1520. obligé d'augmenter sans cesse le scandaleux trafic des indulgences, et de rendre plus frappans ces désordres mêmes, contre lesquels les premiers réformateurs osoient enfin élever la voix (1).

Mais une vague inquiétude d'esprit lui faisoit désirer des scènes nouvelles, et de nouveaux sujets de flatterie à fournir à ses courtisans; comme il n'avoit plus de famille à qui il pût transmettre la grandeur qu'il vouloit acquérir, il portoit envie à la gloire de Jules II, qui avoit marqué son pontificat par les conquêtes du saint-siège; il s'attachoit aussi à la chimère de ce même Jules, *de chasser les barbares d'Italie*, en armant l'un contre l'autre les deux princes rivaux, et il ne songeoit pas que celui qu'il auroit aidé à vaincre, seroit bien plus fortifié par sa victoire, qu'affoibli par les efforts qu'elle lui auroit coûtés.

Le traité de Noyon avoit laissé beaucoup de germes de dissensions nouvelles entre Charles-Quint et François I^{er}. Le dernier n'avoit point obtenu de satisfaction pour son allié le roi de Navarre. Il renouveloit ses prétentions sur le

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIV, p. 175. — *Raynaldi Annal. eccles. ad ann. 1517*, §. 56 et seq. ann. 1518, 1519, 1520. — *Fleury*, Histoire ecclésiastique. Liv. CXXV, ch. 29 et suiv. — *Spondanus continuatio Annal. Baronii*. 1517, §. 12, T. II, p. 596 et seq.

Royaume de Naples, prenant occasion de l'ancienne constitution des papes qui, dès le temps où ils avoient enlevé ce royaume à Manfred, pour en gratifier la maison d'Anjou, avoient exigé qu'il ne put jamais être possédé par le chef de l'empire. Charles-Quint avoit lui-même prêté serment de ne point réunir les deux couronnes, et puisqu'il devoit abdiquer celle de Naples, François se croyoit fondé à la redemander. De son côté, Charles vouloit faire revivre ses prétentions sur le duché de Milan et sur celui de Bourgogne. Tous deux opposant les droits imprescriptibles de la légitimité, aux conventions et aux traités, se fondoient sur une doctrine qui, si elle étoit admise, exileroit pour jamais la paix et la bonne foi de parmi les hommes. La jalousie naturelle entre deux souverains jeunes, ambitieux, puissans et rivaux de gloire, aiguisoit leurs ressentimens, et les rendoit plus obstinés à maintenir leurs prétentions mutuelles. Cependant des insurrections en Espagne, des guerres en Allemagne entre la ligue de Souabe et le duc de Wirtemberg, avoient jusque alors donné trop d'occupation à Charles V, pour qu'il pût se hasarder encore à commencer les hostilités contre la France.

François s'étoit réservé la faculté de fournir des secours au roi de Navarre, pour recouvrer ses états, sans rompre pour cela la paix générale

CHAP. CXIII. conclue entre les deux couronnes. Ces secours

1521. furent envoyés par la France au commencement de l'année 1521 (1). En même temps, une autre petite guerre avoit été allumée dans les Ardennes et le duché de Luxembourg, entre Robert de la Marck, seigneur de Sedan, secondé par son fils le maréchal de Fleuranges, et madame de Savoie, gouvernante des Pays-Bas pour Charles-Quint (2). Rien n'annonçoit encore, il est vrai, une guerre directe entre les deux monarques, et surtout elle ne pouvoit s'étendre à l'Italie, pourvu que le pape demeurât neutre. Ses états et ceux de Florence couvroient le royaume de Naples contre les attaques des Français; ceux-ci, d'autre part, n'avoient rien à craindre pour le Milanez, dont les frontières du côté de l'Allemagne étoient couvertes par leur alliance avec la république de Venise, et par celle qu'ils avoient conclue à Lucerne avec les Suisses, le 5 mai 1521 (3).

Mais la paix avoit cessé de plaire à Léon X, et ses négociateurs, tant auprès de Charles-Quint qu'auprès de François I^{er}, n'étoient occupés qu'à les armer l'un contre l'autre. Le pape n'avoit

(1) Mémoires de Martin du Bellay. Liv. I, p. 89.

(2) Mémoires de Fleuranges, p. 285. — Mém. de du Bellay. L. I, p. 92-99.

(3) *Fr. Guicciardini*. L. XIV, p. 176. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VI, p. 284.

Pas encore déterminé auquel des deux il vou-
 loit s'unir. En faisant la guerre aux Français, il
 pouvoit leur enlever Parme et Plaisance, qu'il
 se reprochoit d'avoir perdues, après que son
 prédécesseur en avoit fait la conquête; en atta-
 quant l'empereur, il pouvoit lui enlever quel-
 ques provinces du royaume de Naples, qui
 n'étoient pas moins à sa convenance. Il faisoit
 tour à tour des propositions à l'un et à l'autre,
 tandis qu'Antonio Pucci, évêque de Pistoia,
 avoit été lever pour lui six mille Suisses, aux-
 quels Lautrec accorda sans difficulté la permis-
 sion de traverser au mois de mars la Lombardie,
 parce qu'il les crut destinés contre le royaume
 de Naples. Léon X, qui n'avoit pas encore arrêté
 ses décisions, les cantonna dans la Marche d'An-
 cône; et les Suisses, ennuyés de leur oisiveté,
 désertèrent presque tous (1).

Enfin les négociateurs de Léon X convinrent
 avec ceux de François I^{er} d'un traité d'alliance,
 en vertu duquel le pape et le roi s'engageoient
 à attaquer en commun le royaume de Naples.
 Après sa conquête, tout le pays situé entre
 Rome et le Garigliano devoit être réuni à l'É-
 glise : le reste devoit former un royaume pour
 le second fils de François I^{er}. Mais comme ce

(1) *Fr. Guicciardini*, Lib. XIV, p. 175. — *Fr. Belcarii*,
 L. XVI, p. 481. — *Raynald. Annal. eccles.* 1521, §. 76, p. 335
 et seq. — *Muratori Annali d'Italia*. T. X, p. 146 ad annum.

CHAP. CXIII. 1521. second fils étoit alors en bas âge , jusqu'à sa majorité, tout le royaume devoit être gouverné par un légat pontifical. François I^{er} s'engageoit de plus à retirer sa protection au duc de Ferrare, comme à tout autre feudataire de l'Église ; en sorte que la conquête de ce duché étoit aussi au nombre des avantages que le pape devoit retirer de cette alliance (1).

Ces préliminaires avoient été signés avant que les hostilités eussent commencé en Navarre. Sur ces entrefaites, Asparoth, frère de Lautrec, acheva en peu de temps la conquête de ce royaume. Le soulèvement des Espagnols contre les conseillers flamands de Charles-Quint, et la violence des guerres civiles, entre les partisans du despotisme et ceux de la liberté, dans les deux royaumes de Castille et d'Aragon, paroissent offrir aux Français une occasion favorable pour pousser beaucoup plus loin ces premiers succès. Dans ce moment, le traité conclu avec Léon X fut soumis à la ratification du conseil du roi. Il y fut examiné avec beaucoup de défiance : le pape avoit donné tant de preuves de son inimitié, qu'on étoit peu disposé à croire qu'il voulût établir les Français à Naples, tandis qu'il paroissoit les souffrir avec peine dans le Milanez. On craignoit plutôt qu'après avoir at-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIV, p. 176. — *Mémoires de Martin du Bellay*. L. I, p. 102. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. IV, p. 277.

Y
tiré leur armée dans la Campanie, il ne se joignit à l'empereur pour la détruire, et attaquer ensuite le duché de Milan, demeuré sans défense. François I^{er}, dans cette incertitude, n'envoyoit point sa ratification. Léon X en fut piqué; d'ailleurs Lautrec, et l'évêque de Tarbes, ambassadeur à Rome, l'avoient offensé en rejetant l'autorité de la cour de Rome dans toutes les affaires bénéficiaires du duché de Milan; il revint aussitôt à l'empereur, avec lequel il n'avoit pas cessé de négocier, et il signa avec lui, le 8 mai 1521, un traité par lequel les confédérés s'obligèrent à établir dans le duché de Milan François Sforza, second fils de Louis-le-Maure; après avoir détaché de ce duché Parme et Plaisance, qui, aussi-bien que le duché de Ferrare, seroient réunis aux états du saint-siège. Le pape releva Charles V de l'empêchement de posséder en même temps le royaume de Naples et l'Empire, et il demanda en retour un fief dans le royaume de Naples pour Alexandre de Médicis, fils naturel de Laurent, duc d'Urbin (1).

(1) La bulle du pape, qui délie Charles V du serment prêté comme roi de Naples, est du 5 juin 1521. *Reynaldi Ann. eccles.* p. 81-86, p. 556 et seq. — *Fr. Guicciardini*. L. XIV, p. 184. — *Paolo Giovio Vita di Leon X.* L. IV, p. 97. — *Galeatius Capella de bello Mediolan.* L. I, p. 4. — *Fr. Belcurii*. L. XVI, p. 483. — *Jacopo Nardi*. L. VI, p. 286. — *Paolo Paruta*. L. IV, p. 279. — Mémoires de Martin du Bellay. L. I, p. 157. — *Ubertus Folieta Genuens. histor.* L. XII, p. 721.

François Sforza, que les confédérés vouloient placer sur le trône de Milan, étoit alors à Trente; il y avoit été joint par Jérôme Morone, qui avoit été confident et principal ministre de son frère; et qui, après l'avoir engagé à rendre par capitulation le château de Milan, s'apercevoit qu'il étoit suspect aux Français, et qu'il ne seroit pas long-temps en sûreté sous leur domination. Morone, le plus intrigant des Italiens, le plus adroit, le plus rusé et le plus souple, avoit formé des intelligences avec tous les mécontents de Lombardie, que les manières dures et hautaines de M. de Lautrec avoient singulièrement multipliés. Il avoit promis au pape qu'une insurrection simultanée surprendroit les Français dans toutes les villes à la fois, avant qu'ils eussent le temps de lever de l'infanterie, ou d'en faire venir de par-delà les monts; et les mille gendarmes, qu'ils tenoient en cantonnement en Lombardie, n'étoient pas jugés suffisans pour défendre cette province, même pendant peu de jours, contre les attaques du peuple, celles du pape et celles de l'empereur. La coopération si active de ce chef de parti fut probablement le motif principal qui décida Léon X à demander le rétablissement de Sforza sur le trône de Milan (1).

(1) *Galeatius Capella de rebus gestis pro restititione Francis II Mediolan. ducis. L. I, f. 4. — Editio Princeps. 1533.*

La ligue étoit enveloppée de tout le secret d'une conspiration; et en effet c'étoit comme une conspiration qu'elle devoit éclater dans les provinces, où l'insurrection étoit organisée partout à la fois, depuis les montagnes de Como jusqu'à Parme. Les alliés estimoient plus important encore d'opérer une révolution à Gênes, pour ouvrir au roi d'Espagne toutes les communications par mer avec la Lombardie. Jérôme Adorno devoit entrer dans le port de cette ville avec neuf galères, tandis que son frère Antoniotto arriveroit par les montagnes jusqu'au pied des murs. Pour que leur attaque fût plus complètement inattendue, ils firent en sorte d'intercepter pendant vingt jours tous les courriers qui se rendoient à Gênes; mais cet excès de précaution tourna contre eux. Octavien Frégose, qui gouvernoit la Ligurie pour le roi, alarmé de ce silence universel, se tint sur ses gardes, avec plus de vigilance que jamais; Jérôme Adorno ne put entrer dans le port; il débarqua ses troupes à Chiavari et à Recco, pour joindre celles de son frère, qui s'avançoit par Piétra-Santa. En vain ils tentèrent d'exciter un soulèvement parmi leurs partisans, aucun Génois ne prit les armes pour eux, aucune place forte ne leur ouvrit ses portes, et ils furent

in-8°. Galeazzo Capella étoit lui-même secrétaire de Jérôme Morone.

obligés de passer en Lombardie avec environ trois mille fantassins espagnols, après avoir renvoyé leur flotte à Naples (1).

M. de Lautrec étoit à cette époque à la cour de France, et il avoit laissé à sa place, pour gouverner la Lombardie, son frère, M. de Lescuns, qui, nous dit Fleuranges, « avoit laissé le bon » net rond, et étoit évêque de Tarbes au com- » mencement; mais il se sentit trop gentil com- » paignon pour se mettre d'Église; aussi je vous » assure qu'il étoit tel » (2). Lescuns fut averti que Morone étoit parti subitement de Trente, pour se rendre par des routes détournées à Reggio, où commandoit alors François Guicciardini l'historien. Il sut qu'un grand nombre d'émigrés milanois s'étoient rassemblés dans la même ville, et, supposant qu'ils avoient intention de surprendre Parme, il s'y rendit lui-même en diligence, pour faire expliquer le gouverneur sur les intentions du pape, et exiger de lui de disperser les émigrés auxquels il avoit donné asile, contre la teneur des traités et les règles du bon voisinage. Cependant, pour appuyer ses instances par un peu de crainte; et

(1) *Uberti Folietæ Genuens. hist.* Lib. XII, p. 722. — *Petri Bizarri, Sen. Pop. que Genuens. histor.* Lib. XIX, p. 450. — *Galeatius Capella, L. I, p. 8.* — *Fr. Guicciardini.* Lib. XIV, p. 185.

(2) Mémoires de Fleuranges. T. XVI, p. 316.

peut-être, si l'occasion s'en présentoit, pour CHAP. CXIII.
surprendre la ville, il prit avec lui quatre cents 1521.
lances, et il donna ordre à Frédéric de Bozzolo
de le suivre de près avec mille fantassins (1).

Guicciardini étoit sur ses gardes, et Reggio n'avoit rien à craindre de la visite de M. de Lescuns. Celui-ci demanda une conférence au gouverneur; elle eut lieu le 24 juin dans le ravelin de la porte qui mène à Parme. Pendant qu'ils discourroient, les émigrés milanois, qui étoient accourus sur les murs, croyant ou feignant de croire que quelques soldats français avoient voulu entrer de force, firent feu sur la suite de M. de Lescuns, et tuèrent Alexandre Trivulzio, un des chefs de la faction qui leur étoit contraire. Il y eut alors une mêlée, dans laquelle Lescuns lui-même auroit été tué, si Guicciardini ne l'avoit pris sous sa protection, et ne l'avoit fait entrer à Reggio. Les gendarmes français le crurent prisonnier, et se débandèrent; cependant comme personne ne les poursuivoit, et qu'ils rencontrèrent dans leur fuite Frédéric de Bozzolo qui venoit à leur aide, ils se remirent bientôt de leur terreur, et Guicciardini permit le lendemain à M. de Lescuns d'aller les joindre (2).

(1) *Fr. Guicciardini. Lib. XIV, p. 184. — Galeatius Cappella de bello Mediolan. Ll. I, f. 5.*

(2) *Fr. Guicciardini. Lib. XIV; p. 185. — Galeatius Ca-*

Les projets que Morone avoit formés sur Parme, et que les émigrés rassemblés à Reggio devoient exécuter, étoient éventés; ceux de Manfred Palavicini sur Como eurent une issue plus funeste encore. Ce gentilhomme, auparavant partisan des Français, mais que Lautrec avoit aliéné, s'étoit associé à un chef de brigands fameux dans ces montagnes; Jean, surnommé le fou de Brinzi, qui s'étoit engagé à conduire à Como quatre cents soldats allemands, et autant d'Italiens, tandis que leurs amis dans la ville devoient abattre un pan de mur pour les faire entrer. Mais Gratien des Guerres, qui commandoit à Como, quoiqu'il n'eût que deux cents hommes sous ses ordres, suppléa par son courage, sa vigilance et son activité, à ce qui lui manquoit de forces. Il surprit la troupe qui venoit pour le surprendre, et la dissipa; il fit prisonnier Manfred Palavicini et le fou de Brinzi qu'il envoya à Milan. Le gouvernement, voulant frapper ses ennemis de terreur, les fit écarteler, et il condamna au même affreux supplice plusieurs gentilshommes milanois qui avoient eu connoissance de leurs projets (1).

pella. L. I, f. 5. — *Memoires de Martin du Bellay*. L. I, p. 161. — *Fr. Belcarii*. L. XVI, p. 491. — *Pauli Jovii Hist. epitome*. Lib. XX, T. II, p. 6.

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIV, p. 186. — *Galeatii Capelle*. L. I, p. 7. — *Mémoires de du Bellay*. L. I, p. 165. — *Paolo*

Léon X n'avoit point encore avoué son alliance avec l'empereur ou ses projets belliqueux ; mais il feignit un grand ressentiment, lorsqu'il apprit la violation à main armée du territoire de Reggio par M. de Lescuns. Il annonça au consistoire que les Français ne respectoient plus les possessions de l'Église ; et que pour réprimer leur audace, il se voyoit obligé de s'allier à l'empereur, et de travailler à les chasser d'Italie. Il donna le commandement de ses troupes à Frédéric de Gonzague, marquis de Mantoue, qui, en l'acceptant, renvoya au roi de France le collier de l'ordre de Saint-Michel, dont il étoit décoré. François Guicciardini devoit lui servir de conseil, avec le titre de commissaire général. Le marquis de Pescaire commandoit l'infanterie espagnole. Prosper Colonna fut mis à la tête de l'armée combinée du pape et de l'empereur. Elle étoit composée de six cents hommes d'armes de l'Église ou des Florentins, autant de l'empereur, quatre mille fantassins espagnols, six mille Italiens, et six ou huit mille Allemands, Grisons et Suisses. Au commencement du mois d'août, elle vint prendre position sur la Lenza, à cinq milles de Parme (1).

Giovio Vita di Leon X. L. IV, f. 99. — *Jacopo Nardi.* L. VI, p. 287.

(1) *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 187. — *Galeatius Capella.* L. I, f. 7. — *Pauli Jovii vita Alfonsi Piscarii.* L. II, p. 500. —

Lorsque Lautrec qui étoit à Paris fut averti de la publication de la ligue du pape et de l'empereur, il n'hésita point à annoncer au roi que le Milanez étoit perdu si l'on ne se hâtoit d'y faire passer quatre cent mille écus, pour lever une infanterie suisse qui suffît à sa défense. Tandis que Louis XII avoit ménagé le Milanez, comme un ancien héritage auquel il étoit affectionné, François I^{er} n'y avoit vu qu'une riche province qui pouvoit plus payer que toutes les autres. Les habitans étoient foulés en même temps par des contributions ruineuses, par des logemens continuels de gens de guerre, par l'insolence et les caprices des commandans, par la cruauté des tribunaux qui punissoient de supplices atroces, les mécontents et les hommes suspects. « On estimoit, dit messire Martin » du Bellay, le nombre de ceux que le sieur » de Lautrec avoit bannis de l'état de Milan, » aussi grand que celui qui étoit demeuré ; et, » disoit-on, que la plus grande part avoient été » bannis pour bien peu d'occasion, ou pour » avoir leurs biens ; qui estoit cause de nous » donner beaucoup d'ennemis, qui depuis ont » été moyen de nous chasser de l'état de Milan, » afin de rentrer en leurs biens. Auparavant

Mémoires de Martin du Bellay. Liv. II, p. 172. — Paolo Paruto *istor. Ven.* L. IV, p. 281. — Jacopo Nardi *hist. Fior.* L. VI, p. 287. — Fr. Belcarii *Comment. rer. Gallic.* L. XVI, p. 492.

» que le dit maréchal de Foix fut venu lieute-
 » nant du roi au duché de Milan, estant comme
 » dit est le seigneur de Lautrec venu en France,
 » le seigneur de Têligny, sénéchal de Rouergue,
 » demeura en son lieu au dit duché, lieutenant
 » du roi, lequel avoit par sa sagesse et gracieu-
 » selé gagné les cœurs des Milanois, si que le
 » pays estoit en grande patience; mais le sei-
 » gneur de Lescuns arrivé; et le sénéchal de
 » retour, les choses changèrent, aussi firent les
 » hommes d'opinion (1) ».

CHAP. CXLII.

1521.

François I^{er} parut sentir l'étendue du danger que lui représentoit Lautrec, dans un pays attaqué par une puissante armée, entouré de toutes parts d'ennemis, et qui soupiroit après une révolution. Les dissipations de sa cour, et le goût effréné du monarque pour les plaisirs, avoient déjà jeté les finances dans un désordre extrême; en sorte que malgré des promesses vagues, un général pouvoit craindre de ne point recevoir à temps les subsides qui lui étoient promis; mais le sieur de Semblancey, sur-intendant des finances, s'engagea sur l'ordre exprès du roi, à faire trouver à Lautrec quatre cent mille écus à Milan, le jour même où il arriveroit. Lautrec partit, et à son arrivée à Milan, il n'y trouva point d'argent; aussi pour faire un premier

(1) Mémoire de messire Martin du Bellay. L. II, p. 159.

CHAP. CXLIII. 1521. paiement aux Suisses qui commençoient à venir se ranger sous ses drapeaux, il força tous les riches particuliers de Lombardie, par des menaces et des rigueurs intolérables, à lui remettre tout l'argent qu'il leur étoit possible de se procurer sur leur crédit (1).

L'expérience de Prosper Colonna étoit fort grande dans l'art de la guerre, mais sa tactique étoit lente et timide, et l'âge avoit encore ajouté à sa défiance et à sa lenteur. Avant d'entrer en pays ennemi, il voulut attendre six mille fantassins allemands que Ferdinand, frère de l'empereur, avoit rassemblés pour lui en Carinthie, et trois mille Suisses que le pape avoit soldés. Les Vénitiens ne purent fermer le passage à ces troupes, et Colonna après les avoir reçues dans son camp, et avoir perdu treize jours sur les bords de la Lenza, vint enfin ouvrir ses batteries contre Parme, du côté du faubourg de Codiponte, sur la gauche de la rivière (2).

Lautrec avoit chargé son frère, M. de Lescuns, de la défense de Parme : il lui avoit promis

(1) *Galeatius Capella*. L. I, f. 7. — *Jacopo Nardi*. L. VI, p. 288. — *Fr. Guicciardini*. L. XIV, p. 188. — *Fr. Belcarii*. L. XVI, p. 496.

(2) *Fr. Guicciardini*. Lib. XIV, p. 189. — *Paolo Paruta*. L. IV, p. 282. — *Galeatius Capella*. L. I, f. 8. — *Mém. de du Bellay*. L. II, p. 175. — *Fr. Belcarii*. L. XVI, p. 495. — *Pauli Jovii Vita Piscarii*. L. II, p. 300.

qu'il ne tarderoit pas à venir à son secours ; il avoit de même annoncé aux Vénitiens que de

CHAP. CXXIII.

1521.

puissans renforts passaient les montagnes pour venir le joindre ; cependant ses troupes ne se rassembloient que lentement , et l'argent qui lui avoit été si solennellement promis, n'arrivoit point. Il avoit avec lui cinq cents lances, sept mille Suisses, et quatre mille fantassins français, conduits par M. de Saint-Valier. L'armée vénitienne, sous les ordres de Théodore Trivulzio, et du provéditeur André Gritti, étoit, à sa demande, venue se réunir à lui dans le Crémonois ; elle étoit forte de quatre cents lances et quatre mille fantassins, mais jusqu'à ce qu'il eût été joint par six mille Suisses qu'il attendoit encore, il ne vouloit point se mettre en un lieu où il pût être forcé au combat (1).

La ville de Parme est divisée par la rivière de même nom, qui laisse à sa gauche, et du côté de Plaisance, un quartier nommé Codiponte, de moitié moins considérable que celui qui est sur la droite. L'un et l'autre quartier étoit fortifié du côté du lit de la rivière, qui, réduite souvent à un filet d'eau, au milieu d'une large plaine couverte de graviers, auroit ouvert sans

(1) *Frano. Guicciardini*. L. XIV, p. 192. — *Galeatus Capella de bello Mediolan.* L. I, p. 9. — *Paolo Paruta hist. Ven.* L. IV, p. 285. — *Pauli Jovii Vita Alfonsi Piscarii*. L. II, p. 501. — *Ejusdem Vita di Leone X.* L. IV, f. 97.

cela une entrée aux ennemis, jusqu'au centre de la ville. Prosper Colonna avoit attaqué le 29 août seulement, le quartier ou faubourg de Codiponte; et en deux jours ses batteries firent aux murailles une brèche assez large, pour que M. de Lesceus jugeât impossible de les défendre davantage. Dans la nuit du 1^{er} au 2 de septembre, il retira toutes ses troupes sur la rive droite. Les habitans du faubourg abandonné se hâtèrent d'ouvrir leurs portes à l'armée de Prosper Colonna, en exprimant leur joie de pouvoir retourner sous l'autorité pontificale : mais cette joie fut de courte durée; les soldats sans tenir aucun compte de leurs bonnes dispositions, les pillèrent avec la plus extrême cruauté (1).

La nuit même qui suivit ce premier succès, Prosper Colonna fut averti que le duc de Ferrare, pour se montrer fidèle à l'alliance de la France, venoit d'attaquer Finale et San Felice, avec cent hommes d'armes, deux cents cheveu-légers, et deux mille fantassins, et que Lautrec s'étoit avancé jusque sur le Taro. Il jugea dangereux de poursuivre le siège de Parme avec deux armées ennemies dans son voisinage; et quoique le marquis de Mantoue, pour ne pas signaler

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIV, p. 194. — *Galeatius Capella*. L. I, f. 9. — *Paulli Jovii vita Alfonsi Davali Piscarii*. L. II, p. 301. — *Paolo Paruta*, L. IV, p. 284. — Mémoires de Martin du Bellay. L. II, p. 177.

ses premières armes par un acte de foiblesse, CHAP. CXIII.
représentât combien Lautrec ou le duc de Fer- 1521.
rare étoient peu en mesure de les attaquer,
combien il étoit honteux d'abandonner devant
eux une ville plus qu'à moitié prise ; quoique
Guicciardini et François Moroni l'exhortassent
de même à achever ce qu'il avoit si bien com-
mencé, Prosper Colonna fut inflexible ; le mar-
quis de Pescaire se rangea à son avis, déclara-
nt qu'il vouloit réserver ses soldats pour une
victoire assurée, et l'armée se retira sur la ri-
vière Lenza, pour y attendre de nouveaux or-
dres de Rome, et de nouveaux renforts (1).

Cet échec pouvoit avoir les conséquences les
plus funestes pour la ligue. Les généraux du
pape étoient disposés à croire que ceux de l'em-
pereur n'avoient abandonné une conquête pres-
que achevée, à l'approche de forces inférieures
aux leurs, que parce qu'ils envioient au pontife
la conquête de Parme : de son côté, Colonna
soupçonnoit Léon X de vouloir se retirer de la
guerre, et cesser de contribuer au maintien de
l'armée, dès qu'il auroit recouvré Parme et

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIV, p. 197. — *Pauli Jovii Vita Alfonsi Piscarii*. Lib. II, p. 302. — *Vita di Leon X*. L. IV, f. 98. — *Galeatius Capella*. L. I, f. 9. — Mémoires de M. du Bellay. L. II, p. 178. — *Anonimo Padovano, presso Muratori Annali*. T. X, p. 148. — Mémoires de Fleuranges. Chap. dernier, p. 316-319. — *Jacopo Nardi*. L. VI, p. 288. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 338.

Plaisance qui lui avoient été assignées en partage. L'armée de la ligue demeura un mois stationnaire, et divisée par une secrète défiance. Mais Léon X s'attachant plus que jamais à l'espoir de faire des conquêtes, avoit chargé le cardinal de Sion, de faire pour lui en Suisse de nouvelles levées; elles arrivèrent successivement dans le Modénois; et Prosper Colonna, encouragé à reprendre ses opérations avec une nouvelle activité, passa le Pô le 1^{er} octobre, pour porter la guerre dans le Crémonois. Lautrec, qui de son côté avoit reçu des renforts considérables, laissa échapper une belle occasion de le battre au passage de la rivière (1).

L'armée de Lautrec, grossie par près de vingt mille Suisses, étoit supérieure en force à celle qui venoit l'attaquer; et quoique sa cour le laissât toujours sans argent, s'il avoit amené promptement la guerre à une décision, comme tous ses capitaines le lui conseilloyent, il auroit tiré bon service de ses Suisses dans une bataille; mais il attachoit malheureusement sa vanité à ne jamais prendre l'avis qui lui étoit suggéré. Pour paroître en savoir plus que tous les autres, il croyoit nécessaire de s'écarter toujours de l'opinion commune. Cette obstination lui fit manquer une occasion unique de détruire l'ar-

(1) *Fr. Guicciardini*, L. XIV, p. 201. — *Georg. von Frundsberg*, B. II, f. 52.

mée de Prosper Colonna, qui avoit imprudemment pris son quartier à Rébecca, sur les bords de l'Oglio et sous le canon de la forteresse vénitienne de Pontévico, placée de l'autre côté. Pescaire, reconnoissant le danger de sa situation, et profitant de la lenteur du général français, retira pendant la nuit ses troupes de Rébecca, sans leur laisser deviner le péril où elles s'étoient trouvées. Lautrec avoit voulu différer jusqu'au lendemain l'attaque que le duc d'Urbain et André Gritti lui avoient suggérée; mais le lendemain son ennemi s'étoit mis en lieu de sûreté (1).

Lautrec avoit dans son armée près de vingt mille Suisses, et le cardinal de Sion en avoit amené presque autant à l'armée du pape. La diète helvétique voyoit avec effroi ses concitoyens sur le point de verser le sang les uns des autres pour une querelle étrangère : elle leur envoyoit l'ordre de rentrer dans leurs foyers; surtout elle menaçoit de châtimens ceux qui, au mépris des alliances récemment conclues avec la France, s'étoient engagés à servir contre elle; mais l'autorité des magistrats avoit beaucoup moins d'influence sur eux que les intri-

(1) *Fr. Guicciardini*. L. XIV, p. 202. — *Galeatius Capella*. L. I, f. 10. — *Pauli Jovii vita Ferd. Duvali*. L. II, p. 505. — *Mém. de Martin du Bellay*. L. II, p. 179. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VI, p. 289.

gues de Matthias Schiner, cardinal de Sion, et l'adresse du cardinal Jules de Médicis, que Léon X avoit envoyé à l'armée comme légat. D'ailleurs l'animosité nationale, si vivement excitée pendant les guerres de Louis XII, n'avoit point été complètement éteinte par la dernière paix. Les Suisses de l'armée française, au contraire, étoient blessés de la hauteur et de la défiance de Lautrec; ils étoient refroidis par sa lenteur, ils ne prenoient aucune confiance dans ses talens, et ils se plaignoient surtout de ne point recevoir leur solde, malgré des promesses qu'on n'exécutoit jamais. Les quatre cent mille écus, si solennellement annoncés au général pour la défense du Milanez, n'avoient point été envoyés de France, et une souveraineté étoit sacrifiée à une intrigue de cour par la mère même du roi, qui avoit détourné cet argent (1).

Bientôt la désertion diminua rapidement le nombre des Suisses qui formoient tout le nerf de l'armée de Lautrec. Ne se sentant plus en mesure de tenir la campagne entre l'Oglio et le Pô, il se retira sur l'Adda, avec l'intention d'en défendre le passage, et de couvrir ainsi Milan. Il garnit de redoutes tous les bords de

(1) *Galeatius Capella de bello Mediolan.* L. I, f. 11. — *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 205. — Mémoires de Martin du Bellay. Liv. I, p. 181.

la rivière, et s'établit lui-même à Cassano, CHAP. CXIII.
pour surveiller toute sa ligne. Prosper Colonna, 1521.
arrivé vis-à-vis de lui à Rivolta, parut vouloir
jeter dans ce lieu même un pont sur l'Adda, et
fixa ainsi son attention. Lautrec avoit fait enle-
ver ou détruire tous les bateaux de la rivière ;
mais Francesco Moroni, un des émigrés mila-
nois, en découvrit trois dans le Brembo qui
se jette dans l'Adda : il les y fit amener, et il
commença à faire passer le fleuve par quelques
compagnies italiennes, à Vavrio, sept milles au-
dessus du quartier-général de Lautrec. Ce
passage ne pouvoit s'effectuer qu'avec une len-
teur extrême au moyen de trois petits bateaux ;
et les fantassins italiens, bientôt soutenus par
les Espagnols de Pescaire, avoient peine à main-
tenir le poste où ils avoient débarqué sur la
droite de l'Adda, d'abord contre Ugo de Pé-
poli, ensuite contre Lescuns, que son frère
Lautrec chargea de les repousser dans la rivière.
Il s'écoula quatorze heures avant qu'il leur fût
arrivé assez de monde pour qu'ils n'eussent
plus rien à craindre. Lautrec laissa une troi-
sième fois échapper, par sa lenteur, le succès qui
lui étoit offert, et il se retira à Milan avec son
armée découragée (1).

(1) *Pauli Jovii vita Ferdinandi Davali Piscarii.* Lib. II, p. 506. — *Fr. Guicciardini.* L. XIV, p. 207. — *Galeatius Capella.* Lib. I, f. 11. — *Mémoires de Martin du Bellay.* Liv. II,

Les intrigues des cardinaux de Sion et de Médicis avoient si bien réussi auprès des Suisses de l'armée de Lautrec, qu'il ne lui en restoit pas plus de quatre mille. Cependant il résolut encore de défendre l'enceinte des faubourgs de Milan, tandis que Prosper Colonna, au lieu de marcher directement sur cette ville, s'arrêta à Marignan, indécis s'il n'iroit point prendre ses quartiers d'hiver à Pavie. Des pluies continuelles avoient abîmé tous les chemins, et retardoient l'artillerie; enfin, trois jours après le passage de l'Adda, le 19 novembre, comme la nuit approchoit déjà, l'avant-garde de l'armée de la ligue se présenta devant les murs du faubourg de Milan, entre la porte Romaine et la porte Ticinèse; les Vénitiens chargés de les garder les abandonnèrent lâchement, sans essayer de défendre leur poste. Le marquis de Pescaire franchit le premier, avec quatre-vingts fusiliers espagnols seulement, le rempart de terre qu'on avoit tout récemment élevé; bientôt il fut suivi par toute son infanterie, et poursuivant l'avantage qu'il venoit d'obtenir, il entra dans la ville, dont la porte lui fut livrée par la faction gibeline, avec autant de facilité qu'il étoit entré dans le faubourg (1).

p. 182. — *Scipione Ammirato*. L. XXIX, p. 540. — *Georgens von Frundsberg, Kriegszthaten*. Buch II, f. 52.

(1) *Fr. Guicciardini*. Lib. XIV, p. 209. — *Pauli Jovii vita*

Lautrec ne savoit point que l'armée de la CHAP. CXXII.
 ligue eût quitté Marignan ; il croyoit que les 1521.
 pluies, qui n'avoient cessé de tomber, ren-
 doient impossible de faire approcher l'artille-
 rie, et il se promenoit désarmé dans la ville,
 avec une pleine sécurité, au moment même
 où elle étoit prise ; tandis que son frère Lescuns
 dormoit encore, accablé des fatigues de la
 veille. Leur négligence les perdit ; ils crurent
 sans remède un événement auquel ils ne s'é-
 toient point préparés : au lieu de disputer le
 terrain, comme ils pouvoient encore le faire,
 contre une armée étonnée de sa victoire, parta-
 gée entre la ville, les faubourgs et la campagne ;
 harassée d'avoir été tout le jour exposée à une
 pluie froide, et inquiète de devoir faire son
 logement dans des rues qu'elle ne connoissoit
 point, au milieu d'ennemis, et dans une obscu-
 rité profonde ; il se retira cette nuit même à
 Como, d'où il passa ensuite à Lonato, dans l'état
 de Brescia, prenant pour l'hiver ses quartiers
 dans le territoire vénitien, où il se croyoit à
 l'abri d'une nouvelle attaque (1).

Ferdinandi Davali. L. II, p. 508. — *Mém. de Martin du Bellay.*
 II, p. 184. — *Galeatius Capella.* Lib. I, f. 12. — *Georgone*
von Frundsberg. B. II, f. 32.

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIV, p. 210. — *Pauli Jovii vita*
Ferd. Piscarii. Lib. II, p. 309. — *Galeatius Capella.* Lib. I,
 f. 15. — *Martin du Bellay.* L. II, p. 185. — *Paolo Paruta hist.*

Le sort du duché de Milan paroissoit de nouveau décidé par une révolution plutôt que par une conquête. Lodi et Pavie, et bientôt après Plaisance et Crémone, ouvrirent avec empressement leurs portes aux vainqueurs. Crémone fut, à la vérité, reprise par Lautrec; mais en même temps les Français avoient évacué Parme par ses ordres, et Alexandre Vitelli, l'un des capitaines du pape, y étoit entré. Le marquis de Pescaire avoit pris Como par capitulation; il s'étoit engagé, envers le sieur de Vandenesse, qui y commandoit, à faire respecter les propriétés des soldats et celles des habitans; mais son infanterie espagnole força la garde qu'il avoit mise sur la brèche, et pilla la ville avec cette férocité qui étoit devenue son caractère national; arrachant par d'affreux tourmens, aux riches citoyens, la révélation de leurs richesses, et en laissant périr un grand nombre à la torture. Pescaire, qui vouloit à tout prix gagner l'affection des Espagnols, ferma les yeux sur cette atrocité, et éluda le cartel de M. de Vandenesse, qui le désoit pour avoir faussé sa foi (1).

Ven. L. IV, p. 286. — *Fr. Belcarii.* L. XVI, p. 498. — *Paolo Giovio Vita di Leone X.* L. IV, f. 100. — *Jac. Nardi.* L. VI, p. 289. — *Giov. Cambi.* T. XXII, p. 287.

(1) *Fr. Guicciardini.* Lib. XIV, p. 211. — *Pauli Jovii vita Ferd. Davali Piscarii.* L. II, p. 313. — *Martin du Bellay.* L. II, p. 187.

Mais, au milieu de ces combats, un événement inattendu rendit douteuse l'issue d'une guerre commencée avec de si brillans succès. Le 24 novembre, Léon X, qui étoit alors à son jardin de Maliana, reçut la nouvelle de la prise de Milan. Le canon de fête qu'on tiroit pour cette victoire, au château Saint-Ange, retentit pendant toute la journée. Léon paroissoit au comble de la joie : il se proposoit d'assembler un consistoire, pour communiquer aux cardinaux cette bonne nouvelle, et ordonner des actions de grâces dans tous les temples : mais, entré dans sa chambre, il commença, quelques heures après, à se sentir incommodé (1). Il se fit transporter à Rome, sans croire cependant courir aucun danger ; sa maladie ne s'annonçoit que comme une fièvre catarrhale : tout à coup elle redoubla de violence, et il en mourut, contre l'attente universelle, le 1^{er} décembre, après avoir régné huit ans huit mois et dix-neuf jours, et être parvenu à sa quarante-septième année. Son trésor étoit épuisé, et il auroit eu bientôt à lutter avec les plus grandes difficultés pour continuer la guerre ; mais il ne connut que le succès de ses armes, et non l'embarras qui devoit les suivre. Pendant sa maladie, il reçut la nouvelle de la prise de Plaisance, et le jour

(1) *Paris. de Grassis Diar. curiæ Rom.* T. IV, p. 581; *apud Rayn. Annal. eccles.* 1521, §. 109, p. 542.

même où il mourut, celle de la prise de Parme lui parvint encore. C'étoit l'événement qu'il avoit le plus ardemment désiré; et il avoit affirmé, au cardinal de Médicis, qu'il l'achèteroit volontiers au prix de sa vie même (1).

Cette mort si inattendue d'un pape qui avoit tant d'ennemis, ne fut pas exempte du soupçon de poison. Son échanson Bernardo Malaspina lui avoit offert, à souper, le jour qui précéda sa maladie, une coupe de vin, et le pape, après l'avoir bu, s'étoit retourné d'un air irrité, et lui avoit demandé où il avoit donc pris un vin si mauvais et si amer. Le pape étant mort dans la nuit du 1^{er} décembre, le même échanson voulut, le lendemain, sortir de Rome au point du jour, avec des chiens, comme s'il alloit à la chasse: les gardes de la porte de Saint-Pierre, étonnés qu'un domestique du pape voulût aller à la recherche de plaisirs, le matin même de la mort de son maître, l'arrêtèrent sur ce seul indice: mais, nous disent Giovio, Nardi et Paris de Grassis, le cardinal Jules de Médicis, à son retour à Rome, le fit relâcher, et ne voulut

(1) *Fr. Guicciardini*, Lib. XIV, p. 212. — *Paolo Giovio vita di Leone X.* L. IV, f. 100. — *Jacopo Nardi*, L. VI, p. 290. — *Onofrio Panvino vite de' Pontifici*, in *Leone X.*, f. 262. — *Scipione Ammirato*, L. XXIX, p. 341. — *Fr. Belcariti*, Lib. XVI, p. 499. — *Martin du Bellay*, L. II, p. 192. — *Giov. Cambi*, T. XXII, p. 189. — *Petri Bizarri*, L. XIX, p. 451. — *Paolo Paruta*, L. IV, p. 289. — *Galeatius Capella*, L. I, f. 14.

permettre aucune recherche sur une accusation CHAP. CXIII.
 d'empoisonnement, « de peur que le nom de 1521.
 » quelque grand prince ne s'y trouvât mêlé, et
 » qu'on ne le rendît ainsi l'ennemi implacable
 » de sa famille » (1).

(*) *Paolo Giovio vita di Leone X.* L. IV, f. 101. — *Jacopo Nardi hist. Fior.* L. VI, p. 291. — *Paris de Grassis, apud Rayn. Annal. ecoles.* 1521, §. 110, p. 545. — *Fr. Guicciardini.* Lib. XIV, p. 212. — *Galeatius Capella.* L. I, f. 14.

FIN DU TOME QUATORZIÈME.

TABLE CHRONOLOGIQUE

DU TOME QUATORZIÈME.

CHAPITRE CVI. *Les Vénitiens reprennent et défendent Padoüe ; leur guerre dans le Ferrarois , et leur déroute à la Patisella. Jules II les relève de la sentence d'excommunication. Campagne du prince d'Anhalt dans l'état de Venise , et ses cruautés. 1509 , 1510.. p. 1*

An

1509. Le sénat de Venise délègue tous ses sujets de leur serment de fidélité. 1
- Cette résolution attribuée par les uns à la peur , par les autres à la politique. 2
 - Motifs d'extrême découragement dans les circonstances. 3
 - Les sujets apprirent par l'expérience que l'ennemi est toujours ennemi. 4
 - N'ayant point de rébellion à se reprocher , ils furent plus empressés de retourner sous l'autorité de la république. 5
 - Les alliés commencèrent plus tôt à se désunir pour le partage des dépouilles des Vénitiens. 6
 - Point de vue opposé sous lequel les alliés considéroient la guerre. 7
 - Offres de service de Bajazeth II. 8
 - Orgueil extrême , et prétentions insultantes de Jules II. *ib.*
 - Activité sans résultat de Maximilien , qui n'avoit point rassemblé d'armée. 9

An

1509. Les nobles de Padoue s'étoient tous déclarés pour l'Autriche, mais tout le peuple étoit pour la république. p. 9
- 17 juillet. André Gritti surprend Padoue, et y relève l'étendard de Saint-Marc. 10
- Il sauve cette ville du pillage. 11
- Juillet. Soulèvement en faveur de la république dans tout le Padouan. 13
- 9 août. Le marquis de Mantone est fait prisonnier à l'île de la Scala. *ib.*
- Louis XII voit sans regrets les échecs reçus par Maximilien. 14
- Il laisse La Palisse sur les confins du Véronois pour le secourir. 15
- Il conclut à Biagrasso un nouveau traité avec le pape. 16
- Arrivée du prince d'Anhalt en Friuli, et férocité des Allemands. 17
- Les Vénitiens font entrer toute leur armée à Padoue. 18
- Tous les habitans des campagnes s'y réfugient avec leurs moissons et leurs troupeaux. 19
- De nouvelles fortifications sont ajoutées à l'enceinte de Padoue. 20
- Les fils du doge avec 176 gentilshommes s'enferment dans Padoue. *ib.*
- Maximilien s'empare des châteaux de l'état de Padoue. 21
- 15 septembre. Il vient mettre le siège devant Padoue. 22
- Armée prodigieuse de Maximilien; la plus forte, qui, depuis des siècles, eût servi dans les

<i>An</i>		
	guerres d'Italie.....	p. 23
1509.	Par l'activité de Maximilien, les batteries sont en cinq jours ouvertes sur toute la ligne.....	24
—	Premier assaut, donné au bastion de Codalunga, et repoussé.....	25
—	Le bastion est pris à un second assaut, mais les Vénitiens le font sauter avec les assaillans.....	<i>ib.</i>
—	Les assiégeans sont tourmentés par les stradiotes.	26
—	La gendarmerie française refuse de monter à l'assaut, mêlée avec les landsknechts.....	<i>ib.</i>
—	3 octobre. Levée du siège de Padoue.....	27
—	Maximilien sollicite vainement Chaumont de faire une attaque sur Légnago.....	28
—	Jules II s'éloigne des Français, et se rapproche des Vénitiens.....	29
—	Maximilien accorde aux Florentins l'investiture de tous leurs fiefs impériaux, pour quarante mille florins.....	<i>ib.</i>
—	16 novembre. Vicence se soulève, et ouvre ses portes aux Vénitiens.....	30
—	L'évêque de Trente ne contient Vérone, qu'en y appelant les Français.....	31
—	Ressentiment des Vénitiens contre Alfonso, duc de Ferrare.....	<i>ib.</i>
—	La flotte d'Ange Trévisani dévaste le Ferrarois..	32
—	Trévisani se fortifie avec sa flotte à Polisella....	33
—	22 décembre. La flotte de Trévisani brûlée ou prise par le cardinal Hippolyte d'Este.....	34
—	Les alliés ne tirent point parti de la déroute de Polisella.....	35
—	Suspension d'hostilités entre Venise et Ferrare..	36
1510.	Fin de fév. Mort de Nicolas, comte de Pitigliano.	37

An

1510. 24 février. Le pape accorde l'absolution aux Vénitiens. p. 37
- Jules II méprise Maximilien, et déteste Louis XII. 38
- 23 mars. Intrigues de Jules avec Henri VIII, qui signe un nouveau traité avec la France. 39
- Brouillerie des Français avec les Suisses, fomentée par Jules II. 40
- Commencement de la brouillerie entre Jules II et le duc de Ferrare. 41
- Louis XII protège le duc de Ferrare. 42
- Il charge Chaumont de rentrer sur le territoire de Venise. 43
- Les Vénitiens offrent au marquis de Gonzague le commandement de leur armée. 44
- Sa femme ne veut pas consentir à donner leur fils en otage. *ib.*
- Les Vénitiens nomment J. P. Baglioni, gouverneur-général de leur armée. 45
- Baglioni se retire aux Brentelles, où il se fortifie. *ib.*
- Les Vicentins demandent grâce au prince d'Anhalt, qui la leur refuse. 46
- Ils évacuent absolument leur ville, et s'enfuient à Padoue. *ib.*
- Grotte de Masano qui sert de refuge aux campagnards. 47
- Les aventuriers français étouffent tous ceux qu'elle contient. 48
- Voleries et cruautés des soldats allemands à Vérone. 49
- Chaumont s'empare de Légnaço et de son port. 50
- 25 mai. Il y reçoit la nouvelle de la mort de son oncle, le cardinal d'Amboise. 51

An

1510. Richesse scandaleuse acquise par le cardinal dans les finances. p. 52
- Nouvelles conquêtes de Chaumont dans le Vicentin. 53
- Maximilien obtient des secours de Ferdinand-le-Catholique. 54
- Haine des habitans pour l'empereur, et leur attachement à la république. 55
- Les Allemands attaquent et prennent Monsélice. 56
- Maximilien veut engager Chaumont à attaquer Trévisé. 57
- Celui-ci se retire dans le Milanez. 58

CHAPITRE CVII. *Jules II fait attaquer les Français à Gènes, à Ferrare, et dans le Milanez. Il dirige le siège de la Mirandole, et entre dans cette place par la brèche; il est forcé de s'enfuir de Bologne, et son armée est dissipée à Casalecchio. 1510, 1511. p. 59*

An

1510. L'âge, le ministère et l'éducation des papes devoient les tenir en garde contre l'emportement. 59
- L'inflexibilité de caractère, souvent remarquée en eux, ne naît-elle point de leur confiance dans leur infailibilité? 60
- Jules II, plus qu'un autre, se crut l'organe de Dieu, et s'irrita de toute résistance à des volontés qui lui paroissoient divines. 61
- Ses sentimens et ses projets étoient presque toujours généreux à leur naissance. *ibid.*
- Haine de Jules II pour Louis XII, et crainte qu'il ressentoit de lui. 62

An

1510. 9 août. Jules II excommunie Alfonse, duc de Ferrare..... p. 64
- 7 juillet. Investiture de Naples accordée à Ferdinand-le-Catholique, en resserrant son alliance avec le saint-siège..... 65
- Jules II fait arrêter deux cardinaux français... 66
- Jules II envoie une flotte contre Gènes, pour soulever cette ville, et donner la couronne ducale à Octavien Frégose..... 67
- Les Génois défendent le gouvernement français, et la flotte pontificale se retire sans aucun succès..... 68
- Attaque du duc d'Urbin sur la Romagne ferraroise..... 69
- Août. Modène livrée au cardinal de Pavie, qui en prend possession pour le pape..... 70
- Négociations de Jules II avec les Suisses, pour leur faire attaquer la Lombardie..... *ibid.*
- Septembre. Les Suisses entrent par Bellinzona en Lombardie..... 71
- Après une courte apparition, ils retournent dans leurs montagnes..... 73
- Soupçons élevés à cette occasion contre les Suisses et contre Chaumont..... *ibid.*
- Les diverses attaques contre les Français échouèrent, pour n'avoir pas été faites en même temps..... 74
- Lucio Malvezzi, avec l'armée vénitienne, rentre à Vicence, et s'approche de Vérone..... 75
- Une vigoureuse sortie des Allemands le force à se retirer..... *ibid.*
- Menace du roi de Hongrie à la république de

An

Venise,	p. 76
1510. Concile de Tours de l'Église gallicane, qui approuve la guerre de Louis XII contre le pape.....	77
— Jules II rejette toutes les ouvertures de négociation qui lui sont faites au nom de Louis XII.	78
— 22 sept. Jules vient s'établir à Bologne, tandis que son armée s'avance dans le Ferrarois....	79
— Le marquis de Mantoue remis en liberté, à la sollicitation du pape et du sultan Bajazeth II.	80
— L'alliance du marquis de Mantoue, sollicitée en même temps par les Vénitiens et les Français. <i>ibid.</i>	
— 12 octobre. Chaumont, avec une armée française, menace le pape à Bologne.....	82
— Terreur des courtisans romains, qui pressent le pape de négocier.....	83
— Jules, quoique malade, fait armer les milices de Bologne, et les excite à se défendre.....	84
— Propositions de Chaumont au pape pour un traité.....	85
— 13 oct. Les troupes vénitiennes entrent à Bologne, et le pape rompt avec hauteur les négociations.....	86
— Jules se plaint à tous les rois chrétiens de l'attaque du roi de France.....	87
— Jules fait attaquer par son armée Sassuolo, dont il s'empare.....	88
— Il veut dépouiller François de la Mirandole de ses fiefs.....	<i>ibid.</i>
— Mi-décembre. L'armée pontificale prend Concordia.....	89
1511. 2 janvier. Le pape vient en personne au siège de	

An

- la Mirandole..... p. 90
1511. Embuscade dressée au pape par le chevalier Bayard..... 91
- Chaumont, par jalousie de Trivulzio, ne veut pas délivrer la Mirandole..... 93
- 20 janvier. La Mirandole se rend au pape par capitulation..... *ibid.*
- Jules II entre dans la Mirandole par la brèche.. 94
- Déclin de la réputation de Chaumont..... 95
- Chaumont se décide, contre l'avis de Trivulzio, à aller attaquer l'armée vénitienne au Bondéno..... *ibid.*
- Il est obligé de renoncer à ce projet au moment de l'exécution..... 97
- Il ne peut engager le marquis de Mantoue à renoncer à la neutralité..... 98
- Il veut surprendre Modène; mais Jules II remet cette ville à un député de l'empereur..... *ibid.*
- 11 février. Chaumont meurt abattu par le chagrin, et tourmenté de remords d'avoir fait la guerre au pape..... 99
- Le duc de Ferrare soupçonné d'avoir voulu faire empoisonner le pape..... 100
- Maximilien écoute les propositions de paix que lui fait Ferdinand..... 102
- Mars. Ouverture d'un congrès à Mantoue pour traiter de la paix..... *ibid.*
- 26 mars. Matthieu Lang, évêque de Gurck, se rend auprès de Jules II pour traiter au nom de l'empereur..... 103
- Arrogance de ce secrétaire intime de Maximilien. 104
- 16 avril. Le pape excommunique les adhérens du

An

	roi de France.....	p. 106
1511.	Demandes exorbitantes de l'évêque de Gurck aux Vénitiens.....	<i>ibid.</i>
—	25 avril. Les conférences rompues par l'impétuosité de Jules II.	107
—	Commencement de mai. Le maréchal Trivulzio reprend Concordia, et fait prisonnier J.-Paul Manfrone.	108
—	Trivulzio et le duc d'Urbin en présence, au pont de Casalecchio, sur le Réno.....	109
—	Une terreur sans motif succède à la témérité de Jules II.	111
—	Il exhorte les quarante sénateurs de Bologne à se défendre.....	112
—	Il laisse le gouvernement de Bologne au cardinal de Pavie.....	113
—	Les capitaines de milice, choisis par ce cardinal, sont partisans secrets des Bentivoglio.	<i>ibid.</i>
—	20 mai. Le légat, effrayé de la désobéissance des milices, s'enfuit de Bologne.....	114
—	21 mai. Les Bentivoglio rentrent en possession de Bologne.	115
—	Déroute de l'armée du duc d'Urbin à Casalecchio. <i>Journée des âniers</i>	116
—	Les Bolognois renversent la statue du pape.....	117
—	Le château de Bologne est pris et rasé par le peuple.....	118
—	Le cardinal de Pavie et le duc d'Urbin s'accusent mutuellement de ces désastres.	119
—	Le duc d'Urbin poignarde le cardinal au milieu de ses gardes.....	120
—	Retraite du pape à Rome, et son ressentiment. .	<i>ibid.</i>

CHAPITRE CVIII. *Administration du gonfalonier Soderini à Florence ; Concile de Pise ; Ferdinand-le-Catholique s'allie à Jules II et aux Vénitiens ; leur armée combinée s'avance sur Bologne ; Gaston de Foix la fait reculer, et reprend Brescia qui s'étoit révoltée. 1511, 1512..... p. 122*

An

1511. Nullité des petits états de l'Italie..... 122
- 1493—1518. Règne de Guillaume IX, marquis de Montferrat..... 123
- 1504—1553. Règne de Charles III, duc de Savoie.. 124
- Le marquis de Mantoue, le duc de Ferrare et le duc d'Urbain..... 125
- Les trois républiques de Toscane..... 126
1510. 22 décembre. Compte rendu par Soderini de son administration..... *ibid.*
- Ressentiment de Jules II contre Soderini..... 127
- Conjurat. de Prinzivalle della Stufa contre Soderini, fomentée par Jules II..... 128
- 29 déc. Soderini rend compte au grand-conseil du complot tramé contre lui..... 129
1511. 20 janvier. Loi qui transfère dans tous les cas, du parlement au grand-conseil, le droit de réorganiser la république..... 131
- Expiration de la trêve entre Florence et Sienne. 132
- Jules II accorde sa protection à Pandolfe Pétrucci et aux Siennois..... *ibid.*
- 3 septembre. Traité de paix et d'alliance entre Sienne et Florence, et restitution de Montepulciano aux Florentins..... 133
- Désir de Louis XII de se réconcilier avec le pape, auquel il fait de nouvelles avances..... 134

Au

1511. Prétentions exorbitantes du pape avant de consentir à la paix. p. 135
- Maximilien et Louis XII demandent à Jules II d'assembler un concile. 137
- 16 mai. Ils s'adressent aux cardinaux réfugiés à Milan, pour demander la convocation du concile à Pise. 138
- 18 juillet. Jules II convoque lui même un concile à Saint-Jean de Latran pour l'année suivante. 139
- 20 août. Léthargie du pape dont on annonce partout la mort. *ibid.*
- Jules II en se guérissant reprend le projet de chasser les barbares d'Italie. 140
- Guerre de Maximilien sur les frontières du Friuli. 141
- Son irrésolution, et ses négociations avec Ferdinand et le pape. 142
- Négociations de Jules II avec Ferdinand-le-Catholique. *ibid.*
- Henri VIII d'Angleterre embrasse aussi la protection de Jules II. 143
- Les Suisses se brouillent avec Louis XII, et s'attachent au pape. 144
- Louis XII refuse aux ambassadeurs d'Angleterre et d'Aragon, d'abandonner Bologne aux vengeances du pape. 145
- 5 octobre. Confédération entre le pape, le roi catholique et le sénat de Venise, contre la France, nommée la sainte ligue. *ibid.*
- 24 oct. Le pape dégrade les cardinaux qui avoient convoqué le concile à Pise. 147
- 1^{er} septembre. Foibles commencemens du concile à Pise. *ibid.*

An

1511. Inquiétude des Florentins, lorsqu'ils voient le concile commencer avec si peu de réputation. *p.* 148
- 10 sept. Les Florentins envoient Macchiavel à Louis XII pour demander qu'il transfère ailleurs le concile de Pise. 149
- 1^{er} novembre. Arrivée des cardinaux à Pise, et première session du concile. *ibid.*
- Mauvais accueil que fait le peuple aux pères du concile. 150
- 13 nov. Ils quittent Pise en désordre, à l'occasion d'une querelle pour des filles publiques. . . . *ibid.*
- Sodérini avoit perdu de sa popularité, et les Médicis en avoient gagné. 152
- Sodérini demande une subvention aux prêtres de l'état florentin. 153
- La campagne s'étoit achevée sans grandes actions militaires. *ibid.*
- Souffrances et désolation des provinces vénitiennes. 154
- Louis XII ordonne à La Palisse d'attaquer la Romagne. 155
- Novembre. Entrée des Suisses en Lombardie par Varèse. 156
- Les Suisses arrivent jusqu'à deux milles de Milan. 157
- Ils se retirent dans leurs montagnes sans motif apparent. 158
- Inquiétude de Louis XII sur son armée, et secours qu'il demande aux Florentins. 159
- Les ennemis de Sodérini s'opposent à ce que la république donne de puissans secours à la France. 160

<i>As</i>	
1511.	Arrivée de l'armée espagnole et pontificale en Romagne..... p. 161
—	31 décembre. Prise de la bastie de Fossa Géniole. <i>ibid.</i>
1512.	Force de l'armée rassemblée à Imola sous Raymond de Cardone..... 162
—	26 janvier. Cette armée entreprend le siège de Bologne..... 163
—	Difficultés dans l'attaque de Bologne, sous les yeux de Gaston de Foix, arrivé à Finale avec l'armée française..... 165
—	Les murailles de Bologne battues en brèche... 166
—	Miracle prétendu de la chapelle du Barracane, qu'une mine fait sauter, et qui retombe à sa place..... 167
—	5 février. Gaston de Foix, duc de Nemours, entre à Bologne avec son armée, sans être aperçu par les assiégeans..... <i>ibid.</i>
—	7 fév. Raymond de Cardone lève le siège, et se retire à Imola..... 168
—	Inquiétudes du duc de Nemours sur Brescia... 169
—	Le comte Louis Avogaro vent livrer Brescia aux Vénitiens..... 170
—	3 fév. Il entre dans Brescia avec les montagnards des bords du lac de Garda, et les troupes d'André Gritti..... 171
—	Soulevement de Bergame, des Orci, de Pontevico, et de tous les châteaux..... <i>ibid.</i>
—	Diligence de Gaston de Foix pour secourir le château de Brescia..... 172
—	Il rencontre en route, et bat Jean-Paul Baglioni. 173
—	19 fév. Gaston de Foix attaque Brescia par le château..... <i>ibid.</i>

An

1511. Bayard blessé dangereusement au passage du rempart..... p. 174
 — Prise de Brescia, massacre de la garnison et des habitans..... 176
 — Pillage de Brescia, et ses funestes conséquences. 177

CHAPITRE CIX. *Bataille de Ravenne; mort de Gaston de Foix, et affoiblissement de l'armée française; Jules II persiste à refuser la paix; dissimulation de Maximilien, irritation des Suisses; ils se réunissent aux Vénitiens, et chassent les Français d'Italie.*
 1512..... p. 179

An

1512. La violence de l'esprit de parti fausse le jugement moral des peuples..... 179
 — Influence de l'opinion publique sur les jugemens que porte la conscience..... 180
 — Chaque parti croit entendre une opinion publique qui dirige sa conscience..... *ibid.*
 — Le comte Louis Avogaro fut regardé par les siens comme martyr du patriotisme..... 181
 — Les Français le regardèrent, et l'ont signalé comme un traître..... 182
 — Férocity militaire apparente dans le caractère de Gaston de Foix..... 183
 — Elle doit être attribuée aux applaudissemens insensés accordés aux succès des guerriers. . . . 184
 — Rares talens de Gaston de Foix pour la guerre. 185
 1511. 17 nov. Alliance de Ferdinand avec Henri VIII, pour attaquer la Guienne et la Navarre. . . . 186
 1512. 4 février. Henri VIII publie son projet d'atta-

An

quer la France pour défendre le pape.	p. 187
1512. Inquiétude que la conduite de Maximilien cause à Louis XII.	188
— Foiblesse des alliés de Louis XII en Italie.	<i>ibid.</i>
— Gaston de Foix rassemble son armée au Finale de Modène.	189
— 26 mars. Il se met en marche pour entrer en Ro- magne.	190
— Raymond de Cardone occupe de fortes posi- tions, et évite la bataille.	<i>ibid.</i>
— 4 avril. L'ambassadeur de Maximilien signe un armistice de dix mois avec les Vénitiens, et veut faire retirer les Allemands du camp français.	192
— Gaston tourne sur Ravenne pour y attirer Ray- mond de Cardone.	193
— 9 avril. Gaston donne un assaut aux murs de Ravenne.	194
— Raymond de Cardone quitte Faenza pour s'ap- procher de Ravenne.	196
— 10 avril. Il paroît sur l'autre bord du Ronco, en face des Français.	<i>ibid.</i>
— 11 avril. Nemours fait passer le Ronco à son armée pour livrer bataille.	197
— Disposition de l'armée de Nemours, et son exhortation à sa troupe.	198
— Disposition de l'armée espagnole dans ses retran- chemens.	200
— Canonnade de deux heures entre les deux ar- mées.	201
— Le duc de Ferrare ouvre une nouvelle batterie qui enfile toute la ligne espagnole.	202

An

1512. Les gendarmes de Colonna, maltraités par le feu, sortent pour attaquer les Français. p. 204
- La gendarmerie espagnole est mise en déroute, et Colonna est fait prisonnier par le duc de Ferrare. 205
- Engagement furieux entre les landsknechts et l'infanterie espagnole. 206
- Les gendarmes français forcent l'infanterie espagnole à la retraite. 207
- Gaston de Foix est tué dans une dernière charge sur l'infanterie espagnole. 208
- Carnage effroyable à la bataille de Ravenne. . . *ibid.*
- Deuil des Français pour la mort de Nemours, et conséquences funestes de sa mort. 210
- Les Espagnols, détroussés dans leur fuite par les paysans. 211
- Ravenne, prise et pillée par les Français. 212
- Les cardinaux pressent le pape de faire la paix. 213
- Les ambassadeurs d'Aragon et de Venise soutiennent sa constance. *ibid.*
- Il écoute les propositions qui lui sont faites au nom du roi de France. 214
- Empressement de Louis XII à traiter de paix avec le pape. 215
- Le pape se rassure, et renonce à toute pensée de paix. 216
- 3 mai. Le pape fait l'ouverture du concile de Latran, et se fait conseiller par ses cardinaux de poursuivre la guerre. 217
- La diète de Zurich accorde au pape six mille hommes à lever dans les cantons. 218
- Maximilien accorde aux Suisses le passage pour

An

se réunir aux Vénitiens avant d'entrer dans le Milanez.	<i>p.</i> 219
1512. Motifs de Maximilien pour entrer dans la ligne contre la France.	220
— Les Suisses s'assemblent à Coire au nombre de vingt mille hommes.	221
— Embarras de La Palisse pour tenir tête à tant d'ennemis, et indiscipline de son armée.	222
— La Palisse rassemble à Pontoglio son armée, qui se trouve bien plus foible que celle des alliés.	223
— Les Suisses, après s'être réunis dans le Véronois à J.-P. Bagliioni, se déterminent à marcher sur Milan.	224
— La Palisse distribue une moitié de son armée dans les places fortes de Lombardie.	225
— Fin de mai. Tous les Allemands de l'armée de La Palisse, rappelés par un ordre de l'em- pereur.	226
— 5 juin. Les Suisses prennent possession de Cré- mone au nom de Maximilien Sforza, duc de Milan.	<i>ibid.</i>
— Les Français évacuent Milan, et le cardinal de Médicis leur échappe.	227
— La Palisse, forcé par les Suisses d'évacuer Pavie, se retire en Piémont.	228
— Les Bentivoglio quittent Bologne, et cette ville est punie par le pape.	229
— 29 juin. Janus Frégose, nommé doge de Gênes après la retraite du gouverneur français.	<i>ibid.</i>
— Les Suisses rançonnent le duché de Milan, sans égard pour leur allié Maximilien Sforza.	230
— Jules II réunit Parme et Plaisance au saint-siège.	231

CHAPITRE CX. *Soumission du duc de Ferrare au pape , et sa fuite de Rome. Entrée des Espagnols en Toscane ; sac de Prato ; déposition de Sodérini ; rappel des Médicis au gouvernement de Florence. Discorde entre les confédérés de la sainte ligue ; nouvelles négociations ; mort de Jules II. 1512, 1513... p. 233*

A²

1512. Les vengeances populaires ne sont point la preuve d'une haine long-temps contenue. . . 233
- Mauvais penchant , naturel au peuple , d'attaquer celui qui est trop foible pour se défendre. 234
 - Toutes les armées en retraite , également poursuivies par les paysans. 235
 - Caractère des soldats français dans les guerres d'Italie. 236
 - Caractère des Espagnols. 237
 - Caractère des Allemands et des Suisses. 238
 - Vengeances populaires exercées contre les Français à Ravenne. 239
 - Mêmes vengeances à Milan et dans toute la Lombardie. 240
 - 8 juin. Descente des Anglois dans le Guipuscoa , qui attire les armes de Louis XII vers la Guienne et la Navarre. 241
 - Dangers que court Alfonse d'Este , après la retraite des Français. *ibid.*
 - Fabrice Colonna lui procure un sauf-conduit pour venir à Rome. 242
 - 4 juillet. Alfonse d'Este arrive à Rome pour solliciter son absolution. *ibid.*
 - Discours d'Alfonse au pape , en obtenant l'absolution. 242

An

1512. Alfonso ne pouvant obtenir permission de se retirer, les Colonna forcent les portes de Rome, pour le mettre en sûreté. p. 244
- Discorde dans la sainte ligue pour le partage des conquêtes. 245
- Prétentions du pape sur les états de Parme et de Plaisance. *ibid.*
- Prétentions de Maximilien sur l'état vénitien et le duché de Milan. 246
- Prétentions des Espagnols, des Suisses et des Vénitiens. 247
- Tous les confédérés d'accord pour opprimer la république de Florence. 248
- Juillet. Conditions auxquelles le pape offre sa protection aux Florentins. 249
- Conditions qui leur sont offertes par l'empereur. 250
- Julien de Médicis demande à la diète des alliés, assemblée à Mantoue, de rétablir sa famille à Florence. *ibid.*
- Les Florentins n'ayant pas voulu se racheter, la ligue les fait attaquer par l'armée espagnole. . 251
- Les Florentins avoient eu l'imprudence de demeurer désarmés. *ibid.*
- 20 août. Raymond de Cardone traverse l'Apennin avec l'armée espagnole. 252
- Le gonfalonier consulte le grand-conseil sur les demandes des ennemis. 253
- Il oppose le caractère des Médicis avant leur exil, à celui qu'ils auroient à leur retour. . . 254
- Les Florentins ne consentent au retour des Médicis qu'autant que rien ne seroit changé dans leur gouvernement. 256

An

1512. Les Espagnols arrivent devant Prato. p. 257
- Nouvelles négociations entre les Espagnols et le gonfalonier. 258
- 30 août. Assaut et prise de Prato par les Espagnols. 259
- Horribles cruautés exercées par les Espagnols dans Prato. *ibid.*
- Effroi des Florentins à la nouvelle de la prise de Prato. 260
- Barthélemi Valori et ses amis veulent changer le gouvernement. 261
- 31 août. Ils arrêtent le gonfalonier au palais public. 262
- Le gonfalonier déposé se retire à Raguse. 263
- Contributions imposées par le vice-roi aux Florentins. *ibid.*
- 2 septembre. Julien de Médicis rentre à Florence, et paroît consentir à la conservation de la liberté. 264
- 7 sept. Loi nouvelle, qui modifie la constitution sans la détruire. Ridolfi élu gonfalonier. *ibid.*
- Le cardinal Jean de Médicis et ses amis ne sont pas satisfaits de la nouvelle loi. 265
- 14 sept. Le cardinal fait son entrée à Florence en appareil militaire. *ibid.*
- 16 sept. Son cortège s'empare du palais public, et il demande l'assemblée du parlement. 266
- Le parlement investit de la souveraineté une balie désignée par les Médicis. 267
- Formation d'une étroite oligarchie pour gouverner sous les Médicis. *ibid.*
- 18 sept. La balie licencie la milice et désarme le

An

peuple.	p. 268
1512. 2 novembre. Philippe Buondelmonti, nommé gonfalonier.	270
— Énumération des membres de la maison de Médicis, qui rentrèrent à Florence en 1512.	<i>ibid.</i>
— Courtisans des Médicis qui se vantent d'avoir trahi leur patrie.	271
— 18 septembre. L'armée espagnole quitte Prato pour passer en Lombardie.	272
— 25 novembre. L'évêque de Gurck, secrétaire de Maximilien, est fêté à Rome, et nommé cardinal.	<i>ibid.</i>
— Congrès de Rome, plaintes mutuelles des alliés.	273
— Prétentions de Maximilien contre les Vénitiens.	274
— 25 nov. Nouvelle alliance du pape avec l'empereur.	275
— 29 décembre. Le cardinal de Sion consigne les clefs des portes de Milan au nouveau duc Maximilien Sforza.	276
— L'allié de Louis XII, Jean d'Albret, dépouillé par Ferdinand, du royaume de Navarre.	277
1513. Louis XII fait rebrousser son armée vers l'Italie, et y cherche de nouveaux alliés.	278
— Ferdinand-le-Catholique et Maximilien offrent leur alliance à Louis XII.	<i>ibid.</i>
— Efforts de Louis XII pour se réconcilier avec les Suisses, et empêcher leur alliance avec le duc de Milan.	279
— Négociations de Louis XII avec les Vénitiens.	281
— Traité entre Louis XII et les Vénitiens.	<i>ibid.</i>
— Négociations contradictoires de toutes les puissances.	282

1513. Activité de Jules II, ses négociations et ses projets pour chasser *tous les Barbares d'Italie*. p. 283
 — Il tombe dangereusement malade..... 284
 — 21 février. Mort de Jules II..... 285

CHAPITRE CXI. *Léon X succède à Jules II; expédition de La Trémouille en Lombardie; sa défaite à Novarre; déroute de Barthélemy d'Alviano à l'Olmo; la guerre se ralentit en Italie, négociations; mort de Louis XII. 1513-1515..... p. 286*

An

1513. Jules II s'étoit fait des devoirs conformes à ses passions..... 286
 — Il avoit de l'amour pour la liberté, et il la respectoit à Gènes, à Venise, et dans les villes de l'état de l'Église..... 287
 — Son estime pour la liberté belliqueuse des Suisses. 288
 — Il accusoit les Médicis d'avoir ravi la liberté à leur patrie..... *ibid.*
 — Fatigue qu'avoit causée l'impétuosité du caractère de Jules II..... 289
 — Désir universel que son successeur ne lui ressemblât pas..... *ibid.*
 — 4 mars. Vingt-cinq cardinaux s'enferment au conclave..... 290
 — Le parti des jeunes gens porte au saint-siège le cardinal Jean de Médicis..... 291
 — Réconciliation des Médicis avec les Sodérini... *ibid.*
 — 11 mars. Jean de Médicis élu pape sous le nom de Léon X..... 292
 — 11 avril. Couronnement solennel de Léon X à Saint-Jean de Latran..... 293

<i>An</i>	
1513. Contraste entre l'épargne de Jules II, et la prodigalité de Léon X.....	p. 293
— Léon X donne l'archevêché de Florence à son cousin Julien.....	294
— Réjouissances des Florentins pour l'élection de Léon X.....	<i>ibid.</i>
— Prétendue conspiration à Florence, pour laquelle Macchiavelli est mis à la torture.....	295
— Léon X fait remettre en liberté les prévenus échappés au supplice.....	296
— 12 octobre. Il force les Lucquois à rendre Piétrasanta et Mutrone aux Florentins.....	297
— Raymond de Cardone s'empare de Parme et Plaisance, et Léon redemande ces deux villes. <i>ibid.</i>	
— 1 ^{er} avril. Trêve d'Orthés en Béarn, entre la France et l'Espagne.....	298
— 24 mars. Traité d'alliance de Blois, entre la France et Venise.....	299
— Armée du roi de France, sous les ordres de La Trémouille et Trivulzio.....	300
— Barthélemi d'Alviano s'avance avec l'armée vénitienne, et Raymond de Cardone se retire. <i>ibid.</i>	
— Les Suisses viennent défendre le duc de Milan, et se fortifient à Novarre.....	301
— Milan se soumet aux Français; soulèvement de toute la Lombardie.....	302
— Tentatives des Français pour ravitailler la Lanterne de Gènes.....	303
— Mai. Antoniotto Adorno, avec l'aide des Français, chasse les Frégose de Gènes, et est reconnu doge.....	304
— Maximilien Sforza assiégé à Novarre par les	

An

- mêmes généraux qui y avoient fait prisonnier son père..... p. 305
1513. Hardiesse des Suisses qui laissent ouvertes les portes de Novarre..... 306
- 4 juin. Approche de nouveaux corps suisses... 307
- 5 juin. Les Français se retirent à la Riotta et à Trécase, et ils négligent de s'y fortifier..... 308
- 6 juin. Les Suisses, à peine entrés dans Novarre, vont attaquer les Français..... 309
- Ils se rendent maîtres de l'artillerie, qu'ils tiennent contre les landsknechts..... 310
- Fuite honteuse de la gendarmerie française.... 311
- L'armée française n'ose point s'arrêter en Piémont, et repasse les montagnes..... 313
- 17 juin. Les Adorni se retirent de Gênes, et Octavien Frégose est élu doge..... 314
- 13 juin. Cardone, avec les Espagnols, passe le Pô, et Barthélemi d'Alviano se retire dans le Vicentin..... 315
- Il s'enferme dans Padoue, Baglione dans Trévise, et Benzo de Ceri dans Crème, et les Vénitiens abandonnent le reste du pays..... *ibid.*
- Les Espagnols et Léon X attaquent les Vénitiens sans provocation..... 316
- Le cardinal de Gurck, lieutenant de l'empereur, prend la direction de la guerre..... 317
- 28 juillet. Cardone, d'après les instances du cardinal, entreprend le siège de Padoue..... 318
- 16 août. Il est forcé de le lever..... 319
- Il dirige ses canons contre les palais de Venise... *ibid.*
- 6 octobre. L'Alviano sort de Padoue pour enfermer les Espagnols..... 320

<i>An</i>	
1513. Il les attend à l'Oïmo, à deux milles de Vicence. p.	321
— 7 oct. Les Espagnols tentent de se retirer sur Basano et Trente.....	322
— Danger de leur armée, harcelée par les stradiotes et les paysans.....	<i>ibid.</i>
— L'Alviano, pressé par le provéditeur Lorédano, se décide à les attaquer.....	323
— Il est battu par l'extrême lâcheté de son infanterie.....	324
— Les Espagnols prennent leurs quartiers d'hiver dans les monts Euganéens.....	325
— La guerre se transporte sur un autre théâtre que le sol de l'Italie.....	326
— 16 août. Journée des Éperons; fuite des Français près de Térouane.....	327
— 9 septembre. Bataille de Flowden, où Jacques IV d'Écosse, allié de la France, est défait et tué.	328
— Sept. Siége de Dijon par les Suisses; capitulation de La Trémouille.....	<i>ibid.</i>
— 15 octobre. Destruction de la flotte française à Honfleur par la tempête.....	329
1514. 13 janvier. Incendie du plus riche quartier de Venise.....	<i>ibid.</i>
— Les ennemis de la France commencent à craindre de l'avoir trop abaissée.....	330
— Terreur que cause à l'Italie le nouveau sultan Sélim.....	331
— Léon X cherche à négocier la paix entre l'empereur et les Vénitiens.....	<i>ibid.</i>
— Il réconcilie la France au saint-siége.....	332
1513. 17 décembre. Louis XII abjure le schisme et le concile de Pise.....	333

- An*
1514. Léon X veut réconcilier la France avec les
Suisse. p. 334
- Ferdinand renouvelle la trêve avec la France,
et offense ainsi le roi d'Angleterre. *ibid.*
- 7 août. Paix entre la France et l'Angleterre, et
troisième mariage de Louis XII. 335
- 26 août. La Lanterne de Gènes se rend à Octavien
Frégose, qui la fait raser. 336
- Maximilien ne veut point faire la paix avec Ve-
nise. *ibid.*
- Christophe Frangipani dévaste le Friuli. 337
- Frangipani, battu par Jérôme Savorgnano, et
l'Alviano. 338
- Succès de l'Alviano à Este et à Rovigo contre les
Espagnols. 339
- Belle défense de Renzo de Céri, à Crème. *ibid.*
- Fausseté de Léon X dans ses négociations. 340
- La politique du nouveau pontife moins noble
que celle de Jules II. 341
- Septembre. Il s'empare de Modène, et veut for-
mer une souveraineté cispadane pour Julien
de Médicis, son frère. *ibid.*
- Il songe aussi à le placer sur le trône de Naples. 342
- Louis XII le presse de se déclarer. 343
1515. 1^{er} janvier. Mort de Louis XII; suite de son ma-
riage. 344
- Sa grande économie fut sa principale vertu. 345
- Sa foiblesse et sa mauvaise foi. 346
- Sa cruauté à la guerre, et envers Louis Sforza. 347
- Sa conduite domestique avec ses trois femmes. 348

CHAPITRE CXII. *François I^{er} prend le titre de duc de Milan ; il passe les Alpes , il bat les Suisses à Margnan , et conquiert le Milanéz ; invasion de Maximilien en Lombardie , et sa retraite ; traités divers qui terminent les guerres occasionnées par la ligue de Cambray. 1515-1517..... p. 350*

An

1515. 1^{er} janv. Succession de François I^{er} au royaume de France , et au titre de duc de Milan. 350
- Succession de deux monarques nés dans une condition privée. 351
- Qualités brillantes, développées dans François I^{er}, par une éducation privée. *ibid.*
- Les Italiens s'attendent à ce que François I^{er} diffère d'une année l'expédition annoncée contre l'Italie. 352
- 24 mars, 5 avril. François renouvelle les traités d'alliance avec Charles d'Autriche et Henri VIII. 353
- Ferdinand , Maximilien , les Suisses et le pape refusent de traiter de paix. *ibid.*
- 27 juin. François I^{er} renouvelle l'alliance de la France avec la république de Venise. 354
- Traité d'Octavien Frégose , doge de Gènes , avec la France. *ibid.*
- François I^{er} rassemble son armée en Dauphiné. 355
- Piétro Navarro passe à son service , et forme pour lui un corps d'infanterie basque. 356
- Les Suisses s'avancent jusqu'à Suse pour fermer aux Français le passage des montagnes. 357
- Le maréchal Trivulzio cherche un passage pour tourner l'armée suisse. 358

An

1515. 10 août. L'armée française s'engage dans les défilés de l'Argentière..... p. 358
- 14 août. Elle parvient dans les plaines du marquisat de Saluces, sur les bords de la Stura. 359
- La Palisse et Bayard forment la droite de l'armée, et passent par Sestrières..... 360
- 15 août. Ils surprennent Prosper Colonna à Villefranche, et le font prisonnier..... 361
- Julien de Médicis cède le commandement de l'armée pontificale à son neveu Laurent..... 362
- Léon X fait dire à Laurent de ne point attaquer les Français..... *ibid.*
- Cardone, avec l'armée espagnole, est surveillé par Barthélemy d'Alviano et les Vénitiens... 363
- Les Suisses demandent et obtiennent une suspension d'armes, pour se retirer à Novarre. *ibid.*
- Un parti français, parmi les Suisses, veut traiter avec François I^{er}..... 364
- Les Suisses, mécontents de ne pas recevoir les subsides promis, pillent la caisse du commissaire pontifical..... 365
- Négociations et traité conclu à Galérate, par le bâtard de Savoie et Lautrec..... *ibid.*
- François envoie son argent comptant à Buffaloro, pour faire aux Suisses un premier paiement..... 366
- Arrivée de vingt mille nouveaux Suisses à Monza, qui ne veulent pas accepter la paix..... 367
- Sept mille Suisses, ne voulant pas recommencer la guerre, retournent dans leur patrie..... 368
- L'armée française occupe toute la Lombardie, jusqu'aux portes de Milan..... *ibid.*

An

1515. Le cardinal de Sion ramène quatre cents chevaux à l'armée suisse. p. 369
- Barthélemi d'Alviano s'établit à Lodi; et Cardone, avec Laurent de Médicis, à Plaisance. *ibid.*
- François I^{er} établit son armée en avant de Marignan, à San-Donato et Sainte-Brigitte. . . . 370
- 13 septembre. Le cardinal de Sion excite les Suisses au combat. 371
- Ils sortent de Milan pour surprendre le roi, trois heures avant la nuit. 372
- Le roi presse l'Alviano d'amener l'armée vénitienne à son secours. *ibid.*
- Attaque redoutable des Suisses sur le camp français, dont la position étoit mauvaise. 373
- Les Suisses s'emparent de la batterie de Pietro Navarro. 374
- Le combat continue quatre heures, à la lumière de la lune. 375
- Pendant la nuit, les Français se réunissent autour du roi, demeuré presque seul auprès de l'artillerie. 376
- Ils rétablissent leurs batteries, et s'assurent d'une meilleure position. 377
- 14 septembre. Le combat se renouvelle, et les Suisses éprouvent un désavantage. *ibid.*
- Barthélemi d'Alviano arrive sur le champ de bataille, et les Suisses, le croyant suivi par toute son armée, se retirent. 378
- Effroyable boucherie de la bataille de Marignan. 379
- Le roi se fait armer chevalier par Bayard. 380
- Il arme lui-même Fleuranges et plusieurs autres. 381
- Danger qu'avoit couru Bayard pendant la nuit. *ibid.*

An

1515. 15 septembre. Les Suisses quittent Milan pour retourner dans leur pays..... p. 382
- Maximilien Sforza ne conserve que les châteaux de Milan et de Crémone..... *ibid.*
- Pietro Navarro entreprend le siège du château de Milan avec des mines chargées..... 383
- 4 octobre. Le duc effrayé capitule, et consent à vivre en France, en renonçant à ses droits... 384
- François ne veut entrer à Milan qu'après la capitulation du château..... 385
- Il abandonne le parti patriote à Florence, pour traiter avec le pape..... 386
- 13 octobre. Convention de Viterbe entre François 1^{er} et Léon X..... 387
- Les Suisses évacuent les bailliages italiens, et Cardone la Lombardie..... *ibid.*
- Des ambassadeurs vénitiens demandent à François 1^{er} les secours qu'il leur avoit promis. .. 388
- Le commandant de Brescia reçoit des renforts, avant l'arrivée de l'armée vénitienne devant ses murs..... 389
- 7 octobre. Mort de Barthélemi d'Alviano à Ghédo. 390
- Jean-Jacques Trivulzio entreprend le siège de Brescia..... 391
- Rockandolf^e, avec huit mille Tyroliens, force les Français et les Vénitiens à lever le siège de Brescia..... 392
- 10-15 décembre. Conférence de François 1^{er} et de Léon X à Bologne..... 393
- François sacrifie au pape le duc d'Urbin, et les libertés de l'Eglise gallicane..... *ibid.*
- 7 novembre. Traité de Genève entre la France

An

et huit des cantons suisses.....	p. 394
1515. François suspend l'exécution de ses projets sur le royaume de Naples, jusqu'à la mort de Ferdinand-le-Catholique.....	395
1516. Janvier. François I ^{er} licencie son armée, et repart pour la France.....	396
— 15 janv. Mort de Ferdinand-le-Catholique.....	<i>ibid.</i>
— Portrait que fait de ce roi le jésuite Mariana... ..	397
— Jugement que portoient de lui Macchiavel et son ami Fr. Vettori.....	398
— Ferdinand, avant de mourir, et Henri VIII, avoient fait passer de l'argent à Maximilien..	399
— Mars. Celui-ci rassemble une grande armée pour attaquer l'Italie.....	<i>ibid.</i>
— Le connétable de Bourbon laissé pour gouverneur à Milan.....	400
— Trivulzio et Lautrec lèvent le siège de Brescia à l'approche de l'empereur.....	401
— Maximilien s'arrête au siège du château d'Asola, qu'il ne peut prendre.....	402
— Les Français s'enferment dans Milan, dont ils brûlent les faubourgs.....	<i>ibid.</i>
— Les Français reçoivent un renfort de dix mille Suisses.....	403
— Conférences entre les Suisses des deux armées, et inquiétudes qu'elles donnent à leurs généraux.....	<i>ibid.</i>
— Le maréchal Trivulzio augmente par son artifice la terreur de Maximilien, qui craint que les Suisses ne le livrent aux Français.....	404
— Maximilien quitte son camp à l'improviste, et retourne en Allemagne.....	405

An

1516. Lautrec succède au duc de Bourbon, dans le gouvernement du Milanez..... p. 406
- 24 mai. La ville de Brescia capitule, et retourne aux Vénitiens..... *ibid.*
- Lautrec refuse d'assiéger Vérone, et se cantonne près de Peschiéra..... 407
- 28 juillet. Vicence prise et saccagée par les Allemands..... *ibid.*
- 13 août. Traité de Noyon, entre Charles, roi d'Espagne, et François I^{er}..... *ibid.*
- Conditions auxquelles Maximilien pouvoit accéder au traité de Noyon..... 409
- 20 août. L'armée française et vénitienne entreprend le siège de Vérone, et le lève à l'approche de Rockandolf..... *ibid.*
- 29 novembre. Traité de paix perpétuelle entre les Suisses et la France..... 410
- 18 août. Traité du Concordat entre la France et la cour de Rome..... 411
- Imprudence des sacrifices par lesquels François cherchoit à se réconcilier avec Léon X, son ennemi implacable..... 412
- 17 mars. Mort de Julien de Médicis, qui met le pape en liberté de publier un monitoire contre le duc d'Urbin..... 413
- 30 mai. François de La Rovère dépouillé par le pape du duché d'Urbin..... 414
- 18 août. Laurent de Médicis investi par Léon X du duché d'Urbin..... 415
- 4 décembre. Maximilien accède au traité de Noyon..... *ibid.*
1517. 23 janvier. Vérone est rendue aux Vénitiens, et la paix rétablie en Italie..... 416

CHAPITRE CXIII. Révolte et guerre d'Urbin ; conspiration des cardinaux contre le pape ; ambition de Léon X. Il s'allie à Charles-Quint contre François I^{er}. Conquête du Milanais par leurs armées réunies ; mort de Léon X. 1517-1521. p. 417

An

1517. Les Vénitiens consolent et encouragent les sujets qui leur sont rendus 417
- La guerre de la ligne de Cambrai avoit attaqué les parties vitales de leur république. Vénalité. 418
- Ruine des manufactures, du monopole du sel, du commerce d'Égypte. 419
- Concurrence des Portugais au commerce des Indes. 420
- Ruine du commerce d'Afrique et d'Espagne, entrete nu auparavant par les galères du trafic. 421
- Le sénat s'occupe du rétablissement de l'agriculture, du commerce, de l'université de Padoue. *ibid.*
- Il cherche à écarter les soldats licenciés qui se trouvoient en grand nombre sur ses frontières. 422
- Le duc d'Urbin s'offre à ces soldats, pour les conduire contre l'Église, et recouvrer ses états. *ibid.*
- 23 janvier. Il se met en marche avec une armée semblable aux compagnies d'aventure. 423
- Léon X invoque les secours de la France, de l'Espagne et de l'Empire. 424
- Il envoie Laurent de Médicis pour arrêter le duc en Romagne. *ibid.*
- 5 février. Le duc d'Urbin rentre dans sa capitale. 425

- An
1517. Incapacité de Laurent de Médicis, et lâcheté de ses troupes. p. 426
- 4 avril. Laurent est blessé à la tête, au siège de Mondolfo. 427
- Joie des Florentins qui croient Laurent de Médicis mort. *ibid.*
- 24 mai. Il rentre à Florence pour les détromper. 428
- Le cardinal de Bibbiéna, chargé en son absence de commander l'armée, est abandonné par ses soldats. 429
- 10-15 mai. Le duc d'Urbin menace Sienné et Pérouse. *ibid.*
- Il découvre une conspiration dans son camp, et fait punir les conspirateurs par leurs compagnons d'armes. 430
- Nouvelles invasions du duc d'Urbin, dans la Marche d'Ancône, et en Toscane. 431
- Août. Le duc d'Urbin traite avec le pape, et se retire à Mantoue. *ibid.*
- Irritation du cardinal Alfonse Pétrucci contre Léon X. 432
1515. 10 mars. Léon X avoit chassé les frères Pétrucci de Sienné. 433
1517. Propos menaçans d'Alfonse Pétrucci, et son vague projet pour faire empoisonner Léon X. 434
- Il s'éloigne de Rome, et Léon X l'y rappelle en lui envoyant un sauf-conduit. 435
- Il revient, est arrêté, et mis à la torture. *ibid.*
- 21 juin. Il est étranglé en prison, et d'autres cardinaux sont condamnés à des peines diverses. 436
- Juin. Effroi du sacré collège, d'après les rigueurs

<i>An</i>	exercées sur ses membres.	p 437
1517.	16 mars. Dernière session du cinquième concile de Latran.	438
—	1 ^{er} juillet. Promotion de trente-un cardinaux à la fois.	439
—	11 mars. Alliance des grandes puissances de l'Europe contre les Turcs.	440
—	8 octobre. Renouveau de l'alliance entre la France et Venise.	441
1518.	Janvier. Mariage de Laurent de Médicis avec une parente du roi de France.	442
—	Réputation que les lettrés et les artistes ont faite à Léon X.	443
—	Il donne peu d'attention aux prédications de Luther, et continue le scandaleux trafic des indulgences.	<i>ibid.</i>
—	Il ne s'occupe que de ses plaisirs, et sa libéralité même est toute égoïste.	444
—	Août. Les Vénitiens prolongent pour cinq ans leur trêve avec Maximilien.	445
—	Disgrâce et mort du maréchal Jean-Jacques Trivulzio.	446
1519.	19 janvier. Mort de Maximilien à Linz.	447
—	Rivalité de François I ^{er} et de Charles pour la couronne de l'Empire.	448
—	Désir du pape et des princes plus foibles, de les écarter tous deux.	449
—	28 avril. Mort de Laurent de Médicis, dernier mâle légitime entre les descendans de Cosme l'Ancien.	450
—	Léon X destine le cardinal Jules de Médicis au gouvernement de Florence.	451

- An
1519. Il réunit le duché d'Urbin à l'Église, et cède le Montefeltro à la république florentine. . . . p. 452
- Efforts des ambassadeurs français pour corrompre à prix d'argent les électeurs d'Empire. 453
- 28 juin. Charles V élu empereur. 454
- 20 février. Mort de François de Gonzague; succession de Frédéric II au marquisat de Mantoue. 455
- Chute des murailles de Ferrare, pendant la maladie du duc Alfonse. 456
- Tentative de Léon X pour surprendre Ferrare, par le moyen de l'évêque de Vintimille. . . . *ibid.*
- Léon X s'occupe de dépouiller d'autres feudataires de l'Église. 458
1520. Il cite Jean-Paul Baglioni à Rome, et lui envoie en même temps un sauf-conduit. *ibid.*
- Il fait périr Baglioni, et s'empare de Pérouse. . 459
- Il fait attaquer et tuer Louis Fréducci, seigneur de Fermo. 460
- Il fait périr d'autres seigneurs, qui étoient venus se mettre entre ses mains. 461
- Il tente de séduire le capitaine des gardes du duc de Ferrare, pour lui faire empoisonner son maître. 462
- Il cherche à rallumer la guerre, avec l'espoir de chasser les Barbares d'Italie. 464
- Germes de dissension entre Charles V et François I^{er}. *ibid.*
1521. Hostilités indirectes en Navarre et dans les Ardennes. 465
- 5 mai. Nouvelle alliance de la France avec les Suisses, à Lucerne. 466

OUVRAGES NOUVEAUX de la Librairie TREUTTEL
et WÜRTZ, à Paris, rue de Bourbon, n° 17; à Stras-
bourg, rue des Serruriers, n° 30; à Londres, 30 Soho
square.

FRANCE (LA), par lady Morgan, ci-devant miss Owenson; seconde
édition, revue, corrigée et augmentée. 2 vol. in-8. 11 fr.

Ce piquant ouvrage, dont la première édition a été entièrement vendue en moins
de trois semaines, acquiert un nouveau degré d'intérêt par les additions qui ont
été faites à la seconde. Non-seulement on a revu et corrigé avec soin le texte de la
traduction, en le comparant avec le texte de l'original, mais on a rétabli pour cette
seconde édition un nombre considérable de passages qu'on a dû supprimer dans la
première, et qu'on a accompagnés de notes nécessaires. Cet ouvrage ainsi publié,
sera curieux pour la France, en lui faisant connaître l'esprit de ce qu'on ap-
pelle en Angleterre le parti de l'opposition, auquel sont évidemment attachés
sir Charles Morgan et son épouse.

VOYAGE D'UN FRANÇAIS EN ANGLETERRE, pendant les années 1810
et 1811, avec des observations sur l'état politique et moral, les
arts et la littérature de ce pays. Seconde édition, revue, corrigée et
augmentée. 2 vol. in-8. ornés de 15 planches et de 13 vignettes. 21 fr.

DESCRIPTION DE PARIS ET DE SES ÉDIFICES, avec un précis historique
et des observations sur le caractère de leur architecture, et sur les
principaux objets d'arts et de curiosité qu'ils renferment; par J.-G.
Legrand, architecte, et Landon, peintre: ouvrage divisé en quatre
parties, savoir: la première, Églises, Églises et Monumens religieux; la
seconde, Palais; la troisième, Places, Fontaines, Marchés, Théâ-
tres, Hôpitaux, et autres édifices d'utilité publique; la quatrième
partie, Hôtels et Édifices particuliers. — Seconde édition, corrigée
avec soin dans toutes ses parties, et considérablement augmentée
en texte et en planches. 2 vol. gr. in-8. enrichis de 120 planches,
gravées et ombrées en taille-douce, avec un plan de Paris et de
ses embellissemens. 36 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin. 72 fr.

PRÉCIS DES ÉVÉNEMENS MILITAIRES, ou Essais historiques sur les
Campagnes de 1799 à 1814, avec cartes et plans; par M. le lieute-
nant-général comte Mathieu Dumas. — Campagne de 1801; 2 vol.
in-8. et atlas de 14 cartes et plans. Sur papier ordinaire. 24 fr.

— Le même ouvrage, sur papier vélin. 48 fr.

Ces deux nouveaux volumes comprennent la suite des événemens politiques et
militaires qui suivirent la bataille de Marengo, et amenèrent le traité de Lunéville.
L'auteur y rend compte de la célèbre campagne du général Moreau en 1801, de celles
des généraux Brune, Augereau et Macdonald. Les bases du traité de Lunéville, et les
discussions diplomatiques auxquelles il donna lieu, y sont traitées avec l'étendue
nécessaire. La fameuse ligue maritime des puissances du Nord, et la guerre dont
elle fut suivie entre l'Angleterre et le Danemarck, occupe une partie du sixième
volume. Un grand nombre de notes politiques ou militaires, de pièces inédites et
de lettres de Bonaparte, enrichissent cette nouvelle livraison, dont chaque volume
se compose de 4 à 500 pages. Les 2 volumes sont accompagnés d'un atlas de
14 cartes et plans, dont trois doubles, pour servir à l'intelligence des opérations
militaires.

MÉLANGES HISTORIQUES ET POLITIQUES, par M. A. H. L. Heeren,

professeur d'histoire à l'Université de Göttingue (auteur de *Essai sur l'influence des Croisades*). 1 vol. in-8. 4 fr.

Les pièces dont se compose ce volume de Mélanges sont : 1°. la Confédération germanique dans ses rapports avec le système d'états de l'Europe ; 2°. sur l'origine, les progrès et l'influence des théories de la Politique dans l'Europe moderne ; 3°. Essai d'un développement historique de l'origine et de l'accroissement de l'intérêt continental de la Grande-Bretagne.

MÉMOIRES pour servir à l'histoire naturelle des Abeilles solitaires qui composent le genre *Halicta*, par Walkenaer ; vol. in-8. avec pl. 5 fr.
— Le même, sur papier vélin, avec planche coloriée. 10 fr.

HISTOIRE CRITIQUE DE L'INQUISITION D'ESPAGNE, depuis l'époque de son établissement par Ferdinand V, jusqu'au règne de Ferdinand VII, tirée des pièces originales du Conseil de la Suprême, et de celles des tribunaux subalternes du Saint-Office ; par D. Jean-Antoine Llorente, ancien secrétaire de l'inquisition de la cour, dignitaire-écclésiastique et chanoine de l'église primatiale de Tolède, chancelier de l'Université de cette ville, membre des Académies royales de l'histoire et de la langue espagnole de Madrid, etc. etc. etc. 3 vol. in-8. qui paraîtront successivement, le premier au 15 septembre ; le second, fin d'octobre, et le troisième au 15 décembre 1817. Prix des 3 vol. 19 fr. 50 c.

DECANDOLLE (A. P.) REGNI VEGETABILIS SYSTEMA NATURALE ; sive Ordines, Genera et Species Plantarum secundum methodi naturalis normas digestarum et descriptarum. *Volumen primum* : Sistens Prolegomena et ordines quinque nempe Ranunculaceas, Dilleniaceas, Magnoliaceas, Annonaceas, et Menispermicas. Grand in-8. 12 fr.

Les découvertes botaniques se sont succédées depuis trente ans avec une si grande rapidité dans tous les pays, que depuis la publication des ouvrages de *Willdenow* et de *Vahl* (qui, par la mort de leurs illustres auteurs, sont restés incomplets), on a généralement senti le besoin d'un nouveau catalogue des végétaux. M. Decandolle a entrepris cette grande tâche, entouré de toutes les lumières qu'il a puisées non-seulement dans son propre herbier (un des plus considérables qui existe), mais encore dans les plus riches collections botaniques de l'Europe qu'il a visitées, et dans les communications des découvertes de plusieurs voyageurs célèbres ; il a eu le rare avantage de décrire presque toutes les espèces sur des échantillons authentiques. Son ouvrage contiendra au moins le double des espèces consignées dans ceux de *Willdenow* et de *Persoon* : il offre de plus le mérite d'être disposé d'après les principes de la méthode naturelle, méthode qui a déjà rendu tant de services à la science. Il sera le premier ouvrage général de botanique où les espèces se trouveront classées en familles naturelles. Une Bibliothèque botanique est placée en tête du premier volume.

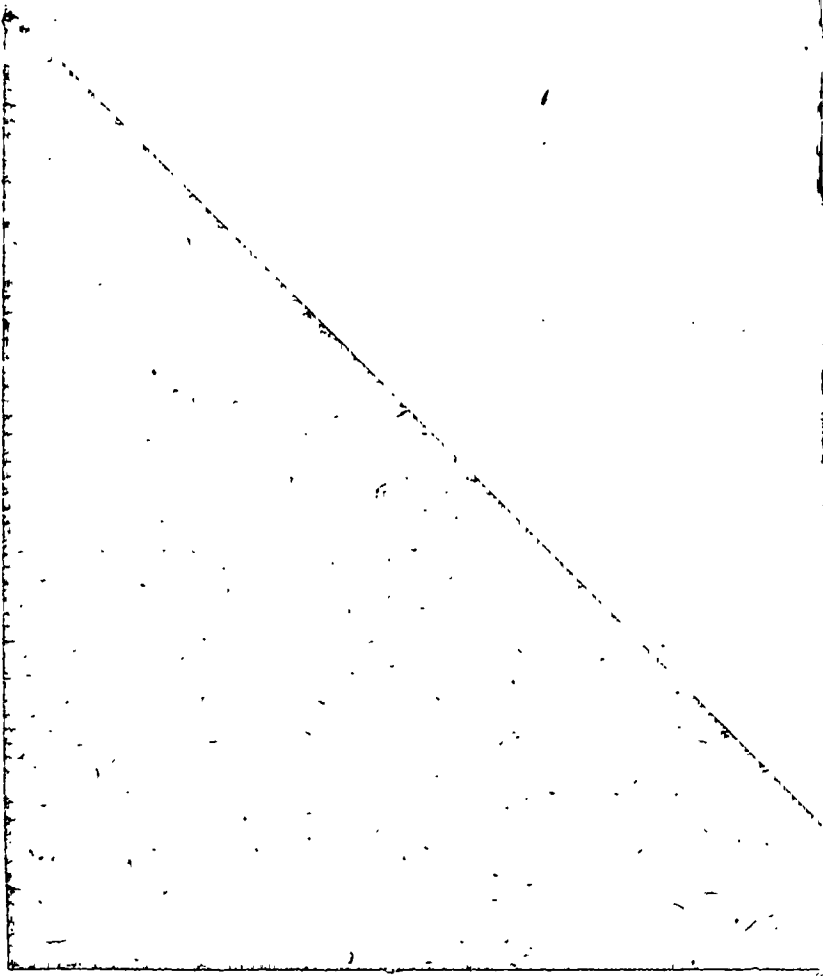
Cet important ouvrage, imprimé en petits caractères, grande justification, sera publié par volumes. Le premier, fort de près de 600 pages, est prêt à paraître, les autres se suivront sans interruption.

HISTOIRE DE L'ART PAR LES MONUMENS, depuis sa décadence au IV^e siècle, jusqu'à son renouvellement au XVI^e siècle, par M. Seroux d'Agincourt ; gr. in-fol. dix-huitième livraison, formant la première du texte. 30 fr.
— La même, papier vélin. 60 fr.

Ce grand ouvrage, qui formera 6 volumes in-fol. ornés de 525 planches, paraît par livraisons, au nombre de 24. — Les dix-huit premières sont publiées, les six livraisons restantes paraîtront à de courts intervalles.



00037240



V

